LES

ANGLAIS.

TOME SECOND.

Paris. — Imprimerie et Fonderie de Rignoux,
rue des Francs-Bourgeois-S.-Michel, 8.



LES

ANGLAIS

PEINTS

PAR EUX-MÊMES.

Par les sommités littéraires de l'Angleterre.

DESSINS

DE M. KENNY MEADOUS.

Traduction

DE M. ÉMILE DE LABÉDOLLIERRE.

TOME SECOND.



PARIS,

L. CURMER, ÉDITEUR,

49, RUE DE RICHELIEU,

AU PREMIER.

M DCCC XLI.



LE DEBITEUR.



LE CREANCIER.



LE DÉBITEUR ET LE CRÉANCIER[1].



Nous avons entendu dire que certaines gens se vantaient de n'avoir jamais donné un seul instant à la paresse, de n'avoir jamais dû un schelling. Il faudrait bien de la crédulité pour se persuader que de telles gens abondent ici-bas : il n'en est rien ; on peut les citer comme des merveilles, en parler avec autant de surprise que de l'enfant noir et blanc, de la femme cornue, de la dame à tête de porc, des deux jumeaux siamois, du nain du roi Stanislas, ou de toute autre singularité, fruit du caprice ou de l'épuisement de la nature.

L'homme qui n'a jamais connu les maladies, celui dont la fièvre n'a jamais brûlé les artères, dont les rhumatismes n'ont jamais endolori les articulations, a probablement des idées très-imparfaites de la finesse de son organisation anatomique, et peut, comme certains philanthropes, révoquer en doute l'utilité des hôpitaux.

De même, l'homme qui n'a jamais dû un schelling ne saurait avoir une horreur suffisante des misères attachées à la qualité de débiteur, et n'a pas de peine à considérer les prisons avec une douce et profonde certitude de leur valeur sociale et de leur excellence.

Ces hommes, toutefois, ces êtres qui, par un privilége spécial, sont exempts du tri-

[1] Il est nécessaire, pour apprécier convenablement cet article, de savoir que les lois contre les débiteurs sont bien plus rigoureuses en Angleterre qu'en France.

(N. du T.)

but qu'on paye au pharmacien et à l'avoué, sont les favoris de la fortune; ils ont été plongés dans le Styx jusqu'au talon inclusivement, poudrés d'or et emmaillottés dans les langes les plus somptueux. Ils ignorent les douleurs morales et physiques qui assiégent la malheureuse humanité.

Notre dessein n'est pas de nous occuper des membres de cette classe d'élite. Il suffit d'avoir signalé leur étrange existence, d'avoir indiqué ces monstres de félicité, ces miracles de bonheur. Notre sujet pourrait embrasser le monde entier, moins cette classe exceptionnelle; car où est l'homme qui, même n'ayant jamais donné un seul instant à la paresse, n'a en même temps jamais dû un schelling? Où est l'homme qui a su éviter en même temps les atteintes des maladies et les poursuites de la loi? Où est l'homme également exempt de rhubarbe et de sommations?

Il est bien entendu que, dans cet article, nous voulons seulement examiner le débiteur et le créancier tels qu'ils fleurissent à l'ombre de la constitution britannique: nous ne parlons que de maux nationaux et de remèdes nationaux. Chaque pays a, nous le croyons, des moyens spéciaux de recouvrement; chez toute nation, le débiteur est l'objet d'une attention particulière, et le créancier est obligé de se conformer au génie législatif de sa patrie.

Nous ne voudrions pas, quand même nous aurions l'érudition nécessaire, énumérer les différents modes des différentes nations, et fatiguer le lecteur d'une description des mille formalités diverses qu'on fait subir au débiteur pour l'obliger à se soumettre à son seigneur et maître; car, soyez-en convaincus, le débiteur a beau lever la tête et se pavaner, c'est le vassal, le serf du créancier. Nous n'essaierons pas de faire un voyage autour du monde pour montrer comment le Caraïbe se fait payer par le Caraïbe, par quelle suite de manœuvres le Patagon force son compatriote à rendre gorge, ou comment se traitent entre eux les débiteurs et les créanciers de la terre de Labrador; cet examen nous entraînerait trop loin. Nous admettrons, avec certains voyageurs, que dans quelques contrées barbares le débiteur est condamné à l'esclavage, qu'il est mutilé dans les autres, empalé dans celles-ci, brûlé dans celles-là. En Angleterre, dans ce jardin des Hespérides, dans cette patrie de la civilisation, le débiteur ne porte point le joug, n'est privé d'aucun membre, n'est point attaché au poteau, n'est point flétri d'une marque ignominieuse. Non, dans notre heureux pays, où la loi est la fille radieuse et chérie de la Sagesse et de la Justice, le débiteur est tout simplement... écorché vif.

Bien entendu que nous voulons parler du débiteur *in extremis*, réduit aux dernières consolations de la loi. C'est dans ce cas que nous reconnaissons la sagesse et la philanthropie des législateurs anglais. Imitant le bienveillant exemple de la nature, qui a créé une nourriture appropriée à la subsistance des plus vils insectes, ils ont fait du coupable l'aliment légal de la chicane; ils préparent le débiteur pour le dîner de l'avoué.

Qu'il est innocent, qu'il est candide, celui qui se figure qu'il n'y a jamais eu de cannibales à Londres! La société est encombrée d'anthropophages. On ne peut faire un pas sans se frotter contre des mangeurs d'hommes, des cannibales en règle, des consommateurs de chair et de sang, autorisés et brevetés par les statuts du parle-

ment. L'homme habitué à lire sur les physionomies les reconnait aussi aisément qu'un naturaliste reconnaît les membres de la famille des mellivores. Ils ont pour la plupart un certain aspect cadavéreux, un œil inquiet et rusé, et sur les lèvres une expression de bassesse et de cruauté. Quelques-uns ont des faces roses et pleines, une peau de satin fraîche et luisante : ils composent une variété pléthorique de l'espèce. Les uns et les autres, de temps immémorial, ont dévoré le débiteur que leur présentait la bonté providentielle de la loi ; ils ont, comme les ogres, broyé les os de leurs victimes pour en faire leur pâture.

Le débiteur doit donc être considéré et dans son existence propre, et dans ses rapports avec les hommes qui l'absorbent. C'est un portrait national dans toute l'acception du mot, car il contribue à prouver l'excellence de la législation. Comme un chat placé dans une machine pneumatique, comme un chien dont les artères sont mises à nu par le scalpel investigateur d'un anatomiste, servent à démontrer un principe de la science, ainsi le débiteur, sous le couteau de l'avoué, démontre la prévoyance des représentants de la nation ; il rend évidente aux yeux des plus incrédules la honte attachée à la pauvreté. Le manant qui vole une bagatelle est condamné au fouet ; le malheureux qui doit quarante schellings est remis à l'avoué : celui-ci, officier chargé de sévir contre l'iniquité de la dette, en double immédiatement le montant, punissant ainsi justement le pauvre par la pauvreté. Le bourreau brandit son fouet, l'avoué frappe à coups d'actes et de frais.

La philosophie de la loi sur les créances tend à établir qu'être pauvre c'est être punissable. On a donc inventé et laissé à la disposition du bourreau certains instruments de torture, non pas à la vérité le brodequin, la roue, les coins, le tréteau, le carcan ou l'estrapade, mais des instruments presque aussi sanguinaires, au moyen desquels il peut, pour son avantage particulier, faire souffrir le criminel. L'homme de loi, plutôt que le créancier, a été l'objet des soins paternels de la loi. Ce n'est pas la justice qu'on a cherché à satisfaire, c'est la chicane qu'on a voulu gorger. C'est dans ce but sage et bienfaisant que les frais ne se bornent pas à quelques schellings, mais s'enflent et montent à des sommes considérables. La justice se contenterait de peu, mais l'avoué a un estomac insatiable. Rendre la justice peu coûteuse serait sans doute la déprécier : la dépense l'ennoblit, l'énormité des frais l'honore.

Est-il un criminel plus abandonné que le débiteur? Voyez-le rôder autour de cette porte : c'est celle du bureau de M. Eatall, adroit et rusé praticien, qui use largement du bénéfice de la loi, et n'épargne jamais le pauvre diable qui a le malheur d'être endetté. C'est dans ce bureau, dans cette caverne, que le débiteur vient crier merci.

De chétives araignées,
Habitant ces lieux obscurs,
Pour des mouches décharnées
Tendent aux angles des murs
Leurs toiles empoisonnées.

Le débiteur demande du temps, il supplie qu'on ne l'avale pas brusquement et

qu'on veuille bien ne le dévorer que par bouchées. Il signera n'importe quel billet, il payera tous les dépens; tout ce qu'il désire c'est du temps, et il implore son persécuteur avec l'humilité la plus profonde.

Regardez-le, lecteurs, et frémissez. Que d'abaissement sur sa physionomie! quelle impression d'angoisse assombrit sa face! comme de temps à autre la honte rougit ses joues! Il se traîne, il rampe jusqu'au seuil, ses yeux parcourent les adresses peintes sur le poteau de la porte, et il les lit une douzaine de fois pour y trouver le nom de l'homme chargé de le poursuivre. Il monte l'escalier avec moins de vitesse que plus d'un condamné n'en a mis à monter l'échelle de l'échafaud. La totalité de sa dette n'est pas effrayante; moyennant quelques délais il lui serait facile de s'acquitter, mais les frais courent toujours, et comment apaiser l'homme de loi?

Mais, grâce au ciel, il paraît que l'avoué a encore des entrailles. Voyez comme la figure du débiteur s'est éclaircie, avec quelle légèreté il redescend au bout d'une demi-heure! Il croit avoir conclu des arrangements avantageux. Il a signé un acte dont l'avoué a touché le prix, et le compatissant avoué lui a accordé des délais, en prenant soin de les lui faire payer. Le débiteur devait cinq livres sterling, et par une honorable et philanthropique concession, on lui accorde un certain nombre de semaines pour en payer dix.

Avec quel mélange de pitié et de dédain nous contemplons les idoles du paganisme! comme nous sommes à la fois surpris et attristés de voir la pauvre nature humaine avilie, dégradée, enveloppée des ténèbres de l'ignorance, faire des offrandes de sang et de carnage aux autels de la superstition. Le culte de Mumbo Jumbo nous fait hausser les épaules; le singe bleu des sauvages d'Afrique ne nous inspire que du dégoût : fiers de notre raison, enorgueillis de notre haut degré de civilisation, nous raillons et méprisons le singe à la dent d'or; mais nous-mêmes, hélas! n'avons-nous pas de faux dieux? N'est-il point d'images fantastiques auxquelles nous prodiguions nos hommages? n'avons-nous point érigé une statue à Moloch, au profit de ses grands prêtres et pour le malheur de plusieurs millions d'hommes? n'avons-nous pas façonné une idole qui, avec le masque d'un ange, a les griffes d'une harpie? n'avons-nous pas un autel devant lequel une foule de malheureux, assemblés au nom de la justice, sont dépouillés par les sacrificateurs? Ne présentons-nous point d'offrandes à l'ignorance, à la fourberie, au mensonge légal? et, par une étrange et barbare superstition, les hommes ne conviennent-ils pas entre eux de perpétuer le mal, de continuer leur farce criminelle au nom de la raison qu'ils insultent, d'invoquer le droit public pour nuire et désorganiser?

Ceci est une vaine diatribe, dira-t-on; mais qu'on aille se placer en face d'une cour de justice, et qu'on observe le clergé de Moloch, noir et lustré comme la plume du corbeau: qu'on remarque les figures inquiètes, les yeux égarés de ceux qui arrosent journellement de leur sang les pieds de la divinité; que l'incrédule lise l'état des frais dressé par l'avoué, qu'il remarque le prix des pièces de procédure rédigées au nom de la justice, et qu'il décide en conscience si les poignards et les pistolets, quoique ignominieux et redoutables, sont les armes les plus déshonorantes que l'homme raisonnable emploie.

Blâmons-nous l'avoué? condamnons-nous le doux M. Lambsheart [1], de Chancery-Lane, avec sa maison de campagne et ses bois immenses? lui lançons-nous l'invective, à lui qui a vécu et s'est engraissé de la substance même du débiteur? En aucune façon. Nous ne songeons pas plus à lui adresser des reproches qu'à un corbeau pour se nourrir de charognes. La loi l'autorise : c'est l'enfant et le nourrisson du code. Le parchemin lui sert depuis trente ans de pain quotidien; il est tout aussi méchant que la loi le lui permet, mais il est prêt à être pire à la prochaine modification des statuts. C'est une conséquence de la nature humaine, et M. Lambsheart lui-même, quoique avoué retors, est un animal raisonnable, un grand connaisseur en vin de Porto, et enfin un homme sous beaucoup d'autres rapports.

Nous venons de considérer le débiteur sous le point de vue qui paraît évidemment le plus important aux yeux de l'État, comme pâture de la loi, comestible bipède qu'on engloutit d'un seul coup s'il possède et doit très-peu, ou qu'on dépèce plus lentement, selon la fantaisie et la bonté naturelle des prêtres du dieu mystérieux. Examinons-le maintenant comme l'esclave immédiat du créancier, avant qu'il soit remis à la merci d'un avoué rude ou pitoyable.

Nous avons d'abord besoin de nous expliquer auprès du lecteur, afin qu'il ne s'imagine pas que nous regardons tout débiteur comme un être digne d'intérêt, une créature malheureuse qui a droit aux plus généreuses sympathies. Il y a des gens dont la dette semble être l'élément naturel : devoir et vivre sont pour eux des termes synonymes. Ils ne s'inquiètent pas plus de recevoir la visite du shérif [2] que celle d'un ami. Les insouciants pécheurs de cette espèce méritent toute la sévérité des juges.

Mais, dans la persécution qui a lieu journellement, on n'établit point, on ne peut malheureusement pas établir de distinction : il n'y a qu'un seul poids et qu'une seule mesure, et tout ce qui tombe dans les filets est de bonne prise.

Il y avait un homme appelé Jack Brassly. Nous sommes vraiment tenté de croire que sa première dette avait été contractée dès sa quatrième classe, pour des billes. Il est certain que la maladie de la dette l'avait attaqué dès le plus bas âge, s'était cramponnée à lui, et l'avait suivi en augmentant sans cesse, au milieu des vicissitudes d'une longue existence : avec quelle légèreté il se précipitait tête baissée dans l'abîme! Dans l'épanouissement de son cœur, il regardait tous les hommes comme des frères, et par conséquent, n'hésitait pas à réclamer, par un appel fraternel, une partie de leurs biens meubles ou immeubles. Le monde cependant, le monde au cœur de fer ne répondait pas aux tendres sentiments de Jack. Il s'ensuivit qu'il fut bientôt connu de tous les sergents de Londres, et à même de donner une exacte description topographique de toutes les prisons pour dettes.

Que Jack était beau dans les fers! avec quelle grâce, avec quelle élévation d'âme il supportait son infortune! Sir Thomas Morus et sir Walter Raleigh, enfermés à la Tour

[1] Littéralement *cœur d'agneau*.
(*N. du T.*)

[2] Le principal devoir de ce magistrat est de faire exécuter les sentences des juges.
(*N. du T.*)

de Londres, ont dû braver leur sort avec moins de résignation. Avec quelle majestueuse condescendance il s'adressait aux serviteurs de la geôle! le garçon même de la taverne se sentait attendri en l'écoutant, l'innocent enfant! Croyez-vous que Jack Brassly n'eût pas un but en prenant un ton doux et argentin avec le porteur de bière? Le charbonnier, véritable Caliban, demeurait la bouche ouverte, fasciné par la voix mielleuse et le sourire sucré de Brassly, et quand il avait jeté dans l'armoire son troisième demi-boisseau, il s'en allait sans exiger de payement. Quant à la blanchisseuse, Jack savait, en la cajolant, remettre de semaine en semaine le règlement de sa note, et elle persistait à le blanchir.

C'était ainsi que Jack se conciliait le cœur de tous. Chacun avait confiance en lui; il ne payait personne, et pourtant tout le monde s'accordait à dire qu'il n'y avait pas de plus galant homme. Il faut l'avouer, personne ne comprenait mieux les charmes de la vie; personne n'entendait mieux que lui la composition d'un bon dîner.

Il y avait deux mois que Jack était en prison, quand un ami lui rendit visite, et, à sa grande surprise, le trouva en proie à une vive agitation.

« Bon Dieu! Brassly, qu'avez-vous? encore de nouveaux embarras?

— Je suis bien tourmenté, répondit Jack.

— Je vois ce que c'est; je présume qu'un nouveau créancier...

— Pas du tout; fi donc! il s'agit bien de créancier, interrompit Brassly.

— En vérité, vous m'effrayez! s'écria l'ami, se préparant à écouter le récit de quelque affreux désastre; parlez, de grâce! tirez-moi d'incertitude; qu'est-ce donc? qu'avez-vous?»

Brassly fit un effort, mit la main sur le bras de son ami, et commença sa narration:

« Vous savez sans doute, mon cher camarade, qu'après-demain je dois être mis en liberté.

— Peut-être, interrompit l'ami; si Dodgby, Winkman, Willougby, Lawson, Heneckey et Cramp...

— Oh! j'ai renouvelé tous leurs billets; il ont retiré leur opposition, et je suis sûr de sortir; mais venons au fait.

— Oui, au sujet de vos peines; quel est-il?

— Avant de partir, j'ai voulu traiter quelques amis; j'en ai invité quatorze, tous bons vivants; j'ai dressé le menu d'un joli petit banquet d'été; mais ce qui m'afflige au delà de toute expression, c'est que j'ai envoyé à un mille à la ronde, oui, à un mille au moins...

— Eh bien!

— J'ai offert de payer tout ce qu'on demanderait, et il m'a été impossible de me procurer de la glace pour rafraîchir le vin! »

Pauvre Brassly!

Chacun persistait à regarder Jack Brassly comme un gentleman, un homme de bon ton; et, pour lui rendre justice, il faut avouer que, malgré ses embarras pécuniaires, il ne dérogea jamais à sa réputation d'homme de bon ton. En aucune circonstance, sous aucun prétexte, il ne s'abaissait à suivre un usage plébéien, lorsqu'à force d'importunités il pouvait obtenir les moyens de trancher du grand seigneur.

« Mon cher Frampton, c'est la Providence qui vous envoie sur mes pas, » s'écriait un jour Brassly en s'adressant à un gentleman gros et replet qu'il venait de rencontrer dans la rue.

« Pourquoi cela, Brassly ? »

Pendant quelques secondes, Brassly fut trop ému pour répondre, et se contenta de serrer la main du gentleman et de le regarder d'un air dolent et piteux.

« Qu'avez-vous, Brassly ?

— Au nom du ciel, prêtez-moi un souverain [1] !

— Un souverain !

— Un souverain. Je n'ai pas un sou vaillant, et j'ai impérieusement besoin d'un souverain. C'est pour une affaire pressante, je dirai même sacrée ; il me faut absolument un souverain, pas un liard de moins. »

L'individu ainsi apostrophé tira lentement sa bourse, prit un souverain, et le plaça dans la main de Brassly : il était évident qu'il lui disait un éternel adieu.

« Le voici, ajouta Frampton avec une résignation chrétienne.

— Je vous remercie, répondit doucement Brassly ; je vous suis bien obligé. »

A la grande consternation de Frampton, Brassly fit un signe de la main, éleva la voix, et cria :

« Cocher, par ici ! »

Un cabriolet s'approcha, et Brassly, qui n'avait pas d'autre argent au monde que ce souverain, dont le moindre liard était destiné à un usage sacré, sauta dans la voiture après avoir gracieusement salué le prêteur.

Des années s'écoulèrent, et Brassly n'emprunta plus que des schellings ; néanmoins le sentiment de ce qui doit entrer dans un dîner comme élément indispensable ne l'abandonna jamais ; en dépit de ses pertes, il continua à revêtir sa détresse d'un vernis de bon goût. Pour Brassly, il n'y avait à Londres qu'un seul marchand de tabac, qu'un seul boucher, qu'un seul marchand d'huîtres, etc. La pauvreté la plus cruelle ne put guérir en lui ce préjugé. Il y avait sans doute mille débitants de tabac à priser et à fumer, mille individus qui dépeçaient les moutons et les bœufs, mille vendeurs de coquillages, et pourtant Brassly n'en connaissait qu'un seul de chaque espèce. Chez les autres, le tabac était une poudre nauséabonde, le mouton n'avait point de saveur, les huîtres empoisonnaient.

Brassly ne manquait pas une occasion d'appliquer ses idées. Il avait emprunté dix schellings à une époque où, avec sa femme et cinq enfants, il habitait un misérable réduit dans les faubourgs de la ville. Il avait dix schellings : il voulut donner à dîner, et sortit en personne pour aller chercher des provisions et régaler splendidement sa famille exténuée.

Il avait au moins trois milles à faire avant d'arriver à la boutique de M. Jacob Sirloin [2], le seul boucher de Londres. Il entra, et, après avoir fait peser très-exac-

[1] Monnaie d'or valant environ 25 francs. (*N. du T.*)

[2] Littéralement *aloyau*. (*N. du T.*)

tement la viande, il fit emplette d'un gigot de mouton des plus savoureux. Brassly était gentleman et ne pouvait se montrer en public avec un gigot de mouton sous le bras, fût-ce l'un des uniques gigots de Londres. Il se campa dans une voiture de louage et se fit conduire chez lui ; il était radieux. Il paya comptant, ce qui ne lui arrivait jamais lorsqu'il pouvait faire autrement, régla avec le cocher, et se félicita grandement de sa prévoyance et de son économie, car, sur les dix schellings empruntés, il lui restait encore six pence et un demi-penny pour acheter des pommes de terre!

Jack Brassly vécut et mourut endetté; mais ce n'est pas sur la grande famille de ses pareils que nous appelons l'intérêt du lecteur.

De quelle hideuse progéniture la dette est la mère! que de mensonges, que de bassesses, que d'infractions au respect de soi-même, que de soucis, que de fourberies! Que de fois la dette ride et fait grimacer une figure franche et ouverte! que de fois elle donne un front d'airain, change à la longue un brave homme en fripon endurci, et tue comme un poignard la probité au fond du cœur!

N'ayez point de dettes et vous trouverez du plaisir à boire de l'eau fraîche; n'ayez point de dettes et une croûte de pain vous paraîtra savoureuse, un œuf dur sera pour vous la céleste ambroisie. Soyez sûr que celui qui, ne devant rien à personne, dîne avec un ognon et du biscuit de mer, dîne comme Lucullus dans le salon d'Apollon.

Parlerons-nous des vêtements? Comme un habit râpé est chaud quand l'acquit du tailleur est dans la poche! Qu'est-ce que la pourpre de Tyr auprès du gilet fané qu'on a payé? de quel lustre brille le vieux chapeau qui ne couvre pas la tête souffrante d'un débiteur!

L'homme exempt de dettes est heureux chez lui et dehors. Le bruit du marteau de la porte ne retentit pas comme un glas dans son cœur; les pieds posés sur la première marche des escaliers ne le font pas tressaillir au haut du troisième étage. Quand on frappe à sa porte, il peut crier: entrez! sans éprouver une palpitation fébrile, sans sentir son cœur défaillir.

Voyez-le hors de chez lui, avec quelle aimable confiance il prend le haut du pavé! comme il échange des regards avec les passants! comme il sautille! comme il s'arrête à causer avec les connaissances qu'il rencontre! on voit bien qu'il ignore ce que c'est que la dette.

La dette! elle mêle un poison aux vins les plus exquis; elle rend la nourriture des dieux malsaine et indigeste, elle parsème de cendres les banquets d'un Lucullus, et répand de la suie sur le potage d'un empereur. La dette, comme la teigne, gâte et ronge les fourrures et le velours, et enferme ceux qui les portent dans une affreuse prison : sans doute la chemise de Nessus n'avait pas été payée. La dette fait apparaître des assignations écrites sur les murs récemment blanchis; elle donne une terrible voix au marteau; elle entoure le foyer d'effrayantes visions. Démon invincible, elle suit l'homme dans ses promenades, tantôt le poussant comme d'un aiguillon, tantôt le réduisant à regarder de tous côtés comme une bête fauve, et répandant sur sa figure les couleurs blafardes de la mort, lorsque ses yeux rencontrent par hasard ceux d'un étranger.

La pauvreté est une drogue amère, mais parfois cependant elle peut avoir une secrète saveur et d'utiles effets. Celui qui la boit fait la grimace, mais il lui arrive cependant de trouver au fond de la coupe une vertu salutaire.

Quant à la dette, offerte avec toute la courtoisie imaginable, présentée dans la coupe d'une sirène, elle n'en est pas moins nauséabonde. Celui qui ne doit rien, eût-il une déchirure à sa veste, une crevasse à son soulier, un trou à son chapeau, est l'enfant de la liberté et remplit l'air de chants aussi joyeux que ceux de l'alouette; mais le débiteur vêtu avec recherche, avec luxe, avec magnificence, qu'est-il autre chose qu'un serf en vacances, qu'un esclave prêt à être réclamé au premier moment par son propriétaire, le créancier?

Mon fils, si tu es pauvre, n'aie d'autre boisson que l'eau de la source, grignote sans murmurer un petit pain d'une semaine, ne porte qu'un habit usé sur toutes les coutures, vois dans un grenier blanchi à la chaux le domicile le plus convenable pour un gentleman, et évite de faire des dettes. Ainsi ton cœur sera en paix et le shérif ira au diable.

Parlons maintenant des créanciers. Dans la collection de petits manuels publiés par l'éditeur Tyas, nous avons lu avec attention le *Manuel du débiteur et du créancier* [1], et nous ne saurions trop admirer le talent clair et logique avec lequel l'auteur de cette œuvre a défini leurs positions respectives. En consultant ce précieux opuscule, le créancier peut s'armer de toutes pièces contre le débiteur, et le débiteur apprend les moyens qu'il a de repousser ceux que nous devons toujours considérer comme nos ennemis naturels, les gens auxquels nous devons de l'argent. Les tours et rubriques de la loi sont nombreux et remarquables; l'œuvre réticulaire des illustres sénateurs, fine comme une toile d'araignée, est exposée dans toute sa subtile délicatesse. Ce manuel est court, mais significatif; il comprend en substance tous les statuts, tous les règlements qui ont pour objet les relations des deux classes dont nous avons entrepris la fidèle peinture. Nous l'avons examiné avec attention, et nous devons avouer que la loi nous semble avoir veillé principalement aux intérêts de personnes trop souvent indifférentes sur leurs propres affaires. Combien de fois le créancier est victime uniquement par sa faute! combien de fois, dans cette grande capitale,

Cette ville pleine d'or et de misère [2],

combien de fois voyons-nous le négociant, tout bardé d'engageantes manières et de complaisances, aspirant à être volé, acharné lui-même à sa perte?

[1] Ce manuel, *handbook*, fait partie d'une collection qui comprend toutes les spécialités des lois anglaises, et que M. Tyas, éditeur des *Heads of the people*, a publiée avec le plus grand succès.

[2] Citation altérée d'une chanson de Béranger, *le Tailleur et la Fée*:

Dans ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt.

«Je vous en supplie, prenez ma marchandise, que votre nom soit inscrit sur mon livre de compte; rendez-moi ce service, soyez mon débiteur.»

Combien de fois faut-il un stoïcisme inespéré, inconnu depuis Caton l'Ancien, pour être sourd à l'appel des marchands? que de jeunes gens, qui ne possèdent que leur esprit (c'est bien peu), ont été contraints de s'endetter par les manières cordiales, les paroles gracieuses de l'individu déterminé à être créancier!

Aujourd'hui surtout il est devenu facile de faire des dettes, même aux hommes doués d'une capacité inférieure. C'est, nous en sommes convaincus, cette délicieuse facilité qui a ruiné des millions de jeunes gens qui n'ont jamais eu un sou à risquer. Consultons ces chroniques sociales, ces histoires de la vie quotidienne, les journaux, et nous serons inévitablement amenés à conclure que le boutiquier de Londres est le plus candide, le plus simple, le plus innocent des humains. Existe-t-il une preuve plus puissante et plus belle de la confiance philanthropique de la nature humaine que celle qui nous est donnée chaque jour par les marchands à la mode de la capitale des Iles Britanniques? Que de bienveillance met journellement en pratique le tailleur! il connaît vaguement la situation et les moyens de sa pratique; mais parce qu'elle se présente à lui vêtue d'un habit d'une coupe irréprochable, il s'empresse d'habiller le fils d'Adam depuis les épaules jusqu'aux talons. Le tailleur, destiné à être dupé, à être vilipendé par celui qui le trompe, ne va pas aux renseignements, n'émet aucun doute; mais avec une vivacité charmante et digne de toute reconnaissance, il prend la mesure de son client inconnu et se condamne lui-même!

Néanmoins, il faut en convenir, n'est-ce pas un tableau agréable à voir? n'est-ce pas un grand enseignement moral, une leçon de charité pour le libelliste cynique et grossier qui raille et méprise l'espèce humaine? Quel exemple des vertus civiles! un homme est rayonnant de joie, ses paroles sont douces et engageantes, tout son extérieur décèle une satisfaction qu'il a peine à comprimer, et il abandonne immédiatement une portion de son bien à l'étranger qui lui rend visite, à un homme qu'il n'a jamais vu, que vraisemblablement il ne reverra jamais et dont il n'aura même plus de nouvelles.

«Bon Dieu! s'écriait M. Rigid, gentilhomme éminemment pointilleux et très-exact à payer comptant; bon Dieu! Auguste, vous n'êtes à Londres que depuis un an et vous devez déjà trois mille livres! Expliquez-vous, monsieur; comment est-ce possible? Expliquez-vous, je vous l'ordonne.

— Seulement trois mille livres? demande le jeune Rigid.

— Seulement! et comment osez-vous devoir tant que cela? comment osez-vous vous endetter?

— Sur ma parole, mon père, répond Auguste, je n'ai pu m'en empêcher; c'est si diablement facile.»

Plus d'un jeune homme, jouissant d'une fortune assez médiocre, a plus encore à se plaindre du créancier, dont la naïveté, le caractère peu soupçonneux, la résolution positive de devenir ce qu'il est, a forcé le gentleman a profiter d'une bonté malheureuse. La tentation était trop forte pour le jeune homme, et le marchand est volontairement devenu créancier.

Si le lecteur s'imagine que nous peignons le créancier sous de trop riantes couleurs, s'il doute de l'excessive complaisance des négociants fashionables à l'égard des dandys sans ressources, qu'il se transporte dans un bureau de police quelconque et il sera convaincu; il verra que, de tous les animaux, le négociant fashionable, le créancier en herbe est le plus commode à duper. Il n'y a pas d'eider qui se laisse dépouiller de son duvet avec moins de résistance.

Cependant, avant de quitter le négociant fashionable, nous devons rendre justice à sa finesse naturelle, accrue par la civilisation. Il ne se laisse pas prendre à un extérieur peu prévenant : c'est un poisson qui ne mord qu'aux plus beaux appâts. Il est donc essentiel que le futur débiteur paraisse devant sa victime paré de tous les avantages extérieurs de l'opulence; alors le marchand ouvrira un compte à l'étranger et se félicitera des commandes dont on daignera l'honorer.

«Dis-moi qui tu hantes et je te dirai qui tu es.» Ce proverbe s'applique au créancier. On le connaît par son avoué : le fourbe emploie le fourbe.

M. Macwriggle (c'est une histoire de la vie réelle) était un petit commerçant et avait accordé du crédit à John Junks. Il réclama ce qui était dû à l'échéance et il y eut procès. L'affaire vint au rôle, et Macwriggle, ayant cette fois-là du moins la justice de son côté, triomphait par anticipation et déjà croyait entendre tinter dans sa poche l'argent du billet.

On appela des témoins pour prouver la remise des marchandises : rien n'était plus évident; la remise était certaine. Mais quel fut l'étonnement de M. Macwriggle, quand de nouveaux témoins vinrent jurer à la barre, sans prévarication, qu'ils avaient assisté au payement du billet par John Junks, et que Macwriggle avait solennellement promis d'en donner quittance.

Macwriggle passait dans le monde pour un homme religieux; c'est pourquoi il songea à son billet et aux frais, et fut pris d'une sueur froide en écoutant le parjure de son frère en Jésus-Christ. La cause fut bientôt jugée et le défendeur renvoyé des fins de la plainte.

M. Crooks avait été l'avoué de Junks, et le lendemain du procès, sur les onze heures, ce rusé personnage était paisiblement dans son cabinet quand il reçut la visite de l'infortuné demandeur, Andrew Macwriggle.

«Vous vous appelez Crooks?» demanda Macwriggle. L'avoué s'inclina d'un air d'aisance. «Mon nom est Macwriggle.» Le porteur de ce nom s'arrêta. «Oh! vraiment! — Il paraît, monsieur, que vous avez été chargé de la cause de cet infernal coquin... — Je vous demande pardon, monsieur, je n'ai pas de coquins parmi mes clients. — N'importe, vous avez été l'avoué de John Junks? — J'ai eu cet honneur, monsieur.»

Macwriggle s'avança au milieu de la chambre en serrant le poing et gesticulant avec fureur.

«Si jamais, s'écria-t-il, il y eut un fripon, un misérable, un filou, un voleur...

— Modérez-vous, monsieur Macwriggle; il m'est vraiment impossible de souffrir ces injures; finissez, je vous en prie, je l'exige.»

Crooks, en disant ces mots, ne savait pas précisément à qui s'appliquaient les

épithètes outrageantes, et n'était pas entièrement convaincu qu'Andrew Macwriggle n'eût pas un fouet de poste caché sous son habit.

« Mais, monsieur, reprit Andrew d'un ton rassis et souriant, ce n'est point pour cela que je viens. Monsieur Crooks, vous avez été l'avoué de Junks; vous avez conduit son affaire; vous savez comment ça s'est manigancé.

— J'ai conduit son affaire, monsieur. Eh bien! que désirez-vous me dire?

— Que vous êtes juste l'homme après lequel j'ai couru toute ma vie, répondit Macwriggle : voici tous mes papiers, toutes mes affaires; car l'homme qui a tiré John Junks d'embarras est celui qu'il faut à Andrew Macwriggle pour avoué. »

Nous l'avons dit, le fourbe emploie le fourbe; on connaît un homme par son avoué.

Douglas Jerrold.

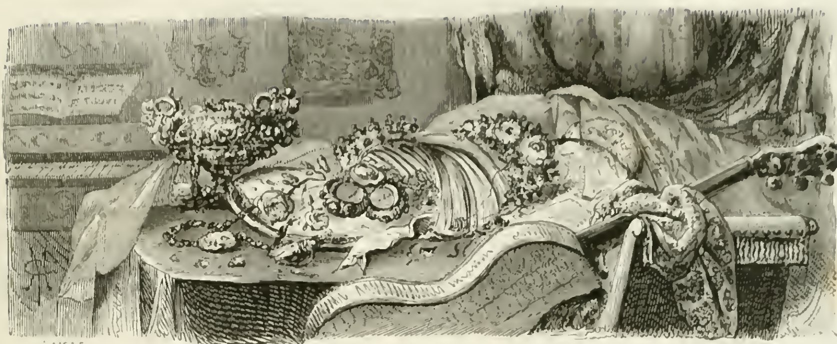




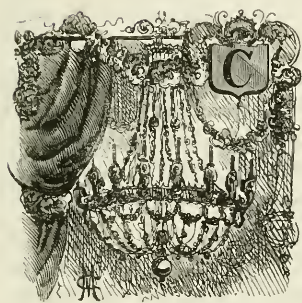
LE CHAPERON.



LA DÉBUTANTE.



LE CHAPERON ET LA DÉBUTANTE.



C'est un fait curieux que presque tous les mots que nous avons empruntés à la langue française ont cessé d'être employés dans le même sens chez nos voisins. La désignation de *débutante*, par exemple, n'est appliquée en France qu'à la première apparition d'une actrice sur le théâtre, et le mot de *chaperon* est presque inusité. Comme, dans les hautes classes de la société parisienne, les demoiselles à marier ne se présentent jamais que sous la protection de leurs parents, on y trouverait difficilement l'occasion de se servir des termes de *chaperon* et de *débutante*.

Chez les Anglais ces mots se sont naturalisés. Le mariage n'y est pas négocié par ministère d'avoué et mis par conséquent à la portée de tous, mais c'est comme le choix d'une profession, le résultat d'une préférence ou d'un caprice : il importe donc de diriger le discernement des jeunes personnes. On les présente dans le monde avec l'innocente parure de leurs robes de mousseline blanche et de leurs boucles ondoyantes, aussitôt qu'elles sont capables de distinguer un quadrille d'une galopade, une romance d'une chansonnette, un verre de limonade d'un verre d'orgeat; mais à cet âge si tendre, leur inexpérience ne saurait distinguer avec la même justesse le bon parti du pauvre frère cadet, le gentleman qui a de sérieuses intentions du volage papillon des bals.

C'est pourquoi la sagesse de nos ancêtres pourvoit chaque débutante d'une parente ou d'une amie, d'une tutrice temporaire, d'une gouvernante en grande toilette,

sous le turban de laquelle on suppose qu'il existe autant de savoir que sous la perruque du lord chancelier [1], et dont les ajustements empesés cachent toute la prudence d'une mistress Chapone [2].

En contemplant la douce débutante qui sourit, tremble, rougit, et vêtue de la tête aux pieds, comme si elle avait posé pour une gravure du *Journal des modes*, et prête en sa confusion à se cacher dans les entrailles de la terre, nous sommes tentés de nous écrier avec un poëte :

Un être aussi charmant peut-il rester sur terre?

Mais au moment où nous apercevons un accompagnement obligé, l'officieux chaperon aux yeux de lynx, une parodie prosaïque de ce vers se présente à notre esprit, et nous résistons à peine au désir de murmurer :

Cet être remuant peut-il rester... en place?

L'ubiquité est l'une des facultés propres au chaperon expérimenté : elle est en tous lieux à la fois, auprès du buffet, dans le salon de jeu, à la danse. Ayez la débutante suspendue à votre bras, réfugiez-vous avec elle dans le coin le plus éloigné et le plus favorable à la galanterie, derrière une porte, un paravent, un rideau, et en levant les yeux, vous rencontrerez ceux du chaperon attentifs à vos manœuvres ; comme le canon à vapeur, ils seraient capables de percer une plaque de fer de six pouces. Les tentures de Damas deviennent diaphanes comme de la gaze quand on les interpose entre le chaperon et l'objet de sa sollicitude ; un mur de pierre serait une barrière insuffisante pour la séparer de sa pupille. Parents, tuteurs, nourrices, gouvernantes, geôliers, gardiens, inspecteurs de police ne peuvent être comparés, sous le rapport de la vigilance, au chaperon accompli dont le zèle égale celui d'Argus.

Le chaperon est d'ordinaire une vieille fille qui a beaucoup de loisirs et peu de superflu, ou une vénérable matrone qui, après avoir marié ses filles, veut faire profiter la génération naissante des fruits de son expérience. La mère qui accompagne ses enfants en société et exerce en leur faveur sa sollicitude maternelle ne prend point la dénomination de chaperon.

C'est habituellement dans des vues intéressées qu'on accepte cette offre gratuite. La débutante qui réclame un chaperon est souvent la fille d'un homme veuf, auquel il est bon de faire sentir qu'une protectrice si tendre et si méritante serait, avec le titre de mère, bien plus tendre et bien plus méritante encore.

En d'autres cas, les fonctions de chaperon sont remplies par une vieille fille prudente qui n'a point d'équipage à elle, et consent à se charger d'une pénible surveil-

[1] Le lord chancelier, garde des sceaux du royaume d'Angleterre, président de la chambre des pairs, est le tuteur légal des orphelines riches.

(*N. du T.*)

[2] Auteur de lettres sur l'éducation.

(*N. du T.*)

lance et d'une pénible responsabilité, dans le but d'être envoyée, franche de port, aux diverses fêtes pour lesquelles elle s'est procuré des invitations.

Une autre vieille fille est-elle peu recherchée, elle ambitionne le poste de chaperon auprès d'une débutante attrayante, comme un passeport qui lui permettra de participer aux plaisirs du monde : ainsi miss Clarisse Spyington, sachant bien que la riche et aimable Helena Lennox sera de toutes les fêtes et de toutes les soirées, parvient à se faire instituer chaperon de l'héritière par le cousin et tuteur de celle-ci, sir Paul Spyington, le riche banquier de Portland-Place. Afin de se rendre digne de sa charge, elle se hasarde à prendre un rang honoraire, et imprime sur sa carte :

MISTRESS SPYINGTON.

Le titre de dame invite à la confiance, et déconcerte la raillerie.

Le choix de sir Paul est certainement justifié par les admirables qualités de miss ou mistress Spyington. Au temps de ses propres débuts elle a brillé à Bath [1], à une époque si éloignée, que la mémoire de ses charmes a passé avec celle du règne des fameux dandys Nash et Tyson, ces illustres maîtres des cérémonies ; depuis elle s'est montrée dans toutes les villes de bains des trois royaumes. On l'a vue sur la jetée de Brighton [2] ; Cheltenham [3], Malvern, Leamington, Harrowgate, Weymouth, Ramsgate, Beulah-Spa, se souviennent des marches et contre-marches de la peu séduisante Clarisse.

Dans le cours de ses excursions vagabondes, mistress Spyington a nécessairement acquis la connaissance du monde machinalement et presque à son insu. Elle possède sur le bout du doigt l'histoire, la généalogie, les armoiries, le blason des pairs, des baronnets, de toutes les familles citées dans les volumineux recueils de Burke [4]. Ce serait en vain qu'un partner, aspirant à valser avec la charmante Helena Lennox, se prétendrait issu de la famille Heathcote de Rutlandshire : mistress Spyington démontrera la fausseté de cette assertion ; mistress Spyington le mettra à sa place. Avant qu'il ait deux fois donné la main à la débutante, mistress Spyington aura pris les renseignements les plus positifs, et saura que ce n'est qu'un jeune avocat, fils de petits bourgeois du quartier peu relevé de Baker-Street, de gens qui n'ont point de maison de campagne et qu'elle se rappelle avoir vus logés au rabais aux eaux de Broadstairs,

[1] Ville d'Angleterre, dans le Somersetshire. Les eaux minérales de Bath attirent, au printemps et en automne, un grand nombre de baigneurs.

(*N. du T.*)

[2] Grande ville du Sussexshire, célèbre par ses bains de mer. Sa jetée en fil de fer est un des plus curieux travaux d'art de l'Angleterre.

(*N. du T.*)

[3] Ville du Worcestershire, dont la population est presque doublée durant la saison des bains. Les autres lieux indiqués sont également renommés pour leurs eaux.

(*N. du T.*)

[4] Généalogiste, auteur d'un ouvrage connu sous le nom *Burke's peerage*, où sont mentionnées les principales familles d'Angleterre.

(*N. du T.*)

de gens qui sont caractérisés par cette large désignation : « Dieu sait qui ! » On ne doit pas voir une seconde fois danser un pareil homme avec l'héritière de feu sir Hector Lennox de Lennox-Castle.

Mais le chaperon ne s'occupe pas seulement du nom et de l'état moral des cavaliers; dans tous les salons où il entre, il connaît à merveille la naissance, l'éducation et l'histoire de chacun : pas une voiture ne passe dans Portland-Place sans qu'il ne puisse juger, par les armes et la livrée, du nom et de la fortune des propriétaires, comme une bohémienne les lit dans les lignes d'une main dûment garnie d'or et d'argent. Quand le chaperon ne se souvient que confusément des traits d'une douairière de quelque importance, il est capable de la reconnaître rien qu'à ses diamants.

« Ce doit être la marquise de Mathusalem ; je me souviens de l'avoir vue au commencement du siècle actuel dans les bals de la reine Charlotte [1], pour lesquels un de mes amis, attaché à la commission des travaux publics, me faisait toujours obtenir des billets d'entrée. Lady Mathusalem était alors une femme charmante : je ne l'ai pas oubliée ; elle portait cette même aigrette et ce bouquet, et des paniers de crêpe jaune relevés sur les côtés avec des branches d'acacia et des perles. C'était précisément à l'époque où il était question d'une invasion ; les jolies filles de la marquise, lady Maria et lady Harriet, n'étaient pas encore mariées. Lady Maria est maintenant duchesse de Dunderhead. Quant à lady Harriet, elle a fait une triste alliance. Lady Harriet, la pauvre fille, est tout simplement lady Harriet Titmouse. Les Titmouse ont une belle propriété à Essex, mais ce sont de pauvres gens. Entre nous, on m'a conté en confidence que le grand-père du Titmouse actuel était shérif [2], citoyen de Londres, cordonnier, ou de toute autre ignoble profession. Bien entendu que la marquise ne s'en doute pas : la marquise, comme toutes les personnes attachées à la vieille et vénérable cour de la reine Charlotte, est, sur l'article de la naissance, d'une excessive délicatesse. Il est facile de voir au premier coup d'œil que la marquise est du parti des tories, des conservateurs ; depuis cinquante ans, elle a encore moins varié que sa parure de diamants : dans ces jours fantastiques, il n'est pas trop aisé de reconnaître une femme à ses bijoux. La réforme est partout, la réforme nous déborde, et quels en sont les beaux résultats ? je vous prie ! Il y a quelques années, on a honteusement transformé les agrafes et les médaillons en aigrettes, en boucles, en broches, et on les remet aujourd'hui en médaillons. Les diamants de famille sont traités avec aussi peu de respect qu'un bourg pourri [3] ou une sinécure. Ah ! tout se passerait autre-

[1] Sophie-Charlotte, princesse de Mecklenbourg-Strélitz, mariée le 8 septembre 1761 à Georges III, roi d'Angleterre.

(*N. du T.*)

[2] Voyez les notes du *Bourreau* et du *Débiteur et le Créancier*.

(*N. du T.*)

[3] Avant la réforme de 1832, des bourgs presque inhabités, qu'on appelait *rotten-boroughs* (bourgs pourris), avaient conservé le privilége d'envoyer un ou deux députés au parlement, tandis que de grandes villes, de fondation récente, ne jouissaient d'aucun droit de représentation.

(*N. du T.*)

ment s'il y avait dans le monde un peu plus de femmes comme la marquise de Mathusalem ! »

D'abord la débutante est charmée de la loquacité de son chaperon ; l'audace de l'une sert à couvrir la timidité de l'autre. Par degrés, miss Lennox apprend à apprécier mistress Spyington sous d'autres rapports. Pendant que la vénérable fonctionnaire jase sur la marquise qu'elle n'a jamais connue, miss Lennox peut accorder son attention à un certain M. Heathcote qu'on eût voulu l'empêcher de connaître, et qui profite du long monologue de la dame en turban pour entrer dans le paradis, et se placer à côté d'Ève. Mais il n'est pas si facile de tromper la vigilance du dragon de profession. Le chaperon n'a rien vu, rien entendu, mais il a le sentiment intuitif de l'approche du danger. Comme une poule recueille ses poulets sous ses ailes, longtemps avant que l'épervier qui rôde soit visible à des yeux humains; ainsi, quoique le vil roturier ne se montre pas encore, mistress Spyington agite ses bras comme des ailes, saisit la débutante et l'entraîne vers une moins dangereuse compagnie. Pour en approcher sur le banc garni de douairières où elle l'installe, il ne faudrait être rien moins que le duc de Wellington en personne.

Si vous voyez une sensible débutante ainsi protégée par une foule de turbans, de collerettes empesées, de manchettes et de cachemires, soyez sûr qu'elle est au supplice, qu'elle est gardée à vue par d'illustres mais intolérables geôliers ; elle ressemble aux bijoux de la couronne conservés dans la tour de Londres, et qu'on vous montre à la lueur d'une chandelle à travers d'épais barreaux.

Ceux qui aiment à étudier les bals doivent, autant pour leur instruction que pour leur plaisir, suivre pas à pas les progrès d'une autre classe de débutantes.

Miss Tibbs, à son entrée dans le monde, éprouve les émotions les plus vives et s'abandonne sans scrupule à ses instincts ; elle est enchantée d'avoir échappé à la pension, aux leçons de grammaire, aux exercices de Herz, au mouton rôti et au pouding au riz ; elle s'applaudit d'avoir échangé le jaconas ou le mérinos pour la soie ou le tulle, et la lourde pantoufle de maroquin pour le chausson de satin. Quand elle paraît dans la salle de bal, les premiers accords de la harpe de Weipart [1] la transportent au septième ciel ; les mille clartés des lustres et des girandoles éblouissent ses yeux de leur splendeur inaccoutumée ; le feu des joyaux, le chatoyement du satin, l'éclat des fleurs, jettent le trouble du plaisir dans son âme enfantine. Le cœur de miss Tibbs palpite quand elle s'entend annoncer, et voit mille regards d'admiration dirigés sur sa toilette; mais que ces émotions sont différentes de celles qu'elle éprouvera, sans doute, en se montrant six mois après sur la même scène !

A moins qu'elle ne soit pourvue d'un chaperon d'un mérite réel et avéré, c'est-à-dire possédant un grand nombre de connaissances et une complaisance à toute épreuve, miss Tibbs, à ses débuts, court risque de ne pas avoir de cavalier. Quel dommage si elle étale en pure perte son jupon empesé, sa robe de dessus aérienne, ses bas transparents, sa chaussure d'une admirable justesse et ses gants plus justes encore ; car

[1] Célèbre harpiste et chef d'orchestre anglais.
(N. du T.)

être *bien ganté* [1] commence à devenir à Londres un article de la religion du bal, comme il l'a toujours été à Paris ! Quel désappointement si dix années de soins de M. Rigodon n'amènent aucun résultat, si c'est en vain que l'habile maître de danse lui a enseigné le pas de bourrée, et que M. Nardin [2] lui a lissé ses bandeaux! Doit-elle être condamnée à rester toute sa vie sur son banc, humble stagiaire du tribunal de Terpsichore !

Agitée par ces funestes pressentiments, elle s'étonne de voir le chaperon s'installer résolument dans la salle de jeu, comme s'il n'existait au monde ni valses ni quadrilles, comme si l'on venait au bal pour remuer les cartes et non les pieds! Cependant elle se place de manière à apercevoir et à être aperçue ; elle avance son siége, à la vive indignation d'une grosse dame, dont le coin anguleux de la chaise caresse en passant les genoux, et parvient au premier rang.

Là elle se trouve sous les yeux des jeunes gens qui, arpentant la salle de bal, passent en revue les belles de la soirée; l'un ou l'autre, sans doute, sera infailliblement frappé de l'élégance du costume et des manières de miss Tibbs ; on la remarquera, c'est certain. Mais elle éprouve les plus grandes difficultés à conserver cet air d'humble modestie que son chaperon lui a recommandé comme indispensable à une débutante, et à observer en même temps si quelque cavalier ne se dirige pas vers elle.

Durant les cinq premières minutes, elle est convaincue que tout individu à cravate blanche, aux gants de chevreau, aux souliers vernis, aux bas à jour, aux cheveux longs et roides, aux favoris courts et frisés, qui la regarde pour la seconde fois, a évidemment des intentions. Mais hélas ! tous passent sans lui adresser même un signe ; ils se succèdent, les violons résonnent, les violoncelles mugissent, les harpes tintent, les flageolets sifflent, l'orchestre fait entendre les accords les plus entraînants, et pas de cavalier!

Enfin l'un de ceux qui ont le plus fixement contemplé ses charmes aborde la maîtresse de la maison ; c'est un adolescent grêle et fluet, en gilet de couleur pâle et en cravate noire, qu'au premier coup d'œil elle s'est déterminée à refuser comme ayant mauvais genre. Il attire l'attention de la dame vers le coin où est placée l'infortunée débutante, et il est évident qu'il demande à être présenté à « cette aimable personne en crêpe blanc avec une garniture de roses. »

La débutante respire à peine; elle ne sait à quoi se résoudre. Le jeune homme est assurément peu attrayant, et elle craint de ne pouvoir en faire mention dans la lettre qu'elle doit écrire à son amie Mathilde, à Brighton. Il y a cent à parier contre un qu'il s'appelle Smith, John Smith, qu'il est enseigne dans un régiment d'infanterie, commis chez un banquier, ou fils cadet d'un ecclésiastique ! Elle est presque tentée de refuser de danser avec lui. Pourtant n'est-il pas barbare d'éconduire un jeune homme qui a de bonnes intentions, qui ne l'a jamais offensée ?

« Après tout, se dit miss Tibbs, mieux vaut avoir un cavalier indifférent que de

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Coiffeur de Paris, qui fait des voyages à Londres durant la saison des bals.
(*N. du T.*)

n'en avoir pas du tout, et quand j'aurai une fois figuré dans un *en avant deux*, je verrai à mes pieds une foule de dandys qui se disputeront l'honneur de fixer mon choix. Montrons de l'indulgence et de la compassion.»

Durant ce monologue, la maîtresse de la maison s'avance, suivie du jeune homme, qui, pour se donner une contenance, tourmente les bords de son chapeau de soie neuf. La débutante émue regarde d'un autre côté, et veut avoir l'air de ne pas se douter qu'on va s'adresser à elle. Elle s'imagine que tout le monde la contemple, et tremble que les mouvements de son tour de dentelle ne trahissent l'agitation de son sein virginal.

La maîtresse de la maison est en face d'elle, et s'incline autant que le lui permettent un buse d'acier peu flexible, et un corset aussi roide qu'un magistrat du comté de Middlesex dans l'exercice de ses fonctions.

La débutante sent le rouge lui monter au visage; mais son émotion augmente quand elle entend la maîtresse de la maison s'adresser à la grosse dame, sa voisine :

«Voulez-vous bien me permettre, ma chère mistress Hobbleshaw, de vous présenter le fils unique de notre ancienne amie lady Pimbèche? Sir Thomas est étranger à Londres, et désire vivement faire votre connaissance.»

Là-dessus le jeune homme salue gauchement, s'établit derrière la chaise de la grosse dame, entame un dialogue intéressant, et tourne le dos à la débutante pendant tout le reste de la soirée.

La pauvre fille est prête à pleurer de dépit; elle ne serait pas venue au bal si elle s'était attendue à y être aussi indignement traitée! Son exaspération est loin de diminuer quand, à fin d'une troisième partie de whist, son chaperon vient la retrouver :

«Est-ce que vous n'avez pas dansé, ma chère mistress Tibbs? vraiment c'est fâcheux. C'est votre faute aussi; comment pouvez-vous vous attendre à être invitée, si vous ne vous montrez pas? pourquoi vous avisez-vous de vous mettre dans ce maudit coin? Voudriez-vous prendre quelque rafraîchissement?»

Lasse d'être restée trois heures et demie sur une chaise à fond de canne, la débutante est charmée de se cramponner au bras du chaperon, et de se frayer un passage jusqu'au buffet.

Une demi-heure s'écoule avant qu'elle puisse approcher; elle sent les roses de sa garniture aplaties dans la foule, et réduites à l'épaisseur d'une minime pièce de monnaie. Elle accepte l'offre d'une glace à la vanille, la reçoit par-dessus la tête d'une femme courte et ramassée, au risque d'en répandre la moitié dans le turban de la susdite, et, après avoir taché ses gants avec une cuiller humide, et avoir eu le coude presque démanché à chaque cuillerée, au grand péril de son corsage de satin, elle cherche à rentrer dans la salle de bal.

Cependant, sans s'inquiéter des ennuis de la débutante, le chaperon expédie avec zèle une énorme assiettée de salade de homard, à laquelle il s'apprête à faire succéder de la langue, du poulet, ou une tranche de galantine. Le chaperon a su se ménager une petite place à la table du souper, et s'y est casé, ayant à sa droite un verre de champagne, à sa gauche un verre de xérès et d'eau, et peu disposé à quitter, avant vingt minutes au moins, cette agréable position.

Le chaperon a naturellement une infatigable voracité: c'est le requin de l'espèce féminine; il est capable de dévorer des châteaux et des clochers de sucre candi et de gâteau de Savoie, et de les inonder d'un océan de punch à la romaine. Tout en faisant ses six parties de whist, il absorbe, toutes les dix minutes, plusieurs verres de négus [1] en hiver, et plusieurs glaces en été; non content de ces rafraîchissements liquides, il engloutit des panerées de biscuits à la cuiller et de macarons, qui disparaissent comme si on les jetait dans la bouche d'un four à chaux, et ne laissent aucune trace dans son souvenir.

La débutante, au contraire, sait à peine si elle a de l'appétit. Comme ses frères les oiseaux-mouches, elle se nourrit d'un suc mielleux; il lui suffit de dévorer, des yeux seulement, une cuillerée de hachis de veau, une seule fois par jour; qu'elle mange une aile de perdrix, et, comme le boa constrictor, elle sera repue pour un mois. Si on ne la surprend à l'instant même de sa collation secrète, on ne la verra jamais manger.

A la fin d'un repas prolongé, le chaperon se sent complétement restauré, et parle à sa pupille en ces termes:

«Eh bien! maintenant que nous sommes refaites, je suis sûre, ma chère, que vous ne seriez pas fâchée de danser.»

Le chaperon a gagné neuf schellings et six pence, et s'est disposé à retourner à la table de whist. La débutante rêve à la détérioration de sa toilette de bal dans la foule, et reste silencieuse et pensive pendant que le chaperon s'occupe de lui déterrer un danseur. Dans ce but, le chaperon parvient jusqu'à l'hôtesse, lui parle mystérieusement à l'oreille, et la dame, fatiguée de révérences et de salutations, trouve à peine la force de répondre par un signe d'assentiment.

Le résultat de cette conférence diplomatique est bientôt connu. Un jeune homme est présenté par la dame du logis: il porte un pantalon de nankin, un habit trop court dont les manches laissent entrevoir de maigres moignons, des gants trop larges qui forment mille replis sur ses doigts. Ses cheveux rouges sont retroussés sur le sommet de sa tête comme les flammes de bronze qui couronnent les vases de même métal placés aux portes des usines de gaz. C'est un enfant sans grâce qui fait tous ses efforts pour ne pas ricaner durant la présentation.

Le chaperon a prévu le refus de sa pupille :

«Ma chère Adeliza, il faut danser avec lui, murmure-t-elle, c'est son propre neveu.»

La pauvre Adeliza Tibbs est indignée, mais elle dépose sur sa chaise son éventail et son bouquet, et figure, pour la première fois de sa vie, dans le plus insignifiant quadrille qu'on ait dansé de toute la soirée.

Néanmoins ce faible succès la ranime. Son vis-à-vis est un jeune homme grand et d'un air distingué. Elle en demande le nom, et décide en elle-même qu'il a l'intention formelle de l'inviter pour la prochaine contredanse. Elle est convaincue qu'il songe

[1] Boisson indienne.
(*N. du T.*)

aux moyens de se faire présenter ; mais avant le *chassé croisé* final de l'odieux quadrille, l'insidieux chaperon s'est glissé vers elle :

« Allons, ma chère, il faut partir : la voiture attend depuis une demi-heure ; votre père tient beaucoup à ce qu'on ne fatigue pas ses chevaux, et je lui ai positivement promis de ne retenir, après deux heures, ni son cocher ni sa fille. »

Le boa et la mantille qui pendent au bras osseux de la dame attestent l'immutabilité de ses sinistres intentions, et la pauvre débutante, qui n'a point de bonnes raisons à opposer, est empaquetée et emportée en triomphe. Ne jugeant pas à propos de confier sa mortification à la domestique qui la déshabille, elle est forcée d'attribuer son abattement à la fatigue.

« Regardez donc, miss, s'écrie la caméristé, il faut que vous ayez bien dansé, car votre robe est toute chiffonnée ! »

Trois mois après, la débutante, même quand elle ne possède pas les charmes puissants d'une miss Helena Lennox, est probablement parvenue à se concilier la faveur du monde dansant, au point d'être assurée de ne jamais manquer de cavalier. Le plus beau binocle du meilleur opticien de Londres ne lui ferait pas apercevoir le malencontreux damoiseau en pantalon de nankin, et pourtant il l'obsède dans tous les bals, et lui fait vis-à-vis toutes les fois qu'elle a le malheur d'avoir un cavalier assez maladroit pour ne pas se pourvoir d'un vis-à-vis de son choix. La débutante a beaucoup gagné. Elle souffre sans murmurer que le chaperon se tienne en permanence dans le salon de jeu, et a persuadé à l'auguste fonctionnaire que la foule qui obstrue la porte les empêche de se rejoindre dans les intervalles des contredanses. Elle est engagée pour trois valses et pour trois quadrilles, et, de peur d'être oubliée par un cavalier au moment où l'orchestre donne le signal, elle fait provision de danseurs et passe de l'un à l'autre comme un vagabond irlandais passe de paroisse en paroisse, depuis Douvres jusqu'à Holyhead[1]. Vous la voyez successivement sourire au bras de tous les élégants. Majors, capitaines, lieutenants, cornettes, enseignes, les trois Grâces en robe noire, la magistrature, la médecine et l'église, se la disputent et la réclament tour à tour. On l'entend prononcer vingt fois dans la soirée les mêmes syllabes :

« *Si, signor.*

— *Ya, mein herr.*

— S'il vous plaît, monsieur. »

Puis viennent les lieux communs habituels.

« Quelle foule, quel encombrement !

— Il fait excessivement chaud.

— La dernière valse de Strauss est infiniment plus jolie que les précédentes [2].

— Vraiment, quand Weipart joue ces charmants quadrilles de Musard, tirés

[1] Petite île d'où l'on s'embarque pour l'Irlande.
(*N. du T.*)

[2] Les valses du musicien allemand Strauss, arrangées par M. Valentino, et publiées par MM. d'Almaine et Ce, luthiers de Londres (20, Soho-Square), ont obtenu un grand succès durant l'hiver de 1839.
(*N. du T.*)

de *la Reine d'un jour*, je m'étonne que les fauteuils même puissent rester en place.»

Elle montre à quinze danseurs ses dents, son esprit et le bout de sa chaussure de satin blanc. Le capitaine, qui a le malheur de casser les branches incrustées de son éventail *à la Louis XIV*[1], est un véritable monstre; le major, qui lui procure des billets pour la répétition d'un opéra, est un homme charmant. Quand elle se jette dans la voiture de son père, après quatre heures de révérences et de coquetteries, la débutante est aussi enthousiasmée de ses conquêtes que l'est sa compagne des bénéfices solides dont les cartes sont la source.

Trois mois plus tard, un autre changement s'est encore opéré: le major est un monstre, et elle ne veut entendre parler d'aucun individu inscrit dans le cadre de l'armée active; elle reconnaît un cadet de famille rien qu'à la coupe de son habit; elle répugne à l'idée de figurer plus de deux fois dans un quadrille durant la soirée, et est certaine d'être engagée pour les deux premières valses avant d'arriver au bal. Au lieu de baisser les yeux, conformément aux premières recommandations de son chaperon, elle défie tout le monde du regard. La précieuse Adeliza est même munie d'un lorgnon, au moyen duquel elle examine, avec un sourire de dédain, les dentelles antiques de la grosse mistresse Hobbleshaw. Elle a positivement refusé les hommages de sir Thomas Pimbèche, et on la soupçonne d'aspirer à la main de l'honorable Henri Hottentot.

Pendant les rapides progrès de la débutante, le chaperon n'est pas demeuré inactif. C'est grâce à ses instructions que miss Tibbs montre tant de précocité dans la connaissance de la haute société, et tant d'adresse à découvrir au premier coup d'œil un cadet de famille. C'est le chaperon qui lui a procuré les plus brillantes invitations, en répandant des bruits avantageux sur la fortune de M. Tibbs, dont elle est *presque* l'héritière.

Miss Tibbs a bien deux frères en pension, un troisième au collége de la marine, et un quatrième à Woolwich[2]; mais le chaperon ne juge pas nécessaire de les mentionner.

La table de Pythagore ne serait pas assez étendue pour énumérer les galants qui ont demandé miss Tibbs en mariage et qu'elle a refusés; le chaperon ne se soucie pas provisoirement d'en régler le compte. Elle se propose d'accompagner miss Tibbs à Cheltenham pendant l'automne, et à Brighton pendant l'hiver, et insinue que ce serait pitié d'accepter la main de sir Thomas Pimbèche, simple baronnet de campagne, jouissant d'un misérable revenu de deux mille livres sterling[3], et incapable de lui donner une loge à l'Opéra.

«Mieux vaut, ajoute le chaperon, attendre le résultat d'une autre saison. Vos relations sont maintenant si étendues, ma chère Adeliza, qu'on ne peut prévoir quel sera

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Port sur la Tamise, où l'on a établi une école du génie.
(*N. du T.*)

[3] Environ cinquante mille francs.
(*N. du T.*)

le résultat d'une autre saison. Je connais un pair irlandais qui est épris de vous au dernier point, qui va à Cheltenham dans l'espoir de vous y rencontrer, et qui, très-probablement, se déclarera formellement avant la fin d'une autre saison.»

Grâce aux tirades hyperboliques de son chaperon sur la grandeur et l'importance de la famille Tibbs, la débutante a maintenant neuf humbles serviteurs dans le civil, sans parler des lanciers, des dragons, d'un député irlandais et d'un audacieux employé aux finances. Elle commence à se regarder comme l'une des merveilles du monde, et ne veut pas entendre parler de déroger. Elle traite le chaperon comme un Turc, arrive et s'en va à l'heure qui lui convient, sans égard pour les chevaux ou pour la dame en turban. Elle exige que son valet de pied lui serve à déjeûner avec des gants; elle refuse un verre d'eau des mains de sa femme de chambre s'il ne lui est apporté sur un plateau! Elle parle politique avec le député irlandais, est d'avis que sir Robert Peel est seul capable de sauver le pays, appelle le duc de Wellington notre Coriolan, et montre autant d'esprit et de gentillesse que toute autre petite miss du royaume britannique.

En de plus hautes régions, la débutante est un personnage moins remarquable. Lady Sophia a été présentée à la cour; elle a, pendant quatre ans, paru tous les soirs en public à la maison de campagne du comte son père, et le bal n'est pas un monde nouveau pour elle. Elle diffère grandement de cette miss Tibbs qui rougit, minaude et ricane. Tout ce que la débutante de la classe moyenne est obligée de découvrir par son expérience personnelle, la noble débutante le tient de l'expérience des autres. Dès le berceau, elle était déjà trop instruite pour confondre un cadet de famille avec un aîné, un chevalier de création nouvelle avec un vieux baronnet; et, quant aux officiers, elle les considère comme des zéros, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le rang de généraux de division: l'armée étant un pêle-mêle où les pères jettent les enfants dont ils ne savent comment se débarrasser, et qui ne sont bons à rien de mieux. Les prétentions de Lady Sophia ne sont pas variables comme celles de miss Tibbs.

Croyez-vous que lady Sophia rougisse? Jamais. Elle est trop convaincue de son propre mérite; elle n'a jamais été embarrassée par un cavalier ou par une déclaration. Au lieu de suivre humblement la mode, elle la dirige, invente des volants, introduit une nouvelle capote. Elle joue la comédie de société, prend sans façon le rôle d'Hélène ou de Vénus dans un *tableau*, fredonne les chansonnettes de Levassor, et tout cela avec l'aisance que donnent l'habitude du monde et la confiance en soi-même.

Lady Sophia n'a pas d'alarmes à concevoir au sujet de son établissement. Son père et le duc de Belton ont depuis longtemps arrangé une alliance entre leurs enfants. Mais quand même elle ne serait pas tacitement fiancée au marquis de Belton, l'un des nombreux neveux, hôtes ou commettants de son père, sentirait bientôt tout le prix d'une demoiselle aussi bien élevée, jouissant d'une fortune de trente mille livres sterling [1] aussi solidement assurée. Le *Morning-Post* et le *Livre de Beauté* en font mention dans leurs articles, et elle est aussi pompeusement annoncée que les montres

[1] Sept cent cinquante mille francs.
(*N. du T.*)

de chasse de Cox et de Savory [1]. Lady Sophia est une de ces débutantes qui ne risquent pas de dégénérer en chaperon, à moins qu'elles ne remplissent ce rôle à l'égard de leurs propres filles.

Les destinées de miss Tibbs sont moins arrêtées. Comme toutes les débutantes un peu légères, il est probable qu'elle acquerra bientôt la triste réputation de coquette. Les roses de ses beaux jours se flétriront, et les épines viendront à paraître. Ses frères, qui sont en pension à Woolwich et au collége de la marine, ne tarderont pas à grandir, et en l'accompagnant en société, ils dissiperont toutes les fausses idées qu'on s'était formées sur son compte, et rendront inutiles les services du chaperon suranné. La mistress Hobbleshaw dont elle s'est moquée, et le sir Thomas Pimbèche qu'elle a repoussé, saisiront ce moment pour se venger. Comme les années s'accumuleront sur la tête de la ci-devant jeune fille, ils garderont un éternel souvenir de la date de son début. Grâce à leurs charitables observations, le monde s'apercevra que l'incarnat de ses joues est trop immuable pour être un produit de la nature seule, et que les boucles de sa chevelure sont moins sensibles aux effets de l'humidité que lorsqu'elles croissaient sans art sur un crâne dépourvu d'ornements étrangers.

Et puis, de nouvelles débutantes étaleront autour d'elle des formes arrondies, qui formeront un fâcheux contraste avec les rectangles osseux de ses épaules. Elle sera mise de côté comme une vieille édition, comme un almanach de l'an dernier. Le chaperon, auquel le digne M. Tibbs se sera uni, en récompense des soins excessifs qu'il a pris de sa fille et de ses chevaux, recommandera à la pauvre Adeliza de tenter une voie nouvelle, et de débuter une seconde fois en qualité de femme littéraire, d'économiste politique, ou sous un autre aspect encore plus original et plus nouveau. Mais Adeliza sera trop fatiguée de sa position pour adopter cet avis bienveillant ; un second début, elle le sait, comme une seconde attaque de petite vérole, est invariablement funeste. Peut-être finira-t-elle par chercher un abri contre l'ignominie du célibat sous l'aile protectrice de l'ex-jouvenceau en pantalon de nankin, présentement banquier de campagne, et dont le crâne jaune et dépouillé indique un homme mûr et appelé à prospérer dans le monde : on a vu des choses plus étranges.

Il y eût eu cependant bien de la hardiesse à prévoir cette fin à la carrière de miss Tibbs, quand elle s'est, pour la première fois, lancée dans le monde, débutante timide et rouge de pudeur, sous la tutelle de son chaperon.

Mistress GORE.

[1] Industriels dont les nombreux produits sont annoncés dans presque tous les journaux anglais. MM. T. Cox et Savory ont à Londres, à Cornhill, n. 47, un magasin d'argenterie, de vaisselle plate, de montres plates, etc. MM. Savory et ses fils, qui demeurent dans le même quartier, en face la banque d'Angleterre, tiennent un assortiment complet de montres de toute espèce, au rabais.

(*N. du T.*)



LA MAITRESSE DE BALLET.



LA MAITRESSE DE BALLET.



ENUS et Mars, Cupidon et les Grâces, les zéphyrs, les naïades, les hamadryades, les gnomes, les follets, et tous les hôtes du pays des fées, escortent jour et nuit la maîtresse de ballet. Pour celui qui ne réfléchit pas, c'est peut-être tout bonnement madame Proudfoot [1]; mais si l'on envisage convenablement ses fonctions, on lui reconnaîtra un coloris des plus poétiques. Toutes ses pensées, comme les pensées des évêques, ont pour but d'élever ses disciples au-dessus de la terre, aussi haut qu'il est permis à la chair de monter. Quand ses sectateurs foulent le sol, c'est d'un pas léger et délicat, et, pareils à des pigeons, on dirait qu'il suffit d'un mot, d'un son vague, pour les faire fuir et voler dans l'azur des cieux.

La maîtresse de ballet est dans un monde romanesque. Il est possible qu'elle ait élu domicile dans une maison étroite et malsaine, et qu'elle ne connaisse d'autre ruisseau que celui d'une rue fangeuse; mais son esprit habite les vallées fraîches et ombragées, les bords des ruisseaux limpides, la douce et solennelle solitude des bosquets classiques, l'empire des fées, les montagnes désertes et enchantées: tantôt elle s'entre-

[1] Nom composé qui signifie *fière de son pied*.
(*N. du T.*)

tient avec un sylphe des rives du Rhin, tantôt avec Pan, dont la flûte rustique charme les échos d'Arcadie.

«Comment est-ce possible? demande le lecteur. Quoi! madame Proudfoot, cette grosse commère, cette mortelle corpulente et massive, incapable de résister à l'attrait d'un souper, et qui a un penchant si prononcé pour la bière de Burton, cette dame hante le royaume des fées?»

Rien n'est plus vrai, et le lecteur reconnaîtra bientôt qu'il n'en saurait être autrement.

Observez cette foule de petits esprits : les plus jeunes peuvent avoir cinq ans, et les plus âgés onze; ils sont vêtus de blancs nuages bordés çà et là d'une bande d'azur : ils avancent la jambe et le bras avec une merveilleuse unanimité ; ils font trois sauts en avant, trois en arrière, trois à droite, trois à gauche, selon l'habitude bien connue des esprits. Oui, monsieur, ces joyeuses créatures, quoique douées de figures de cire, font positivement partie de la suite de la reine du lac de corail, dont le royaume aquatique est situé à quelques mille pieds au-dessus du territoire de sa rivale, la reine de la vallée des topazes.

Tous ces esprits sont les nourrissons de madame Proudfoot, non ses enfants dans le sens vulgaire et alimentaire du mot, mais les fils de son esprit, les créatures de son imagination, la progéniture de son essence immortelle; elle a pris de la chair et du sang, de l'argile mortelle, et les a transformés en substance éthérée. Le public irréfléchi (nous pouvons même ajouter ingrat) n'apprécie pas les travaux de madame Proudfoot. Quand on voit des troupes d'esprits glisser, flotter, ou se tenir tous tranquillement sur une jambe devant une génération endurcie, comme on songe peu à la magie de la maîtresse de ballet, à sa bienveillante influence, à l'art qui, avec de grossiers matériaux, a composé et discipliné les brillants et légers gardes du corps de la reine des fées!

Mais forçons le monde insouciant à reconnaître les droits de la maîtresse de ballet à sa reconnaissance, à son estime; essayons d'en étaler les nombreuses qualités.

Voyez la première fée, grande et belle fille aux yeux noirs, aux cheveux lustrés, à la bouche naïve. Ses compagnes la connaissent sous le nom de Becky Sims; au théâtre, on l'appelle miss Sims; mais, sur l'affiche, c'est une fée, un esprit. Quelle promotion pour Rebecca Sims! quelle élévation, quel glorieux avenir! Sa mère, peut-être, occupe un emploi subalterne au théâtre, et a saisi un moment favorable pour se concilier madame Proudfoot. Rebecca descend d'une chambre du troisième étage pour revêtir les riches vêtements, les voiles de gaze et la dignité d'une fée : tel est son heureux sort; mais avec les espérances de Rebecca Sims commencent les peines de madame Proudfoot.

Croyez-vous que ce ne soit rien de prendre un enfant d'une classe plébéienne, et de lui enseigner cette indispensable élévation de talons, sans laquelle on ne fait pas plus de cas d'un danseur que d'un paysan; mais c'est là le talent consommé, le triomphe de la maîtresse de ballet. En quelques semaines, ses élèves sont aussi complétement fées que si elles étaient nées dans le calice d'une fleur et avaient été nourries de

rosée. Il est impossible de reconnaître en elles Becky Sims, de Marslett-Court; Sally Jones, de Drury-Lane; Rachel Lazarus, de Vinegard-Yard, et Ruth Moss, des Minories. Non, ce ne sont pas de simples mortelles, hôtesses de quartiers humbles et peu aristocratiques; ce sont des fées, des villageoises de l'Arcadie, des esprits du lac, des nuées, ou de la montagne, selon les exigences du directeur.

La maîtresse de ballet survit à plusieurs générations de ses écoliers et écolières, tout spiritualisés qu'ils sont. Quelle multitude de lutins madame Proudfoot a vus se réduire en simples femmes! combien elle a connu de sylphes qui ont consenti à s'unir aux pieds de l'autel avec un mortel du sexe masculin! combien d'autres se sont passés de la bénédiction de l'Église! combien elle a formé d'Amours qu'elle a retrouvés plus tard avec des favoris!

La maîtresse de ballet est une femme d'une érudition extraordinaire: elle sait par cœur tout l'Olympe; elle en possède les pas et démarches. Elle vous apprendra de quelle manière Vénus s'approcha d'Adonis, comment recula le jeune chasseur de sangliers, comment la reine des Amours fit un autre pas en avant, accompagné d'un regard passionné et d'un geste de désespoir; elle sait comment tout cela s'est passé en Grèce, il y a des siècles, sans la permission de l'infortuné Vulcain. La maîtresse de ballet est également instruite de ce qui concerne Diane et Endymion; elle indique aux nymphes quand il faut avancer, quand il faut se retirer, avec une précision qui semblerait ne pouvoir être le partage que d'un témoin de la cérémonie originale.

Nous jurerions que la maîtresse de ballet anglaise n'a jamais lu Apulée, et cependant elle est au fait de la passion de Cupidon, des torts, des souffrances et des persécutions de Psyché! Cent fois elle a donné ses propres commentaires sur la Fable avec une libéralité à laquelle ne nuisait en rien l'ignorance de la Fable même : bien d'autres commentateurs sont dans le même cas.

La maîtresse de ballet est ennoblie par les êtres célestes qui sont constamment en rapport avec elle. Fût-elle naturellement aussi prosaïque qu'une marchande de pommes, il est impossible que l'excellente compagnie qu'elle fréquente n'ait pas une influence profonde et sensible sur ses pensées, sur sa conduite même de chaque jour; il est impossible, nous en sommes convaincus, d'être pendant vingt, vingt-cinq ou trente ans en liaison entière avec les dieux et les déesses, sans bénéficier de leur mérite; autrement, à quoi servirait la bonne compagnie?

Madame Étoile était une célèbre maîtresse de ballet, petite de taille, mais grande de renom. Elle avait éprouvé dans sa jeunesse un échec sur le premier théâtre de Londres. Madame Étoile avait autant d'embonpoint que Junon, et plus d'une fois, lorsqu'elle dansait un *pas seul*, les quinquets s'éteignirent brusquement. Il était bien naturel que madame Étoile accusât le monde, c'est-à-dire les gens du théâtre, d'une conspiration contre elle! pouvait-elle se rendre compte autrement de la disparition subite des lumières? Le directeur, avec cette vivacité qui caractérise les directeurs, épousa la querelle de la danseuse; on mit des espions en sentinelle, mais personne n'approcha des quinquets, et pourtant ils s'éteignirent encore!...

La véritable cause de cet accident fut bientôt découverte par l'allumeur, qui la fit

connaître d'un air de triomphe : madame Étoile était devenue si massive, que toutes les fois qu'elle dansait un *pas seul*, le mouvement de son corps éteignait la rampe. Indignée de l'assertion de son accusateur, madame Étoile rompit son engagement, et alla courir la province.

Quoique madame Étoile dansât souvent dans des granges, c'était encore une maîtresse de ballet. Pas un Amour ne l'avait abandonnée, pas une Grâce n'avait refusé de la suivre à Reigate, à Pinner, à Boxhill, à Cranbrook, dans la grande salle de la taverne de la Couronne, et dans la maison commune de Barking. Nous ne saurions nous figurer ce que Londres devint après le départ de la danseuse, qui semblait avoir par sa retraite ôté toute importance au théâtre de la métropole. Les pieds de madame Étoile étaient lourds, si l'on en croit le témoignage de l'allumeur, mais son cœur était léger. Cette maîtresse de ballet était le pendant de l'acteur que rencontra Gil Blas : elle eût mangé des croûtes de pain trempées dans l'eau d'une fontaine avec autant de plaisir que des becfigues. Son caractère insouciant décelait son origine moitié italienne, moitié parisienne.

Nous la voyons encore, fardée comme si elle n'eût jamais dû vieillir; sa figure, légèrement marquée de petite vérole, était couverte de trois lignes de blanc et de rouge; un sourire éternel y était imprimé. Sa taille était courte, un peu ramassée, mais elle avait l'agilité d'un serpent; sa marche se composait d'une succession de sauts et de révérences. Dans une ville de province elle prenait sans cérémonie le haut du pavé, et personne n'osait le lui disputer, pas même la fille de l'avoué ou du chirurgien. Toute la grâce et l'éclat de l'Opéra italien semblaient s'attacher à madame Étoile, et elle le savait. Son chapeau, d'une étoffe assez commune, planté sur le haut de sa tête, avait l'aspect le plus séduisant; sa robe, quoique de coton, avait une ampleur, une majesté, et en même temps une légèreté aérienne qui faisaient songer à la danse. Il était impossible de la considérer comme une femme ordinaire.

Un mystère enveloppait ses premières années. Nous avons entendu dire que, pour des raisons particulières, ses parents dénaturés l'avaient destinée à entrer au couvent : nous croyons qu'elle s'était amplement vengée de ces rigoureuses intentions.

Sa conversation était à peine de ce monde, quoiqu'elle s'exprimât en assez mauvais anglais et en français détestable. Cependant, à la moindre phrase, elle prenait un ton emphatique. Que son interlocutrice fût une femme riche dont elle demandait l'appui pour un bénéfice [1], ou une blanchisseuse réclamant le payement d'une note, elle la traitait de « femme angélique », de « créature favorisée du ciel », et conjurait toutes les puissances divines de répandre toutes sortes de bénédictions sur la personne à qui elle

[1] Il est d'usage en Angleterre, lorsqu'un acteur veut obtenir un bénéfice (*bespeak*), qu'il aille rendre visite à ceux qu'il présume lui être favorables; ceux-ci s'engagent à prendre un certain nombre de billets. On peut consulter là-dessus le chapitre 24 de Nicolas Nickleby, intitulé : *Grande représentation au bénéfice de miss Snevellicci, et première apparition de Nicolas sur la scène.*

(*N. du T.*)

s'adressait. Il lui était non moins ordinaire d'appeler les grand'mères « aimables jeunes filles », ou même les trisaïeules « vierges charmantes ».

Comme un canot peint qui file sur les vagues au moment d'une bourrasque, madame Étoile glissait sur la mer de la vie, et rien dans son extérieur ne faisait penser à la tempête; elle vivait au milieu des fées, dont elle était toujours elle-même la dominatrice suprême. Quand elle n'était pas fée, elle était, le matin de la répétition et une partie de la soirée, une paysanne de l'âge d'or, avec un jupon de mousseline, un tablier bordé de roses, et un chapeau de carton. Sa seule inquiétude était de ne pouvoir danser avec Colin, tant que sa vieille grand'mère demeurerait éveillée, et quand celle-ci s'endormait, madame Étoile dansait tout exprès pour être surprise, et mariée à Colin au dénoûment de la pièce.

Telle était l'étoffe dont la vie de madame Étoile était faite, et quoiqu'elle ne fût pas toujours sur les planches, les heures qu'elle passait dans son humble logement rayonnaient de l'éclat du théâtre qui l'attendait ou qu'elle venait de quitter.

C'est cette continuité d'existence idéale qui rend les acteurs moins sensibles que d'autres aux atteintes de l'adversité. Un acteur est si souvent hors de lui-même, que la moitié de son être est, pour ainsi dire, fantastique : il quitte un foyer glacé, un buffet vide, une femme acariâtre, se rend au théâtre, endosse le costume de Richard, et les applaudissements multipliés l'élèvent au-dessus du profane vulgaire... Nous admettons que la réaction puisse être forte, mais toutefois les acteurs ne se cramponnent pas à la misère avec autant de ténacité que les autres hommes.

Ainsi madame Étoile oubliait souvent sa pauvreté, et la plus grande partie de ses vingt-quatre heures s'écoulait paisiblement et sans soucis, grâce à la société des nymphes et des fées.

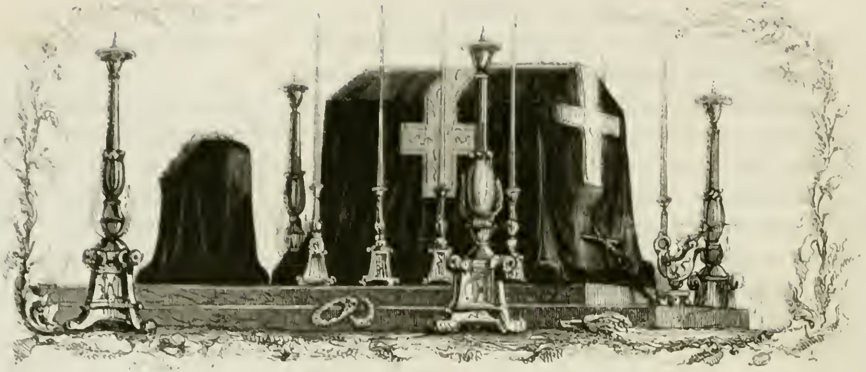
Pauvre madame Étoile! Watteau eût voulu la représenter, tant il y avait chez elle de vieilles manières, de pittoresque et de poésie mythologique. A l'âge de quarante-cinq ans, elle prit Vénus pour modèle, et se maria à un chaudronnier.

La maîtresse de ballet doit être obligée, par sa profession, de lire beaucoup. Elle connaît précisément les pas qu'on danse dans tous les coins de la terre, depuis le pôle arctique jusqu'au pôle antarctique. Regardez madame Proudfoot, elle est entourée de vingt-quatre jeunes personnes, les unes en papillotes, les autres munies de boas, de châles, de mouchoirs et de pèlerines, et leur apprend le véritable salut que font les esclaves circassiennes aux heureux seigneurs qui les achètent.

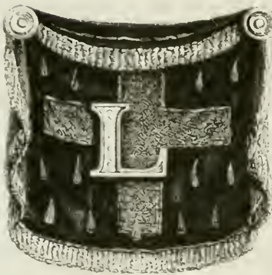
Quoi! vingt-quatre? Non, moins une; car une belle Circassienne s'est détachée de ses compagnes pour manger du pain et du fromage: la répétition est si longue!

Puisse le lecteur, la prochaine fois qu'il assistera aux gracieux mystères d'un ballet, apprécier l'importance de la maîtresse qui l'a organisé!

Douglas Jerrold.



LE MUET [1].



A mort a ses vanités, et voici l'une d'entre elles! Qui de nous, par une brillante matinée d'été, quand des torrents de lumière inondent le pavé, ou par un de ces jours d'automne encore plus beaux, qui semblent faits pour éclairer les dahlias, les tournesols et les passe-roses; qui de nous n'a tressailli en apercevant deux masses inébranlables, stationnées de chaque côté de l'entrée de quelque habitation humaine? Sont-ce les images du chagrin qui règne à l'intérieur, ou ne servent-elles qu'à indiquer au corbillard et aux voitures de deuil à quelle porte ils doivent s'arrêter, pour recevoir comme un fardeau inanimé celui qui naguère encore en franchissait le seuil d'un pied joyeux, et souriait aux splendeurs du soleil?

Ces noires statues sont les muets d'une cérémonie funèbre. Habillés de la tête aux pieds d'un costume de deuil, la figure convenablement en harmonie avec la cérémonie lugubre du jour, ils prennent leur poste peu de temps après le lever du soleil, pour maintenir la tranquillité autour de la maison mortuaire. Ils obtiennent ce résultat en suspendant au dehors une bannière, qui ne manque jamais de réunir devant la porte tous les commissionnaires et les apprentis du voisinage. Les plus jeunes écarquillent les yeux en admirant ces mystérieux symboles de la mort: les plus âgés dis-

[1] Les *muets* ou pleureurs se tiennent, une bannière à la main, à la porte des maisons mortuaires, et figurent dans les convois.

N. du T.



LE MUET

sertent sur le nom, la qualité, la mort et la sépulture du défunt; racontent de quels docteurs il est mort, à quels héritiers doivent passer ses terres et ses propriétés. La laitière écoute la bouche ouverte; les yeux du garçon fruitier sont fascinés par les piliers vivants de la demeure funèbre, et un petit mendiant en haillons, incapable de résister à l'occasion, en profite pour plonger une main furtive dans le panier rempli de prunes aigres et de pommes gâtées, que destinent à la composition des mets du jour la moitié des cuisinières du voisinage.

La foule s'épaissit; une dispute s'engage entre le jeune délinquant et le fruitier inattentif, qui suspend aux barreaux d'une grille sa charge de fruits et de légumes; et, pendant qu'il fouille le premier voleur, des mains agiles se livrent impunément au pillage.

Quelques-uns des assistants prennent le parti de la victime, d'autres celui du filou. La tendre mère de ce dernier sort en pantoufles d'une cour voisine pour protéger les intérêts de son rejeton; mais, en voyant sortir de la veste du coupable une poignée de prunes de damas, elle lui applique un vigoureux soufflet, auquel il répond par un long glapissement.

La foule se partage encore en deux factions: les uns citent Salomon en faveur de la mère, les autres citent en faveur du fils la Société de répression des cruautés exercées envers les animaux.

Comme en de plus importantes discussions, les arguments dégénèrent bientôt en vociférations; tous menacent, tous crient, tous mugissent. Le tumulte exige l'intervention d'un agent de police: de là disputes nouvelles et insultes aux autorités constituées, et tout ce vacarme vient de ce que la forfanterie humaine veut qu'une porte d'où un mort doit sortir pour aller en terre soit signalée à l'attention du vulgaire par ces deux jumeaux de l'Érèbe, les muets d'un entrepreneur des pompes funèbres [1].

Admirez le caractère de ces deux fonctionnaires! Au milieu du bruit qui a pris naissance, a grandi et s'est apaisé sous leurs yeux, pas un signe de la faiblesse humaine ne s'est manifesté sur leurs physionomies immuables! Pour l'honneur du nom qu'on leur a donné, ils n'ont pas adressé un mot de reproche au Cartouche en herbe, quand ils l'ont surpris en flagrant délit, pas un mot de supplication à la mère furieuse, dont les coups pleuvaient sur la tête et les épaules du fils indigne, avec une force de quarante chevaux. Ils ne se sont point mêlés aux Capulets ou aux Montagus de la foule, aux noirs et aux blancs, aux ramoneurs et aux boulangers, ils sont restés inébranlables, comme des statues de marbre sur un tombeau; ils n'ont pas même cligné des yeux, leur bouche s'est abstenue de dédaigneux commentaires; ils ont renoncé à émettre même des paroles bienveillantes: ils ont été muets.

Il n'en faut pas conclure, toutefois, que les muets soient une inévitable frange au noir vêtement de la mort; sur le continent d'Europe, ils sont remplacés par des équivalents. Le jour de l'enterrement, des draperies funèbres, noires ou blanches, suivant le sexe et l'âge du défunt, sont suspendues dès le matin aux murs du rez-de-chaussée.

[1] Voyez, dans la première série des *Anglais peints par eux-mêmes*, le type de l'entrepreneur des pompes funèbres.

(*N. du T.*)

dont il est facile d'approcher, car il est de niveau avec le trottoir, et n'en est point séparé par une grille. Ces draperies sont de serge ou de velours, simples ou garnies de lames d'argent, suivant les moyens de la famille. Pour les nobles, elles sont en outre ornées d'écussons héraldiques; pour les riches, elles sont souvent semées de larmes d'argent et de palmes triomphales, car quoique la poussière doive retourner en poussière, il y a la poussière des Rotschild et la poussière des pauvres; il y a eu la poussière du poëte Dryden, conduit au cimetière au milieu des plaintes de sa famille indigente et des insolentes plaisanteries de ses puissants ennemis; il y a eu la poussière du minnesinger allemand Frauenlobs, porté au tombeau par de belles et nobles jeunes filles qui chantaient ses vers et ses refrains; il y a eu la poussière de Sheridan, arraché des mains du bailli par des ducs et des comtes, jaloux de recueillir un dernier reflet de sa renommée, pour être mené en triomphe à l'abbaye de Westminster; il y a eu la poussière de ceux dont les cercueils sont le point de ralliement des séditieux, et qui ont profité de la circonstance d'un convoi pour vomir des imprécations contre le trône constitutionnel d'Angleterre.

Mais il y a aussi la poussière des gens pauvres et ignorés, des gens qui ont mené une vie de devoir et de soumission, et sur la tombe desquels ceux qui les aimaient n'ont pas eu le temps de gémir, de peur de laisser mourir de faim une famille dont leur travail est l'unique ressource: ceux-là sont jetés à la hâte dans la fosse; ils ne laissent point de souvenirs à la multitude. Sur le continent, ils n'ont point leurs portes fastueusement ornées des plumes ondoyantes et des draperies des *pompes funèbres* [1]; une foule en haillons ne s'ameute pas devant le seuil pour voir la bière, couverte d'un poêle somptueux, exposée sous l'œil sans paupières du ciel. La sainteté de la solitude y règne, même au milieu de la cité populeuse; la nature seule, muet invisible, stationne à côté du cercueil.

On a dit souvent que, pour être artiste, il fallait être né artiste; de même, sans doute, un muet est muet par droit imprescriptible. On ne saurait disputer des professions, pas plus que des goûts. Le hasard peut faire d'un homme un boucher, un dentiste, un chirurgien, un boueux; la nature seule donne les qualités nécessaires pour figurer à titre de muet dans un enterrement.

Ne faut-il pas, en effet, être favorisé d'un décret spécial de la Providence pour avoir ces traits fixes et impassibles, cet œil de plomb, ce front d'airain, ce maintien d'une roideur plus que militaire? Le muet n'est pas, comme l'Africain, une statue d'ébène taillée à l'image de Dieu; c'est une personnification abstraite de la douleur et du deuil. Une momie exhumée, après deux mille ans de repos, du fond d'un caveau des pyramides d'Égypte est plus animée qu'un muet accompli dans l'exercice de ses fonctions.

Voyez-le stationner à la porte de quelque demeure aristocratique de Saint-Jame's-Square [2] pour rendre hommage aux cendres d'un gentilhomme couvertes de velours

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Quartier de Londres habité par les familles les plus nobles et les plus riches.
(*N. du T.*)

cramoisi, la figure d'un chevalier du Temple sculptée en marbre noir sur sa tombe, dans une antique cathédrale, n'est pas plus immobile qu'un muet exercé.

Le hasard cependant a quelquefois créé le singulier individu qu'on pourrait considérer comme prédestiné.

Non loin des bords du Severn [1], dans une chaumière inondée des rayons d'un soleil joyeux, se roulait sur le plancher un enfant joufflu: sa peau était luisante de santé, ses yeux étincelaient de joie, sa voix était un chant, ses joues étaient rouges comme les pommes suspendues à l'arbre qui allongeait ses branches tortueuses auprès de l'humble cabane.

Jem Willett était un gage de bonheur pour ses parents, un rayon de ce soleil de promesse qui, dans les premiers temps du mariage, luit également pour les riches et pour les pauvres, car c'était le premier-né; son père le berçait sur ses genoux, sa mère l'étouffait de caresses. Un petit Jack vint réclamer sa part de la tendresse paternelle; mais Jem demeura le favori de la famille, car il était l'aîné.

Et puis, c'était un petit être si gai, si insouciant, si jovial!

Peu à peu un essaim de Toms, d'Edwins, de Bettys, de Saras, entra en concurrence avec lui, et fit valoir des droits égaux aux tranches de pain noir dont s'alimentait la famille. Alors on commença à négliger le pauvre Jem, à laisser tomber ses habits en lambeaux, à l'envoyer au lit sans un baiser; mais le père et la mère avaient-ils du temps à consacrer aux amours domestiques! La rareté de leur pain lui communiquait de l'amertume; leur existence était chétive et misérable; il fallait payer des rentes pour entretenir ce grand château inhabité dont on apercevait les tours de la porte de la chaumière. Comment auraient-ils aimé leurs enfants qui, en criant à la famine, troublaient la paix de leur propre foyer? Les coups remplacèrent les caresses, les malédictions succédèrent aux paroles amicales. On envoya les enfants travailler dehors: ce fut du moins un avantage qu'on ne les envoyât pas mendier!

Cependant il y avait dans le caractère de Jem Willett une gaieté innée que ces soucis poignants ne détruisaient pas; on eût dit que les haillons dont il était couvert redoublaient l'éclat de ses chants. Le besoin l'effleurait sans faire de trous sur ses joues toujours rubicondes; il semblait destiné à un meilleur sort que ses frères et sœurs. Quelques-uns furent placés dans une manufacture; Jack devint vacher; Bill, ramoneur; Tom, garçon chez un marchand de charbon de terre; quant à Jem, il fut mis en apprentissage chez un charpentier, grâce à la bienveillance de la paroisse, désormais exclusivement chargée de la veuve de Richard Willett et de ses quinze enfants, car le mari avait succombé victime d'un fort loyer et d'une fièvre adynamique, de la médiocrité de son salaire, et de l'extension de sa famille.

Jem était le plus heureux des enfants de ce monde, c'est-à-dire qu'il avait autant de pain qu'il en pouvait manger, et un peu plus d'ouvrage qu'il n'en pouvait faire; heureusement un maître humain et intelligent lui facilita les moyens de se tirer d'em-

[1] Le plus grand fleuve de l'Angleterre, qui reçoit la Wie à sa droite, et les deux rivières d'Avon à sa gauche.
(*N. du T.*)

barras : Jem fit des progrès rapides, et, à la fin de son temps d'apprentissage, c'était un excellent ouvrier.

Une mort prématurée avait délivré deux de ses frères de leurs misères: Bill avait été étouffé dans une cheminée trop étroite du château de Marrowbone [1] appartenant au représentant du comté; Tom était tombé accidentellement par-dessus le bord du bateau de son maître tyrannique, pendant le cours d'une correction manuelle, et avait servi de pâture aux lamproies du fleuve Severn; Jack tendait chaque jour à se mettre au niveau des bêtes auxquelles il donnait ses soins; les frères et sœurs placés dans une manufacture dépérissaient à vue d'œil, étaient jaunes, maigres et rabougris [2] : mais Jem demeurait gai et rubicond comme ci-devant, bien découplé, bien nourri, habile dans son métier, de bonne mine, de bonne humeur autant que qui que ce fût.

Malheureusement un prompt mariage fut le résultat de cet agréable extérieur et de cet heureux tempérament.

Voyant que Jem pouvait gagner dix-huit shillings [3] par semaine, une des plus jolies filles du Glocestershire [4] lui persuada que c'était une somme trop considérable pour qu'il en jouît seul ; et Jem Willett, comme son prédécesseur Richard Willett, devint père de si bonne heure, qu'il avait peu de chances de vivre assez pour devenir grand-père. Il consentit à se mettre sur la tête la couronne d'épines, sans en laisser les roses éclore auparavant; à sauter de l'enfance à l'âge mûr, sans accorder un moment aux plaisirs de la jeunesse.

Cependant son industrie prospérait. Jem n'était jamais sans emploi, jamais malade, jamais chagrin. Les enfants arrivèrent; il en vint même jusqu'à deux à la fois, et les jumeaux semblèrent apporter avec eux la bénédiction du ciel, car les ressources de Jem Willett s'accrurent en proportion de sa progéniture.

Mais hélas! le péché qui, avant le commencement des siècles, troubla l'harmonie du ciel, prédomine encore ici-bas : les Willett étaient ambitieux!

La jolie femme de Jem avait été trois ans en service à Londres avant qu'une visite à ses amis de Glocester eût amené ses relations avec le jeune et beau charpentier. Actuellement son épouse, la pauvre Marie ne pouvait oublier Cheapside, et soupirait naturellement après le cimetière de Saint-Paul. La grande rue de Glocester n'était pas digne de dénouer les souliers du Strand, dont les riantes boutiques avaient vu les beaux jours de Marie. Dans la claire atmosphère de son séjour, elle regrettait les brumes de la métropole, et, comme beaucoup d'autres de son sexe, depuis Ève jus-

[1] Littéralement *os à moelle.*
(*N. du T.*)

[2] Voyez, dans la première série, le type de *l'Enfant de fabrique.*
(*N. du T.*)

[3] Environ 22 francs, un peu moins d'un souverain ou livre sterling, qui, depuis 1816, vaut 20 shillings (25 francs 20 centimes de notre monnaie). C'est par erreur qu'une autre valeur lui a été attribuée dans une note du *Débiteur et le Créancier.*
(*N. du T.*)

[4] L'un des dix-neuf comtés du royaume de Mercie, et des plus fertiles de toute la Grande-Bretagne.
(*N. du T.*)

qu'à nos jours, elle essaya d'entraîner son compagnon dans son péché. Elle chercha à convaincre son fidèle Jem qu'il n'y avait pas d'avenir pour lui dans une ville de province; qu'un aussi bon ouvrier pouvait jouir à Londres des émoluments d'un ministre, et qu'un voyage de deux jours avec sa famille, par la voiture publique de Glocester, suffisait pour porter son salaire hebdomadaire de dix-huit shillings à trente-six. Ils étaient dans une belle position: ils avaient quarante-sept livres à retirer de la banque pour s'établir à Londres.

«Quelle sottise, disait Marie Willett, de nous contenter de notre humble fortune, et de rester sourds aux séductions du bonheur qui nous est promis!»

Jem hésitait prudemment, mais sa femme triompha de ses scrupules, et ils partirent. Leur mobilier se vendit avec une perte considérable; mais le produit de cette vente ajouta encore quelques livres à leur capital. Ils mirent de l'argent dans leur bourse, confièrent leurs cinq enfants à la voiture qui allait devenir pour eux le char de la fortune, et, marchant à côté, d'un pas lent, ils suivirent cette grande route de l'ouest qui a conduit au coin d'Hyde-Park [1] tant d'aspirants aux succès de la capitale.

Peu de gens sont destinés à arriver à Londres dans un aussi piteux état que Jem Willett et sa femme. A huit milles de Londres, grâce au manque de lumières de la lanterne et du voiturier, l'énorme charrette versa dans un trou. Jem fut presque complétement écrasé sous le poids d'un énorme ballot de marchandises; l'enfant qu'il portait en ses bras cessa de respirer; le père, estropié, fut jeté sur de la paille, et voituré à l'hôpital Saint-Georges avec sa famille, dont tous les membres avaient plus ou moins souffert de l'accident.

Un an après le départ de Glocester, les Willett étaient installés dans un sale logement d'une petite rue de Chelsea [2]. Il ne leur restait plus que trois de leurs cinq enfants, et que deux livres dix shillings de leur quarante-neuf livres.

Ils n'avaient en perspective que la misère passée, présente et à venir. C'était en vain que la pauvre Marie maudissait son inconstance comme l'unique cause de leurs maux; les accusations qu'elle dirigeait contre elle-même ne mettaient ni charbon dans le foyer, ni comestibles sur la table.

Cependant une blessure grave que Jem avait reçue à l'épaule droite, lors de son accident, le rendait impropre au métier de charpentier et à tout autre travail manuel, et les pauvres gens ne pouvaient découvrir de moyens de subsistance à un homme sans instruction, sans protecteurs, sans recommandations aucunes.

La position était triste, l'hiver rude, l'argent dépensé! la dernière demi-couronne [3] de leur petit trésor était changée pour l'achat des provisions de la journée. Marie engageait son mari à demander à la paroisse un secours qui les mît à même de retour-

[1] Promenade publique de Londres auprès de laquelle descendent les voitures publiques de l'ouest de l'Angleterre.
(*N. du T.*)

[2] Faubourg de Londres.
(*N. du T.*)

[3] Pièce d'argent valant trois francs neuf centimes.
(*N. du T.*)

ner dans le Glocestershire. Elle savait qu'ils ne seraient pas mieux là qu'à Londres; mais du moins c'était leur pays, du moins ils entendraient là des voix familières; leurs yeux reposeraient sur des sites connus; leurs mains étreindraient celles des humbles amis de leurs premières années; on regarderait avec intérêt leurs enfants exténués, et l'on s'écrierait :

«Que Dieu les garde!»

Mais Jem résista; quoique sa condition primitive l'eût familiarisé avec la honte du paupérisme, une indépendance achetée en partie à la sueur de son front l'avait rendu fier et orgueilleux : mieux valait souffrir, mieux valait même mourir de faim que d'aller se présenter, un lundi, devant un comité de bienfaisance [1].

Un autre jour arriva, et Marie, qui avait contemplé avec tant d'attention sa dernière demi-couronne avant de se résoudre à la changer, contempla avec le même frémissement son dernier six-pence.

Leur horizon s'assombrit encore. Jem se présenta en diverses maisons où il espérait que son infirmité ne serait pas un motif d'exclusion; on le repoussa partout.

«Vous n'êtes pas assez fort,» lui répondit-on universellement.

En revenant de chez un épicier de Whitechapel auquel on l'avait recommandé, Jem trouva sa fille aînée, créature chétive et incapable de supporter la misère et les privations, en proie à un violent accès de fièvre intermittente, maladie qui, plus que toute autre, exige une nourriture saine et substantielle.

«Elle mourra, elle suivra au tombeau son frère et sa sœur!»

Telles furent les paroles que balbutia le pauvre Jem, et il s'élança hors de chez lui, déterminé à implorer pour sa fille malade l'assistance de sa paroisse, qu'une fierté déplacée l'avait empêché de réclamer pour lui-même. Chemin faisant, il fut saisi d'une tentation presque insurmontable d'échapper à l'agonie lente de son existence en se jetant la tête la première dans la Tamise, dont les flots voisins l'invitaient par leur murmure.

On était en décembre; les eaux troubles et fangeuses étaient couvertes d'un épais brouillard qui cachait complétement la face du ciel. Qu'elles étaient différentes des ondes transparentes du Severn, aux bords duquel l'enfance de Jem s'était écoulée! Cette comparaison rappela à Jem Willett le souvenir de ses frères morts, de sa vieille mère habitante d'un dépôt de mendicité; il pensa à ses longs jours de travail, de chagrin, de faim et de froid, et ne put s'empêcher de se dire que le sentier de la vie était rude pour les travailleurs sur qui pesait, comme sur lui, la conséquence du premier péché.

Ses yeux étaient rouges des larmes qu'il n'avait pas versées, le vent du nord-ouest lui avait bleui le nez, ses traits étaient maigres et contractés; on eût dit que ses os étaient privés de leur moelle, et que son sang avait perdu toute chaleur. Cependant une lutte opiniâtre contre la mauvaise fortune avait communiqué à son extérieur une noble fermeté, et il levait arrogamment la tête au moment où il allait entrer dans le Workhouse.

[1] Voyez, dans la première série, l'article du *Pauvre anglais*.

(*N. du T.*)

Telle fut l'origine de la prospérité de Jem Willett! Avant de franchir le seuil fatal, il fut poliment abordé par un individu d'un aspect grave et solennel, qui s'annonça sous le nom de M. Screw, entrepreneur des pompes funèbres de Knightsbridge.

Ils entamèrent ensemble une longue conversation, dont le résultat fut l'engagement de Jem Willett à douze shillings par semaine, avec promesse d'augmentation : il était attaché à l'établissement de sa nouvelle connaissance en la qualité de muet.

Jem devait entrer en fonctions le lendemain. Il avait trouvé Screw bien à propos; mais c'était aussi pour Screw une excellente acquisition. L'entrepreneur des pompes funèbres de Knightsbridge venait de se voir enlever l'un de ses muets par la maîtresse et directrice suprême de sa lugubre industrie; il était en quête d'un personnage d'une physionomie assez lamentable pour faire pendant à la belle figure funéraire du survivant. Le défunt, William Hobbs, était un trésor, un homme dont la vue arrachait des larmes à la multitude; il n'était guère supposable qu'on parvînt à le remplacer convenablement : tout ce qu'on pouvait attendre du nouvel enrôlé, c'était qu'il fît de son mieux, c'est-à-dire qu'il prît la mine la plus renfrognée possible. On lui garantissait, s'il satisfaisait les pratiques, dix-huit shillings par semaine à la fin de l'hiver, peut-être même ferait-on quelque chose pour lui plus tôt, si la grippe régnait et que la mortalité fût abondante.

Le pauvre Jem Willett ne se sentait pas de joie. Quel coup inattendu de la fortune! quelle manne dans le désert! quelles provisions dans la disette! La mort allait donc lui fournir des moyens d'existence.

Sa femme pleura de plaisir en apprenant sa nomination. Certes, ce n'était pas entièrement le genre d'emploi qu'il eût désiré, la fonction que semblait appelé à remplir dans le monde ce Jem Willett, dont on admirait la beauté, l'embonpoint et l'humeur joviale; mais la misère réduit les esprits à un incalculable degré d'abaissement, et Jem se figura que son individu maigre et décharné prendrait plaisir à se parer d'un costume de deuil décent, et à se tenir en sentinelle aux portes du tombeau.

Durant la première semaine, il donna à ses patrons la plus entière satisfaction. Aucune avance ne lui ayant été faite, il eut à endurer le tourment de se rendre à son poste, par un matin brumeux, sans rompre le jeûne, après avoir veillé toute la nuit au chevet de son enfant; et grâce aux chagrins et aux privations ainsi accumulés, sa physionomie était si piteuse, qu'elle excitait l'envie de ses noirs confrères, et l'admiration de son nouveau maître. M. Screw, l'entrepreneur, le considérait comme un muet de génie.

La figure de Jem tenait à la fois de celles de don Quichotte, de l'Ugolin peint par Reynolds, et d'un spectre. Il avait l'estomac vide, le cœur gros à l'idée des malheurs de sa famille; il était le signe extérieur et visible de la désolation des siens: il frémissait en entendant son confrère, placé de l'autre côté de la porte, murmurer des allusions à des cadavres roides, à des linceuls, à des pioches, des pelles et des fosses. Le dernier enterrement auquel Jem avait assisté était celui de l'un de ses enfants bien-aimés, et il ne pouvait entendre faire d'un cercueil un sujet de plaisanterie.

Quand M. Screw et ses gens approchèrent de la porte le corbillard et les voitures

de deuil, ils furent aussi frappés de l'expression parfaite des traits du nouveau muet, qu'un artiste l'eût été des proportions de la Vénus de Médicis. Grand et solennel comme un cyprès, pareil à un frontispice dont les attributs indiquent le contenu d'un volume de tragédies, il faisait honneur à sa profession.

L'entrepreneur enchanté eut l'extrême bonté de lui avancer huit shillings dès le mardi soir, acte de libéralité sans exemple jusqu'alors dans les annales des pompes funèbres; bien plus, la fièvre scarlatine s'étant déclarée à Chelsea avant la fin du mois, le nouveau muet obtint l'augmentation promise qui élevait ses gages à dix-huit shillings par semaine.

Tout allait à merveille dans le petit ménage. La jeune couvée avait des aliments en suffisante quantité, et les hardes de Marie avaient été peu à peu retirées des mains du prêteur sur gages. Jem Willett n'exerçait son métier qu'avec répugnance; il avait peine à retenir ses larmes en voyant de blancs panaches s'agiter sur le char qui emportait loin du toit paternel le cercueil de quelque enfant adoré. Mais cette sensibilité même, qui lui inspirait tant de dégoût pour ses fonctions, le rendait inestimable aux yeux de son maître. Les anciens muets de celui-ci, les muets des autres entreprises, déshonoraient souvent leurs crêpes et leurs écharpes en dégustant un verre de vin, en vidant un pot de porter écumeux, conduite propre à discréditer l'établissement, et contraire à la gravité que requérait la circonstance. Quant à Jem Willett, il était immobile comme la mort, et l'argile dont il était pétri n'avait jamais besoin d'être humectée. Bref, c'était un muet modèle.

Peut-être le mérite de l'employé contribua-t-il en quelque chose à la prospérité du patron; car, dans le cours d'environ deux années, M. Screw quitta sa maison du faubourg pour aller habiter une des plus belles rues du quartier occidental de Londres. Il s'établit dans une boutique à façade gothique, sur la porte de laquelle on voyait, au lieu de panneaux, deux écussons funèbres. L'un portait une tête de mort, des os en croix, et, en gros caractères, le mot

Resurgam.

L'autre représentait une porte de maison mortuaire gardée par deux muets, qui portaient leurs mouchoirs à leurs yeux. On supposait que l'un d'eux était le portrait de Jem Willett. Au-dessus des écussons, on lisait en lettres d'or :

FUNERALS PERFORMED [1].

Performed! Précisément comme le rôle de Macbeth par Macready, ou celui de Nicolas Flamel par Jarren!!!

Sur les croisées étaient collées de grandes affiches portant :

[1] Littéralement *funérailles accomplies, remplies*. On dit d'un acteur qui remplit un rôle : *he performs the part of...*, etc.

Y. du T.

HOUSES TO LET,

FURNISHED OR UNFURNISHED [1].

Car M. Screw se chargeait de procurer des logements aux vivants aussi bien qu'aux morts.

En se transportant dans ce magasin aristocratique, M. Screw se crut consciencieusement obligé de payer ses muets comme ceux de Gillow, Banting, et autres entrepreneurs fameux, pourvoyeurs *fashionables* aux derniers besoins de l'humanité. La jouissance de trente shillings par semaine fit perdre à Jem Willett tout souvenir de ses premiers malheurs.

«Eh bien! se plaisait à lui demander sa femme, qui est-ce qui vous a conseillé de venir à Londres? Comment un ouvrier, incapable de faire agir avec assez de force ses bras, son seul gagne-pain, eût-il trouvé à Glocester les moyens de gagner trente shillings par semaine?»

Jem Willett eût pu répondre que, s'il n'était jamais venu à Londres, il ne se serait jamais démis l'épaule, et qu'il eût gagné autant en s'occupant plus agréablement; mais s'il s'abstenait de riposter aussi victorieusement à sa femme, c'était parce qu'il avait trop bon cœur pour la tourmenter.

Les Willett avaient désormais leur part des biens de ce monde; ils mangeaient, buvaient et se divertissaient. Après les enterrements, on voyait Jem fumer une pipe et savourer un verre de grog, en hiver, à la taverne des *Armes de l'Entrepreneur*, en été dans le jardin public d'*Adam et Ève* [2]. Les soucis avaient cessé de l'assiéger. Il se disait à lui-même: «Mon âme, mets-toi à l'aise,» et son âme obéissait.

Mais hélas! un précipice allait s'ouvrir sous ses pas. Au milieu de sa prospérité, ses traits avaient perdu leur roideur, son teint sa pâleur, ses membres leur précieuse maigreur. Les couleurs rosées qui avaient embelli ses joues sur les bords du Severn reparaissaient plus vives et plus brillantes que jamais; son nez se colorait assez sensiblement, et, pour comble de malheur, Jem Willett prenait du ventre!

Et puis, dans la plénitude de son cœur, il ne pouvait se défendre d'échanger de temps en temps un propos égrillard avec l'autre muet; on surprit même quelquefois Jem Willett, dans le sinistre accomplissement de ses fonctions aux portes des pairs ou ministres défunts, à fredonner quelques paroles de chanson dont le souvenir le poursuivait depuis la fête de la veille. Le muet exténué était devenu un gaillard!

En de telles circonstances, il n'y avait pas lieu de s'étonner qu'il reçût son congé. Un samedi soir, Jem Willett fut prié de donner une quittance générale, en touchant pour la dernière fois une livre dix shillings. La maison Screw et Cie n'avait plus besoin

[1] Maisons meublées ou non meublées.

(*N. du T.*)

[2] Les négociants de Londres fréquentent, dans la belle saison, les *teas-gardens*, *jardins à thé*, où l'on consomme du thé, du vin et de l'eau-de-vie.

(*N. du T.*)

de ses services ; il était réformé, mis à la retraite, non pour trop d'années, mais pour trop de gaieté : sa mine joviale nuisait à l'établissement. Dans un enterrement, il avait l'air d'une plaisanterie, d'une saillie personnifiée, d'une parodie de drame, d'un mot drôle sur un grave sujet ; il ressemblait à la belette de la fable, avec cette différence que trop d'embonpoint empêchait la belette de sortir de son poste, et Jem Willett de conserver le sien. Quoiqu'il fût deux fois plus puissant qu'à son entrée dans la maison de Screw, il n'était pas à moitié aussi apte à atteindre le but que se proposait l'entrepreneur ; il n'était pas moins déplacé qu'un arlequin gras, ou un danseur de corde goutteux : c'était un muet joyeux !

En ce moment, le pauvre Jem cherche une nouvelle place. Il a le cœur trop tendre et trop indulgent pour être bedeau, et pourtant le chapeau galonné d'or lui siérait à merveille. Mais notre ami tombe sans s'en douter dans un état qui lui donnera de nouveaux titres aux honneurs du mutisme. De même que Napoléon redevint empereur, il n'est pas impossible que le père éploré de quatre enfants nécessiteux rentre bientôt dans l'établissement de MM. Screw et Cie, avec toutes les qualités qu'on exige dans un MUET.

Mistress GORE.

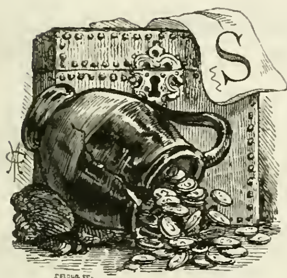




L'USURIER.



L'USURIER.



i vous persistez dans cette conduite, monsieur; si vous me refusez un délai de six jours seulement...

— Je persiste, et je refuse. Eh bien ! monsieur?

— Alors, monsieur, vous me ruinerez inévitablement.

— Monsieur, répond M. Bite, fixant un œil de corbeau sur les traits contractés du suppliant, je ruine un homme par semaine.»

Pour rendre justice à l'usurier, M. Bite n'énonce là que l'exacte vérité.

«Mon bon monsieur...

— Eh bien, allons, vous aurez le délai demandé, dit M. Bite, dont les yeux étincellent comme ceux d'un ogre qui contemple sa proie; de votre billet de cinq cents livres nous en ferons un de six cent cinquante, et...

— Quoi! monsieur, s'écrie la victime éperdue, cent cinquante livres pour une semaine? c'est impossible, c'est monstrueux!...

— Vous avez besoin d'arrangement, n'est-ce pas, monsieur? demande Bite avec douceur.

— C'est pour moi une question de vie ou de mort.

— Je le sais, reprend l'inflexible usurier, et, en pareil cas, ma maxime est toujours de vendre la vie aussi cher que possible.

— Mais, monsieur Bite...»

M. Bite tousse, tire sa montre, et dit: «Il est dix heures et demie.»

Que le lecteur soit convaincu que nous traçons non pas un portrait imaginaire, mais celui d'un véritable Bite, d'un réel et vivant adorateur de Plutus. Pour mieux

en peindre le caractère, il est nécessaire d'esquisser différentes scènes d'intérieur où nous ferons figurer l'usurier.

Le commis de Bite, le pourvoyeur, le courtier de l'usurier, vient prendre sa leçon quotidienne.

LE COMMIS.

Si M. Firetop se présente pour un billet de deux cents livres...

L'USURIER.

Le billet de M. Firetop est à peine bon pour allumer une pipe; mais, comme il est endossé par de braves et innocentes gens, on peut l'escompter à quatre-vingt-dix. Attendez: vous lui donnerez, au lieu d'argent comptant, six paniers de petit vin de Bordeaux, au prix ordinaire.

LE COMMIS.

Sur le billet de la veuve Stokes, la marchande de tabac, prendrons-nous trente pour cent?

L'USURIER (*avec bonté*).

C'est une veuve malheureuse, sans ressources, sans appui; nous nous contenterons de cinq..., oui, de cinq pour cent.

LE COMMIS (*avec stupéfaction*).

Monsieur!

L'USURIER.

Mais, comme nous avons en magasin une assez grande quantité de marchandises provenant de la banqueroute de Quarto, il faudra qu'elle prenne pour dix livres sterling de livres de prières.

LE COMMIS.

Le jeune Sparkish demande si vous êtes décidé à lui prêter quelque chose sur ses tableaux. Consentez-vous à lui faire des avances sur le Raphaël et le Titien?

L'USURIER.

Hum! les sujets sont bien profanes. Cependant nous verrons; s'il consent à accorder ce paysage flamand, celui où il y a les trois vaches...

LE COMMIS.

A propos de vaches, monsieur, Simpkins, le laitier d'Hoxton, consent à vous abandonner son fonds pour le prix que vous en offrez, et...

L'USURIER.

J'ai cru entendre une voix dans l'allée. Qui est là?

UNE VOIX (*au dehors*).

C'est M. Charlesworth qui vient pour la rente viagère.

L'USURIER (*brusquement*).

Mon fauteuil!

(Le commis avance le fauteuil à roulettes, où M. Bite se jette immédiatement. Il vient d'être saisi d'une indisposition grave et subite; ses mains pendent le long de son corps, ses jambes sont immobiles, et sa figure de vautour exprime la langueur la plus complète. Le brave homme toucherait-il à ses derniers moments?... M. Baptiste Bite, qui ressemble à son père comme une graine de chènevis à une autre, introduit une victime qui ne soupçonne rien des ruses dirigées contre elle.)

BAPTISTE BITE.

Eh bien, mon père, je viens de terminer une petite affaire dans laquelle vous êtes intéressé.

L'USURIER (*d'une voix faible, avec égarement, et les yeux à demi fermés*).

Moi, intéressé ! comment cela ?

BAPTISTE BITE.

Je viens de passer un contrat avec ce gentleman, M. Charlesworth. Nous recevrons de lui, à titre de rente viagère, pour les mille livres sterling que vous lui prêtez, trois mille livres par an durant votre vie.

L'USURIER (*d'un ton plaintif*).

Ma vie ! ma vie !... Oh ! oh ! êtes-vous fou, Baptiste ? je n'ai pas un mois à vivre.

BAPTISTE BITE.

Oh ! mon cher père, je suis sûr que votre carrière se prolongera encore durant longues années, et, si je pensais autrement, je ne conclurais pas un pareil marché ; ce serait montrer trop de présomption, ce serait tenter la Providence.

L'USURIER.

Cette convention ne saurait avoir lieu ! c'est jeter mille livres par la fenêtre ! c'est impossible !

(L'énergie avec laquelle l'usurier prononce ces paroles épuise totalement ses forces ; il tombe à la renverse sur un fauteuil, et tousse de la manière la plus alarmante.)

BAPTISTE BITE.

Je suis fâché, monsieur, de m'être trop avancé ; mais j'ai engagé ma parole. Voilà déjà deux jours que M. Toady passe à rédiger l'acte, et vraiment, mon cher père, l'honneur exige...

L'USURIER.

Allons, allons, puisque la négociation en est là... Mais vous nous ruinerez, Baptiste ; vous êtes trop imprudent pour un homme d'affaires. Dans un mois, ce gentleman... Ah ! monsieur, vous avez pris un excellent arrangement avec mon fils !... Dans un mois vous ferez sonner l'argent sur ma tombe !

(Nous sommes certains que, si un bruit quelconque pouvait réveiller les morts, celui-ci arracherait l'usurier au linceul.)

BAPTISTE BITE (*les larmes aux yeux*).

Ne parlez pas ainsi, mon père ; ne vous désespérez pas. Par ici, monsieur, s'il vous plaît.

(Baptiste mène l'heureux gentleman dans une chambre voisine. M. Bite se lève, fait deux ou trois pas avec agilité, et dit vivement à son commis :)

L'USURIER.

Jones, je m'absenterai de Londres demain, car je rejoins la chasse à Box-Hill.

(M. Bite ajoute à ses nombreuses qualités sociales celle de chasser le renard.)

M. Bite est un rigoureux et strict observateur de la morale. Dans son opinion, son orthodoxie est irréprochable ; il n'a jamais manqué de prouver cet heureux état de sa conscience, tant pour sa propre glorification que pour la confusion des hérétiques.

Voyez-le, les mains dans ses poches, examiner d'un air d'incertitude les rayons de la bibliothèque d'un infortuné savant tombé entre les griffes de l'usurier.

Mais, monsieur, dit-il en regardant avec mépris le cuir de Russie doré et les reliures de maroquin, je ne sais que vous dire au sujet de ces livres; des livres, monsieur, ne sont pas une garantie : c'est de la drogue. On n'a besoin que d'un seul livre, d'un seul, et, quant à moi, je n'en lis jamais qu'un seul.

LE SAVANT.

Remarquez, monsieur Bite, que ce sont les meilleures éditions, et les reliures les plus précieuses.

L'USURIER.

Je préférerais une autre garantie, monsieur : je ne vois véritablement pas moyen de tirer parti de ces livres.

LE SAVANT.

En tout cas, la vente en couvrirait largement le montant de ce que je vous dois, et, en un mot...

L'USURIER.

N'avez-vous pas de tableaux, pas de vaisselle, pas de bijoux ?

LE SAVANT.

Je n'ai rien, rien que mes vieux amis que voici, et mon cœur saigne à l'idée de m'en séparer.

L'USURIER (*avec désespoir*).

En vérité, je ne sais que faire; des livres ne me sont d'aucune utilité, car, comme je vous l'ai dit, il n'y a qu'un seul livre...

LE SAVANT.

Qui est, je le présume...

L'USURIER.

La Bible, monsieur. Quel autre ouvrage pourrais-je citer ? Par le ciel ! c'est l'unique que j'estime.

LE SAVANT.

Eh bien ! monsieur Bite, vous connaissez mes ressources; vous êtes venu, je pense, dans l'intention de terminer l'affaire.

L'USURIER.

Je crois que j'y suis obligé, et cependant c'est de l'argent terriblement aventuré. Voyons, l'argent est très-rare; avec de pareilles garanties on ne peut le donner à moins de quatre-vingt-quinze...

LE SAVANT.

Quatre-vingt-quinze ! quatre-vingt-quinze pour cent ! Mais vous aviez dit...

L'USURIER.

Je ne me rappelle pas précisément ce que j'ai dit; mais je sais positivement qu'il m'est impossible de vous obliger à un taux inférieur. Et soyez bien persuadé que c'est uniquement pour vous servir; je n'aime pas ce genre de nantissement. Tout bien considéré, je préfère...

(M. Bite prend précipitamment son chapeau, et se dirige vers la porte.)

LE SAVANT (*d'une voix suppliante*).

Monsieur Bite, j'ai compté sur vous.

L'USURIER.

Eh bien! ma parole est une religion. (*Il s'approche des rayons, et y prend un magnifique exemplaire de Gibbon.*) Qu'est-ce que ça? ce Gibbon était un athée, un incrédule. Je ne m'étonne pas, monsieur, que vous ayez besoin d'argent, puisque vous passez votre temps avec de pareils auteurs; je voudrais voir brûler tous les livres, excepté un, et je jetterais celui-ci dans l'endroit le plus brûlant du foyer. Quel est cet autre bouquin? Hume! encore un incrédule, un athée! Bonté divine! je ne m'étonne pas que vous soyez réduit à la misère!

LE SAVANT (*cramoisi d'indignation*).

Monsieur!

L'USURIER (*d'un ton plus haut*).

Non, je ne m'en étonne pas du tout. La Providence ne saurait veiller sur ceux qui perdent un temps précieux à lire de pareils...

Le sectateur des athées, sentant qu'il est entre les griffes de l'usurier orthodoxe, se mord les lèvres, et s'efforce de contenir sa colère, son mépris. L'usurier continue à passer en revue les volumes, murmure, pousse des exclamations, et parfois sourit et considère complaisamment de magnifiques volumes. Le propriétaire de la bibliothèque est en proie à certaines émotions assez contraires à la sûreté de M. Bite, en voyant celui-ci manier quelque livre bien-aimé, et le remettre en place avec un «Ah! mon Dieu! qu'est-ce que tout ça?» L'homme de lettres éprouve ce que ressent un père dont le fils est lâchement frappé. Tout son sang se précipite vers son cœur, et ses doigts se crispent, prêts à harponner le collet du profane usurier et à le jeter dans la rue. Les expressions dédaigneuses de Bite lui semblent presque des affronts personnels envers les chers compagnons de tant d'heures de noble labeur, de tant d'heures consacrées par d'immortelles visites, de tant d'heures isolées de la vie du monde, et fécondes en fruits dorés qui donnent la sagesse, la force et la bonté.

Spenser! s'écrie Bite, mettant la main sur un magnifique exemplaire de *la Reine des fées*; de ce vieux poëte: Spenser! qui en a jamais entendu parler? C'est de la poésie, je crois. Triste chose, absurdité! Il n'est pas étonnant que vous soyez réduit à... Dieu vous protége! Je vous le répète, il n'y a qu'un livre au monde...

Là-dessus *la Reine des fées* échappe aux mains de l'usurier, et tombe écornée à ses pieds. L'homme de lettres s'élance, ramasse le livre, et certes le bon génie de Bite, Plutus, le protégea en ce moment; sans cela il eût été jeté à terre comme cette *Reine des fées* qu'il ne connaissait pas.

L'admirateur de Spenser regarde l'usurier avec autant de dégoût que si c'eût été un cannibale surpris en flagrant délit d'anthropophagie; il essuie avec soin le pré-

cieux volume, et le remet sur son rayon. M. Bite poursuit son examen critique. Jamais feuilletonniste ne prononça de jugements plus laconiques, plus tranchants, même dans le cas où, comme M. Bite, il n'avait guère vu des livres que leurs couvertures.

Mais M. Bite vient de tomber sur un écrivain cher à son cœur.

L'USURIER.

Oh! oh! Robertson! voilà qui est bon; c'était un ecclésiastique, un membre de l'Église établie, un digne homme!... J'ai entendu dire beaucoup de bien de lui. (*D'un ton de reproche.*) Vu la manière dont vous avez monté les athées et les incrédules, il méritait, je pense, une reliure un peu plus riche. Swift! ah! ah! encore un ecclésiastique, un grand homme, à ce qu'on dit. Vous pourriez, pour lui, avoir moins épargné la dépense. Qu'est-ce que c'est que cette rangée de tomes dorés sur tranche et reliés en maroquin vert? c'est l'œuvre de quelque ecclésiastique, j'ose l'espérer.

LE SAVANT (*à part*).

Maudite soit l'orthodoxie à quatre-vingt-quinze pour cent! (*Haut.*) C'est, monsieur, la meilleure édition de Voltaire.

L'USURIER (*reculant*).

Quoi! de... de l'écrivain français Voltaire?

LE SAVANT.

Je n'en connais point d'autres.

L'USURIER.

Dieu nous préserve! (*Il prend sa canne et son chapeau.*)

LE SAVANT.

Vous ne vous en allez pas, monsieur Bite?

L'USURIER (*déposant sa canne et son chapeau*).

Je ne sais, monsieur, si je dois rester ici un instant de plus; je ne suis pas certain d'être en sûreté, de n'avoir pas à craindre la chute de la maison, en compagnie d'aussi terribles athées. Vous lisez Voltaire!

LE SAVANT (*avec une intention malicieuse*).

L'avez-vous jamais lu?

L'USURIER.

Si je l'avais ouvert, monsieur, croyez-vous que la Providence eût béni mes entreprises? Je vous le redis encore, monsieur, je ne lis jamais qu'un seul ouvrage; on ne doit lire qu'un seul ouvrage, et cet ouvrage est... (*L'heure sonne à une église voisine.*) Quoi! déjà midi!... Il m'est impossible de m'arrêter davantage; j'ai un rendez-vous auquel je ne saurais manquer... Ah! vous lisez Voltaire, jeune homme; je ne m'étonne pas que vous soyez réduit à la misère.

LE SAVANT (*suivant l'usurier hors de la chambre*).

Mais, monsieur Bite, je puis considérer l'affaire comme conclue? Vous m'avancerez les fonds, et vous prendrez la bibliothèque pour sûreté.

L'USURIER.

Pour sûreté, monsieur! Y a-t-il quelque sûreté avec de semblables athées? Cependant, oui ; vous pouvez m'envoyer les livres.

M. Bite sort, et trois jours après le jeune savant est chez l'usurier.

L'USURIER (*à son commis*).

Jones, avez-vous compté les livres?

JONES (*présentant un papier*).

Oui, monsieur, et en voici le catalogue.

L'USURIER (*à l'emprunteur*).

Eh bien, monsieur, quelles sont vos prétentions? Vous vous rappelez mes conditions? je suppose. Je renouvellerai votre billet, et vous avancerai cent livres sur un billet de cent quatre-vingt-dix-sept...

LE SAVANT.

Quatre-vingt-quinze...

L'USURIER.

Quatre-vingt-dix-sept, monsieur ; l'argent est de l'argent aujourd'hui ; l'intérêt ne saurait être moins élevé. Quatre-vingt-dix-sept, et j'accepte comme gage votre bibliothèque.

LE SAVANT.

C'est entendu.

L'USURIER.

Fort bien. On a compté les livres, m'a-t-on dit; mais il manque au catalogue soixante-dix volumes.

LE SAVANT.

Cela est facile à expliquer; je n'ai pas envoyé le Voltaire.

L'USURIER.

Et pour quelle raison?

LE SAVANT.

Parce que vous avez dit que vous ne vous trouviez pas en sûreté sous le même toit que lui.

L'USURIER.

C'est vrai, monsieur; mais qu'importe? Croyez-vous que je n'aie pas de magasins hors de chez moi?

Voltaire fut ajouté à Robertson, à Swift, et à ses mille anciens compagnons. Bite, quoique détestant les principes de l'*écrivain français Voltaire*, savait apprécier le mérite de la reliure.

Un autre jour se présente chez M. Bite M. Canaan, méthodiste rigide et négociant en toute espèce de denrées. M. Bite se trouvait dans un de ses bons moments.

L'USURIER.

Je ne m'oppose pas à escompter ce billet, monsieur; il est de cinquante livres, je

vois; eh bien, payez-moi l'escompte ordinaire, et vous aurez l'argent (*M. Canaan s'incline*). Cependant l'argent est rare, très-rare (*M. Canaan lève les sourcils, abaisse les coins de sa bouche, et prend un air pensif*). Toutefois, monsieur, je vous le répète, je consens à escompter le billet. Dites-moi, s'il vous plaît, quelle est votre opinion sur le drame anglais

M. CANAAN.

Sur le drame anglais? je ne vous comprends pas parfaitement.

L'USURIER.

Oui, sur les théâtres, les spectacles.

M. CANAAN.

J'ai pour eux, monsieur, l'horreur que tout bon chrétien doit en avoir.

L'USURIER.

Vous n'avez donc pas lu de pièces de théâtre?

M. CANAAN (*avec indignation*).

Jamais!

L'USURIER.

A merveille! Il n'y a qu'un seul livre dont l'homme puisse se permettre la lecture, et ce livre est... Enfin, n'importe, songeons à ce qui nous occupe. J'honore toutes les convictions; mais, dans la circonstance actuelle, je suis fâché que vos scrupules religieux s'opposent à la conclusion de notre marché.

M. CANAAN (*intrigué*).

Je ne vous comprends pas, monsieur.

L'USURIER.

Vous devez vous apercevoir, monsieur, que mes affaires sont très-étendues et de nature très-diverse, que le peu d'argent que j'ai est placé en différentes entreprises; or, il se trouve qu'il me sera impossible, monsieur Canaan, de vous escompter ce chiffon de papier si vous ne me prenez pas quinze livres sterling de billets de spectacle. Vous voyez que malheureusement je suis propriétaire de deux ou trois loges qui me mettent à même de faire plaisir à mes amis, mais dont je suis parfois obligé de faire figurer les coupons dans des arrangements comme le nôtre.

M. CANAAN.

Des billets, monsieur Bite, des billets pour me faire entrer au spectacle!!!

L'USURIER.

Vous savez que vous n'êtes pas forcé d'y aller vous-même; vous pouvez les vendre...

M. CANAAN (*exaspéré*).

J'aimerais mieux les brûler!

L'USURIER.

Je sais respecter les opinions. Vendez ou brûlez mes billets, que m'importe; mais en les vendant, vous réaliserez sans doute un bénéfice, car le théâtre est maintenant très-couru. N'est-ce pas, monsieur Jones?

LE COMMIS.

Excessivement.

L'USURIER.

Je le savais bien. Qu'y donne-t-on, Jones?

LE COMMIS.

Le Tire-bottes sanglant, ou le Cruel savetier. C'est un drame magnifique, monsieur; il a été monté sous la direction de l'homme qui a commis le crime.

M. CANAAN.

Est-il possible?

LE COMMIS.

C'est positif. En outre, il y a dans les programmes une lettre de l'assassin au directeur, dans laquelle le public est prévenu que le drame est presque aussi vrai que le meurtre même; la pièce est aussi morale que belle!

M. Canaan était un homme inflexible, et refusa de prendre les billets. C'est avec une vive satisfaction toutefois que nous annonçons qu'il ne s'en alla pas sans avoir fait escompter son billet. Le père de M. Bite avait, dans son âge mûr, écrit un livre sur le mépris des richesses intitulé : *Ce que pèse la poussière*. Dans la vanité de son cœur, il avait fait tirer cet opuscule à environ dix mille exemplaires; mais telle est l'incorrigible perversité du monde, qu'il s'en était à peine écoulé une dizaine. Bite, notre héros, avait hérité de l'ouvrage, et il en avait su tirer merveilleusement parti; car, pendant longues années, il fut dans l'usage d'escompter certains billets à cent pour cent, en donnant au moins cinquante livres en exemplaires tout neufs de *Ce que pèse la poussière*.

Nous espérons que M. Canaan, après avoir refusé de voir *le Tire-bottes sanglant*, aura été grandement édifié de *Ce que pèse la poussière* [1].

Nous n'avons peint qu'un seul usurier, un des mangeurs d'hommes d'aujourd'hui, qui ne se contente point de thésauriser comme les usuriers d'autrefois; il y a encore beaucoup de variétés. Il y a l'usurier fashionable, qui se faufile dans les cercles, donne le titre d'ami à un ou deux lords ruinés, se fait admettre dans un petit club, et se pose en gentleman. Il est amateur des beaux-arts, fréquente l'Opéra, et est enthousiaste de Bellini. A l'en croire, il a pour intimes deux ou trois auteurs très-connus, et l'acteur en vogue, quel qu'il soit, dîne avec lui une fois par semaine. Il a des opinions libérales, ou plutôt il en avait avant qu'il devînt de mauvais genre d'être réformiste, et qu'on adoptât comme plus convenable un whiggisme modéré. Il prétend être homme de société, car, toutes les saisons, il fait partie des sept cents personnes qui mangent chez mistress Rougepot, la douairière orientale. C'est à un club et en de pareilles sociétés qu'il se fait des amis et qu'il étend ses relations; c'est là qu'il ourdit sa toile et attrape les mouches dorées de la fortune.

L'usurier homme de loi est une harpie aux longues griffes; il n'a pas plus de cœur qu'un tambour, pas plus de sang qu'un grillon. C'est néanmoins un très-respectable

[1] Plusieurs personnes, en lisant ces détails, accuseront l'auteur d'exagération; mais nous pouvons malheureusement affirmer qu'ils sont vrais en tout point.

(*Note de l'éditeur anglais.*)

avocat consultant, qui tient autant à sa réputation qu'une ménagère à ses tasses de porcelaine fêlées, et repousse avec énergie l'allusion même la plus légère à son infamie. De temps en temps le pauvre homme est en butte aux outrages de la presse, et alors il se fait membre d'une société pour la protection de la morale. Quoique imprégné de friponnerie de la tête aux pieds, quoique noir au moral comme un Éthiopien, sous la bienveillante protection des lois contre la calomnie, il est le plus pur et le plus honnête des mortels. Il y a dix à parier contre un qu'il s'est marié avantageusement, qu'il a pris pour femme une cliente riche et inexpérimentée, peut-être une orpheline, des sœurs de laquelle il est le défenseur et le conseiller légal; en cette qualité, il absorbe tout leur patrimoine, les enlace dans ses filets, et par une pente rapide les conduit à la misère. Afin que les riches déchus n'aient rien qui leur rappelle leur condition passée, rien même qui éveille en eux le pénible souvenir des jours meilleurs, on a vu l'usurier homme de loi leur enlever jusqu'aux harpes et aux pianos.

Néanmoins ce genre d'usurier vit dans l'aisance, a de beaux appartements, nourrit une vingtaine de clercs, et prête de l'argent à quatre-vingt-dix ou cent pour cent. Sa figure serait sans expression comme un vieux muffin [1], si deux yeux de chat et des lèvres minces et méchantes n'en rachetaient l'impassibilité complète. Il marche à la dérobée comme un ogre, comme s'il était poursuivi par le souvenir des milliers d'actes qui lui assurent une mention importante sur les tablettes de Lucifer.

L'homme de loi usurier est admirablement propre à démontrer la philanthropique prévoyance des lois anglaises. S'il avait vécu en Espagne, il eût fait un excellent familier de l'inquisition, et eût appliqué avec une complaisance de démon le brodequin, les pinces brûlantes et le plomb fondu. Né en Angleterre, il s'établit avoué; et ajoutant aux tracas de sa profession les ennuis de celle d'usurier, il est encore à même de satisfaire une passion créée en lui par la nature et développée par l'éducation, la passion du mal : il grossit donc les frais. Il n'a jamais comparu devant un bureau de police, et cependant ses mains sont teintes du sang des cœurs qu'il a brisés. Sous l'abri de la loi, armé des traits qu'elle lui fournit, il mène une vie de rapine, amasse du bien, passe pour un très-honnête homme, car il n'a jamais eu de billet protesté et ne doit pas une obole, et quand il meurt, son épitaphe cite ses vertus apocryphes en exemple aux générations futures.

Cependant l'usurier n'est pas seul responsable de ses délits; son iniquité, toute vile qu'elle est, est soutenue par de mauvaises lois. Les dispositions des législateurs ont rendu la pauvreté punissable, et mis en guise de fouet les frais, les frais iniques, entre les mains de l'avoué, qui, pour son avantage particulier, manie le knout jusqu'à torturer, souvent jusqu'à tuer sa victime.

« Quoi! jusqu'à tuer!... s'écrie un lecteur. Quelle exagération! Est-il possible qu'un homme aussi respectable que... »

Non-seulement c'est possible, mais c'est vrai. Notre héros, dont la voix est douce comme celle d'une jeune fille, le regard innocent comme celui d'un castor, s'est bai-

[1] Les *muffins* sont des galettes de pâte ferme qu'on met beurrées sur le gril, et qu'on mange avec le thé.

(*N. du T.*)

gné dans le sang, mais sous les auspices de la loi ; dans l'heureuse et libre Angleterre on ne se sert point de la corde de l'arc, mais le fil rouge [1] fait journellement des victimes.

Citons encore le bienveillant usurier, animal qui, en dévorant un homme, verse des pleurs de crocodile, et au moment où il fond sur sa proie pour la saisir à la gorge, la regarde doucement en face, et s'écrie : «Que puis-je faire?»

Puis l'usurier jovial, franc, gai, de bonne compagnie, qui rit comme un fou en vous demandant soixante, soixante-dix, cent pour cent, et regarde la plus lourde usure comme la meilleure des plaisanteries.

L'usurier crapuleux est un animal très-commun. Il prête moitié en or et moitié en poison, tant en livres sterling et tant en mauvais vinaigre, qui, ayant été placé auprès d'une pièce de porter, doit, selon lui, avoir le goût de vin.

Il y a l'usurier militaire. C'est un capitaine dont le nom et le rang n'ont jamais figuré sur les rôles de l'armée; néanmoins c'est un homme très-délicat sur le point d'honneur, et qui conserve en volant le sentiment des convenances. Il a quelque part une maison de campagne ; mais ordinairement il se fait adresser ses lettres dans une taverne. Allez l'y chercher, on vous dira que malheureusement il est sorti ou qu'il va venir, ou qu'il ne reviendra pas de quelques jours. C'est très-souvent le chacal, le chasseur d'un plus grand carnivore; et comme un agent n'est pas obligé de rougir pour celui qui l'emploie, il vous regarde en face, et, sans sourciller, sans se colorer, il vous demande la permission de vous manger. Il a des connaissances haut placées, et c'est, par conséquent, de sa part un acte de condescendance que de piller ce qu'il appelle les gens du commun. Cependant, s'il est pressé par la faim, il n'éprouve pas de répugnance invincible à faire son repas d'un négociant, quoique sa nourriture, quand il en a le choix, se compose, en général, de jeunes gentilshommes mineurs ; rien de si succulent qu'un pair non encore majeur, qu'on mange en temps opportun accommodé avec un *post obit* [2].

Les usuriers juifs sont plus nombreux que la barbe d'Aaron, et ils se ressemblent tous. Pour la plupart, ils n'ont aucune diversité de caractère et ont perdu la pittoresque bassesse qui les distinguait jadis. Nous sentirions quelque sympathie pour l'Hébreu outragé, méprisé, flétri, se vengeant lentement et sûrement de ses oppresseurs; nous le suivrions avec intérêt dans la contemplation de ses coffres, où, pour s'indemniser du dédain universel, il entasse chaque jour de la force et de la puissance, où il recueille les moyens de commander, où il bâtit un autel devant lequel le chrétien même sera forcé de s'agenouiller et d'adorer ; mais la persécution a cessé, et l'usurier juif est tout simplement un être grossier, avide, sordide, une sangsue parmi les sangsues.

[1] Le fil avec lequel sont liées les feuilles des actes de procédure.

(*N. du T.*)

[2] Billets payables à la mort d'une personne dont on doit hériter ; *post obit* veut dire après la mort.

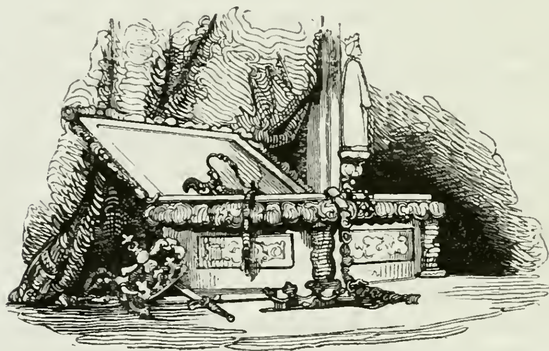
(*N. du T.*)

L'usurier et ses victimes ! Si le lecteur en veut contempler les fidèles images, qu'il aille au jardin zoologique [1], et demande poliment à voir le superbe boa constrictor qui orne présentement la collection des reptiles : le lecteur remarquera une demi-douzaine de pigeons enfermés dans la même cage que le serpent. Êtres innocents et candides ! ils sont perchés sur les replis écailleux du monstre ; ils becquètent des pois auprès de ses horribles mâchoires, et, sans songer à l'avenir, ils vivent paisiblement des semaines entières, et pourtant ils ne sont là que pour être avalés! Le boa est immobile comme un rouleau de câble ; mais une fois tous les trois mois, dit-on, il se dérange, et aussi infaillible qu'un officier du shérif, il s'empare de sa proie imprévoyante et l'engloutit d'une seule bouchée.

Lecteur, mourez de faim, mendiez, nous irions même jusqu'à dire : volez ! si le sentiment du devoir ne nous retenait ; enfin, à tout prix évitez l'usurier. Celui qui est lié par des billets à ordre peut se croire un homme ; mais ce n'est en réalité qu'un pigeon, un cochon de Barbarie, un lapin, en compagnie d'un boa engourdi.

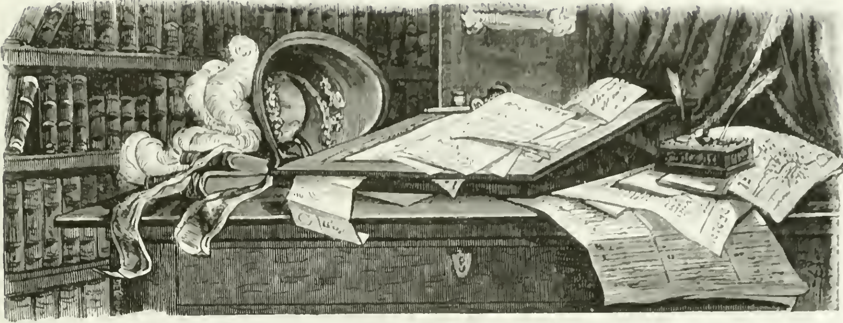
DOUGLAS JERROLD.

[1] Jardin des plantes de Londres.
(*N. du T.*)





LA FEMME DE LETTRES.



LA FEMME DE LETTRES[1].



En rendant l'autre jour visite à mon ami Timson, qui, comme l'on sait, est éditeur[2] du fameux journal du soir, le ***, je vis sur la table un immense morceau de papier disposé en cône ou entonnoir, contenant un bouquet de grandeur suffisante pour mériter la dénomination de bosquet, un assortiment complet de fleurs, une réunion de toute espèce de géraniums rares, de magnolias veloutés, de dahlias imposants, et autres produits de nos jardins.

Disons-le en passant, il y a peu de connaissances aussi avantageuses que celle d'un gentleman placé dans la position où se trouve Timson. Qu'on aille chez lui tous les jours, à trois heures précises, on est sûr d'y trouver des livres nouveaux, des rafraîchissements solides et liquides, des revues, des magasins, et une quantité innombrable de billets de concert et de spectacle.

Timson était invisible pour le moment, et je restai seul dans la chambre, respirant les odeurs de ce formidable bouquet qui remplissait d'un agréable parfum l'appartement sale et moucheté d'encre.

[1] Cet article n'est applicable qu'aux femmes du grand monde qui ont la manie d'ajouter à leurs titres celui d'auteur ; il est intitulé littéralement *The fashionable authoress* (l'*autrice* à la mode). *Authoress* est un mot nouvellement introduit dans la langue anglaise, mais qui n'est point adopté par les grammairiens, et n'est pas plus anglais que celui d'*autrice* n'est français.
(*N. du T.*)

[2] Le titre d'*editor*, en anglais, correspond à celui de *rédacteur en chef*.
(*N. du T.*)

O rus! quando te aspiciam! m'écriai-je, puisant une citation dans la grammaire latine, car mon imagination m'avait emporté vers la campagne.

J'étais sur le point d'ajouter une autre citation non moins excellente et non moins opportune, tirée du XIVe livre de l'*Iliade*, où il est question de lotus roses, de crocus et d'hyacinthes, quand Timson parut brusquement. Sa tête et ses épaules m'avaient été cachées par les fleurs, au milieu desquelles il était comparable à un amour, à un papillon ou à une abeille; sa petite figure était animée d'une expression de plaisir et de triomphe si comique qu'un prêtre méthodiste en eût ri au milieu d'un sermon funèbre.

En m'apercevant M. Timson prit un air de hauteur aristocratique.

« Pourquoi ricanez-vous? me dit-il.

— Est-ce la déesse Flore qui vous a fait présent de ce berceau enveloppé de papier blanc? ou vous a-t-il été présenté par les mains vulgaires de ce brillant laquais que tous les petits diables d'imprimerie [1] regardent avec stupéfaction dans l'allée? »

Timson prit négligemment une plante exotique des plus rares, qui valait au moins quinze pence, et l'effeuilla sur le parquet.

« Bagatelle! s'écria-t-il, une amie qui sait que mistress Timson et moi aimons ces sortes de choses nous a envoyé un bouquet; voilà tout. »

Je devinai la vérité.

« Auguste Timson! m'écriai-je d'un ton sévère, vous êtes au mieux avec la famille Pimlico. Si ce laquais ne porte pas la livrée des Pimlico, sonnez, et faites-moi mettre à la porte; si ce billet triangulaire placé sur votre tabatière n'est pas revêtu du cachet des Pimlico, je consens à ce que vous ne m'invitiez jamais à dîner. »

M. Timson devint rouge comme une pivoine.

« Eh bien! répondit-il, si cela est, où est le mal? Lady Fanny Flummery peut envoyer des fleurs à ses amis, je suppose. Les serres des jardins de Pimlico ont une célébrité universelle, et la comtesse m'a promis un bouquet la dernière fois que j'ai dîné chez elle.

— Était-ce le jour où elle vous a donné une boîte de bonbons pour votre cher petit Ferdinand?

— Non, un autre jour.

— Était-ce le jour où elle vous a offert sa voiture pour aller aux courses de chevaux d'Epsom?

— Non.

— Ou le jour où elle souhaitait qu'il s'établît des relations entre sa Lucy et votre fille Jane, et où elle envoya à celle-ci, de la part de celle-là, une poupée française et un service à thé?

— Que rabâchez-vous là? s'écria Auguste Timson, esquire; ça n'a pas le sens commun. Je vous dis que lady Fanny Pimlico est mon amie..., mon amie, entendez-vous? et je ne reconnais à personne le droit de l'outrager en ma présence. »

[1] Voyez 1re série, page 393.
(*N. du T.*)

Là-dessus M. Timson plongea ses mains avec violence dans les poches de ses culottes, me regarda sévèrement en face, et fit tinter ses clefs et ses shillings.

Il était alors environ trois heures et demie du soir. Une voiture à un seul cheval s'arrêta devant les bureaux du journal. On entendit un bruit de voix grêles et criardes, et mistress Timson s'élança gaiement dans la chambre.

«Me voici, mon cher, dit-elle ; nous allons aller à la promenade, et de là au spectacle. J'ai dit à Sam de se trouver dans Charles-Street à minuit avec la chaise; car il ne serait pas convenable de sortir de la loge des Pimlico, et de voir paraître le vieux Sam et la chaise, quand on crierait : La voiture de mistress Timson!»

Timson répondit à cette apostrophe, prononcée avec volubilité, par un regard d'embarras qui semblait dire : «Nous ne sommes pas seuls.»

«Ah! vous voilà, monsieur Smith; je ne vous voyais pas. Mais le fait est que nous sommes tout bouleversés; Auguste a ce soir la loge de lady Pimlico pour voir *les Puritains,* et j'ai promis d'emmener les enfants.»

En effet, à en juger d'après leur costume, ces jeunes gens étaient évidemment préparés à quelque cérémonie extraordinaire. Miss Barbara Jane, jeune personne âgée de six ans, portait un joli fourreau de couleur rose, et sa charmante petite tête était hérissée de papillotes qu'on devait enlever avant le spectacle. Ferdinand, l'héritier présomptif, avait un pantalon de nankin dont son père, ex-fashionable, se glorifiait en 1825. Il avait mis des bas de soie blancs qui appartenaient à sa mère, un jabot très-grand et très-propre, et ne cessait de chiffonner une paire de gants blancs de peau de chevreau que sa maman lui défendait de mettre avant de partir pour l'Opéra.

«Voyez donc! que c'est beau! oh! mon Dieu!» s'écrièrent tour à tour le fils et la fille, en contemplant l'immense bouquet offert par lady Flummery, et dans lequel mistress Timson plongea la tête, comme son mari venait de le faire.

«Il faut que j'aie une serre chaude à ma maison de campagne, dit-elle en s'extasiant sur la magnificence de ce présent horticole; il faut absolument que j'aie une serre chaude, car j'idolâtre les fleurs. Que d'attention de la part de lady Fanny! Connaissez-vous sa seigneurie, monsieur Smith?

— En vérité, madame, je crois n'avoir jamais parlé de ma vie ni à un lord, ni à une lady?»

Timson sourit d'un air de dédaigneuse pitié.

«C'est bien singulier, reprit mistress Timson. Auguste en connaît un si grand nombre! Ainsi il est intime avec la comtesse de Pimlico et lady Fanny Flummery; avec lord Doldrum, dont il a retouché les voyages; avec lord Gasterton, fils aîné de lord Guttlebury; avec lady Pawpaw, dont cependant beaucoup de gens font fi; avec le baron Strum..., Stronn..., Strumpf...

— Finissez, Bessy.»

Cette brusque interruption mit un terme à l'innocent caquetage de mistress Timson, et fut cause que je ne sus jamais le nom du baron.

«Mais, Auguste, ajouta doucement la bonne dame, je ne vois pas qu'il y ait du mal à parler de vos connaissances.»

La digne épouse! c'était uniquement parce qu'elle était fière de son Timson qu'elle aimait à énumérer les noms illustres des personnes qui lui faisaient l'honneur de l'admettre dans leur société. Mon cher éditeur se trouvait dans une position embarrassante, et rougissait de dévoiler à mes yeux la seule tache de son excellent caractère. Mon ami adorait l'aristocratie, et avait pour un lord cette singulière vénération qui est commune à tous les hommes de sa trempe, comme l'a peut-être remarqué le lecteur observateur et philosophe.

Nous avions autrefois établi un club dans une petite taverne aux environs du théâtre de Cobourg [1]; nous avions choisi cette localité, car quelques-uns des membres de notre réunion avaient leurs entrées à ce spectacle, et les autres vivaient pour leur commodité dans le voisinage immédiat d'une prison située non loin de là [2]. On faisait à ce club ample consommation d'éloquence et de fromage grillé. Timson y avait échangé son prénom d'Auguste contre celui de Brutus, et on lui donnait généralement ce nom à cause du féroce républicanisme qu'il professait, et de la haine profonde qu'il témoignait contre une vile et inutile aristocratie. On se souvient encore de ses lettres signées *Lictor,* et publiées dans *la Sentinelle hebdomadaire.* Il réclamait l'abolition de la loi des céréales, prêchait la destruction des machines, rappelait les droits des classes laborieuses, et défendait chaleureusement Robespierre. Il a souvent répété sérieusement, et sans avoir bu, que c'était à la suite des lettres signées Lictor que lord Castlereagh avait tenté de se suicider et de se jeter par-dessus le pont de Blackfriars.

Il est inutile de dire ici par quels moyens Auguste Timson s'éleva à la position élevée qu'il occupe actuellement; qu'il suffise de savoir qu'en l'espace de deux ans il devint l'esclave fidèle, le vassal dévoué des sanguinaires aristocrates, des tyrans héréditaires, etc. Le journal qu'il rédige est ministériel depuis quarante-neuf ans sans interruption.

Un soir Timson fut invité à dîner avec un secrétaire de la trésorerie, chez lequel il rencontra le fils d'un lord. Le dimanche suivant, se promenant à Hyde-Park avec mistress Timson, il fut salué par le fils du lord. Dès ce moment Timson fut vendu corps et âme; il prit un tailleur dans le quartier aristocratique, quitta les clubs des démocrates pour les cercles des grands seigneurs, et rompit avec les parents de sa femme, simples marchands d'approvisionnements pour la marine, et habitants d'une rue des plus roturières.

Quel était ce fils de lord? celui de lord Pimlico, l'honorable Frédéric Flummery,

[1] Théâtre d'un ordre secondaire à Londres.

(*N. du T.*)

[2] La prison pour dettes de King's Bench. Les débiteurs arrêtés peuvent acheter le droit de demeurer aux environs, dans certaines rues qu'on désigne sous le nom de *rules of King's Bench.* « Telles sont, dit à ce sujet l'auteur de *Nicolas Nickleby,* les sages dispositions des lois qui laissent mourir sous les verrous, sans nourriture, sans feu, sans vêtements, sans ce qu'elles accordent aux plus vils criminels, les malheureux incapables de payer la pistole. »

(*N. du T.*)

qui épousa lady Fanny Foxy, fille de Pitt Castlereagh, comte de Reynard. Le comte avait été ambassadeur en 1814, et M. Flummery, alors âgé de vingt et un ans, le menton à peine couvert d'un duvet naissant, l'avait suivi en qualité d'attaché à l'ambassade.

Lady Fanny avait vingt-quatre ans, et venait de se voir cruellement abandonnée par le perfide prince Scoronconcolo. Elle n'avait rien; Frédéric avait environ sept mille livres sterling de moins. N'étaient-ils pas évidemment assortis l'un à l'autre? Ils se marièrent secrètement, avec le plus délicieux mystère. Le vieux comte de Reynard fut charmé de trouver un prétexte pour se brouiller à jamais avec l'une de ses filles, et attendit patiemment l'occasion de se débarrasser des neuf autres.

On conseillait à un bel esprit, qui reçut et transmit à ses enfants un immense héritage en génie, d'être très-économe en ménage.

«Économe! s'écria-t-il. Ma femme n'a rien; je n'ai rien: je crois qu'il est impossible de vivre à moins.»

Notre couple intéressant possédait absolument le même capital; mais, en en faisant un emploi judicieux, il parvint à vivre dans l'aisance, jusqu'à ce que la douairière de Pimlico consentît à le recevoir dans le palais patrimonial, dont elle jouit sa vie durant. Là les deux époux mènent un train magnifique. Lady Fanny donne les soirées les plus brillantes; son équipage est superbe, et son mari charmant. Il joue, dit-on, beaucoup, et l'on assure qu'il paye lorsqu'il perd.

Quelle est, demandera-t-on, la source qui alimente leur luxe? Sa seigneurie est femme de lettres. Elle exerce ce métier depuis quinze ans, pendant lesquels elle a publié quarante-cinq romans, dirigé vingt-sept magasins nouveaux et je ne sais combien d'annuaires, et publié des poëmes, des pensées diverses, des mémoires, des impressions de voyage et d'innombrables brochures.

J'étais un jour au temple à côté d'une dame qu'aux rubans rouges de son chapeau, à sa ruche ornée de pavots et de soucis, à sa ferronnière de cuivre, à ses grosses mains rouges, à sa robe de soie noire, à sa chaussure massive, à ses bas de soie noire, je reconnus pour une dévote cuisinière. Au moment où les psaumes commencèrent, cette femme s'inclina vers moi, et m'offrit de suivre avec elle sur son livre de prières. Il était intitulé:

CORDES CÉLESTES

COLLECTION

DE CHANTS SACRÉS

Choisis, composés et publiés

PAR

LADY FRANCES JULIANA FLUMMERY.

C'était tout bonnement une collection de cordes célestes dérobées aux lyres des Watts, Wesley, Brady, Tate, et autres poëtes religieux. Je le lus avec la cuisinière, et notre ferveur fut singulièrement accrue par l'idée qu'une personne de qualité fournissait des aliments à notre zèle.

Les mille pages que lady Flummery a couvertes d'encre sont au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Vous devez avoir remarqué, mesdames, que, sous le rapport de la fécondité littéraire, votre aimable sexe possède des facultés bien plus étendues que les nôtres. Pendant qu'un homme, péniblement incliné sur son bureau, élaborera une lettre de deux pages, une dame barbouillera en long et en large une douzaine de feuilles, en caractères si serrés et si nets, qu'ils seront à peine visibles. Lady Flummery a la plus rapide de toutes les plumes; son Pégase galope sur le papier satiné, de manière à laisser bien loin derrière lui tous les concurrents d'un autre sexe. Il dévore la plaine de Bath comme la jument Camilla, semble n'avoir jamais besoin de l'éperon, n'éprouve jamais de fatigue : seulement il court si vite, qu'il laisse quelquefois le bon sens derrière lui. Il va griffonnant, griffonnant, griffonnant sans cesse, jusqu'à ce qu'il arrive au but de ses efforts, au poteau où s'arrête sa course poétique ou romancière, et sur lequel est écrit :

Fin.

Ou

Finis.

L'auteur de ces pages ne prétend pas décrire les pensées intérieures, les manières d'être, les habitudes de milady Flummery. Il a déjà fait l'humiliant aveu qu'il ne connait personnellement ni lords, ni ladies; et les modistes, les bouchères, les jeunes commis, les apprentis, ou autres personnes qui désirent acquérir quelques notions sur l'aristocratie, peuvent se dispenser de la lecture de cet article. Mais il a entendu dire confidentiellement, par des gens bien informés, que les mœurs et coutumes des grands seigneurs ne différaient pas d'une manière essentielle de celles des autres hommes dont les noms ne sont point cités dans les ouvrages héraldiques. Admettons-le; admettons que lady Flummery soit une femme comme une autre, et que le lecteur philosophe se contente de voir examiner sa seigneurie dans ses relations avec le public, et son influence sur l'espèce humaine en général.

Après avoir ainsi placé sa personne en dehors de la question, il est inutile d'éplucher et de critiquer ses œuvres avec soin; autant vaudrait étudier le grain d'une meule de moulin, ou prendre le chiffre 0 comme base d'un calcul. Lady Flummery n'a sur la

littérature aucune espèce d'influence bonne ou mauvaise. Il y a un certain nombre d'imbéciles qu'elle attrape dans ses minces filets; mais qu'importe? ce sont des gens nés pour être dupes, et, s'ils manquaient ici-bas, comment vivrions-nous? Lady Flummery écrit de tout, ce qui équivaut à ne rien écrire. Sa poésie n'est que du vent, ses romans sont des fadaises; sa philosophie s'égare dans l'espace. Mais lui est-il possible de mieux faire? et réussirait-elle autant si elle travaillait avec plus de conscience? Dans le cas où elle écrirait bien, elle cesserait d'être lady Flummery; elle ne serait plus l'objet des éloges de Timson et des critiques, parce que ce serait une honnête femme, incapable de corrompre et d'acheter des louanges. Il est même probable que Timson et compagnie s'attacheraient à la dénigrer, parce qu'en sa qualité d'honnête femme, elle aurait pour eux et leur métier le mépris le plus profond.

Nous avons dit de quoi se composait le langage littéraire de lady Flummery. Seule, elle produit une infinité de romans que se disputent les éditeurs à la mode; collectivement, elle unit ses articles à ceux de ses amies, pour faire de gracieux recueils:

LA LYRE AIMABLE.

Ou bien

RAYONS DE BEAUTÉ.

Ou bien encore

PERLES DE PURETÉ.

Qui ne se souvient de l'immense succès de ses *Perles de la pairie*? Elle est sur le point d'achever les *Beautés de la noblesse;* puis elle nous donnera les *Filles du peuple*, ou toute autre collection de portraits.

Lady Flummery est entourée de plusieurs hommes de lettres qui lui sont dévoués. Elle leur donne à dîner; elle leur sourit du haut de sa loge à l'Opéra: elle les salue de la main quand elle les aperçoit à la promenade, et ce sont ses fidèles satellites. Voyez comme il faut peu de chose pour acheter ces individus. J'en connais plusieurs, et entre autres M. Mac Lather, homme d'une corpulence colossale. Je le rencontrai l'autre jour dans la rue, orné d'une énorme épingle de rubis.

« Mac! lui criai-je, c'est un rubis de lady Flummery! »

A partir de ce moment, M. Mac Lather m'a constamment maudit et détesté.

Je vis le même jour le petit Fitch, artiste d'un talent remarquable. Il se tenait bien roide dans un gilet de velours à reflet.

« Cela vous vient de lady Flummery, lui dis je.

— Il n'y en a qu'un pareil dans toute la ville, me murmura-t-il à l'oreille, et c'est lord Flummery qui le porte.

— Et sans doute vous avez donné en échange une demi-douzaine des plus jolis dessins du monde !

— Je n'aurais pas voulu les faire payer, vous le sentez ; car, morbleu ! lady Flummery est mon amie !

— O Fitch ! Fitch ! quelle erreur est la vôtre ! »

On pourrait citer cinquante autres exemples des moyens de corruption qu'emploie sa seigneurie ; elle sait l'art d'engager les critiques à la louer, et les écrivains à parler d'elle, et le public en masse court vers elle, comme il courrait vers tout autre commerçant convenablement appuyé par des *puffs*. Son livre nouveau paraît : sous le rapport du mérite, nous avouerons bonnement que lady Flummery ne manque pas de cet esprit naturel commun à toutes les femmes; mais nous n'irons pas plus loin dans notre panégyrique. Quant au style, elle ne sait pas sa langue ; mais, en revanche, elle a quelque teinture d'une demi-douzaine de langues étrangères. Elle larde ses ouvrages d'effrayantes citations françaises, d'extraits variés des opéras italiens, de phrases allemandes cruellement mutilées, et de deux ou trois bribes de mauvais espagnol, et c'est à cause de tous ces meurtres qu'elle se croit en droit de prendre le titre d'*authoress*.

Authoress ! Si un écolier du collége d'Éton, appelé à rédiger une pièce de vers latins en l'honneur de Sapho, de la comtesse de Dash, ou de lady Charlotte X***, se figurait qu'il peut appliquer à ces aimables créatures le titre barbare d'*auctrix*, je plaindrais l'erreur de ce versificateur en herbe. Rappelez-le-vous donc bien, ô femmes de lettres ! le mot *authoress* est un barbarisme ; on dit *auctor*, mesdames, témoin le pentamètre latin :

Optima, tu proprii nominis auctor eris.

C'est-à-dire, le nom qui vous est applicable est celui d'*auteur*, et non pas celui d'*autrice*. Cette citation se trouve dans le dictionnaire d'Ainsworth, où il est loisible à tout le monde de la voir.

Ce point est donc réglé ; le terme d'*authoress* n'est pas anglais : mais les femmes auteurs sont-elles obligées d'obéir aux règles de la grammaire ? Il serait absurde de le supposer. Nous ne devons pas nous attendre à ce qu'elles connaissent leur langue maternelle ; mieux vaut qu'elles prennent avec elle de gracieuses libertés, qu'elles la manient avec la charmante aisance qui les caractérise.

Quand, par exemple, une célèbre femme de lettres appelle un de ses héros le prototype de son propre père, nous croyons avoir des obligations à sa seigneurie ; le langage lui a certainement des obligations, car il acquiert un privilége dont il n'avait pas été doué jusqu'alors, car il s'enrichit d'une expression neuve et originale. Il est évident que si nous parvenions à pouvoir nous appeler les antétypes de nos grand'-mères, à confondre ainsi le présent et le passé, nous entrerions dans un nouveau

cercle d'idées, et découvririons des régions de poésie dont l'intelligence humaine n'a pas eu connaissance jusqu'à nos jours.

On peut donc considérer comme positif qu'il convient à une femme de lettres d'ignorer la langue dans laquelle elle écrit. La littérature et la politique ont un privilége commun, c'est que l'ignorance peut y primer. On n'exige point d'apprentissage, et si quelqu'un pense le contraire, nous le renvoyons aux ouvrages en vogue aujourd'hui. Dans le cas où il y trouverait une parcelle d'instruction, où il y verrait la moindre littérature, où il serait rebuté par d'absurdes, roides et gothiques idées de syntaxe grammaticale, nous sommes prêts à lui renvoyer sa souscription.

Un de nos amis se présenta à nous l'autre jour dans le plus grand désordre. Son cher fils, petit garçon attaché depuis quelques mois au service des écuries de M. Tilbury, avait eu envie des culottes de peau d'un de ses copalefreniers, se les était appropriées, et les avait ensuite vendues pour une modique somme à un parent, à un oncle, je crois.

Que les lois sont sévères! Pour cette insignifiante escapade, le pauvre Sam fut appréhendé au corps, jugé aux assises, et condamné à six mois de rotation inutile dans une maison de correction [1].

«Monsieur, me dit son père, confiant en ma philanthropie, le pauvre garçon avait déjà d'assez mauvaises dispositions quand il est entré en prison; il avait appris l'argot en fréquentant les garçons d'écurie. Mais si vous l'entendiez maintenant! Depuis qu'il est sorti du *Tread-mill*, il n'y a pas moyen de lui résister; il nous terrasse avec un argot incompréhensible. J'ai peur, monsieur, qu'il ne devienne un voleur de profession; car, bien qu'il soit adroit, qu'il sache lire et écrire, qu'il ait de la force et de l'agilité, cependant personne ne voudra l'employer à cause de cette maudite affaire de la culotte de peau!

— Quoi! monsieur, m'écriai-je, étonné de la simplicité de cet homme; vous avez un pareil fils, et vous ne savez qu'en faire! vous avez un garçon adroit, qui sait écrire, qui a été élevé dans une écurie, qui s'est formé six mois dans une université, je veux dire une prison, et vous ne savez où le placer? Faites-en un romancier à la mode, et ne vous en occupez plus!»

Je suis fier de dire que mon conseil a été suivi. Le jeune homme balaye la rue toute la journée, et il fera bien de ne pas abandonner cet emploi sans avoir une existence assurée; mais il consacre toutes ses soirées à la composition littéraire, et enfante un roman par livraisons, du genre le plus fashionable.

Ceci est un petit épisode uniquement cité pour l'exemple, ou *par exemple*, comme dirait notre femme de lettres, habituée à employer de détestable français. Le public n'aime que les extrêmes sociaux, et trouve la médiocrité commune; il ne demande aux auteurs que de la fange, aux femmes de lettres que de l'eau de rose de première qualité. J'ai lu tant de romans de lady Flummery que je ne me soucie, en aucune façon, de ce qui est au-dessous d'un marquis. Pourquoi diable nous attacherions-

[1] C'est-à-dire condamné à tourner la machine appelée *tread-mill*.

(*N. du T.*)

nous aux intrigues, malheurs, vertus et causeries d'une couple de comtesses, lorsque nous pouvons avoir des duchesses pour notre argent? Qu'est-ce qu'un baronnet? la vue de ce grand poing rouge qui figure dans son écusson me rend malade. Qu'est-ce qu'un baron? un homme presque aussi commun qu'un prêteur sur gages, dont il ne diffère qu'en ce que ce dernier met sur son enseigne une couronne à deux boules, et que celle du baron en a trois. Chère lady Flummery, dans votre prochain roman, ne vous abaissez plus jusqu'aux barons, au nom du ciel! Voulez-vous un sujet? en voici un :

ALBERT[1]

OU

ENTRETIENS SECRETS DE WINDSOR

PAR

LADY FRANCES FLUMMERY

C'est un sujet magnifique, abondant en révélations curieuses, en peintures de la vie aristocratique, en émotions sublimes. Sans doute vous serez obligée d'y introduire le premier ministre, qui n'est pas d'une noblesse bien relevée; mais le *portefeuille* fera passer sur cette difficulté.

Je vous propose encore les titres suivants :

LÉOPOLD

OU

LA FIANCÉE DE NEUILLY.

Aimez-vous mieux

LA

VICTIME DE WURTEMBERG.

[1] Nom du mari de la reine d'Angleterre.

(*N. du T.*)

Que pensez-vous de celui-ci :

OLGA

OU

LA FILLE DE L'AUTOCRATE.

Il ne vaut pas cet autre :

HENRI

OU

Rome au dix-neuvième siècle.

Nous voyons déjà ce dernier ouvrage imprimé, et cité avec un fastueux panégyrique dans le journal de Timson.

«On vient de publier *Henri*, par lady Frances Flummery. Henri ! qu'est-ce que ce personnage ? Une voix mystérieuse murmure à notre oreille que notre Sapho, cette femme rare et supérieure, a découvert quelques particularités curieuses sur la vie de *certain jeune chevalier* dont la présence à Rome a tant épouvanté la cour des Tuileries. Henri de Bordeaux est d'un âge où le *dieu malin* peut lancer des traits avec une dangereuse justesse de coup d'œil ; et si la marchesina Degli Spinachi, dont notre aimable auteur a tracé le portrait avec la complaisance d'une tendresse fraternelle, est aussi belle qu'on nous la dépeint (et c'est ce que s'accordent à dire tous ceux qui ont été admis dans les sociétés choisies de l'éternelle cité), il n'est pas étonnant qu'elle ait produit tant d'effet sur le prince... On nous comprendra sans qu'il soit nécessaire de nous expliquer davantage.

«On nous fait savoir qu'il reste encore un petit nombre d'exemplaires de ce délicieux ouvrage. Les éditeurs, MM. Soap et Diddle, viennent d'annoncer plusieurs autres publications du même auteur.»

Ce paragraphe est imprimé en petit caractère dans le journal de Timson, à côté peut-être d'un éloge désintéressé de la graisse d'ours, ou de quelques observations sur le bon marché extraordinaire de l'argenterie de Cornhill [1]. Deux ou trois jours après, mon ami Timson, qui a été invité à dîner, écrit de sa propre main, et fait imprimer en caractères gigantesques un article ainsi conçu :

[1] Voyez une note du *Chaperon et la Débutante*.
(*N. du T.*)

HENRI

PAR

LADY F. FLUMMERY.

« C'est encore une de ces fleurs gracieuses et toujours fraîches que les jolis doigts de lady Fanny Flummery sèment continuellement sur nos pas ; c'est un ouvrage à la fois profond et caustique, vrai et passionné. Nous ne savons lequel admirer le plus de la grandeur virile de l'esprit de sa seigneurie, ou de son exquise et féerique délicatesse.

« Étrange pouvoir de l'imagination ! douce enchanteresse qui maîtrise à son gré l'intelligence, qui la remue, la trouble jusque dans ses profondeurs les plus cachées par les orages des passions, ou, selon l'expression d'un ancien poëte, en ride la surface paisible des innombrables sourires d'un soleil d'été.

« Que ne devons-nous pas à cette femme ? elle double, quadruple la force de notre amour, l'étendue de notre bonheur, le calme de notre esprit inquiet ; elle nous aide, elle nous soutient, elle nous conseille ; elle nous inspire dans la joie une mélancolie délicate, elle nous enivre dans la tristesse des plus ravissantes consolations. Nous regardons ses yeux humides, et les soucis se noient dans ces sources d'amour ; nous écoutons sa voix de sirène, et aux sons de cette musique embaumée les espérances fugitives accourent à tire-d'aile reprendre possession de notre cœur. »

Timson continue sur ce ton pendant trois quarts de colonne. Je n'ai pas la prétention de le comprendre ; mais avec les fleurs, les anges, les citations des poëtes et des vieux dramaturges, on ne saurait, je crois, jamais avoir tort, et quoique je sois moi-même l'auteur des paragraphes ci-dessus, je ne puis, en conscience, m'empêcher de penser qu'ils sont puissamment bien écrits.

Quant à Timson il en rédige de pareils à ses moments perdus, et les accommode à n'importe quel livre de la fabrique de lady Flummery. Après s'être assez longtemps arrêté aux généralités, il particularise ainsi :

« Les émotions qui chatouillent toutes les fibres de notre âme, en parcourant ces pages brûlantes, sont vives au point de devenir presque pénibles ; néanmoins, on vide jusqu'à la lie la coupe de la poésie, tant l'ivresse qu'elle provoque est délicieuse. Nous défions quiconque ouvrira ces deux volumes de les abandonner avant de les avoir lus jusqu'à la fin...

« Exposons l'intrigue en peu de mots : Henri est un prince exilé de Franconie (il est facile de saisir la transparente allégorie) ; il arrive à Rome, et est présenté au souverain pontife. Dans une fête donnée au Vatican en l'honneur de l'illustre et jeune étranger, une danseuse (la plus charmante création qui soit jamais sortie du cerveau d'un poëte) est appelée à déployer ses talents. Le jeune prince est subitement frappé des charmes de la danseuse ; il lui souffle à l'oreille des accents d'amour, et est favorablement écouté. Il a pourtant un rival, et un rival puissant : le pape a déjà jeté les

yeux sur la vierge d'Apulie, et brûle d'une coupable passion. Une des plus sublimes scènes qu'on ait jamais écrites se passe entre les rivaux : le pape offre à Castanetta toutes les séductions ; il consent même à abdiquer et à l'épouser ; mais elle refuse. Le prince ne saurait faire de semblables offres ; il ne peut la prendre pour femme. « Le sang de Borbone, dit-il, n'a jamais été entaché d'une mésalliance. Il se détermine à la fuir. Dans son désespoir, elle se précipite du haut de la roche Tarpéienne, et le pape devient fou. »

Tel est le résumé de ce tragique récit.

« Outre cette partie fabuleuse et sombre de la narration, admirablement développée, on trouve dans ce roman nouveau des passages écrits de ce style enjoué et pétillant qui est l'apanage exclusif de notre aimable auteur. Rien de plus séduisant que le tableau des amours de la marchesina Degli Spinachi avec le duc de Gammini ; rien de plus finement peint que l'intrigue de la belle princesse de Kalbsbrater avec le comte Bouterbroold. Les originaux de ces caractères sont, nous n'en doutons pas, connus de tout le monde. La découverte de la manière dont Kartoffeln, l'envoyé saxon, empoisonne les mets de la princesse, n'est qu'une gracieuse et fidèle répétition d'une histoire dont se sont occupés l'année dernière tous les cercles diplomatiques.

« N'oublions pas *Schinken le Westphalien*, et *Olla*, *l'Espion espagnol*. Comment se fait-il que lady Fanny Flummery, poëte comme elle est, possède une gaieté caustique et une finesse d'aperçus qui feraient honneur à un Rabelais ou à un La Rochefoucauld ? A ceux qui nous adressent cette question, nous n'avons qu'une seule réponse à faire ; nous citerons un exemple de ce rare assemblage de qualités. Mais le trouverons-nous parmi les femmes ? Non, certainement ; car, avant l'apparition de lady Fanny, aucune femme n'avait pris un vol aussi élevé. Mais en la comparant au grand génie pour lequel nous professons la plus profonde et la plus sainte vénération, nous croyons ne pas le déshonorer ; en disant que celui qui peignit *Romeo* et *Desdemona* aurait pu créer *Castanetta* et *Enrico*, nous ne faisons qu'énoncer l'expression de nos véritables sentiments ; en assurant que l'immortalité n'est pas moins assurée à Flummery qu'à Shakespeare, en déclarant que le maître de l'art dramatique, le plus grand poëte du monde entier, a enfin trouvé une émule digne de lui, nous ne faisons que rendre justice à lady Fanny, justice à celui qui repose sur les bords de l'Avon ! ! ! »

Nous aurons raison peut-être de terminer par cette citation.

Notre objet a été, en dissertant à propos de la femme de lettres du grand monde, de montrer l'influence de ses écrits sur la société, plutôt que de critiquer sa vie : l'une est tout à fait inoffensive, et nous ne nous inquiétons nullement de l'autre. La femme de lettres elle-même n'est pas trop blâmable ; ce sont les gens absurdes prosternés à ses pieds qu'il faut accuser, et, attrapés eux-mêmes, ils attrapent le plus facile des publics.

Pensez-vous, ô Timson, que sa seigneurie vous recherche pour vos *beaux yeux*[1] ou votre esprit ? Insensé ! vous le croyez, ou du moins vous essayez de vous le persuader,

[1] En français dans l'original.

(*N. du T.*)

et pourtant vous savez qu'elle aime, non pas votre personne, mais le journal que vous rédigez.

Songez-vous, petit Fitch, en vous parant de votre beau gilet, au prix de quelles complaisances vous l'avez acheté?

Songez-vous, monsieur Mac Lather, aux nombreuses cajoleries, aux mensonges multipliés, aux colonnes d'articles à trois sous la ligne que vous a coûté votre grosse épingle de rubis! La dame se rit de vous, mon ami, de vous, qui vous imaginez qu'elle est éprise de votre mérite; elle se moque de vos prétentions absurdes, de votre manière de manger le poisson à dîner, de vos grandes mains, de vos yeux, de vos favoris, de votre habit, de votre étrange accent septentrional.

Quittez cette Dalilah, messieurs de la presse! fuyez cette Circé aux mets empoisonnés! retirez-vous dans vos repaires ordinaires. Si vous êtes célibataires, hantez vos tavernes et soyez heureux; il vaut mieux être servi par un garçon modeste, et avoir une tranche choisie de culotte, que d'assister à un dîner de quatre services assaisonné de fadaises. Vous qui êtes mariés, restez chez vous, et ne dînez pas avec des gens qui méprisent vos femmes; n'allez pas à des soirées où vous jouerez le rôle de *lustig* pour amuser milord et milady, mais divertissez-vous paisiblement avec vos amis naturels. Tenez cette conduite pendant quelques années, et la femme auteur du grand monde disparaîtra à jamais!

O Jupiter, quelle perspective! elle aussi retournera à sa vocation naturelle, car elle est aussi déplacée dans un livre que vous dans un salon, mon cher Mac Lather. Que les modistes la regardent avec admiration; que les carrossiers ne jurent que par elle; que des *dandies* minaudiers caracolent autour de sa voiture; qu'elle compose des vers, si elle le veut, mais seulement pour quelques cercles aristocratiques; que des couturières l'exaltent, mais non pas des hommes!

Une fois ce parti pris, la femme de lettres titrée n'existera plus. O pensée trois fois riante! plus de romans musqués! plus de poésies vaporeuses! plus de keepsakes coquets et précieux! Heureux âge d'or, quand donc arriverez-vous?

WILLIAM THACKERAY.





LE FERMIER.



LE FERMIER.



Des nombreuses professions qui, dans ce siècle d'activité et d'industrie, captivent l'attention de l'homme, celle de l'agriculture mérite le premier rang sous le triple rapport de son antiquité, de son utilité et de sa sagesse. Quand le premier homme se dressa sous la main de son Créateur, ce fut vers la culture de la terre que se tournèrent ses pensées. Quoique la malédiction divine, suite de la désobéissance de notre premier père, n'ait pas cessé d'agir sur nous, en faisant naître spontanément les épines et les chardons, quoique la postérité d'Adam mange littéralement son pain à la sueur de son front, cependant la rigueur du jugement a été tellement tempérée par la miséricorde que, dans tous les âges du monde, les arts agricoles ont été entourés d'estime et de respect.

Tous les hommes grands et vertueux qui figurent dans les premiers chapitres de l'Écriture sainte exerçaient l'une des branches diverses de l'agriculture; et, que nous la considérions comme sanctifiée par l'exemple des patriarches, ennoblie par un dictateur romain, adoptée pour délassement favori par un roi d'Angleterre, ou, dans une plus humble condition, comme moyen de subsistance du fermier anglais, elle est également digne de notre vénération. Dans les pays où, comme dans le nôtre, elle forme la principale source de la richesse nationale et la grande fontaine où s'alimente le commerce, peu de gens, nous le croyons, seront tentés de mettre en question l'opportunité de mesures propres à l'encourager, à soutenir ses intérêts, à favoriser l'élévation graduelle de la classe des cultivateurs.

De tous les changements qu'a apportés dans notre système social la marche rapide du progrès pendant le demi-siècle dernier, aucun n'est plus grand que celui qui s'est opéré dans le caractère et la condition du fermier. A la vérité, le petit nombre de ceux qui restent d'une génération qui s'en va regrette ces jours de bonne vieille hospitalité anglaise où il traitait ses hôtes à un bout de la table et ses ouvriers à l'autre bout. Cet usage, il faut l'avouer, était strictement conforme aux mœurs de l'époque patriarcale; mais aujourd'hui que les maîtres ont des relations moins familières avec leurs subordonnés, il en est résulté pour les premiers une sensible amélioration morale et intellectuelle, et par suite, un changement important dans les goûts et dans les habitudes. Il est douteux que, dans l'état actuel de la société, cette révolution ne soit pas profitable aux fermiers et à leurs serviteurs.

Il y a des gens d'opinion contraire, nous le savons; des gens qui voudraient ne voir dans le fermier qu'un animal chargé uniquement de faire naître les fruits de la terre, et n'ayant d'autre plaisir que de les dévorer: ce qui a donné lieu, nous le supposons, au proverbe: « Manger comme un fermier. » Mais nous déclarons ne pas comprendre pourquoi, après avoir choisi une profession que nous avons démontrée honorable, un homme serait exclu de tout partage à des jouissances qui tendent à élever son espèce au rang qu'elle doit occuper dans l'échelle de la création.

Grâce au ciel ces indignes préjugés disparaissent de jour en jour; on ne trouve plus mauvais qu'un fermier s'instruise. L'honneur de passer pour un joyeux compère, c'est-à-dire pour un individu dont le seul mérite est de figurer agréablement dans un repas, a cessé d'être le plus grand auquel aspire un fermier. Au lieu de perdre ses soirées au cabaret ou au club du village, et de rentrer chez lui en état d'ivresse, comme cela lui arrivait autrefois, le jeune fermier peut maintenant les consacrer à la lecture des traités de chimie de sir Humphrey Davy, et rêver le matin à l'application des théories qu'ils contiennent, en observant les progrès de ses blés, en examinant les qualités de son terrain; il ne craint plus que ses études l'exposent aux sarcasmes de personne, sauf à ceux des gens grossiers et ignorants.

Nous ne voudrions pas cependant dénigrer nos respectables prédécesseurs; nous rendons ample justice à leur franche hospitalité, que remplace bien imparfaitement la prétendue politesse de nos jours, si froide, si superficielle. Nous apprécions convenablement la noble chaleur de leurs sentiments, leur générosité envers le pauvre, et l'honorable fierté qui les animait; nous leur savons gré d'avoir dédaigné de se faire de la richesse même un marchepied pour s'élever à un rang d'où les éloignaient leur éducation et leurs habitudes.

Aujourd'hui les fermiers anglais peuvent être divisés en trois classes, et pour les peindre toutes trois, nous profiterons du moment où leurs représentants se rendent à leur rendez-vous général, le marché de chaque semaine.

Le fermier qui est en avance sur les autres, tant par l'heure du jour que par l'âge de la vie, est le respectable tenancier d'une terre de cinquante à cent acres; il remplit en outre les fonctions d'homme d'affaires d'un gentleman voisin, qui a la prétention de cultiver lui-même ses propriétés, mais qui, lancé depuis longtemps dans l'industrie lucrative de la raffinerie, et ayant passé la plus grande partie de sa vie dans un

magasin de Londres, n'est guère au fait des occupations champêtres; il abandonne donc sagement toute sa besogne à son député et se contente de percevoir les revenus, et, quoique grand cultivateur, ne saurait être considéré comme un échantillon de l'espèce que nous décrivons.

Le fermier dont nous nous occupons appartient plutôt à la vieille école qu'à la nouvelle, car il porte un habit de futaine grossière, un chapeau bruni par l'âge et usé par le service. Il a pour véhicule une charrette de forme gothique, soumise aux taxes, et sur laquelle on lit, en grosses lettres blanches, le nom, la profession et le domicile de notre héros. A ses côtés est sa femme, grosse mère de bonne mine; le but qu'elle se propose en venant au marché est indiqué par la présence d'un grand panier de poulets, et d'un panier d'œufs plus petit, qui se balancent sous la charrette.

Ce digne couple, cahoté dans cette bizarre voiture, décochant d'inoffensives plaisanteries aux piétons moins heureux qu'il rencontre, offre le vrai tableau de la félicité rustique. Les figures bienveillantes des deux époux rayonnent de santé, et l'aisance avec laquelle ils saluent d'un signe de tête les propriétaires de voitures plus brillantes qui passent auprès d'eux prouve qu'ils sont en possession de cette indépendance que peuvent seules assurer l'honnêteté, l'intégrité, et (ce qui malheureusement est presque indispensable) une bourse bien garnie. Ils vont de bonne heure au marché; mais nous n'essayerons pas de prédire l'époque de leur retour, car ces migrations hebdomadaires constituent leur seule récréation, et, comme elles ont toutes les affaires pour objet, on peut passer à ces braves gens un retard d'une ou deux heures. D'ailleurs tout ira bien à la ferme en leur absence : le plancher de briques sera nettoyé avec soin, la nappe proprement étendue sur la table de chêne; car ils ont bon nombre de garçons et de filles, tous élevés à travailler rudement, auxquels on peut confier sans crainte les travaux de la ferme, de la laiterie, et même de la gérance.

Le fermier économe et frugal, commerçant accompli, suit de près les époux ci-dessus mentionnés, car lui aussi doit être de bonne heure à son poste; c'est le partisan des prix élevés et des crédits courts, l'homme qui préfère une bourse de toile à une bourse de soie parce qu'elle tient plus d'espèces, et qui, par des raisons non moins excellentes, ne donne jamais d'argent quand il peut payer en monnaie de cuivre. Autrefois il allait à cheval, et les poches de son habit vert, habilement taillé, étaient assez larges pour contenir les échantillons de blé qu'il était obligé d'emporter; mais depuis quelque temps il est devenu trop gros, et l'on a inventé pour son usage une voiture qui tient le milieu entre une chaise et une charrette, qui sert de transition entre elles, comme lui-même entre la race passée et présente des fermiers.

Afin d'éviter la taxe (car il a trop de jugement pour laisser son orgueil l'emporter sur sa prudence), notre homme a fait écrire sur sa voiture son nom et son domicile; mais les larges plis de son manteau de voyage sont disposés de manière à cacher les lettres aux regards du public. D'un caractère sociable, il offre généralement une place à son plus proche voisin, et il espère bien que, la semaine suivante, on lui rendra cette politesse. Le voisin et lui font la route en causant, et à juger de la conversation par les signes et les gestes qui l'accompagnent, nous pouvons conjecturer qu'elle traite principalement des céréales, des espérances de la prochaine moisson :

qu'elle est de temps en temps variée par une dispute, appuyée par un pari sur la qualité de leurs échantillons respectifs.

Le fermier de cette classe est de bonne humeur, il aime la table et est tant soit peu bruyant dans sa joie; cependant, même au comble de sa gaieté, il a toujours dans les yeux une expression d'inquiétude qui dénote la préoccupation des choses du monde. Quoiqu'il soit beaucoup trop honnête pour tromper dans un marché, toutefois, pour nous servir d'une phrase usitée entre les cultivateurs, c'est un homme rude en affaires.

Le troisième et dernier fermier qui paraît sur la route est jeune et de bonne mine: son cheval fringant, sa carriole brillante, son habit aussi différent de la parure exagérée de l'*ultra-fashionable* que du costume sale et négligé des anciens fermiers, trahissent peut être un désir immodéré de sortir de sa sphère, et le font accuser d'une ambition déplacée, même par les doyens de sa corporation. Dédaignant d'employer son fouet, qui pend négligemment sur ses épaules, il est fier de dépasser tous ceux qui parcourent la même route, et trouve, il faut l'avouer, beaucoup plus de plaisir à discuter sur le mérite de son cheval que sur les blés de ses voisins. Cependant, lorsqu'il se livre corps et âme aux affaires, il ne se montre point inférieur à ses collègues dans les mystères de sa profession. Quand le temps aura calmé son ardeur, quand il aura appris à mépriser ces vanités que la jeunesse de toutes les classes est si disposée à chérir, c'est lui que nous choisirons pour exemple, si nous voulons prouver qu'une bonne éducation, un esprit cultivé, des goûts de luxe sans excès, une délicatesse sans exagération, ne sont nullement incompatibles avec l'activité, le zèle et les talents nécessaires pour faire un fermier habile, un bon maître, un honnête et respectable tenancier.

Accompagnons maintenant le fermier chez lui, où nous pourrons étudier plus avantageusement son caractère, et en noter avec soin les lumières et les ombres: il s'y montre actif et remuant, surtout pendant la fenaison et la moisson. Malheur, pendant ces époques, au malheureux journalier qui ose se sentir las, altéré ou affamé à d'autres moments qu'aux heures réglées; mieux vaut mille fois pour lui endurer à la fois la faim, la soif et la fatigue, que d'être surpris hors de son poste lorsque le ciel s'assombrit et que le blé n'est pas encore enlevé. Les habitantes de la ferme elles-mêmes, quoique à cette époque dégénérée elles se mêlent peu des opérations du dehors, sont tenues de prendre un air d'activité inaccoutumé. Le code de lois établi par le fermier pour l'administration de son domaine met au nombre des délits les plus graves celui d'une femme qui, pendant la moisson, invoque, dans les soins du ménage, l'assistance d'un homme ou d'un enfant.

A cette époque il y a quelque chose de très-agréable dans l'aspect d'une ferme. Le maître présidant à l'engrangement des fruits précieux de la terre peut sembler un objet d'envie à ceux que la destinée retient captifs entre les murs sombres d'une grande cité. Voilà sans doute pourquoi tant de gens, après s'être enrichis dans le commerce, prennent une terre à ferme et se ruinent, car la moisson ne dure pas toute l'année.

Cependant le caractère du fermier est parfois cruellement mis à l'épreuve. Il lui

faut bien de la philosophie, quand la pluie tombe par torrents, pour se consoler en songeant que si elle nuit à son blé, elle fait grossir ses turneps. Sa bourse de toile est plus d'une fois remplie et vidée avant que le blé et le foin soient au marché.

Il n'est pas d'usage aujourd'hui que le fermier mette lui-même l'épaule à la roue, ou, en d'autres termes, qu'il prenne part aux travaux du jour; mais, s'il le fait pendant une heure ou deux, il avance la besogne d'une manière extraordinaire. Le journalier le plus fort et le plus utile ne saurait lutter avec lui. Le fermier déclare naïvement lui-même qu'il peut faire l'ouvrage de deux hommes robustes.

Le fermier se vante de jouir d'une immense influence dans sa paroisse; il est chargé seul des fonctions les plus importantes, étant tour à tour marguillier, inspecteur du *work-house*, surveillant, etc.; mais si tant d'honneurs augmentent son importance, ils diminuent son bien-être. Ensuite sa cour est le magasin général d'où tous les comestibles, si nécessaires à la vie quotidienne, partent pour les tables de ses voisins plus riches que lui. Il aime à répéter qu'il contribue à l'approvisionnement de la cité géante, et fait observer en plaisantant que le palais même de la royauté lui doit beaucoup de son aisance intérieure et de sa popularité. Les pauvres des alentours sont tous plus ou moins connus de lui, depuis le gamin de cinq ans qui garde les moutons, jusqu'au vieux laboureur qui, après soixante-dix ans de travaux, est trop souvent réduit à recevoir la modique ration que la paroisse lui accorde par l'intermédiaire du fermier.

On lui a reproché, avec trop de raison peut-être, une sévérité brutale dans ses rapports avec les pauvres, et des dispositions à méconnaître leurs services passés quand la vieillesse les accable. Il ne nous appartient pas de déterminer jusqu'à quel point c'est la faute d'une loi défectueuse, qui fait lourdement retomber sur lui le fardeau du paupérisme; mais nous espérons qu'un meilleur ordre de choses est proche. Dans plusieurs comtés, les fermiers, dirigés par des gentilshommes pleins de bienveillance et de zèle patriotique, cherchent à améliorer la condition de l'ouvrier des campagnes; nous applaudissons avec un plaisir sincère à ces nobles tentatives, et nous formons les vœux les plus ardents pour qu'elles réussissent. Que de bien peut faire une seule parole dite à propos, et que d'occasions a le fermier de la prononcer! Que de fois en remuant le sol, en lui confiant le germe des moissons nouvelles, il peut amener l'esprit du journalier de la contemplation de la nature à celle du Créateur de toutes choses! Au maître temporel, comme au pasteur spirituel, est commis le soin de diriger vers une autre vie les pensées de ceux qu'il emploie.

Le fermier se montre rarement avare en pourvoyant aux besoins des pauvres qui l'environnent : il a reçu libéralement, il donne de même. Il n'est plus, comme à une époque reculée, tenu d'offrir en sacrifice les prémices des fruits de la terre, les premiers-nés de ses troupeaux; mais il s'impose une dîme volontaire, et sent que celui qui donne ici-bas s'amasse un trésor dans le ciel.

La politique du tenancier était jadis celle de son seigneur; dans ce siècle de lumières, il a appris à penser et à agir par lui-même; mais il se fait encore un devoir de voter avec son propriétaire, s'il peut le faire sans s'écarter trop violemment de ses principes. Nous l'avons vu parfois s'abstenir d'exercer ses droits électoraux, plutôt que

de se mettre en opposition avec la famille dont son grand-père, son père et lui-même ont cultivé les domaines. Les lois du paupérisme et les lois des céréales sont les principaux objets de son attention, et il s'oppose avec une fermeté, avec une conviction que nous croyons réelles, à l'abolition des dernières, persuadé qu'elle amènerait la ruine irréparable, non seulement de l'agriculture, mais de la société tout entière. Excepté sur ces deux points, sa ferveur politique est loin d'égaler celle des fermiers de la vieille école. Nous nous rappelons avoir entendu, dans notre enfance, une coterie de politiques de village disserter sur l'aveuglement et l'incapacité du monarque et du ministère, et tout émerveillé, nous nous demandions comment des hommes aussi habiles que ceux dont nous avions le privilége d'écouter les discours n'étaient pas immédiatement mis à la tête des affaires, pour sauver notre malheureux pays des dangers qui le menaçaient.

Le fermier aime sa patrie; il s'imagine qu'on ne trouve nulle part ailleurs la liberté et le *comfort* domestiques, ces deux bases essentielles du bonheur. Le *roast beef* de la vieille Angleterre n'est pas oublié dans le catalogue des avantages qui lui assurent une supériorité incontestable sur ses voisins du continent. Le fermier méprise souverainement les ragoûts, les fricassées et les omelettes de la cuisine française. Au reste, son patriotisme repose sur des fondements plus solides; il aime pour elle-même la terre qui l'a vu naître; il en estime les lois et les institutions; il s'enorgueillit de l'importance politique de la nation, et se plaît à parler de l'étendue des possessions de la Grande-Bretagne. Le préjugé injuste et mesquin qu'il nourrit contre les étrangers, uniquement à cause de cette qualité, est un défaut de son caractère. Des relations plus fréquentes avec eux y mettraient bien vite un terme, mais malheureusement la nature des occupations du fermier le met rarement en rapport avec d'autres que ses compatriotes.

Le fermier est un adroit chasseur, et la chasse au renard est son délassement favori. Jamais il n'éprouve plus de joie que lorsqu'il est botté et éperonné, monté sur son cheval gris ou brun, exempt de soucis, les sens échauffés, indifférent à la route qu'il suit, ne sachant quand il reviendra, souhaitant seulement que sa monture se comporte bien durant la chasse. On ne saurait se figurer la complète insouciance avec laquelle il galope à travers ses champs et ceux de ses voisins, oubliant que la destruction suit les pas de son cheval, insensible à tout, excepté au plaisir du moment. Est-ce bien là l'homme qui plus tard, quand l'accroissement de son ventre ou de ses soucis, ou de l'un et des autres à la fois, le contraint à renoncer à la chasse, montre avec des gestes de colère une bande de chasseurs, et s'étonne qu'il y ait des gens, surtout des fermiers, assez cruellement étourdis pour détruire ainsi les blés naissants? Cette explosion de mécontentement se termine d'ordinaire par une menace de les poursuivre en dommages et intérêts, menace qui toutefois n'est jamais mise à exécution.

Le fermier a une faiblesse assurément bien pardonnable, c'est sa vénération pour *my lord*, et même pour la famille de *my lord*, notamment quand leur connaissance date de loin; mais leurs rapports ne sont plus accompagnés de cette hauteur d'une part, de cette servilité de l'autre, qui les caractérisaient autrefois. Le tenancier ne

regarde plus son propriétaire avec autant d'admiration que si c'était le seul qui portât une couronne de comte, et fît de longs discours au parlement. De son côté, le propriétaire a cessé de considérer l'homme respectable qui lui paye exactement un gros fermage comme un serf féodal, de qui les lois de l'usage, sinon celles du pays, l'autorisaient à exiger un hommage avilissant. Ils sont actuellement, non pas sur le pied de l'égalité, l'un a trop de dignité naturelle pour y souscrire, l'autre trop de bon sens pour le désirer; mais comme des personnes unies par un lien honorable pour tous deux, quand les devoirs respectifs qu'il impose sont strictement accomplis. Le lord sait condescendre, et si le fermier n'est pas absolument dépourvu de tact, il sait comment répondre à une pareille condescendance. Quand ils se rencontrent dans leurs promenades à pied ou à cheval, Sa Seigneurie reste souvent en arrière pour échanger quelques mots avec son tenancier sur des sujets qui intéressent la paroisse ou l'agriculture. Parfois il va le trouver au milieu des champs, et sollicite de lui une leçon de culture pratique, en ayant soin de lui communiquer en retour un peu de ses connaissances théoriques, sans doute afin de rendre service pour service. Le fermier ne manque jamais d'assister aux *meetings* publics et aux dîners où son propriétaire occupe le fauteuil de président; car, dit-il, si des hommes d'un rang élevé, dont la cour et le cabinet sont la sphère naturelle, veulent bien se mêler de ce qui concerne la campagne, c'est une honte de ne pas les soutenir.

Le jour de l'échéance du fermage, la fierté et le calcul font une loi au fermier de se présenter de bonne heure au bureau de l'intendant; cela fait bien, et d'ailleurs, l'homme d'affaires est plus disposé qu'à une heure avancée à écouter toutes observations relatives aux réductions, déductions et réparations. Au dîner qui a lieu ce jour-là, qui mieux que le fermier fait honneur aux *toasts* à la reine, à l'Église établie, à l'État? qui le surpasse en loyauté dans les sentiments, en véhémence dans les expressions? Ses actions sont conformes à ses paroles; il sait qu'il est le lien intermédiaire entre les riches et les pauvres, que sans lui ces deux classes n'auraient pas d'appui. Il songe donc à défendre sa reine et son pays, et sent que si un danger les menaçait:

Di, tale avertite fatum!

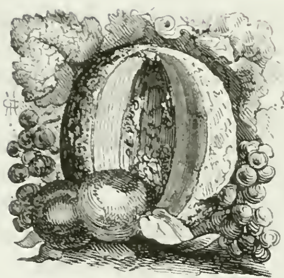
dussent les autres les abandonner, le fermier anglais les soutiendrait jusqu'au dernier moment.

ALICE.





LA PORTEUSE.



UE Dieu bénisse le bon vieux temps! Le plaisir de revoir Votre Honneur me rend presque folle. Ah! madame, madame, il y a eu un temps où monsieur votre mari eût dit: Je ne veux pas employer d'autre personne que Katty [1] Nowlan, et ceux qui essayaient d'obtenir la préférence ne réussissaient jamais; aucune autre que moi ne portait du fruit pour lui, et, en me comptant mon argent, il disait: Katty Nowlan, vous laissez à toutes les prunes leur duvet, à toutes les roses leurs feuilles! C'étaient ses propres paroles. O le vieux temps! le bon vieux temps! que Dieu bénisse le bon vieux temps!»

Et Katty Nowlan, l'une du peu de femmes de sa classe qui sont encore aujourd'hui telles qu'elles étaient il y a dix-huit ans, secouait les cendres de sa pipe, refoulait jusqu'au fond les restes du tabac avec son doigt du milieu, empoignait d'une main ferme l'anse de son pânier plat, me regardait en face, et ses traits, comme un écho silencieux de sa voix, peignaient la prière et la soumission. Après avoir maîtrisé son émotion, elle disait avec un accent traînard, dans un délicieux patois de Munster qui m'allait au cœur: «J'espère que Votre Honneur a besoin aujourd'hui d'une porteuse... Votre Honneur demande sans doute une porteuse? pour n'importe quel poids, aussi loin que vous voudrez. J'espère que Votre Honneur n'oubliera pas la pauvre porteuse.»

[1] Abréviation de Catherine.
(*N. du T.*)



LA PORTEUSE.

Katty Nowlan était certainement le type des femmes de sa profession. Elle avait environ cinquante ans, à en juger par les lignes sévères que la plume de fer du travail avait gravées sur une figure large, et qui n'était point dépourvue d'agréments. Ses yeux étaient encore brillants et éveillés, et ses cils et ses sourcils encore noirs et épais. Sa bouche irlandaise, contraire par ses dimensions à toutes les règles de la beauté, ne manquait point d'expression. Les bouches anglaises sont assorties aux autres traits, et ont de la correction à défaut de beauté; mais les bouches irlandaises sont larges et lâches, éloquentes sans l'aide des paroles; les muscles les dilatent ou les compriment sans effort; elles ont avec le cœur quelque communication soudaine et rapide; le sourire d'une bouche irlandaise est amer comme de l'absinthe, ou doux comme le miel, suivant les sentiments qui l'inspirent. Sans avoir trop de douceur ni trop d'amertume, le sourire de Katty Nowlan était insinuant; il n'était pas précisément des plus gracieux quand elle présentait sa pétition ordinaire, surtout si le souvenir du vieux temps faisait frémir ses lèvres, mais il avait néanmoins quelque chose d'inimitable.

Les cheveux gris de Nowlan étaient presque entièrement cachés par un foulard de couleur, qu'elle portait noué sous le menton, comme les bohémiennes. Cet ajustement caractéristique était surmonté d'un de ces chapeaux de paille qui n'ont de nom dans aucune langue, bruni par les feux du soleil, et complétement aplati par la pression de son panier. Deux ou trois brins de jonc, tordus ensemble, étaient comme le cordon de cet étrange chapeau, qui contrastait d'une manière pittoresque avec d'autres coiffures mieux ordonnées. Sous sa robe de tiretaine rayée, elle avait un fichu de coton d'une couleur gaie, attaché à la gorge avec une grosse épingle à tête jaune. Son jupon était court, et d'une étoffe noire piquée; ses jambes étaient couvertes de bas bleus usés, qu'elle avait brochés elle-même; ses sabots d'Irlande montaient assez haut sur le cou-de-pied, et étaient retenus par une bride de cuir; sa robe flottait négligemment sur son corps robuste et musculeux; elle avait la poitrine large, la tête droite, la démarche ferme et inflexible, excepté lorsqu'elle sollicitait de l'emploi: alors elle faisait une profonde révérence, et s'inclinait jusqu'à terre.

Quelquefois Katty Nowlan s'affublait d'un jupon d'étoffe rouge, et d'une robe de coton ouverte à grands dessins imprimés, toujours relevée derrière, et retenue au moyen d'une épingle qui la préservait du contact de la boue des rues. Toutefois ce costume était celui des dimanches et des grandes fêtes, de sorte qu'on reconnaissait la porteuse du marché de Covent-Garden plutôt à l'habillement décrit plus haut qu'à celui-ci. Notez que ses bras vigoureux n'avaient ni trop de chair, ni des os trop développés, mais qu'on les eût pris pour ceux d'un homme habitué au travail; ses mains étaient rudes, et leurs crevasses et leurs articulations noueuses accusaient bien éloquemment les fatigues et les souffrances d'une vie de labeur éternel.

Et pourtant que de gaieté parfois étincelait dans ses yeux creux et gris! quelles saillies s'échappaient en pétillant de ses lèvres si bizarrement contournées! que de reparties bizarres et brusques! que de sarcasmes piquants! et quand la porteuse de Covent-Garden avait moins d'années et plus de légèreté d'esprit, elle savait aussi

bien que quiconque défendre ses prérogatives. Aujourd'hui les temps sont changés : quoique Katty Nowlan se tienne encore devant moi telle que je l'ai vue jadis, avant qu'on eût été au marché, en l'embellissant, sa physionomie primitive, Katty est encore aussi solide sur ses jambes qu'à l'époque où je la distinguai pour la première fois, et bien que son caractère jovial se soit assombri, c'est encore un bel échantillon des femmes de sa classe, un remarquable type de laborieuse et intelligente Irlandaise, qui refuserait de prendre part à la moindre action équivoque, et partagerait son dernier morceau de pain, sa dernière cuillerée de soupe, avec un pauvre voyageur, un étranger venant de la vieille Irlande que Dieu protége ! Katty est un noble débris de cette race qui se perd, de ce peuple qui imprimait au marché de Covent-Garden un cachet si original. Covent-Garden, sans ses porteuses irlandaises, n'aurait rien eu qui le distinguât des autres marchés aux fruits et aux légumes de l'Europe. Leur bizarrerie, leur humeur joviale, leurs boutades, leur politesse, leurs persécutions étaient aussi célèbres que l'éloquence extraordinaire de leurs sœurs du marché de Billingsgate [1].

Il est vrai que leurs prévenances allaient parfois jusqu'à l'importunité. J'ai vu mon grand-père assiégé en même temps par sept ou huit femmes, toutes offrant leurs services et criant à la fois :

« Votre Honneur a-t-il besoin d'une porteuse ? que Votre Honneur me donne la préférence ; je suis du même comté, de la même paroisse que Votre Honneur, » et chacune des solliciteuses s'appuyait des mêmes raisons pour arriver à ses fins.

Les fardeaux dont elles chargeaient leurs têtes étaient vraiment effrayants à voir ; mais leur joyeuse insouciance les soutenait, et elles s'en allaient au petit trot, patientes, résignées, sans soucis. La mode voulait en ce temps-là que les dames et les gentlemen allassent eux-mêmes faire leur marché. Les fruitiers n'étalaient pas encore à leur porte des carottes et des choux flétris, sous prétexte de légumes frais, et les femmes de ce qu'on pouvait appeler avec raison l'heureuse classe moyenne ne trouvaient point au-dessous de leur délicatesse de s'assurer du prix d'une chose avant de l'acheter, et n'étaient pas trop fières pour l'acheter elles-mêmes. On a présentement des députés qu'on charge des soins du ménage, et les efforts de cette même classe moyenne rappellent constamment ceux de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf.

Je me rappelle encore combien je fus charmé, la première fois que je vins en Angleterre, d'entendre une demi-douzaine de mes compatriotes jaser en bon irlandais aussi gaiement que si elles n'eussent jamais quitté le fertile comté de Munster, ou les déserts de Connamara. Tout en jasant, elles écossaient des pois, épluchaient des épinards, ou, pendant l'automne, enlevaient la verte enveloppe des noix laiteuses ; malgré leurs occupations, elles trouvaient toujours moyen d'avoir un œil sur tous les passants, de glisser leur phrase : « Votre Honneur a-t-il besoin d'une porteuse ? » et de soutirer l'argent de votre bourse par un compliment ou une pétition.

[1] Marché au poisson.
(*N. du T.*)

« Est-ce un shilling ou une demi-couronne que j'aurai l'honneur de recevoir de Sa Seigneurie quand j'aurai eu l'honneur de la suivre chez elle? Je porterai tout ce que vous avez envie d'acheter, les meilleures provisions du marché, je le parierais! »

Ou bien :

« Sans doute Votre Honneur ne s'en va pas du pauvre vieux marché de Covent-Garden sans nous laisser une pièce de six sous pour nous porter bonheur. »

D'autres fois une porteuse adressait la parole à une autre assez haut pour que le client l'entendît :

« Ohé! Nelly, Nell Gowrie, levez les yeux de dessus les cosses, et regardez-moi ce gentleman; il y a longtemps qu'il en est venu au marché d'aussi bien tourné! »

Puis se tournant vers l'étranger d'un air de respectueuse admiration:

« Peut-être Votre Honneur a-t-il besoin d'une porteuse aujourd'hui, monsieur, pour porter chez vous quelque emplette à la dame qui a le bonheur de vous être unie. »

Si le gentleman était sourd à la voix de l'enchanteresse, Nell Gowrie ne manquerait pas de s'écrier :

« Vous ne lui mettez pas assez de miel sur sa tartine, Peggy; il l'aime très-épais. »

Ces observations étaient peu harmonieusement énoncées, mais prodiguées abondamment. Les saillies en patois des porteuses de Covent-Garden étaient aussi nombreuses qu'amusantes; mais le peu qu'on aperçoit encore actuellement participe de la nature du marché : elles ont changé de face. J'en ai vu une en chapeau de forme régulière, et en tablier noir! je ne pense pas qu'elle soit née en Irlande. « Vous plairait-il, madame, de prendre une porteuse? » disait-elle. Une Irlandaise n'aurait jamais renoncé à son dialecte maternel au point de dire : « Vous plairait-il, madame? » au lieu de : « Plairait-il à Votre Honneur? »

O Covent-Garden! Covent-Garden! des améliorations successives ont détruit ton originalité; tu n'es plus unique au milieu des jardins de l'Europe; tu n'es qu'une unité perdue dans la foule! Qu'on ne me parle plus de tes boutiques, de tes toitures de verre, de tes fruits, de tes graines, de tes herbages, de tes pommes de terre, de tes légumes variés. Où sont tes porteuses irlandaises? quelques pauvres créatures tristes et déchues errent autour de ton enceinte. Katty Nowlan et Peggy Maclure sont presque les seules qui persistent à se promener sous le vitrage dont tu as été récemment couvert. Elles furent longtemps des reines rivales, et elles sont maintenant unies par ce qui sépare si souvent les amis, la pauvreté, qui, suivant une chanson, brouille la bonne compagnie.

« Attention, Nelly! » dit Katty après avoir secoué les cendres de sa pipe, et avoir, comme elle le prévoyait, obtenu de l'emploi par l'apostrophe citée au commencement de cet article; « Attention, Nelly! j'aperçois là-bas une pratique qui pince les oranges et flaire les poires; vous ferez bien d'aller voir de ce côté. Mieux vaut avoir la moitié d'un pain que de n'en avoir pas du tout.

— Du pain! répliqua en soupirant Nelly, et elle se retourna pour suivre le conseil de sa compagne; il y a longtemps qu'il n'y a plus que du pain moisi pour nous autres dans ce pauvre vieux marché! Je crois que c'est une maîtresse d'école déguisée qui achète des fruits au rabais pour les vendre à ses écolières. »

Nonobstant cette supposition, elle s'éclipsa, et Katty demeura auprès de moi pendant que j'achetais un rosier mousseux.

Une belle jeune fille, dont le teint brillant et rosé n'annonçait pas une origine provinciale, achetait des fleurs au même endroit. Elle attira l'attention de Katty, qui la regarda fixement, pendant que la jeune étrangère inclinait la tête sur mon rosier.

«Je vous demande pardon, ma jeune demoiselle, dit la porteuse; mais si ça vous était égal, vous m'obligeriez en ôtant votre joue d'auprès de cette rose; vous allez dégoûter madame de ces fleurs, car elles perdent à la comparaison.»

N'était-ce pas charmant? La jeune fille le sentit, se colora vivement, offrit sa bourse, et dit avec timidité :

«Je voudrais bien vous donner quelque chose; mais j'aurais l'air de vous payer d'un compliment.

— Je suis déjà payée,» répondit la porteuse regardant la figure angélique de la jeune Anglaise d'un air de respectueuse admiration.

«Holà! cria un agent de police à Katty Nowlan, vous mettrez un de ces jours le feu au marché avec cette manie que vous avez de remuer les cendres de votre pipe; regardez!»

En effet, il y avait sur le pavé des flammèches que l'agent de police éteignit avec le pied.

«Eh bien! vous devriez me remercier au lieu de me sermonner devant mes pratiques. Voyez avec quelle adresse vous éteignez. Monsieur... je vous demande pardon, mais comment vous appelez-vous? On ne vous connaît que par vos numéros, vous autres agents de police, comme les billets blancs d'une loterie. Une fois que vous avez sur le dos votre vilain uniforme bleu, il faudrait quelqu'un de plus habile que Katty Nowlan pour distinguer les uns des autres les membres de votre nombreuse famille.»

Elle suivit des yeux l'agent de police qui traversait la place fatigué de sa laborieuse oisiveté, et ajouta à demi voix :

«Ah! vous êtes de jolis garçons, en vérité! Mais tout beaux que vous êtes, je connais des gens qui pourraient bien ternir votre lustre... Milady, milady, c'est vraiment bien pénible!

— Qu'est-ce qui est pénible, Katty?

— On nous tourmente tellement ici, milady, que c'est pénible d'être toujours obligées de nous contenir.

— Pourquoi cela, Katty?

— Les gens de qualité n'éprouvent pas d'ennui, voyez-vous, parce qu'ils ont un tas de distractions; ils peuvent monter à cheval, ou se parer richement, ou prendre toutes sortes de plaisirs; les pauvres gens comme nous, surtout les pauvres Irlandais, ont beaucoup de soucis, et pas du tout de distractions. Autrefois, il y a longtemps, nous avions coutume de dire : Ne nous inquiétons pas des tracas qu'on nous fait subir la loi à la main; nous travaillons rudement et beaucoup, nous commençons de bonne heure pour finir tard, la jeunesse s'éloigne de nous sans laisser de traces, comme un rayon de soleil sur la mer; mais qu'importe! Quoi qu'il arrive, nous avons pour divertissements les élections, les *hustings*, les pavillons, la musique, les dis-

cours, ces beaux discours, dont le bruit nous empêche d'entendre un seul mot! et les beaux gentlemen, qui parlent au point d'en avoir la figure rouge! Puis-je ne pas me rappeler ce vieux sir Francis Burdett, si frais et si gracieux autrefois! et le petit M. Hobhouse, et sir Murray Maxwell! Ce n'était pas de votre temps; mais c'était une élection! J'avais soin de garder les mêmes habits pendant dix jours, parce que, voyez-vous, ils étaient tellement abîmés dans la foule, que je savais qu'il n'y aurait plus moyen de les remettre! Le beau jour pour nous que celui d'une élection! Nous en étions les héroïnes, nous, les porteuses de Covent-Garden; nous renvoyions sir Francis Burdett au parlement; nous gardions pour les partisans de sir Murray tous les trognons de choux, et parfois quelque chose de plus dur, et pour sir Francis nos cœurs et nos voix. Ah! milady, la dernière fois, je grimpai moi-même sur le char où on l'avait assis; et pendant que tout le monde lui donnait des roses et des fleurs : Votre Honneur, lui dis-je, voici un bouquet pour Votre Honneur, lui dis-je, et j'ose avancer, lui dis-je, que les porteuses de Covent-Garden ont fait leur devoir, lui dis-je, comme des patriotes qu'elles sont, lui dis-je. Là-dessus Son Honneur prit mon bouquet et le pressa sur son cœur, et il y eut alors un *pillalieu* [1] poussé rien que par des Irlandais, qui ébranla les maisons jusque dans leurs fondements; et les Anglais par jalousie, voyez-vous, crièrent : Silence! silence! écoutez! car les cris des Irlandais ne leur étaient nullement agréables, vu qu'ils n'ont point de goût naturel pour la musique. Hurrah! dis-je en agitant mon tablier bleu, hurrah! Son Honneur n'a pas envie de parler; s'il disait un mot, je l'entendrais la première. Là-dessus, sir Francis, que Dieu le garde! me mit une guinée dans la main. Depuis cette époque, nous avons eu des élections sans doute, de petites élections qui ne durent pas plus de temps qu'il n'en faut à un fossoyeur pour creuser une fosse. On ne laisse pas au peuple le loisir d'exprimer son opinion ou de prouver qu'il en a une; on n'a pas la moindre distraction. On envoie un gentleman au parlement comme s'il n'était rien du tout; voilà ce qui me désespère! Quand il y a une élection dans le quartier de Covent-Garden, une porteuse du marché n'a pas le moindre rôle à y jouer!»

Katty Nowlan ne me donna pas le temps de songer à sa politique, car elle quitta le ton scénique pour celui de la confidence.

«De grâce, n'achetez pas de ces artichauts; voilà quatre jours entiers qu'ils se flétrissent au marché, et de plus, ils sont peut-être malsains.

— Malsains!... et pourquoi?

— Le marchand qui les débite laisse sa vieille mère dans un *work-house*, pendant qu'il se pavane dans une belle charrette! Le cœur des choux devient noir sur le terrain de ce monstre dénaturé.»

Je ne pus m'empêcher de sourire de cet échantillon du bon naturel irlandais.

Malgré ma vieille amitié pour mistress Catherine Nowlan, si le propriétaire des artichauts avait été un meilleur fils, je crois que je les aurais achetés, tout flétris qu'ils

[1] Acclamation, mot irlandais.
(*N. du T.*)

étaient. Katty Nowlan croyait que la conduite barbare de cet homme envers sa mère devait nécessairement influer sur ses légumes.

Quels traits divers de son caractère ma pauvre compatriote venait de faire connaître en quelques instants! Pour en découvrir autant dans une Anglaise, il m'eût fallu bon nombre d'années. D'abord une reconnaissance cordiale et chaleureuse, rapidement suivie de sa pétition ordinaire; puis sa complaisance pour une de ses compagnes, et la preuve de la justesse de son coup d'œil observateur; son gracieux et poétique compliment à l'aimable Anglaise; sa réponse à l'agent de police, où se peignait la haine nationale qui anime les classes inférieures irlandaises contre toute autorité publique, soit dans leur pays, soit au dehors; tout cela était saisissant. Ce panorama de son caractère était complété par les souvenirs d'une élection, souvenir qui lui fouettait le sang, qui la réveillait comme le son de la trompette réveille un vieux cheval de guerre. Enfin, son émotion passée, elle s'était occupée non pas d'artichauts, mais du défaut de piété filiale de l'homme qui avait des artichauts à vendre.

«Et maintenant, Katty, lui dis-je, je voudrais acheter un hérisson, pour mettre dans mon jardin.

— Un hérisson! Ah! madame, pour en avoir, il faut en demander d'avance.

— Mais il y en avait autrefois en quantité du côté du marché aux oiseaux.

— Sans doute, madame, mais il y a bien longtemps. Tout est changé actuellement dans le marché: on en a chassé les oiseaux, et il nous serait impossible d'y trouver le moindre linot, la moindre alouette, la moindre grive, le merle le plus chétif; il n'y a plus rien de jeune ici, sauf des boutons de rose et des petits pois. On aurait bien dû laisser quelque place à la nature en faisant toutes ces améliorations. J'ai cru vraiment que mon cœur allait se fendre en deux quand on a détruit la place où se vendaient les oiseaux; le marché est peut-être plus propre, je ne le nie pas; mais quel plaisir c'était d'entendre le gazouillement d'un oiseau des champs; ça rendait une heure de jeunesse à nos vieux jours; mais je suis folle de parler de la sorte.»

Elle se retourna pour arranger son panier, et je crus remarquer des larmes dans ses yeux.

Au bout d'une heure environ, la porteuse du marché de Covent-Garden avait déchargé sa cargaison dans mon domicile, et je dois dire ici, pour l'honneur de l'Irlande, mon pays natal, que je n'ai jamais entendu accuser un membre de cette confrérie du moindre acte d'improbité. Les porteuses ne mendient pas non plus; elles insinuent peut-être qu'elles sont pauvres et susceptibles de reconnaissance, mais là se bornent leurs sollicitations.

Avant de rentrer au marché, Katty Nowlan avait reçu plus que le salaire convenu, et, après m'avoir exprimé ses remercîments: «Je songe, dit-elle, que Votre Honneur m'a regardée comme une vieille folle, en m'entendant gémir de ce qu'on a renvoyé les oiseaux du marché: les gens du monde, parce qu'ils voient toujours ici de belles fleurs, s'imaginent que notre existence est toujours fleurie! mais ce marché même est témoin de scènes de poignante misère! plus d'une pauvre créature sans asile y vient chercher un abri pour la nuit! Oh! ceux qui veillent et se lèvent de bonne heure voient d'étranges spectacles! Il y aura environ dix ans, milady, vienne la Chandeleur,

que je me trouvai de grand matin, de très-grand matin au marché. Le chagrin est un excellent watchman, qui sonne les heures plus régulièrement que la meilleure montre, et avec plus de fracas que l'horloge de Saint-Paul ; et c'était précisément à l'époque où mon mari me quitta pour ce qui en séduit tant d'autres, un minois plus jeune que moi. Je ne pouvais dormir ; je me levai, et me rendis au marché avant l'arrivée des voitures. En me promenant de long en large, j'entendis un cri plaintif, comme celui d'un nouveau-né. L'aurore et la lune luttaient ensemble à qui donnerait le plus de lumière : je reconnus d'où partait le cri, et, au milieu du marché, sur un monceau de feuilles et de débris, pâle et la figure tournée vers le ciel étoilé, je vis une femme dont les bras maigres pressaient contre son cœur un jeune enfant !

« J'appelai... point de réponse. Je mis ma main sur son visage... elle était morte. Ah ! madame, il y a quelque chose d'effrayant dans le contact de la mort, même quand nous pouvons fixer les yeux sur des faces vivantes ! Mais quoique j'appelasse à haute voix, personne ne paraissait, et la clarté des étoiles se réflétait dans les grands yeux vitreux de la trépassée; l'enfant gémissait, et mon cœur était rempli de tristesse. Je me sentis plus calme et moins épouvantée quand je tins l'enfant dans mes bras; il respirait encore. Je trouvai un watchman, et les charrettes commencèrent à venir.

« Que le Seigneur pardonne à cette pauvre créature morte ! mais on dit qu'elle s'était empoisonnée. Je trouvai bien pénible de croire qu'elle avait abandonné le pauvre enfant qui me souriait : mais le défaut de crainte de Dieu ou de confiance en lui entraine beaucoup de gens au comble du péché. Elle n'avait pas de promesse de mariage dans sa poche; mais elle avait une boucle de cheveux noués avec un ruban, et les cheveux de l'enfant étaient de la même couleur. Elle fut enterrée aux frais de la paroisse. Je crois que le Tout-Puissant m'envoya cet enfant pour me consoler : il prit la place de mon mari dans mon pauvre cœur gonflé, et je le gardai avec moi, tantôt dans mon panier, tantôt enveloppé dans un pan de ma robe.

— Mais que faisiez-vous de lui quand vous trouviez une pratique?

— Oh ! il n'y eût pas eu dans le marché une mère qui ne m'eût donné un coup de main en faveur de l'orpheline : c'était la favorite des porteuses; vive et joyeuse comme un rayon du soleil, courant çà et là, partout à la fois, et sautillant avant même de pouvoir marcher. Elle aimait à se tenir du côté du marché aux oiseaux, à donner à manger aux lapins, à observer les jeunes faucons, à gazouiller pour faire ouvrir leur bec jaune aux petits merles dans leur nid. On eût dit qu'elle connaissait naturellement tous ces animaux, et je finis par aimer autant ce coin du marché que la petite fille elle-même. O mon Dieu ! je l'avais depuis quatre ans, et les oiseaux de ce printemps-là, qu'elle aimait tant à voir, n'avaient pas encore de plumes, quand mon pauvre oiseau orphelin prit des ailes et s'envola : ses yeux, au lever du soleil, étincelaient comme des diamants; le soir, mon petit chérubin, le prêt du Seigneur, le don qu'il m'avait envoyé pour me cicatriser le cœur, était désormais dans le ciel !...

« Ah ! madame, le souffle d'un enfant s'enfuit aussi vite de son corps que le parfum d'une rose !... Quoi qu'il en soit, la paroisse n'eut pas à se mêler de l'enterrement. Je fis faire à l'orpheline des funérailles convenables, et longtemps j'ai regardé ces oiseaux, et les ai nourris de mes mains, en songeant à ma pauvre fille, à ses manières cares-

santes, à son innocent babil, et (que Dieu me le pardonne!) j'ai eu pour ces oiseaux presque la tendresse qu'on éprouve pour un enfant :... vous voyez qu'il faut toujours avoir quelque chose à aimer.

— Mais, Katty, qu'avez-vous fait quand les oiseaux ont été partis?

— Ah! milady, je suis devenue comme un squelette, et la perte de l'enfant, le changement de toutes choses, ma vieillesse, mes fatigues, m'affligèrent au point que j'aurais voulu être dans la fosse. Je ne trouvai qu'une seule consolation...»

Elle s'arrêta, et frotta le bord de son panier avec l'index de sa main droite, d'un air d'embarras, comme si elle n'eût pas su comment continuer.

«Quelle consolation, Katty?

— Mais, milady, j'étais tout à fait isolée, et je me suis remise avec Larry.

— Larry! quel est ce Larry?

— Mon vieux mari, Nicolas Larry, à votre service, milady, répliqua-t-elle en faisant la révérence, et paraissant très-honteuse de sa faiblesse; mon vieux mari en personne. Il a reconnu la différence qu'il y avait entre une figure chiffonnée et un cœur honnête, et il m'est revenu repentant au fort de mon affliction. Il a été soldat, et il a eu le grade de caporal, et quelquefois, quand il touche sa pension, il boit un ou deux verres de trop, ce qui lui trouble la cervelle; mais s'il n'avait pas de querelle avec moi, il en aurait avec d'autres, et serait obligé de payer les verres cassés : mais entre nous, c'est donner et recevoir, et il n'en arrive point de mal. Sauf ces occasions, il est tout à fait corrigé.»

L'espace me manque pour mettre en relief ces nouveaux traits du caractère de ma pauvre compatriote; ils parlent d'eux-mêmes. Il y a encore dans la vieille Angleterre beaucoup de vertu sous la bure; il s'agit seulement de distinguer le fond de la forme.

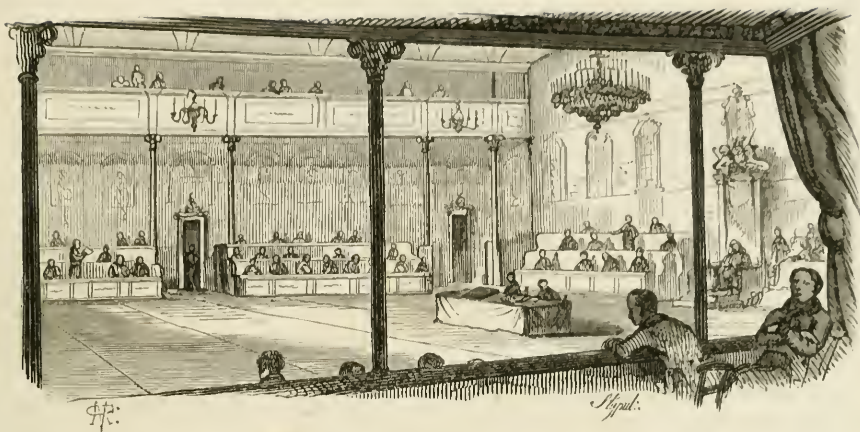
«Eh bien, que Dieu soit avec vous, dit Katty en chargeant son panier sur ses épaules, et si Votre Honneur ou l'un des amis de Votre Honneur a besoin d'une porteuse, ayez la bonté de penser à la pauvre Katty Nowlan, la porteuse de Covent-Garden, s'il plaît à Votre Honneur.»

Mistress S. C. Hall.





LE WHIG.



LE WHIG.[1]



Au milieu des types de cette collection, nos membres des deux chambres du parlement méritent certainement une place. Sans être un très-grand politique, on peut naturellement éprouver quelque désir de savoir à quoi s'en tenir sur la structure des têtes philosophiques dont le contenu exerce parfois une si grande influence sur nos destinées. Non pas que je pense, avec les chartistes, que les actes du parlement peuvent seuls nous donner du pain et des habits; je crois que les décisions de nos législateurs ont beaucoup moins d'importance qu'ils sont généralement portés à leur en attribuer. Quoi qu'il en soit, elles peuvent faire quelque bien et beaucoup de mal, et plus d'un Anglais a appris à ses dépens que le ver-coquin logé dans la tête d'un membre du parlement est quelquefois un très-dangereux insecte.

Je suis donc tenté d'esquisser un ou deux spécimens des variétés du genre député, et comme le présent ouvrage survivra très-certainement à la constitution anglaise, il n'est pas sans utilité d'apprendre à nos descendants quelle sorte de gens gouver

[1] Le parlement anglais se compose de la chambre des pairs ou des lords, et de la chambre des communes; il est divisé en trois partis principaux: les *tories* (aristocrates), les *radicaux* (démocrates), et les *whigs* (royalistes constitutionnels, ou libéraux modérés).

(*N. du T.*)

nait la Grande-Bretagne en 1840. Je commencerai par le whig, parce que c'est une espèce dont il importe de saisir promptement la physionomie, avant qu'elle disparaisse entièrement de la scène politique, ce qui ne doit pas tarder à arriver.

Le parti whig, malheureusement pour lui, est non-seulement très-restreint, mais encore il diminue tous les jours. Comme tous les autres partis, il se subdivise. Il y a les vieux whigs et les nouveaux whigs, les whigs modérés et les whigs décidés, et les défalcations que l'on est forcé de faire subir à chaque extrémité réduisent les forces totales du parti. Les vieux whigs modérés passent à chaque instant dans les rangs des conservateurs; les whigs décidés deviennent de plus en plus radicaux, et la masse est lancée dans l'une ou l'autre de ces directions par l'éducation tory des universités, et par la tendance révolutionnaire de l'époque.

Malgré la faiblesse du parti, les souvenirs historiques qui s'y rattachent, les personnages éminents qui lui ont appartenu, en rendent encore l'étude intéressante au plus haut degré. Le parti whig, depuis la guerre d'Amérique, n'a été qu'une petite coterie, qui, presque tous les jours de la saison, se répartissait pour dîner dans cinq ou six maisons. Mais les membres successifs de cette coterie ont été les hommes publics les plus distingués de leur temps; et le privilége de s'asseoir à ces banquets a été si longtemps transmis de père en fils, qu'il avait toute la valeur d'un ancien droit héréditaire. Au souvenir des hôtels de la grande aristocratie des whigs se rattache continuellement celui des grands hommes des temps passés. Vous vous asseyez à la table où Fox se délassait avec ses amis des soins sénatoriaux, où Burke déployait en des conversations familières son éloquence didactique; votre rire éveille les échos des murs qu'ont fait retentir les éclats de la gaieté que provoquait Shéridan; voyez ces portraits suspendus autour de vous, ce sont ceux des hommes d'État d'autrefois. Voici des objets de peu de valeur, mais qui leur ont appartenu jadis, et sont conservés aussi soigneusement que les plus précieux trésors. Non-seulement vous êtes entouré des témoignages inanimés de leur existence; mais parlez à ce vieillard, il sera fier de vous raconter comment, à cette même table, il avait pour compagnons ces mêmes hommes; écoutez un de ces publicistes qui fut leur collègue au pouvoir, ou dans l'opposition : il se félicitera d'être aujourd'hui le dépositaire de leurs principes, et le représentant fidèle de leur politique.

Il est encore dans la chambre des communes de beaux débris de ce parti uni par de vieux souvenirs, consolidé par la mémoire de ses héros.

Le whig pur, le vieux whig, est en général vieux dans l'acception littérale du mot. Il est entré à la chambre à la fin du dix-huitième siècle, ou au commencement du dix-neuvième. Durant de longues années d'opposition, il a prouvé son dévouement à son parti, en l'appuyant de son vote: ou, se mettant bravement sur les rangs, aux élections successives de son bourg ou de son comté. Il croit, par cette conduite, avoir bien mérité de son pays; et comme, selon lui, le patriotisme, ainsi que toutes les autres vertus, a droit à une récompense, il est fortement d'avis que ses longs sacrifices doivent lui assurer les honneurs de la pairie et les dons solides du ministère des finances. Cependant, le principal motif qui le détermine à venir en hâte de

la campagne, à l'appel de son chef de file, et à passer les nuits [1] pour voter, est le désir de soutenir ceux qu'il appelle ses amis. Sa présence à la chambre est un service personnel rendu à des amitiés personnelles. Il n'est pas éminemment préoccupé de l'intérêt public, mais il sent qu'en sa qualité d'homme public, son premier devoir est de maintenir en place son patron, lord John Russell.

Je crois vraiment que, pour bien préciser le but politique du vieux whig, il suffit de dire qu'il se propose de soutenir lord John Russell. Je ne cherche pas à nier son penchant pour lord Melbourne, il ne veut pas le renverser, il l'aime, il fera de grands sacrifices pour le défendre; mais lord Melbourne est un moment tombé dans l'hérésie, il a suivi Canning, et est resté au pouvoir avec les tories, tandis que tous les autres whigs s'étaient rangés du côté de l'opposition, en 1828. Son whiggisme est souillé de cette faute, au lieu que celui de lord John Russell est pur et sans tache: whig depuis son entrée au parlement, ce dernier n'a jamais renoncé au nom de whig, ni séparé ses destinées de celles du parti, pour s'allier aux tories ou aux radicaux. C'est l'idole du whig pur sang. Quand il parle, le vieux whig écoute avec une attention profonde, dont le silence n'est interrompu que par de cordiales acclamations, et, pendant toute la soirée, il s'extasie sur le discours de lord John Russell; il lui prodigue également des louanges enthousiastes, soit que sa seigneurie, comme il arrive souvent, ait produit beaucoup d'effet, soit qu'elle ait mal parlé, ce qu'elle est exposée à faire, comme tous les autres mortels.

Y a-t-il dans le cabinet anglais d'autres ministres particulièrement aimés du vieux whig? Je ne le crois pas, à moins que ce ne soit lord Morpeth qui vient après lord John Russell, et est appelé à lui succéder; le vieux whig aime aussi à entendre Macaulay, et l'accueille par les plus bruyants applaudissements; mais lord John n'en est pas moins le favori du vieux whig, qui ne le désigne jamais par son titre, et l'appelle John Russell tout court, non par une ridicule affectation de familiarité, mais pour témoigner de relations intimes dont il est respectueusement fier. Quelques whigs vont jusqu'à dire Johnny, mais cette abréviation hérétique sent le radicalisme et le torysme. Le vieux whig dit John Russell.

La conversation politique des whigs est toujours singulièrement empreinte de cet aimable sentiment personnel, et ils s'arrangent assez étrangement pour parler de tous les incidents politiques comme si c'étaient des affaires uniquement relatives à des individus. Arrive-t-il à un membre libéral de voter contre les ministres; un radical, vient-il, tout en observant les convenances parlementaires, à dire quelque chose de piquant sur la politique du ministère: les whigs regardent toujours cette attaque comme un crime contre les chefs du parti, et l'on fait des représentations au membre coupable sur l'énormité de son action. On lui demande pourquoi il dit des choses capables de faire de la peine à John Russell? On le blâme surtout avec sévérité pour avoir donné quelque avantage à ces diables incarnés (les tories); car après la tendresse pour les chefs héréditaires du parti, vient dans le cœur du vieux

[1] Les séances des chambres ont lieu la nuit en Angleterre.
(*N. du T.*)

whig une haine vivace contre les tories. Quelles que soient les chances politiques qui réunissent fréquemment les whigs aux tories au moment du ballottage, les premiers conservent un amer et profond souvenir du long triomphe du parti rival, et de leur longue exclusion du pouvoir. Les whigs rencontrent les tories dans le monde, ils sont unis par les liens du sang, par des mariages, par les relations sociales ; mais quand ils parlent les uns des autres comme adversaires politiques, il n'est guère de méchante pensée, de méchante action qui ne soit imputée à l'autre parti en masse.

Une des plus étranges choses du monde, c'est l'entière distinction que les gentlemen anglais établissent entre la conduite publique et la conduite privée, et la manière dont on voit un homme entretenir les rapports les plus intimes avec des membres actifs d'un parti, que, dans les élections et au parlement, il n'hésitera pas à accuser de la plus vile immoralité. Le public a le droit de rire des explications parlementaires, qui, pour ôter à un démenti, à une imputation tout ce qu'elles ont d'offensant, les représentent comme conçus dans un sens parlementaire. Il semble au commun des martyrs que, si un mensonge a été dit, une sale action commise, la turpitude de l'un et de l'autre n'est en rien diminuée par la raison qu'ils avaient trait à des matières politiques ; mais les membres du parlement sont d'avis contraire. Ne vous étonnez donc pas de ce que le vieux whig, après s'être fraternellement promené avec un tory de ses amis, s'écrie que le rôle joué ce jour-là même, par ce même ami entre autres, est le plus ignoble qu'on puisse imaginer.

Néanmoins, le vieux whig se vante de son honnêteté envers ses ennemis politiques. Il aime à leur adresser de temps en temps des compliments. Il croit juste, en des questions qui intéressent les whigs, de se porter garant que jamais il n'a existé d'homme plus honorable, ou plus incapable de l'acte qui lui est attribué, que M. tel et tel, accusé de friponnerie ou d'oppression. Dans ses discours à la chambre, il affecte de parler toujours convenablement de l'autre parti, et lui accorde même des applaudissements lorsque l'on n'attaque pas ses amis. Il convient que Robert Peel n'est pas dépourvu de mérite, en loue les discours, même lorsqu'ils sont dirigés contre le gouvernement, et s'étonne quelquefois qu'un homme aussi sensé ne fasse pas cause commune avec les whigs. Il a quelque velléité de tendresse pour lord Stanley [1], quoiqu'il l'accuse de *mauvais goût* en l'entendant attaquer ses ex-collègues, et déteste sir James Graham [2], comme si c'était le diable en personne.

D'un autre côté, le vieux whig n'est pas complétement satisfait de tous ceux qui siégent sur les mêmes bancs que lui. Il trouve inconvenant que ses amis fassent dépendre si entièrement leur vote de celui des radicaux. Depuis que tant de bons whigs, de la pureté la plus antique, ont voté pour le scrutin secret, le vieux whig ne fait pas le procès à un homme qui a voté pour le scrutin secret, mais il se contente de le regarder comme suspect ; et s'il lui arrive de se convertir lui-même a

[1] Membre du parlement, ancien whig devenu tory.
(*N. du T.*)

[2] Whig passé aux tories.
(*N. du T.*)

cette doctrine radicale, il est presque tenté de se soupçonner. Il est réconcilié avec la queue du parti radical, depuis qu'elle s'est rattachée aux extrémités ministérielles, et commence à voir Dan [1] lui-même avec une certaine considération. Il tolère Wakley [2], appréhende de voir Harvey [3] se lever, et ressent pour Joseph Hume [4] une dédaigneuse compassion. Somme toute, il supporte l'opposition des radicaux, tant qu'ils ne forment qu'une minorité insignifiante; mais dès qu'ils s'unissent aux tories pour leur assurer la majorité, il les regarde comme des traîtres détestables.

Je n'ennuierai pas le lecteur de l'examen des opinions politiques du vieux whig, parce qu'il me faudrait aborder un sujet purement politique, et d'ailleurs, tout ce qu'il est nécessaire d'en savoir n'est-il pas consigné dans la *Revue d'Édimbourg*, la *Chronique* et le *Globe*.

Le vieux whig est un zélé défenseur de la constitution, et de toutes les dispositions légales qui offrent des avantages.... aux whigs. Son dévouement pour la reine est enthousiaste; il la chérit comme la clef de voûte du présent édifice ministériel, il étend son respectueux amour aux deux premiers souverains de la maison de Brunswick [5]; il exprime constamment pour eux et les principes qui les ont placés sur le trône l'attachement le plus chaleureux... après dîner; mais entre la mort de Georges II et l'avénement de Victoria, sa fidélité de sujet se trouve en défaut; je parierais qu'il a peine à se rendre compte de la façon dont les susdits principes ont mis sur le trône les membres intermédiaires de la maison de Brunswick [6]. Il abhorre cordialement *le bon vieux roi* [7]. Il envisage Georges IV sous un point de vue encore plus défavorable, et voit en lui un déserteur du drapeau des whigs [8]. Quoiqu'il ne se rappelle qu'avec reconnaissance l'appui que leur prêta Guillaume IV dans les deux premières années de son règne, il réfléchit avec l'amertume d'un désappointement récent aux mesures insensées que prit feu Sa Majesté dans la dernière époque de sa vie.

Le vieux whig n'est aucunement d'avis de détruire la chambre des lords, mais il trouve qu'elle contrecarre si terriblement les projets des ministres, qu'il est bon de prendre avec elle un parti. Lequel? il l'ignore, et ne saurait le dire. Ordinairement,

[1] Daniel O'Connell.
(*N. du T.*)

[2] Membre du parlement, médecin, rédacteur en chef de la *Gazette médicale*.
(*N. du T.*)

[3] Député radical.
(*N. du T.*)

[4] Chef du parti radical à la chambre des communes.
(*N. du T.*)

[5] Georges Ier et Georges II.
(*N. du T.*)

[6] Georges III, Georges IV, et Guillaume IV.
(*N. du T.*)

[7] Georges III.
(*N. du T.*)

[8] Georges IV fut whig jusqu'à son avénement.
(*N. du T.*)

il pense que le seul moyen de salut du ministère est de faire des pairs jusqu'à ce que son tour arrive, et puis de s'arrêter.

Le vieux whig aime l'Église, mais d'un amour très-abstrait, qui ne s'étend nullement au clergé. Depuis la révolution de 1688, le clergé de l'Église d'Angleterre et le parti whig ont été constamment opposés l'un à l'autre, et la querelle est maintenant plus envenimée que jamais.

Il y a peu, très-peu de jeunes whigs qui s'accordent avec les vieux sur les points précédents, et suivent l'exemple de leurs devanciers. Une douzaine de membres de ce corps d'élite occupent des places, et, malgré la courte durée de leur exercice, ils sont parvenus à se donner un air administratif et *sous-secrétairien.* Une autre douzaine se compose de gentlemen campagnards inoffensifs, d'avocats ambitieux, de lords de la trésorerie [1] en herbe. On trouve en égal nombre, dans cette catégorie, des jeunes lords et des honorables, des fils aînés et cadets de ministres et de pairs ministériels, peu différents des bruyants animaux de même espèce qui siégent à l'autre bord, et avec lesquels ils arrivent à la chambre vers dix à onze heures les nuits de séance importante; les autres nuits, ils ne viennent jamais. La seule distinction qu'on puisse établir entre eux et les jeunes lords tories, c'est qu'ils applaudissent ce que les tories huent, et huent ce que les tories applaudissent; car le seul but dans lequel notre jeune noblesse semble avoir été mise au parlement, on pourrait même dire au monde, est celui de prononcer des cris inarticulés, et de se promener dans les vestibules. Il n'y a pas aujourd'hui, dans l'état politique de l'Angleterre, de trait plus saillant que la disette totale de talents naissants dans l'aristocratie des chambres, et les jeunes whigs, sous le rapport du génie, ne valent pas mieux que leurs antagonistes héréditaires.

Ni les vieux ni les jeunes whigs ne sont rompus aux habitudes introduites nouvellement dans la chambre. Ils viennent à cinq heures écouter les interpellations faites aux ministres, et leurs réponses; ils causent à haute voix pendant la demi-heure suivante, font du bruit à la barre durant une autre demi-heure, et, vers six heures et demie ou sept heures, sortent pour aller dîner. La chambre en est débarrassée jusqu'à neuf ou dix heures, puis ils reparaissent, écoutent la discussion, si elle roule sur des sujets tels qu'il soit possible de l'écouter. A onze heures ils se montrent tapageurs, se groupent à la barre, interrompent les orateurs, se rassemblent derrière le fauteuil du président, crient, braillent, s'agitent, pendant que quelques-uns s'enfoncent dans les paisibles coins des galeries pour s'y livrer au sommeil; un plus petit nombre encore s'occupe avec des livres dans la bibliothèque. Généralement parlant, c'est pour le meneur une tâche assez difficile de faire entrer ses whigs à la chambre, et surtout de les y faire rester. Bien entendu que, lorsqu'ils y sont, on peut compter sur leurs votes, et c'est un avantage qui n'est ni médiocre, ni commun en ces temps étranges.

[1] Membres du conseil; le ministre président du conseil porte le titre de premier lord de la trésorerie.

(*N. du T.*)

En résumé, les whigs pris en bloc, vieux et jeunes, ne sont point de méchantes gens, et, comme individus, ils forment la plus agréable société que l'on rencontre parmi des hommes politiques. Le parti whig est le seul qui emploie les relations du monde comme moyen politique véritablement utile. Quoiqu'il y ait assurément à Londres beaucoup plus de brillantes maisons où les tories soient admis, il n'y en a cependant point de comparables aux principales maisons whigs. En outre, l'aristocratie des whigs s'entend beaucoup mieux que celle des tories à faire servir à des desseins politiques de grandes réunions et de grands dîners.

Les provinciaux ont à ce sujet d'étranges notions; ils lisent dans les journaux tories que toute l'aristocratie est tory, et que tout individu bien mis est conservateur en Angleterre. Il lui vient une vague idée que les membres libéraux des deux chambres vivent dans des greniers et des caves, et mangent leurs beefsteaks aux pommes de terre, ou sans pommes de terre, dans la solitude d'une loge de quelque restaurant de second ordre [1]. Quand un simple gentleman campagnard, ou l'héritier encore plus simple d'une fortune acquise dans le commerce, récemment incorporé dans le parlement, se met du côté de ces conservateurs, s'imaginant se procurer par là un passeport pour les meilleures maisons de la ville, il doit être cruellement attrapé. Le malheureux tory doit s'apercevoir qu'il est entré dans un parti avec lequel il ne se rencontrera que dans la chambre des communes, et son voisin whig, au contraire, participe aux dîners et aux amusements des whigs. Il reconnaît que les habitudes sociables ne sont pas en usage chez ses chefs politiques, que leur hospitalité se borne à la triste formalité de deux ou trois grands dîners, et que pour les tories il n'y a point d'hôtels de Holland, de Lansdowne et de Devonshire [2]; ces joies ne sont réservées qu'aux whigs. Les sages s'étonneront sans doute qu'il y ait des hommes assez petits pour attacher à ces considérations une grande importance, mais soyez sûrs que les membres du parlement sont gens à se laisser influencer par un bon dîner et une fastueuse réception.

Un autre plaisir qui n'appartient qu'aux whigs est la fréquentation du club de Brookes. J'avoue que les jouissances qu'on y trouve me sont complétement incompréhensibles, et cette déclaration suffit pour prouver au lecteur que je ne saurais être whig.

Connaissez-vous le club de Brookes? C'est une maison basse, d'apparence chétive, située sur la gauche, à peu près au milieu de Saint-James's-Street; tenue d'après les plus gothiques principes des clubs du vieux genre, elle n'a d'autres agréments, d'autres commodités terrestres que du feu, des chaises, des sophas, des journaux, et la société de messieurs les whigs. On y peut dîner, si l'on a quelque disposition

[1] Les salles des restaurants anglais sont divisées par de petites cloisons en autant de compartiments (*boxes*) qu'elles peuvent contenir de convives, de sorte que chacun y est chez soi, et séparé de son voisin.

(*N. du T.*)

[1] Maisons appartenant aux familles de ces noms, lieux de réunion des whigs. Le duc de Devonshire est l'un des plus riches seigneurs d'Angleterre; il a 2,680,000 francs de revenus territoriaux.

(*N. du T.*)

fantasque à dîner seul, en dépensant le double de ce que coûterait ailleurs un repas beaucoup meilleur. Mais personne ne s'y nourrit, excepté les jours de grands galas, de festins semi-publics. Les soupers ont passé de mode, le jeu est monopolisé par le club de Crockford [1], et on ne fait pas même, dans celui de Brookes, une simple partie de whist. Vers midi, on y voit entrer les gobe-mouches du parti, qui se mettent à lire attentivement les journaux et à regarder par la fenêtre; sur les quatre ou cinq heures la compagnie commence à devenir nombreuse, lords et gentlemen whigs arrivent avant ou après leurs promenades à cheval, et passent rapidement en revue les bruits et les nouvelles du matin.

Mais l'après-dîner est le moment où le club de Brookes est le plus fréquenté. Si vous vous trouvez à dîner avec deux ou trois vieux gentlemen whigs, il y a dix à parier contre un qu'en vous quittant, sur les onze heures, ils vous diront qu'ils se rendent au club de Brookes.

Le samedi ou le dimanche, ou lorsque les chambres du parlement ne siégent pas (car elles tiennent lieu de tous les clubs), les clubistes de Brookes se réunissent de tous les quartiers de Londres, entre onze heures du soir et une heure, pour entendre le détail complet des nouvelles du jour; et c'est par cette cérémonie solennelle de la religion des whigs, qu'ils terminent une journée employée à la défense du parti.

Cette occupation peut être fort agréable, mais, sur mon âme, je ne comprends pas comment un être sensé peut y prendre moitié autant de plaisir qu'à s'aller tranquillement coucher.

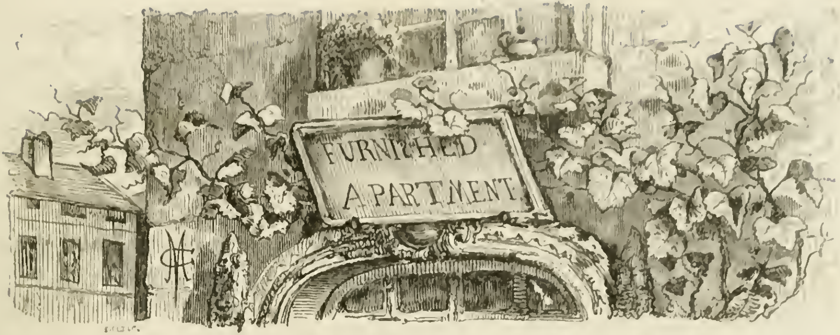
Un membre du parlement.

[1] Maison de jeu particulière, où l'on n'admet que des hauts personnages.
(*N. du T.*)





LA MAITRESSE D'HOTEL.



LA MAITRESSE DE MAISON MEUBLÉE.



La maîtresse de maison meublée est une personne qui, sous plus d'un rapport, vit en mettant les gens dedans. C'est peut-être la meilleure définition qu'on en puisse donner; car il ne suffit pas de dire qu'une maîtresse de maison meublée est une femme qui loue des logements. Il y a beaucoup de femmes qui tiennent des appartements parce qu'elles n'ont pas d'autres moyens d'existence: ainsi les pauvres vieilles filles, les veuves de médecins et d'officiers à demi-solde, seules et sans appui dans le monde, et d'autres personnes qui ont vu des jours meilleurs; mais nous n'en parlerons pas, car la description de leur caractère ne saurait intéresser que les usuriers, les hommes de loi madrés, et les officiers des shérifs. L'individu que nous nous proposons de peindre est la maîtresse de maison meublée ordinaire et par profession.

L'état dont nous nous occupons est, pour plusieurs raisons puissantes, exclusivement réservé aux femmes. Non-seulement, dans une maison meublée comme ailleurs, il faut entamer avec le boulanger, l'épicier, le laitier, le savetier et la blanchisseuse, certaines négociations qui demandent un diplomate femelle; mais encore il y a une certaine conduite à tenir à l'égard des locataires eux-mêmes: il faut savoir les prendre, et personne ne peut s'en acquitter ausi convenablement qu'une femme. Dans toutes les relations d'affaires, les filles d'Ève méritent incontestablement d'être appelées le sexe le plus doux, et si elles n'aimaient à conclure des marchés au point d'acheter parfois beaucoup au delà de leurs besoins, les marchands de nouveautés, les bijoutiers et les tapissiers réaliseraient de moins amples bénéfices.

Savoir prendre quelqu'un, c'est savoir lui en imposer, en un mot, le tromper par des phrases et de vaines protestations : c'est un art qu'il est quelquefois difficile à un homme de pratiquer; car, laquais ou garçon, il court, si ses ruses sont découvertes, le risque d'être bâtonné ou jeté du haut en bas des escaliers. Nous nous faisons un point d'honneur de ne pas nous laisser tromper par des hommes; nous nous regardons comme des lâches quand nous avons acquis la certitude d'avoir été leurs dupes, et plutôt que de subir cet affront, nous chercherions chicane pour la neuvième partie d'un cheveu.

Mais, en dépit de notre aversion pour la fraude, il y a chez la femme, indépendamment des propriétés des ongles et de la langue, quelque chose qui porte à éviter toute collision avec elle. Ce n'est pas la beauté, car nous nous refusons à disputer même avec une marchande de pommes, qui ne songe nullement à nous plaire ; mais un sourire et une douce réponse, même provenant d'une vilaine bouche, sont éminemment utiles au maintien ou au rétablissement de la paix. Nous ignorons si c'est le magnétisme animal ; mais, quoi qu'il en soit, ce quelque chose existe, et il n'est pas nécessaire de consacrer à en chercher la cause une dissertation trop prolongée.

Un fait certain, c'est que la plus belle moitié du genre humain use et abuse de son ascendant sur nous ; la maîtresse de maison meublée se distingue entre toutes par ses manœuvres. Supposez, par exemple, qu'en rentrant le soir, vous trouviez votre boîte à thé allégée d'une manière suspecte, vous ne vous feriez pas scrupule de dire à un hôte : « Qui est-ce qui a visité mon armoire ? » mais vous hésiterez à faire part à une hôtesse de votre conviction intime, à lui déclarer que vous êtes victime d'un larcin ; la délicatesse vous retiendra.

Admettons, toutefois, que cette faiblesse soit étrangère à votre nature, et que vous disiez nettement votre façon de penser, comment supporterez-vous la bourrasque de paroles que vous avez soulevée ?

« Ah ! monsieur, dira la maîtresse de maison meublée, ah bien ! voilà qui est beau ! Dire qu'un gentleman a pu avoir un seul instant une pareille idée ! Il n'y a personne dans cette maison, monsieur, je vous le garantis, capable de toucher à la moindre chose appartenant à un locataire. Quant à Sally, la pauvre fille ! je suis sûre et certaine que vous pourriez lui confier un trésor : elle ne dérangerait pas une épingle ; et quant à moi, j'aimerais mieux me passer de thé, de sucre ou de crême, d'aujourd'hui au mois de juillet prochain (et nous voici à Noël), que d'emprunter un morceau de quoi que ce fût au monde, même en l'absence des individus. Tenez, monsieur, voilà M. Brown, celui qui loge au premier sur le devant, un gentleman, un vrai gentleman ; il demeure ici depuis quatre ans, et ne manque jamais de donner un souverain à la domestique. Il a des amis haut placés, et son frère aîné, qui loge aussi chez moi, est *à tu et à toi* avec le roi des Belges. Eh bien ! pendant le temps qu'il est resté ici, il ne m'a jamais adressé une seule question, il n'a jamais trouvé rien à reprendre ; il n'a pas même examiné une seule note, si ce n'est pour en voir le total. J'en puis dire autant de son frère. Ils n'ont pas fait plus d'attention à ce qu'ils payaient que s'ils eussent été des princes. Je déclare que, pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas que pareille chose fût arrivée, et si j'allais mourir à l'instant même, comme je

suis vivante aujourd'hui, je n'en ferais pas moins le serment que depuis que je tiens une maison, et il y aura de cela dix ans à la fête de la Vierge, pas un gentleman n'a soupçonné pareille chose. Il en est de même aujourd'hui que par le passé; car un gentleman songerait-il à épier, à s'enquérir, à observer, pour voir s'il lui manque trois cuillerées de thé?... mais il y a des personnes pour lesquelles un liard est une somme importante!!»

Après avoir ainsi ajouté l'insulte à la rapine, l'hôtesse courroucée s'élance hors de la chambre, en fermant avec fracas la porte derrière elle.

«Que n'ai-je dissimulé ma perte! vous écriez-vous, que n'a-t-elle emporté la boîte à thé et tout ce qu'elle contient! elle eût du moins épargné à mes oreilles son intolérable discours!»

Ici se présente une question qu'il importe d'examiner, même au risque d'une courte digression. Comment empêcher de petits vols tels que celui qui vient d'être signalé? A moins que le lecteur ne soit dépourvu d'intelligence, il est inutile de lui dire qu'il aurait beau fermer son armoire et mettre la clef dans sa poche; la défiance, au contraire, fait persister dans leur friponnerie les gens d'une probité équivoque, et l'obstacle des précautions prises irrite et développe la rapacité. Prendre trop de soins apparents pour se garantir des fourbes, c'est les mettre au défi. Le mal cependant n'est pas entièrement sans remède. On parvient à guérir même des animaux de leur penchant au pillage, en s'arrangeant pour le punir par lui-même. Un chat s'aventure rarement deux fois dans le garde-manger quand, lors de son premier délit, il a eu la patte serrée dans un piége. L'avis pratique contenu dans le récit suivant sera peut-être utile à quelques-unes des victimes.

Un certain M. Tompkins demeurait depuis quelque temps dans une rue de Londres, qu'il est inutile de nommer. Étant commis dans une maison de la Cité, il s'absentait tous les jours régulièrement, et rentrait à une heure assez avancée. Il n'était pas, en somme, mécontent de son logement; son hôtesse était d'une tolérable civilité, et la servante n'était pas d'une saleté intolérable. Il n'y avait pas d'enfants à remuer et crier dans l'allée; un fou en grosses bottes, et armé d'une flûte, ne faisait pas vacarme au-dessus de la tête du rez-de-chaussée, c'est-à-dire, du gentleman habitant cette partie du logis. Les lits étaient des lieux de repos, et non de souffrance; ils ne contenaient pas de curiosités entomologiques, et étaient pourvus d'une quantité suffisante de couvertures.

Mais (ce mot à la suite d'un éloge ou d'un compliment est le sûr avant-coureur de quelques réserves), mais certaines gens de la maison n'avaient pas toute la probité désirable. Les souris ne mangent ni thé, ni sucre; et si elles mangent du fromage, elles ont coutume de s'en servir sans couteaux. Lorsque les armoires sont fermées à clef et au verrou, et que des provisions qui ne peuvent s'évaporer diminuent mystérieusement, il est inutile qu'un spectre sorte du tombeau pour vous signaler le travail d'un voleur; on n'a pas besoin d'un sorcier pour deviner de quelle nature est le coupable.

C'est ce que pensa M. Tompkins. Mais ne voulant pas accuser tous les habitants du logis, au risque d'en calomnier quelques-uns, et de ne pas obtenir justice, il adopta

un plan au moyen duquel, sans magistrat, sans juré, sans piége d'acier, sans pistolet à ressort, il lui était possible d'infliger au délinquant un châtiment mérité, au moment même de la perpétration du crime.

Il prit donc un beau service à thé appartenant à la maison, et que l'on plaçait ordinairement sur une planche dans une autre armoire, et le transféra dans celle où il serrait ses comestibles. Il l'attacha avec une ficelle à un clou planté dans la partie intérieure de la porte de l'armoire, qu'il ferma à clef, comme de coutume. Il était vraisemblable que la chute des porcelaines suivrait immédiatement toute tentative faite pour ouvrir l'armoire par une personne à laquelle on n'aurait pas fait part de ces arrangements.

Après avoir dressé ses batteries, M. Tompkins se rendit à son bureau.

Le soir, quand il rentra, il trouva dans l'armoire toutes choses dans l'état où il les avait laissées: mais ce bon ordre n'était qu'apparent; et, après plus ample inspection, M. Tompkins s'aperçut qu'un pot au lait manquait, et que les tasses et les soucoupes avaient subi de notables altérations. La maîtresse de la maison ne se montra pas d'une semaine, et quand elle reparut enfin, elle rougit jusqu'au blanc des yeux.

Après cette aventure, M. Tompkins ne perdit plus de thé.

Les gens doués d'un génie observateur peuvent trouver de vifs plaisirs dans une promenade dont le but est de chercher des logements.

Sur un écriteau attaché à une porte ou à une fenêtre voisine, vous lisez :

APPARTMENTS

TO LET,

FURNISHED [1].

Vous frappez. Une servante en pantoufles vous ouvre, et avant que vous ayiez eu le temps de lui dire ce que vous demandez, une femme à l'œil inquiet paraît, à demi cachée par une pèlerine et un bonnet orné de rubans, souriant de toute sa force, et se frottant les mains, comme pour les laver.

«Désirez-vous voir les chambres, monsieur? Par ici, monsieur, s'il vous plaît : vous les trouverez charmantes et bien convenables, je vous assure, monsieur. Anna, descendez et lavez-vous la figure. Montez, monsieur, s'il vous plaît. Nous avons enlevé les tapis, comme vous voyez, monsieur, parce que c'est aujourd'hui vendredi, et c'est le jour où nous faisons régulièrement un nettoyage général. Voilà, monsieur, voilà des chambres meublées avec élégance, et de la manière la plus complète, avec sofa,

[1] Appartements à louer, meublés.
(*N. du T.*)

chaises, bibliothèque, belle table d'acajou, etc. Cette porte, voyez, monsieur, ouvre dans la chambre à coucher. Tout est propre, de bon goût, confortable, monsieur. Le dernier gentleman qui a occupé cette pièce était cousin germain d'un membre du parlement, et il avait coutume de dire—il aimait à rire ce gentleman — : Mistress Miffin, — c'était juste sa manière de parler, monsieur, — mistress Miffin, savez-vous une chose? voici un joli petit endroit. C'était un gentleman bien comme il faut, et il serait encore ici, s'il n'avait été envoyé par le gouvernement je ne sais où... à la Nouvelle-Galles du Sud [1], je crois.»

La durée du précédent discours vous a mis à même de jeter un coup d'œil sur la chambre : peut-être avez-vous remarqué quelque défaut; par exemple, elle est trop sombre, et vous exprimez votre opinion.

«Trop sombre, monsieur! oh! mon Dieu, non, monsieur! Vous n'avez qu'à tirer ce rideau, et la chambre sera aussi claire que possible; voyez, monsieur. J'ai eu autrefois ici un célèbre artiste, monsieur, et je ne le dirais pas si ce n'était pas vrai, et il a déclaré qu'il n'avait jamais trouvé d'atelier aussi commode que cette chambre.

— Cela se peut, madame. Quelles sont vos conditions?

— Est-ce pour rester, ou momentanément?

— Mais je compte passer ici environ six mois.

— Oh! oh! dans ce cas, monsieur... vous voulez dîner seul, je le suppose?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, je devrais peut-être vous demander trois guinées par semaine; mais comme vous demeurez ici quelque temps, je me contenterai de deux guinées et demie, logement et nourriture, tout compris.»

Le marché, si vous êtes disposé à le conclure, se termine comme tous les marchés, à moins que vous ne soyiez totalement dépourvu d'expérience, par une diminution de huit à dix shillings. Si vous avez intérieurement résolu de ne rien avoir à démêler avec la maison, vous prenez un air de réflexion, et dites que vous repasserez.

Nous avons toujours été embarrassé de savoir précisement où loge la maîtresse de maison meublée, car, dans chaque maison, le rez-de-chaussée, le premier, le second, sont loués ou à louer; on peut même voir un écriteau à la fenêtre de toute mansarde vacante. Quelquefois il y a dans la cour un gîte d'un aspect étrange, qu'habite sans doute la maîtresse de maison : sa demeure, si elle n'était pas sur le derrière, semblerait devoir être sous terre, et la dame chez laquelle nous avons récemment séjourné avait véritablement l'air de sortir du trou à charbon, quand nous la faisions monter à l'improviste à notre citadelle aérienne.

Il est également difficile de juger, d'après les apparences extérieures, si la maîtresse de maison meublée est fille, femme ou veuve. En prenant des informations, on découvre ordinairement qu'elle est mariée : tantôt son mari l'a abandonnée; tantôt il est sommelier dans une famille noble, ou commis expéditionnaire dans les bureaux d'un homme de loi; presque toujours il a une occupation qui le tient éloigné de la

[1] Lieu de déportation.
(*N. du T.*)

maison. C'est souvent un personnage mystérieux, dont les visites sont rares, et faites à une heure avancée : un coup de sonnette furtif les annonce, et, au bout de quelques minutes, un parfum de foie grillé et de lard s'exhale de la salle à manger.

Plus d'une maîtresse de maison meublée a des enfants, un garçon chétif, et une fille qu'on prendrait pour une jeune acrobate. Ces enfants sont ordinairement gâtés, importuns et bruyants à l'extrême. Ils vont tous les matins à un externat du voisinage, et le jour de leur naissance, qu'on célèbre régulièrement avec une grande solennité, quelques-uns de leurs jeunes amis sont invités à prendre part d'une grande réjouissance, dans les régions inférieures, si la maison est pleine, ou dans la chambre du locataire qui a le malheur de se trouver absent. Jamais on n'oublie, en ces circonstances, de faire débiter des morceaux choisis de littérature, et danser un *pas seul*, à chacun des prodiges, en présence et pour la satisfaction des parents et amis assistant à la fête.

Ne vous fiez pas trop imprudemment à une maîtresse de maison meublée qui a une fille à marier. Faute d'avoir songé à ce point, un de mes amis, un gentleman du nom de Smith, fut près d'être victime d'un sérieux accident. Il tomba malade, et les soins que lui prodigua la fille de son hôtesse, jeune personne douée, il en convient, de quelques attraits, furent dirigés de telle sorte qu'il eut besoin de toute sa prudence, de toute sa force morale, pour échapper à un mariage inopportun.

Rappelez-vous qu'il y a un dilemme où l'on se jette beaucoup plus aisément qu'on n'en sort : l'une des cornes de ce formidable argument est le mariage avec ses dangers, l'autre, la loi avec ses coûteuses réparations.

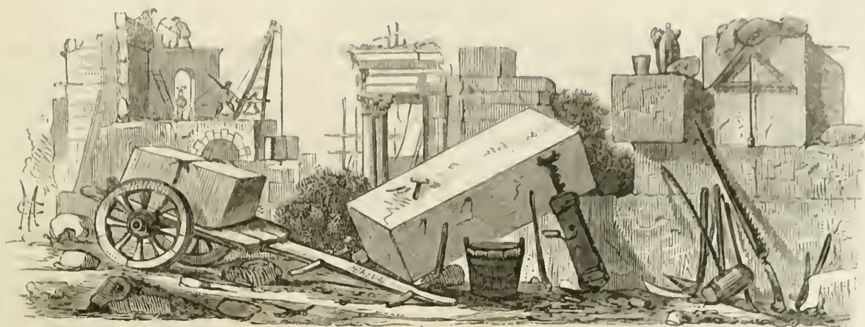
Ici nous avons une importante remarque à faire.

L'augmentation récente du nombre des mariages doit remplir tous ceux qui réfléchissent d'alarmes et d'appréhensions. Sans doute il y a beaucoup de causes qui prédisposent à contracter de téméraires unions; mais nous sommes certain qu'une des principales est le manque de comfort dont les jeunes gens ont à souffrir dans les maisons meublées. Il est grand temps qu'on présente au parlement un bill pour la réforme des maîtresses de maisons meublées. Il est facile de voir sur quels fondements doit reposer un pareil bill. Exaltez la moralité de la maîtresse de maison meublée, donnez-lui des principes solides, enfin, éduquez-la : il s'en suivra que sa conduite deviendra meilleure, et plus d'un jeune homme, mécontent aujourd'hui de son appartement et de sa condition, heureux de jouir de la tranquillité et du bien-être domestique, regardera son domicile comme sa propre maison; vivant dans une douce solitude, il ne sera plus tenté de l'échanger contre un état dont les avantages sont loin de compenser les inconvénients.

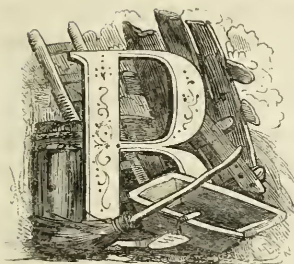
PAUL PRENDERGAST.



LE MANŒUVRE



LE MANOEUVRE.



EAUCOUP de gens connaissent l'histoire de ce manœuvre qui paria avec un enfant employé dans la même partie, qu'il le porterait sain et sauf dans son auge, jusqu'au haut d'une maison de cinq étages. Ce tour de force fut accompli, et le porteur enthousiasmé célébra son triomphe par des cris de joie.

«Eh bien ! dit l'enfant, qui eût été incontestablement mis en pièces si l'autre avait fait un faux pas, eh bien ! j'ai cru un instant que je gagnerais lorsque, un peu plus d'à moitié chemin, vous avez trébuché!»

Il est impossible de ne pas rire de cette insouciance, qui caractérise si bien les Irlandais, mes pauvres compatriotes. Cette histoire est probablement imaginée à plaisir, mais il est impossible de se méprendre sur la nationalité de ses détails et de sa morale. Paddy [1] aime passionnément à rire; il faut qu'il plaisante à tout prix, quelles qu'en soient les conséquences. Jamais il ne consentira à gréer tranquillement sa barque, et à descendre sans bruit le courant de la vie. Non, vraiment! ayant les brisants devant lui, il jouera avec ses rames, et mêlera ensemble le rire et la mort.

Est-ce insensibilité? Oh ! non. Quand il est affranchi de l'influence de ces trois excitations qu'on peut appeler l'écueil de l'Irlande, celle du whiskey, de l'esprit sectaire, ou de la politique, le cœur de Paddy est plein des sympathies et des affections les plus généreuses. Il pleurera du malheur des autres, mais il rira du sien.

[1] Nom générique de l'Irlandais.

(*N. du T.*)

Je me rappelle avoir entendu autrefois parler d'un jeune paysan, nommé Alick Grace, qui avait perdu tout son bien par la banqueroute d'une banque provinciale; un gentleman le vit revenir à sa ferme, et s'aperçut qu'il était en proie à une vive émotion : il courait, s'agitait et faisait tourner sa canne; enfin il perdit toute énergie, et, s'appuyant la tête contre un arbre, le pauvre garçon fondit en larmes.

« Fi donc, Alick, s'écria le gentleman, fi donc; supportez vos malheurs en homme; vous avez de la jeunesse, de la santé, de la force et un bon caractère: montrez plus de fermeté, Alick Grace.

— C'est bon à dire, et vous avez raison, monsieur; un garçon comme moi doit s'inquiéter peu de ce qui lui arrive, et il aurait tort de tomber comme la foudre sur de pauvres commis, et de les accabler de menaces; mais, ce qui me perce le cœur, c'est l'image de Marie Mulvany, que Dieu veille sur elle! Je la vois encore, postée comme une statue en face de la banque, pressant contre son sein ses petits enfants; la modique somme que son jeune mari lui avait laissée avait disparu, et il ne lui restait plus à prendre que le grand chemin. En la regardant, j'ai cessé de songer à mes propres fonds, et j'ai fini par penser que, si je les avais encore, je les lui donnerais, à cette chère enfant!

— Épousez-la, Alick, dit le gentleman.

— Je le ferais volontiers, monsieur, et je me chargerais des enfants du pauvre Larry par-dessus le marché; mais je ne voudrais pas la blesser en lui faisant des propositions inconsidérées, car je sais bien que son cœur est dans la tombe de son mari. Vous m'avez étonné, monsieur, en vous figurant qu'Alick Grace était capable de déplorer la perte de son propre argent.»

Ce petit épisode sera peut-être considéré comme un hors-d'œuvre; on dira que le devoir de l'écrivain était de s'occuper d'un seul objet, mais c'est une chose que je trouve difficile, quand je traite des habitants de l'Irlande, parce que l'abondance des matières m'entraîne malgré moi.

Quarante manœuvres au moins passent matin et soir devant la porte de notre demeure; le bruit de leur conversation en patois monte jusqu'à moi, quoiqu'il n'y ait parmi eux ni réjouissance ni dispute; car le manœuvre est un être pacifique, excepté peut-être le dimanche. Ce jour-là, il perd son identité, et échange son bonnet pour un chapeau, sa veste pour son habit national, son auge pour une canne; ce n'est plus une machine à faire du mortier, ascendante et descendante; c'est un véritable enfant de l'Irlande. Il demeure ordinairement dans le voisinage de Saffron Hill, Seven Dials, Paddington, ou Jew's Row, Chelsea, et là, le dimanche matin, il se permet quelquefois des escapades qui causent invariablement beaucoup d'hilarité dans les bureaux de police. Le reste de la semaine, c'est une mécanique bien ordonnée, un être soigneux et circonspect. Il sait bien que la destinée l'a conduit en pays ennemi, il sait que tous les ouvriers anglais s'estimeraient heureux qu'il fût resté misérable dans son île natale, sans empiéter sur ce qu'ils regardent comme leur propriété exclusive.

Le manœuvre irlandais n'a besoin pour vivre que d'un tiers des aliments nécessaires à la subsistance d'un Anglais, et il fait un tiers d'ouvrage de plus. Il mange son

repas de midi, que lui apporte un enfant rosé, ou une *colleen*[1] aux blonds cheveux, sous le mur qu'il est occupé de construire. Il ne fait pas attention au temps, il tâche d'être également inattentif aux reproches que lui adressent ceux qui se nourrissent de pain et de lard, tandis qu'il se contente d'un hareng et de pommes de terre. Il sacrifie, sans penser que c'est un sacrifice, une portion de son gain pour ne pas laisser sa vieille mère à la charge de la paroisse. Ses charités sont volontaires; un Irlandais est généreux, quelle que soit sa pauvreté; s'il n'a pas d'argent à prêter, il donne sa sympathie, son temps, ses affections; son cœur n'est jamais fermé, même quand sa bourse est vide.

Tel est Lawrence Larkin, ou, comme on l'appelle, Larry Larkin; je ne puis choisir de meilleur spécimen que Larry, que je connais depuis longtemps, et dont j'honore les vertus: peu m'importe qu'un homme ait sur ses épaules une épaulette ou une auge, s'il se distingue par de nobles sentiments, j'honore son cœur, et non la charge qu'il porte.

Larry est un manœuvre pur sang, une créature qui se meut perpétuellement entre la terre et le ciel, qui ne cesse de monter et de descendre, dont l'existence dépend de la solidité et de la stabilité d'une échelle, et du balancement d'une auge. Voyez-le se préparer à son ascension : son auge est chargée de briques jusqu'aux bords; il se frotte les mains pour activer la circulation engourdie; il soulève son fardeau pour s'assurer si les briques ne courent pas risque de tomber, et les jugeant bien placées, il assujettit l'auge sur ses épaules, de manière qu'elle semble partie intégrante de son vêtement. Cette auge est traitée par lui comme un signe d'honneur; et, en effet, Larry, quoi de plus honorable que ce signe de votre utile industrie?

L'auge une fois fixée, il monte avec fermeté, avec légèreté, avec vitesse même, eu égard au poids qu'il porte. Contemplez-le: il est de taille moyenne, mais musculeux et charnu. N'a-t-il pas dans ses manières moins de gaieté et d'insouciance irlandaises que tout autre travailleur en plein air? Les ouvriers que leurs occupations tiennent enfermés sont d'ordinaire moins vifs, moins joyeux que ceux qui sont exposés à l'air libre, même dans une cité; mais les travaux de Larry Larkin, quoique extérieurs, exigent à la fois de la force et de l'attention; un faux pas sur l'échelle serait pour lui la mort, et il le sait; il s'abstient de chanter, mais il est heureux. Sa veste de flanelle blanche est poudrée d'un mélange de chaux et de briques; ses bas sont couverts d'une semblable moucheture; ses souliers sont innocents du cirage; son chapeau, bas, plat, arrondi, n'est pas enfoncé sur le derrière de sa tête, de sorte que vous apercevez les boucles épaisses et touffues de ses cheveux poudrés de chaux.

Le principal attribut corporel de Larry est la force; sa grande qualité physique est la patience. Il n'y a pas de variété, pas de changement dans ses occupations; en conséquence, le manœuvre est le plus ferme et le plus inflexible des Irlandais.

Parfois, lorsque le vent chasse la fumée dans une direction opposée, et que les nuages se dispersent, le manœuvre appuie un moment les bras sur l'auge qui repose

[1] Mot de patois irlandais, fille; *colleen beg*, petite fille; *colleen oge*, jeune fille.
(*N. du T.*)

au coin de la corniche d'une grande maison, lève la tête vers le ciel clair et bleu, et remplit ses larges poumons d'une longue gorgée du céleste élixir. Qui peut dire quels torrents d'idées, quels flots de précieux souvenirs s'amoncèlent dans son cœur en l'espace de quelques instants? Il ne sait comment lui viennent ces mystérieux visiteurs ; mais portés sur les ailes du vent d'ouest, ils arrivent de son île natale; ils ne sont point imprégnés des parfums de l'opulence, cette idole des esprits plus grossiers que celui du pauvre Irlandais, mais ils sont chargés des songes de ses jeunes affections : la bénédiction de sa mère, les conseils de son père, les adieux de quelque jeune fille, la danse, les plaisanteries, peut-être le combat de la dernière foire, se représentent vivement colorés aux yeux de son imagination. Le souvenir d'un chant d'amour diminue le tumulte de la rue, quoique les lèvres qui l'ont fredonné soient peut-être froides depuis longtemps. A force de contempler l'immensité du ciel, le manœuvre transforme en ses collines natales la fumée suspendue comme un drap mortuaire au-dessus de la grande cité, et si le gazouillement d'un oiseau captif monte dans l'air, l'Irlandais sent son cœur se gonfler dans sa poitrine. Les fredons de l'alouette, le sifflement du merle, les chants de la grive, le cri monotone du pluvier, cette harmonie de la vie des champs, retentissent à ses oreilles.

Tout cela a paru dans l'espace d'une minute, en moitié moins de temps qu'il en faut pour lire ce que j'ai écrit. Puis adieu les rêves de son pays, adieu les joyeuses chimères; ce n'est plus que le manœuvre, pauvre, patient, laborieux, qui descend avec son auge pour remonter encore, mais non plus pour rêver.

Ces visions sont rares, et séparées les unes des autres par de longs intervalles; mais elles revivifient l'esprit du pauvre homme, et quand il quitte son poste, sa démarche est plus ferme, et son œil plus brillant. Elles ressemblent à la source de la montagne, à la source qui se jette au sein du lac silencieux : quoiqu'elle perde son identité dans les eaux dormantes, elle purifie jusqu'à un certain point le marécage stagnant; elle déracine les herbes qui en encombrent le fond; elle apporte dans la vallée la liberté de la colline.

J'ai remarqué que les récréations de la campagne, la promenade sur les coteaux en plein air, loin des cités, le jeu de la crosse sur la pelouse communale, communiquent aux ouvriers une force et une vivacité nouvelle, et augmentent leur disposition au travail; mais les délassements fiévreux et malsains de la ville, la pinte et la pipe de la taverne, les drames bâtards des petits théâtres, dissipent sans amuser. Nos législateurs feraient bien d'encourager les migrations occasionnelles de nos classes laborieuses dans les environs de Londres, où l'on peut jouir de divertissements ruraux en des conditions propres à donner la santé et la tranquillité d'esprit.

Personne, je le répète, n'est capable de reconnaître un manœuvre le dimanche. Il jette à la fois son auge, son habit et ses soucis, comme un serpent se dépouille de sa peau; armé de son shillala [1], il est, le dimanche, comme tout autre Irlandais, prêt

[1] Bâton de chêne : c'est une arme terrible dont les Irlandais se servent trop fréquemment pour vider leurs discussions.

(*N. du T.*)

au plaisir ou au combat, à la plaisanterie ou aux querelles : les dimanches, Larry Larkin même est un Irlandais complet ; les autres jours, c'est un manœuvre.

De temps à autre, quand l'ouvrage ne donne pas, Larry travaille pour ses voisins : il vient réparer une tranchée, arranger un mur, appliquer, comme il dit, «du ciment romain, que Dieu garde! »

Lawrence a retouché le tuyau de la serre une demi-douzaine de fois, et la dernière fois qu'il y a regardé, on lui a reproché que ce malheureux tuyau fumait toujours, et que les plantes étaient empestées.

«Je m'y attendais, répliqua-t-il, oui, je m'en étais douté ; je l'ai dit à Peggy : Peggy, lui ai-je dit, on m'envoie chercher pour la serre; je parierais que c'est encore ce maudit tuyau qui fume. Si ça continue, toutes les plantes auront péri à la Notre-Dame prochaine.

— Mais c'est votre faute; vous m'aviez assuré que vous le mettriez en état.

— C'est ce que j'ai fait ; mais il est redevenu mauvais : c'est ce que le docteur appelle une rechute, et il n'y a pas moyen de s'y opposer. Certes l'air de Londres ferait fumer toutes les cheminées qu'on a jamais bâties : ne m'étouffe-t-il pas moi-même, ainsi que Peggy, et les enfants? il est si épais que, ma foi, on y trouverait à manger et à boire; mais, tout mauvais que soient les temps, nous n'en sommes pas encore réduits à vivre de cette nourriture, Dieu soit loué!

— Pour qui travaillez-vous maintenant, Larry?

— Pour un gentleman très-riche, qui fait bâtir considérablement, quoiqu'il ne fût pas beaucoup plus fortuné que moi lors de son arrivée à Londres. J'ai entendu dire qu'à cette époque il remettait le soin de le vêtir à la grâce du Tout-Puissant; il n'était déjà plus un petit garçon, mais c'était un beau brin de jeune homme. Il alla trouver un gentleman qui (puisse-t-il jouir du repos céleste!) avait mille bontés pour les pauvres Irlandais, et il demanda de l'ouvrage. Il y avait un gros monceau de pierres dans un coin de la cour : «Vous n'avez pas d'ouvrage, mon ami, dit le gentleman, prenez-moi ces pierres, et portez-les au coin d'en face.» Le pauvre étranger se mit au travail, et fit ce qu'on lui commandait. Quand il eut achevé, il avertit le maître, et lui demanda s'il n'avait pas de nouveaux ordres à lui donner : «Maintenant, dit le maître, reprenez ces pierres une à une, et reportez-les où elles étaient.» L'Irlandais obéit, et vint dire au maître que c'était fait. Le maître fut enchanté, voyez-vous, parce que l'ouvrier avait exécuté à la lettre ce qui lui avait été ordonné, ni plus ni moins, sans adresser de questions : «Vous travaillerez pour moi, dit le maître.» Et il lui donna constamment de l'emploi. Depuis ce temps-là, notre Irlandais monta, monta, monta, comme le feu dans une maison; il eut du bon sens et de bonnes chances; il travailla avec ardeur, tranquillement, sans faire de bruit, et il est arrivé.»

Durant cette dernière partie de ces observations, Larry avait examiné l'état du tuyau, et, en dépit de l'air, il déclara de nouveau qu'il pourrait le réparer.

«Pour combien de temps, Larry?

— Ah! vous me faites là une question embarrassante; quel docteur se flatterait de pouvoir y répondre? Ne songeons qu'à nous débarrasser de la maladie pour le moment. Je vais retourner à la maison, où l'on a besoin de moi; car, voyez-vous, je

suis un peu fatigué aujourd'hui, et je vais vous dire pourquoi : lorsque j'ai quitté l'Irlande, je n'ai laissé auprès de ma pauvre mère que mon petit frère Barney, un tout petit garçon, que ma mère adorait ; mais il a mal tourné, et a quitté le pays. Je ne pouvais pas faire grand'chose pour cette pauvre mère isolée; elle était bien loin de moi ; mais je pensais souvent à elle, et, de temps en temps, lui envoyais une bagatelle, avec un mot pour lui apprendre comment je me tenais sur l'échelle de la vie, tantôt en haut, tantôt en bas, ni plus ni moins que les gens de qualité. Il y en a beaucoup qui, comme leurs maisons, sont recouverts de ciment romain (que Dieu le garde!), afin de paraître ce qu'ils ne sont pas; mais ce n'est pas mon affaire : je dirai seulement qu'après tout, rien n'est comparable à la vraie chaux et à la pierre. Or donc, ma femme me dit un jour, ou plutôt une nuit; — c'était un samedi, et j'avais gagné considérablement cette semaine-là, car je travaillais à la tâche, et, me sentant de l'activité, j'avais pioché du matin au soir. Ma femme me faisait une gorgée de punch; j'avais étalé mon argent, et mis à part une couple de shillings pour m'avoir une paire de souliers, et d'autres pour le loyer. Il m'en restait encore un peu, et Peggy me dit : « Larry, me dit-elle, notre Père céleste est bien bon pour nous dans un pays étranger, dit-elle (car elle avait été élevée dans la crainte de Dieu), et vous êtes un bon mari et un bon père, et l'homme le plus tranquille qui soit en Irlande ou ailleurs, quand vous n'avez pas bu un coup de trop, dit-elle (je devrais être honteux de faire moi-même mon éloge; mais ce furent là ses propres paroles); je vous vois souvent immobile comme une colonne, les regards fixes, sans rien dire ni rien voir, jusqu'à ce que vos yeux se remplissent de larmes, et alors, Larry, je sais que vous pensez à votre vieille mère, et à la solitude dont elle a eu à souffrir dans ses vieux jours; et voici, ajouta-t-elle en me présentant un sac de cuir, voici de quoi la faire venir ici; c'est ce que j'ai économisé dans mon métier de blanchisseuse; mettez cette bagatelle avec le reste; voilà quatre mois qu'il ne m'est entré une goutte de bière dans le gosier, et je ne le regrette pas; vous serez heureux de la voir, Larry, et nous rendrons la vieille femme heureuse, et elle prendra plaisir à voir ses petits enfants. Souvent, lorsque je portais du pain à ma bouche, j'ai songé que votre mère n'avait peut-être rien qu'une pomme de terre cuite à l'eau ! Envoyez-la donc chercher, Larry, au nom de Dieu; nous n'en serons pas plus pauvres, car le souffle d'une mère est une bénédiction dans la maison d'un pauvre homme. »

« Eh bien ! j'avais pris Peggy dans sa jeunesse; ses deux joues étaient autrefois comme deux roses, elles sont aujourd'hui blanches comme du plâtre; mais je crois que jamais rien ne me parut aussi beau qu'elle était belle en ce moment; et pendant que sa main endurcie par le travail tremblait dans la mienne, il me fut impossible de parler, mais je me cachai la figure dans son tablier, et je versai des pleurs, de quoi faire une auge de mortier. La pauvre créature, se priver ainsi pour ma mère !

« Or donc la vieille est arrivée, et nous aurions tous été bien heureux; mais la pauvre mère ne pouvait oublier Barney, l'enfant qui l'avait quittée. Ce matin même nous étions grandement occupés aux maisons neuves, et le maître avait donné de l'ouvrage à plusieurs enfants (Dieu l'en récompense !), j'ai vu parmi eux deux ou trois étrangers, et entre autres un petit garçon de mine chétive; je l'ai contemplé avec

beaucoup d'attention. «Mon ami, lui ai-je dit, ne remplissez pas l'auge, car vous ne seriez pas capable de la porter; et tenez vous ferme, lui ai-je dit, je vais aller derrière vous.»

«Là-dessus il a mis l'auge sur ses épaules, mais maladroitement, et comme un jeune soldat qui porte pour la première fois le mousquet.

«Je ne pourrai jamais me tenir ferme, m'a-t-il dit avec un sourire.

«Ce sourire, l'expression de ses yeux creux, mais brillants, sa physionomie d'affamé, m'ont donné la chair de poule. La mort est assez triste à regarder quand elle est froide et glacée; mais elle est affreuse à voir lorsqu'il reste encore assez de vie pour donner du feu au regard, et que tout le reste du corps est inanimé. Je ne sais pourquoi, en montant à l'échelle derrière lui, il m'a semblé suivre un cadavre.

«A peine avait-il monté un échelon qu'il a chancelé; j'ai lâché ma charge, et l'ai saisi au moment où il allait tomber à la renverse. Je l'ai porté en bas; il était aussi léger qu'un enfant de deux ans; il ne pesait pas une once. Un de vos fashionables qui passait l'a regardé, en disant: «Il est ivre.» Je n'ai pu faire aucune réponse, car j'étais indigné de l'injustice du monde. Il n'y avait pas trois minutes que l'haleine de l'enfant avait effleuré ma joue, et elle était aussi pure d'alcool que celle d'un nouveau-né; mais Jerry Clure, une bonne langue, un gaillard qui parle bien quand il veut, s'est chargé de riposter à ce monsieur: «S'il a quelque chose de trop, c'est le besoin, dit-il; je crois qu'il y a vingt-quatre heures au moins qu'il n'a bu ni mangé; et c'est un péché et une honte, de la part de gens comme vous, qui avez tout en abondance, d'insulter ainsi un étranger. Quand un pauvre exténué chancelle, c'est qu'il est ivre; quand un riche va de travers après un dîner qui rassasierait une femme et cinq enfants, c'est qu'il est un peu en train.»

«Telles ont été les paroles de Jerry Clure; et en même temps, comme nous étions tous groupés autour de l'enfant, l'un présentant de l'eau, l'autre du whiskey, faisant tous ce que nous pouvions, ma pauvre mère m'a apporté mon dîner. «Qu'y a-t-il?» a-t-elle dit, et on le lui a appris. Là-dessus elle s'est fait jour dans la foule, car c'est une femme compatissante. « Donnez-lui de l'air, a-t-elle dit», et, pendant qu'on s'écartait, elle l'a regardé en face; et alors... mon Dieu!... le cri qu'elle a poussé aurait percé un cœur de pierre. Elle a tendu les bras, et s'est précipitée vers le pauvre étranger.»

Larry se détourna pour cacher une émotion qui honore l'homme, et dont cependant l'homme est toujours honteux.

«J'ai su alors qui c'était, reprit-il; j'ai su que le pauvre enfant était mon propre frère!»

Il s'arrêta, et ajouta après un moment de silence:

Je me demande comment, dans cette époque de progrès, les savants comprennent ce qui attire deux individus l'un vers l'autre sans aucun motif et involontairement. Je suis trop vieux pour faire attention à des étrangers; mais dès que j'ai vu ce petit garçon, j'ai senti mon cœur entraîné vers lui: je ne sais quelle secrète inclination pour lui me remuait intérieurement. C'est la nature, je le suppose; qu'on retourne la chose de la manière qu'on voudra, c'est la nature. Ils ne peuvent aller au delà;

ils ne parviennent pas à la dépasser, avec toute leur science; il faut que la nature ait son cours. Et pourquoi pas?»

Je lui demandai comment se portait son frère.

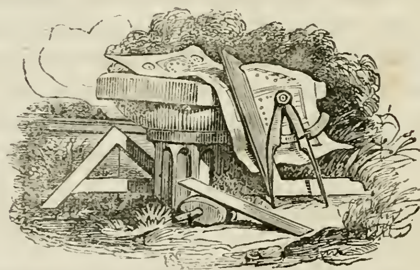
«Il a mené une vie errante, madame, mais dont la fin sera paisible, je l'espère; il est trop mal pour vivre longtemps, mais au moins sa mère et ses parents sont auprès de lui, et le Seigneur est miséricordieux!»

Les traits de Lawrence Larkin reprirent leur expression accoutumée. Il remit son auge sur son dos et s'éloigna.

Peu de gens accorderaient de l'attention à Larry en passant auprès de lui dans la rue. Durant la semaine, c'est un manœuvre, une créature condamnée à porter une auge et à gâcher du mortier, et voilà tout! Le dimanche on le confond avec cette foule de pauvres Irlandais, d'Irlandais déréglés, de misérables Irlandais, de sales Irlandais, haïs d'une haine amère, mais bien injuste et bien imméritée, par les Anglais de la même classe, tandis que ceux d'un rang plus élevé regardent mes compatriotes comme des êtres remuants, qui sont ridicules ou dangereux.

Larry Larkin, le manœuvre, mérite-t-il, me dira-t-on, d'être observé avec autant de soin que vous le faites? Croyez-moi, lecteur anglais, le caractère de Larry n'est point rare parmi les gens que vous ne remarquez pas, ou que vous méprisez.

Mistress S. C. Hall.

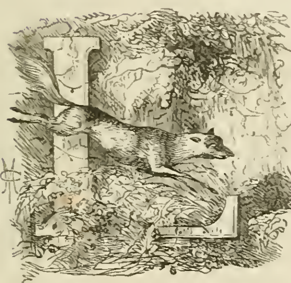




LE VIEUX SQUIRE



LE VIEUX SQUIRE.[1]



Le vieux squire, ou, en d'autres termes, le squire de la vieille roche, est le fils aîné de John Bull, l'idéal du peuple anglais, le résumé typique de la nation: il en partage les bonnes qualités, il en adopte tous les préjugés. Il est couvert de préjugés; il s'en nourrit, il s'en habille: ce sont les objets de ses rêves, l'assaisonnement de ses mets, les épices de sa coupe; ils entrent même dans ses prières, et sont complétement soumis à sa volonté.

Il y a dans le parc et les bois du vieux squire des chênes et des ormeaux robustes, dont les troncs noueux et tortueux portent les signes d'une durée séculaire: mais la grandeur de leurs cimes imposantes est loin d'égaler celle des préjugés de leur propriétaire; comparés à ceux-ci, ces arbres colossaux ne sont que des baguettes. Le vieux squire n'a pas plusieurs siècles, mais ses préjugés les ont, car ils ont été transmis de génération en génération en même temps que les biens patrimoniaux. Ils ont, pour nous servir d'une autre image, grimpé sur les épaules de ses ancêtres, et sauté d'un héritier à l'héritier subséquent: maintenant, vénérables

[1] Ce titre, qu'on prononce *squaïre,* caractérise en Angleterre le premier degré de la noblesse, comme chez nous la particule *de;* il est devenu banal et se prodigue abusivement: on le donne assez ordinairement dans les provinces aux individus les plus riches et les plus influents d'une commune, aux *seigneurs d'un village.* Cet article tout anglais par la forme et par le fond, donne une idée très-exacte des préjugés de la vieille aristocratie britannique.

(*N. du T.*)

par leur âge, bien nourris, indestructibles, ils sont commodément posés sur le dos du représentant de la famille, et il n'y est pas moins accoutumé qu'au collet de son habit. Il s'enrhumerait s'il ne les portait pas; il périrait s'il s'en séparait un instant. Gardez-vous donc de les approcher de trop près, de les effaroucher; car, tout récemment encore, ils ont eu des insultes à subir, et, victimes de graves impertinences, ils sont devenus craintifs et méticuleux dans leurs vieux jours. Bien plus, d'infâmes radicaux n'ont pas hésité, dans cet âge pervers, à diriger contre eux des coups terribles, et c'est avec une peine infinie que le vieux squire est parvenu à protéger ces préjugés chéris. Aussi n'est-il pas nécessaire de leur frotter le dos, comme celui d'un chat, pour les voir grincer des dents et lancer des étincelles: il suffit d'un regard pour les mettre en fureur, et vous êtes sûr qu'à l'approche du moindre danger ils vont se hérisser comme un nid de porcs-épics.

Le vieux squire, comme son père, est sincère et cordial en sa haine comme en son amour. Quel est l'objet de celui-ci? La patrie d'abord, la seule sur la terre qui soit digne de ce nom, au dire de notre héros. Il aime aussi la constitution; mais ne lui demandez pas ce que c'est, si vous ne voulez éprouver la pesanteur de sa canne: c'est la constitution, la plus belle chose qui soit au monde, et valant d'autant plus que c'est un mystère, comme le symbole des apôtres. Est-il nécessaire que la foule la comprenne, et ne suffit-il pas que ce soit notre glorieuse constitution? N'êtes-vous pas satisfait d'en sentir toute la bonté, sans chercher à pénétrer jusqu'au fond de ses entrailles, au risque de la détruire, comme un ignorant qui touche aux rouages d'une horloge? N'est-ce pas assez que le soleil brille pour vous sans chercher à en analyser les rayons? Avez-vous besoin de monter là haut pour en examiner la substance? La constitution est donc la constitution; n'exigez pas de définitions plus catégoriques; tout florissant que soit le pays, il ne serait rien sans elle; il ne vaudrait pas mieux qu'un lièvre sans farce, qu'une lanterne sans chandelle, qu'une église sans clocher et sans sonnerie.

Le vieux squire aime donc la constitution, et il le doit, car n'a-t-elle pas été éminemment utile à ses ancêtres et à lui-même? N'a-t-elle pas contenu la populace, en dépit de la révolution française? Ne nous a-t-elle pas appris à tous à craindre Dieu et à honorer le roi? N'a-t-elle pas assuré au vieux squire les propriétés de sa famille, à son frère Edwin les dignités ecclésiastiques, à Frédéric et à George celles de l'armée et de la marine? Concevrait-on la possibilité d'une constitution meilleure, si les whigs se dispensaient de présenter des bills de réforme?

Par la même raison qu'il idolâtre à juste titre la vieille, mystérieuse et bienfaisante constitution de l'Angleterre, qu'il l'exalte jusqu'au septième ciel, le vieux squire déteste tout ce qui lui est contraire, hommes et choses. Il hait les Français, parce qu'il chérit son pays. «Il faut, dit-il, que nous soyons bien dégénérés pour ne pas trouver aujourd'hui, à l'exemple de nos sages ancêtres, un prétexte de leur chercher querelle, et de les étriller d'importance. Toute notre gloire n'est-elle pas d'avoir battu les Français et les Hollandais? Que deviendront l'histoire, et la flotte, et l'armée, si l'on continue à agir de la sorte?

— Mais, peut-on lui objecter, l'armée se trouve au moins aussi bien de la paix que

de la guerre. Elle s'accroît, se développe, mange, boit, dort aussi bien, est mieux vêtue, et vit beaucoup plus à l'aise et plus *confortablement* en temps de paix qu'en temps de guerre.

— Mais, alors, que deviendront l'histoire et la défaite des Français?... Au reste, il est possible qu'ils meurent d'admiration et de dépit en voyant notre glorieuse constitution.»

Le vieux squire aime aussi les lois d'Angleterre, c'est-à-dire toutes les lois qui ont été promulguées avec le concours du roi, de la chambre des lords, et de la chambre des communes, surtout si elles ont été votées il y a quelque vingt ans, et qu'il ait été chargé de les faire mettre à exécution. La loi des pauvres, les lois de chasse, l'arrêté sur la presse des matelots, l'arrêté sur les émeutes, la loi du droit d'aînesse, tous les arrêtés relatifs à la circonscription des communes, et toutes sortes d'arrêtés, en général, sont l'objet de sa tendresse et de sa vénération, car ils font partie de la loi fondamentale de l'Angleterre. Il s'ensuit évidemment qu'il ressent une aversion cordiale pour tous ceux qui violent les susdits arrêtés. Les pauvres sont sans doute de braves gens; il a pour eux une prédilection héréditaire; ils reçoivent du château des aumônes et des soupes, aujourd'hui comme du vivant de son père, à condition d'aller régulièrement à l'église, de ne pas s'y endormir, lorsque lui-même s'y tient éveillé, de lui ôter leurs chapeaux avec le respect qui lui est dû, et d'ouvrir les portes quand ils le voient venir. Mais s'ils ont l'audace d'aller aux *meetings* des méthodistes, de fréquenter un club radical, de se plaindre de la cherté du pain, ce qui est un délit grave contre les lois des céréales, ou de braconner, ce qui est le *nec plus ultrà* de la scélératesse: oh! alors, ce sont vraiment de pauvres diables! alors le digne squire les exècre de toute la force de son âme, car sont-ils autre chose que des athées, des révolutionnaires, des jacobins, des chartistes, des coquins, des misérables! De quel foudroyant regard il les accable quand il les rencontre dans un étroit sentier, revenant d'un meeting en plein vent! Comme il s'attend toutes les nuits à entendre parler de meules incendiées, ou de faisans abattus! Comme il tremble pour la sûreté des campagnes, tant qu'ils sont libres, et avec quelle diligence il lance un mandat pour les faire comparaître devant lui! Avec quelle joie, malgré leurs plaidoiries, malgré leurs protestations d'innocence, il les condamne au *treadmill,* ou les envoie à la prison du comté, en attendant la session des assises [1].

Le vieux squire voit avec plaisir revenir l'époque des assises, car lui et ses collègues réunis forment, à ce qu'il pense, une cour passablement majestueuse. Il a ensuite l'immense satisfaction de contribuer à déporter tous les braconniers au delà des mers. Il a un amour tout particulier pour la prison du comté et la maison de correction. Il admire même leur architecture, et s'enorgueillit de leur grandeur et de l'épaisseur massive de leurs murailles. Sa passion s'étend jusque sur les fers; mais le treadmill, presque la seule invention moderne qui ait obtenu son suffrage, lui

[1] Les juges de paix se réunissent tous les trois mois au chef-lieu du comté, et, assistés du jury, y jugent en première instance.

(*N. du T.*)

semble préférable aux anciens *ceps*, maintenant abandonnés. Il contemple encore d'un œil gracieux la fourrière [1] de la paroisse, et répond avec une attention marquée au salut du *pinder* [2], qu'il regarde comme un des plus vénérables débris des antiques institutions.

Bien entendu que le vieux squire aime l'Église, ne fût-ce qu'à cause de l'ancienneté; d'ailleurs tous ses ancêtres en ont fait partie. Son grand grand-oncle était évêque; le grand-père de sa femme était doyen; il a droit de présentation au bénéfice que possède actuellement son frère Edwin, et lui-même recueille les dîmes importantes qui en dépendaient à l'époque du papisme. Il est d'autant plus attaché à l'Église, qu'il suppose aux dissidents l'intention de la renverser. N'est-ce pas l'Église de la reine, des ministres, de toute la noblesse, de toutes les anciennes familles? La religion anglicane est la seule digne d'un gentleman, et voilà pourquoi il l'a choisie. Le ministre dissident lui ferait-il raison après dîner aussi intrépidement que son frère Edwin? jouerait-il aussi convenablement une partie de whist avec lui, et lui permettrait-il avec autant de facilité de lâcher de temps en temps un juron? Ce n'est pas supposable. Et puis, de quelle famille est ce ministre dissident? d'où sort-il? à quelle université a-t-il pris ses degrés?

Le clerc, le sacristain, et les marguilliers eux-mêmes, participent, aux yeux du vieux squire, de la sainteté de la bonne vieille Église.

Voici quelques-unes des affections et des antipathies du vieux squire, qui lui sont dévolues par transmission héréditaire; mais nous en découvrirons encore d'autres à mesure que nous le connaîtrons mieux, lui et sa demeure.

Notre homme a passé la soixantaine, et tout est vieux autour de lui. Il habite une vieille maison, au milieu d'un vieux parc; le mur est vieux, et les portes si vieilles, que, faites de chêne dur comme du fer, elles n'en commencent pas moins à se courber comme leur vieux maître. Le charpentier, qui est aussi un vieillard, attend depuis quarante ans le moment de leur chute, et a soin de les pousser avec violence toutes les fois qu'il les franchit. Il jure qu'elles doivent avoir été construites aux jours du roi Canut le Grand.

Le squire a un vieux carrosse, traîné tantôt par deux, tantôt par quatre vieux chevaux gras, et conduit par un vieux cocher encore vert. Sa vieille femme et sa vieille sœur s'y promènent, car il s'en sert rarement lui-même, pensant qu'il faut laisser ce moyen de transport aux femmes et aux enfants, et préférant infiniment le dos de Jack, son vieux cheval de route.

Si vous allez dîner chez le vieux squire, vous le trouverez absolument tel que vous avez trouvé son père : il n'y a rien de dérangé. Voici la grande salle d'attente, avec son froid parquet dallé, ses belles chaises à dossiers élevés, et une vieille armoire en noyer. Sur

[1] *Pound*, espèce de prison pour le bétail qu'on saisit mangeant l'herbe ou le blé dans les terres d'autrui.

(*N. du T.*)

[2] Gardien de la prison appelée *pound*.

(*N. du T.*)

les murs, un grand nombre de cornes de cerfs formant des trophées avec des bonnets de chasse et des cravaches, et les portraits de ses ancêtres, avec leurs costumes originaux, leurs vieux cadres minces et dégradés. Vous ne remarquerez point dans son salon de ces grands pianos nouvellement introduits, de ces divans à la mode, de ces soyeuses ottomanes; mais une vieille épinette, un violon, un autre assortiment de chaises à pieds allongés, à dossiers gigantesques, deux ou trois petits tabourets, une bonne table massive, un beau manteau de cheminée richement sculpté, de brillants chenets d'acier au lieu d'un poêle plus moderne, et, s'il fait froid, des bûches de chêne dans le foyer.

A la table du squire, toute la vaisselle est de la forme la plus gothique; il avale, en portant des toasts et des santés, des mesures d'ale assez fortes pour faire chanceler un cheval; mais il ne cesse d'assurer que cette boisson est douce comme du petit-lait, et ne ferait pas de mal à un enfant. Il a un vieux sommelier rosé, il aime un quartier de vieille venaison, qui remplit en rôtissant toute la maison de son parfum, un vieux fromage de Glocester, rempli de vers et de trous, et, à la fin du dessert, une bouteille de vieux porto, que vident avec lui souvent le prêtre, et toujours un étrange personnage, grand, fluet, paisible, en habit noir râpé, et dont la face cramoisie rend témoignage de l'efficacité du porto et du petit-lait. Cet homme est là depuis vingt ans; il va courir et chasser avec le squire, le suit dans les bois, porte sa ceinture de chasse et sa boîte à poudre, et lui donne ses cartouches et ses capsules. On le voit non moins fréquemment chez l'intendant; il a chez le squire ses allées et venues parfaitement libres, s'assied toujours près du feu dans une chaise réservée, pince les oreilles des chiens, et donne de temps en temps une prise de tabac à la chatte endormie sur un fauteuil.

«Comment pouvez-vous faire des choses pareilles, monsieur Wagstaff? lui dit alors la femme du squire.

— Oh! madame, répond-il en ricanant paisiblement, ça lui fait plaisir, ça lui fait plaisir, soyez en sûre.»

C'est le plus long discours qu'il fasse, car ordinairement il se contente de répliquer oui et non aux questions qu'on lui adresse, et plus souvent encore sa seule réponse est un sourire, ou une espèce de petit ronflement nasal. Le squire a pour lui une vive tendresse, et monte toujours à la petite chambre de Wagstaff, pour voir si la bonne ne le néglige pas. A table, il décoche à son hôte de malignes épigrammes, auxquelles Wagstaff répond en souriant et en secouant la tête, façon d'agir qui paraît au squire beaucoup plus significative qu'un long discours.

Tel est le compagnon constant du vieux squire.

Nous n'avons pas encore épuisé la collection d'antiques de notre héros. Il a une vieille bûcheronne, un vieux berger, un vieux commis de justice de paix, et presque tous ses fermiers sont vieux. Il semble avoir de l'antipathie pour tout ce qui n'est pas vieux; les jeunes gens sont ses bêtes noires: «Ils sont si fats aujourd'hui!» dit-il. Il n'excepte de sa haine que les jeune femmes; il a toujours été grand admirateur du beau sexe. Nous ne voulons pas recueillir les bruits qui courent dans les environs sur les galanteries de sa jeunesse; mais sa dame, regardée à juste titre comme aussi

jolie que quiconque, est une preuve frappante de son bon goût en fait de beauté! Jamais cependant son visage ne se déride aussi aisément, jamais ses yeux ne pétillent d'un éclat plus vif, que lorsqu'il est en société de jeunes dames. Il abonde en fins compliments, en allusions piquantes à leurs amants, et toutes disent de lui : «Ce bon vieux gentleman!» Rencontre-t-il dans le parc, ou en suivant à cheval un sentier, une fraîche jeune fille du pays, il ne manque jamais de s'arrêter et d'échanger un mot avec elle.

«Ah! ah! Marie, je vous reconnais! je vous aurais nommée rien qu'à voir vos yeux et vos lèvres, car vous les avez volés à votre mère. Parbleu! je ne sais si vous avez le droit de porter ses pantoufles après elle; mais, n'importe, vous êtes assez jolie; et je parie que vous êtes sur le point de vous marier. Allons, allons, je n'ai pas envie de vous faire rougir ainsi. Adieu, Marie, adieu; votre père et votre mère se portent bien, n'est-ce pas?»

La routine de la vie du vieux squire peut se résumer en quelques mots: entendre, comme juge de paix, des causes, accorder des mandats et des autorisations, ordonner des emprisonnements, parcourir les bois, examiner la croissance, la venue et l'abattage de ses arbres, sortir avec son garde pour reconnaître l'état de ses taillis et des chasses gardées, assister aux assises trimestrielles, dîner de temps à autre avec le juge en tournée, se trouver au bal du comté et aux courses, chasser, dîner, chanter avec Wagstaff et le prêtre, après boire.

Le vieux squire a dans son manoir une grande chambre poudreuse, entourée de poudreux in-folios et de livres reliés en vélin; c'est ce qu'il appelle sa bibliothèque. C'est là qu'il donne audience comme magistrat, là qu'il reçoit ses fermiers les jours d'échéance. Elle produit sur l'imagination de ces hommes simples le plus merveilleux effet, car en voyant cet amas de gros livres, peut-on s'empêcher de penser que le squire doit être un savant de premier ordre?

Le fait est que le vieux squire est grand liseur; il lit journellement le *Times*, il lit le *Traité héraldique* de Guillam, l'*Histoire de la noblesse territoriale*, l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, et les œuvres de Richardson, Fielding, et Sterne, qu'il déclare être les plus grands écrivains de l'Angleterre, passés, présents et futurs.

Mais le vieux squire n'est pas exempt de soucis. Un examen sérieux l'a convaincu que le monde dégénère. La nation court tête baissée vers sa ruine. «Bon Dieu! comme tout allait autrement de mon temps!» Telle est son exclamation continuelle. Aujourd'hui le monde est tout sens dessus dessous. Voici venir le bill de réforme, et la nouvelle loi des pauvres, qui, quoiqu'elle oblige à un rude travail les coquins et les vagabonds, a cependant tristement réduit l'autorité des magistrats. Voici de nouvelles lois de chasse, de nouveaux livres, remplis de fadaises, et ces diables de chemins de fer qui sillonnent tout le pays, et font qu'on ne peut aller nulle part à cheval sans danger.

Au moment où un paisible gentleman va au petit trot le long de son bois, pan! une enragée de machine à vapeur vient à passer; le cheval s'emporte, et le cavalier descend dans un fossé et se casse le cou!

Et puis maintenant on visite en tous sens le continent, on prend toute espèce de

modes, d'idées et d'allures françaises, et l'on se ruine par-dessus le marché. Le squire n'a jamais mis le pied chez les misérables mangeurs de grenouilles de ce damné continent; il s'en est bien gardé, ma foi! De son temps, on ne demandait qu'à rester tranquillement chez soi, à manger de bon roast-beef, et à chanter *God save the king;* mais aujourd'hui, on est regardé comme un niais si l'on n'a pas voyagé. On fait tant de chemin qu'on retrouve rarement celui de ses terres, et qu'on s'établit à Londres pour aider une noblesse insensée à perdre à la fois son esprit et son argent. Le vieux squire a de graves motifs pour se plaindre de cet abus, car sa fille, mariée à sir Benjamin Spankitt, et son fils Tom, époux de lady Barbara Ridemdown, ne sont pas moins fous que les autres.

Nous consacrerons un article spécial à Tom, le jeune squire. Mais n'oublions pas de noter un autre sujet de chagrin pour le vieux squire, c'est l'élévation des parvenus, une des plus affligeantes calamités de l'époque. Les vieilles familles s'en vont avec les vieilles coutumes, et des hommes nouveaux, des gens de rien les remplacent: les vieilles propriétés sont achetées, non par la vieille noblesse, qui gaspille son argent à Londres et au milieu des *monsieurs*, *meinhers* et *signori* du continent batracien, mais par les savonniers et les raffineurs de Londres. Demandez-lui, quand vous cotoyez avec lui de grands bois ou de vénérables parcs: « Quelle vieille famille habite ce domaine?

— Vieille famille! s'écrie-t-il, d'un air de colère et d'étonnement, vieille famille! où voyez-vous des vieilles familles aujourd'hui? c'est sir Peter Post, le fameux coureur, qui était garçon d'écurie il n'y a pas vingt ans. Cette grande maison en briques, que vous voyez là-bas sur la colline, appartient à un banquier qui a amassé assez d'argent, en jouant à la hausse et à la baisse, pour acheter les terres de tous les fous des environs; mais ceci n'est rien. Je puis vous assurer qu'il y a dans les châteaux et les abbayes de nos parages des gens qui ont commencé leur vie dans des boutiques de boucher et des échoppes de savetier. »

Quoi qu'il en soit, on pourrait tolérer que des marchands, des avocats, des agioteurs, et même des raffineurs et des savonniers, achetassent de vieux châteaux; mais ce qui cause au vieux squire un désespoir incurable, c'est qu'Abel Grundy, fils d'un ancien charron, grâce à l'économie de son père et à sa propre habileté, soit devenu un homme d'importance sous les yeux du squire lui-même. Abel a commencé par acheter des quartiers de terre et des chaumières éparses, sans attirer l'attention du squire. Enfin on a mis en vente une ferme que le squire avait envie d'avoir, et qu'il comptait se faire adjuger sans concurrence: eh bien! Abel Grundy l'a achetée, et le vieil intendant, littéralement muet de surprise, n'a pas eu la force de surenchérir. On s'est alors aperçu que les lots séparés dont Grundy avait fait l'acquisition étaient contigus à la ferme, et formaient au total une très-imposante propriété.

Pour empirer le mal, Grundy, au lieu d'ôter son chapeau quand il rencontrait le vieux squire, a commencé à lever fièrement la tête; il a fait bâtir une belle maison sur sa terre, droit en face des portes du château seigneurial; il a épousé une femme du grand monde, fille d'un riche citoyen; il a pris équipage, et quand le vieux squire monte son vieux cheval Jack, ayant derrière lui, sur un poney rouan, un groom

qui porte en croupe le manteau de son maître, Abel Grundy passe avec fracas, et, du haut de sa voiture, le regarde d'un air de froide impertinence des plus étonnants.

La seule consolation qu'ait, en ce cas, le vieux squire, est de parler de la basse origine de l'individu.

« Dire que le père de ce gars-là n'avait pas même de bois pour faire une jante avant d'être assisté par ma famille ! Dire que j'ai vu ce drôle vagabonder sur les grandes routes, avant d'aller à l'école du village, les talons hors des souliers, la chemise sortant comme une queue de lapin de sa culotte déchirée ! et maintenant ce petit insolent dit *mon carrosse*, *mon laquais*, et annonce que sa dame et lui se *proposent* de passer l'hiver à Londres ! »

Wagstaff rit des sarcasmes lancés par le squire contre Abel Grundy, et secoue la tête ; mais il ne peut secouer le chagrin qui ronge le cœur du vieux gentleman : la naissante grandeur d'Abel Grundy causera la mort du vieux squire.

William Howitt.

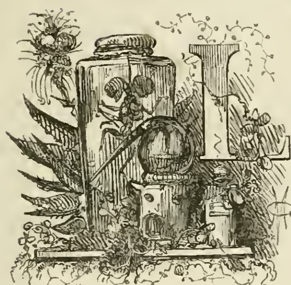




LE MÉDECIN CHARLATAN.



LE DOCTEUR CHARLATAN.



L'APOTHICAIRE ayant déjà figuré dans cet ouvrage [1], on peut croire qu'il est inutile de tracer le portrait du docteur charlatan. Nous convenons que ces deux artistes ont, à quelques égards, une forte ressemblance; cependant, malgré l'opinion de diverses personnes judicieuses, nous ne saurions admettre qu'il y ait entre eux la même identité qu'entre deux pois; ils sont peut-être de la même famille, comme le pois et le haricot, mais ils diffèrent en plusieurs points importants. Tous deux cherchent à atteindre le même but en apparence et en réalité, car tous deux tâchent de gagner de l'argent en prétendant guérir les maladies; mais tandis que le docteur charlatan n'est dirigé dans le choix de ses moyens que par la friponnerie la plus évidente, l'apothicaire est souvent de bonne foi. Il n'est nullement philosophe, et croit un peu aux spécifiques. L'autre est un philosophe sceptique, et ne croit à rien de semblable; mais n'ayant pas dans la pratique la moralité qu'il affiche théoriquement, il n'hésite pas à proclamer partout qu'il a découvert une médecine universelle.

Le docteur charlatan s'appelle quelquefois *dissident médical*, terme dont le sens semi-thérapeutique, semi-religieux, est d'autant plus ambigu, que tout récemment

[1] Voyez première série, page 364. On appelle *docteurs charlatans* (*quacks doctors*) les médecins *marrons* qui inventent des remèdes secrets, prennent un brevet, et remplissent les journaux d'éloges achetés et d'annonces amphigouriques.

(*N. du T.*)

beaucoup de prétendus médecins ont jugé convenable de prendre le titre de *révérends*. Toutefois le mot dissident n'implique pas nécessairement qu'il y ait quelque particularité dans les opinions théologiques du docteur charlatan, quoique cette circonstance, jointe à une excessive affectation de vanité, fît peu de tort à un homme de sa profession, autorisé ou non par la Faculté. Il faut entendre par dissentiment médical la négation d'un article de la foi établie en ce qui concerne l'art de guérir; inutile de rechercher ici ce que c'est que la foi établie en matière de médecine, et jusqu'à quel point ses axiomes fournissent des sujets de contestation aux champions de la liberté de la pensée. Quoi qu'il en soit, on s'accorde à croire qu'il existe une foi exposée aux attaques des hérétiques, et, en déclamant contre elle, le docteur charlatan obtient aux yeux d'une certaine classe une réputation de force d'âme et de pureté d'intention, qualités d'où l'on fait communément découler le mépris de l'autorité.

Il est doux et consolant de réfléchir sur ce qu'on appelle les progrès modernes de l'esprit, sujet qu'on trouve traité partout, même dans les préfaces des livres de cuisine. Autrefois un fanatique, prêchant dans un baquet, pouvait, avec sa seule audace et la force de ses poumons, faire croire tout ce qu'il voulait à la multitude, et un marchand de drogues ambulant, haranguant la foule du haut d'un tréteau, obtenait un égal succès par des moyens analogues. Mais aujourd'hui nous ne nous laissons pas mener ainsi; nous refusons d'acheter chat en poche, nous dédaignons noblement de nous fier à la bonne foi d'autrui. Il faut satisfaire notre intelligence, nous convaincre par des arguments : l'empirique doit raisonner, le docteur charlatan poser des principes. Nous n'avons rien à dire pour le moment de la logique particulière au premier de ces professeurs, mais on attend sans doute de nous quelques explications sur les doctrines énoncées par le dernier. Les vues physiologiques et médicales du docteur charlatan sont quelquefois exposées dans un livre, mais plus ordinairement dans un avertissement. Elles sont presque toujours exprimées de la manière suivante :

Principiis obsta. Ovide.

« Si nous considérons les rapports multipliés qui s'établissent nécessairement par suite des phénomènes coexistants avec la constitution humaine et le monde extérieur, nous reconnaîtrons instantanément que le mécanisme physique de l'homme est sujet à de nombreuses maladies. Il n'est pas nécessaire d'exposer à un public éclairé, dans toute leur hideuse difformité, les illusions d'une Faculté aveuglée par ses préjugés; car la plus légère réflexion fournira immédiatement des exemples du fatal résultat qu'elle obtient. Il n'est qu'une théorie médicale sur laquelle le valétudinaire souffrant et le penseur philanthrope puissent se baser avec confiance et sécurité, et c'est celle que, guidé moins par l'intérêt que par l'humanité, nous allons essayer de développer.

« Une concordance universelle avec les traits caractéristiques du vrai est la seule marque certaine de la vérité : les faits seuls parlent irréfragablement, et le succès

constamment infaillible des *pilules universelles anticacoéthiques* imprime le cachet de la certitude sur les déductions incontestables de la raison. L'expérience et l'observation sont fortement recommandées par l'illustre Bacon, et, en conséquence, on supplie ardemment d'essayer les *pilules universelles anticacoéthiques* ceux qui souffrent d'une de ces maladies multipliées qui assombrissent le sentier de la vie. Leur composition est de la nature la plus innocente ; les qualités délétères des minéraux destructifs et les perfides essences des herbes vénéneuses y sont évitées avec une égale attention, et l'action douce et bienfaisante des végétaux salutaires est le pouvoir paternel, mais irrésistible, au moyen duquel elles déracinent les maladies du système énervé, rendent le ton à l'estomac le plus délabré, et forcent à la conviction l'esprit le plus sceptique.

« Conformément à la théorie anticacoéthique, toutes les maladies proviennent du cacoèthe (mot dérivé du grec, car il est probable que cette découverte était connue de quelque philosophe grec); tant que le virus cacoéthique n'est pas expulsé du système, les efforts du malade languissant sont inutiles pour obtenir une cure que peuvent effectuer seules les *pilules universelles anticacoéthiques !*

« Pour prouver l'inviolable exactitude de la théorie anticacoéthique, il suffit de remarquer qu'on regarde universellement la chylification comme le *sine quâ non* de l'entretien du sang. Les lettres suivantes de feu le célèbre chirurgien Abernethy, et de son intime ami, le docteur Baillie, dispensent de tout commentaire, et doivent enlever tous les suffrages.

Londres, 1er octobre 1836.

« Mon cher Dickson,

« J'ai essayé vos pilules dans un grand nombre de cas différents, et je crois fermement qu'elles forment un admirable système curatif dans la majorité des maladies

« Votre dévoué,

« JOHN ABERNETHY. »

A M. H. U. M. Dickson, esquire, l'anticacoéthiste.

Londres, 2 juillet 1820.

« Cher Dickson,

« Vos pilules sont admirables : elles surpassent toutes celles que j'ai expérimentées, et je dois vous prier de m'en envoyer une autre boîte; car je les regarde comme un inestimable trésor pour ma femme et ma famille.

« Croyez-moi votre ami sincère,

« MATHIEU BAILLIE, D. M. »

A M. H. U. M. Dickson, esquire.

« Le certificat suivant, qui, en démontrant l'efficacité supérieure des PILULES ANTI-CACOETHIQUES, cause à M. Dickson la satisfaction la plus vive, lui a été transmis la semaine dernière.

Southampton, 15 septembre 1840.

« Honorable et respectable docteur,

« Comment trouverais-je des expressions capables de peindre tout ce que je ressens pour vous, le plus dévoué de mes amis, le plus généreux de mes bienfaiteurs, le sauveur de mon cher enfant! Oui, monsieur, grâce à votre inappréciable découverte, mon petit Edward est enfin rendu aux espérances presque flétries de sa mère alarmée. Mais souffrez que je maîtrise mon émotion, pour détailler, au profit des incrédules, les surprenants effets des pilules anticacoéthiques.

« Mon petit chérubin, qui est actuellement dans sa sixième année, fut attaqué d'une maladie intérieure, dont les symptômes étaient des spasmes et les plus effrayantes convulsions qu'il soit possible de concevoir. Je le menai chez tous les docteurs auxquels je songeai, et j'essayai toute espèce de remèdes, mais inutilement. Cependant le pauvre Edward devint de plus en plus mal, et finit par être tellement enflé, qu'il était presque aussi large que haut, et ses pauvres petits yeux étaient tournés vers son nez d'une manière si effroyable, que je croyais qu'il loucherait toute sa vie; sa bouche aussi s'était élargie et contournée si affreusement, que je pleurais des heures entières en y songeant.

« Les docteurs l'avaient abandonné, et avaient déclaré que rien ne pouvait le sauver, quand, comme dernière ressource, je me déterminai à employer les pilules anticacoéthiques. Voyant qu'elles avaient pour effet immédiat de diminuer les symptômes, je continuai à m'en servir, et au bout d'une quinzaine mon petit jaseur était parfaitement rétabli!!

« Oh! monsieur Dickson, pardonnez à la tendresse d'une mère; mais si vous aviez, si vous pouviez avoir été témoin de l'heureuse guérison de mon fils bien-aimé, quelle profonde satisfaction eût rayonné sur vos traits, à la vue de scènes aussi pathétiques, et de l'éclatant triomphe des pilules universelles anticacoéthiques, expérimentées dans ce cas avec un succès si positif!!

« Vous avez la liberté de faire de cette communication l'usage qu'il vous plaira. Oh! monsieur Dickson, croyez bien que je reste, avec les sentiments de la plus vive reconnaissance,

« Votre dévouée,

« MARTHA STUCEY. »

A M. H. U. M. Dickson, esquire, inventeur des pilules anticacoéthiques.

«Se vendent chez H. U. M. Dickson, à la nouvelle Institution anticacoéthique, Bridge-Street, Blackfriars, où l'on se procure aussi les ouvrages suivants:

«Stupidité doctorale, ou Critique de la Faculté;

«Le Conservateur de la vie;

«Le Médecin rationnel;

«Le Triomphe de la vérité;

«Et diverses autres productions du même auteur.

«Se vendent aussi chez tous les principaux apothicaires de la capitale et de la province.

«Ayez soin de demander les PILULES UNIVERSELLES ANTICACOÉTHIQUES de Dickson: ce sont les seules authentiques; exigez le cachet du gouvernement sur la boîte, pour éviter la contrefaçon.

«M. Dickson est visible tous les jours à l'Institution anticacoéthique, de dix à quatre heures, et donne des consultations gratuites. Il répond exactement à toutes les lettres de province qui décrivent minutieusement la maladie, et qui contiennent un bon... Il envoie des remèdes dans toutes les parties du monde, en paquets cachetés avec soin, pour prévenir les réclamations.

«Il y a une porte dérobée, et l'allée est éclairée le soir.»

Swift, en décrivant la conversion de M. Edmond Curll au judaïsme, dit: «Alors on lui parla hébreu, et comme il n'en entendait pas un mot, cela produisit sur lui le plus grand effet.»

Il y a, même aujourd'hui, par le monde un assez grand nombre de gens de l'espèce de M. Curll pour que les imposteurs trouvent des avantages à leur parler hébreu, ou toute langue équivalente. Le raisonnement le moins intelligible est nécessairement le plus irréfutable; non que le docteur charlatan débite à ses dupes des absurdités complètes et sans mélange, ou qu'il ait raison de leur en débiter. Dans ses annonces, dans ses écrits, dans ses cours, il met en avant, çà et là, quelque lieu commun, sous une forme énigmatique, et acquiert par cet artifice auprès des ignorants une haute réputation de profondeur; en même temps il réussit à faire passer pour vraies des choses entièrement fausses et absurdes, ou pour le moins insignifiantes.

Le docteur charlatan n'est pas un fabricant systématique de belles phrases. Elles lui semblent naturelles, comme elles le sont à tous ses pareils, au nombre desquels on peut compter à juste titre les tailleurs et les marchands de nouveautés. Ces mots sucrés et mielleux, ces douces expressions, qui doivent être la formule même de la pensée de l'escroc, servent à cacher sa friponnerie, comme son extérieur *fashionable* sert à déguiser sa personne. Partout où ils se présentent à nous, nous soupçonnons une fourberie volontaire ou involontaire. Une annonce que nous avons sur les yeux représente un cosmétique «comme une préparation douce et innocente, extraite des plus magnifiques plantes exotiques. Il détruit radicalement les éruptions, le hâle, les boutons, les rougeurs, les taches, et toutes imperfections cutanées; rend le teint le plus couperosé d'une exquise délicatesse et d'une délicieuse douceur, lui commu-

nique la fraîcheur de la santé et de la jeunesse, et donne de la blancheur au cou, aux mains et aux bras ! »

Un autre *puff* du même genre parle du piquant vent d'ouest, « si préjudiciable aux mains des classes supérieures ! »

Les charlatans modernes prennent minutieusement soin de ne choquer en rien par leurs manières et leur intérieur. C'était autrefois l'usage de ces nobles personnages de s'habiller comme des épouvantails, afin qu'on les prît pour des hommes de savoir ; mais aujourd'hui leur équipement ne diffère de celui du reste des mortels que par un peu plus de recherche ; quelquefois il n'est pas exempt d'une certaine bizarrerie : par exemple, l'habit porte un collet de fourrure, ce qui donne ce que certaines gens se plaisent à appeler un air distingué. Cette observation s'applique surtout à ceux qui appartiennent à la religion juive, et il y en a beaucoup. Les charlatans juifs se font remarquer, du moins en général, par de grosses épingles de chemise, des chaînes de montre massives, de nombreuses bagues, et des bottes vernies. Beaucoup de chirurgiens dentistes appartiennent à cette classe.

Le charlatan, nous continuons à parler du charlatan médical, n'est pas toujours inventeur, compositeur ou détaillant de médecines patentées. Tantôt il est homœopathe, tantôt il prétend guérir les maladies par le magnétisme animal, tantôt il colporte de ville en ville des cours de phrénologie. Souvent il cultive à la fois l'homœopathie, le magnétisme, la cranioscopie, et même l'astrologie, décrivant les caractères, et disant la bonne aventure au plus juste prix. Il a aussi, en morale, de nouvelles idées, dont fait toujours partie la communauté des biens, qui serait pour lui personnellement un arrangement très-avantageux. C'est en outre un philanthrope universel, qui déclame avec force contre l'oppresssion des puissants, l'ignorance et la superstition du clergé. Quand on l'a attaqué dans un journal ou dans une revue, il a soin de comparer sa mésaventure à celle de divers philosophes qui ont souffert pour leurs opinions, et ne manque jamais de disserter longuement sur Galilée et l'inquisition.

Nous ne croyons pas que le charlatan soit la dupe de sa propre imposture, à moins qu'il ne soit parvenu à un âge avancé ; car celui qui a conté des mensonges toute sa vie finit par les croire dans sa vieillesse. « Si vous voulez réussir chez les Anglais, disait un célèbre charlatan étranger, dites-leur quelque chose dont le sens commun démontre l'impossibilité. » Selon nous, les fripons élaborent des annonces, forgent des attestations, imaginent des cas de guérison, d'après les principes et les idées qui guident un pêcheur dans la confection d'une mouche artificielle, et un écolier dans celle d'un lacet. Ses truites et ses bécasses sont les malades.

Nous regrettons d'être obligé de resserrer en un court espace la vie et les aventures intéressantes de M. Jacob Diddams, et de nous borner à en exposer les points principaux. Diddams naquit à Londres, quoique nous ne puissions prendre sur nous de dire précisément dans quelle rue. Il est certain toutefois que son père était barbier, et que sa mère, dont le nom de fille était Jacob, appartenait à la grande et ancienne famille dont Jacob est la souche. Il paraît que bientôt après la naissance du jeune Diddams, ses parents se trouvèrent tout à coup dans l'aisance par la mort d'un

collatéral du côté de sa mère. On envoya Diddams à l'école, où l'on assure qu'il se distinguait par la puissante habileté avec laquelle il démontrait à ses camarades la vérité des mensonges les plus évidents. Ainsi il persuada au fils d'un fermier qu'il avait un petit canon qui portait à un mille, et détermina le lourdaud à le lui acheter, au prix modéré de cinq shillings. La circonstance qui détermina très-probablement l'essor de son génie eut lieu avant qu'il eût atteint sa douzième année : il vit un jour son père souffrir cruellement d'une attaque de sciatique, et comme on demandait au malade pourquoi il ne prenait pas certaines gouttes très en vogue à cette époque, la nature de la médecine empirique fut révélée à Jacob par cette question.

«Ainsi, se dit-il, si je fabriquais des pilules avec n'importe quoi, et si je dépensais assez d'argent pour les annoncer, je ferais ma fortune.»

A partir de ce jour, sa vocation fut décidée.

A la mort de son père, qui le mit en possession d'une somme assez ronde, Jacob Diddams était arrivé à l'âge qu'on pourrait appeler âge de discrétion, si la probité était réellement la base de la conduite. Il se trouvait à même d'exécuter enfin son plan favori ; il le fit ; il prospéra ; et l'élixir qui portait son nom, ou plutôt son pseudonyme, fut pendant longtemps tellement estimé, qu'aucun composé semblable n'a obtenu depuis plus de succès.

Le plaisir que procure la pratique du charlatanisme n'est pas dû seulement aux profits qu'elle rapporte : le vrai charlatan aime aussi son occupation pour elle-même. M. Jacob Diddams consacrait les heures de loisir que lui laissaient ses travaux à la prédication en plein air, exercice dans lequel il fit bientôt les plus grands progrès. Pendant plusieurs années il fut honorablement connu dans la prairie communale de Kennington, non comme médecin, mais comme orateur sacré. Mais il n'avait pas beaucoup plus de foi dans le méthodisme que dans la médecine, et il a fini par renoncer à toute espèce de croyance. Il fait maintenant des cours publics dans une institution sociale ; et comme il a dépassé l'âge mûr, il est probable qu'il est, jusqu'à certain point, convaincu de ce qu'il avance. Il n'a pas encore été appelé à réunir ses biens à la propriété commune, car personne ne soupçonne l'énormité de ses richesses. Pour mieux les dissimuler, jamais, quand il se présente à ses nouveaux disciples, il ne porte aucun objet qui vaille la peine d'être volé, et jamais il n'a dans sa poche d'autre argent que la monnaie d'un *six-pence*.

Il y a une question qui nous a souvent été suggérée par la feuille d'annonce d'un journal : le gouvernement tirant un immense revenu de la vente des médecines brevetées, combien y a-t-il de niais dans la Grande-Bretagne ? Mais nous abordons là un sujet sur lequel il est hors de saison de plaisanter. Ne voyons-nous pas continuellement dans les feuilles publiques des exemples de gens *empoisonnés* par l'administration de quelque drogue pernicieuse, et périssant, non pas d'un seul coup, comme dans les meurtres ordinaires, mais lentement, par degrés, en détail ? Dans quelle position se placent donc nos législateurs, en persistant à encourager par leurs patentes des marchands en gros de substances léthifères, des corrupteurs de la santé publique, l'on peut dire même de vils assassins, car ils méritent ce nom ceux qui, ayant les yeux ouverts sur les conséquences, sèment le poison par amour du gain ? Qu'on ne

dise pas qu'avant de sanctionner la vente d'un remède on s'assure qu'il n'a rien de dangereux : aucun remède n'est indifférent lorsqu'il est mal à propos administré. Une extrême et déplorable ignorance peut seule excuser les patrons du charlatanisme de leur complicité dans l'empoisonnement.

La politique est sans doute exclue de ces pages; mais nous croyons cependant avoir le droit de nous plaindre d'une calamité publique. Le tory le plus déterminé, le radical le plus violent, sont d'accord lorsqu'il s'agit de la santé et de la vie. Pas un honnête homme n'ouvrira un avis contraire au nôtre quand nous demanderons l'abolition complète des brevets qu'on accorde aux manufacturiers de prétendus remèdes. La protection donnée à ces misérables est injuste pour l'art médical. A quoi bon préserver le public du médecin incompétent, si on l'abandonne en même temps au vendeur d'orviétan? à quoi bon le défendre de l'incapable, si on le livre au fripon? Un homme agirait-il sagement en mettant des barreaux à ses fenêtres pour empêcher les voleurs d'entrer, s'il laissait ses portes toutes grandes ouvertes? Qu'on ne cherche pas à excuser l'abominable indifférence de nos législateurs pour les droits de ceux qui pratiquent la médecine en alléguant son état d'imperfection : si la science est imparfaite, c'est parce qu'on décourage les gens qui s'y adonnent.

Il y a des charlatans dans l'art de gouverner aussi bien que dans d'autres, et la constitution des individus n'est pas la seule dont on se fasse un jeu. On parle de régénérer nos institutions, de réformer les abus, de moraliser la société, et voilà un vice flagrant auquel on ne prend pas garde, auquel on ne songe même pas. L'imagination des gouvernants erre sur les gazons odoriférants de l'empire d'utopie, sans apercevoir le fumier qu'ils ont sous le nez. Qu'on s'empresse de l'enlever! Parlez moins, ô faiseurs de lois, et agissez davantage; il en est temps, si vous ne voulez mériter le reproche de Johnson, qui dit que la politique n'est qu'un moyen de parvenir. Commencez la réforme par vous-mêmes; débarrassez-nous d'abord des charlatans politiques, et nous ne tarderons pas à être délivrés des docteurs charlatans.

Paul Prendergast.

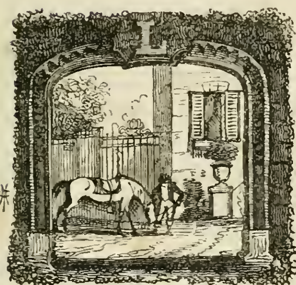




LE JEUNE SQUIRE.



LE JEUNE SQUIRE.



Le vieux squire et le jeune squire sont les antipodes l'un de l'autre. Ce sont les représentants de deux ordres de choses entièrement différents en Angleterre : l'un est un débris de ce qui a été ; l'autre est la parfaite et complète image de ce qui est. Les vieux squires sont comme les dernières feuilles d'automne encore suspendues aux arbres, mais fanées et toutes flétries : encore quelques jours, encore quelques nuits glacées comme en envoie la vieillesse, et, balayés par l'ouragan, poussés dans les oublieuses retraites de la mort, ils disparaîtront à jamais!

Mais le jeune squire est une des fleurs éclatantes d'un nouvel été : il brille au soleil dans un éclat de luxe et de richesse ; et, bercés des mêmes illusions que nos pères, nous croyons à l'impossibilité d'une plus vive splendeur, quoique nous le voyions chaque jour faire d'extravagants et nouveaux progrès.

Il est évident que, chez notre noblesse de province, il y a plusieurs classes intermédiaires entre le vieux et le jeune squire, comme il y a des degrés intermédiaires entre leur âge respectif. Les vieux squires sont ceux de la génération tout à fait passée, qui, survivant à leurs contemporains, ont fait une halte sur le terrain de leurs vieilles habitudes, de leurs sympathies, de leurs opinions, et sont résolus à n'y point renoncer pour ce qu'ils appellent les folies et les idées nouvelles d'une race plus jeune, et par conséquent plus dégénérée. Ils sont sans cesse à crier : «Oh! cela n'était pas ainsi de mon temps!» Ils citent le thé, les bancs dans les églises, l'usage universel des parapluies, des parasols, des souliers à semelle de liége, des bassinoires

et des voitures, comme des preuves incontestables de la rapidité avec laquelle l'humanité s'efféminc.

Mais entre ces vétérans et leurs enfants sont les hommes de moyen âge, plus ou moins corrompus par les manières et la tolérance modernes, plus ou moins façonnés aux ameublements modernes, aux heures modernes, à l'éducation, aux goûts, aux livres modernes, plus ou moins partisans de l'usage moderne de passer à Londres une partie de l'année. Nous n'avons point à nous occuper de ces gens-là. Le vieux squire est la limite de l'ancien ordre de choses, et son fils Tom la personnification du nouveau : entre eux tout est transitoire, indécis, passager.

Dans sa jeunesse, Tom Chesselton fut envoyé par son père au collége d'Eton, où il acquit bientôt une instruction très-étendue en fait de crosse [1], de boxe, de chevaux et de chiens. Plusieurs lords dont il fit la connaissance lui enseignèrent le moyen de laisser glisser facilement entre les doigts l'argent de son père, sans se brûler, et lui inspirèrent en outre ces goûts distingués et vraiment aristocratiques qu'il gardera toute sa vie.

D'Eton, Tom Chesselton fut transféré à Oxford, où il porta avec une grâce particulière la robe et le bonnet triangulaire [2], et donna le fini classique à son penchant pour les chevaux, les voitures et les dames.

Après avoir achevé son éducation avec grand *éclat* [3], Tom fut destiné par son père à quelques années de service dans la milice, corps où, sans courir le moindre danger, il avait occasion de voir la plupart des bonnes vieilles familles qui subsistent encore en différentes parties du royaume. Mais, à cette misérable proposition, Tom fit la grimace d'un air de profond mépris, et assura à son père que rien ne pouvait lui convenir qu'une commission dans les gardes, où plusieurs de ses nobles amis faisaient honneur à leur pays et parade de leur belle figure.

Le vieux squire haussa les épaules et garda le silence, pensant que les six mille livres qu'il fallait débourser seraient tout aussi bien si elles demeuraient un peu plus longtemps placées à quinze pour cent.

Heureusement Tom n'était pas condamné à promener ses rêveries champêtres sous les chênes de ses domaines; le frère de sa mère, vieux garçon immensément riche, mourut sur ces entrefaites, et laissa à la sœur de Tom, lady Spankitt, trente mille livres de rentes sur l'État, et à Tom, son héritier légitime, ses grandes propriétés d'Irlande. Tom acheta la première commission vacante dans les gardes, et fut bientôt remarqué par les dames comme l'un des officiers les plus *distingués* [4] qui eussent ja-

[1] Jeu anglais, espèce de mail.
(*N. du T.*)

[2] Les élèves des colléges d'Angleterre ont un costume particulier. Voyez plus loin l'article du *Collégien*.
(*N. du T.*)

[3] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[4] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

mais porté l'uniforme. En effet, Tom était un très-bel homme, et il tenait ses agréments physiques de ses parents, qui, en leurs beaux jours, avaient figuré non moins bien que beaucoup d'autres dans un bal de province ou au balcon d'un pavillon de course.

Tom se maria bientôt; mais il ne se laissa pas sentimentalement séduire par l'unique attrait d'une jolie figure; il obtint la main de la sœur d'un de ses anciens camarades de collége, officier comme lui, lady Barbara Ridemdown. Une fille de comte était quelque chose aux yeux du monde; mais une fille de comte comme lady Barbara était tout ce que Tom pouvait ambitionner de plus élevé : elle était également célèbre par sa beauté, son esprit et sa brillante fortune. Tom avait su la captiver, et l'avait enlevée aux poursuites d'une multitude de concurrents. Leurs fortunes réunies les mettaient à même de vivre avec magnificence; le rang et les relations de lady Barbara l'exigeaient, et les dispositions du jeune squire ne le requéraient pas moins. Tom Chesselton dédaignait d'être au-dessous de l'un de ses amis, quelles que fussent leurs richesses et leur haute position. Ses goûts étaient tout aristocratiques; il possédait au suprême degré la science des habits, des équipages, des plaisirs; il savait, tant par instinct que par étude, quel était précisément le bon ton en matière de toilette ou de voiture, et connaissait à merveille toutes les lois de l'étiquette. Lady Barbara brûlait du désir de visiter le continent, où elle avait déjà passé quelques années, et qui offrait tant d'attraits à ses inclinations élégantes : celles de Tom ne l'étant pas moins, ils partirent pour le continent. Le vieux squire n'avait même jamais mis le pied sur la côte de Calais; quand il l'avait aperçue de Douvres, son seul désir avait été d'avoir quelques centaines de tonneaux de poudre pour faire sauter la ville ennemie; mais Tom et lady Barbara ne se sont fait aucun scrupule de passer plusieurs années sur le continent.

Ce fut une amère pilule pour le vieux squire. Lorsque Tom avait acheté sa commission dans les gardes, et ouvert une maison splendide comme un palais, en épousant lady Barbara, le vieux gentilhomme s'était senti fier de la figure et des belles connaissances de son fils : « Ah ! disait-il, Tom est un garçon d'esprit; il a jeté sa gourme, et le voilà revenu à la raison. » Mais quand Tom s'embarqua pour la France avec une kyrielle de laquais et une longue file de voitures, le vieillard s'épandit en malédictions, l'appela de toutes les épithètes flétrissantes du vocabulaire, et lui prophétisa qu'il réduirait en liards ses shillings.

Néanmoins, Tom et lady Barbara soutinrent l'honneur de l'Angleterre dans toutes les parties du continent. A Paris, aux eaux d'Allemagne, à Vienne, à Florence, à Venise, à Rome, à Naples, partout enfin, ils se firent remarquer par leurs grâces, leurs voitures, leur excellent goût, et leurs fêtes splendides. Ils furent choyés et caressés par les personnages les plus distingués, Anglais ou étrangers. Les chevaux et l'équipage de Tom excitèrent l'admiration universelle. Il menait, il montait à cheval, il ramait, de manière à s'attirer tous les applaudissements. Cependant lady Barbara visitait les galeries de tableaux, les œuvres d'art, et recevait chez elle les savants et les littérateurs de tous les pays. Vous étiez sûr d'y trouver sans cesse des artistes, des poëtes, des voyageurs, des critiques, des dilettanti, des connaisseurs de toutes croyances et de toutes nations.

Aujourd'hui Tom et sa femme ont derechef honoré leur patrie de leur présence. Et qui est à la mode comme eux? Ils sont *au fait*[1] de tout ce qui est bien; dans toutes les questions de vie, manières et opinions étrangères, leur jugement a force de loi. Ils ont à Londres une maison dans Eaton-Square. Et quelle maison! quel paradis! quelle magnificence féerique! que de richesses consacrées à l'ameublement! que de trésors en livres de toutes les langues, peintures, statues, et précieux fragments de l'antique, recueillis dans les cités classiques de tout pays! Si vous voyez au parc un équipage d'un goût exquis, et dedans une lady de la beauté la plus séduisante, au milieu d'un brillant concours de cavaliers, vous pouvez être certain que c'est la célèbre lady Barbara Chesselton; et vous ne sauriez manquer de reconnaître Tom Chesselton à sa figure distinguée, et au bel animal qu'il monte, sans parler de la perfection du groom et de son coursier. Tom ne veut pas de cheval au-dessous de mille livres; vous qui désirez réellement savoir ce que c'est que des chevaux, il faut aller à sa villa, à Wimbledon, si vous n'êtes pas assez heureux pour le voir faire un choix chez le maquignon, ou mener une calèche à quatre chevaux aux courses d'Ascot ou d'Epsom. Tout le quartier de Piccadilly a contemplé avec une admiration silencieuse le magnifique britchzka que Tom conduisait, ayant à ses côtés un délicieux petit tigre; et jamais, de mémoire d'homme, on ne vit pareil attelage, pareils harnais, pareils conducteurs. Vingt jeunes ambitieux, prétendant à l'art de bien conduire, devinrent malades d'envie au seul aspect des gants de daim de Tom Chesselton.

Il en est de Tom comme des autres: il suffit de connaître ses compagnons pour le connaître lui-même. Et qui sont-ils, sinon Chesterfield, Conyngham, d'Orsay, Eglintoun, milord Waterford[2], et des hommes de rang et de réputation semblable? Dire qu'il est en relation intime avec les principaux habitués du club de Carlton[3]; que ses voitures sont les mieux construites qui soient sorties des ateliers de Windsor; que Shipley seul est chargé de ses harnais, et que Stultz a l'honneur de l'habiller: c'est dire que notre jeune squire est à la tête de la fashion en Angleterre.

Lady Barbara et lui ont la même délicatesse, le même amour du beau, la même connaissance des principes fondamentaux de la véritable existence aristocratique; mais la différence de leur génie les entraîne chacun dans une carrière différente, et ils puisent dans une approbation mutuelle la force de parcourir le chemin qu'ils ont choisi.

Lady Barbara est à la fois la beauté adorée, la femme de la mode et de la littérature. Aucune autre n'a tourné autant de têtes par les charmes de sa personne et la magique fascination de ses manières. C'est un bel esprit, un poëte, une connaisseuse

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Ces noms sont ceux des dandys les plus célèbres d'Angleterre. Lord Eglintoun est fameux par son tournoi, dont on a contesté à tort la réalité.
(*N. du T.*)

[3] Club fréquenté par les torys.
(*N. du T.*)

en beaux-arts. Et est-il rien de plus dangereusement enchanteur que cette réunion de qualités dans une beauté fashionable, dont en outre le rang est si élevé, la fortune si considérable? Elle fait les honneurs de sa maison aux nobles amis de son mari et aux siens avec une grâce inépuisable; mais elle a en outre ses soirées particulières, où elle reçoit ses connaissances littéraires et artistiques, et ses nombreux admirateurs. Qui ne compte-t-on point parmi ces derniers dans la foule d'auteurs, d'artistes, de critiques, de journalistes, de connaisseurs, d'amateurs qui se pressent autour d'elle? Lady Barbara Chesselton écrit des voyages, des romans, des nouvelles, des réflexions philosophiques, des poëmes, et presque tous les genres d'ouvrages susceptibles d'être écrits, tant est infinie l'universalité de son savoir, de son expérience, de son génie. Et qui ne s'efforcerait d'être le premier à verser dans les revues, les magasins, les journaux quotidiens et hebdomadaires, les expressions les plus vives et les plus ardentes d'hommage et d'admiration!

Lady Barbara édite un annuaire, et honore le *Keepsake* de sa collaboration. Dans sa bonté, elle découvre tous les débutants littéraires de quelque mérite, les encourage de son sourire, les élève, par les charmes de sa conversation et la splendeur de ses salons, au-dessus de l'influence funeste d'une modestie trop impressionnable, qui pèse sur les jeunes talents de notre époque. Elle finit par leur inspirer un dévouement sans bornes à sa cause et à celle de la littérature, ce qui est la même chose, et ils se répandent dans le monde, débitant les louanges de sa seigneurie, remplissant de ses pompeux éloges leurs feuilles de toutes dimensions, au grand étonnement des lecteurs. Les éditeurs apportent à lady Barbara leurs manuscrits de rebut, et la prient d'avoir la bonté de mettre son nom sur le titre. Ils sont convaincus, par une longue expérience, qu'un trait de sa plume, comme par un contact galvanique, changera en flamme dévorante la masse inerte de papier. Lady Barbara n'est pas assez barbare pour repousser une requête si simple et si flatteuse: sa bienveillance s'applique à tout. Les auteurs malheureux, mâles ou femelles, qui n'ont pas son rang, et sont par conséquent bien loin d'avoir son génie, la supplient de prendre sous son aile leurs nourrissons littéraires: l'âme aussi remplie de généreuses sympathies que sa plume l'est de sortiléges, la noble dame n'a qu'à placer son nom sur le titre, comme un *Sésame, ouvre-toi!* aussitôt le mort s'anime; le talent de milady inonde le volume, qui dès ce moment revêt les ailes de la popularité, et vole chez tous les libraires et dans tous les cabinets de lecture du royaume.

Telle est la vie de gloire et de charité chrétienne que lady Barbara mène journellement. Auteurs, éditeurs, critiques, tous sont heureux, grâce à elle, grâce au rayonnement continu de son infatigable génie. Cependant il lui arrive de se moquer finement d'elle-même, et de dire: «Ce que c'est qu'un titre! c'est pourtant à cause d'un titre que tous ces gens-là viennent à moi!»

Cependant Tom, qui représente au parlement le petit bourg de Deardsk, remplit très-patriotiquement son devoir en assistant aux courses classiques d'Ascot, d'Epsom, de Newmarket ou de Goodwood, ou en chassant dans les marais d'Écosse et d'Irlande.

Une fois l'an, le noble couple signale sa piété filiale par une visite au vieux squire.

Le vieux squire, nous le disons à regret, est devenu en vieillissant fantasque et grondeur, et n'accueille pas ses enfants avec toute la reconnaissance qu'il leur devrait.

«S'ils venaient tranquillement, dit-il, comme je venais à cheval chez mon père autrefois, je serais enchanté de les voir : mais, en arrivant ici, ils ont l'air du premier régiment d'un armée d'invasion ; et que Dieu garde ceux qui sont vieux et ont besoin de repos!»

En outre, le vieux gentleman disserte sans cesse sur la folie et les prodigalités de Tom. C'est le sujet perpétuel de sa conversation avec sa femme, la sœur de sa femme, et Wagstaff.

«C'est la jeunesse! c'est la jeunesse! dit Wagstaff en secouant la tête.

— Oh! monsieur Chesselton, s'écrient à la fois milady et sa sœur, vous ne réfléchissez pas: Tom a des connaissances haut placées, et il est obligé d'avoir un certain train de maison. L'époque actuelle diffère de la nôtre. On s'accorde généralement à dire que Tom est un très-bel homme, et que lady Barbara réunit à la plus éclatante beauté le talent le plus prodigieux ! O Chesselton! vous devriez être fier de vos enfants!»

A ces mots, le vieux gentleman, quand il est légèrement échauffé par le vin, répond en fredonnant une vieille chanson :

Lorsque le duc de Leeds sera l'époux
D'une beauté jeune et d'illustre race,
J'en suis garant, la dame avec Sa Grâce
Devra passer les instants les plus doux.

Car elle aura ce qui tente une femme,
Soie et satin, somptueux ornements,
Riche carrosse aux chevaux écumants,
Plus un hôtel au quartier de Saint-Jame.

Lady Barbara témoigne au vieillard beaucoup de respect et d'affection, et lui envoie fréquemment ses compliments affectueux, et les nouveaux livres qu'elle publie, magnifiquement reliés; mais ces soins ne produisent sur l'âme du vieillard aucune impression favorable.

«Si elle voulait me plaire, dit-il, elle abandonnerait cette maudite loge à l'Opéra. Peut-on donner tant d'argent pour entendre crier et brailler des femmes italiennes, et des hommes cent fois plus efféminés que des femmes; pour voir d'impudentes sauteuses étrangères lever la jambe plus haut que les plus honnêtes gens ne doivent lever la tête! Le prix seul de cette loge suffirait aux émoluments d'un recteur, ou à l'entretien d'une demi-douzaine d'écoles paroissiales.»

Quant aux livres de milady, dont tout le monde raffole, le vieux squire les tourne et les retourne, comme un chien retournerait un pâté chaud. Il dit qu'il n'y a qu'une Bible à laquelle on puisse accorder une reliure d'une aussi extravagante richesse, et déclare que l'ouvrage en lui-même est sans doute magnifique, mais qu'il n'y voit ni tête ni queue.

Cependant, partout où lady Barbara est avec son beau-père, elle est sûre de le

séduire et de le captiver par les charmes de sa conversation, pendant une heure au moins. Il court de tous côtés pour lui faire voir ceci ou cela, et l'appelle de temps en temps : «Lady Barbara, voyez donc!» Elle peut obtenir de lui tout ce qu'elle veut, excepté de l'emmener à Londres.

«A Londres! s'écrie-t-il, non ; j'aimerais autant qu'on me conduisît droit à Bedlam. Qu'est-ce qu'un vieux bonhomme comme moi irait faire à Londres? Si je pouvais y retrouver la joyeuse compagnie qui se rassemblait, il y a trente ans, dans Pall-Mall, à l'Étoile et la Jarretière; mais la capitale n'est plus ce qu'elle était autrefois: elle est trop belle de moitié pour un gentilhomme de province; et avec son bruit et ses fadaises perpétuelles, elle me ferait tourner la tête au bout de vingt-quatre heures.»

La visite annuelle n'est pas moins propre à faire tourner la tête au vieux squire. Son fils et lady Barbara arrivent avec une suite de voitures aussi imposante qu'une flotte de vaisseaux de ligne : ils ouvrent la marche avec leur calèche de voyage à quatre chevaux; ils se précipitent comme un tourbillon sur la porte du vieux château. La vieille cloche retentit comme le tonnerre dans toute la maison ; les portes s'ouvrent à deux battants, les domestiques accourent, les jeunes hôtes s'élancent hors de leur voiture; et, pendant que les embrassades et les salutations s'échangent dans le salon, le castel se remplit d'une multitude toujours croissante de paquets; les domestiques errent çà et là dans les corridors; les grooms et les voitures vont aux remises; on s'empresse pour monter les porte-manteaux.

«Oh Dieu! s'écrient les femmes de chambre, prenez garde à cette boîte ! Faites attention à ce paquet ! O ciel ! voici la toilette de milady ! elle va être perdue, abîmée!»

Puis les chiens aboient, les enfants pleurent, et toute la maison est dans le plus heureux état de tumulte et de confusion.

Le brouhaha continue pendant une semaine; toute la noblesse du pays vient voir Tom et lady Barbara. Il y a des chasses le matin, et de grands dîners le soir. Tom et milady ont envoyé, avant leur arrivée, des tonneaux de vins tels que le vieux squire n'en boit jamais; ils ont apporté avec eux leur vaisselle; et la vieille maison s'étonne de sentir le bouquet du champagne, du bordeaux et du vin du Rhin, et d'entendre le cliquetis de l'or et de l'argent.

Le vieillard est rempli d'attention et de politesse pour ses hôtes et pour leurs hôtes; mais il est à moitié las de ses enfants, et la présence de tant de brillants gentlemen achève de mettre le comble à son ennui. Il est dérangé par les veilles et l'obligation de boire des liquides auxquels il n'est pas habitué.

Quant à Wagstaff, il s'est enfui, comme il le fait toujours en pareilles occasions, dans une ferme située sur les extrêmes limites de la terre. Le château, le presbytère, et même la maison du jardinier, sont pleins de lits pour les hôtes, les domestiques et les grooms.

Le matin, pendant ses promenades à cheval, le vieux gentleman voit de jeunes étourdis chasser dans son parc, et tirer les faisans dont il ne souffre jamais qu'on trouble le repos. Il rentre tout furieux, et apprend que la maison est mise sens dessus dessous par l'armée des domestiques en livrée, poudrés, à culotte d'écarlate, et que, par leurs mielleuses paroles, ils ont fait perdre la tête à toutes les servantes.

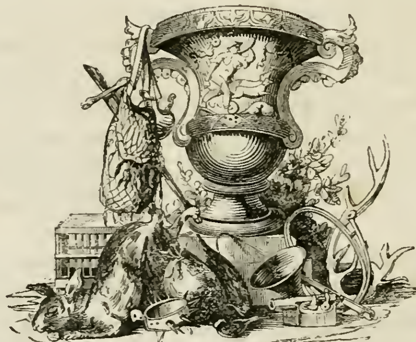
Enfin le jour du départ arrive, et tous disparaissent aussi brusquement qu'ils sont venus. Le vieux squire envoie chercher Wagstaff, et bénit son étoile d'être délivré de ce qu'il appelle la bourrasque annuelle.

Mais quel changement s'opérera quand le vieux squire ne sera plus! Déjà Tom et lady Barbara ont arrêté leurs plans : cette horrible vieille maison sera démolie sans délai, malgré ses cinq cents ans d'existence; un grand édifice du style de la renaissance devra lui succéder aussitôt; l'architecte à la mode viendra dans son cabriolet, avec ses plans et ses papiers; les diligences et les wagons amèneront immédiatement après une armée d'ouvriers; des échafaudages s'élèveront autour du vieux castel, qui s'évanouira, et un superbe successeur grandira à sa place, comme une vision magique. Il y a déjà à Londres d'énormes caisses chargées de manteaux de cheminée massifs, en marbre italien de premier choix, de bustes de marbre, de têtes de vieux héros grecs et romains, d'urnes cinéraires trouvées dans les fouilles d'Herculanum et de Pompeï, de poteries, de vases artistement sculptés, et même de colonnes de vert antique. Tous ces trésors de la classique Italie sont destinés à orner les salles de la nouvelle demeure seigneuriale.

En attendant, malgré l'immense revenu de Tom et de lady Barbara, le vieux squire a d'étranges soupçons : il suppose des hypothèques, des négociations avec des juifs; il se doute de quelques affreux *post-obits,* et, en parcourant ses bois et ses parcs, il contemple avec douleur ses vieux chênes dont il prévoit la chute; il s'imagine voir ses vieux fermiers paisibles troublés dans une longue possession, menacés d'une augmentation de fermages, sommés de déguerpir, pour faire place à de jeunes hommes et à des machines dévastatrices.

Ce sera très-vraisemblablement l'ordre du jour adopté quand la propriété tombera entre les mains du jeune squire.

William Howitt.





LE MAITRE D'ÉCOLE DE VILLAGE



LE MAITRE D'ÉCOLE DE VILLAGE.



Le maître d'école de village est un des caractères les plus nettement tranchés de l'Angleterre. En dépit du souvenir toujours poignant des coups qu'il nous a administrés, nous éprouvons pour lui une véritable tendresse, nous sympathisons avec lui, nous voyons avec douleur l'abandon où il gémit. Il se plaint avec raison qu'il a le premier façonné l'intelligence des plus grands génies de ce pays, et que cependant aucun génie, dans sa gloire, n'a daigné jeter sur son ancien magister un regard de reconnaissance! Le digne sir Walter Scott fait presque seul exception: Dominus Sampson, Reuben Butler, Jedediah Cleishbotham, maître d'école et clerc de la paroisse de Gandercleugh, et Peter Pattieson, en sont des preuves délicieuses. Scott a compris toute l'originalité du maître d'école de village, et n'a pas dédaigné de lui rendre les honneurs qu'elle méritait. A part cela, le successeur moderne de Denys le Tyran n'a pas une renommée très-étendue. Shenstone a mis en relief la maîtresse d'école; mais le magister est réduit à s'abriter sous le buisson de laurier que le bon Olivier Goldsmith a élevé à sa gloire dans *le Village abandonné*.

Les beaux jours du maître d'école sont passés, dans ce siècle de lumières et de progrès. Nous avons des bateaux et des voitures à vapeur; et maintenant l'on demande à grands cris un système d'éducation à la vapeur. Lancastre, le fondateur de l'enseignement mutuel, et Bell, son rival, ont changé le maître d'école en une espèce de sergent instructeur, et conduisent les enfants des pauvres par troupes et par régiments à travers les mystérieux chemins de l'A B C. N'exigez pas qu'on leur en apprenne

davantage : si on leur donne un peu plus d'instruction, c'est uniquement afin qu'ils calculent les moyens de se tromper les uns les autres avec le plus d'adresse possible. Leur A B C les met à même de voir plus avant dans le mal. Leurs connaissances sont loin de prévenir leurs mauvaises inclinations, et les manœuvres qu'ils exécutent dans l'intérieur de la classe ne sont que l'avant-coureur des manœuvres plus funestes auxquelles ils se livreront par la suite. Il est aujourd'hui constaté que le mécanisme instructeur ne touche pas au moral de l'homme; et l'on réclame avec instance une éducation nationale, religieuse, morale et intellectuelle. Sans elle, c'est fait de nous!

Puissent les expériences réussir! Que les ministres, anglicans et dissidents, combinent leurs plans pour arriver à bien, sans dire pis que pendre les uns des autres. Ayons une grande école nationale dans chaque paroisse du royaume. Il est assez facile de bâtir quand on a recueilli les fonds nécessaires. Une foule d'enfants sont prêts à se précipiter dans les écoles aussitôt que les portes en seront ouvertes; mais il est une petite difficulté à laquelle les chauds partisans du projet n'ont pas semblé songer un seul instant, bien qu'ils combatissent et renversassent les objections avec autant de valeur et de facilité que don Quichotte dispersait les troupeaux de moutons.

Cette difficulté est celle-ci : Où prendra-t-on les instituteurs?

Oui, où prendra-t-on les instituteurs? On peut à peine s'en procurer un seul à présent. Si l'on veut qu'il soit bon à quelque chose, il faut employer à le former beaucoup de temps et de soins; comment donc parviendra-t-on à en avoir en un seul jour dix mille, car il n'y a pas en Angletere moins de dix mille paroisses.

Depuis Milton jusqu'à nos jours, que de philosophes et d'hommes d'État ont travaillé à construire un système parfait d'éducation! Locke a essayé de trouver la clef du mystère; Bacon l'a essayé avant lui; Descartes, Rousseau, miss Edgerworth, miss Hamilton, Hannah More, et un grand nombre d'autres encore, s'en sont occupés depuis. Si donc nous n'avons pas encore été capables de découvrir le véritable système, comment réussirons-nous à découvrir les hommes nécessaires à son application? Ce système et ces hommes seront-ils créés par la miraculeuse puissance d'un acte du parlement? Un acte du parlement peut voter des fonds, nommer une commission, d'accord, et c'est là tout ce que semble voir la majorité de nos plus zélés partisans de l'éducation publique. Les fonctions de commissaire, avec environ huit cent livres à dépenser par an, et une guinée par jour, offrent sans doute une perspective attrayante, et les désirer, c'est désirer un poste excellent. Mais les commissaires équivaudront-ils à des professeurs? Par quelle baguette magique messieurs les députés évoqueront-ils en une heure, pour le service des dix mille paroisses de Sa Majesté, autant de maîtres d'école accomplis en toute science, ayant la rectitude morale, l'habileté pratique nécessaires pour réaliser un système d'éducation populaire comme le monde n'en a pas encore vu?

Le système de Fellenberg est peut-être celui qui approche le plus de la perfection, qui répond le plus exactement à nos besoins religieux, intellectuels et littéraires. Mais où sont les hommes propres à appliquer le système de Fellenberg? Fellenberg, du-

rant quarante années de travaux, a été forcé de commencer par s'enseigner lui-même, et de procéder ensuite à l'enseignement de ses professeurs.

Outre Lancastre, Bell, Wood d'Édimbourg, le capitaine Brenton de Hackney, un grand nombre de réformateurs ont entrepris la reconstitution de l'éducation populaire en Angleterre;

Lady Byron, à Ealing;

Lord Lovelace, à Ocham;

Le docteur Hay, à Norwood;

Mistress Tuckfield à Fulford, dans le Devonshire.

Tous ont reconnu qu'on était loin d'avoir des maîtres tout prêts et assez éclairés pour qu'on pût compter avec raison sur des résultats vraiment efficaces. Tous s'écrient : «Nous manquons de maîtres!» Tous déclarent qu'il n'existe pas d'instituteurs capables de donner au peuple une éducation convenable.

Ainsi ceux qui réclament la mise en action immédiate d'un système national d'éducation (et personne n'en est plus zélé partisan que moi) demandent une horloge qui irait sans balancier ni grand ressort, une machine à vapeur sans piston ni cylindre, une voiture sans chevaux. Ils veulent une organisation supérieure à tout ce qui a été conçu jusqu'à ce jour, et, pour la mettre en œuvre, dix mille instituteurs. Il faut que chacun d'eux soit le véritable modèle de l'union intime des qualités intellectuelles et morales, le plus noble produit de l'éducation moderne; autrement il n'est pas apte à s'acquitter des devoirs imposants de sa charge. Or, la vieille race des magisters ne saurait remplir les conditions exigées; on déclare leurs prétentions inadmissibles, leur ignorance trop grossière, leur système trop erroné. Laissons ici les défenseurs chaleureux d'une urgente réforme ruminer sur cette seule question : Où prendra-t-on des instituteurs? et revenons au maître d'école actuel.

Le pauvre homme! les paroles d'Olivier Goldsmith sont bien vraies : «Toute sa gloire s'est évanouie!»

Vous chercheriez en vain son éclat effacé!
Sa gloire a disparu dans la nuit du passé!
Il a mené longtemps une paisible vie :
Bourgeois et paysans admiraient son génie,
Le saluaient bien bas, et s'étonnaient de voir
En si petit cerveau tenir si grand savoir!
Mais, hélas! les progrès d'un âge de lumière
Ont fini par l'atteindre au fond de sa chaumière!
Il a planté sa tente en des lieux ignorés;
Ou même vers des bords du soleil éclairés,
En plein air, au penchant d'une verte colline,
A l'ombre des buissons qu'embaumait l'aubépine,
Comme en Irlande, il a rassemblé ses marmots;
Il a cherché l'abri des plus humbles hameaux.
Mais partout la réforme, à le suivre acharnée,
A du vieux magister troublé la destinée.

Il sent qu'il est proscrit, déshonoré, perdu,
Et s'il lève les yeux, sur sa tête étendu
Voit un nuage épais, sinistre, et qui recèle
Dix mille instituteurs de fabrique nouvelle!

Le chemin de fer de l'éducation nationale va traverser l'ancien patrimoine de notre pédagogue, et il secoue la tête, et se demande s'il doit y avoir à ses douleurs quelque compensation. Non! Sa renommée est déchue, et sa profession va devenir inutile. Il sera renversé par un acte du parlement, quoiqu'il ne se soit jamais adressé au parlement pour se faire installer. Il a été le créateur de son établissement, l'édificateur de sa fortune; le besoin de prendre soin de lui-même l'a déterminé à prendre soin des enfants de ses voisins. Il n'a pas eu besoin de souscription pour acheter de la terre et pour bâtir une école spacieuse; il a ouvert la porte de sa chaumine, et aussitôt sont venus tous les enfants du hameau et des fermes voisines, avec leurs ardoises suspendues à leur cou, leurs livres sous le bras, et leurs dîners dans leur sac. Enseignant la lecture au prix de quatre pence par semaine, l'écriture et l'arithmétique moyennant six pence, il a donné à ses élèves de rudes bancs et des coups plus rudes encore. Et quand il a eu amassé assez pour se nourrir avec sa compagne, il s'est considéré comme un heureux mortel. Il a regardé avec orgueil toute la bande aux figures sales, aux vestes et aux culottes de peau, aux cheveux incultes, aux blouses blanches ou bleues. Il s'est dit qu'un jour le voisinage serait rempli d'habiles gens, tous de sa façon.

Pauvre vieux magister! tu prévoyais peu notre époque de bouleversement, au temps où j'étais assis au milieu de tes rustiques élèves, et où j'employais mon canif à tracer sur le pupitre mille figures hiéroglyphiques! Je te voyais assis dans ta gloire, et tu étais à mes yeux l'image de la grandeur humaine. Tu ne songeais pas à ces jours de deuil, quand nous nous glissions dans la classe après l'heure, attardés par les charmes des nids d'oiseaux et des hannetons, quand le tonnerre de ta voix menaçante nous faisait trembler sur les conséquences de notre étourderie; et lorsque nous courions, écoliers buissonniers, à travers les champs émaillés de primevères, avons-nous jamais pensé que de si tristes destins t'étaient réservés!

Le maître d'école s'en va, et si nous voulons en tracer le portrait, c'est le moment ou jamais de prendre nos pinceaux.

Olivier Goldsmith en a dessiné quelques traits importants. Le plus beau champ de gloire du maître d'école est le hameau, où, excepté l'homme d'Église, il n'y a pas de plus hauts personnages que de gothiques fermiers élevés par lui ou par son prédécesseur. Là c'est un homme d'importance à ses yeux et à ceux des autres. Il y cause encore la stupéfaction des paysans par ses mots d'une longueur érudite et d'une sonorité foudroyante. Il y soutient encore la discussion avec le prêtre, quoique plus fréquemment il soit le profond admirateur de sa révérence. Il se regarde comme le plus grand homme de la paroisse après le prêtre, dont il élève le savoir jusqu'aux cieux, et dont il met au rang des plus belles choses du monde la manière de lire les offices de l'église.

Les villageois unissent toujours «notre prêtre et notre maître d'école» dans le même élan d'admiration. Si ce dernier est capable de citer une phrase latine, alors l'étonne-

ment qu'excite son génie devient des plus étonnants. On dit de lui : « C'est un garçon qui en sait long ; il est profond comme l'étoile du Nord. » Comme aux jours de Goldsmith, il sait jauger, et se charge de cadastrer le district. Dans le beau coin de la taverne où s'assemblent tous les soirs le fermier du château, les marchands du village et le forgeron, la voix de l'instituteur est élevée, son air hautain, et sa parole une loi. Là il confond souvent l'intelligence des assistants par des questions embarrassantes, comme celles-ci :

Est-ce l'œuf ou l'oiseau qui a été fait le premier ?

Quel homme Caïn s'attendait-il à rencontrer dans le désert avant qu'il fût habité ?

Quel était le père des enfants de Zébédée ?

S'il s'est formé lui-même, ce qui a lieu en général, il a passé la plus grande partie de sa vie à étudier le latin, ou il est fort en mathématiques, ou il a pénétré les mystères de l'astrologie ; il a grandement foi dans les pronostics annuels de Raphaël[1], et dans l'herbier de Culpepper[2]. Ses travaux littéraires se bornent à envoyer de temps en temps au journal de l'endroit, soit une pièce de vers, soit des solutions de problèmes mathématiques. Parfois, dans la hardiesse de son vol, il aborde un Magazine de Londres, et si, par hasard, son élucubration paraît dans le *Gentleman's magazine*, son orgueil est sans bornes, et sa réputation est à jamais consolidée dans tout le pays.

La bibliothèque du maître d'école a été achetée chez le libraire de la ville voisine, ou à un colporteur qui passait. On est sûr d'y voir figurer l'*Histoire d'Angleterre* de Rapin, Josèphe, et le Dictionnaire de Barclay, en gros in-4° sur papier à sucre, et les histoires ornées de mauvaises gravures. Il fait lui-même un petit commerce d'encre, de plumes, de papier à écolier, et d'autres articles de papeterie ; s'il est marié, sa femme tient un débit assez considérable de pain d'épices, pantins et poupées. Comme il est fameux par la beauté de sa main, c'est le principal écrivain public des environs, et plus d'un secret d'amour lui est confié. Il écrit aussi des enseignes, des plaques de charrette et des épitaphes ; car quel autre que lui en est capable ? Il fait des testaments, et rédigeait jadis des actes de transfert, avant que les gens de loi eussent entouré leur monopole d'une haie de dispositions pénales. Longtemps, dans toutes les ventes et cessions, il a été le praticien du pays.

Oh ! les faits et gestes du maître d'école de village sont multipliés, et leur variété est divertissante. Quel air de faste pédantesque le distingue ! Comme son costume de classe est amusant par l'ancienneté ! qu'il est agréable d'écouter les discours qu'il débite avec la volubilité d'une pie ! Mais que le maître d'école de village est surtout curieux dans ses amours ! J'ai, par hasard, en ma possession une lettre d'amour d'un instituteur de campagne, et elle vaut la peine d'être transcrite. Le pédagogue est depuis longtemps marié à celle à laquelle il adressait cette singulière épître, où se retrouve quelque chose de la phraséologie d'un quaker.

[1] Auteur anglais analogue à Nostradamus.
(*N. du T.*)

[2] Ancien livre indiquant les noms des herbes et leurs usages.
(*N. du T.*)

Nuthurst, 1er novembre 1816.

« Estimable amie,

« J'embrasse la présente occasion de t'adresser ce peu de lignes, espérant qu'elles te laisseront en bonne santé ; la mienne est excellente, Dieu merci !

« Je l'ai dit souvent, respectable amie, que je n'aimais pas beaucoup faire dans ma correspondance un étalage de mes sentiments ; mais j'écris avec un air majestueux d'extase et d'admiration quand je communique mes pensées à une personne que j'aime au delà de toute expression ; oui, à une personne vertueuse, innocente, irréprochable ! qui a un maintien décent, un cœur tendre, et de bons principes ; et cette personne, c'est toi, ma charmante, qui peux à juste titre te vanter de ta vertu, et rire de la calomnie !

« Chère amie, quand je songe à toutes tes bonnes qualités et à ta tendresse passionnée, je suis rempli d'une exaltation délicieuse et d'une immense satisfaction ; mes sens sont plus vivement embrasés d'amour, et chacun de mes désirs est un compliment pour toi.

« J'ai médité, aimable amie, sur nos promenades, et je me suis senti ému de ta condescendance, de ton bon naturel et de ta clémence ; car souvent, quand nous nous donnions le bras, une vague idée m'irritait, me rendait fantasque et indigne d'estime. Mais toi, comme une bienveillante amie, tu calmais l'absurde agitation de mon cœur, et tu ressuscitais à l'instant même, avec un redoublement d'énergie, notre affection respective.

« J'ai été bien fâché d'apprendre ton indisposition, d'autant plus qu'étant loin de toi, il m'était impossible de te témoigner combien je sympathisais à tes peines. J'espère sincèrement que ta toux va mieux, et je désire ardemment que notre absence puisse faire place à une durable réunion.

« Dimanche dernier j'étais à Bevington : je te quittai sur les quatre heures ; je restai jusqu'à six heures sur la place du marché pour voir parader les soldats et écouter la musique ; puis je me rendis à la taverne, et là, à la suite d'une conversation, je reçus un coup que je me gardai bien de rendre. Je ne t'aurais pas ennuyée de cette fastidieuse explication de ma conduite, si tu n'avais été préalablement informée de cette circonstance. Tes ingrats parents ne peuvent s'empêcher de t'entretenir de mes plus indifférentes actions, en les noircissant, pour rompre les liens qui nous unissent. Mais nous sommes si accoutumés à leurs insinuations perfides et à leurs récits ambigus, qu'ils échoueront nécessairement dans leurs desseins. Nos amours sont trop inflexibles pour céder aux attaques de quelques méprisables idiots.

« Oh ma chère ! je voudrais maintenant te serrer entre mes bras ! je voudrais donner à tes douces lèvres dix mille baisers, car je préfère ton élégante tournure à celle de toutes les beautés du siècle.

«Je te remercie de m'envoyer tes compliments amoureux, et je termine les miens par dix mille fois dix mille respects.

«Je suis pour la vie

«Ton fidèle et constant amant,

«S. G.»

Mais c'est là le côté ridicule du maître d'école: il a un côté noble aussi. Quelque indigne d'attention qu'il nous paraisse, quelque désir que nous ayons de le voir balayé avec tous ses confrères par un acte du parlement, les campagnes lui doivent beaucoup de reconnaissance. Sans l'aide du parlement ou de la paroisse, il a, d'âge en âge, ouvert son modeste gymnase, et dompté et civilisé les faunes et les satyres des solitudes rurales. Le peu de lumière et de science qui ont rayonné dans nos villages et nos champs, c'est lui qui les a allumées; c'est lui qui a mis le fermier, le meunier, le boulanger, tous les petits ouvriers et commerçants, à même de mener leurs affaires, de passer leurs marchés, d'ajouter au capital de la nation. C'est lui qui a appris aux ours mal léchés du hameau à faire la révérence, à respecter leurs supérieurs, à revêtir un certain vernis de moralité et de bonnes manières, à prendre une forme suffisamment humaine.

Ces humbles professeurs sont souvent des ecclésiastiques qui, ayant obtenu des prix au collége, remplis du feu du génie et de la pulpe de la sagesse, mais privés des ailes d'or de ce monde, se sont enfoncés dans d'obscures régions, et ont passé leurs jours loin des cités, pleurant leur sort, mais répandant autour d'eux l'abondance et la joie. Combien y en a-t-il de semblables, étrangement vêtus, étrangement logés, dans des landes marécageuses, au milieu des torrents et des rochers. J'en ai vu en diverses parties de l'Angleterre, et j'ai été surpris de leur patience et de leur sainte résignation. Sur les cimes des plus sauvages collines, près de quelque petite chapelle, comme celle de Fribank, près de Sedberg, dans le Yorkshire, j'ai ouvert la porte d'une cabane d'où s'échappait un bruit pareil au bourdonnement des abeilles, et j'ai trouvé autour d'un feu clair une troupe de petites filles et de petits garçons aux jambes nues. Un jeune homme les instruisait; il avait l'air d'un savant et d'un ecclésiastique. Oui, auprès de sites pittoresques et glacés, dans de petites églises ou des chapelles informes, il y a des hommes comme ce Robert Walker, que le poëte Wordsworth a décrit. Quel portrait que celui de Robert Walker! Huit heures par jour, durant cinq jours de chaque semaine, et la moitié du dimanche, quand les travaux du ménage n'étaient pas trop urgents, il était occupé à enseigner. Sa place était auprès de l'autel; la table de communion lui servait de pupitre, et, comme une maîtresse d'école, il tournait un rouet à filer pendant que ses élèves répétaient leurs leçons.

Ce patriarche de la montagne n'avait jamais fixé de prix à ses enseignements, mais il prenait tous ceux qui se présentaient, et ceux qui étaient capables de payer lui donnaient ce qu'ils voulaient. Non-seulement il faisait le service deux fois tous les dimanches, mais il était le scribe de la contrée, rédigeait les pétitions, les actes, les

contrats, etc., de sorte qu'à certaines époques de l'année il était obligé de veiller la plus grande partie de la nuit. En outre, il filait à toute heure, cultivait son jardin et une petite ferme, aidait ses voisins à faire leurs foins et à tondre leurs moutons.

«Je le trouvai, raconte un étranger, assis au haut bout de sa table, vêtu d'une robe de chambre d'une étoffe bleue, avec une garniture de boutons de corne noirs; il avait autour du cou une bande de cuir en guise de col, un tablier et de gros souliers à semelle de bois doublée en fer; un enfant déjeunait sur ses genoux; sa femme et d'autres enfants attendaient à ses côtés, cardaient ou filaient. Tous les dimanches, il recevait à sa table ceux de ses confrères qui venaient de loin, et auxquels il avait coutume de donner l'hospitalité.»

Et quel était le montant de son bénéfice? 17 livres 10 shillings par an!

Il serait difficile peut-être de retrouver un second Robert Walker; mais les hommes de son caractère ne sont pas rares dans les lieux écartés des grandes routes. C'est sous de tels hommes que Shakespeare, Burns, Wordsworth, Newton, Crabbe, et plus d'un autre grand génie, ont fait leurs premières études, et acquis les premiers éléments de cette science dont ils devaient se servir pour enfanter des miracles aux yeux de l'humanité tout entière. Nous pouvons affirmer que tel était l'homme qui a fait trembler le bon Goldsmith enfant, et qu'il a plus tard immortalisé. Le maître d'école de village a de justes motifs d'orgueil.

Quand nous promulguerons un acte du parlement pour nos dix mille nouvelles écoles, rappelons-nous le long règne, la vieille gloire, les travaux patients et mal rétribués du vieux magister, et mesurons le vent à la brebis tondue.

Ce jour de révolution sera douloureux pour lui, mais nous pouvons lui en dissimuler l'amertume: la chute sera rude, mais la bonté et de généreuses sympathies peuvent l'adoucir, et assurer au vieillard pittoresque, mais tant soit peu dogmatique, du repos et de l'aisance vers la fin de ses jours.

WILLIAM HOWITT.





LE PRÊTEUR SUR GAGES.



LE PRÊTEUR SUR GAGES.



n dirait qu'il y a je ne sais quelle ignominie dans la profession de prêteur sur gages : il est rejeté de tous les hommes. En supposant que ce soit un commerçant laborieux, un individu scrupuleux en affaires, et d'une haute moralité, il ne jouit cependant en rien de ce respect général que les chalands accordent librement et sans affectation à d'autres honnêtes négociants; il semble qu'il se soit établi dans la société une convention tacite pour feindre d'ignorer l'existence même du prêteur sur gages : jamais on ne glose sur ses mérites; personne n'a l'air de le connaître.

Ce fait est positif, et le lecteur en conviendra. On est disposé à vanter la rectitude et les talents de ses fournisseurs; on dit volontiers : Mon marchand de vin, mon bottier, même mon procureur; mais qui jamais a offensé la délicatesse d'une compagnie en parlant de son prêteur sur gages?

Non; c'est le sort de notre héros de faire *incognito* le bien qu'il fait, d'être bienveillant à huis clos, de prodiguer ses bienfaits dans une sombre enceinte, et souvent à voix basse et voilée, aux suppliants blêmes, abattus, désespérés, qui implorent sa merci, qui se pressent en tremblant aux grilles de ses bureaux.

Qui donc prône la conscience, la bonne foi du prêteur sur gages, excepté les plus pauvres; et l'on sait quel est le peu de valeur des éloges accordés par la misère.

Vous entendez souvent des gens s'extasier sur la coupe d'un habit, et demander : « Quel est donc votre tailleur? » Mais en remarquant l'absence d'un diamant au doigt d'une connaissance, en ne voyant pas la chaîne d'or étinceler à sa place accoutumée, quoiqu'on puisse avoir un jour besoin des services d'un prêteur consciencieux,

songe t-on jamais à adresser cette question : « Quel est donc votre prêteur sur gages? »

Le prêteur sur gages de nos jours, tout vulgaire et sans couleur qu'il est, a eu de pittoresques prédécesseurs; sa généalogie est longue; la mystérieuse origine de sa famille se perd dans la nuit des temps.

A Thèbes, il y avait des prêteurs sur gages; à Tadmor, où les chacals cherchent aujourd'hui leur proie, il y avait des usuriers; mais les marchands d'argent de ce temps-là n'avaient pour clients que des riches; ils amoncelaient dans leurs maisons des perles grosses comme des cailloux, qu'ils vendaient au poids, des sacs de brillantes opales, de saphirs, d'améthystes, de hyacinthes, de topazes, de vertes émeraudes, de superbes rubis, de diamants aux mille facettes.

L'ancien preteur sur gages était une harpie humaine, vivant d'entrailles humaines: la législation moderne lui a rogné les ongles, et a jeté sur sa profession un manteau de décence. La famille des prêteurs a subi de grandes modifications, tantôt trafiquant ouvertement avec les princes, tantôt travaillant à la dérobée, et dévorant ses victimes dans des recoins obscurs, à la manière des araignées. En voyant le moderne prêteur sur gages du quartier de Seven Dials, qui songe à ses illustres ancêtres commerciaux, les marchands lombards? Il y a plus de cinq cents ans, ils florissaient à Londres, et leur nom, sonore comme l'or, synonyme de richesse, est encore celui d'un quartier de la Cité. Ils dépossédèrent les juifs du monopole exclusif du prêt, et, spécialement recommandés par Sa Sainteté le pape Boniface III au roi d'Angleterre Edouard Ier [1], ils devinrent les principaux prêteurs sur gages de la noblesse et de la riche bourgeoisie anglaise : on ignorait alors ce que c'était que le peuple.

Il n'entre pas dans notre tâche d'écrire l'histoire du nantissement; il nous suffit d'avoir relevé tous les prêteurs sur gages actuels, en indiquant brièvement la grandeur et l'importance de leur origine. Nous n'examinerons pas comment leur décadence est venue, mais nous essaierons de les peindre tels qu'ils sont.

Le prêteur sur gages a souffert du progrès de la civilisation. Il y a environ deux siècles, sa profession était environnée de mystères, présentement dissipés par les lanternes du monde, les deux chambres du parlement. Il y eut un temps où, à la merci du lévite, le pauvre était mangé à loisir; sa misère en faisait un paria, un va-nu-pieds, bon à être mis en pièces par l'usure. Aujourd'hui il connaît du moins l'étendue de son sacrifice; sa perte est définie et rigoureusement déterminée par les statuts du parlement.

Le prêteur d'autrefois cachait ses manœuvres, demeurait dans des retraites obscures, exerçait sa redoutable industrie dans des caves et de sombres cabinets; il n'écrivait pas sur son enseigne :

MONEY LENT [2].

[1] Voyez les chroniques de Rymer.
(*N. de l'Aut.*)

[2] Littéralement *argent prêté*. C'est par ces mots que les prêteurs sur gages de Londres indiquent au public leur demeure.
(*N. du T.*)

La physionomie des prêteurs sur gages seule trahissait leur fonction sociale; ils n'avaient d'autre affiche que leur personne; ils sacrifiaient à Mammon, comme si ce culte avait été prohibé, et, poursuivis par la méfiance et le profond mépris du monde, ils emplissaient leurs sacs au point de les faire crever.

A cette époque, le commerce du prêt sur gages n'était pas reconnu par la loi, et le taux de l'intérêt variait suivant le caprice du prêteur : il pouvait impunément prélever cinquante et même soixante-dix pour cent, bien que chaque feuille de son registre fût, conformément à la pieuse coutume du jour, blasonnée d'un *laus Deo !*

Enfin la loi intervint, et par la suite des temps le prêteur sur gages devint ce qu'il est maintenant, un négociant respectable, quoiqu'on ne lui rende pas justice, comme nous l'avons déjà exposé plus haut. Il ne vit pas avec les hommes qui composent ce qu'on appelle la bonne compagnie, et les gens qui portent des diamants et font des dîners de trois services n'en ont jamais entendu parler qu'au spectacle ou dans les romans. Il peut rendre le service le plus essentiel dans les temps les plus fâcheux, être l'unique ressource de l'homme délaissé par ses amis, et cependant le pauvre seul se confesse de connaître le prêteur sur gages. L'honnête détresse et le vice insouciant n'ont d'autre remords que de se défaire, en faveur de ce commerçant, de ce qu'ils ont de plus précieux; mais il est sans exemple qu'un homme de la classe aisée avoue des rapports avec lui. Croyez-le, les gens du monde peuvent par hasard entrer en relation avec des criminels; ils ne rougiront pas même d'avouer une liaison passée avec un assassin distingué, préexistante à la découverte qu'on a faite de la férocité du malheureux : le nom d'un homme n'est pas terni par une pareille intimité; peut-être, au contraire, le rendra-t-elle un moment l'objet de la curiosité et de l'intérêt publics; mais il est décidément ignominieux de connaître un prêteur sur gages. On est généralement d'accord sur ce point, que, nous le répétons, aucune personne sensée et honorable ne peut connaître un prêteur sur gages; car, s'il en convenait, qui voudrait continuer à le voir?

La loi a fait du prêteur sur gages un lieu commun; elle l'a dépouillé de son ancienne originalité, elle a fait tomber les voiles qui le couvraient, elle lui a ôté sa poésie; il a été obligé de montrer sa profession aux yeux du monde, et pour en faire un personnage intéressant, au lieu de l'envisager isolément, il faut le considérer dans ses rapports avec ses clients divers.

La civilité, cette condition presque essentielle de la vie pour d'autres industriels, est entièrement inutile au prêteur sur gages; il ne place pas en sentinelle à sa porte de boutiquier à l'œil perçant, de commis chargé de solliciter avec ténacité le chaland qui hésite, et de le déterminer à entrer. Député du dieu des richesses, il se tient dans sa boutique, et ses clients n'ont pas besoin d'être pressés d'invitations, captivés par des sourires, accablés de protestations et d'instances; il lui est superflu de s'incliner, de faire l'aimable, de chercher à séduire l'acheteur indécis.

Au contraire, ses pratiques, les gens qui lui payent une contribution de trente pour cent, s'adressent à lui pour la plupart avec une respectueuse douceur, plusieurs avec l'hésitation de la honte, comme s'ils imploraient son assistance, le don gratuit de son argent, sans garantie, sans nantissement avantageux.

Les autres commerçants font consister une partie de leur art à feindre de croire que leurs pratiques sont immensément riches. Les meilleures se présentent chez le prêteur sur gages avec la livrée de la misère. Que cette humble et douce cliente est changée depuis cinq ans! c'est une jeune dame dont le cœur est rongé de chagrins, une beauté dont l'expression de souffrance et de résignation est plus profondément touchante que le plus sauvage désespoir. Avec une douce et noble hésitation, avec un vague et faible sourire, elle présente au prêteur des bracelets : que la physionomie du prêteur sur gages est différente de la tyrannique obséquiosité du bijoutier qui, cinq ans auparavant, a vendu ce joyau. L'homme d'argent, d'un œil froid, tourne et retourne les bracelets, pendant que la femme attend, le cœur serré, la sentence dont son sort dépend. Hélas! c'est presque la dernière de ses parures: la pauvreté arrive à grands pas, et des enfants affamés sont à la maison!

Enfin le prêteur sur gages daigne lui demander : « Combien voulez-vous sur ceci? » Et, Dieu la protége! cette condescendance met son cœur à l'aise.

Indépendant par sa profession, exempt des vaines civilités mises assidûment en usage par les autres négociants, le prêteur sur gages peut être aussi jovial avec ses habitués que le lui permet son esprit naturel : il peut lancer une saillie sur l'habit retiré le samedi pour être porté le dimanche, et dûment remis entre ses mains le lundi. Les habits s'usent, le poil perd de son lustre, et le prêteur sur gages plaisante sur la fragilité du drap, et offre de moins en moins du vêtement qui décheoit. La femme qui pour la vingtième fois rapporte l'habit doit riposter gaiement aux bons mots du prêteur, le laisser pousser la plaisanterie aussi loin qu'il en a envie, et ne pas murmurer lorsqu'il termine en déclarant qu'il ne peut prêter un liard de plus, et lui criant d'un ton maussade : « Remportez-moi cette guenille! »

Il sait bien qu'elle ne saurait la remporter; elle se résigne donc paisiblement à l'impertinence du boutiquier, et empoche ses sarcasmes avec l'argent qu'il lui octroie. Chose étrange, qu'il y ait tant de différence entre les manières des commerçants! Que de politesse témoignait Lubin Gosling, le tailleur qui a confectionné l'habit!

Le prêteur sur gages est un espèce de roi Midas; c'est un potentat que les pauvres recherchent, dont ils supportent les plaisanteries, l'insolence, la brutalité; ils le saluent avec déférence, et, les membres endoloris par le besoin, le ventre vide, le désespoir au cœur, ils lui font la cour pour lui demander de vouloir bien les laisser manger.

Que de prières sont adressées au prêteur sur gages! comme on l'implore pour qu'il voie quelque valeur dans ce qu'il regarde inexorablement comme sans valeur; pour qu'il accorde un shilling sur quelque misérable vêtement, faute duquel celui qui l'offre est là à grelotter, pour qu'il avance six pence sur quelque objet de première nécessité! Et comment pourrait-il se livrer aux politesses commerciales? Ses solliciteurs quotidiens sont le besoin, sans frein, sans secours, avec un appétit de tigre: puis le vice, qui s'est condamné lui-même, et l'aveugle désespoir. Il voit si souvent l'envers de la vie, que la rude nature de son métier a formé un cal sur son cœur. Comment est-il possible de faire du négoce avec la misère affamée, qui demande du

pain comme si c'était une manne immortelle, et de conserver néanmoins dans toute sa vitalité la sensibilité naturelle du cœur humain? comment passer des marchés avec le désespoir? comment marchander avec le dénûment, lésiner avec la famine? et c'est là pourtant l'occupation journalière du prêteur sur gages. Aussi, qu'est-ce pour lui que le cœur humain? une livre de chair.

La boutique est encombrée; les divers compartiments où les clients se placent pour soumettre ce qu'ils apportent à l'examen du prêteur sont remplis, à l'exception d'un seul. Quels regards sont fixés sur l'homme d'argent! de quelles instances on accable les commis; et pourtant, avec quel silence ils accomplissent leur tâche! Une heure s'écoulera sans qu'on entende d'autre bruit que quelques mots échangés à voix basse, et de temps en temps le son de l'argent sur le comptoir.

Mais, silence! avec quelle rapidité on a tiré ce verrou! le dernier compartiment a cessé d'être vide. Une dame y est entrée, et il est évident que c'est pour la première fois qu'elle se trouve dans la boutique d'un prêteur sur gages. La pauvre femme! l'opulence l'a bercée à mesure qu'elle a grandi; la fortune a exaucé ses moindres désirs; le monde était pour elle un royaume de fées; elle n'a jamais connu l'atteinte du chagrin, et le besoin n'était pour elle qu'un mot vide de sens. Aujourd'hui, elle est mariée, et vient, pour la première fois, présenter une pièce d'argenterie, afin (car la mort rôde autour de son foyer), afin de pouvoir payer les honoraires du docteur. En offrant l'argenterie au prêteur sur gages, il lui semble qu'elle commet un vol.

L'homme la regarde : «Bon Dieu! pense-t-elle, s'il allait me soupçonner!...» Il donne la somme demandée, et la dame, le visage brûlant, sort précipitamment de la boutique. Mais que de sentiments de honte et de dégradation l'ont assiégée dans ce court espace de temps! Des révélations terribles ont été tracées sur les murs des prisons, des témoignages douloureux et déplorables de la misère humaine et du vice humain; mais si l'on pouvait écrire sur les cloisons de ces compartiments les émotions de ceux qui ont attendu là, ce ne serait pas moins affreux que les caractères gravés sur les murailles de la Bastille ou des Plombs de Venise.

Si la pauvreté, la détresse nue et hideuse, font trop souvent leurs offrandes, adressent trop souvent leurs prières à l'autel du prêteur sur gages, l'esprit d'indépendance y peut aussi montrer son austère visage, y faire entendre sa voix franche. Quand l'amitié, cette amitié mondaine qui, comme Briarée, ouvre ses cent bras à cent nouveaux venus, refuse en balbutiant de vous obliger, le prêteur sur gages n'est-il pas là pour vous donner de l'argent comptant?

Jack Pleasanton est un homme des plus aimables : quand il vous rencontre, il vous serre la main à vous faire craquer le poing; mais, comme il est charmant, adorable, recherché, couru, il a tant d'engagements qu'il ne saurait trouver le temps de faire un mille à pied ou à cheval pour vous voir, fussiez-vous aux portes du trépas. Excellent et insoucieux Jack! Il est l'ami de tout le monde; tout homme a quelque chose de flatteur à dire de lui; il est si vif, si généreux dans ses idées, si philanthrope dans ses opinions! Vous êtes convaincu, car vous le connaissez depuis sept ans, que s'il n'avait pas d'engagements il ferait tout pour vous servir. La franchise de ses

manières, la cordialité de ses étreintes, vous garantissent son bon cœur. Vous vous trouvez avoir besoin de dix livres sterling pour autant de jours; quel bonheur! Jack vient de ce côté, et il n'est jamais sans argent. Le rayonnement de son sourire est le même; l'étreinte de sa main, s'il est possible, est plus fervente que de coutume. Sans un seul instant d'hésitation, car Jack est si bon enfant, vous lui faites part de votre extrême embarras, vous lui demandez dix livres sterling : un léger frémissement effleure la face de Jack, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'il reprend son sourire, vous serre encore par la main, exprime de nouveau l'intention formelle de faire pour vous tout au monde, ajoutant que... malheureusement... il se trouve... qu'il... n'a... jamais... été... si gêné.

Ces profonds regrets sont articulés syllabe par syllabe; et, vous pressant la main comme devant, il passe légèrement à d'autres sujets.

Comparés à la figure gracieuse de Jack, les traits impassibles du prêteur sur gages n'ont-ils pas certain degré de bienveillance? Comparée aux joyeux sons qui sortent du gosier de Jack, sa voix n'est-elle pas cordiale? Ne vaut-il pas beaucoup mieux laisser votre montre entre les mains du descendant des Lombards, qu'entre celles d'un héritier des Pleasanton?

Si le prêteur sur gages ne prend point rang avec les autres industriels employés par la noblesse, la bourgeoisie et le peuple, cela vient du dégoût salutaire que nous inspire le tableau de la pauvreté. Un homme peut confesser avec plus de sécurité un défaut moral qu'un défaut d'argent : voilà pourquoi le prêteur sur gages, bien qu'il soit si souvent le bienfaiteur de son espèce, vit sans remercîments, sans estime, mais non pas, heureusement pour lui, sans récompense.

Si l'histoire du prêt pouvait être fidèlement écrite, et, conformément à la mode d'aujourd'hui, dûment enrichie de portraits illustratifs, le monde, nous n'en doutons pas, frémirait de la ressemblance. On reconnaîtrait ses connaissances, ses amis, et beaucoup d'hommes respectables demeureraient atteints et convaincus du crime odieux d'avoir eu quelquefois besoin d'une guinée.

« Savez-vous ce que nous ferons, mon amour? » disait mistress Argent à son mari. Dans l'opinion du monde, c'étaient des gens des plus honorables, car ils donnaient de charmants dîners et des soupers plus délicieux encore.

— Eh bien, ma chère?

— Lorsque vous aurez touché cette petite somme, nous n'avons qu'une chose à faire.

— Laquelle?

— Il y a déjà quelque temps que nous avons traité : ainsi donc, je propose qu'après avoir reçu l'argent que vous attendez, vous alliez retirer la vaisselle de chez le prêteur, afin de donner un dîner. »

Oh! si Arlequin, d'un coup de sa batte magique, pouvait changer en verre les cloisons de bois qui divisent en compartiments l'endroit où se tient le public dans la boutique du prêteur, et rendre ceux qui se présentent invisibles les uns aux autres! oh! si ce miracle s'opérait, comme les habitants momentanés de ces loges se regarderaient entre eux! Comme le filou qui vient de se sauver après avoir volé une

montre lorguerait la dame sur le point de déposer une montre à répétition! Comme le beau gentleman s'étonnerait de se trouver à côté du fruitier!

Si le prêteur sur gages voulait rehausser sa profession, s'il voulait donner une preuve triomphante de l'importance des services qu'il a rendus au monde chrétien, il n'aurait qu'à évoquer l'ombre de l'illustre Isabelle. Quand Colomb demandait vainement la permission de donner un nouveau monde à l'Espagne, quand, las et rebuté, il avait tourné le dos à la cour, la reine manifesta noblement sa résolution d'engager ses bijoux.

«C'est, dit-elle, pour l'honneur de ma couronne de Castille, que j'adopte le projet de cette entreprise; je mettrai mes diamants en gage pour avoir les fonds nécessaires au voyage.»

Après cet exemple, quelle dame, dans un embarras temporaire, hésiterait à confier ses diamants à un prêteur sur gages!

«La reine, dit l'historien, envoya en toute hâte un courrier pour rappeler Colomb: on le rattrapa à dix lieues de Grenade, au pont de Pinos, dans un défilé fameux par de sanglantes rencontres entre les chrétiens et les infidèles durant les guerres mauresques. Quand le messager se fut acquitté de sa commission, Colomb hésita à se soumettre encore aux délais et aux équivoques de la cour. Dès qu'il fut informé, toutefois, de l'ardeur que montrait la reine, et de la promesse positive qu'elle avait faite, il revint immédiatement à Santa-Fe, confiant dans la noble probité d'Isabelle.»

Si les Américains avaient convenablement réfléchi sur cet incident, ils auraient ajouté aux raies et aux étoiles de leur étendard national les insignes du métier de prêteur sur gages.

La reine de Navarre est encore une illustre patronne des prêteurs sur gages: Dans une cause glorieuse, elle engagea ses bijoux pour les huguenots. Voici ce qu'en dit l'auteur d'un ouvrage nouveau, *la Vie et l'époque de sir Thomas Gresham:*

«Deux gentilshommes, agents du prince d'Orange, passèrent en Angleterre pour négocier cette affaire à Londres, et la confièrent aux mains expérimentées de sir Thomas Gresham. La Mothe écrit, au mois d'août, que, pendant le séjour de la reine Élisabeth à Richmond, le cardinal donna une grande fête au lord du conseil en sa maison de Sheen, et porta bientôt après les bijoux à la cour: on les montra à Sa Majesté, qui était curieuse de les voir. Les orfèvres qui furent appelés comme experts les évaluèrent à 60,000 livres sterling. «On m'a dit, écrit encore La Mothe, que la reine refusait d'avancer aucun argent sur cette garantie; mais on cherchera parmi les marchands la somme demandée; et il paraît que sir Thomas Gresham, le plus gros marchand de Londres, et en même temps le facteur de la reine, se propose de donner 30,000 livres sterling.»

C'est par ces remarquables anecdotes que nous terminerons notre essai.

OBSERVATION ESSENTIELLE.

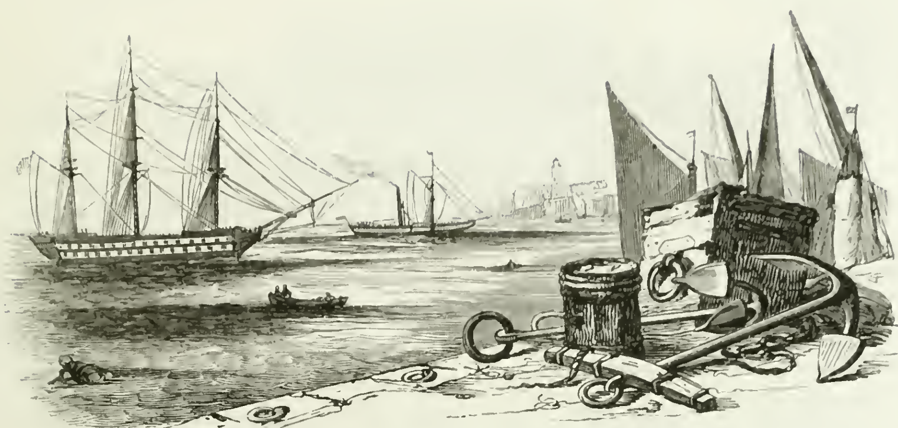
Il semble, au premier abord, qu'un écrivain qui traite un pareil sujet doive craindre que l'opinion du monde ne l'accuse d'en parler par expérience; mais si l'on se rappelle que des pamphlets sur la loi des céréales, le cours des monnaies, etc., sont publiés chaque jour par des hommes qui n'ont de leur sujet aucune espèce de connaissance pratique, l'auteur de cet article a lieu d'espérer qu'on le mettra au nombre de ces innocents individus.

DOUGLAS JERROLD.



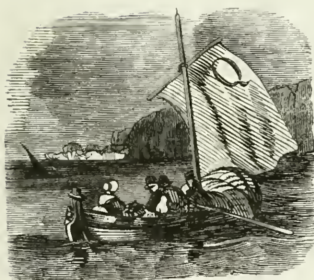


LA PORTEUSE A LA MER.



LA PORTEUSE A LA MER[1]

(BUM-BOAT WOMAN).



QUELS sons frappent plus joyeusement l'oreille du marin, toujours en exceptant le cri de *l'ennemi en vue!* que ceux qui annoncent l'approche de Betty la batelière, que le bruit des rames de Pilchard Poll, ou de Coaxing Kate [2]? Non pas que notre intention soit d'offenser ces estimables commerçantes en établissant un parallèle entre elles et l'ennemi; mais, comme l'on dit, les extrêmes se touchent.

Il est vrai que Johnson a donné une place au mot *bum-boat* dans son volumineux dictionnaire anglais [3]; mais, remarquez-le bien, au lieu de présenter ce substantif avec sa tournure navale, de le faire flotter fièrement sur sa quille, le lexicographe, par une violation très-évidente de toutes les règles philologiques, lui donne

[1] *Bum-boat woman.* On appelle ainsi la femme qui, montée dans une petite barque, se rend à bord des vaisseaux en rade pour vendre aux marins des provisions fraîches.
(*N. du T.*)

[2] Beautés célèbres parmi les porteuses à la mer.
(*N. du T.*)

[3] Johnson fait dériver *bum-boat* de *boat*, bateau, barque, et de *bum*, croupion, la partie sur laquelle on s'asseoit. *Bum*, ajoute-t-il, est employé dans les mots composés pour exprimer toute chose basse ou commune; ainsi l'on dit *bum-baillif*, pour désigner un bailli de la classe la plus inférieure, un bailli employé à faire des arrestations.
(*N. du T.*)

pour compagnons deux choses aussi antinautiques que *bum-baillif* et *bump*[1]. Le bon docteur avait-il la bosse de l'ordre, lorsqu'il eut recours à une juxtaposition aussi peu naturelle ?

En discutant diverses matières étymologiques, à bord d'un gros bâtiment marchand, Pipes, le maître d'équipage, aurait pu éclairer le docteur égaré sur l'origine de la dénomination attribuée au sujet de notre présente esquisse.

« Voyez-vous, mon vieux, eût-il dit, je vais vous mettre au fait de ce qui concerne ce que vous appelez la dérivation du mot, et ce que j'appelle, moi, le baptême de ce métier-là. Vous êtes juste comme tout le reste des gens de terre, c'est-à-dire que vous n'entendez absolument rien à la marine. Les porteuses à la mer, voyez-vous, n'ont pas été toujours appelées *bum-boat women ;* elles avaient primitivement un nom d'un genre tout différent. Vous sentez qu'il n'y a rien de plus naturel que de donner à un négociant une qualification empruntée à l'objet qu'il débite : or, comme les porteuses à la mer n'apportaient à bord que l'espèce de gâteaux appelés *buns*, les équipages les désignèrent avec beaucoup de raison sous le nom de *bun - boat women.* Mais ils se lassèrent bientôt de ces *buns*, réclamèrent une nourriture plus substantielle, et aux gâteaux à jamais bannis succédèrent des harengs, des saucisses, de la bière, du beurre, des œufs, et autres aliments dignes d'être servis. Il devint alors très-difficile de trouver un nom qui mentionnât à la fois tous les objets que ces femmes apportaient. Or, comme les marins, vous le savez, n'agissent jamais précipitamment, mais aiment à sentir d'abord où ils vont, ils pensèrent qu'ils ne pouvaient mieux faire que de substituer un M à l'N de *bun.* C'était parfaitement imaginé, mon vieux gentleman, car, en considération des services rendus par les porteuses à la mer, ils leur accordaient une lettre estimée supérieure au cercle de Lloyd[2]. Voici donc pourquoi l'on a converti *bun-boat woman* en *bum-boat woman ;* et, après tout, ce dernier nom sonne mieux, a une tournure moins efféminée, moins minaudière, et remplit assurément mieux la bouche d'un marin. Maintenant, docteur, vous êtes instruit, je vous ai transmis la tradition telle que je l'ai reçue. »

Ainsi le docteur eût été instruit, et il nous eût fait part de sa science. Mais trêve aux étymologies; poursuivons notre esquisse, et faisons poser devant nous un modèle de l'Irlande.

Permettez-nous, lecteur, de recommander à votre attention et à votre protection spéciale la mère Donovan, qui exerce son honorable industrie à Cove, dans le port de Cork[3].

[1] Protubérance, bosse, gonflement, dérivé, suivant Johnson, de *bum*, à cause de la proéminence de la partie sur laquelle on s'asseoit.
(*N. du T.*)

[2] Où se réunissent les principaux négociants de Londres; les navires y sont estimés d'après la lettre accolée au nom de chacun. La lettre A désigne celui qui a le plus de valeur.
(*N. du T.*)

[3] Cork, la seconde ville de l'Irlande, est située au fond d'un golfe qui forme un port sûr et commode. Dans cette vaste baie est une île au milieu de laquelle s'élève la ville de Cove, où l'on a établi le principal chantier de la marine royale anglaise. (*N. du T.*)

Nous pouvons présentement la voir dans toute sa gloire, car un vaisseau à deux ponts, de soixante-quatorze canons, revenant d'une station lointaine, à court, sans doute, d'eau ou de provisions, vient d'être signalé dans le lointain. Déjà tout Cove est dans un état d'agitation; on dirait que le chaos est revenu. C'est un bruit à faire frémir ceux qui ne sont pas initiés; mais la voix perçante de la mère Donovan domine toutes les autres par ses hurlements.

«Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écrie-t-elle, ne voilà-t-il pas un gros vaisseau de guerre qui entre tout droit dans la baie! Honor, Honor, dépêchez-vous, préparez les provisions. Vite, vite! Tim, remuez des jambes, mettez la chaloupe à l'eau. Où diable est Paddy? N'est-il pas occupé à tuer la vieille oie? Sur votre vie, ne laissez pas la mère Murphy arriver à bord avant nous.»

Une vingtaine de compétiteurs femelles appellent leurs Paddies, pressent leurs Honors (nom commun dans le sud de l'Irlande), pour l'embarquement des denrées. Des pots, des ustensiles de cuisine, des cruches, des harengs saurs, des barils de bière, sont empaquetés, portés, jetés dans le bateau du haut des rochers escarpés.

La mère Donovan est une dame de doubles dimensions, une espèce de Lambert en jupons[1]; Honor est sa nièce: du moins c'est un nom qu'elle lui donne, au lieu d'un autre indiquant des liens de parenté plus directs. Les mères qui se rendent à bord avec leurs filles ont coutume de les faire passer pour leurs nièces.

Toutes deux se placent dans la chambre d'un canot peint en blanc; toutes deux sont vêtues de manteaux bruns, appelés *jocks*, dont les énormes capuchons recouvrent leurs têtes dépouillées d'ornement, car les belles de Cove ont un souverain mépris pour les chapeaux. Honor est une éclatante brunette, dont les yeux bruns dardent des étincelles à chaque regard; ses cheveux sont noirs, lustrés, et sans frisure, pareils à un écheveau de soie noire: à sa figure, à sa taille, on la prendrait pour une Espagnole.

Une foule de concurrentes se dirigent vers le vaisseau, qui a déjà jeté l'ancre. Voyez-les courbées sur leurs inflexibles balais (car on ne saurait guère donner à ces morceaux de bois le nom de rames), inonder d'éclaboussures salées leurs rivales qui suivent à l'arrière! Voyez comme l'eau de mer roidit les muscles enjoués de la bouche de la mère et les boucles de la chevelure de la fille!

Après avoir manœuvré péniblement contre vent et marée, le canot blanc atteint par le travers le colossal vaisseau de ligne, dont tout l'équipage est activement employé à ferler les voiles et à brasser carré. Et maintenant remarquez les regards tendres et suppliants que la mère Donovan lance au premier lieutenant, qui se tient sur la poupe aussi roide qu'un clocher, et essaye à grand'peine de conserver son maintien officiel et la gravité convenable à un visage du gaillard d'arrière.

«Honor, ma chère, levez-vous, montrez-lui que vous avez l'intention de lui donner les nouvelles de Cork; enfant, debout, et faites-lui voir le journal.»

Honor obéit, et se tient droite dans la barque; ses cheveux humides flottent au vent, ses regards inquiets suivent tous les pas et démarches du premier lieutenant.

[1] Homme d'une grosseur phénoménale très-connu en Angleterre.
(*N. du T.*)

Enfin, elle se fait remarquer de lui, et tendant un bras d'une rondeur symétrique, elle lui présente la *Constitution de Cork* ou le *Rapporteur du sud.*

«Ah, s'écrie-t-elle de l'accent le plus enchanteur, voilà un aimable gentleman! Laissez-nous monter, de grâce, laissez-nous monter. Ne vous avons-nous pas apporté le journal du jour? Ayez pitié de nous; la mer est diablement salée! elle fait diablement mal aux yeux.»

Les yeux d'Honor font encore plus de mal au premier lieutenant. Cependant il affecte de ne donner aucun signe de condescendance.

«Capitaine d'armes, dit-il d'une voix impérieuse, faites éloigner ce canot. Exécutez mes ordres. Pas de mousseline à bord avant qu'on ait brassé carré, et que tous les cordages soient tendus comme des cordes de harpe.

— Voilà un vrai gentleman, s'écrie la grosse dame; que ma bénédiction vous accompagne!»

Cette bénédiction, articulée à haute voix, a pour but d'étouffer les fatigantes importunités des industrielles rivales, et de lui assurer la préférence. En effet, la sentinelle transmet peu de temps après l'ordre de la laisser passer.

«En haut, enfant, allons, dépêchons-nous! Ah! le brave homme! et, sur votre vie, ayez soin de ne pas quitter le journal avant de l'avoir déposé entre les mains de son honneur. Le Seigneur le chérit, et c'est lui qui est un vrai gentleman.»

Un grand gaillard descend rapidement les échelons du passe-avant, pour tendre la main à Honor, qui gravit le flanc du haut bâtiment. Les yeux de la jeune fille éblouissent d'abord l'équipage, qui s'extasie, d'un commun accord, sur la beauté de ses feux de hune et de ses œuvres mortes [1]. Mais lorsque la rieuse marchande met le pied sur le premier échelon du passe-avant, son conducteur s'écrie: «La voilà arrivée! Le corps répond au buste! Tout est charmant, en haut et en bas.

— Eh bien! monsieur le matelot, finirez-vous de me chatouiller?

— C'est seulement pour vous aider à monter.

— Vous allez me faire tomber, c'est sûr.»

Heureusement elle en est quitte pour la peur, et parvient au passe-avant, où elle subit la visite du capitaine d'armes.

«Il n'y a rien ici, je l'espère? dit l'inquisiteur.

— A bas les mains, s'il vous plaît, répond la jeune fille indignée, en repoussant le capitaine d'armes; bien des gens qui valent mieux que vous n'osent pas se permettre ce que vous vous permettez! A qui croyez-vous avoir affaire?»

L'homme sensible s'apaise, et l'enchanteresse obtient la permission de continuer sa route. L'énorme et lourde propriétaire du fonds de commerce la suit, haletant et soufflant comme une baleine. Après des efforts inouïs, elle finit par débarquer sur le pont. Elle s'arrête pour reprendre haleine; tantôt jette les yeux vers les hunes, tantôt les baisse vers le pont, en exprimant par des gestes muets la plus grande stu-

[1] On nomme *œuvres mortes* la partie supérieure d'un vaisseau, celle qui est hors de l'eau, et *œuvres vives* celle qui est dans l'eau.

(*N. du T.*)

péfaction. Ses épaules sont au niveau de ses oreilles; les coudes de ses bras semblent attachés à ses côtes comme des ailerons, et elle joint ses mains petites, mais charnues, avec l'apparence du plus vif plaisir.

«Oh! mon Dieu! mon Dieu! quel beau spectacle! vraiment il est d'une horrible grandeur! Par l'Évangile, un fort vaisseau de ligne est la plus belle chose qu'on puisse voir!»

Notez que la porteuse à la mer a déjà vu un grand nombre de vaisseaux de mêmes dimensions.

Le capitaine d'armes s'approche de la grosse dame, et poursuit résolument son système de recherches.

«Y a-t-il quelque chose par-là?

— Est-ce que vous vous faites un jeu de mon corps? s'écrie-t-elle. N'ai-je pas assez de me porter moi-même? Allez, mon brave homme, il n'y a rien là que du vrai, du bon et du solide.

— C'est de quoi il faut que je m'assure; on ne saurait se fier toujours aux apparences.»

En disant ces mots, l'officier tâche de se convaincre de la réalité des appas de la corpulente commerçante. Comme on ne trouve sur sa personne aucun objet de contrebande, elle descend l'échelle du passe-avant; elle étale dans l'espace qui lui est accordé, entre deux canons du premier pont, ses paniers de pain, de beurre, d'œufs, de pommes, de saucisses, ses seaux de lait; et à peine les marchandises sont-elles placées, qu'elles attirent une multitude de jeunes midshipmen, auxquels le désir de goûter ces productions de la terre fait venir l'eau à la bouche. Il s'ensuit une scène de coudoiement et de tumulte; on se heurte, on se presse; c'est à qui achètera le premier.

«Rangez-vous, rangez-vous! crie l'imposante approvisionneuse, étendant les bras pour préserver ses œufs, et empêcher, autant que possible, la démolition de ses pots de beurre; écartez-vous, écartez-vous! ceux qui donneront les premiers de l'argent seront les premiers servis; voilà la manière dont nous servons les jeunes gentlemen à bord.»

Les jeunes gentlemen ne sont pas plutôt servis qu'une dépêche de la grande chambre enjoint aux deux dames de se rendre à l'arrière.

«Que dites-vous, mon bon ami? Qui est-ce qui demande la porteuse?»

Cette question, faite d'un ton aussi doux que le lait, est adressée à un jeune mousse.

«Le premier lieutenant, répond-il.

— Honor! Honor! Que Dieu nous protége! où donc l'enfant est-elle allée? Honor! répète la dame effrayée, en cherchant des yeux son agneau perdu.

— Me voici, ma mère!... je veux dire ma tante.»

Quelquefois l'explosion de la nature arrache à Honor l'aveu de la vérité. Un *lapsus linguæ* proclame la maternité, et fait reconnaître la fille.

«La pauvre créature peut, avec raison, m'appeler sa mère, dit la tante prétendue. J'ai tenu lieu de famille à tous les enfants de sa mère. Mais, d'ailleurs, ajoute-t-elle,

en s'adressant au capitaine d'armes, tous, jeunes et vieux, ne m'appellent-ils pas mère aujourd'hui? C'est comme lorsqu'on met des œufs de cane sous une poule : les petits canetons, d'après le soin que la vieille caqueteuse prend d'eux, s'imaginent qu'elle est leur véritable mère, et pourtant il est clair comme le nez au milieu du visage que la poule n'est que leur tante naturelle; c'est évident pour moi.»

C'est ainsi que l'art de la mère corrige l'élan trop naturel de la fille, et les voilà tante et nièce de nouveau; mais, lorsqu'elles se seront retirées dans leur hutte de terre, elle ne manquera pas d'infliger à sa fille un sermon maternel sur l'inconvenance qu'il y a à la nommer devant les gens du bord.

«Heureusement pour moi, dira-t-elle, que le premier lieutenant n'a pas entendu votre voix. O Honor! Honor! il a failli penser que vous n'étiez pas ma nièce, et il en eût eu l'idée, si je n'avais réparé votre faute. Ma mère!... ma mère!... le diable vous confonde! ne savez-vous pas assez positivement que les marins ont mauvaise opinion des pauvres gens qui sont obligés d'amener leurs filles à bord d'un vaisseau de guerre? A l'avenir, apprenez à m'appeler tante avec facilité et résolution; et toutes les fois que mère vous viendra à l'esprit, retenez votre langue ou fermez-vous le bec.»

Telle est la harangue que la belle Honor aura à essuyer. En attendant, sans manteau, sans chapeau, mais non sans rougeur, elle suit à l'arrière sa mère qui marche de guingois.

«Allons, enfant, à présent que vous venez d'ôter votre *jock*, faites preuve de vivacité, et tâchez de ne pas ricaner quand vous paraîtrez devant les gentlemen. Allons, hâtez-vous, je vais montrer le chemin.»

Sachant que l'*entrée* [1] est permise aux dames, la sentinelle ouvre la porte de la grande chambre.

«Votre servante, messieurs, s'écrie la grosse dame, en faisant de nouveau la révérence sur le seuil; soyez tous les bienvenus à Cove. Dieu vous bénisse! On voit bien à vos beaux visages bruns et hâlés que vous venez des contrées lointaines.

— C'est une bonne et solide couleur, la vieille, répond le premier lieutenant. Allons, asseyez-vous, mesdames.»

La chaise de la vieille est bientôt occupée, mais la jeune montre un peu d'embarras en prenant un siége.

«Voulez-vous rester debout, jeune fille? dit le maître pilote. De quoi donc êtes-vous honteuse? Regardez votre mère.

— Ah! c'était sa mère qui n'était jamais honteuse de se trouver en compagnie d'honnêtes gens!

— Quoi! n'êtes-vous pas sa mère? demande le premier le lieutenant, promenant un regard de l'une à l'autre. Elle vous appartient, vous ne sauriez le nier : c'est tout votre portrait.

— Ce n'est pas étonnant, car j'étais tout le portrait de sa mère.»

En disant ces mots, sa large poitrine s'enfle comme l'Océan, et elle pousse un pro-

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

fond soupir, un soupir d'une veuve qui porte encore le deuil : puis elle change brusquement de conversation.

«Sans doute, messieurs, vous devez avoir besoin de faire blanchir votre linge? Nous vous le blanchirons dans le style le plus élégant [1] : nous le rendrons plus blanc que la neige. Et quant au repassage, nous nous en acquitterons de manière à ce que toutes les belles dames qui vous verront au bal vous demanderont : Qui donc repasse vos devants de chemise, et plisse vos jabots? j'en suis certaine.»

Cet éloge de ses qualités lui assure la pratique des officiers, et, sous l'influence d'un peu de rhum qu'on lui assure être bon contre le vent de mer, elle devient de plus en plus bavarde et communicative. Elle s'étend sur les beautés de la Lee [2], sans allusion à Honor, et décrit avec enthousiasme les magnifiques sites des rivages.

Honor, quoique moins jaseuse, n'est pas moins séduisante. Le liquide alcoolique n'effleure pas ses lèvres : l'odeur seule lui tourne la tête, et le thé est, dit-elle, la plus forte boisson qu'elle prenne; mais sa *naïveté* [3] et l'enjouement de ses manières divertissent les officiers assis à ses côtés, et la soyeuse douceur de sa chevelure de jais invite leurs doigts à démêler ses boucles en désordre.

«Ah ! de grâce, restez tranquilles, n'employez vos doigts que pour vous. Je vais vous laisser si vous ne laissez pas mes cheveux. Ah ! ma m...»

Le *lapsus* de ma mère lui est presque échappé; mais elle se reprend promptement, et fait un appel à sa tante pour que celle-ci ait à réprimer les tentatives des gentlemen.

La mère est occupée de toute autre chose. La liberté qu'on prend avec Honor lui paraît moins importante que celle de mettre en perce un baril de bière : d'ailleurs, il faut qu'elle sache à quoi s'en tenir sur la solvabilité de l'équipage.

«Votre honneur, demande-t-elle à un officier, peut-elle me dire si l'équipage va recevoir sa paye?

— Certainement : il est dû trois années aux matelots.

— Les pauvres gens ! ils méritent bien certainement qu'on leur accorde du crédit. Votre honneur, ajoute-t-elle d'un ton malin, veut-elle me permettre de débiter de la bière ?»

L'officier fait un signe d'assentiment, et les deux commerçantes se lèvent. La mère appelle encore les bénédictions du ciel sur la tête des personnes présentes, et la fille déclare assez haut, pour ne pas perdre ses paroles, que la flotte anglaise n'a pas de gentlemen aussi gentils et d'aussi bonnes manières.

On procède au débit de la bière. Les cuisiniers des différentes tables du bord se

[1] Cet adjectif, que les Irlandais prononcent *illigant*, est très-fréquemment employé par eux. (*N. du T.*)

[2] Fleuve à l'embouchure duquel sont situées la ville de Cork et l'île de Cove. (*N. du T.*)

[3] Ce mot, pour lequel la langue anglaise n'a point d'équivalent, est en français dans l'original. (*N. du T.*)

pressent autour du baril, le capitaine d'armes marque avec de la craie la quantité de bière livrée à chacun, et Honor vérifie avec soin l'exactitude du compte. Tant que le vaisseau reste dans le port, la bière forte de la forte dame coule à flots, et les notes prises par le capitaine d'armes serviront à garantir les droits de la mère Donovan, lorsque l'équipage sera soldé.

Dans les ports anglais, les porteuses à la mer ont des manières toutes différentes : quelques-unes, il est vrai, participent de la construction hollandaise par leur avant renflé, leur large poupe, leur structure propre à l'arrimage; mais cependant, celles qui désirent se maintenir en bonne intelligence avec les équipages font une étude particulière de la symétrie des lignes, de la beauté des formes, et surtout de la propreté du gréement. Pour mettre fin à la métaphore, les belles porteuses à la mer de Gosport, de Portsmouth et de Plymouth, savent parfaitement combien les marins tiennent à l'extérieur.

«C'est, disent-ils, l'affaire de la beauté de devenir la beauté des affaires.»

Dans leur manière d'obtenir un succès, les porteuses à la mer anglaises ont une tactique radicalement opposée à celles de leurs collègues de l'île jumelle. Pour atteindre leur but, les belles porteuses de la Grande-Bretagne font rarement étalage d'esprit. Elles adoptent le système du silence, et se fient plutôt au pouvoir de leurs yeux qu'à celui de leur langue.

Quels doux regards a Betty, la porteuse à la mer! ils provoquent, et, soit dans la colère, soit dans le désespoir, les mouvements de ses paupières aux longs cils suffiraient pour exciter en sa faveur les clameurs de dix mille voix. Quant à Coaxing-Kate, elle n'a qu'à sourire, qu'à montrer ses dents charmantes, pour être immédiatement admise, quand même la voile du petit hunier serait déployée, et le pavillon blanc et bleu placé à l'avant [1].

Que ne pourrions-nous dire de leur courage, des gros temps qu'elles essuient, des dangers qu'elles bravent en naviguant vers les vaisseaux ? mais n'oublions pas que nous n'avons voulu peindre que les belles Irlandaises.

Le capitaine Glascock,
de la marine royale.

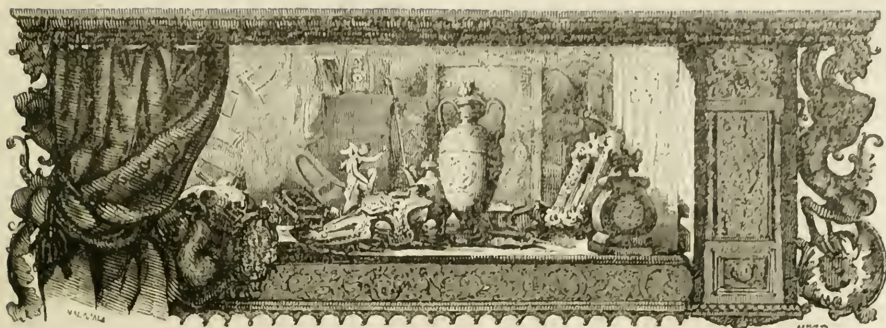
[1] Ces signes annoncent qu'un vaisseau est sur le point de partir.
(*N. de l'Aut.*)



LES ARTISTES



LES ARTISTES.



LES ARTISTES.



N peut affirmer qu'il y eut une époque où le quartier de Soho était habité par la gent fashionable de Londres. On remarque aux environs de cette partie de la ville, dans la direction de l'hôpital de Middlesex au nord, et jusqu'à Dean-Street à l'ouest, de larges rues où logeaient les lords et les ladies du temps du roi Guillaume. Sous la reine Anne, Bloombsbury détrôna Soho, et Great-Russell-Street devint le foyer de la mode.

Ces deux quartiers de la capitale de l'Angleterre ont été soumis à la fâcheuse loi de la nature, et entrent aujourd'hui dans une pénible époque de décadence. Abandonné maintenant, celui de Soho vieillit dans la solitude; les maisons ont un aspect de ténèbres, de tristesse, de moisissure. Plus de beaux en énormes perruques, garnissant de leurs importantes personnes des carrosses bruyants et dorés; plus de laquais portant des torches et réclamant à grands cris la préséance; un *policeman* solitaire arpente ces rues solitaires, unique dandy de tous les environs; on entend avec une effrayante netteté la voix du laitier qui crie son lait, et le claquement des patins d'une servante fait mettre les gens aux fenêtres.

Nous n'avons pas ici à nous occuper de Bloombsbury; mais, de même que les plus forts agents de change habitent les alentours de Regent's-Park, que les avocats se sont emparés de Russell-Square, de même les artistes ont pris possession du quartier désolé de Soho. On les trouve en grand nombre dans Berners-Street, et jusqu'à présent les naturalistes n'ont pu parvenir à expliquer le mystère de ce choix de résidence. Qu'est-ce qu'un peintre a donc à démêler avec l'hôpital de Middlesex? On

le rencontre dans Charlotte-Street, Fitzroy-Square; et pourquoi? La philosophie ne saurait rendre compte de ce fait, pas plus que de la présence d'une boisson lactée dans la noix de coco.

Regardez Newman-Street. Y a-t-il dans un coin du globe, dans la plus laide partie de la terre, un lieu d'une plus désespérante tristesse? Les croisées sont tachetées de pain à cacheter, soutenant des écriteaux qui avertissent que la maison est à louer. Personne ne passe par là, pas même un vieux marchand d'habits. La première maison inhabitée a des barreaux aux croisées, et porte le nom d'Ahasvérus, officier du shérif de Middlesex; et cette rue est la demeure de prédilection des peintres, et ces gens irréfléchis passent tous les jours, sans crainte de l'avenir, devant la triple porte du bailli Ahasvérus.

Mon pauvre ami Tom Tickner, le même qui embellissait de si gracieux dessins le *Livre de beauté*, Tom ne pouvait payer sa blanchisseuse, et pourtant il vivait en face du bailli, et il voyait à chaque instant entrer et sortir ou de misérables débiteurs, ou de crasseux porteurs de contraintes, appartenant à l'espèce judaïque. Cette rue commence par un bailli et finit par un hôpital : comment, lorsqu'on y loge, en présence de ces deux moralités sinistres, peut-on conserver sa bonne humeur? C'est là néanmoins, on ignore absolument à quelle intention, que les peintres persistent à demeurer, comme les hibous dans l'abbaye de Netley, comme quelques Arabes demi-nus dans les ruines de Palmyre.

Les rez-de-chaussée de ces maisons peuplées de peintres sont la plupart du temps des simulacres de boutiques, de noirs et vides magasins, contenant de fabuleuses marchandises. Il y a devant une maison de Rathbone-Place une chaise à porteurs que j'y vois séjourner depuis quarante-trois ans. Chaque maison a d'ordinaire une énorme porte peinte en rouge, avec des sonnettes et une couple de brillantes plaques de cuivre : un peintre de portraits demeure au premier étage; un grand génie historique occupe le second. Observez la fenêtre du salon, au milieu du premier étage; elle est de quatre pieds plus haute que ses deux compagnes, et fait une pointe au second étage.

Telle est l'apparence extérieure des habitations de nos artistes, tels sont les quartiers qu'ils préfèrent : l'esprit des grands hommes semble aimer la solitude, et se complaire dans un vaste désert de ruines.

Je n'ai pas dit mot de ces talents distingués qui fréquentent la partie la plus populeuse de la ville, et étalent dans le Quadrant, autour du Strand, de Cheapside, de Saint-Martin's-Lane, des cadres contenant une petite galerie de pairs, de beautés, et d'officiers généraux. On remarque, dans un grand nombre de ces expositions gratuites, lord Lyndhurst, d'après Chalon; lady Peel, miss Croker, le duc de Wellington, d'après Lawrence; un officier de la légion espagnole, un colonel, une dame étendue sur un canapé jaune, entourée de quatre enfants en petits bonnets à rubans bleus. Nous tous, habitants de Londres, nous avons vu ces jolies peintures, et nous savons que nos traits pourraient être reproduits dans le même style.

Que d'artistes divers on rencontre dans la grande ville! Miss Cripps, ou miss Bunt, qui donne des leçons de peinture sur papier de riz, sur laque, et à la gouache; miss

Stump, qui colporte dans les pensions de demoiselles ses têtes au crayon blanc, d'après Le Brun, ou d'après les cartons du Vatican; Rubbery, qui donne des leçons de dessin dans les institutions de jeunes gens; et Sepio, de la Société de l'aquarelle, qui peint tous les jours devant huit élèves, à une guinée par heure, et garde ses dessins pour lui.

Tous ces personnages, comme doit le voir le lecteur le plus indifférent, appartiennent également à la tribu des artistes, et devraient tous obtenir une mention suffisante dans un article comme celui-ci. Mais, quoiqu'il ait seize pages d'étendue, il est loin de pouvoir contenir les biographies des gens ci-dessus mentionnés; ce serait à peine assez d'un volume in-8°.

Songez au superbe Sepio, en cravate de satin bleu-clair, en habit brun-clair, en gants jaunes. Voyez-le aller en se dandinant de Grosvenor-Square à Glocester-Place, suivi d'un petit garçon en pain de sucre, qui porte un portefeuille de maroquin. Sepio parfume son mouchoir, frise ses cheveux, et porte à son grand vilain doigt une grosse bague d'émeraude, que l'un de ses élèves lui a donnée. Pour rien au monde il ne fumerait un cigare; il est toujours à l'Opéra, et comme il y grimace, comme il y remue la tête, lorsque lady Flummery[1] lui fait un signe de sa loge!

Sepio va au moins à six grandes réunions pendant la saison. Dans les maisons où il donne des leçons, il est disposé à s'imaginer qu'on l'admet comme égal, et se rend propices les valets dédaigneux par d'extravagantes prodigalités. Sepio est riche; il a un agent de change, et le produit de beaucoup de leçons à une guinée placé dans les consolidés. Il y a dans les cercles aristocratiques un grand nombre de jeunes ladies qui professent pour lui la plus vive admiration; il vous demande la permission de contredire les bruits qui courent sur ses relations intimes avec lady Smigsmag. De temps à autre un marquis lui envoie des pièces de gibier; les dames de la Cité meurent d'envie d'avoir de ses leçons; il parade au Parc sur un joli petit cheval, avec des bottes vernies et des talons gigantesques. Quant à sa mère et ses sœurs, gardez-vous de lui en parler: elles demeurent, dit-on, à Pimlico, où elles exercercent la profession de blanchisseuses.

Que son sort est différent de celui du pauvre Rubbery, le maître de dessin des institutions!

Highgate, Homerton, Putney, Hackney, Hornsey, Turnham-Green, sont de son ressort; en chacun de ces endroits il a une pension à desservir, et quand, de tous ces établissements d'éducation, il obtient assez de demi-couronnes pour payer ses notes de la semaine, combien il s'estime heureux!

Rubbery loge vraisemblablement au troisième, dans Howland-Street, et a d'ordinaire cinq enfants, tous doués de merveilleuses dispositions pour le dessin, excepté un seul peut-être, qui est idiot, et qu'une mère pauvre et malade soigne avec sollicitude. Le but de toute l'existence de Sepio est d'être considéré comme un personnage

[1] Voyez *la Femme de lettres*.
(*N. du T.*)

aristocratique; l'honnête Rubbery se contente d'être regardé simplement comme un gentleman, mais il ne sait réellement s'il l'est ou s'il ne l'est pas. Pourquoi le serait-il? un artiste gentleman n'obtient pas crédit chez un tailleur; le boucher de Rubbery a pour lui un mépris tout royal; et la femme de l'artiste, douce et pauvre fille d'un ecclésiastique, qui l'épousa dans la ferme conviction qu'il serait créé chevalier, et ferait une immense fortune, sa femme, dis-je, est obligée de supporter les hauteurs de mistress Brisket, la bouchère. Elle est obligée de s'abaisser à d'humbles excuses, à de longues demandes de délai, quand elle ne peut payer sa note, ou, qui pis est, quand, en attendant le retour de son mari, elle achète un peu de viande à crédit. John Rubbery a vingt-cinq milles à faire ce jour-là, et doit rapporter quelque argent à la maison. Il se tue, le pauvre garçon, et miss Crick a promis de lui payer son trimestre le samedi suivant.

«Voilà vraiment des gens bien comme il faut, s'écrie mistress Brisket; ils n'ont pas seulement de quoi payer une demi-livre de côtelettes!»

Grâce au ciel, malgré cette injurieuse réflexion, la femme de l'artiste a la viande nécessaire à la subsistance de la famille. Il y a du bon dans cette mistress Brisket, si criarde, si grasse, si rougeaude, après tout.

Vous figurez-vous les travaux de ce pauvre Rubbery? Il était sur pied à quatre heures du matin, et il a travaillé jusqu'à neuf heures sur une énorme pierre lithographique, humide et glacée. Il y a dessiné *l'Étoile de la mer,* ou *la Reine du tournoi,* ou *la Rencontre au bal,* pour la dernière romance de lady Flummery. Cela fait à neuf heures et demie, il traverse les jardins de Kensington, et se rend à Lamont-House, chez la miss Crick ci-dessus dénommée.

Transportez-vous en imagination à la pension de mesdemoiselles Kittles à la villa de Potzdam, en haut du quartier d'Homerton, à quatre milles de Shoreditch. A deux heures et demie vous apercevrez à la porte le professeur Rubbery; quelqu'un est en sentinelle pour épier son arrivée: c'est sa fille aînée, Marianne, qui, depuis une demi-heure, arpente le jardin, et regarde par-dessus la grille aux barreaux verts. Elle est élevée chez les demoiselles Kittles moyennant les leçons que donne son père, et mille fois plus méprisée que les filles de bouchers et d'épiciers, accueillies à des conditions identiques, mais dont les parents sont à leur aise.

Mercredi est le jour de la semaine le plus heureux pour Marianne, et l'heure présente est la plus heureuse du mercredi. Voyez! le professeur Rubbery essuie son front couvert de sueur; il embrasse sa fille, et lui donne des nouvelles de la famille: les deux jumeaux sont guéris de la rougeole, Dieu merci! les rhumatismes de mistress Rubbery vont mieux, et Tom vient d'achever la copie de l'Antinoüs avec une perfection qui lui assure le prix de l'Académie. Rubbery apporte à sa fille une lettre de Polly en ronde, un superbe soldat dessiné par le petit Frank; et lorsque, après deux heures de leçon, Rubbery quitte l'institution, notre amie Marianne tourne et retourne cent fois la lettre et le dessin, sourit et pleure doucement, et glisse ces richesses dans son pupitre, au milieu d'un amas de précieuses reliques domestiques, de croquis informes, de babioles, de mauvais chiffons. Vous et moi, madame, nous en ririons infailliblement; mais aux yeux de la pauvre enfant, et, je le pense, aux yeux de celui

qui sait apprécier le denier de la veuve et les dons des humbles pêcheurs, ces futiles objets valent mieux que des billets de banque et les diamants de la couronne. Merci à vous, bonté divine, qui avez donné au pauvre ces trésors!

Pendant de longues heures, Marianne, les yeux pleins de larmes, veille et rêve de ce vieil et misérable logement de Howland-Street, où reposent sa mère et ses frères; et quelle fête pour elle, quand, deux ou trois fois par an, il lui est permis de visiter sa famille!

J'ai oublié combien de centaines de millions de mille, combien de billions de siècles, combien de mille décillions d'anges, de péris, de houris, de démons, d'afrites, etc., Mahomet vit se dérouler devant lui pendant le temps qu'un peu d'eau tombait d'un bouquet. Mais ne nous sommes-nous pas singulièrement éloignés de Rubbery durant la minute employée par sa fille à lui faire changer de souliers, à mettre de côté son mackintosh fumant, dans le vestibule de la villa de Potzdam? elle le regarde comme le plus grand artiste qui ait jamais apposé sa signature au bas d'un tableau. Son talent de maître de dessin est incontestable, car, à la distribution annuelle des prix de la pension des demoiselles Kittles, lorsqu'on soumet aux yeux des mamans et des parents les dessins des jeunes personnes, il se trouve que les soixante-quatre dessins exposés sont absolument aussi bien les uns que les autres : ils représentent d'ordinaire des vues ou des têtes d'étude; ainsi :

L'abbaye de Tintorn;

Le château de Kenilworth;

Chevaux, d'après Carle Vernet;

Tête d'étude, d'après West.

Par une circonstance qui peut sembler singulière au premier abord, il y a dans ces dessins une telle parité, que rien n'empêcherait miss Timson, âgée seulement de quatre ans, d'obtenir le prix décerné à miss Slamcoe, qui en a dix-huit : leurs dessins sont les mêmes, trait pour trait, arbre pour arbre, bouche pour bouche, hachure pour hachure.

Le fait est que Rubbery, qui assiste en chemise blanche à l'exposition, et y consomme du négus[1] à hautes doses, a fabriqué toutes ces œuvres durant le cours de l'année, quoique les jeunes élèves et leurs parents soient prêts à jurer sur l'Évangile que jamais le professeur n'a même approché des esquisses. C'est ainsi qu'on apprend le dessin dans les institutions; puis les demoiselles rentrent sous le toit paternel, se présentent dans le monde, deviennent mères de famille; le petit Jack leur demande : « Faites-moi donc un cheval, un chien, un singe, une maison », et elles ne savent pas tracer une ligne. A la bonne heure si le maître était là; mais quand il est absent, les disciples de Rubbery n'ont pas la moindre idée du dessin; de même ceux de Sepio, en son absence, sont incapables de peindre un œil.

Entre ces deux gentlemen végète une classe de professeurs qui leur ressemblent plus ou moins. Je rougis de dire que Rubbery fume sa pipe dans le salon d'un hôtel

[1] Boisson indienne.
(*N. du T.*)

dont la principale pièce est le rendez-vous de pauvres gens amateurs du *gin* anglais. Quant à Sepio, il fréquente le club, et s'y fait servir une pinte de petit bordeaux. Bien entendu que les penchants des hommes varient, et qu'on les trouve simples ou présomptueux, insoucieux ou prudents, naturels ou grossiers, faux et d'une politesse affectée dans tous les rangs et toutes les positions de la vie.

Nous avons à traiter des sujets trop importants pour nous occuper des autres personnes mentionnées au commencement de cette dissertation : le peintre de portraits au rabais, et miss Croke, le professeur de gouache et de peinture japonaise. Recommandons seulement au lecteur d'éviter avec soin cette dernière : la gouache est une attrape, la peinture japonaise est une insigne déception. Il en est de même de l'art de peindre sans pinceaux ni crayons, et autres inventions dont l'unique but est de faire perdre aux jeunes dames leur temps et leur argent.

Après nous être débarrassé des tirailleurs qui rôdent autour de la grande armée des artistes, attaquons en forme le corps de troupes.

Schiller raconte que, dans le partage de la terre, le poëte se présenta le dernier, quand déjà le laboureur, le gentilhomme, le marchand, le prêtre et le roi, s'étaient emparés de l'héritage commun. Jupiter eut pitié des plaintes du pauvre garçon, et lui offrit poliment une place dans l'Empyrée.

«Les forts et les puissants, dit-il, ont accaparé le monde pendant que tu rimais en regardant les étoiles; il ne me reste plus un seul acre dont je puisse te gratifier; mais en revanche, si tu es disposé à me rendre visite en ma propre demeure, viens: quand tu voudras partager le ciel avec moi, il te sera toujours ouvert.»

Les forts et les puissants se sont démenés sur notre petit recoin de terre natale, plus que sur tout autre point de la surface du globe. Le poëte anglais, qu'il tienne une plume ou un crayon, n'a guère d'autre refuge, hélas! que l'asile vaporeux et peu solide dont Jupiter l'a honoré : une table et un logement aussi aériens sont désagréables à beaucoup de gens qui préfèrent renoncer à leur vocation poétique, et, dans un monde où le beefsteak est à l'ordre du jour, se débattre et travailler pour se procurer du beefsteak.

C'est pour de pareils individus, parmi les classes des peintres, qu'on peut dire que le portrait a été inventé. C'est le compromis de l'artiste avec le ciel, la lumière des jours ordinaires qui, au bout d'un certain temps, flétrit enfin le génie.

L'abbé Barthélemi, qui envoya voyager le jeune Anacharsis en Grèce, au temps de Platon, en talons rouges, en manchettes, et en perruque poudrée, l'abbé Barthélemi raconte ainsi l'invention de la peinture : «Pendant qu'une personne se tenait contre un mur au soleil, une autre traça les contours de l'ombre de la première.» Angelica Kauffmann a fait une charmante composition sur ce charmant sujet, et elle était digne de le traiter. On pouvait croire que sa peinture avait eu pour éléments un mur et un morceau de charbon, et l'honnête Barthélemi a dû s'imaginer qu'il avait exposé la véritable origine de l'art.

Quelle basse généalogie! quoi! pour un art divin, pour un art que vous protégez, grands dieux! ces infâmes païens de Grecs, de Français, et de hauts Hollandais, n'ont pu rien trouver de mieux! Représenter un mur comme le père de ce qui est descendu radieux du ciel! Ah! l'auteur d'un pareil blasphème eût mérité d'être em-

palé sur des bouteilles cassées, fusillé sans pitié, cloué à la muraille comme un hibou ou une belette, ou exposé, parodie mesquine de Prométhée, aux incessantes morsures d'un mâtin.

Mais que notre indignation ne nous emporte pas trop loin. L'absence de génie dans les uns, le dénûment dans les autres, le manque de protection dans un monde boutiquier, utilitaire, peu soucieux du sublime, ont transformé des milliers de gens qui ont le désir et la prétention d'être artistes, en autant de misérables peintres de portraits. Montrer au salon les traits bouffis d'un gros alderman, la face vulgaire d'un commerçant parvenu, ou des beautés aristocratiques, au cou blanc, au gracieux sourire, voilà toute leur occupation.

Les charmes dangereux des dames anglaises ont séduit bien des peintres. La supériorité physique qu'elles possèdent, le merveilleux éclat de leur teint, la fraîcheur qui les distingue, ont été funestes à bien des artistes, en les détournant d'objets plus sérieux. Les Français appellent la beauté britannique *la beauté du diable* [1], et elle a réellement un pouvoir diabolique; les beaux yeux de nos Hélènes et de nos Armides ont fait faillir une infinité de Pâris et de Renauds, heureux d'oublier leur glorieux avenir, et de dormir au sein de ces aimables tentatrices.

O enchanteresses de l'Angleterre! je ne vis jamais un livre d'étrennes doré sur tranches sans le comparer à un îlot de la Sicile, près du cap Pelorus, où d'odieuses syrènes attiraient les marins en pinçant de la harpe, en chantant de ravissantes mélodies, en lançant de voluptueuses œillades, en laissant voir le plus fashionable déshabillé de l'univers. Fuyez-les, artistes, ramez loin d'elles, ou vous êtes perdus. Bouchez-vous les oreilles, fermez les yeux, liez-vous aux mâts, et éloignez-vous des livres de beauté, tout coquets et souriants qu'ils sont. Si vous débarquez, c'en est fait de vous. Observez avec attention le rivage couvert de fleurs; il est blanchi d'ossements de peintres.

Pour ma part, je n'ai jamais eu de modèle de femme au-dessous de soixante-dix ans, et encore, enveloppée de plusieurs châles et d'un manteau; de cette manière, l'imagination a beau jeu, et la morale ne court aucun danger.

Les personnalités sont odieuses; mais que le public regarde les tableaux du célèbre M. Shalloon, et se demande si nos petits enfants, ou plutôt ceux des illustres personnages représentés par M. Shalloon, n'auront pas une étrange idée de leurs grands'-mères, en les voyant peintes dans les aquarelles les plus séduisantes, les plus belles, les plus ingénieuses qui aient jamais été? Puissances célestes! comme elles louchent, comme elles minaudent! De quel attirail de dentelles, de ferronnières, de flacons, de n'importe quoi, chacune d'elles est-elle chargée! quelles épaules, quelles boucles, quels petits carlins ne nous étalent-elles pas! Les jours de Lancret et de Watteau sont revenus; et les dames de la cour de la reine Victoria ont l'air tout aussi moral que les comtesses immaculées de l'époque de Louis XV.

Le dernier président de l'Académie royale [2] est responsable de nombreux délits et de

[1] En français dans l'original. (*N. du T.*)

[2] Sir Thomas Lawrence. (*N. du T.*)

nombreuses imitations; il est coupable surtout d'avoir donné à tous ses portraits de femme un air de gaieté, de coquetterie, de lasciveté provocatrice. Je ne connais pas de plus curieux contraste que celui de ses portraits mis à côté de ceux de sir Joshua Reynolds. Ces deux peintres semblent avoir eu pour modèles deux races différentes, et quand on entend des vieillards parler de la beauté supérieure des femmes de leur temps (comme tous sont portés à le faire depuis Nestor jusqu'à nos jours), on est tenté de croire parfois qu'ils ont raison. On pense du moins que la génération du règne de George III était beaucoup plus belle que celle de l'époque de George IV. Où se sont enfuis cette grâce calme dans les mères, cette douce innocence dans les jeunes filles, cette expression de sévérité sans roideur, et de suavité originale, qui appartenaient aux modèles de sir Joshua Reynolds? Les dames de sir Thomas Lawrence ont des yeux qui font saillie en dehors des cadres dorés, pour venir solliciter notre admiration; celles de sir Joshua posent tranquillement, dans une attitude de chaste méditation, sans chercher nos applaudissements, mais sûres de les obtenir, mille fois plus aimables en leur sérénité que les beautés de sir Thomas, avec leurs grimaces et leurs robes de bal.

Cependant l'opinion de la majorité est contre nous, et les dames préfèrent la manière de l'artiste moderne. Cela étant, les peintres doivent nécessairement se conformer à la mode. On pourrait citer une demi-douzaine d'artistes, qui, à la mort de sir Thomas, se sont emparés d'un bout de son manteau tant soit peu pimpant: par exemple, Carmin, homme d'une assez haute réputation, que nous prendrons pour représentant de cette classe.

Carmin a eu l'éducation ordinaire d'un peintre en ce pays: il sait lire et écrire; il a passé de longues années à dessiner la figure, et a fait son tour en pays étranger. Peut-être avait-il primitivement un talent original; mais il a appris à l'oublier, comme un grand obstacle à ses succès, et il lui a fallu imiter pour vivre. Il est parmi les artistes ce qu'un dentiste est parmi les chirurgiens: un homme employé à décorer la tête humaine, et payé de ses soins par d'énormes rétributions. Vous reconnaissez à chaque exposition les beautés peintes par Carmin, et vous voyez le procédé qu'il emploie pour les manufacturer: il allonge le nez, élargit le front, ouvre les yeux, leur donne la langueur convenable, diminue la bouche, et en termine infailliblement les coins par un joli sourire, qu'il exprime avec sa couleur favorite.

Aujourd'hui Carmin est un homme d'un âge mûr: il a le port majestueux, la main blanche, la tête chauve, le regard doux et grave comme celui de tant de gens à cervelle vide et à bourse pleine. Il possède un répertoire varié de petites histoires et de commérages de cour sur lady A*** et son ami intime, lord B***; il débite successivement ses narrations à toutes ses pratiques: somme toute, c'est un homme de mœurs douces, irréprochables, et de manières distinguées.

Carmin honore les jeunes artistes de sa protection, leur donne des conseils, et se fait un devoir de tout louer, non pas avec enthousiasme, mais avec indifférence, avec le ton maniéré d'un courtisan. Cette conduite devrait être adoptée par tous ceux qui ont réussi, ont fait leur chemin, et désirent conserver la position qu'ils ont ac-

quise. En louant tout le monde, ils se font passer pour bons et affables. Rien de plus aisé que leur bienveillance : elle consiste tout simplement à mentir, à sourire, et à exprimer des vœux en faveur de quiconque. A force d'étude, on parvient à la pratiquer tout naturellement, et sans aucun frais de vérité. Au commencement, quand on a des opinions à soi, des sentiments d'amour ou de colère, cette bonne humeur perpétuelle est difficile à garder.

La première fois que je vis Carmin, je m'imaginai qu'il y avait sous les cheveux châtains et lustrés de sa perruque quelque secret ressort qui forçait ses traits à sourire, et imprimait à ses muscles un mouvement perpétuel. Je ne le crois plus aujourd'hui, et je présume que sa grimace approbative lui restait sur le visage, même pendant qu'il dormait : son sourire ne dépend point du mécanisme de sa perruque, mais de la construction de son cerveau.

Claude Carmin a l'organe de l'indifférence excessivement développé ; non pas de cette indifférence qui conduit à mépriser tout le monde, et à se mépriser soi-même : Claude s'arrête quand il en est à lui ; mais excepté lui, membre de l'Académie royale, il n'a pas la moindre sympathie pour la moindre créature humaine. La mort de ses amis, leurs malheurs, leur prospérité, il apprend tout avec la même insouciance.

Claude Carmin donne par an trois dîners somptueux, avec tous leurs accessoires obligés. Il dîne en ville les trois cent soixante-deux autres jours de l'année. On ne l'a jamais vu faire cadeau d'un shilling, ou avancer, ne fût-ce que pour une demi-heure, les quarante livres sterling qu'il octroie par trimestre à M. Scumble, chargé de faire les terrains, les jambes et les draperies de ses portraits.

Claude Carmin n'est pas bon peintre ; comment le serait-il, lui qui ferait minauder un général en face d'un boulet de canon ? mais ce n'est pas un mauvais peintre, car il est fin, adroit, homme du monde, et juge froidement des choses. En France, où le *tigrisme* [1] est à la mode parmi les peintres, je ne doute pas que Carmin n'eût laissé croître sa barbe et ses favoris, et n'eût pris un air des plus farouches ; mais en Angleterre on exige une certaine élégance, et la perfection du bon genre étant *de ne pas en avoir* [2], Carmin est un agréable éventé. Sa conversation a le goût et la vivacité d'une bouteille de soda-water : une fois environ toutes les cinq minutes, vous voyez monter à la surface une petite bulle, un petit point brillant d'esprit qui surnage, pétille avec une faible explosion, et disparaît aussitôt. Les gens de bon ton, peu difficiles en fait d'esprit, se contentent qu'on en montre un *soupçon* [3]. Quelque chose de plus serait inconvenant, et l'estomac de nos dandys ne le saurait supporter. Claude Carmin connaît les proportions exactes de la dose, et se garderait bien d'administrer à ses clients au delà de la quantité requise.

[1] Nous avons adopté en France l'expression anglaise de *tigre* pour caractériser ceux qui se distinguent par la bizarrerie de leurs manières ou de leur extérieur.
(*N. du T.*)

[2] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[3] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

Dans le paragraphe précédent, Claude Carmin est envisagé plutôt comme homme que comme artiste; mais que dire de lui en cette dernière qualité? Dames en satin blanc, généraux en uniforme rouge, jeunes pairs vêtus d'écarlate et d'hermine, membres du parlement montrant du doigt un encrier et des cahiers de papier à lettre, les pieds sur un tapis de Turquie, la tête surmontée d'un rideau rouge que soutient une colonne dorique; sur le dernier plan, un orage épouvantable et de sinistres lueurs d'éclairs : voilà ce que Claude Carmin nous montre régulièrement tous les ans, voilà ce qui lui vaut ces bonnes commandes qui grossissent ses placements dans les fonds publics. S'il s'avise de peindre lady Flummery pour la dixième fois avec les attributs de la dixième muse, avons-nous besoin d'en parler? Carmin est un bon ouvrier, qui vous fabriquera un article convenable au plus juste prix; mais nous ne songerons pas plus à examiner chacun de ses produits, qu'à rédiger des pages de critique à propopos des nouveaux habits sortis des mains de Stultz, ou d'un autre tailleur.

Voulez-vous savoir comment le traitent les journaux?

N° 591.

Portrait en pied de Sa Grâce la duchesse de Doldrum, par Carmin, de l'Académie royale de peinture.

«M. Carmin réussit toujours; cet ouvrage, comme tous ceux du même artiste, est excellent.»

On bien ce sera :

N° 591.

Portrait en pied, etc.

«L'aimable duchesse de Doldrum a été traitée par M. Carmin avec tout le soin qu'elle méritait : la ressemblance est admirable; la pose et le coloris rappellent le Titien. Si nous pouvions signaler un défaut, nous dirions que l'oreille gauche du chien carlin n'est pas irréprochable sous le rapport du dessin.»

Viendra peut-être ensuite un article critique qui s'imprimera en ces termes :

«Le portrait de la duchesse de Doldrum, par M. Carmin, n'est ni meilleur ni pire que cinq cents autres œuvres du même artiste. Il serait injuste de dire que ses portraits sont mauvais, car ils attestent réellement une grande habileté; mais il serait faux de prétendre qu'ils sont bons, car, à nos yeux, ils sont loin d'être tels.

«Tous les dix ans, M. Carmin nous présente un petit tableau de trois pouces carrés, où il a la prétention d'être original; mais à part cela, on ne voit dans ses œuvres aucune trace d'originalité. Enfant, il a copié Reynolds, puis Opie, puis Lawrence, et, arrivé à se créer lui-même une espèce de genre, il s'est toujours copié depuis, etc.»

Puis le critique passe à l'examen des différentes parties des tableaux de Claude Carmin.

En parlant des critiques, nous ne devons pas oublier leurs rapports avec les peintres. Nous avons vu dans *la Femme de lettres* comment les romancières à la mode avaient leurs courtisans dans la presse : les peintres y ont aussi des amis et

des ennemis; probablement avec cette différence que l'écrivain supporte, sans se regimber, une infinité d'injures, tandis que l'artiste regarde toute attaque comme personnelle, inspirée par une hostilité particulière, et abhorre pour la vie le critique qui a osé mettre en question son talent.

Nous avons déjà dit, pauvres académiciens, de combien de complots vous deviez répondre! Et vous, pauvres critiques, quelles noires animosités personnelles vous soulevez contre vous quand, à tort ou à raison, mais d'après votre conscience, il vous arrive de dire la vérité! Dites que le coloris de Snooks est mauvais: «O ciel! s'écrie Snooks aussitôt, qu'ai-je donc fait pour offenser ce monsieur?» Donnez à entendre que telle figure est mal dessinée, et Snooks vous proclame partout son ennemi, et vous accuse de n'obéir qu'à l'envie et au dépit.

Mon ami Pebbler lui-même, artiste fameux, est d'avis que les journalistes ne devraient jamais maltraiter les œuvres du peintre, «parce que, dit-il, celui-ci sait beaucoup mieux que personne quelles sont ses fautes, et que vous ne lui faites jamais aucun bien.» Les hommes du pinceau ont donc bien de l'entêtement?

Mais le public? le devoir des rédacteurs de journaux n'est-il pas d'éclairer le public, d'employer leur science supérieure et leurs dispositions pour les beaux-arts à lui montrer la route qu'il doit suivre? Oui, sans doute; et comme, grâce aux efforts de journalistes imbéciles ou intéressés, beaucoup de peintres ont passé, aux yeux de la nation, pour des génies du premier mérite, c'est aux critiques éclairés et intègres à tâcher de faire adopter à la nation anglaise les vrais principes du goût, ou du moins de les détourner d'une fausse voie.

Claude Carmin n'a guère à se plaindre de la presse. C'est un peintre à la mode, et il se tient dans les limites de cette médiocrité dorée qui suffit à la mode. Faisons-lui nos adieux. Il habite une maison qui, vraisemblablement, lui appartient tout entière, il a un valet de pied, quelquefois un équipage, et meurt universellement respecté, c'est-à-dire que personne ne se soucie de lui après sa mort, comme il ne s'était soucié de personne durant sa vie.

Peut-être est-ce ici le moment de mentionner Mac-Gilp, ou Blater, jeunes gens pleins d'espérance, qui rempliront un de ces jours la place de Carmin, et occuperont son logis quand les temps seront accomplis. Dès que l'Académie en corps l'aura conduit à sa dernière demeure, ils quitteront leur premier étage de Newman-Street, et entreront dans la maison et dans les meubles du défunt.

Il y a peu de différence entre les aînés et les cadets. Ceux-ci ricanent en parlant ensemble de Carmin, et déclarent avec confiance qu'ils l'égaleront un jour; mais, en attendant son décès, ils s'occupent à peindre les gens des quartiers de Regent's-Park et de Russell-Square. C'est une bonne chance pour eux que d'avoir à faire le portrait d'un ecclésiastique connu, d'un proviseur de collége ou d'un maire. De pareils personnages sont ordinairement gravés ensuite à la manière noire. Le portrait de notre estimable concitoyen, M. Tel-et-Tel, par M. Mac-Gilp, de Londres, est favorablement cité par la presse provinciale, et se trouve dans le salon de beaucoup de gentlemen campagnards. S'ils viennent à Londres, à qui s'adressent-ils? à Mac-Gilp assurément; et c'est ainsi qu'il accroît lentement sa clientèle et ses prix.

L'élève d'académie est un personnage qu'on ne doit pas omettre; extérieurement, il ressemble beaucoup à l'étudiant en médecine, dont il partage aussi les goûts, les habitudes, et les plaisirs. Il porte très-souvent un chapeau à larges bords, un beau mais sale gilet de velours cramoisi, des passe-poils à son pantalon, et se laisse croître les cheveux. Il travaille à loisir à l'Académie, aime le théâtre, le billard et les romans, et se réunit avec ses confrères dans une espèce de club voisin de Saint-Martin's-Lane, pour se moquer des membres de l'Académie royale. Si vous lui demandez à quel genre il s'attache, il répond, d'un air de dédaigneuse hauteur : «Monsieur, je suis peintre d'histoire.» Il veut dire par là qu'il ne consentira à prendre des sujets que dans Hume, Robertson, ou les classiques, dont il n'a jamais lu une ligne.

Cet état de peintre d'histoire est simplement préparatoire, et ne dure que depuis dix-huit jusqu'à vingt-cinq ans. Alors les folles illusions du jeune homme se dissipent, et il commence à envisager sérieusement la vie, et à apprendre qu'on ne saurait trouver une ressource suffisante dans les tableaux d'histoire. Notre ami est donc réduit à travailler le portrait ou la vignette, ou fait quelque autre triste compromis avec la nécessité.

L'élève en peinture a cependant assez fréquemment un petit patrimoine, qui lui sert à ses frais d'études et à ses plaisirs durant la période de l'apprentissage. Il fait le tour *obligé* [1] en France et en Italie, et rapporte de ces contrées une multitude de toiles gâtées, et une grosse paire de moustaches, avec lesquelles il s'établit dans une des sales rues de Soho, ci-dessus mentionnées.

Voyez le pauvre Pipson, homme d'une patience à toute épreuve, et d'un éternel enthousiasme pour sa profession. Il pourrait tapisser Exeter-Hall de ses études d'après nature, et de portraits au pastel et à l'huile de sapeurs français et de brigands italiens, car ces derniers ont la bonté de descendre des cavernes de la montagne, et quittent leurs occupations meurtrières pour venir poser devant les jeunes artistes à raison de vingt sous l'heure.

Pipson revient du continent, s'établit, fait imprimer sa carte, et attend, attend toujours qu'on lui commande de grands tableaux d'histoire. Cependant, tous les soirs, on le trouve à l'Académie, à son ancienne place, copiant de vieux gardes du corps, travaillant comme un nègre, et n'avançant jamais. A dix-huit ans, Pipson copiait admirablement des statues et des gardes du corps; à trente-cinq ans, il fait d'admirables esquisses d'après des gardes du corps et des statues. Il ne va jamais au delà; l'envie des académiciens l'empêche d'obtenir des tableaux d'histoire à exécuter; il se fait vieux; son petit patrimoine est depuis longtemps dépensé, et il ne gagne rien.

Comment donc se soutiennent sa vie et son espérance ? Voilà la merveille. Personne, avant de l'avoir éprouvé (ce dont le ciel vous garde !), ne sait le peu qu'il faut pour soutenir l'espérance et la vie. Notre pauvre Pipson végète d'une façon miraculeuse; son inanition presque complète ne lui ôte rien de son enjouement, et il

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

est d'une étonnante confiance en l'avenir, malgré les misères des vingt-cinq années précédentes.

Remercions Dieu de nous avoir donné, à nous, pauvres et faibles mortels, l'inestimable bienfait de la vanité. Combien d'humbles sectateurs des arts, poëtes, peintres, acteurs, musiciens, vivent presque exclusivement de cette nourriture! Si les yeux de Pipson étaient dessillés, s'il se voyait tel qu'il est, si quelque génie malveillant jetait dans sa faible cervelle une funeste parcelle de sens commun, il prendrait immédiatement le chemin du pont de Waterloo, et renoncerait d'un seul coup et pour toujours à la pauvreté, à la médiocrité, aux logements glacés, aux inutiles poursuites des boulangers, aux coudes troués, et aux vaines espérances.

Nous ne prétendons pas déprécier la profession de peintre d'histoire, mais nous voulons simplement avertir les jeunes gens qu'elle est dangereuse et infructueuse. Qu'un jeune homme se dise: «Je serai un Raphaël ou un Titien, un Milton ou un Shakespeare», qu'il suppute combien il a vécu d'hommes depuis le commencement du monde, et combien il y en a eu du genre de Raphaël et de Shakespeare, et il saura positivement à quoi s'en tenir sur les chances qui sont en sa faveur. Que sont les peintres d'histoire, même dans leur prospérité, au point de vue mondain et matériel ? La plupart habitent le second étage, et ont sur le derrière de vastes ateliers isolés, où des gardes du corps, de vieux marchands d'habits, des nègres, sont amenés pour figurer en pied sur la toile en qualité de conquérants romains, de grands prêtres juifs, ou d'Othellos.

Viennent après les peintres d'aquarelles, gais, éveillés, qui exercent un commerce agréable et florissant;

Les génies en haillons, à l'air farouche, aux boucles flottantes, dont personne n'achète les tableaux, et qui se croient l'objet d'une affreuse conspiration générale;

Et, troisièmement, les peintres de paysage, qui voyagent jusqu'aux extrémités de la terre, et bravent le chaud et le froid, pour rapporter au public avide des vues du Caire, de Calcutta, de Saint-Pétersbourg, et de Timbuctoo. Vous voyez des artistes anglais à l'ombre des pyramides, faisant poser des Cophtes, perchés sur des dromadaires, accompagnant une caravane dans le désert, ou recueillant les matériaux d'un keepsake en Islande ou en Sibérie.

Quel talent et quelle énergie ne montrent pas tous ces hommes, dont la profession, en cette sage Angleterre, est à peine considérée comme libérale !

En consultant les œuvres du révérend docteur Lemprière, de M. Winckelmann, du professeur Platon, et autres qui ont écrit relativement aux anciens Grecs, nous verrons que les artistes de ces temps barbares s'occupaient de toutes sortes de métiers, outre le leur, et se mêlaient de guerre, de philosophie, de métaphysique allemande et écossaise, de politique, de musique, de... le diable sait de quoi ! Un sculpteur, qui avait coutume de faire des cours publics, Socrate, déclarait que les plus sages de son temps étaient des artistes. Le Platon déjà cité dessinait journellement la figure et le paysage, à la mine de plomb, à la craie, avec ou sans estompe, sépia, couleurs à l'eau et à l'huile. A-t-on jamais vu pareille sottise ? Chez ces païens plongés dans les ténèbres, les peintres étaient les gentlemen les plus accomplis, et

les gentlemen les plus accomplis étaient peintres. Un artiste vous débitait un discours, lisait une dissertation sur Kant, ou commandait un régiment, aussi bien que le meilleur homme d'État, philosophe ou capitaine d'Athènes. Et ils avaient la folie de dire qu'en travaillant ainsi, et en se rendant accomplis dans toutes les études humaines, ils se perfectionnaient dans leur spécialité. Quelle était la conséquence de ce raisonnement ? C'est que Socrate non-seulement ne fit qu'un misérable sculpteur de cinquième ordre, mais encore qu'il fut pendu pour haute trahison.

Remarquez-le bien : est-ce que nos jeunes artistes apprennent autre chose que la manière de tailler un crayon et de rendre un modèle ? Entendez-vous dire qu'ils pâlissent sur les livres, qu'ils se garnissent le cerveau de science poudreuse et gothique ? ils s'en gardent bien ! On connaît aujourd'hui le principe de la division du travail, et chacun son métier. Les artistes ne s'inquiètent pas des occupations du reste du monde, et, en revanche, le reste du monde ne s'inquiète pas des artistes.

Figurez-vous un artiste avocat ou politique, et, d'un autre côté, un véritable gentleman métamorphosé en peintre ! la démarcation des rangs s'y oppose. Un véritable gentleman peut gagner de l'argent au barreau, combattre en habit rouge, ou prêcher en habit noir, mais se vendre aux beaux-arts, jamais ! Et que votre seigneurie n'aille pas dire : «Un artiste est un gentleman.» Voudriez-vous, madame, voir votre fils, l'honorable Fitzroy Plantagenet, se faire peintre ? non, plutôt mourir ! L'écusson des Smigsmags serait à jamais souillé, si un membre de cette illustre famille osait tirer un parti lucratif d'une boîte de couleurs.

Il y a quelques centaines d'années, les littérateurs demeuraient dans Grub-Street ; le pauvre Johnson grelottait dans un galetas; le métier d'auteur était considéré comme vil, et un gentleman de bonne famille ne pouvait l'exercer qu'en amateur. Cet absurde préjugé est à peu près détruit, et j'appelle de tous mes vœux l'époque où celui dont les artistes sont victimes disparaîtra également. Si un noble a du talent pour la peinture, pourquoi ne verrions-nous pas sur le livret de l'Académie royale :

501. *Le maître d'école, scène de mœurs continentales,* par lord Henry Brum, de l'Académie royale, associé de l'Institut national de France.

502. *Vue de la résidence de l'artiste à Windsor,* par le très-honorable Macontey.

503. *Meurtre des fils d'Édouard dans la tour de Londres,* par lord Rustle.

504. *Mouvement populaire*, par le très-honorable sir Robert Daniel O'Carrol, membre de l'Académie royale d'Irlande.

Représentez-vous de tels noms figurant dans le catalogue de l'Académie : pourquoi pas ? Les jours de la véritable gloire des beaux-arts, qui ont besoin de l'égalité et non de la protection, seraient alors de retour. La protection (maudite soit-elle !) implique l'infériorité ; et, au nom du ciel, à quel titre un respectable gentleman de province, la femme d'un attorney de la Cité, ou tout autre individu d'un rang plus ou moins élevé, protégeraient-ils un artiste ?

Il est permis de regretter le passé, le temps où Pierre-Paul Rubens, qui fut lui-même le protecteur de l'infante Isabelle, voyageait avec une suite nombreuse de gentilshommes, et un boursier chargé de semer des ducats. On aime à penser qu'il fut

créé chevalier par Charles Ier, grand d'Espagne par Philippe IV, secrétaire du conseil d'État des Pays-Bas, et qu'il fut envoyé en ambassade comme s'il avait été marquis. On se rappelle avec plaisir cette réponse faite par un de ses admirateurs à un seigneur qui croyait le déprécier en disant : «C'est un ambassadeur qui s'amuse à peindre.

— Non ; c'est un peintre qui s'amuse à être ambassadeur.»

Il est doux aussi de songer que sir Antoine Van-Dyck, chevalier du Bain, épousa la fille d'un pair d'Angleterre, et que Titien ayant laissé tomber son appuie-main, l'empereur Charles-Quint le ramassa (quel héroïque dévouement !), et dit aux courtisans qui l'environnaient : «Je puis faire cinquante ducs, mais pas un Titien.» Le pape Léon X n'eut-il pas l'idée de créer Raphaël cardinal, et n'était-ce pas là le siècle d'or?

Disons-le hardiment : Non ! Le tapage qu'on a fait à propos de certains peintres des XVIe et XVIIe siècles prouve que la masse des artistes n'avait ni rang ni position dans le monde : leurs patrons étaient leur seule ressource, et tout homme qui ne doit qu'à une puissante protection la position qu'il occupe doit se sentir plus ou moins inférieur. Les temps changent aujourd'hui, et comme les auteurs ne sont plus forcés de publier leurs ouvrages sous les auspices d'un grand et avec une servile dédicace, les peintres aussi commencent à être en relation directe avec le public. Quels sont aujourd'hui ceux qui achètent des tableaux ? les graveurs et ceux qui les emploient, le peuple, «la seule source légitime du pouvoir,» comme on dit après dîner. Fi du chapeau de cardinal! Si M. O'Connell était demain au pouvoir, espérons qu'il ne donnerait pas même un pauvre évêché *in partibus* au meilleur peintre de l'Académie. Les artistes ont-ils besoin de ces honneurs en dehors de leur profession ? Ont-ils besoin d'être créés chevaliers comme des aldermen ? Pour ma part, je déclare solennellement que je n'accepterai rien au-dessous de la pairie, après l'exposition de mon grand tableau.

Si les peintres doivent être titrés en récompense de leurs éminents services, je ne vois pas pourquoi le marquis de Mulready ou le comte de Landseer ne siégeraient pas à la chambre à côté de tout autre lord de la magistrature ou de l'armée.

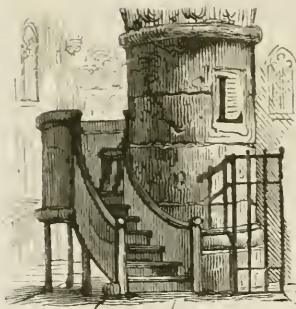
La vérité qu'on peut tirer de cette petite digression est pénible : les jeunes artistes n'ont pas, en général, l'instruction qu'ils devraient avoir. Que l'Académie royale y prenne garde, et ajoute pour ses élèves quelques solides cours de littérature et d'histoire à ceux d'anatomie et de clair-obscur.

MICHEL-ANGE TITMARSH.



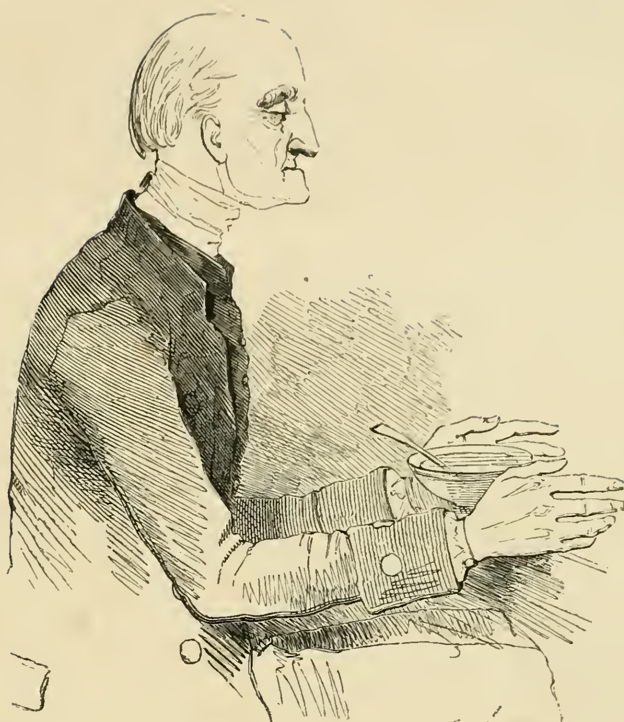
LE PAUVRE CURÉ.





Le pauvre curé fait naître dans l'esprit de tristes pensées, et, toutes les fois qu'on en parle, on évoque de tristes images. On songe avec plaisir à l'amour dans une chaumière: la philosophie dans un baquet, criant à la royauté : «Ote-toi de devant mon soleil !» peut nous donner une idée élevée de l'indifférence sévère et stoïque que l'homme est capable d'opposer à la richesse et à la puissance. Malheureusement l'amour dans une chaumière n'existe guère que dans l'imagination ou dans les romans; et l'exemple de ce vieux garçon de Diogène est loin d'être consolant pour notre pauvre curé. Lui, c'est un homme marié, qui connaît les meilleurs sentiments, les plus délicates affections de notre nature, et y mêle des études d'un ordre supérieur et au-dessus de la terre : il lui faut supporter mille de ces rudes épreuves auxquelles la chair est exposée, masquer le malaise de son esprit sous une apparence de tranquillité; il lui faut avoir l'air d'un gentleman, soutenir des luttes incessantes pour conserver un maintien décent, en harmonie avec sa position et son pieux office ; et trop souvent le pauvre homme n'a qu'un revenu considérablement moindre que celui dont un riche marchand gratifie le plus jeune de ses commis.

Ainsi, des hommes bien nés, instruits, dévoués, ministres d'une religion sublime, reçoivent une solde à peine suffisante pour leur assurer le pain quotidien, et la pauvreté est la seule récompense de la plupart de ceux qui enseignent que tout travail mérite son salaire. Que deviendraient-ils, s'ils n'avaient la certitude d'une autre vie pour justifier à leurs yeux les voies de Dieu ?



LE PAUVRE CURÉ.

C'était un amer reproche que celui de ce sage de l'antique Athènes qui, enveloppant sa tête flétrie de son manteau, et se préparant à la mort, leva les yeux vers son élève, et s'écria :

«Ah, Périclès! ceux qui ont besoin d'une lampe doivent prendre soin d'y verser de l'huile!»

Les théologiens modernes, du moins ceux sur les épaules desquels repose le plus lourd fardeau, remplis d'une lumière ignorée des anciens, pourraient accuser en termes analogues l'ingratitude de la société.

Pardon de cette digression, bienveillant lecteur; retournons maintenant à notre pauvre curé, exemple individuel du mal général, témoignage vivant des caprices de la fortune.

Neuf fois sur dix, c'est le cadet d'une bonne famille, ruinée souvent par les folles prodigalités d'un de ses ancêtres, qui eût signé sans scrupule, et sans ôter ses gants, l'abandon de la moitié de sa fortune. Le reste de ses propriétés écornées et déchues, mais rapportant encore d'agréables revenus, est transmis de père en fils à l'aîné, et les branches cadettes n'ont rien, sauf la maigre espérance d'être placées, grâce à l'appui d'un parent titré.

Notre prêtre en herbe a montré de bonne heure beaucoup de goût pour l'étude, et pour ces occupations paisibles qu'on regarde ordinairement comme caractérisant les jeunes savants. Le calme de la bibliothèque de son père, les vieux tomes dont les bizarres reliures la décorent, ont eu pour lui plus d'attraits que les jeux bruyants de ses frères. Il s'est épris des riches productions de l'imagination de Spenser; il a soupiré à la lecture des lais plaintifs du noble Surrey; il s'est diverti des facéties d'Herrick; il a fait de sir Philippe Sidney son ami de cœur, du chancelier More son compagnon de choix, et a tiré plus d'une perle des profondeurs de la sagesse de Bacon.

Puis il a aimé les arbres géants dont la verte ceinture entourait la vieille maison paternelle; il les a aimés pour leur ombre profonde, et pour la douce lumière que leur épais feuillage versait sur le livre qu'il lisait, étendu sous leurs larges branches. Ce livre était souvent un énorme in-folio, comme les vieilles poésies de John Evelyn.

On avait remarqué la bibliomanie de notre jeune héros, et son vieux père, avec l'affection exagérée si naturelle aux parents, y avait vu le présage d'une future grandeur. Après avoir tenu divers conseils de famille plus importants que bien des conseils de ministres, on résolut que l'Église serait l'arène où se déploieraient les talents du jeune homme.

Le voilà confié aux soins d'un ecclésiastique du voisinage. Sous cette grave tutelle, il commet un acte de folie très-ordinaire chez les jeunes gens, mais qui, comme disent nos aînés, n'en est pas moins répréhensible; il devient amoureux (nous rougissons presque de le dire) de la jolie, mais pauvre fille de son précepteur. Il est vrai qu'elle a l'œil brillant, le sourire gracieux, la taille svelte et légère. Les deux amants s'abandonnent à de douces visions, teintes des plus éblouissantes couleurs de l'espérance. Nombreuses sont leurs promenades du soir, leurs entrevues à la clarté des étoiles, leurs promesses mutuelles de sincérité et de constance; mais le temps fuit, et le futur révérend est obligé d'entrer à l'Université d'Oxford.

Glissons légèrement sur sa vie de collége, sur ses travaux continus, sur les espérances qu'éveillent en lui le nom et la renommée de ceux dont les pas ont foulé ces dalles antiques, sur ses poëmes et ses essais, sur l'ardeur qu'il déploie, étudiant rêveur et ambitieux : il suffit de dire que l'image toujours présente de sa belle le garantit des puissantes séductions de la vie universitaire. Il reçoit l'ordination, accole successivement à son nom A. B. et A. M. [1], accepte une cure de campagne, et, après avoir épousé l'aimable objet de ses premières amours, s'installe dans son humble domicile. C'est un pauvre curé.

Tel est, en abrégé, le printemps de sa vie, avant que les vents glacés et les tristes brouillards de l'automne en aient assombri le soleil et flétri les fleurs. Beaucoup de vieillards peuvent attester la grandeur de la chute qu'on fait du palais aérien des illusions dans la hutte d'argile des réalités; tous ont expérimenté plus ou moins, à certaines époques de leur vie, combien sont futiles et trompeurs ces désirs vagues auxquels on se cramponne dans la jeunesse. La prudence mondaine, la moins romanesque des conseillères, émousse la sensibilité du cœur, et ferme la main prête à s'ouvrir; la philosophie est substituée à la poésie, et trop souvent les plus hautes aspirations se terminent comme les plus hautes montagnes, en vapeurs.

C'est ce qu'éprouve notre pauvre curé! La conscience de son mérite l'anime, l'espoir le soutient, la perspective d'une mitre l'encourage dans ses veilles studieuses; il sent qu'un siége épiscopal doit être infailliblement la récompense de l'instruction, plutôt que la conquête de la faveur et de l'esprit de parti. Faut-il s'étonner que, lorsque sa ferveur s'est un peu calmée, lorsque ses brûlantes impulsions sont devenues, en se refroidissant, des principes fermes et invariables, il soit tenté de se repentir du choix qu'il a fait; d'autant plus que, s'il avait plus de connaissance du monde, et moins de confiance dans les promesses des hommes, il s'apercevrait que sa position est à jamais fixée ?

Une famille qui augmente, un revenu stationnaire, des enfants, qui, au rebours du figuier des Banians, épuisent la séve du tronc principal, au lieu de la soutenir, voilà des sujets de sérieuses réflexions, n'est-ce pas, lecteur? Et notre pauvre curé est de cet avis.

L'épicier, que l'honnête ecclésiastique honore de sa pratique, et qui trouve de quoi entretenir une chaise et un cheval, et vivre à l'aise, est mille fois plus fortuné que notre pauvre curé. Le boulanger, habitué de toutes les courses de chevaux à vingt milles à la ronde, est dans une bien meilleure situation que son pasteur spirituel. Les gros fermiers, qui ôtent respectueusement leurs chapeaux aux larges bords à sa révérence, qui montent des juments de race, et se permettent d'amples libations en revenant du marché de la ville voisine, ont des loisirs à défaut de dignité. Leurs joues fraîches, douces, enluminées, contrastent tristement avec les traits amaigris de notre jeune curé, et les pâles figures de sa délicate progéniture.

[1] C'est-à-dire qu'il est successivement *bachelor of arts* et *master of arts*, grades qui correspondent à ceux de bachelier ès sciences et de docteur.

(*N. du T.*)

Rarement sont faites à ses dieux domestiques des offrandes d'aliments liquides ou solides; rarement il est à même de connaître les jouissances de cette vie. Que dis-je ? il ne peut pas toujours se procurer sans difficulté le strict nécessaire. Et pourquoi ? il faut sauver les apparences, soutenir le rang de sa famille, trop pauvre pour lui venir efficacement en aide, trop fière pour avouer sa pauvreté. Que de petites commodités ne se refuse-t-il pas pour acheter quelque ouvrage longtemps désiré, sans lequel il se figure que sa bibliothèque est incomplète. Que de sacrifices pour se procurer un article de toilette, dont l'acquisition peut être nécessaire à sa dame, pour accepter l'invitation d'une famille du voisinage. Il est rare que la garde-robe du curé soit suffisamment garnie. Son habit noir rapé, mais décent, est aussi familier à nos yeux que sa bienveillante physionomie. Son linge, toutefois, est blanc et bien entretenu.

La condition de notre pauvre curé serait pitoyable sans les attentions délicates de deux ou trois vieilles demoiselles, dont les propriétés sont sur le territoire de la paroisse, et dont la présence vénérable ajoute à la solennité du service divin. Les dons qu'elles lui font à Pâques et à Noël adoucissent un peu la rigueur de son sort. Cependant il est toujours pauvre, quoique sa misère soit tempérée par la générosité. Lancé dans la société de gens que leur richesse, et non leur naissance ou leur éducation, rend ses égaux ou ses supérieurs, il compare douloureusement sa destinée avec la leur, et se sent triste et humilié.

L'imagination n'est pour rien dans ce tableau : nous n'ajoutons point d'ornements étrangers à des faits trop réels. Les brillantes visions de son enfance se sont évanouies; les espérances de sa jeunesse se sont fanées une à une, et ont fini par tomber; et maintenant, jaune et flétri, notre héros est encore le pauvre curé, vivant d'un modeste salaire, et accomplissant tous les pieux devoirs de sa place avec résignation, presque avec bonheur.

Il est vrai que parfois des rayons de soleil éclairent son chemin. Il y a des heures où, enfermé dans son petit cabinet, il est en communion avec les grands esprits du passé, où il examine les précieux legs qu'ils nous ont laissés, et qui ont survécu à la trace même des cités qu'ils habitaient. Ces occupations lui font aisément oublier les tracas mesquins et les soucis du monde. C'est encore une grande consolation pour lui que la voix intérieure qu'éveillent en son âme les scènes dont le rend témoin la nature de ses saintes fonctions.

Avoir apaisé les dernières angoisses d'un frère mourant; avoir graduellement détaché ses pensées de la terre, et dirigé ses yeux vers un monde meilleur, jusqu'à ce que l'âme, prête à s'envoler, aspirât à retourner en son éternelle demeure; avoir séché les larmes d'une famille en deuil; avoir soulagé le besoin par la charité : voilà des travaux qui compensent largement les soucis domestiques, et tirent le voile de l'oubli sur un grand nombre des *désagréments* [1] de notre courte existence.

Ubi charitas, ibi humilitas; ubi humilitas, ibi pax : où est la charité, là est l'hu-

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

milité; où est l'humilité, là est la paix. Ce qui se passe dans la chaumière de notre pauvre curé vient admirablement à l'appui de ce proverbe.

En effet, une atmosphère de paix semble environner la maison : la pauvreté y habite, mais convenablement vêtue, et si propre, qu'elle paraît joyeuse. Le site est pittoresque : des fleurs des champs enchâssent en quelque sorte l'humble toit, qui se réfléchit dans le ruisseau voisin. Les eaux limpides, courant avec un murmure argentin, bercent l'esprit d'une agréable rêverie quand on les entend par une paisible soirée d'été, et réveillent de vagues et magiques pensées, propres à nous détourner du commerce d'un monde prosaïque. La main du goût est visible dans l'intérieur de la chaumière : il y a mille petites bagatelles qui la décèlent, et d'innombrables témoignages de l'ardente tendresse de l'époux et du père.

Le dénûment n'exclut pas de cet asile divers attributs d'un esprit orné. Ne trouvent-ils pas toujours un coin pour s'y établir, et n'adoucissent-ils point, par leur influence amicale, les chagrins de ceux qui sont à jamais condamnés à la misère.

Les dessins encadrés suspendus aux murs, l'échiquier peint, dont toutes les cases noires portent quelque étrange devise ou quelque miniature, les paravents avec leurs fleurs et leurs oiseaux, sont des meubles domestiques fabriqués par les maîtres de la maison. N'oublions pas que la musique est l'amie, la compagne inséparable du pauvre curé. Il aime passionnément les chansons, et de beaux airs sur des vers immortels remplissent sa chambre, comme l'île enchantée de Prospero,

> De magiques concerts, de sons délicieux
> Qui révèlent au cœur les voluptés des cieux [1].

C'est dans cette maison que se passeront ses derniers jours, c'est dans l'exercice de ces devoirs que s'écouleront les dernières années de sa vie. La vieillesse des savants, ou du moins celle des hommes qui se sont fait un nom dans les lettres n'est point troublée par d'orageux souvenirs, comme celle des autres acteurs qui ont joué un grand rôle sur le théâtre de la vie; ils n'ont pas à se reposer des fatigues d'une existence agitée : leur carrière est plutôt pareille au cours d'une rivière où se mirent les nuages et le soleil, qui voit par réflexion ce qui se passe sur ses rives, dont la pluie bat par intervalles la surface limpide, mais qui reprend bientôt son calme, glisse au son cadencé de ses propres eaux, et aboutit enfin à un lac dormant.

Telle est la vie du pauvre curé. Quelquefois, nous ne chercherons pas à le nier, d'anciens souvenirs assiégent son esprit, des illusions assoupies se réveillent en lui; mais ses rêves ne tardent pas à s'effacer; ses pensées prennent un vol plus élevé, ses vues s'agrandissent, son ambition tend vers un but meilleur. Plus il s'identifie avec les intérêts et le bien-être de ceux qui l'entourent, plus il s'applaudit d'avoir trouvé la véritable sagesse. Consolateur des affligés, messager de paix pour ses frères, il reconnaît que l'homme de bien est celui qui gagne des âmes. Quand il mourra, il

[1] Citation de *la Tempête* de Shakespeare.
(*N. du T.*)

aura pour épitaphe l'amour de ses petits enfants, pour requiem les gémissements des pauvres. On l'enterrera dans le chœur de l'église du village, où une petite tablette, encadrée dans le mur, rappellera peut-être l'obituaire du pauvre curé.

Nous venons d'exposer succinctement quelques-unes des lumières et des ombres de l'existence flétrie d'un pauvre ecclésiastique. Que de brillantes qualités dans le caractère que nous avons dépeint! Il endure sans se plaindre une pauvreté imméritée; il conserve, au milieu de ses tribulations, le sentiment de sa dignité; il possède toutes les perfections qui rachètent ce qu'il y a de vil en notre nature déchue.

On nous reprochera peut-être de l'avoir représenté sous des couleurs trop favorables; mais ne vaut-il pas mieux s'attacher à peindre le bon côté que le mauvais? Sans doute, il y a des hommes dont les principes contrastent avec leur profession, dont la vie n'est pas d'accord avec les doctrines qu'ils enseignent. Nous n'essaierons pas de le dissimuler, mais nous laissons le soin d'en parler aux sectaires irascibles, ou aux misanthropes de mauvaise humeur.

Dieu merci! on trouve encore bien des hommes pareils à notre pauvre curé dans les villes et villages de l'Angleterre. Soit au milieu de l'agitation des grandes cités, soit au fond des vallées les plus solitaires, et dans les plus paisibles hameaux, ces hommes-là exercent une douce influence par la pureté de leurs mœurs et la modestie de leur maintien.

Il n'est pas inopportun de citer ici quelques lignes d'un ouvrage publié en 1670, et attribué à la plume d'Échard. Il est intitulé *Enquête sur les causes qui font mépriser le clergé.*

Voici comment l'auteur de ce livre rare et peu connu aujourd'hui trace le portrait du pauvre curé:

« Lorsque le ministre souffre dans les choses les plus essentielles à sa subsistance, il se garde bien de consacrer son temps et ses peines à examiner l'Écriture, à choisir un texte pour l'édification de sa paroisse, à combiner des instructions appropriées aux circonstances, à se demander quels auteurs il importe de consulter. Sa grande affaire, l'objet de ses premiers soins, doivent être de chercher à vivre durant la semaine qui commence. Où trouvera-t-il du pain pour sa famille? Quel est celui de ses paroissiens dont la truie a mis bas récemment? Qui lui donnera une oie, qui lui apportera une panerée de pommes? Combien y a-t-il encore de jours jusqu'aux dons du 1er août ou de Pâques? Quand viendra un autre baptême, accompagné de gâteaux? Qui doit se marier, qui doit mourir?

« Voilà, certes, des considérations très-raisonnables, et dignes d'occuper un homme.

« Car on ne soutient pas une famille avec des textes et des commentaires; l'enfant qui pleure dans son berceau ne se contentera pas d'un peu de lait, et d'un morceau de sucre, denrée rare à la maison, quoiqu'on y ait peut-être une machine allemande à faire du sucre candi.

« Supposons que le prêtre entre dans un petit trou situé au-dessus du four, et muni d'une serrure, qu'il appelle son cabinet de travail : ce sera à la fin de la semaine, car vous savez, monsieur, que la plupart des textes de l'Écriture ne sont pas commentés

par le pasteur avant le vendredi soir, au plus tôt, et que d'autres ne le sont que le dimanche matin, peu de temps avant l'office.

«Supposons donc que le prêtre entre dans son cabinet de travail, on devinera sans peine que la première idée qui l'y occupera sera l'épuisement de son dernier tonneau de bière. Puis, il songera qu'il n'a pas un pauvre liard au logis, et qu'on a obtenu contre lui, pour du lait et des œufs, jugement et sentence exécutoire.

«Maintenant, monsieur, un homme ainsi tracassé et torturé peut-il accorder une demi-heure d'attention soutenue à un travail réellement utile à ses ouailles?

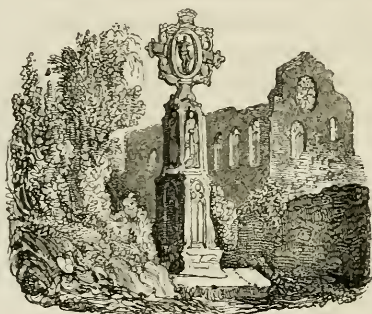
«Et puis cette semaine passée lui a peut-être apporté des tribulations nouvelles: les taupes ont labouré sa prairie, et des vaches mal apprises ont foulé aux pieds le gazon; un autre jour, la chatte a emporté le plus gras des quatre poulets qu'il avait; puis les merles et les moineaux se sont abattus sur sa moisson, et en ont décimé les épis. Pour comble de malheur, après toutes ces afflictions, un jour qu'il avait une culotte trop mûre, il l'a gravement endommagée en levant la jambe avec trop d'inadvertance.

«Le prêtre n'est pas capable de rendre aux nécessiteux ces services si honorables pour son saint état, et si essentiels pour propager et faire pratiquer ses leçons dans un monde dégénéré. Cet homme, qui n'a que vingt ou trente livres de pension annuelle, est obligé de faire des aumônes, et s'il ne surpasse pas tous ses paroissiens en actes de charité, il est considéré comme un vil égoïste, uniquement parce qu'il ne bat point monnaie, et ne peut faire des miracles.

«Entre-t-il des mendiants au village, la moitié demandera infailliblement la maison du ministre; car Dieu y demeure, disent-ils, et l'a pourvue de secours suffisants.»

Les réflexions d'Échard sont malheureusement encore applicables.

JAMES SMYTHE.





LA DOUAIRIÈRE.



LA DOUAIRIÈRE.



Le caractère de la femme est une énigme dans son enfance; il devient de plus en plus difficile à saisir à mesure qu'elle avance dans sa carrière, et finit par être complétement incompréhensible.

Prenez dans la plus reculée des paroisses d'Angleterre une douzaine de vieilles femmes, qui, sans tenir compte des différences physiques, aient mené la même vie, aient eu à lutter contre les mêmes obstacles, aient été soumises aux mêmes influences, croyez-vous, ami lecteur, que vous obtiendrez ainsi la peinture abstraite d'une vieille femme, qui réunira les traits communs à toutes les autres? Si donc les événements qui se passent dans une humble paroisse peuvent produire une telle diversité parmi des commères de village, quelles ne doivent pas être les différences établies par la vie du grand monde entre les personnes arrivées à la dignité de douairière? Songez qu'elles ont passé par une éducation fashionable, par une coquettterie fashionable, par un mariage fashionable, et dites-nous s'il est possible de se former une idée précise de ce que c'est qu'une douairière?

Qu'y a-t-il de plus malheureux et de plus abandonné qu'une douairière? Elle a perdu celui qui, depuis trente ans entiers, partageait ses plaisirs et ses chagrins. Le monde de flatteurs qui se pressait sur les pas des époux a disparu, car les courtisans n'ont plus rien à attendre du défunt ni de l'ombre qu'il a laissée derrière lui, et qu'on appelle sa douairière. La maison splendide, le train magnifique, la pompe extérieure dont elle était environnée, ont passé en d'autres mains. L'habile chef de cuisine, la vigilante femme de charge, et leurs suivants respectifs, ont été remplacés par une

Abigail ou une cuisinière. De trente mille livres sterling, il ne lui reste plus que mille livres par an, et elle est seule, toute seule.

Peu importe que le successeur du lord décédé soit son propre fils, ou seulement son frère; les aînés des grandes familles, qui sont depuis vingt ans dans l'attente de la mort de leur père, ont beaucoup trop à faire, après la saisine, pour avoir le temps de s'occuper de leurs mères. Le nouveau lien que les hommes de loi établissent entre eux, c'est-à-dire la détermination du douaire, n'est pas de nature à affermir des sentiments de tendresse. L'attorney de la douairière est toujours en correspondance avec l'homme d'affaires du fils, et pendant qu'elle murmure sans cesse de l'ingratitude de l'avare héritier, celui-ci maudit constamment la déesse Hygie qui laisse vivre si longtemps les vieilles femmes, pour tromper ses vœux, pour écorner ses revenus.

Cependant, quelle plus glorieuse indépendance que celle de la douairière? Son vieux lord est parti pour un séjour d'où il ne peut plus la contrarier ni l'importuner. Tant qu'il a vécu, elle était obligée de se disputer pour avoir un liard, et de le dépenser comme il l'entendait; tandis qu'elle a maintenant une pension de quatre mille livres, franche et quitte de toutes charges, et régulièrement payée. Elle n'a pas d'enfants à pourvoir; elle renvoie au successeur de son mari tous ceux qui font appel à la bonté de la famille; enfin, elle n'a rien à dépenser que son ample revenu, où elle veut, comme elle veut, et quand elle veut.

Qu'est-ce qui constitue la douairière? Plusieurs conditions difficiles à énumérer. Les seules bien déterminées sont:

Avoir été mariée;

Être presque invariablement d'un certain âge;

Aimer le jeu;

Se mêler volontiers des affaires de ses voisins, parce qu'on n'a pas à s'occuper de soi-même.

Il y a encore un sentiment très-développé chez les douairières, c'est le regret du temps qui n'est plus, l'idée pénible qui se résume par ce mot dont nous aurions pu faire notre épigraphe : *Fuimus!*

La douairière vit toujours à la fois dans le présent et dans le passé, et elle a ainsi deux existences différentes, dont la première est beaucoup plus agréable que la seconde. Elle sait qu'en survivant à son mari elle doit nécessairement descendre un ou même plusieurs degrés de l'échelle du bien-être. Le temps apporte à l'homme comme à la femme des souffrances et des infirmités; mais le roi de la création n'a pas à redouter d'abaissement dans sa position sociale, et il peut se dire, pour se consoler : « Mes richesses et mon pouvoir me procureront jusqu'à mon heure dernière des plaisirs et le respect des hommes. »

Mais hélas! c'est le sort de milady de passer un jour de la richesse à la position congrue, de l'éclat à l'obscurité, de la puissance à l'insignifiance. Le dégoût du passé peut s'emparer accidentellement d'un vieillard; mais il est toujours inévitablement présent aux douairières. Voyons comment elles le supportent, et d'abord portons nos regards vers la douairière politique

LA DOUAIRIÈRE POLITIQUE.

Ce phénomène est la veuve d'un homme d'État qui a occupé une place importante; durant la vie de son mari, c'était une épouse politique.

Il y a plusieurs motifs pour déterminer une femme, dans cette position, à s'occuper des affaires publiques. La vie excitante à laquelle elle est accoutumée ne saurait manquer de l'entraîner à quelque extravagance. Sa folie se manifeste sous plusieurs formes : tantôt elle se livre à la galanterie, et trouve plus de charmes dans l'abandon des vertus privées que dans la pratique des vertus publiques; tantôt elle se plonge dans la dévotion, dépense tout son argent, et beaucoup plus, en souscriptions à des aumônes à la mode, et se laisse enlever par un orateur populaire. Quelquefois elle écrit des romans, des vers, des nouvelles, qui accompagnent son propre portrait dans le *Livre de beauté*, publié sous la direction de lady Blessington, mais la plupart du temps elle s'adonne à la politique.

On conçoit sans peine qu'elle trouve pour ce faire une cause légitime dans l'intérêt qu'elle porte à son mari. Mais si, comme on est tenté de le supposer, la tendresse conjugale est peu cultivée dans les hautes régions de la socité, il existe une multitude de raisons pour qu'une femme du monde se jette à corps perdu dans la politique. Le plaisir d'avoir des solliciteurs à protéger, le pouvoir de les récompenser, après la période convenable d'hommages et d'attente, sont des tentations auxquelles il est difficile de résister, de quelque sexe qu'on soit. Vous pouvez compter que la femme du ministre est une des meilleures routes qu'on puisse choisir pour arriver aux bonnes grâces du ministre. C'est un fait si positivement reconnu, qu'il ne manque pas d'aventuriers disposés à tenter cette voie.

C'est encore un motif déterminant, que le plaisir d'avoir pour société perpétuelle les chefs les plus distingués d'un parti, et d'être admise, avant le reste du monde, à la connaissance des secrets d'État.

La femme politique a dans sa profession un merveilleux avantage : elle peut fabriquer à sa guise toutes les fausses nouvelles qui lui viennent à l'idée, car on en croit la plus grande partie, jusqu'à ce qu'on les oublie, et l'on ne cherche pas à l'inquiéter pour celles qui sont reconnues mensongères.

Il n'y a pas de haine aussi franche que la sienne, pas de langue aussi libre dans l'expression de ses sentiments d'aversion.

Sans doute, lecteur, vous partagez avec tout le monde l'idée que le cœur des femmes est le réceptacle de toutes les bonnes qualités de la nature humaine. Mais que la politique s'y glisse, et vous vous apercevrez bientôt de votre erreur. Écoutez seulement lady A*** parler du chef de l'opposition et de sa femme. Observez la conduite qu'elle tient à l'égard de l'épicier Johnson, qui a voté contre elle, ou du moins contre son candidat. Pénétrez ses pensées, et épiez ses mouvements les jours de session du parlement, et vous vous formerez alors une nouvelle théorie sur le cœur des femmes.

Telle est la femme politique. Son mari meurt des suites d'un dîner d'apparat, et

elle devient la douairière politique. Ce nouvel état ne change point ses vues; ni le temps, ni l'application, ni la diminution de son revenu, ne tempèrent ses passions. Ils lui donnent, au contraire, une nouvelle impulsion; mais elle n'a plus de superbe maison, de brillantes soirées, de complaisants flatteurs. Les collègues du défunt sont polis avec elle, mais de loin. Elle n'apprend plus les secrets du cabinet, et n'a ni pouvoir ni influence.

Toutefois, elle ignore encore l'étendue de sa chute, et elle essaye de persuader à tous ceux qui ont la folie de l'écouter qu'elle peut s'employer pour eux avec autant de succès que par le passé. Comme le rideau qui cache les actes ministériels est tendu devant ses yeux, elle ne peut comprendre qu'il ne se relèvera plus pour elle.

Il est vrai qu'à l'époque de sa prospérité, elle ne saisissait jamais toute la portée d'une grande question; mais elle ramassait certaines phrases tombées de lèvres sacrées, et elle savait, en tous cas, ce qui allait se passer. Maintenant, au contraire, personne ne daigne l'entretenir en confidence, et elle ne sait les choses que lorsqu'elles sont faites, et que tout le monde en parle.

Cependant la douairière politique a conservé son ton d'oracle, et continue avec aussi peu de scrupule qu'autrefois à fabriquer des mensonges. Lors de toutes les discussions importantes, elle rend trois ou quatre visites par jour au club du parti, et conjure toutes ses vieilles connaissances de lui dire exactement quel sera le résultat du scrutin, quelles nouvelles défections ont eu lieu d'un côté ou de l'autre, quels sont les députés dont on doute. Puis elle entreprend de leur assurer ceci et cela, elle se flatte de pouvoir opérer des conversions au moyen de causeries et d'invitations à prendre du thé, aussi aisément qu'elle en accomplissait autrefois à l'aide de bals et de banquets splendides. Par degrés, elle s'aperçoit que ses auditeurs lui prêtent peu d'attention lorsqu'elle parle politique. Elle prend donc le parti de leur écrire. En conséquence, pas un jour ne se passe sans qu'elle envoie quelque longue dépêche à quelque grand fonctionnaire de l'État sur :

Les affaires de l'Amérique anglaise du Nord;

La pétition des prisonniers d'État actuellement en route pour Botany-Bay;

Un nouveau plan d'éducation nationale.

La réponse arrive le lendemain : un secrétaire particulier a été chargé d'accuser à sa seigneurie réception de sa lettre, et de lui promettre que le ministre ne manquerait pas de la prendre sérieusement en considération.

Cependant, la douairière politique ne se laisse pas éconduire ainsi : elle rédige missives sur missives, et insiste pour avoir une réponse. Les secrétaires ne trouvent bientôt plus le temps de lui accuser réception de ses lettres; elle pénètre dans les comités, dans les réunions particulières, et essaye de s'y impatroniser. Mais, de tous côtés, elle est repoussée avec perte, et les hauts fonctionnaires de l'État, et leurs secrétaires, et les membres des comités, et ceux des réunions, deviennent les objets de son implacable animosité.

Cependant elle a contracté l'habitude de donner toutes les semaines des soirées dans sa petite maison d'Old-Burlington-Street, et, sous sa direction, le *Morning-Post* a nommé ces assemblées des *conversazioni*. Ses anciennes connaissances du grand

monde y font de courtes et rares apparitions, en se rendant à de plus agréables réunions ; mais ceux qui y viennent de bonne heure et y restent tard sont entièrement de second ordre.

Des artistes de second ordre, et des amateurs de second ordre, y chantent des chansons politiques du siècle dernier.

Des lions de second ordre, qui ne sont plus reçus ailleurs, ont la permission d'y venir grommeler dans leur décrépitude.

Des dames d'un âge mûr, qui ne peuvent parvenir à s'attirer en d'autres lieux des admirateurs, y ont quelque chance de se concilier les affections surannées de galants flétris, victimes d'une égale injustice.

Les gens de lettres y dominent. On ne peut s'y mouvoir sans coudoyer des auteurs de second ordre, mâles et femelles, et l'on est certain de les interrompre dans le débit bruyant d'une longue et insipide histoire.

Pour achever le tableau, la douairière se fait rouler dans un fauteuil à bras, au risque d'écraser les pieds de ses visiteurs ; elle se promène ainsi autour de la chambre, et il n'y a pas une âme qu'elle ne fatigue d'une fastidieuse tirade politique.

Ne vous a-t-elle pas aussi fatigué, ami lecteur ? Quant à nous, nous en avons par-dessus la tête. Mais comment nous en débarrasser ? Les douairières ressemblent à des chattes en toutes choses, mais principalement par leur vitalité. Viens donc à notre aide, ô toi qui seule peux les renverser, ô *influenza* [1], qui ébranles les nerfs, qui abats les esprits ! quitte ta sèche tanière du désert. Le vent d'est souffle pour toi aux coins glacés des rues ; les vieux pensionnaires de l'État frémissent, la Faculté triomphe à ton approche. Capricieuse divinité, qui ne te nourris que de sang aristocratique, tes prédécesseurs, aux jours passés, demandaient le sacrifice de jeunes gens aimables, de vierges sans taches. Mais toi, tu es douce en tes corrections, et clémente en ta colère. Il faut, pour te rendre propice, t'immoler des hécatombes de douairières. Viens donc à notre aide, et, dans tes actives excursions, passe dans Old-Burlington-Street, n° 49. Frappe lady A***, laboure-lui la gorge, arrache-lui les yeux, bats ton incessante *réveillée* [2] par le tambour de ses oreilles ; répands des frissons dans toutes ses chairs endolories, amollis tous ses os, et après l'avoir accablée d'un long et affreux délire, donne-lui le *coup de grâce* [3] en lui faisant comprendre un seul instant combien est insupportable une douairière politique.

LA DOUAIRIÈRE DE BATH.

La douairière de Bath est une espèce particulière, et elle est aux autres douairières à peu près ce qu'est Bath aux autres villes. Plus cérémonieuse, plus triste, plus go-

[1] Sorte de grippe.
(*N. du T.*)

[2] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[3] En français dans l'original.
(*N. du T.*

thique [1]; un dixième de sa vie se passe dans une chaise à porteurs; quatre autres dixièmes à médire, en prenant du thé, ou à secouer la tête aux concerts, et les cinq derniers dixièmes à jouer au whist.

La douairière de Bath a ordinairement un joli revenu, elle est d'un caractère assez bon, lorsqu'il n'est pas troublé par la mauvaise fortune. C'est un animal qui aime à aller par troupeaux. On rencontre tous les soirs à Bath des douairières par bande de douze, seize, vingt, ou tout autre nombre multiple de quatre; car elles jouent toutes au whist, et attachent trop de prix au temps pour entrer au jeu l'une après l'autre.

Si vous vous présentez dans une de leurs soirées, vous serez légèrement surpris des singularités qui vous frapperont. Jamais votre nez n'aura flairé un pareil parfum de vieille soie, de vieille dentelle, et de vieux clinquant; vos oreilles n'auront jamais entendu un tel claquement de fausses dents; vos yeux n'auront jamais contemplé des physionomies aussi extraordinaires, affublées d'aussi extraordinaires habillements.

En général, la douairière de Bath est affligée d'une indisposition quelconque, et se fait traiter par un médecin à la mode. Quelques-unes portent avec elles une boite, ou plutôt des boites de pilules de Morrison [2], qu'elles prennent par dix et par vingt tous les quarts d'heure; d'autres, au contraire, sont obligées d'employer une fois par jour un télescope, pour voir si elles ne prennent pas plus d'une pilule homœopathique. Elles sont sans cesse en discussion sur le mérite respectif de leurs docteurs favoris, et c'est, avec le whist, la base fondamentale de leur conversation. Elles parlent du whist même sans y jouer, et prennent un vif plaisir à livrer de nouveau les batailles de la veille. Mais quand elles sont une fois lancées dans une partie, adieu toute autre considération, et malheur au pauvre hère qui ose les interrompre.

Leur attitude au jeu mérite d'être étudiée. Chez quelques-unes, endurcies à la dissimulation, pas un muscle ne bougera, soit qu'elles prennent un jeu qui leur assure le gain de la partie, soit qu'elles en aient un entièrement dénué de bonnes cartes.

Chez d'autres, au contraire, la physionomie est le reflet du jeu : quand elles l'ont mauvais, elles font la grimace; quand il est bon, elles sourient, et les panaches de leur chapeau, bonnet ou turban, s'agitent comme les forêts au vent d'automne, lorsque leur partner joue mal.

Presque invariablement, la douairière joue avec beaucoup de lenteur, on peut même dire, en tâtonnant. Elle insiste incessamment sur la nécessité de compter les cartes, et montre, ainsi que ses compagnes, de vives et raisonnables inquiétudes sur le résultat de cette opération. Deux des joueuses espèrent qu'on aura mal donné, les deux autres se flattent du contraire. Toutes sont attachées strictement aux règles; et les anciennes lois du jeu, que les réformateurs modernes ont depuis longtemps repoussées, sont encore en vigueur parmi elles.

[1] Bath est une ville très-ancienne, irrégulière, qui, bien que recrépie et habillée à la moderne, a conservé de petites rues étroites, de vieux édifices, et de vieilles manières.

(N. du T.)

[2] Remède inventé par le docteur Morrison, et fréquemment annoncé par les journaux comme une miraculeuse panacée.

N. du T.

Pendant le jeu, les douairières n'élèvent pas la voix; mais lorsqu'il est terminé, elles éclatent d'une manière terrible. Les quatre vents, jusqu'alors enchaînés comme des enfants dans leurs caverneuses demeures, sortent simultanément avec fracas. Chaque douairière furieuse repasse tous les détails de la partie avec cet impitoyable esprit de critique dont est animé lord Lyndhurst, quand, au mois d'août, il fait la revue des actes émanés du ministère pendant la dernière session du parlement.

La douairière n° 1. — Comment avez-vous pu donner encore des cœurs, douairière n° 3, quand vous saviez que je prenais le neuf de la douairière n° 4?

La douairière n° 4 (*la bouche pleine de pilules de Morrison*). — Si vous finassez toujours avec aussi peu de discernement, vous devez accepter les conséquences de votre absurde système.

La douairière n° 2 a également de forts sujets d'accuser la douairière n° 4, et la douairière n° 4 lui riposte avec avantage. Cette *mêlée* [1] générale dure jusqu'à ce qu'on procède à une autre partie.

LA DOUAIRIÈRE DES EAUX.

La douairière des eaux est un personnage plus actif que sa parente de Bath. Elle est ordinairement de cet âge mixte qui n'est ni la vieillesse ni la jeunesse, et participe des deux à la fois. Elle ne manque jamais d'être la patronne des bals et des concerts du voisinage, et préfère les dîners aux thés. Elle assiste à des pique-niques, donne une *fête champêtre* [2] le jour de la *regatta* [3], et occupe une place à la foire annuelle de bienfaisance [4]. Elle connaît tous ceux qui méritent d'être connus dans tout le rayon des eaux, et prend un tel intérêt à leurs affaires, qu'elle se trouve gravement offensée si l'on ne la consulte pas en toutes occasions. Soit dit en passant, elle est assez susceptible, et chacun de ses voisins est à tour de rôle l'objet de son mécontentement, pour quelque négligence imaginaire. S'il est une chose qui lui déplaise plus que toute autre, c'est le mystérieux babillage de deux jeunes gens qui causent assez bas pour qu'elle ne puisse les entendre. Elle croit être la première personne du monde pour deviner la possibilité, et annoncer l'accomplissement d'un engagement matrimonial. Elle a l'affreuse manie de répéter, dans les circonstances les plus inopportunes, et aux gens qui doivent en être informés les derniers, les secrets qu'on vient de lui confier. En conséquence, elle trouve moyen de mettre, par ses

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[3] Courses de bateaux et de chaloupes.
(*N. du T.*)

[4] L'on organise souvent en Angleterre des ventes publiques de bienfaisance, où chaque boutique est tenue par quelque lady d'un rang élevé. Nous avons eu à Paris de semblables ventes au bénéfice des Polonais.
(*N. du T.*)

commérages, la discorde parmi ses voisins. Elle dit au prêtre que le docteur le regarde comme un pédant insupportable, et au docteur, que le prêtre l'accuse d'avoir tué plus de malades que le duc de Wellington de Français.

Une malheureuse jeune personne a eu l'imprudence de s'éprendre d'un officier d'un régiment, quand notre douairière lui avait recommandé un officier d'un autre corps. La vieille dame irritée ne cesse d'entretenir la pauvre jeune fille des désordres de son amant, et des légèretés qu'il s'est permises sur son compte à la table des officiers. D'un autre côté, elle déplore, en présence de l'infortuné capitaine, l'incorrigible inconstance de certaine jeune dame, dont elle révèlerait le nom, si elle ne connaissait toute l'indifférence dudit capitaine pour de semblables badinages.

La femme d'un lord malade attire-t-elle naturellement, par ses manières agréables, un essaim d'innocents admirateurs, la douairière la critique, prétend que milady ne jouit pas de tout le bonheur domestique qu'elle mériterait, et qu'elle ne restera probablement pas longtemps veuve après la mort de son mari, etc. Toutes ces charitables inventions, à force d'être répétées, circulent dans toute la ville, et ne perdent rien à être relevées par d'autres douairières non moins médisantes.

La classe de douairières ci-dessus est composée de bipèdes stationnaires; mais il est une autre espèce qui voltige perpétuellement d'une ville de bains à une autre, ou qui occupe tous les six mois une nouvelle maison de campagne à trente milles de Londres. Les femmes de ce genre affectionnent les voyages du continent, et font, dans leurs excursions, les délices de Genève ou de Baden-Baden. Elles traînent avec elles un médecin et quelquefois une jolie *protégée* [1] de dix-neuf printemps. Dans leurs courses, elles aiment à rencontrer de leurs compatriotes, et montrent beaucoup de générosité dans les rapports qu'elles ont avec eux; mais gardez-vous de rester trop longtemps auprès d'elles. On n'a pas encore connu de douairière dont le crâne ne porte prodigieusement développée la bosse de la curiosité; toutes ont un penchant irrésistible à se mêler des affaires d'autrui, et si vous en fournissez l'occasion à celles qui voyagent, elles insisteront pour vous prendre en tutelle, pour régler vos mouvements au gré de leurs caprices. Si vous résistez, il est possible qu'elles se vengent en vous dénonçant à la police comme membre d'une société secrète. Vous vous imaginez voyager pour votre plaisir : erreur! elles déclareront que vous avez de dangereux projets politiques.

La douairière des eaux jouit d'une grande indépendance. Tout ce dont elle se soucie sur la terre, son carlin, sa *protégée*, ses bijoux, est contenu à l'aise entre les quatre roues de sa voiture. Avertissez-la une heure d'avance, et elle se transportera partout où vous voudrez. Sans doute elle ne sait pas profiter comme elle le pourrait de cette précieuse liberté. A nos yeux, sa seigneurie renonce à de véritables plaisirs pour s'abandonner à la multitude de ses ridicules caprices; mais ces caprices sont dans l'essence même de sa constitution, et une fois qu'ils sont logés

[1] En français dans l'original.

N. du T.

dans sa cervelle, il est nécessaire à son bonheur qu'ils aient pleine et entière satisfaction.

Nous ne saurions mentionner toutes les variétés de douairières dont la société est pourvue. On connaît encore les pauvres vieilles douairières qui, toujours revêtues de leurs habits de deuil, ne quittent pas le vieux château où elles ont coulé des jours si heureux. Elles vivent entièrement dans le passé; elles ne parlent que de ce qui avait lieu dans le bon vieux temps, et tout leur désir, toute leur satisfaction, c'est qu'on ne change rien.

On voit encore de vieilles douairières vives, pimpantes, de bonne humeur, qui peuvent demeurer avec leurs fils aînés sans leur envier les biens qu'elles possédaient autrefois. Elles sont susceptibles de rire avec leurs petits-enfants; elles applaudissent et contribuent aux améliorations que subit la propriété; elles prolongent leurs plaisirs, et font reverdir leur jeunesse en augmentant le bien-être et perfectionnant le moral de tous ceux qui les entourent.

En somme, nous sommes disposés à envisager tristement la situation de douairière, et nous persistons à croire que c'est une institution qui n'est aucunement en harmonie avec notre époque. Nous terminerons en proposant un remède; et nous rendant prochainement à la chambre, après avoir lu cet article aux acclamations unanimes, nous ferons la motion qu'à l'avenir la loi cesse de reconnaître et de pourvoir les douairières. L'opinion publique nous appuiera, et notre motion sera enlevée, à moins qu'on ne vienne à désirer un remède plus prompt et plus efficace. Peut-être retirerons-nous notre projet en faveur de celui de M. Wakley [1]. Ce dernier demandera que toutes les dames arrivées à l'état de douairière soient forcées d'entrer dans des hôpitaux établis, non pour guérir, mais pour propager la grippe.

UN BACHELIER ÈS LETTRES.

[1] Médecin et membre du parlement, rédacteur en chef de la *Gazette médicale*.
(N. du T.)



LE SOLICITOR.[1]



ui ne se rappelle cette exclamation d'Élia, dans ses délicieux essais? « Les hommes de loi ont eu une enfance, je le suppose! » Et sans doute, dans le sens littéral, ils ont été enfants; mais le véritable homme de loi, même sur le sein de sa nourrice, a simulé la jeunesse, sans l'avoir réellement connue. Il ne faudrait pas un violent écart d'imagination pour se représenter Charles Philipps[2] folâtrant et criant dans ses langes. On peut se figurer Lyndhurst[3] jouant aux billes; mais l'attorney, le distributeur d'assignations, le rédacteur de jugements, l'inscripteur d'hypothèques, n'a jamais été enfant : On naît poëte, mais on ne le devient pas, dit un proverbe. Ne serait-il pas possible que les gens de loi le fussent devenus sans maître? N'y a-t-il pas un esprit de chicane qui prend un étrange

[1] Walker, dans son Dictionnaire de la prononciation, définit le *solicitor* celui qui remplit auprès de la cour de la chancellerie les fonctions de l'*attorney* (avoué); auprès des autres cours de justice, presque tous les agents d'affaires (*conveyancers*) usurpent le titre de solicitor. L'étymologie de cette qualification est le verbe *to solicit*, solliciter, et par extension, être en instance première au proces.

(*N. du T.*)

[2] Avocat célèbre.

(*N. du T.*)

[3] Savant jurisconsulte.

(*N. du T.*)



LI (SOLLICITOR.)

plaisir à confectionner ces animaux, et à les lancer, tout fraîchement frappés par le balancier du mal, dans Fig-Tree-Court ou Harcourt-Buildings [1].

Je demande à toutes les dames, depuis mistress Edwards, qui eut dernièrement quatre enfants d'une seule couche, jusqu'à Sa gracieuse Majesté la reine d'Angleterre, si elles consentiraient à allaiter un homme de loi? Au nom de tout le beau sexe, je réponds : Non! Peut-être des femmes, d'une cruauté exceptionnelle, comme on en a vu devant les cours d'assises, se résoudraient-elles à le faire; mais l'Angleterre ne contient pas de pareils monstres en 1840.

Je vois de ma fenêtre un petit ange qui repose entre les bras d'une mère charmante; la jeune âme, récemment descendue du ciel, est remplie d'une pureté céleste. Oserait-on me soutenir que ce n'est qu'un embryon d'homme de loi? Cette idée est révoltante. Les mères et les nourrices jugent prudent de nous cacher en notre bas âge par quels moyens mystérieux les mortels font leur apparition sur la terre! J'ai deux petites sœurs que le docteur a mises au monde : c'est assurément quelque autre qui fait naître les gens de loi.

Il y a dans la phraséologie légale je ne sais quoi de diabolique. On dit : *servir à quelqu'un copie d'une assignation,* et les sommations de payer une dette sont terminées par *votre obéissant serviteur.* Ces mots ne sont-ils pas là aussi ridicules que s'ils étaient au bas d'un cartel? Très-souvent le langage de la procédure est barbare, et parfaitement incompréhensible.

On m'a assuré que d'importantes modifications avaient été opérées; mais j'en doute. Je vois toujours, comme de coutume, des requins prêts à fondre sur leur proie dans les bureaux du ministère de la justice. Le seul changement dont je suis certain est (grâce au chancelier de l'échiquier [2]) la suppression du timbre au coin des ordres d'arrestation, ce qui rend ces précieuses pièces de cinq shillings moins coûteuses.

Les solicitors sont de divers degrés. Il y en a qui dédaignent de mettre au jour une assignation; quelque bon ange, présidant à leur création, a déposé en eux cette vertu : leurs noms devraient être imprimés en lettres d'or dans cet agréable ouvrage qu'on nomme *la Liste judiciaire* [3]. J'ai connu un, un seul, de ces léviathans légaux. Il demeurait au milieu de laque du Japon; non pas qu'il eût aucunes relations avec cet empire; mais il était entouré de boîtes d'étain vernissées, rangées le long des murs d'une maison qui donnait, d'un côté, sur Lincoln's-Inn-Old-Square, et, de l'autre, sur Serle-Street [4].

[1] La cour du Figuier, les bâtiments d'Harcourt, quartiers de Londres où demeurent un grand nombre de solicitors et d'attorneys. (*N. du T.*)

[2] L'échiquier d'Angleterre est le suprême collége des finances; la cour de l'échiquier juge toutes les causes où il s'agit d'intérêt d'argent. (*N. du T.*)

[3] *The law list*, l'Annuaire de la magistrature. (*N. du T.*)

[4] C'est dans des boîtes semblables que les solicitors serrent les papiers de leurs clients, et quand ils sont employés par un grand personnage, ils ont soin d'inscrire son nom en gros caractère sur le devant de la boîte qui renferme ses papiers. (*N. du T.*)

Lecteurs qui n'êtes pas initiés, vous ne voyez rien de grand dans un pareil local; mais lisez les noms qui ornent ces boîtes : le duc de B***, le marquis de C***; ne semble-t-il pas que tous les princes de la terre aient leurs titres enserrés dans cette poudreuse retraite ?

La transformation de la chrysalide en papillon est moins complète et moins rapide que le changement qui s'opère quand M. Fleece passe de sa maison de Lincoln's-Inn-Old-Square à son domicile particulier. Là, salon brillant, société nombreuse, bruit harmonieux des concerts : tout respire la richesse et les plaisirs; l'homme succède au légiste. Avec quelle douceur il sourit en causant avec miss Tittup, héritière d'une propriété grevée d'hypothèques au delà de sa valeur; cependant, deux heures auparavant, il a reçu une lettre de MM. Hammary et Coke, qui lui annoncent l'intention de poursuivre et de ruiner miss Tittup.

Chez le solicitor, l'argenterie est massive, les banquets somptueux; mais retournons aux chambres sombres et tristes, et nous y trouverons la source de cette fortune, basée sur la ruine d'une multitude de victimes.

Les squares de Clements et de New-Inns sont la demeure d'une espèce particulière d'agents d'affaires. Les autres solicitors n'exploitent que la ville de Londres; ceux-ci se jettent sur la campagne, et leurs clercs rédigent avec un horrible sang-froid des contraintes par corps que mettent à exécution les shérifs des environs de la capitale.

L'agent d'affaires est différent des solicitors, ses collègues. On raconte du vieux Impey [1] que, requis par un client de faire arrêter un homme qui avait payé le jour même la moitié de sa dette, l'honnête praticien mit le créancier à la porte. L'agent d'affaires d'aujourd'hui n'accomplira jamais une action aussi héroïque. Qu'il soit complice de l'oppression la plus vile et la plus atroce, qu'il réduise une famille à la mendicité, peu lui importe : il scelle sans broncher les actes nécessaires à l'arrestation. Si vous lui en faites des reproches, il vous répondra que c'est une nécessité de sa profession : triste nécessité!

Une autre classe distincte est celle des attorneys des débiteurs insolvables. Ils se lèvent à huit heures, et parcourent les prisons pour dettes. Ils se rendent les geôliers favorables au moyen de quelque fluide chaud et alcoolique, et apprennent d'eux quels sont les gens récemment incarcérés, et pour combien. La somme due est importante à connaître. Lord Thick est en prison pour 2,800 livres sterling; John Small, pour 11 livres 13 shillings. L'âme de l'attorney, en admettant qu'un attorney ait une âme, ne doit-elle pas se sentir pénétrée du désir d'être utile à lord Thick ? Il doit y avoir quelque chose à glaner dans une bourse où se sont engloutis près de trois mille livres sterling; mais le malheureux Jonh Small, pauvre fripon, larron de bas étage, n'a rien à attendre de la justice.

L'attorney des débiteurs insolvables est en prison pour en tirer les autres. Les coquins sont sa pâture journalière, mais il a horreur de la probité malheureuse. Ceux qui ont trompé un grand nombre de fournisseurs lui conviennent par cela même. Il

[1] Jurisconsulte, auteur de *la Pratique*.
(*N. du T.*)

les pille comme ils ont pillé leurs tailleurs et leurs carrossiers : c'est la seule loi du talion qu'ils connaissent. Toutefois, les praticiens retors sont aujourd'hui tombés en décadence, et il ne leur est plus si facile de grossir les frais.

Le solicitor qui poursuit des procès au criminel n'a aucun rapport avec les choses ci-dessus décrites. Il a deux articles de foi :

1° S'il agit pour celui qui intente le procès, qu'il n'y a point d'innocence sur la terre;

2° S'il est chargé des intérêts de l'accusé, que le crime n'existe point ici-bas.

Il est en relations intimes avec les filous : une émeute le ravit, un assassinat l'enchante. Quel client pour lui qu'un escroc du grand monde, quel *éclat* [1] on peut faire en le défendant !

Un des principes fondamentaux de certaine école de philosophie, c'est que nous ne sommes pas responsables de nos actes. Le légiste criminel adopte cette bienveillante théorie ; il sympathise avec les voleurs, et éprouve pour eux un vif intérêt. «Pourquoi diable, demande-t-il d'un ton superbe, des gens s'avisent-ils de se promener la nuit dans les champs, et de tenter ainsi ceux qui ne savent pas résister à la séduction ?»

Quelles affreuses révélations ont été faites dans les profonds caveaux de Newgate, et des prisons d'York et de Lancastre! Figurez-vous l'assassin, dans la ténébreuse solitude du cachot, confiant ses sècrets aux oreilles de son attorney! «Il faut que je connaisse tous les faits pour déjouer les plans de la partie adverse», disait un célèbre sauveur de brigands.

Ce fut un grand triomphe pour M. H*** que de faire acquitter M. Sheen. Celui-ci avait tout simplement tranché la tête à son fils; mais l'attorney de la paroisse [2] eut la maladresse de désigner l'enfant sous le nom de John, au lieu de l'appeler Thomas; ou du moins il commit quelque autre erreur non moins importante. Le magistrat acquitta l'accusé. L'affreux assassinat était évident, l'identité du cadavre était constatée; mais il importe de se conformer à la lettre de la loi, et de ne pas appeler la victime par un nom qui n'est pas le sien.

Le solicitor usurier a été reproduit par un éminent artiste : M. Ralph Nickleby [3] est dessiné et peint d'après nature. Nous renvoyons nos lecteurs aux délicieux tableaux de Boz.

Il semble contraire à toutes les lois de la nature qu'un homme de loi aime les courses de chevaux; cependant les amateurs de cet exercice sont nombreux parmi les solicitors et les attorneys. On en voit qui sont connaisseurs en cette matière, et

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Ce titre correspond à celui d'avocat général.
(*N. du T.*)

[3] Personnage du célèbre roman de *Nicolas Nickleby*, par Charles Dictens. Boz est le pseudonyme adopté par cet auteur.
(*N. du T.*)

auxquels on a recours quand les grooms veulent médicamenter les chevaux à leur façon, ou quand il y a quelque incertitude sur la généalogie d'un noble coursier.

Certains attorneys fréquentent les théâtres, et en font les affaires. Ce sont des espèces de dandies, reconnaissables à leur gilet d'une éblouissante blancheur, à leur col de satin d'un noir lustré, sur lequel repose une escarboucle ou une émeraude. Ils ont des gants jaunes en peau de chevreau, et tiennent toujours à la main un ample mouchoir de poche. Leurs chapeaux sont à la d'Orsay ou à la Petersham [1]; leurs bottes sont d'un cuir de première qualité, et cirées avec le plus grand soin; une canne danse au bout de leurs doigts, et un lorgnon d'or est planté entre leur nez et leur joue. Quelques-uns de ces nobles individus aiment les tête-à-tête dans les loges. Quelle est leur utilité réelle? Dieu et les directeurs seuls le savent; mais on n'a jamais vu de directeur sans conseil judiciaire : c'est la règle. Aux beaux jours du théâtre, Sheridan employait un solicitor nommé Burgess. Un de ses collègues l'accoste un jour.

« Vous êtes, je crois, M. Burgess, occupé par M. Sheridan ?

— Monsieur, répondit Burgess; je suis le solicitor de M. Sheridan; mais je ne suis occupé par personne. »

Il est rare de trouver tant de franchise dans un légiste. Celui-ci disait la vérité; car il est positif que les solicitors des théâtres ne sont occupés pour personne, et pour le malheureux directeur, leur client, moins que pour qui que ce soit.

Il y a deux ans, il y avait une demi-douzaine d'attorneys chargés des affaires de Drury-Lane [2]. Miséricorde! six attorneys pour cette vieille bicoque dramatique! un malade aurait autant de chances de guérison avec six médecins, qu'un théâtre avec le même nombre d'avocats consultants.

Le solicitor de théâtre protége les acteurs; quelquefois il donne des dîners, et invite les célébrités dramatiques. Souvent il promet de parler au directeur en faveur d'un débutant qui n'a pas encore percé. Il aime à tuer le temps, et s'il a quelques affaires, on ignore comment il parvient à s'en acquitter, car il est toujours à rôder dans le foyer du théâtre.

Nous venons de jeter un coup d'œil rapide sur quelques variétés de la classe des solicitors, à la manière des autres naturalistes, afin de résumer les caractères principaux. L'exception, dit-on, confirme la règle; mais ne nous occupons que des généralités.

Un solicitor est rarement très-gras. Nous en avons vu un qui aurait pu barrer toute une rue, mais il a suivi le chemin de toute chair : il est descendu au tombeau! Mathews, le comédien, l'a immortalisé dans un monologue, sous le nom d'Hezekral-Hulk.

Un solicitor est rarement très-grand. Il a un regard perçant, inquisiteur, inquiet.

[1] Célèbres dandies.
N. du T.)

[2] L'un des principaux théâtres de Londres.
(*N. du T.*

pour ne pas dire soupçonneux ; il a quelquefois du talent, jamais de génie ; de la finesse, jamais de profondeur. Il s'attache aux détails, et se soucie peu des principes ; probablement parce qu'il ne les comprend pas. Il n'envisage une question de droit que dans ses rapports avec le cas qui se présente ; il interroge beaucoup, et répond le moins possible.

En politique, le solicitor est tory. Il se soucie peu de littérature ; mais s'il est riche, il recherche les tableaux, qu'il considère comme un bon placement. Il connaît les classiques, mais sans être réellement savant ; quoiqu'il ait des prétentions au titre d'homme de loi, il est assez rare qu'il le mérite. Quand il doute (et quand ne doute-t-il pas ?), il envoie demander conseil. Il achète *Term Reports* [1], mais il ne les lit jamais ; et les rayons de sa bibliothèque sont chargés de volumineux ouvrages de droit, condamnés à n'être jamais ouverts.

A force d'être questionné, consulté, pris pour oracle, le solicitor acquiert un certain air de contentement personnel, et une grande confiance en sa propre perspicacité. Il rit peu, mais il sourit volontiers. Il aime les goûters et les collations, et n'est pas éloigné de prendre part aux banquets publics. Il parle de temps en temps dans les *meetings*, mais jamais avec un succès éclatant. Quand il va au spectacle, c'est pour voir jouer une comédie. Il remet par intervalles de l'argent à ceux qui sont chargés de recueillir les souscriptions publiques, mais sans se montrer trop libéral.

Il donne des parties de garçon, quoique marié, car sa femme a un domicile particulier. Je ne dirai pas que les devoirs de sa profession lui endurcissent le cœur, mais ils tendent assurément à l'amortir.

Le solicitor passe une grande partie de son temps à tourmenter les autres ; heureusement qu'il consacre quelques instants à faire rendre justice aux malheureux, et à résister aux oppresseurs. Je ne consentirais pas volontiers à ce que mon fils fût homme de loi ; cependant j'ai connu au barreau plus d'un homme intelligent, généreux et honorable ; et, tout extraordinaire que cela puisse paraître, j'ai trouvé même un ami dans un solicitor !

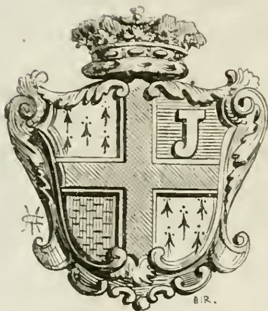
LEMAN REDE.

[1] Relation des procès de chaque session. Voyez *le Clerc d'avoué*, tome I, page 9.
(*N. du T.*)



LE TORY.[1]

—∘∘∘—



J'ai peur qu'on tire des conjectures sur ma propre opinion politique, de la qualification même que j'ai choisie pour désigner un des partis politiques de l'Angleterre. On dira que je me suis servi de prime abord d'un sobriquet repoussé par le parti tout entier, qu'il n'y a plus de tories en Angleterre, et que je dois désigner les membres de l'opposition par le nom récemment adopté de *conservateurs*.

Si j'étais un écrivain de parti, engagé dans une controverse purement politique, je me croirais obligé d'agir ainsi, autant par prudence que par politesse. Mais, mon but étant simplement de peindre une certaine classe, je dois employer les bons vieux termes nationaux, que tout le monde comprend, et qu'on a toujours compris. C'est mon torysme même qui me décide à éviter des mots de fabrique nouvelle, et à user du nom qui rappelle le souvenir de Pitt, de Perceval, de Castlereagh[2]; des vieux jours de la guerre, et de

[1] *Tory* est synonyme de conservateur, aristocrate. Ce nom, qui servait à désigner des voleurs campés dans les marais d'Irlande, fut donné aux cavaliers ou partisans de Charles Ier, défenseurs du roi, de la monarchie, et de l'église anglicane, par les *têtes rondes*, partisans du peuple et du protestantisme. Les qualifications de *tories* et de *whigs* devinrent d'un usage universel vers 1678, et se sont maintenues depuis.

(*N. du T.*)

[2] Ministres anglais pendant les guerres contre la France.

(*N. du T.*)



LE TORY.

ce vieux monde de bourgs pourris qui existait avant le déluge du bill de réforme [1].

Quel que soit donc le côté de la chambre où je siége, quel qu'ait été mon vote dans la motion de sir John Buller [2], j'avoue que j'éprouve de la sympathie pour le tory, et que plus il se rapproche du type ancien ainsi qualifié, plus il est cher à mon cœur.

Le vieux fonctionnaire tory, par exemple, est un personnage très-singulier. Les orages des dix dernières années ont laissé debout bien peu de gens de son espèce. La plus grande partie des fonctionnaires subalternes a été mise à la porte du parlement, et ceux d'un rang plus élevé ont été admis à la retraite, ou à la chambre des pairs. Mais parmi les honorables qui garnissent les premiers bancs de l'opposition, vous voyez encore des restes distingués de ceux qui jadis étaient à la tête des affaires du pays. Presque tous hommes d'une fortune modique, et souvent d'une humble origine, ils ont passé leur jeunesse dans la galère des emplois inférieurs, et se trouvent traités très-cavalièrement quand, au bout de quelque temps de jouissance, on les exclut des hautes places qu'ils regardaient comme devant être la récompense de leurs services.

C'est à peine si l'un de ces hommes a des qualités remarquables comme orateur. Leur existence s'est passée dans la monotone routine des bureaux; et quoiqu'ils n'aient point acquis dans leurs occupations une grande profondeur et de vastes aperçus politiques, ils sont au fait des détails des affaires publiques, et de ce qui s'est passé dans l'État. Ils parlent peu, et quand ils le font, c'est avec bons sens, avec justesse, mais sans éclat.

C'est la mode de railler ces représentants de l'école bureaucratique; mais c'étaient des gens utiles au milieu de leurs contemporains, et il est impossible de ne pas les respecter, aujourd'hui que les événements les ont jetés dans une génération nouvelle. Un employé des administrations y puisait souvent des qualités dont il serait à souhaiter que fussent doués nos hommes d'État d'aujourd'hui.

Il y a ensuite le vieux squire tory, représentant de son comté dans le bon temps où les députés du comté étaient des gens distingués. Alors les comtés étaient des comtés, et notre vieil ami aux bottes à revers l'emportait sur son concurrent après quinze jours d'élection dont il avait fait tous les frais. Comme il n'était pas facile de trouver un candidat capable de soutenir une pareille lutte, notre ami conservait une certaine indépendance, et votait assez généralement comme il l'entendait. Il servait d'ordinaire le ministère tory, mais pas toujours. Il vota avec énergie contre

[1] Avant la réforme de 1833, plus de cinquante anciens bourgs en ruine, qu'on appelait pour cela *rotten borougs*, avaient conservé le privilége d'envoyer un ou même plusieurs députés au parlement, tandis que des villes dont la formation était postérieure aux lois d'élection, comme Birmingham, Leeds, Manchester, n'avaient point de représentants.

(*N. du T.*)

[2] Sir John Buller proposait, en 1837, de déclarer que le ministère, tel qu'il était constitué, n'avait pas la confiance des communes.

(*N. du T.*)

l'impôt sur le revenu et l'impôt sur le sel, et il lui arriva même d'appuyer Hume [1] dans ses demandes d'économies. Mais aujourd'hui que l'indépendance a disparu avec beaucoup d'autres absurdes préjugés, sir Thomas vote en toutes circonstances avec sir Robert Peel [2]. S'il ne le faisait pas, il ne serait pas renommé, et cette persuasion est loin de le rendre plus heureux, ainsi que la perte de l'importance qu'il avait comme député indépendant.

Auprès de lui siége un vieux gentleman, vêtu avec une propreté recherchée, représentant aussi paisible et aussi remarquable de la classe des tories. C'est le type du vieux tory enrichi par le commerce, race dont le torysme et l'importance datent du temps de M. Pitt, et dont les beaux jours ont été ceux de la guerre. Jamais il ne fallut plus de conditions pour entrer aux bals d'Almack, que pour être admis dans cette corporation. Il y eut un temps où l'on ne jugeait pas les banquiers dignes d'en faire partie. Cette délicatesse a disparu; mais notre vieux compère en a conservé toutes les traditions, comme l'atteste sa politesse hautaine. Il ne se croit nullement honoré des attentions que lui accordent les grands seigneurs de son parti; son nom est aussi connu dans la Cité que le leur dans leurs propres comtés.

Comme le député de comté, le tory mercantile est dans une époque de décadence: il se rappelle le temps où M. Pitt et lord Liverpool avaient coutume de le consulter toujours avant de prendre une résolution importante en matière de finances. Aujourd'hui, personne ne lui demande de conseils, et ce n'est plus qu'une simple unité d'un parti composé de plus de trois cents individus. Il est toujours tory, et, quoique disposé à murmurer, quoique considérablement mortifié, il n'a rien perdu de son énergie; car toutes les fois qu'il songe aux tristes changements opérés, il éprouve une recrudescence de fureur contre ces maudits radicaux et whigs, causes de tout le mal.

Viennent ensuite les vieux tories de toute profession.

Le vieil avocat tory a presque toujours renoncé aux succès parlementaires.

Les vieux militaires tories s'imaginent que la guerre vient de finir, et qu'elle est prête à recommencer. Ils jurent par le duc de Wellington, et croient que l'unique chance de salut pour la nation est une bonne guerre.

Le vieux amiral tory pense qu'il est de son devoir d'assister aux débats sur le budget de la marine, et de prononcer quelques paroles pour déclarer d'un ton de conviction :

1° Que nous avons à peine un bâtiment à flot;

2° Que le petit nombre de nos vaisseaux manque de marins;

3° Que le peu de marins que nous avons n'est bon à rien;

4° Que les magasins ne sont pourvus que de voiles déchirées, de cordes pourries, et de mauvais bois de charpente :

[1] Député radical.
(*N. du T.*)

[2] Un des chefs du parti tory.
(*N. du T.*)

5° Que les Français peuvent, quand ils le voudront, entrer dans la Tamise, ou balayer la Manche, et humilier à jamais le pavillon britannique.

Comme tous les gens de leur parti, les tories du barreau, de l'armée ou de la marine, soutiennent bravement leur cause; cependant les plus âgés ont presque perdu l'espérance, et se laissent aller au découragement : leur opinion en ce sens est très-respectable. Leurs personnes sont remplies d'amabilité, et comme ils se montrent partout tranquilles et bien élevés, on peut les citer en exemple à la jeune ou récente génération de tous les partis.

J'avoue que je suis loin d'aimer les tories modernes autant que les anciens; et c'est peut-être en grande partie parce que je ne les comprends pas aussi bien.

Il y a des tories nouveaux d'une infinité de classes différentes :

Les jeunes squires tories;

Les jeunes tories du commerce;

Les jeunes tories aspirant à des emplois, car un petit nombre en jouit dès à présent;

Les jeunes tories du barreau;

Les jeunes tories officiers, tant dans l'armée de terre que dans la marine;

Les jeunes tories de noble famille, dandies du grand monde, aux voix puissantes, non pour parler, mais pour crier et pousser des acclamations. Ces derniers sont en grand nombre.

De cette collection de tories, les uns sont ultras, les autres modérés; quelques-uns ne suivent les débats que pour voter dans les discussions majeures; mais tous sont d'une utilité réelle dans ces circonstances critiques. Bien que les meneurs se plaignent de la difficulté de réunir leurs partisans, il faut dire, à la louange du tory de l'école nouvelle, qu'il fait honte aux oppositions précédentes par son dévouement aux intérêts de sa cause, à laquelle il sacrifie à la fois son plaisir et sa conscience. L'esprit de parti anime à un tel degré ces jeunes lords, squires et avocats, qu'ils ont l'air de croire le salut de leur pays attaché au triomphe de leur opinion. A l'appel de leur chef, ils sont toujours prêts à siéger et à voter, soit à cinq heures, sur quelque motion à propos d'un nouvel acte du parlement, soit à minuit, dans les scrutins importants.

Il y a cependant un moment de la journée, de sept à dix heures du soir, où les gentlemen de bon ton, et ceux qui se piquent de l'être, ne paraissent jamais à la chambre. Alors, whigs et tories ensemble sont occupés à dîner, et les radicaux constituent la majorité.

Le principal trait du caractère du jeune tory est l'immense intérêt qu'il paraît prendre à tout ce qui concerne le parti. L'esprit de tous ces jeunes gens est absorbé tout entier à calculer les résultats du scrutin. Si, quelques jours avant la clôture d'une discussion importante, vous rencontrez un aimable dandy du parti tory, vite, il vous demande à demi-voix comment un tel votera. Il vous fait entendre ensuite avec mystère, mais d'un air de triomphe, que tel autre votera contre les ministres, ou s'abstiendra. Si vous élevez le moindre doute, si vous lui soumettez la plus légère objection, il a recours à une liste qui lui sert de bibliothèque de poche, et où tous

les membres de la chambre sont classés avec l'indication de leur vote présumé.

Soyez sûr, néanmoins, qu'il ne sait rien de ce qui se passe, et s'il vous propose un pari, hâtez-vous de l'accepter; vous gagnerez.

Plus le moment solennel approche, plus le jeune tory redouble de confidences, d'allusions, de questions, d'offres de parier. Il vous assiége pendant le cours des débats de longs calculs sur un résultat qui sera connu dans quelques heures. Si vous passez dans le vestibule, à l'instant même du scrutin, vous êtes certain d'y trouver depuis une demi-douzaine jusqu'à une douzaine de jeunes gentlemen qui attendent à la porte, et comptent les membres sortants, parce qu'ils n'ont pas la patience d'attendre le rapport du secrétaire. Ils savent ainsi avant lui le nombre de ceux qui ont voté. C'est assurément une occupation peu digne de jeunes gens instruits. On est tenté de croire qu'ils serviraient plus utilement leur parti en s'éclairant sur la question, en prenant part à la discussion; mais ils semblent ne se préoccuper que des résultats numériques. Une idée me frappe toujours en voyant sir Robert Peel entrer à la chambre, c'est qu'il peut recruter là tous les secrétaires de la trésorerie [1], car l'esprit de calcul paraît être le seul dont soient doués la plupart de ses partisans.

J'éprouve une vive horreur pour les clubs politiques, et celui de Carlton [2], étant le mieux organisé de tous, est, selon moi, la plus détestable invention du monde. C'est un grand établissement pour la propagation de l'ennui et des ennuyeux politiques. Il y a dans celui de Brookes [3] une monotonie assoupissante, qui n'offense et ne dérange personne. Mais l'esprit du club de Carlton est un esprit actif, qui remue la société, corrompt les hommes, et même les femmes, et introduit partout l'odieuse connaissance des vues mesquines de chaque parti.

Je n'ai pas d'aversion pour les femmes qui parlent politique; j'aime à entendre une aimable jeune fille faire parade de son torysme en chantant: «A bas les whigs, à bas,» etc.; mais est-il possible de supporter l'éternelle répétition de: «Combien aurons-nous de voix dans cette question?»

Nous faisons des vœux pour que pareille phrase ne se trouve jamais sur des lèvres de femmes, et qu'elle ne retentisse que dans les salons du club de Carlton, où vont ceux-là seuls qui se complaisent à se mêler de semblables spéculations.

Mais revenons à notre vieux tory, comme la plus aimable et la plus respectable personnification du parti. Il ne fréquente pas votre club de Carlton; s'il s'y rend parfois, c'est moins par inclination que dans les cas d'absolue nécessité. On le voit assez fréquemment au club de Boodle [4]. Il y va pour lire les journaux et causer avec

[1] Ministère des finances en Angleterre.
(*N. du T.*)

[2] Club des tories.
(*N. du T.*)

[3] Club des whigs.
(*N. du T.*)

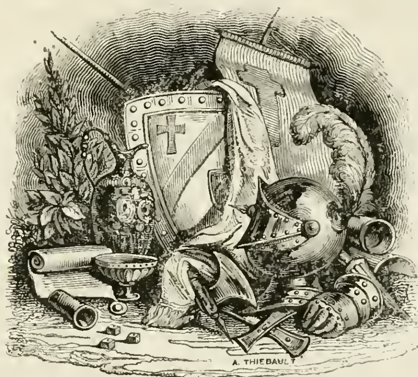
[4] Club tory.
(*N. du T.*)

les squires ses confrères. Mais les tories ne se rassemblent point par bandes comme les whigs. Il n'y a point d'heure fixée pour se réunir au club de Boodle, comme à celui de Brokes. Vous n'apercevez point à la porte une longue file de cabriolets et de chevaux tenus en bride, et la réunion est beaucoup moins nombreuse que celle du club whig.

Le club de Boodle est surtout fréquenté le soir, et c'est le whist qui y attire les amateurs.

La province est le véritable séjour du vieux tory. S'occuper des affaires du comté aux sessions trimestrielles, condamner à l'amende, envoyer en prison, ou plus souvent acquitter les coquins de son voisinage, c'est dans ces occupations que triomphent les squires tories. Beaucoup d'entre eux, à tout prendre, ne sont pas aussi méchants que voudrait le faire croire le *Morning Chronicle*. Tout leur temps n'est point employé à tourmenter leur tenanciers, à persécuter les braconniers, à enfermer les pauvres dans les *works-houses*. Ils ont leurs préjugés sans doute; ils ont une horreur peu raisonnée de la liberté du commerce; ils soupçonnent les dissidents de souhaiter la ruine de l'église paroissiale; ils pensent que l'Angleterre va au diable, et attribuent la catastrophe imminente qui nous menace, tant à l'émancipation des catholiques, qu'à l'abolition des lois contre les délits de chasse. Mais, somme toute, leurs préjugés n'ont pas autant d'influence sur leur conduite qu'on pourrait se l'imaginer. Plus d'un bon député tory, qui n'ouvre jamais la bouche à la chambre que pour approuver des mesures de rigueur ou pour démontrer la nécessité de mettre un frein aux tendances déréglées du peuple, est un bon seigneur, un bon magistrat, un bon voisin, le meilleur des hommes au sein de sa famille, et le plus agréable des hôtes.

UN MEMBRE DU PARLEMENT.





LE COLLÉGIEN.[1]



ANDIS que d'autres s'occupent d'une enquête sur les écoles paroissiales, calculent combien il y a de criminels sachant lire et écrire, et en tirent des conséquences relativement aux bons ou mauvais effets de l'éducation sur les classes inférieures, nous vous invitons, heureux lecteur, à pénétrer dans les jardins embaumés d'Académus. Là, vous verrez comment l'homme d'État acquiert du patriotisme et de l'éloquence, l'avocat de l'impudence et de la finesse, le prêtre de la dignité et des vertus, le diplomate de la ruse, enfin tous les rangs de l'aristocratie les qualités qui les rendent aptes à l'exercice de leurs professions respectives.

Cependant, cher lecteur, nous ne vous appelons ni sur les bords de l'Isis, ni sur ceux de la Granta [2]. Nous cherchons plutôt à évoquer à vos yeux cette glorieuse

[1] Il faut se rappeler, pour comprendre cet article, que les colléges anglais sont organisés à peu près comme l'étaient les nôtres avant la révolution, et qu'on y entre pour compléter ses études, lorsqu'on n'est déjà plus enfant. Il y a plusieurs colléges dépendant de la même université.

(*N. du T.*)

[2] L'Isis est la rivière sur laquelle est située la ville d'Oxford; la rivière de Granta, dans le Lincolnshire, donne son nom à la ville de Grantham, où se trouve un collége célèbre, bâti par Richard Fox, évêque de Winchester.

N. du T.



LE COLLEGIEN.

abstraction d'une université, que vous devez vous former de suite en songeant à ces classiques rivages, à moins que vous ne possédiez pas l'unique faculté qui, selon des philosophes, distingue l'homme de la brute. Dans un ouvrage d'une aussi haute portée que celui dont nous sommes collaborateurs, ce serait déroger que descendre aux petits détails qui donnent un caractère particulier à Oxford ou à Cambridge. Que l'étudiant de la première de ces villes se complaise davantage dans la triste occupation de défricher les racines des mots; celui de la seconde, dans l'art d'extraire la racine carrée des lettres; que celui-ci sacrifie ses jours et ses nuits aux quantités inconnues de l'algèbre, et celui-là aux fausses quantités de la prosodie; que les chapeliers du Strand [1], étiquettent *oxonien* ou *cantabre* [2] des chapeaux de formes diverses, nous nous embarrassons peu de ces distinctions. Nous présentons à nos lecteurs le phénomène commun aux universités, en un mot, le collégien!

O Alfred [3], et vous tous, fondateurs de nos vénérables monopoles de science! que ne pouvez-vous descendre ou monter (suivant les cas) de votre résidence actuelle, et voir la foule de jeunes gens qui viennent régulièrement chaque automne jouir de votre bienveillance princière! Ce sont les *nouveaux*, dénomination qui vous est sans doute peu familière. Ils viennent de Winchester, d'Eton, de Harrow, de Westminster [4], brûlant de se perfectionner dans les talents de faire des vers, de boxer, de conduire une barque, et de jouer au jeu de mail. Ils sont là une centaine, côte à côte, dans la salle de réception, appelés, par ordre alphabétique, à jurer qu'ils détesteront toujours le pape, qu'ils ne joueront point aux billes pendant le service divin, et qu'ils ne se montreront point dans les rues avec des bottes à revers.

C'est là pour tous un heureux moment, c'est le commencement de la virilité, de la liberté, de l'indépendance. Ne pouvez-vous vous rappeler, lecteur, le plaisir de sentir pour la première fois que vous étiez maître de vos actions?

Que tout ce qui vous environnait était en votre pouvoir, la chambre où vous étiez assis, la sonnette que vous faisiez retentir, le domestique qui y répondait?

Que vous pouviez demander votre déjeuner quand il vous plaisait?

Boire autant de thé que vous le vouliez?

Avoir votre petite cave, et vos amis particuliers;

Mettre en circulation tous les billets qu'il vous convenait de signer;

[1] Quartier de Londres.
(*N. du T.*)

[2] C'est-à-dire chapeaux d'Oxford ou de Cambridge. Oxonium, d'où l'on a fait oxonien, est le nom latin d'Oxford; Cantaber, d'où vient Cantabre, est un Espagnol auquel on attribue la fondation de Cambridge, 375 ans avant Jésus-Christ.
(*N. du T.*)

[3] Alfred le Grand, roi d'Angleterre au xe siècle.
(*N. du T.*)

[4] Winchester, chef-lieu du Hampshire; Eton, Westminster, Harrow-on-the-Hill, où fut élevé lord Byron, possèdent des collèges célèbres.
(*N. du T.*)

Enfin, que vous étiez séparé par une distance de plusieurs vingtaines de milles de vos parents, tuteurs, et amis de la famille ?

Tous les nouveaux éprouvent ce sentiment avec plus ou moins d'intensité. Celui même qui a à lutter contre des besoins nouveaux et dont la pitance est bornée, gagnée avec peine, insuffisante, sait du moins qu'il dispose de lui-même, et est soutenu dans ses épreuves par l'espérance et la santé!

Cependant, quelle étrange différence entre les destinées de ces jeunes gens, à partir du moment où ils ont solennellement prononcé les serments usuels! qu'ils emploient diversement l'heureux don de l'indépendance!

L'un est lord Leatherhead [1], jeune orphelin placé sous la direction du tuteur auquel le feu lord a commis l'administration d'une certaine quantité de livres sterling : c'est un dandy de premier ordre. Il a amené avec lui au collége un gros chien, un valet italien, et un maître particulier. Sa carrière académique, nous disent les professeurs, est une série de triomphes, car bien qu'il ne fasse rien, ils jurent que ce n'est que la volonté qui lui manque. S'il échoue dans ses compositions, c'est uniquement parce qu'il s'en occupe trop sérieusement, et on lui conseille seulement de modérer son essor, de peur de remporter le premier prix.

Chacun célèbre les vertus de lord Leatherhead. Que de bonté! que de nobles sentiments! Voyez comme il traite un chien : il lui a appris autant de tours qu'il en connaît lui-même. Qu'il a d'attention pour son pédagogue! il lui donne congé toutes les fois que celui-ci le désire, et il use même quelquefois de violence pour le dispenser de ses fonctions. Et puis, comme il est généreux envers ses amis! il ne se passe pas de jour sans qu'une vingtaine se grisent à ses dépens. Entendez avec quels éloges ils parlent de lui. Il a les meilleurs cigares qu'ils aient jamais fumés, le meilleur vin qu'ils aient jamais bu, il sait les plus jolies chansons imaginables; bref, c'est le plus excellent garçon du monde entier.

Oh! c'est pour un lord que le collége a été institué. Ses règlements et ses restrictions sont pénibles à supporter pour le pauvre étudiant ; mais leur sévérité se relâche aisément pour le lord. Pour le lord, les portes complaisantes peuvent s'ouvrir à toute heure; la voix du portier bavard est muette quand il s'agit de déposer contre milord; la cloche matinale de la chapelle ne sonne pas pour milord : on ne saurait exiger qu'il interrompe son sommeil pour aller à l'église. A ce service du matin, vous remarquerez bien rarement lord Leatherhead dans la tribune où les jeunes gens nobles à l'aise sont supposés adresser leurs prières au ciel; son livre et son coussin sont à leur place, mais il n'est pas à la sienne.

Ne croyez pas cependant que lord Leatherhead reste toujours au lit jusqu'à midi. Lorsqu'il s'agit d'une partie de chasse, il peut être sur pied et en route au point du jour. Les cours n'ont aucun attrait pour lui, et dans ce cas, dit le professeur du collége, pourquoi vouloir le contraindre à y assister? Sa Seigneurie préfère prendre

[1] Littéralement *tête de cuir*. On prononce *lisserhed*.
(*N. du T.*)

elle-même des élèves, qui ont comme elle plus de prédilection pour l'ale et les cigares que pour le grec et l'algèbre.

La sieste même du lord n'est pas dépourvue d'enseignements : vous y voyez la paresse sous sa forme la moins active et la moins attrayante. Sa Seigneurie est en robe de chambre, et porte une calotte grecque brodée. Une demi-douzaine d'amis l'environnent, tous en pantoufles, quelques-uns en robes de chambre, d'autres en redingotes d'étoffe grossière ; mais aucun n'a fait sa toilette, car il n'est qu'une heure après midi. Une demi-heure tout entière se passe souvent sans qu'un seul mot soit prononcé. Toute la société est assise, immobile, les jambes étendues, les yeux fixés au plafond. On n'entend que les sons produits par l'action de ceux qui fument, qui boivent, ou qui crachent.

Puff, puff, puff.

Swig, swig, swig.

Spit, spit, spit.

Locke ne dit-il pas que le temps n'est que la succession perpétuelle des idées? Si cette définition est exacte, le temps doit fréquemment interrompre son cours durant ces récréations du milieu du jour, car l'aiguille de l'horloge a fait plusieurs tours, et aucune idée ne s'est présentée à l'esprit du noble Leatherhead et de ses compagnons.

L'ameublement de la chambre vaut la peine d'être examiné, si vos yeux peuvent percer les nuages produits par la fumée du tabac. Les murs sont couverts de gravures représentant des chiens, des chevaux, des femmes en déshabillé, et lord Eldon [1]; car, remarquez-le bien, milord appartient au parti des conservateurs. Les rayons d'une grande bibliothèque sont garnis de *sporting magazines* [2], de fouets de chasse, de gants, et de boîtes à cigares. Dans deux coins sont les statues de Démosthènes et de Cicéron, et au milieu la caricature en plâtre de lord Brougham. Les figures des deux orateurs sont ornées, par les soins du lord jovial, de belles moustaches peintes au bouchon, et leurs têtes sont surmontées de casquettes.

Les associés de lord Leatherhead sont des jeunes gens de qualité, de fortune et de goûts semblables, ou des parasites impudents qui trouvent très-économique de vivre à ses frais, et croient se donner un certain relief en se montrant souvent avec lui.

Faute de grandes chasses, le lord aime à aller tirer l'alouette dans la campagne, et regarde comme une délicieuse plaisanterie de sauter dans le jardin d'un fermier. Il aime aussi flâner dans la grande rue, où il est aux œillades avec les filles de plusieurs marchands, et *très-bien* [3] avec les femmes de plusieurs autres. Il ne trouve rien de déloyal dans sa conduite, car il a été assez souvent trompé par les mar-

[1] Notabilité tory.
(*N. du T.*)

[2] Journaux de chasse.
(*N. du T.*)

[3] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

chands pour être en droit de leur rendre la pareille. Il passe une heure dans la boutique d'un confiseur pour prendre en hiver un potage, et en été des glaces.

Rarement il dîne au collége, quoiqu'il y ait du succès, et que ses prodigieuses saillies fassent mourir de rire le maître et le sous-maître pendant tout le repas. Bref, sa journée est consacrée à baguenauder et à battre le pavé. C'est le soir seulement qu'il commence à vivre et à agir.

Entrez avec nous, lecteur, dans son appartement vers les dix heures. Entrez aussi, ô partisans des choses nouvelles, ô vous qui méprisez les vieux temps, et jetez les yeux sur cet antique édifice quadrangulaire : c'est l'habitation que nos sages ancêtres, à une époque éloignée, avaient consacrée à la culture de la science, à la pratique de la piété! Ici ont pensé et souffert les meilleurs et les plus sages de la terre. Votre imagination est-elle si engourdie, que vous ne puissiez voir leurs ombres imposantes errer dans la pénombre des cloîtres vénérables? Votre âme ne se sent-elle pas revivre à la vue de la chapelle gothique, que la lune argente de rayons si calmes et si éclatants? Écoutez! quel est ce murmure lointain? Est-ce l'hymne d'un pieux jeune homme qui veille pour prier? On entend un refrain incohérent et bizarre :

Too-rul-loo,
Rul-loo,
Rul-loo.

C'est celui des chansons que chantent après souper Leatherhead et ses amis, échauffés par le vin. Leurs divertissements ont certes une physionomie classique : Bacchus préside à tout ce qui se fait, et Vénus, à tout ce qui se dit. *Ibam ad collegium*, comme dit la grammaire latine, *ad capiendum ingenii cultum.*

La table longue est couverte de bols de punch, de pipes, de cigares, et de toute espèce de vins et d'esprits en bouteilles. Les convives sont ivres à différents degrés; les uns sont bruyants, les autres abrutis, d'autres encore dans une complète immobilité.

A trois heures, Olivini, le valet italien, met au lit son maître, privé de tout sentiment, et va se coucher lui-même; comment les autres convives parviennent à regagner leur domicile, ou l'endroit où on les ramasse le lendemain matin, c'est un mystère qu'eux-mêmes cherchent inutilement à approfondir pendant une grande partie de la matinée.

Immédiatement au-dessus du théâtre de ces viles orgies, et dérangé par le vacarme, est le pauvre John Smith, dans un étroit grenier : c'est le fils d'un curé mal rétribué; et sans une bourse qu'il a obtenue presque aussitôt après son arrivée au collége, il ne pourrait pas subvenir aux frais de sa nourriture et de son éducation. Combien il est à plaindre, et pourtant combien il est digne d'envie, si on le compare à ses nobles voisins! Le travail et les privations sont son partage. La santé la plus robuste ne résisterait pas aux fatigues d'un labeur aussi constant, et la sienne est visiblement altérée. Mais il a un but vers lequel il marche avec ardeur; il est stimulé par une noble ambition, et l'idée qu'elle est noble le soutient dans toutes ses épreuves.

Être le premier, le plus savant, telle est toute son espérance, et ce rêve vaut bien les solides réalités qui constituent le bonheur de lord Leatherhead.

John Smith a près de son lit une petite horloge, dont dépend un réveille-matin, toujours fixé sur six heures. Il ne manque jamais de se lever à l'heure qu'il s'est prescrite; et, soit aux brillantes clartés du soleil en été, soit à la pâle lueur d'une lampe en hiver, il travaille deux bonnes heures avant de toucher à son frugal déjeuner. Il est régulier comme une pendule dans l'accomplissement de ses devoirs : il assiste exactement à tous les offices, à tous les cours; après son repas, il fume, dans une pipe de terre, du tabac de troisième qualité : c'est le seul luxe qu'il se permette. A tous les autres moments du jour et de la nuit, il est enfermé avec des livres dans un galetas.

Curieux sanctuaire que cet humble local! John Smith n'a point de bibliothèque, mais deux vieilles malles lui en tiennent lieu : elles sont placées debout, dans un coin de la chambre, et remplies des meilleurs ouvrages de mathématiques connus. Le plancher est tapissé de petits carrés de papier, couverts de savants hiéroglyphes. Sur quelques-uns, on voit des figures de géométrie, rondes, oblongues, carrées, angulaires. Çà et là sont des lettres qui, communiquant aux explications placées au-dessous, vous apprennent que l'une des lignes dessinées est précisément de la même longueur que sa voisine, et que l'un des carrés est exactement de la même grandeur que l'autre.

En examinant d'autres carrés de papier, vous croiriez que John Smith a composé des énigmes : ce sont des problèmes d'arithmétique, des calculs où il s'agit d'acres de terre, de moutons, de billets à payer, d'argent à donner ou à recevoir. On se creuserait en vain la tête pour résoudre les nombreuses difficultés que John Smith s'est posées. Mais voyez avec quelle promptitude il s'en tire, représentant des troupeaux par X, des fermes par A, employant toutes les ressources de l'algèbre, multipliant, divisant, additionnant, soustrayant, extrayant des racines, et rendant enfin à ces lettres leur forme primitive. Quiconque pénètre à fond ces mystères obtient le premier prix, et c'est pour le mériter que John Smith travaille seize heures sur vingt-quatre, avec autant de constance. Il est étranger à toute autre chose qu'à l'objet de ses études et de son ambition.

John Smith est le meilleur cœur de la terre, quoiqu'il n'ait point d'amis auxquels il puisse donner des preuves de son dévouement. Il échange en passant avec deux ou trois condisciples un signe de reconnaissance, et dîne une fois par trimestre avec son professeur. Pauvre John Smith, il obtient sa récompense! il est le premier, mais il a ruiné sa santé pour toujours!

Bob Jones est un bambocheur de second ordre. Il appartient à un petit collége, et sa famille est loin d'être illustre : il porte une chemise bleue rayée, sans col, une cravate de couleur, une redingote verte, et un pantalon tellement collant, que c'est comme une seconde peau. Il est venu au collége dans un état complet d'ignorance, et il n'y apprend qu'à se connaître un peu en matière de courses.

Bob Jones ne jouit d'aucune des immunités que valent à lord Leatherhead son rang élevé et ses brillantes destinées; il est en discussion perpétuelle avec les autorités.

Rarement il assiste aux offices et aux cours; mais toutes les fois qu'il néglige ce devoir, il est condamné à transcrire cent vers d'Homère; et, après un certain nombre de condamnations de ce genre, non suivies d'effet, il est mis en prison pour quinze jours. Son goût pour la société des femmes l'expose aux perpétuelles réprimandes du procureur [1]. Il est un habitué de la taverne de l'Aigle, et il entre dans ses vues de donner à la fille de comptoir une promesse verbale de mariage. Il est de première force sur la boxe, et se met à la tête de ses camarades le 5 de novembre [2].

Bob Jones loge en ville, et il s'arrange dès le principe avec son hôte pour que celui-ci ne fasse pas de trop fidèles rapports sur l'heure à laquelle il rentre pendant la nuit ou le matin.

Les principaux ornements de la chambre de Bob sont des fouets, des pipes, des gants de boxe, des crosses de jeu de mail, et des fleurets. Sur une table à jeu est placé le plus remarquable monument de sa capacité, à savoir, un verre colossal, qu'il remplit d'ale tous les jours après déjeuner, et qu'il boit d'un seul trait sans prendre haleine.

Ce que les marchands gagnent en grugeant lord Leatherhead, ils le perdent en accordant trop de crédit à Bob Jones. Au milieu de la seconde année, il va à la campagne, et est immédiatement après retiré du collége, pour être mis dans l'état ecclésiastique. Il doit, à cette époque, cinq ou six cents livres, qu'il ne payera jamais.

Charles Fluent est un homme d'un caractère différent : il n'est ni paresseux, ni candidat aux honneurs académiques; mais il est constamment occupé de politique, de métaphysique, et de ce qu'il appelle philosophie. Il appartient à une société où lui, Henri Muddle, et quelques autres esprits de choix, se réunissent pour discuter une infinité de sujets.

Fluent est un radical de l'école de Bentham. Il connaît les proportions exactes qui doivent exister entre le travail et les salaires; il regarde la monarchie comme une absurde extravagance, l'aristocratie, comme un abominable fléau; une religion d'État, comme subversive de toute moralité, et contraire au christianisme; et la constitution des États-Unis d'Amérique, comme le modèle d'une organisation bonne et équitable. Il est sujet à une foule d'erreurs, comme tous les jeunes disciples de cette école économique, et applique à tort et à travers le principe de l'utilité posé par Bentham. Il assure que la poésie n'est pas utile, et, par conséquent, ne doit pas être encouragée. Il calcule, avec une exactitude qu'il croit incontestable, jusqu'à quel point la question du jour importe au plus grand bonheur du plus grand nombre.

Muddle est un mystique de premier ordre; c'est le plus formidable rival de Fluent, et la société, composée seulement de douze membres, est partagée en deux camps entre ces deux chefs. Muddle a toutefois cet avantage, que ses adversaires ne

[1] *Proctor*, fonctionnaire universitaire dont les fonctions équivalent à celles de nos censeurs. (*N. du T.*)

[2] Jour anniversaire de la conspiration des poudres. Voyez *le Bedeau*, tome I, page 79. (*N. du T.*)

peuvent jamais lui répondre complétement, parce qu'ils ne peuvent jamais saisir complétement le sens de ses paroles. Il s'imagine donc qu'il sort victorieux de toutes les discussions.

Muddle est un admirateur zélé de Coleridge, Wodsworth et Carlyle [1], et aime à employer cette phraséologie semi-germanique, que le dernier de ces écrivains a mis si malheureusement à la mode. Mais l'inventeur de cet instrument est le seul homme auquel il soit permis de l'employer; le pauvre Muddle n'en tire que des sons barbares.

Muddle parodie aussi le langage de Coleridge, et dans la péroraison d'un discours emphatique en faveur de la conservation des évêques, à la chambre des lords, il demandait à son honorable ami Fluent si la religion n'était pas une idée de l'esprit, qui devient un acte et un fait par la superinduction des conditions extrinsèques de la réalité [2].

Muddle est poëte, et l'on peut dire de ses vers qu'ils sont le carnaval où se travestit son esprit. Quand il parle de fleurs et d'oiseaux, il n'entend pas qu'on prenne ses rimes au pied de la lettre: les fleurs sont le symbole de la vérité, et les oiseaux celui de l'espérance. Son sonnet à un hibou qui attrape des souris dans l'obscurité est une allusion délicate à Fluent, qui, pareil à l'oiseau des ténèbres, attrape des partisans, grâce à leur ignorance et à la sienne. Son langage est souvent amphigourique; il flaire des spectacles, il voit des parfums, il entend des odeurs; il a, par-dessus tout, la singulière faculté de croire sans comprendre.

Un large champ est ouvert à la rivalité de ces deux personnages, au sein d'une société délibérante, où l'on admet toute l'Université. Lord Leatherhead, Bob Jones, et même John Smith, en sont membres. Ce dernier n'assiste jamais à toutes les réunions, et ne prend jamais la parole. Milord prend part à toutes les discussions générales, et Bob Jones borne ses talents à se mêler des affaires privées de la société. Vous voyez, toutes les semaines, son nom figurer sur les registres, au-dessous d'une motion comme celle-ci : « Le soussigné propose de prendre un nouvel abonnement au *Sporting Magazine.* »

On retrouve dans cette auguste assemblée les formes et le cérémonial de la chambre des communes. Les jeunes orateurs se traitent les uns les autres d'honorables, et leurs discours sont souvent interrompus par des cris bruyants de:

« Écoutez! écoutez! »

Ou bien : « Oh! oh! »

A peine une discussion est-elle soulevée dans la chambre modèle, que des débats s'engagent dans la chambre en miniature. Non-seulement les principaux arguments des grands orateurs parlementaires sont répétés, sauf les interprétations fausses et

[1] Poëtes anglais contemporains, dont le passage suivant a pour but de critiquer le style prétentieux et maniéré.

(*N. du T.*)

[2] Cette phrase bizarre est de Coleridge.

(*N. du T.*)

les erreurs involontaires, mais encore les personnalités et les récriminations qui font les délices de Saint-Stephens [1] sont à la mode au cercle des collégiens. Les reproches de défection, de renonciation aux anciens amis, y sont en grande faveur, et l'on applique tour à tour à chaque orateur de renom le *nusquam tuta fides*.

La motion de sir John Buller [2] fut adoptée au cercle avec enthousiasme, une semaine après avoir été repoussée par la chambre des communes. Le cercle a été convulsivement agité par la question de ses priviléges, et sans doute, de malheureux garçons d'hôtel expient en ce moment, dans une cave, des crimes non moins grands que ceux des shérifs [3].

Les principaux orateurs du cercle sont tous radicaux. Ils dominent tant qu'ils ne s'agit pas de voter; mais vienne le scrutin, et ils se trouvent en minorité. Les tories sont dans la proportion de cinq contre un, et montrent beaucoup d'ardeur, semblables en cela aux jeunes tories du parlement. Ils comprennent la plus grande partie des nobles, et sont très-bruyants et très-ignorants. Ils exagèrent naturellement la folie et la fureur de leurs prototypes, et les sentiments dont ils font parade dans ces débats, principalement en leurs réunions particulières, feraient honneur à Bradshaw ou à Mac-Neile [4].

Nous nous rappelons une discussion très-caractéristique au sujet d'une question proposée par Muddle, il n'y a pas longtemps:

«Les ministres de Sa Majesté peuvent-ils se justifier d'avoir, en l'année 1820, omis le mot *protestant* dans l'annonce publique du mariage de la reine?»

Cet anachronisme, 1820, est un moyen ingénieux d'éluder une restriction imposée à la société par les autorités universitaires. Il lui est défendu de discuter des événements qui se sont passés dans une période de vingt ans antérieure à la date de la discussion. Ce mot protestant, dans le cercle des collégiens, comme parmi les députés, est doué d'un charme tout-puissant, et il y a des gens qui, en l'entendant prononcer, sont tout à coup transformés en orateurs.

Les ministres, en cette occasion, furent blâmés à une immense majorité, dont la moitié peut-être était ivre; et peut-être les orateurs étaient-ils les libertins les plus incorrigibles de l'Université. Cependant, jamais on ne parla plus éloquemment de piété.

« A quoi aurait servi la réformation, demanda lord Leatherhead, si les ministres se conduisaient ainsi? et qu'aurait dit, en cette circonstance, Martin Luther, s'il avait

[1] Nom de la salle où s'assemblent les députés des communes.
(*N. du T.*)

[2] Voyez les notes du *Tory*.
(*N. du T.*)

[3] Un shérif qui avait exercé son ministère contrairement aux ordres du parlement a été récemment mandé à la barre, et retenu prisonnier pendant six semaines. Cette lutte de l'autorité législative avec l'autorité judiciaire a préoccupé vivement les habitants de Londres.
(*N. du T.*)

[4] Membres du parlement, tories exaltés.
(*N. du T.*)

été membre du conseil privé, et qu'il eût siégé dans les réunions de ce conseil, entre le duc de Norfolk et M. Sheil[1] ?»

Muddle adopta l'opinion des tories dans son premier discours, et celle de leurs adversaires dans sa réplique ; et quoiqu'il y eût véritablement beaucoup d'éloquence dans les deux harangues, elles auraient pu troquer ensemble leurs arguments sans que l'auditoire s'en doutât.

Nous sommes loin de vouloir jeter du ridicule sur ces sociétés ; nous savons que bien des membres distingués de la députation et du barreau ont appris là les rudiments de l'art oratoire, et nous pourrions en citer qui ont acquis dans les débats d'une société universitaire leur singulière facilité d'élocution.

Il y a une autre espèce de collégien, auquel il est de notre devoir de rendre hommage : c'est celui qui ne fait rien du tout ; qui ne cherche ni les honneurs universitaires, ni les sociétés délibérantes, ni les progrès intellectuels ; qui ne commet point de désordres, et jamais enfin, durant sa carrière académique, ne dit ou ne fait une seule chose propre à attirer sur lui l'attention d'un être quelconque.

Il est impossible de donner à ce caractère un nom distinctif : c'est essentiellement un zéro. Ses trois ans et demi d'études scolastiques sont une succession monotone de riens ; il est à la fin de sa carrière absolument la même créature qu'au commencement ; seulement il a trois ans et demi de plus. Il n'a rien ajouté, rien enlevé à sa primitive provision de ce demi-savoir qu'on ramasse dans les institutions publiques, mais il a eu soin de se maintenir constamment au même degré de température. Il ne laisse pas de dettes, pas de regrets, et une fois qu'il a tourné le dos à l'Université, l'*alma mater*, ils n'ont plus souvenir l'un de l'autre.

Hourra pour les collégiens ! Que peut apprendre l'homme, qui ne s'apprenne au collége ? Êtes-vous jeune aussi, lecteur ? allez au collége, initiez-vous à la sagesse qui a inspiré ces pages ? Êtes-vous père ? envoyez-y vos enfants, et ils en sortiront religieux, moraux et instruits. En doutez-vous ? Comment ne seraient-ils pas religieux ? ils quittent leurs plaisirs pour aller à la chapelle, le soir, quand le vin leur échauffe la tête, le soir, quand le vin a passé de leur cervelle à leur estomac. N'est-ce pas là de la piété ?

Comment pourraient-ils s'empêcher de devenir moraux ? ils ont deux procureurs, deux pro-procureurs, et des espions agiles qui veillent sur leur moralité.

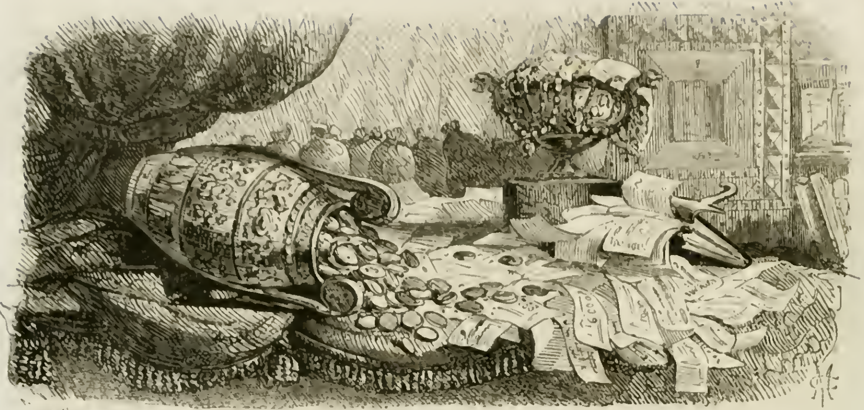
Comment n'atteindraient-ils pas un haut degré d'instruction ? ils ont des cours quotidiens, des examens trimestriels, des leçons, des instituteurs, des professeurs, des prix de toute espèce.

O collégien ! phénomène de piété, de moralité, d'instruction ! gloire de l'Angleterre, objet de l'envie du monde ! nous empruntons pour te saluer les touchantes expressions d'Homère :

Νους αγιτονς λες μαινς, ετ τε διsονς αδιευ.

Un bachelier ès lettres.

[1] Membres du conseil, tories.
(*N. du T.*)



LE CAPITALISTE.



Je n'ai jamais pu me faire à cet axiome si paisiblement adopté en philosophie, que l'homme est aujourd'hui le même qu'il y a cinq mille ans. Certes, cette proposition est vraie en ce qui regarde le genre humain pris abstractivement, mais je ne puis l'envisager comme juste si je l'applique à l'individu social. Sans doute, le bipède appelé homme a toujours des yeux, des organes, des affections, mais exerce-t-il ses facultés, perçoit-il ses impressions de la même manière? Voici ce qui me paraît douteux.

Je crois même que Londres n'est pas plus changé depuis le siècle dernier que la race qui y réside; et la transformation des maisons et des habitants me semble s'opérer simultanément, de sorte que la demeure est le signe extérieur et visible de son propriétaire. Les granges aux appartements nombreux, aux toits en saillie, qui bordaient les rues étroites de nos ancêtres, peuvent être considérées comme le prototype des riches et prudents bourgeois du moyen âge. Elles étaient froides en dehors, chaudes en dedans, et garnies de bonnes tapisseries de toute sorte, de vaisselle massive, et de meubles solides.

Dans nos squares modernes, nous voyons des édifices sans élégance ni symétrie; aussi réguliers extérieurement que peuvent l'être des briques empilées, luxueux à l'intérieur, mais peu élégants, froidement convenables, et tristement méthodiques.

Ces observations n'ont pas pour but d'allonger cet article au gré des vœux de l'imprimeur, mais de servir d'introduction à l'examen du présent sujet, engendré par un nouvel ordre de choses, et produit par la création des fonds publics, et les



LE CAPITALISTE

circonstances commerciales. Rien de semblable au capitaliste dans l'ancien monde et dans le moyen âge ; c'est un type absolument moderne, et une contradiction vivante à ces paroles de Salomon : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil. »

Nous n'avons pas à retracer l'histoire des caractères que nous analysons, mais à en dessiner les traits saillants. Si nous avions résolu d'être à la fois historiens et anatomistes, nous n'aurions pas à nous étendre beaucoup sur la première partie de cet essai si facile à composer, mais malheureusement si pénible à lire. On aperçoit, au temps de Georges Ier, de faibles traces de quelque chose d'analogue au capitaliste ; et si la bulle de la mer du Sud n'avait crevé [1], et n'eût pas été basée sur les brouillards, il est probable que ce quelque chose serait plus promptement parvenu à maturité. Le développement de l'espèce capitaliste s'effectua lentement et par degrés. La guerre américaine en produisit de rares échantillons, mais on ne les vit pulluler que du temps du jeune Pitt. Son génie couva les embryons, et sur la vaste et chaude litière de ses arrangements financiers s'élevèrent de beaux rejetons de la tribu naissante. Les emprunts contractés à l'intérieur et à l'étranger en augmentèrent considérablement le nombre ; la guerre continentale les soutint, et le climat de l'Inde fut surtout favorable à leur croissance.

Comme tout ce qui est en progrès au XIXe siècle, la race des capitalistes marcha au pas redoublé : taxes, bénéfices, populations, gaz hydrogène, vapeur, législation, instruction, mensonge, tout courut avec une inconcevable rapidité, et les capitalistes furent lancés en avant de la manière la plus énergique. Ils devinrent une classe, une espèce ; ils eurent une position, de l'influence, du pouvoir : balayant les ministres, agissant sur les élections, décidant la paix ou la guerre, faisant et défaisant les rois, ruinant ou engraissant le trésor, excitant ou contrariant le mouvement des idées, spéculant et se jouant avec les éléments, renversant ou défendant les vénérables débris du passé. La religion eut avec eux des accommodements ; ils se firent de la loi un instrument, et de la littérature une vassale.

Mais il est temps de présenter notre héros en personne au gracieux lecteur.

Contemplez donc un spécimen choisi de cette classe. Il est vêtu à la dernière mode, d'une propreté recherchée, mais sans avoir sur lui rien d'éclatant. Sa mise est si simple, qu'au premier abord il a l'air commun ; mais un examen plus attentif vous fait connaître le soin de sa toilette, la délicatesse de ses manières, et un bon goût exquis qui touche à l'élégance. Ses mains ne sont pas blanches comme celles d'un lord, mais elles sont entretenues avec un soin remarquable. La bague très-simple qu'il porte à son doigt est une preuve (peut-être la seule qu'on puisse tirer de son extérieur) qu'il a connu aussi les orages des passions humaines, les tourments et les angoisses de l'amour.

Le capitaliste est grand, d'une taille aristocratique, et il fait observer, à l'occasion,

[1] Voyez tome I, page 26, une note du *Courtier marron*. L'entreprise formée pour le commerce et la colonisation des îles de la mer du Sud, n'ayant pas réussi, fut appelée *the South sea bubble*, la bulle de la mer du Sud.

(*N. du T.*)

que les Normands étaient une race à longues jambes. Sa tournure se rapproche de celle d'un militaire, mais sans prétention, sans vaine forfanterie; elle fait moins d'effet, mais elle est plus solide; elle semble moins provocatrice, et est cependant plus formidable.

L'œil du capitaliste est le principal trait qui le caractérise extérieurement : il n'est pas perçant et mobile comme celui de l'avocat, il n'est pas fixe et morne comme celui du prêtre, il n'est pas voilé et clignotant comme celui du boutiquier, amoureux et provocateur comme celui du soldat; c'est un œil brillant, ordinairement gris ou d'un bleu gris, clair et ferme, mais plein de douceur et de vivacité. Je le reconnaîtrais entre un million.

J'ai examiné attentivement les yeux des boutiques d'oculistes de Londres, mais je ne me suis point aperçu qu'on soit parvenu à imiter l'œil dont je parle. Si j'avais entendu parler d'un capitaliste borgne, j'aurais essayé, par spéculation, de lui faire faire un œil sous ma surveillance immédiate; mais j'aurais probablement perdu mes peines, car comment rendre l'éclat de ces yeux éveillés, qui semblent n'être employés qu'à penser ?

Les habitudes du capitaliste sont singulières, mais simples. Il est souvent veuf, avec une belle enfant

Qui lui fait oublier la perte de sa femme,
Seule dans sa demeure ainsi que dans son âme.

On peut dire qu'il n'arrive pas à son entier développement avant quarante ans. Jusqu'à cet âge, c'est un homme riche, ou même un spéculateur (qualité qu'il ne faut pas confondre avec celle de capitaliste); peut-être encore un négociant qui fait le commerce avec les Indes. On en a vu sortir de la magistrature, de l'armée, et même de la marine, à laquelle ils étaient attachés en qualité d'employés civils; mais ce sont assurément des cas excessivement rares.

Il y a quelques circonstances qui font ressortir le capitaliste dans l'exercice de sa profession. Le président des directeurs de la banque d'Angleterre ou de la compagnie des Indes orientales est capitaliste par la nature même de ses fonctions. Les principaux actionnaires de sept ou huit maisons de banque de Londres, où leurs noms figurent sans que leurs personnes paraissent, sont nécessairement capitalistes. Aux yeux des gens peu exercés, le capitaliste est souvent exposé à être confondu avec le spéculateur, mais plusieurs signes distinctifs les séparent.

Le capitaliste est plus grave, et d'un aspect plus réservé; le spéculateur aime le faste et l'éclat. Le capitaliste est calme, réservé, et a de l'antipathie et même de l'horreur pour la classe avec laquelle on le confond mal à propos. Il évite de faire parade de ses titres, quand il en a, et de mettre des initiales après son nom. Il est quelquefois membre du parlement, et représentant d'un bourg de son comté. Il n'est pas un remarquable orateur; mais ses discours, qu'il prononce fréquemment devant un comité de directeurs, sont écoutés avec attention. Les prémisses en sont peu nombreuses, les déductions solides, les arguments présentés avec logique, sinon avec éloquence.

Le spéculateur s'exprime avec autant d'éclat que de lucidité. Des chances inusitées peuvent lui faire avoir autant de fortune (ou plutôt autant d'argent en un moment donné) que le capitaliste; mais celui-ci sait employer ses fonds, tandis que l'autre les gaspille.

Quoi qu'il en soit, pour distinguer ces deux espèces, il faut les connaître intimement toutes deux.

Les occupations du capitaliste ne sont pas nombreuses, quoiqu'elles se soient accrues récemment. Voici la liste des principaux emplois qu'il occupe: il est

Directeur d'une banque;

Directeur de la compagnie des Indes orientales;

Président d'une société d'assurances contre l'incendie, ou autre;

Directeur d'un entrepôt de marchandises;

Directeur d'un chemin de fer.

Quelques-uns font la banque d'après les nouveaux principes; d'autres sont très-intéressés à la politique de la Russie ou de la France; d'autres encore se mêlent de ventes en gros sur une vaste échelle, et se donnent plus de peine pour la diriger que n'en endurent volontairement les gens de leur caste. On en a vu dernièrement alimenter de leurs fonds de petites entreprises, et des ignorants les ont pris pour des philanthropes qui lançaient généreusement des jeunes gens dans les affaires par de purs motifs de charité chrétienne; mais ils ont brusquement abandonné leurs protégés, et l'élévation rapide du taux de l'escompte à la Banque a prouvé qu'ils avaient d'autres intentions que celles qu'on leur supposait.

Le capitaliste hante la Cité, d'une heure à cinq, deux ou trois fois par semaine, et s'y applique entièrement aux travaux de ses diverses directions. C'est là qu'il fait connaître ce qu'il peut y avoir en lui d'aimable et de divertissant.

Voyez avec quelle courtoisie il salue de la main l'un de ses confrères, et crie en traversant Lombard-Street: «Pardonnez-moi, je suis en retard.»

Remarquez avec quelle rapidité il monte l'escalier des bureaux de la compagnie dont il vient d'être nommé directeur. Les portes lui sont ouvertes par un vieux domestique qu'il y a placé, et qui, enhardi par de longs services, lui dit: «Vous n'avez plus qu'une minute, monsieur.»

Cinq autres capitalistes, parmi lesquels est peut-être un spéculateur, sont déjà rassemblés autour d'une table élégante, et lorgnent du coin de l'œil une tasse du Japon, où sont placés vingt souverains [1].

On entend le son argentin de la pendule de la cheminée.

«Fermez les portes, Johnson!» s'écrie-t-on simultanément.

Cet ordre est exécuté au moment où le dernier coup de marteau est répété par la sonnerie de l'église de Saint-Michel.

[1] Cet argent est destiné à être partagé entre tous les membres présents à l'heure indiquée, en récompense de leur exactitude.

(*N. du T.*)

Les pas de deux ou trois personnes se font entendre sur l'escalier, et la porte est ébranlée avec violence.

« Ouvrez !

— C'est honteux !

— Nous sommes en avance de cinq minutes !

— C'est affreux !

— C'est un vol !

— Ouvrez donc ! ouvrez donc ! »

Des trépignements retentissent au dehors, et l'on y répond de l'intérieur par des éclats de rire. Le monceau d'or est adjugé aux associés ponctuels ; puis, la porte s'ouvre, et on les voit froidement assis, ayant chacun devant lui ses quatre souverains. Les plaintes des retardataires se renouvellent.

« C'est une honte !

— C'est une atrocité !

— La pendule a besoin d'être réparée ! » etc., etc., etc.

Malgré ces réclamations, les premiers assistants mettent, en silence et résolument, les souverains dans leur poche. Le fauteuil est occupé, et le secrétaire est déjà au milieu d'un million de chiffres.

Suivons maintenant le capitaliste sur le siége de sa puissance, et voyons-le, avec quelques phrases, ébranler un trône, changer une dynastie, donner du crédit à une nation, ou lui retirer ses moyens. Voyons-le, d'un côté, laisser un libre cours à la rébellion et à la rapine, de l'autre, appuyer la tyrannie. Ici, il ôte les fers d'une nation ; là, il la livre captive à ceux qui l'exploitent. Les plus puissants épient ses mouvements ; le conquérant et ses armées dépendent de lui ; les législatures bâtissent leurs lois sur ses motions ; le commerce attend ses ordres ; le plaisir même, fixé par lui, consent à l'avoir pour maître.

Le capitaliste est dans la grande salle de la banque d'Angleterre, et en quelques minutes le taux de l'intérêt est monté ; le mouvement se communique au monde commercial tout entier, et l'ébranle dans ses bases les plus profondes. Le négociant est arrêté dans ses transactions, faute de moyens d'échange ; le manufacturier renvoie successivement tous les samedis soir cent ouvriers sur six cents ; le nombre des faillites s'accroît d'une manière alarmante ; l'or disparaît complétement, le pauvre débiteur est poursuivi de plus près ; le riche est près d'être dépouillé des biens qu'il a hypothéqués ; le peuple, ce grand léviathan, commence à rugir et à secouer sa puissante crinière ; la législature est paralysée ; le gouvernement est déclaré sans force et sans énergie ; les ministres vont être changés ; la constitution est ébranlée ; la société chancelle, la ruine nationale, la banqueroute nationale sont inévitables.

Tout à coup, le capitaliste prend une décision nouvelle, et alors les coffres se rouvrent, l'or circule lentement d'abord, puis en abondance, dans les canaux du corps social ; la santé et la vie reviennent. Nous sommes encore l'envie des nations voisines ; le gouvernement est vigoureusement appuyé, et la sagesse de nos ancêtres nous conseille de suivre la vieille route, et réconcilie chacun avec sa destinée.

Admirez le capitaliste au milieu des rois ses collègues dans Leadenhall-Street [1]. Le sort et le bien-être de millions d'hommes dépend de ses arrêts. L'intégrité des possessions anglaises des Indes exige que l'on repousse les barbares de la frontière orientale, et la guerre est résolue. Que de jeunes gens sont condamnés par là aux tortures de la fièvre jaune! Que de tombes sont ouvertes par quelques paroles! Quels flots de sang vont être versés! Le pillage a ses coudées franches, l'avarice respire librement.

Voyez le capitaliste dans le salon principal de cette belle maison nouvellement érigée, où l'on s'occupe plus paisiblement de travaux de colonisation. De fertiles déserts, où l'homme n'a pas encore pénétré, sont sur le point de lui être soumis, et d'apporter leur part de productions au luxe de la vie sociale. Un territoire trois fois grand comme notre île n'attend qu'un mot pour devenir une nouvelle Angleterre. Le rude et honnête paysan, l'artisan laborieux, sont à l'affût d'une décision qui va les faire entrer dans une nouvelle ère où ils trouveront pour la première fois la juste récompense de la probité et du travail. Le capitaliste décide, et l'Océan est blanc de voiles déployées, et l'espérance guide la flottille vers le rivage éloigné, vers les fécondes savanes.

Nous le suivrons encore au milieu de scènes moins agréables. Ici, au moyen d'un emprunt, il entretient la guerre entre deux factions barbares; là, il aide le tyran à s'emparer du territoire d'un voisin moins puissant.

D'autres fois, il fait tomber les fers de ceux qui ne diffèrent de nous que par la couleur, et met la philanthropie à même de réaliser sans injustice ses vœux les plus chers.

Souvent aussi le capitaliste donne une énergique impulsion à l'existence sociale, et fait avancer son époque d'un siècle. La science lui obéit; les eaux se couvrent de vaisseaux, les continents de chemins de fers; le sol lui-même devient plus fertile, et le travail, assisté par les machines, donne à tous une part dans les productions des arts.

N'a-t-il pas sujet d'être fier? Sa démarche ne doit-elle pas être assurée, son allure majestueuse? N'est-il pas en droit de s'épanouir, quand il sent qu'il est le demi-dieu du monde moderne? Qu'étaient, comparativement à lui, Thésée ou Jason, Hercule ou Cadmus? Ce n'est ni un législateur, ni un héros, ni un philosophe, ni un philanthrope : c'est un capitaliste; c'est l'instrument qu'emploie le Tout-Puissant pour accomplir ses bienveillantes volontés. Multiplier les richesses, voilà son but, et il ne cherche ni d'autres travaux, ni d'autre bonheur. Faut-il nous apitoyer sur la nature étroite et mesquine de l'homme? Non! réjouissons-nous de ce que, par l'enchaînement des choses, les petites causes produisent les grands effets; de ce que l'universalité profite des efforts de l'intérêt personnel.

Nous avons vu le capitaliste en public; accompagnons-le maintenant dans sa vie privée.

[1] Où logent les directeurs de la compagnie des Indes.

(*N. du T.*)

Il est naturellement courtois et civil, et, quoique doué de peu de cordialité, il nous invitera à le visiter dans sa retraite de Park-Lane ou de May-Fair. Sa maison a toute l'élégance de l'hôtel d'un aristocrate de douze générations, mais avec plus de signes extérieurs de richesse. Elle n'a rien de neuf, mais elle n'a rien de vieux, si ce n'est les chefs de service parmi les domestiques.

Quand le capitaliste témoigne sa tendresse à un fils, ou à une fille qu'il préfère à ses autres enfants, il déploie toutes les ressources de son esprit prudent et calculateur, avec une persévérance silencieuse qui, comme les flots de la Méditerranée, ne connaît ni flux ni reflux. Il a de l'ambition pour son Benjamin, mais en même temps il use de grands ménagements.

Le capitaliste n'essaie pas de maîtriser à son gré tous les événements : il sait que les circonstances ne sont que les vagues passagères du torrent éternel de l'existence, et que l'habileté humaine se borne à en profiter pour faire tourner les roues du moulin où se moud la fortune.

L'idée première et fondamentale du capitaliste est une notion exagérée du pouvoir des richesses ; il regarde comme une proposition de la plus palpable évidence qu'il y a un abîme infranchissable entre les riches et les pauvres. Selon lui, l'espèce humaine se partage en deux classes : ceux qui ont quelque chose, et ceux qui n'ont rien. C'est à ses yeux une distinction incontestable, que le plus grossier bon sens doit reconnaître. Ce n'est pas une division imaginaire créée par le métaphysicien ou le généalogiste; ce n'est pas une subtilité du politique ou de l'avocat, mais un fait positif, clair, visible à tous, et qui, comme le jour, ne peut être nié que par un aveugle.

Les manières du capitaliste sont gracieuses avec ses inférieurs, aisées avec ses égaux, légèrement arrogantes avec ses supérieurs. Le trait le plus saillant de son genre d'esprit est un penchant à la satire, qui n'a malheureusement pas à ses ordres une brillante imagination. Ce penchant se manifeste principalement dans les railleries adressées à un confrère qui s'est brûlé les doigts en voulant prendre en entier pour lui seul le gâteau d'un emprunt. Quelles saillies! quels interminables bons mots après le quatrième verre de bordeaux! comme la mention d'une date est bien accompagnée d'une maligne allusion!

« N'était-ce pas dans le temps de l'emprunt de La Haye, Saunders ? »

Ou :

« N'est-ce pas quand vous avez fourni ce million pour l'affaire espagnole ? »

Sa politique est, pour le vulgaire non initié, l'énigme du sphinx et le sujet d'un perpétuel étonnement. Il est capitaliste, et fait de l'opposition! Il est attaché à l'aristocratie par sa richesse et ses relations, et cependant il décrie les lois sur les céréales! Il défend le bill de réforme! Riche, dépensier, délicat dans ses goûts, difficile dans le choix de ses connaissances, il est l'avocat de la foule, et le provocateur des pétitions incendiaires! Il confond les gentlemen de province; il étonne la multitude; les sages des journaux se creusent la tête pour expliquer son inexplicable conduite. Aujourd'hui il vote pour l'égalité et le pain à bon marché; demain pour le despotisme et l'élévation des prix. Tantôt il sympathise profondément avec

la France républicaine; tantôt il soutient la Russie aristocratique; tantôt il appuie les *communeros* d'Espagne, tantôt il dénonce les *christinos*. Ses changements sont aussi subtils et aussi étranges que ceux de l'atmosphère.

Cependant le capitaliste maintient fermement un principe : il est le partisan de son capital. S'il réclame l'abolition des lois sur les céréales, c'est qu'il compte qu'elle amènera de nouvelles demandes de fonds. Il n'agit jamais sans en prévoir les conséquences, et le seul baromètre qu'on puisse consulter pour apprécier ses opinions, c'est celui de son intérêt.

Le capitaliste, comme les autres individus de l'espèce humaine, vieillira nécessairement; mais on s'en apercevra à peine, tant il saura mettre d'harmonie entre sa personne et son costume. Cependant la patte d'oie se montrera; les cheveux s'éclairciront, les jambes flageoleront, et le torse courbera.

Dans sa vieillesse, le capitaliste est enjoué et débonnaire, grâce à sa vie régulière, et à son tempérament calme. Il renonce à toutes ses directions, même à celle de la Banque; il s'occupe très-superficiellement de la politique étrangère, et un bout d'article inséré dans les journaux fait connaître qu'il a acheté tout le Westmoreland, ou la moitié de Yorkshire, c'est-à-dire que le capitaliste a disparu, et qu'il fait place au propriétaire foncier.

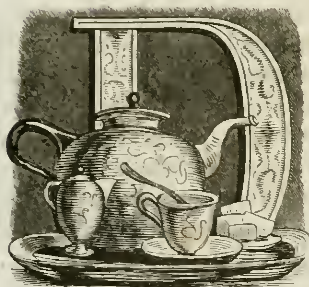
Nous pouvons l'abandonner; mais nous avons sondé à fond notre sujet, et nous espérons que nos lecteurs voudront le suivre dans son dernier changement.

Il pense à se faire nommer baronnet, à obtenir ce titre pour un gendre, et en même temps pour le plus chéri de ses petits-fils, jeune homme de grande espérance, qu'il compte bien voir un jour chancelier de l'échiquier, ou pour le moins président de la chambre du commerce. Il se propose de le faire nommer député aux élections du Yorkshire. Il court pendant trois jours pour disposer les électeurs, et enlever les suffrages. Il se plaint de la fatigue, est porté sur un sopha, et de là dans sa chambre, d'où il ne sort qu'entouré de toute la pompe des somptueuses funérailles, pour descendre dans un caveau de l'église qu'il a fondée près de sa maison. Ses enfants accueillent sa perte avec une tristesse profonde, son gendre, avec des regrets décents, son petit-fils, avec un bruyant désespoir, ses domestiques, avec un chagrin sincère, ses voisins, avec indifférence, ses confrères, avec des témoignages de respect : le monde en cause un instant, et ne tarde pas à l'oublier.

F.-G. Tomlins.



LE GARÇON DE RESTAURANT.[1]



EUX joyeux gens de robe, buvant à l'enseigne du Dragon, ou pour mieux dire, en certain hôtel, dans certaine rue, à peu de distance de certaine place, viennent de vider leur troisième flacon.

« Garçon, apportez une autre bouteille de bordeaux! » s'écrie l'un des jumeaux, d'une voix qui n'est pas remarquable par sa clarté.

« Dimsdale, dit son compagnon, vous n'aurez plus de vin; vous en avez déjà assez pris; vous êtes ivre.

— Vous vous trompez bien, Compton; vous savez que je ne me grise jamais aussi vite que vous. Ohé! garçon, ohé!

— Il ne vous entend pas, le fripon! Ici, garçon, ici!

— Oui, monsieur, oui, monsieur.

— De suite, entendez-vous? et emportez cela.

— Ne vous fâchez pas, monsieur, je vous prie.

— Il ne vous a pas manqué, James, » dit un des confrères du garçon, pendant que celui-ci traverse le restaurant, en frottant la partie que vient de toucher peu agréablement la pointe d'une botte fashionable.

« Si ces gens vous donnent deux shillings, vous pouvez y ajouter un coup de pied, dit un autre.

[1] Le garçon, dans cet article, ne prononce pas un seul mot correctement. Il nous a été impossible de rendre cette mutilation de la langue anglaise par des abréviations et des solécismes équivalents : nous nous bornons à la signaler.

(N. du T.)



LE GARÇON DE RESTAURANT

— A votre place, reprend un troisième, je prendrais garde une autre fois de ne m'approcher d'eux.

— Les gentlemen qui ont bu aiment souvent à plaisanter, dit le garçon, honoré du témoignage de bonté de M. Dimsdale. »

Et le garçon se met à rire. Quand son corps est matériellement outragé, il n'en est pas blessé à la manière des autres hommes; mais il supportera, sans y faire la moindre attention, n'importe quelle insulte, pourvu qu'on le paye suffisamment. Nous avons dit que le garçon riait; il est plus exact de dire qu'il sourit. Quels que soient ses tracas, ses fatigues, son embarras, de quelque nom qu'on l'appelle, quel que soit l'objet qu'on lui jette à la tête, sa physionomie rayonne toujours d'un sourire doux, résigné, tranquille, d'un sourire de satisfaction, de contentement, d'espérance, car il est satisfait de lui-même, content de son sort, et il espère une gratification.

L'individu sur lequel nous venons de jeter un coup d'œil appartient, dans une double acception, aux plus hautes classes : en effet, il sert l'espèce de personnages qu'on regarde comme étant d'un rang élevé, et lui-même occupe une assez haute position parmi ses collègues. Son costume en est la preuve, car si ses vêments lui allaient mieux, s'il ne portait point des bas de coton blanc, son habit noir et sa cravate blanche pourraient le faire prendre pour un jeune ecclésiastique. Peut-être, comme nous l'a suggéré un plaisant de nos amis, se croit-il en droit de s'assimiler à un clerc, par la raison qu'il *prend des ordres*.

Le teint du garçon est ordinairement de nature à le rendre ce que les jeunes dames appellent intéressant, c'est-à-dire qu'il est parfaitement jaune. Cependant, pour exciter de douces sympathies, il lui manque une pâleur uniforme; car il arrive malheureusement la plupart du temps qu'il y a transposition de teintes, et que le nez est coloré au détriment des joues.

Le garçon est généralement cagneux, mais il se distingue surtout par la structure de ses pieds. A force de monter et de descendre l'escalier, les ligaments du talon se sont relâchés, la courbure en a disparu, et le pied offre les plus grands rapports avec une barge, ou bateau à fond plat.

La voix du garçon est remarquable : elle a toutes les qualités persuasives, ou pour ainsi dire savonneuses, qui caractérisent les accents du marchand de nouveautés, du marchand d'objets de fantaisie, et enfin de tous ceux dont le but est d'amener les chalands à se défaire de leur argent. Le débit du garçon est rapide comme celui du médecin de paroisse qui interroge ses pauvres. Il faut que, sans cesser d'être expéditif, il trouve les expressions les plus polies, et ce n'est pas chose facile; mais il y parvient en pratiquant, comme on parvient à tout, même à saluer sur la corde roide. L'exercice auquel il est obligé de se livrer exige diverses grimaces et contorsions, et, réunît-il en sa personne les connaissances d'un Walker et d'un Murray [1], il ne pourrait réussir à prononcer correctement.

Le garçon a mille occasions d'observer la nature humaine, et jouit du singulier

[1] Auteur de dictionnaires.

(*N. du T.*)

avantage de la voir très-fréquemment en des instants où les hommes sont d'un laisser aller proverbial. Quelles discussions ne doit-il pas avoir entendues sur les mœurs, la morale, la littérature, la politique, la métaphysique et la théologie, particulièrement sur les trois derniers sujets? Comme il a appris à en parler! Mais il n'a pas le loisir de s'en occuper; il a d'autres pensées en tête et d'autres choses à faire: il se propose d'être un jour lui-même propriétaire d'un hôtel, et, en attendant, il faut qu'il s'occupe de gagner son casuel.

La conversation des jeunes gentlemen que nous avons laissés cuvant leur vin était telle peut-être que notre garçon a beaucoup perdu à ne pas l'entendre; mais il sera plus en rapport avec notre but actuel de rapporter l'entretien qu'il a commencé avec un de ses coadjuteurs, à l'extrémité du restaurant.

«Eh bien, ces jeunes gens du n° 5 s'en donnent à gogo, on le voit bien.

— Quelle sorte de gens croyez-vous que ce soit, James?

— Ils tiennent à l'Univerité, je pense, William; ils viennent d'Oxford ou de Cambridge, et se destinent à l'état ecclésiastique.

— Vous voulez dire que ce sont des collégiens. J'aime assez les collégiens: leur gaieté est des plus agréables.

— Savez-vous ce que le grand vient de me dire?

— Quoi? Je ne le devine pas.

— Il m'a demandé ce que je voulais de gratification.

— Voilà une question bienveillante. Et qu'avez-vous répondu?

— Que je m'en rapportais à leur générosité. Il est bon de les flatter. Savez-vous aussi ce que le petit a dit de vous?

— Non, vraiment: qu'est-ce donc?

— Il a dit que vous ressembliez à un certain Sim, qu'il avait connu.

— Quel Sim? Je n'ai jamais entendu parler d'un garçon qui s'appelât Sim.

— Ce n'était pas d'un garçon qu'il voulait parler, mais de quelqu'un avec lequel il était lié au collége, et qui était probablement haut placé.

— En vérité! ce petit est un aimable jeune homme. Est-ce qu'il vous a fait beaucoup de mal, tout à l'heure?

— Pas extrêmement: quelle joyeuse vie doivent mener ces collégiens! à les entendre parler, on dirait qu'ils se sont grisés tous les soirs, la semaine dernière. Ah! je voudrais bien être à leur place.

— James, n'ambitionnez pas ce que vous ne pouvez atteindre.

— Sans doute, sans doute. Je n'ai jamais vu de gaillards aussi rieurs. L'un d'eux m'a demandé s'il y avait de la viande froide; je lui ai répondu: «Monsieur, il y a du jambon à la maison.» Je ne sais pas comment j'ai dit cela, mais ils ont paru s'en amuser beaucoup [1].

[1] Les mots *ham* (jambon) et *house* (maison) sont précédés d'un *h* aspiré, et le garçon les prononce *am* et *ouse*, en supprimant l'*h*, ce qui provoque l'hilarité des deux jeunes gens.

(*N. du T.*)

— J'étais au bout de la salle, quand ils sont entrés, et le plus grand a dit au plus petit : « Dimsdale, pourquoi ne portez-vous pas vos cheveux comme ce garçon? » Le petit m'a regardé, et ils se sont mis à rire.

— Eh bien ! de pareilles plaisanteries valent mieux que des jeux de mains. Mais voilà qu'on m'appelle ; on y va, monsieur, on y va. »

Le garçon s'approche des deux consommateurs.

« Garçon, dites-nous combien nous devons.

— Oui, monsieur ; de suite, monsieur ; merci, monsieur.

— Vous verrez qu'il va être une heure. Dépêchez-vous, garçon.

— Oui, monsieur... Fâché de vous faire attendre, monsieur. Deux shillings quinze pence.

— Prenez cela ; nous n'avons pas le temps d'attendre de la monnaie. Allez vite nous chercher un cabriolet.

— Merci, monsieur ; mille obligations, monsieur ; de suite, monsieur. »

Nous avons remarqué la tournure un peu canonique qui caractérise le garçon dans un hôtel. A cet égard, les garçons des auberges inférieures et des restaurants lui ressemblent à peu près comme un pauvre curé ressemble à un riche recteur.

Toutefois, dans les restaurants, le garçon ne porte pas le costume que nous avons décrit. Sa cravate est quelquefois noire ; son habit peut être bleu et garni de boutons de cuivre ; il est parfois affublé d'une veste de toile rayée d'une forme ordinaire, ou taillée comme les vestes de chasse dites *duck-hunters* [1]. Son genre et ses mœurs ont des particularités, et ses altérations et modifications de la grammaire, ses termes techniques, sont plus nombreux que ceux de tout autre garçon. Il a, pour tout ce qu'il a occasion de dire dans l'exercice de ses fonctions, ce qu'on pourrait appeler un *ton,* si cette vocalisation était un peu plus musicale. Qu'il appelle le cuisinier, qu'il énumère le contenu de la carte, il se sert d'intonations particulières. La manière dont il crie : « Roastbeef aux pommes de terre !... pudding aux pommes ! pâté de lièvre ! est aussi accentuée, sinon aussi mélodieuse que le chant d'un oiseau. Les modulations qu'il emploie sont dues à son désir de servir les pratiques avec le plus de célérité possible, et d'appliquer le principe de Bentham, en cherchant le plus grand bonheur du plus grand nombre.

Qu'il nous soit permis de faire observer en passant que le garçon de restaurant contribue puissamment à ce plus grand bonheur du plus grand nombre, avec l'aide du cuisinier, du boucher et du boulanger.

« Garçon, il y a une heure que j'ai commandé du porc frais rôti.

— A l'instant, monsieur, à l'instant. John, soignez le porc frais ! Vous avez demandé du porter, monsieur ? dans une minute, monsieur [2].

[1] Chasseurs de canards.

(*N. du T.*)

[2] Voici quelques exemples des abréviations employées par le garçon. Pour *roastbeef and potatoes* (roastbeef et pommes de terre), il dit *rocebeefantatoes ;* pour *apple pudding* (pudding aux pommes), *aplpudn ;* pour *veal and ham* (veau et jambon), *vealanam ;* pour *half a pint of ale* (une demi-pinte d'ale), *afpinetale.* (*N. du T.*)

— Garçon, j'ai demandé le *Morning Herald*.

— Voici le *Times*, monsieur. Que désirez-vous, monsieur?

— Qu'avez-vous?

— Du lièvre à l'étuvée, une hanche de mouton, une noix de veau, du poulet au kari, de l'oie rôtie, un gigot d'agneau, des asperges.»

Après avoir ainsi parlé, le garçon commence à frotter la nappe avec sa serviette.

«Hum! je prendrai du lièvre à l'étuvée.

— Du lièvre à l'étuvée, monsieur. Quels légumes, monsieur?

— Des pommes de terre.

— Des pommes de terre, monsieur? oui, monsieur.»

Et, d'une voix tonnante, il crie à la cuisine: «Du lièvre à l'étuvée et des pommes de terre!»

— Garçon, apportez-moi une pinte d'ale.

— D'ale, monsieur? oui, monsieur: de Burton ou de Kennet, monsieur?

— De Burton.

— Bien, monsieur; dans un moment, monsieur.

— Holà! garçon, ici! que doit-on?

— Oui, monsieur. Veau et jambon, huit; pommes de terre, un; un pain; pâté d'oie, quatre; fromage et une demi-pinte d'ale: un shilling cinq pence, monsieur: merci, monsieur.

Le salaire du garçon de restaurant, quoique dépendant de la volonté des habitués, est cependant fixe comme celui d'un médecin. Il a quelquefois une aide dans la personne d'une demoiselle qui a des prétentions assez justifiées à la beauté. Elle est appelée à la présidence d'une pièce séparée, où se réunissent un certain nombre de jeunes gens et deux ou trois vieux gentlemen.

Dans un *chop-house* [1], le garçon est encore un personnage distinct. Il n'a pas un costume aussi spécial que celui de ses confrères; il en diffère en outre en n'affectant pas comme eux, à tout propos, une intolérable civilité, et en étant souvent très-honnête homme. Les chop-houses, du moins ceux qui sont d'ancienne date, ont des habitués quotidiens, dont le garçon connaît parfaitement les visages, et même les noms, et qui le connaissent également bien. Ils sont familiers avec lui, et l'appellent toujours par un nom de baptême, Tom, George, ou Ben. Ces établissements étant dirigés d'après un plan systématique, d'où l'on ne s'écarte jamais, le garçon suit constamment la même routine, et la faveur dont il jouit auprès des pratiques lui prouve qu'il s'acquitte de ses devoirs à la satisfaction générale. Il n'a point à craindre d'être frustré de la gratification qu'il mérite. Il a des rapports si agréables et si faciles avec les habitués, que souvent, en entrant dans la salle, ils entament

[1] Maison où l'on ne débite que des côtelettes de mouton et des beefsteaks. Il y a Londres trois catégories de restaurants: les hôtels, les *gatine-houses*, et *coffee-houses* (restaurants proprement dits), et les *chop-houses*. Les plus célèbres hôtels sont l'Albion (Aldersgate street), les hôtels de Mivart de Limmer, de Steven et de Long.

(*N. du T.*)

une conversation avec lui sur le temps, l'agriculture, ou même l'état politique du pays. Sitôt qu'un ordre est donné, le garçon apostrophe à haute voix le cuisinier : «Deux côtelettes de mouton! — une entre-côte! — deux côtelettes de porc! » et les objets demandés sont expédiés immédiatement.

Il y a à Londres, principalement aux environs des grands théâtres, certaines tavernes bien connues des jeunes gens comme des endroits où, après le spectacle, on peut se faire servir à souper promptement et sans beaucoup de frais. Dans ces établissements, le garçon est également invoqué sous le nom que lui ont donné ses parrains et marraines, en admettant qu'il en ait jamais eu. Il est aussi connu d'un grand nombre de clients; mais la familiarité avec laquelle le traitent quelques-uns d'entre eux provient d'une cause différente. Plusieurs jeunes gens trouvent convenable et viril de faire ou de dire quelque chose qui prouve qu'ils sont fréquemment dehors à une heure avancée de la nuit, et, par conséquent, qu'ils sont depuis longtemps hors de pages; peut-être aussi éprouvent-ils je ne sais quel respect, quelle admiration pour les manières empressées, brusques et indépendantes du garçon, dont les leurs, en société, sont souvent une assez exacte imitation. Grâce à lui et à ses compagnons, ils augmentent le nombre des mots de leur vocabulaire, et prennent soin de donner, en toute occasion, des preuves de leur nouveau savoir.

Mais en même temps qu'ils s'instruisent avec le garçon, le garçon s'instruit avec eux, et ce que Falstaff dit, dans Shakespeare, de Justice Shallow et de ses domestiques, peut être appliqué ici : « En l'observant, ces commis prennent des airs de garçon, et en conversant avec eux, ce garçon prend des airs de commis [1]. »

Quelquefois, il a même meilleure façon que ses pratiques; et nous avons vu un individu de cette classe, qui, par l'ordre de sa toilette, sa voix calme et assurée, sa physionomie sérieuse et tranquille, pouvait réellement, lorsqu'il n'était pas dans l'exercice de ses fonctions, passer pour appartenant à quelque profession libérale. Toutefois, ce garçon est un être distinct; ses qualités lui sont particulières; il est très-évident qu'il réfléchit, et très-probable qu'il a reçu de l'éducation. Il a sans doute été élevé dans une académie établie sur le principe de l'école dont on lisait, il y a quelque temps, l'annonce dans un journal de province. Cette annonce indiquait une séparation entre la science de la tenue et les autres connaissances.

NOUVELLE INSTITUTION.

«On se charge de l'éducation, moyennant quatre sous par semaine, et quatre sous «de plus, pour ceux qui veulent prendre des leçons de tenue.»

Nous ne prétendons pas assurer que le garçon dont nous parlons n'a payé que la somme modique de deux pence ou quatre sous : il est clair, au contraire, qu'il a été

[1] Parodie d'une phrase de sir John Falstaff sur le justicier Schallow et ses gens (*Henri IV*, 2e partie, acte v, scène 1).

(*N. du T.*)

compris dans la catégorie de ceux qui payaient le plus. La manière dont il répond à cette question : « Garçon, que devons-nous ? » est une chose digne de remarque ; contrairement à ses collègues, il parle à voix basse, d'un ton mesuré, en confidence. Son corps est appuyé sur la table, au moyen des jointures de l'une de ses mains ; il se penche légèrement vers la personne à laquelle il s'adresse; son autre main repose sur sa hanche, et son bras est plié à angle droit.

«Qu'avez-vous dit, monsieur? oui, monsieur, ce que vous avez?

Les gentlemen qui ont pris plusieurs pintes de forte bière et des verres de grog ont quelquefois les souvenirs assez confus.

— Attendez, j'ai une pinte de bière.

— Oui, monsieur.

— Une pinte de bière, du fromage grillé.

— Du fromage grillé, oui, monsieur.

— Deux œufs pochés.

— Oui, monsieur : du whiskey, monsieur?

— Oui..., mais non : du gin ; deux verres de gin.

— Et des cigares, monsieur?

— Des cigares? ah ! oui, deux cigares.

— Oui, monsieur. Une pinte de bière, cinq pence; fromage grillé, sept, douze ; deux œufs pochés, huit ; un shilling huit pence; deux verres de gin et deux cigares, quatorze ; deux shillings dix pence. Merci, monsieur ; je vous suis obligé, monsieur; je vous souhaite le bonsoir, monsieur.

Les garçons de ces tavernes font d'ordinaire leur calcul en faisant pivoter leurs têtes sur leurs épaules, apparemment dans le but d'être aux aguets, et d'empêcher les clients peu scrupuleux d'opérer une retraite clandestine sans payer l'écot.

Les garçons des clubs de bas étage, ou des lieux de réunions musicales, ont, en général, la mine effarée, les cheveux en désordre, les mains sales, et sont assez communément très-insolents. Leur occupation principale est de courir de côté et d'autre, dans les intervalles qui s'écoulent entre les différents morceaux du concert, et de porter un large plateau sur lequel sont étalées de petites mesures contenant de l'alcool sous différentes formes.

«Messieurs, crient-ils, demandez, demandez : du whiskey, de l'eau-de-vie, du gin, du rhum; du rhum, du gin, de l'eau-de-vie, monsieur, du whiskey, monsieur; du gin, monsieur; du rhum, monsieur; du rhum, du whiskey, de l'eau-de-vie, du gin ; demandez, messieurs; messieurs, demandez.

— Attention, garçons, crie l'homme qui réunit l'emploi de *maître d'hôtel* [1] à celui de coryphée des chanteurs.

— Du jambon frit et des œufs pour vous, monsieur?

— C'est vous, monsieur, qui avez demandé des saucisses? Il n'y en a plus, monsieur.

[1] En français dans l'original.

(*N. du T.*)

— Un verre de whiskey pour vous? le voici, monsieur.

— Une douzaine d'huîtres? dans une minute.

— Un verre de rhum pour vous, monsieur?

— Place, place! silence, garçons! messieurs, s'il vous plaît, je vais chanter une chanson.

Will Watch, la terreur du rivage,
Le célèbre contrebandier,
Que nul n'égalait en courage,
Et qui toujours à l'abordage
Se précipitait le premier :
Le grand Will a perdu la vie,
De l'éternel sommeil il dort,
Et maintenant le monde oublie
Le héros qu'a frappé la mort.

«Maintenant, garçon, portez à ce gentleman le chevreau qu'il a demandé; des côtelettes aux échalotes pour le gentleman d'en face. Vite, vite, dépêchez-vous!

— Du chevreau pour vous, monsieur? voici un exemplaire de la chanson qu'on vient de chanter, un exemplaire de la chanson, de la célèbre chanson, monsieur. La chanson, messieurs, la chanson! demandez, messieurs, messieurs, demandez!»

Il y a sans doute des garçons qu'on pourrait encore répartir en classes séparées; mais il nous semble que ceux que nous avons décrits sont seuls dignes de l'être.

On nous assure que les bénéfices du garçon d'un bon restaurant ou hôtel sont très-considérables; quelques-uns même ont cabriolet, et se livrent de temps en temps, les jours de fête, avec leur femme et leurs enfants, aux plaisirs d'une excursion de *cockney*. Néanmoins, la plus grande partie vit misérablement, et les plus jeunes sont encore à marier, et sur le point de l'être, à en juger par les boucles plates qui ornent leur front, et qu'on appelle, nous le croyons, *crève-cœurs*.

Il y a peu de chose à dire des habitudes privées du garçon, car il ne rentre chez lui que fort tard, et est obligé d'être debout au premier chant de l'alouette. Il n'est pas facile de décider s'il bat sa femme, ou s'il la cajole; il est probable que, vu son excessive fatigue, il ne fait ni l'un ni l'autre.

On s'attend peut-être à trouver ici une dissertation sur les principes et opinions du garçon; mais nous sommes convaincu qu'il n'en a point. Quoiqu'il doive nécessairement recueillir une infinité de beaux préceptes durant le cours de sa vie, ce qui lui entre par une oreille lui sort très-précipitamment par l'autre.

Nous croyons que le garçon a des goûts littéraires, mais peu relevés; nous l'avons souvent surpris, même quand les feuilles du jour qu'on recevait au restaurant n'étaient pas en main, occupé à parcourir attentivement les publications illustrées de grossières gravures sur bois, qu'on trouve chez divers marchands de tabac aux environs de Londres. Il protége à sa manière la presse qui n'est pas sujette au timbre. Il est encore remarquable que, si vous cherchez à tuer le temps pendant une heure

(en supposant que vous logiez à l'hôtel), le garçon auquel vous demanderez un livre ne manquera pas de vous apporter *le Registre terrible, le Calendrier de Newgate, le Meurtre puni par la vengeance de Dieu*, ou telle autre intéressante compilation.

Terminons notre portrait du garçon en faisant observer que si, par suite de notre travail, des améliorations avaient lieu dans le nœud de sa cravate, la coupe de son habit, l'arrangement de ses cheveux, sa démarche, ses mœurs, sa moralité, sa prononciation, nous éprouverions de justes sentiments d'orgueil et de satisfaction; nous serions à la fois fier d'avoir atteint notre but, et heureux d'avoir la conscience de notre philanthropie.

PAUL PRENDERGAST.

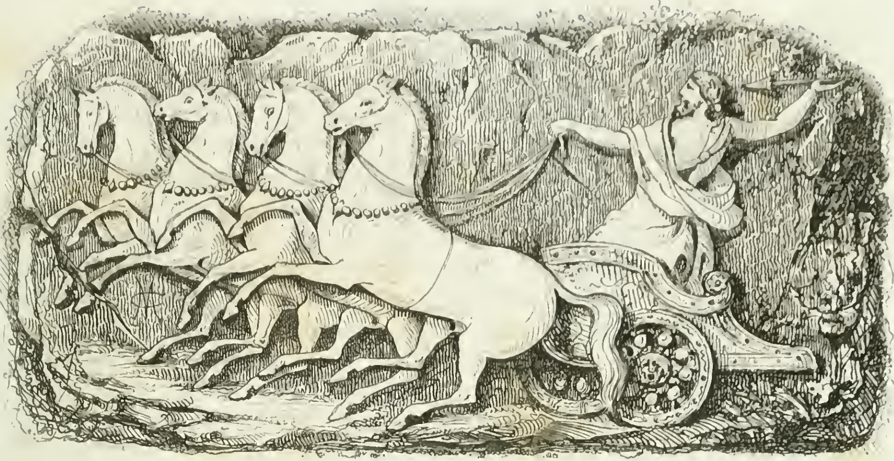




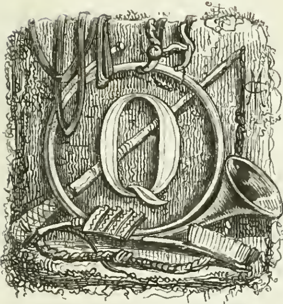
LE COCHER



LE GARDE.



LE COCHER ET LE GARDE.[1]



UICONQUE doute de l'importance du cocher avoue qu'il n'a jamais mis le nez dans les livres. Aucune profession n'est plus classique; et il n'en est guère qu'on ait considéré comme plus honorable. Nous viderions notre encrier si nous voulions énumérer le dixième des honneurs rendus à ceux qui se sont distingués dans le maniement des rênes et du fouet. Un des plus beaux passages de Virgile, qu'on s'accorde à trouver supérieur au vieil Homère en cet endroit, est la description d'un habile conducteur de chars. Il semble, dit un de nos critiques, qu'il fasse monter avec lui le lecteur sur le siége, et l'entraîne dans la carrière. Lorsqu'Énée prend Pindarus dans un char pour le mener contre Diomède, il le complimente de son adresse à combattre et à tenir les guides. La réponse du héros n'est pas moins digne de remarque. Il dit à Énée qu'il est bon de conduire soi-même ses chevaux, pour qu'ils soient plus dociles et plus sûrs. Les louanges que donne Homère à Hector, à Nestor, au père d'Hercule, prouvent que des personnages d'un rang élevé ne dédaignaient pas d'être cochers. Théocrite donne pour maître à son fils le célèbre conducteur Amphitrion, et attache une grande importance aux progrès du jeune homme dans l'art de mener un char.

[1] Le cocher fait les fonctions de nos conducteurs, et tient les rênes; le garde, placé à l'arrière de la voiture, veille à la sûreté des voyageurs et à la conservation des bagages.

(*N. du T.*)

Le cocher moderne n'est pas plus à mépriser que ses devanciers. Non-seulement c'est, après son maître, le plus important personnage d'une cour d'auberge; mais encore il y a des instants où ses ordres sont tout aussi absolus que ceux de Wellington à Waterloo. Par exemple, qui ose désobéir à son commandement quand il crie: «Allons, messieurs, montez, s'il vous plaît!» en sortant, par une nuit d'hiver, d'une auberge où les voyageurs et lui sont entrés pour se rafraîchir, pendant qu'on changeait de chevaux. Voyez-le entrer dans une ville de province; les yeux des jeunes femmes, et même des vieilles, sont fixés sur lui: mais faut-il s'en étonner? Avec quelle propreté il est vêtu! Quel air de santé! Quels sourires expressifs il lance aux jeunes filles qui se distinguent par leurs charmes! Les cochers de voitures publiques sont généralement aimés des belles, et les militaires seuls leur disputent la primauté.

Si les voyages sont d'une utilité incontestable à la propagation des lumières, à l'extinction des préjugés, aux progrès de l'esprit d'observation, leurs avantages se font surtout sentir en Angleterre, où les moyens de transport sont si perfectionnés. Que peut-on désirer de mieux que de faire dix milles à l'heure, sur une route unie comme l'aire d'une grange, avec des chevaux qui semblent se jouer de leur tâche. Quelle aisance, quelle commodité, dans les auberges qui bordent les routes anglaises! Quelle élégance, quelle solidité dans les voitures! et qu'il serait déplorable qu'elles fussent remplacées par ces lourdes, puantes et fumeuses machines à vapeur dont l'Angleterre est empestée, au détriment de toutes les beautés champêtres, de toutes les grâces de la nature pastorale! Hélas! les cochers et les gardes, au costume classique, à l'air de santé, sont-ils destinés à être transformés en mécaniciens gras et enfumés? Les voyageurs doivent-ils être conduits à travers la campagne, comme des voleurs, au milieu d'une armée d'officiers de police et de constables, et exposés à être lancés dans les nues ou décapités sur la place!

Quittons ce tableau funeste, et commençons la peinture des cochers de voitures publiques par celle du cocher de la vieille roche. Pour mieux développer son caractère, relatons la conversation qu'il échange avec un voyageur placé auprès de lui sur le siége, au sortir d'une ville de province, à cent cinquante milles à l'ouest de la métropole.

Remarquons d'abord que les vieux cochers, et même la plupart des nouveaux, n'adressent pas la parole aux voyageurs pendant les deux premiers milles du voyage. Divers objets les occupent exclusivement: la liste des voyageurs, les paquets à distribuer, l'état des chevaux depuis leur dernier passage, le calcul de leurs bénéfices ou autres, etc. Supposons, toutefois, qu'après avoir jeté un coup d'œil à son compagnon, notre vieil Automédon entame la conversation en ces termes:

Le cocher. — Vous faites toute la route, monsieur?

Le voyageur. — Oui.

Le cocher. — Vous avez un beau temps, et une bonne voiture.

Le voyageur. — Elle ne va pas vite.

Le cocher. — Elle ne va pas lentement, non plus, quoiqu'elle soit fortement chargée. Vous serez à Londres demain matin, à neuf heures précises.

Le voyageur. — Ce doit être une bonne voiture pour le cocher et pour le garde.

Le cocher. — Mais non; on joint les deux bouts, voilà tout. Il y aura trente ans au 1er mai prochain que je serai cocher, et je n'ai rien amassé. Je suis chargé de famille, et, sans le tour de bâton, je ne sais trop ce que nous deviendrions.

Le voyageur. — C'est-à-dire que vous mettez quelquefois dans votre poche de l'argent qui devrait revenir à vos directeurs.

Le cocher. — Mais oui : ça n'est peut-être pas très-bien ; mais une place de cocher n'est pas un héritage, et il n'y a pas six cochers en Angleterre qui s'en font un scrupule, et bien peu de propriétaires de voitures qui l'ignorent.

Le voyageur. — Et le souffrent-ils?

Le cocher. — Pas tous. On trouve aussi des voyageurs récalcitrants : par exemple, à mon avant-dernier voyage, je demande à un voyageur, assis derrière moi sur l'impériale, s'il veut aller un peu à pied, pendant que je changeais de chevaux. Pourquoi? me dit-il. Je lui avoue que j'ai l'intention de mettre le prix de son passage dans ma poche : c'était une bagatelle, car il n'allait pas loin, et je ne l'avais pas porté sur la liste. Il n'a pas voulu le souffrir! Savez-vous ce que c'était que cet homme-là? un prêtre méthodiste! le diable m'emporte, dis-je au garde, je n'aurais pas cru qu'il y eût autant d'honnêteté parmi tous les prêtres méthodistes réunis.

Le voyageur. — Ainsi tous les propriétaires de messageries ne tolèrent pas la fraude?

Le cocher. — Non, monsieur. J'ai perdu une place parce que j'avais fait monter en fraude un soldat pendant deux relais. J'ai juré depuis que je ne me chargerais plus de cette espèce de fardeau : un directeur peut l'apercevoir à un mille, à cause de la couleur rouge de l'uniforme, et des plumes du chapeau.

Le voyageur. — Votre métier doit être favorable à la santé, car vous semblez vous bien porter, pour un cocher en activité de service depuis trente ans.

Le cocher. — Mais c'est une profession saine, pourvu qu'on ne lève pas trop le coude; dans les temps froids, pourtant, on peut se permettre un peu de liqueur. J'avais dernièrement auprès de moi un docteur qui soutenait que le grog au rhum, la boisson que je prends toujours en route, était un véritable poison.

Le voyageur. — Un poison!

Le cocher. — Oui, monsieur, et il affirmait que deux verres de ce grog par jour tueraient un homme au bout de trois ans.

Le voyageur. — Et que lui avez-vous répondu?

Le cocher. — Je n'étais guère de force à discuter contre un médecin; cependant je lui ai dit : Comment donc pensez-vous que je sois bâti, moi qui bois tous les jours six verres de grog au rhum, depuis dix-neuf ans, sans compter que j'en prends à dîner, à souper, et le soir en fumant ma pipe. Je crois, malgré cela, qu'une compagnie d'assurances sur la vie m'accorderait plus de longévité qu'à ce docteur, car il est d'une pâleur effrayante.

Le voyageur. — Vous devez rencontrer toutes sortes de gens dans vos tournées?

Le cocher. — Oui, et de toutes sortes de tailles. Je crois que je ne suis pas mince; mais j'ai eu près de moi sur le siége, il y a quelque temps, un gentleman auprès

duquel j'avais l'air d'une crevette. Je lui ai demandé combien il pesait. Vingt-six *stones* [1] sur la bascule, car il n'y avait pas de balances capables de le contenir!

Le voyageur. — Quels sont les voyageurs qui vous paient le mieux?

Le cocher. — Les matelots ivres, et les écoliers d'Eton ou d'Oxford. Voyez-vous, monsieur, quand ils quittent l'Univerité, ils sont enchantés d'être délivrés des professeurs en perruques et des livres; et, comme ils ont de l'argent, ils ne regardent pas à quelques shillings.

Le voyageur. — Mais les matelots ivres?

Le cocher. — Ils sont d'une libéralité exemplaire, ne demandent jamais de monnaie, et prodiguent l'argent aux cochers et aux aubergistes. J'ai beaucoup gagné avec eux du temps que je conduisais le Mercure de Liverpool; malheureusement j'ai perdu ma place pour avoir eu quatre chevaux et trois voyageurs de noyés.

Le voyageur. — Comment est arrivé cet accident? étiez-vous ivre?

Le cocher. — Ni ivre, ni à jeun. Il faisait un brouillard abominable; la nuit était sombre; nous avions un pont difficile à traverser: au lieu de l'enfiler, je descendis dans la rivière, et les chevaux périrent avec trois matelots ivres, endormis dans l'intérieur. Bien entendu que je reçus mon sac.

Le voyageur. — Quels sont ceux qui vous paient le plus mal?

Le cocher. — Les femmes et les prêtres. Plus d'une femme s'imagine bien faire les choses en donnant au cocher un six-pence pour la conduire pendant cinquante milles, et l'aider à jurer que son enfant n'a que sept ans, quand il en a huit accomplis, et devrait, par conséquent, payer place entière. Quant aux prêtres, il serait plus facile de tirer du sang d'un navet, que de l'argent de leur poche. J'en ai connu un qui a profité de ce que j'avais juré deux fois pour ne me rien donner. Quand je l'eus déposé à la porte de son domicile, il demanda son sac de nuit et une grosse malle qui était dans la bâche. «Je vous donnerai votre sac de nuit, monsieur, lui dis-je; mais, comme vous avez fait votre devoir, il est juste que je fasse le mien: je vais donc porter votre malle au bureau, et vous payerez sept shillings et six pence de port.» S'il m'avait donné quelque chose, je ne lui aurais rien fait payer pour sa malle.

Le voyageur. — Je me demande comment vous pouvez distinguer vos chevaux, quand vous avez occasion de parler d'eux aux différentes maisons de poste de la route.

Le cocher. — Les uns sont nommés par les maîtres de poste, les autres par nous. Par exemple, ce timonier a été baptisé l'Alderman, parce qu'il mange comme un ogre. Cet autre est appelé l'Avocat, parce qu'il ne fait rien sans être bien payé, et se donne le moins de peine possible. En somme, c'est un drôle qui ne fait pas plus d'attention au fouet qu'un homard à la piqûre d'une mouche.

Le voyageur. — Et comment appelez-vous vos chevaux de devant?

[1] Poids de huit livres à Londres, et de douze à Hereford: 104 ou 151 kilogrammes. (*N. du T.*)

Le cocher. — Le petit bai, Grain-d'Orge, parce qu'il a été acheté au meilleur brasseur de la route; la jugement grise, Virago.

Le voyageur. — Pourquoi Virago?

Le cocher. — A vrai dire, monsieur, c'est parce qu'elle a des rapports avec ma première femme; que Dieu garde son âme! elle n'était pas méchante, au fond, mais elle avait des emportements terribles. Cette jument est comme ça. Si je la touche deux ou trois fois (non que je veuille insinuer que ma pauvre défunte et moi en venions aux mains de temps à autre), la voilà qui me fait des farces jusqu'au bout du relai. Et puis, vous voyez qu'elle a comme un nuage devant les yeux: c'est parce qu'elle est sujette à la migraine.

Le voyageur. — Qu'entendez-vous par là?

Le cocher. — Quand le soleil lui donne sur la figure, elle a aussitôt mal à la tête, et est sur le dos au bout d'une minute, si on ne la relève.

Le voyageur. — Est-ce que cela tient au caractère?

Le cocher. — Je ne m'en étonnerais pas; car les voisins disaient que ma femme avait souvent la migraine, et je ne vois pas pourquoi il n'en serait pas de même des chevaux.

Le voyageur. — D'où cela vient-il?

Le cocher. — Je ne le saurais dire; mais notre maréchal-ferrant prétend que ça vient de la manière dont la tête est bâtie. Selon moi, ça vient de la tête chez les chevaux, et du cœur chez les femmes. Celles-ci et ceux-là sont également d'un naturel bizarre, difficiles à conduire et à maintenir dans le bon chemin, sujets à s'emporter, à piétiner, à décocher des ruades; non pas que je veuille insinuer que ma défunte allât jamais jusque-là, du moins à ma connaissance.

Le voyageur. — Mais, cocher, je crains pour vous une cessation de service; on me dit qu'il y a des voitures à vapeur sur cette route comme sur les autres.

Le cocher. — Oh! monsieur, vous ne verrez pas ça, ni moi non plus. Le garde m'a dit que le cocher de Londres le lui avait affirmé.

Le voyageur. — Qu'est-ce que le cocher de Londres?

Le cocher. — C'est celui qui dessert le haut de la route jusqu'à Londres; il sait des choses que nous ignorons, nous autres provinciaux.

Le voyageur. — Est-ce que vous n'avez jamais été à Londres?

Le cocher. — Non, monsieur; j'ai conduit sur le milieu de la route, et jamais au delà. Nous autres cochers de province, nous ne serions pas assez rusés pour mener une voiture à Londres, surtout la nuit; il y a tant de voleurs! Un de mes confrères, qui menait la malle de Holyhead, dans le comté de Galles, où l'on ne pend pas une fois en cinquante ans, fut attrapé dès la première semaine de son séjour à Londres. Un individu à chapeau galonné l'accosta dans Piccadilly, et lui cria: «Allons, cocher! dépêchez-vous! le bagage de mon maître: ce sac de voyage que voici!» et, prenant le premier qu'on lui présenta, le filou disparut au plus vite; mon confrère fut congédié le soir même. Et puis, on me dit que certains cochers de Londres ont l'air de gentlemen, et causent avec tous les gentlemen sur toutes sortes de sujets, et dans toutes les langues. Des voyageurs m'ont assuré que notre cocher de Londres parlait grec, latin, et la langue des juifs. Mais, pour ma part, je crois que ces beaux

cochers de Londres se mettent un peu au-dessus de leur situation. Notre garde m'a assuré en avoir vu conduire en gants de chevreau, le chapeau sur l'oreille, et les cheveux bouclés. Notre garde m'a encore appris une étrange nouvelle : il m'a dit qu'un de mes vieux compagnons venait de donner sa démission; et pourtant, quelle bonne place il avait! Trente milles à desservir aux environs de Londres, deux voitures en vingt-quatre heures, et rien que des voyages de nuit! Je crois que cet imbécile voudrait une place à la Chambre des communes.

Le voyageur. — Votre ami n'est sans doute pas raisonnable; mais je ne vous comprends pas. Vous parlez des voyages de nuit comme d'un avantage.

Le cocher. — Il n'y a rien de pareil, monsieur. Les propriétaires dorment paisiblement après une certaine heure; et il y a toujours quelque chose à rencontrer sur la route.

Le voyageur. — Mais, vous devez souffrir dans les temps froids?

Le cocher. — Je n'en disconviens pas : j'ai eu mon pardessus si gelé, que je ne pouvais plus le déboutonner; j'ai été obligé, pour en sortir, de faire couper les boutons, et il se tenait encore aussi roide que si j'eusse été dedans. Puis, nous avons à endurer la grêle, au détriment de nos yeux, parce que, voyez-vous, monsieur, nous sommes obligés de lever les paupières...

Le voyageur. — Pourquoi donc?

Le cocher. — Mais, monsieur, si vous voulez essayer, vous verrez, avec les paupières baissées, les chevaux de timon, et la croupe des chevaux de devant, mais non leur tête, et encore moins la route. Vous êtes donc obligé de lever les paupières, et vous exposez vos yeux à l'orage. J'ai eu mon bon œil presque crevé par un grêlon.

Le voyageur. — C'est en considération des dangers que vous courez, que je suis toujours disposé à bien payer les cochers et les gardes; voici trois shillings pour vous, et je payerai le garde quand il nous quittera.

Le cocher. — Bien obligé, monsieur; je boirai à votre santé après dîner, en portant mon toast habituel.

Le voyageur. — Quel est-il, s'il vous plaît?

Le cocher. — En voyageant dans la vie, puissions-nous vivre sur la route!

Au prochain relai, c'est un autre cocher qui monte sur le siége. Quand la route se divise en trois parties, celui-ci s'appelle d'ordinaire le *cocher du milieu.* Il a, en général, quelque supériorité sur le *cocher du bas,* l'air plus éveillé, la répartie plus prompte, les manières moins provinciales. Continuons à nous servir de la forme du dialogue pour peindre le *cocher du milieu,* comme nous venons de peindre le *cocher du bas.*

Le cocher. — Voilà un beau jour, monsieur : y a-t-il du nouveau dans le bas de la route?

Le voyageur. — Non, que je sache. Votre confrère que nous venons de quitter est un drôle de corps; mais il aime trop à battre et à faire galoper ses chevaux.

Le cocher. — C'est un fameux cocher, monsieur, mais il est de la vieille école:

il a été habitué aux chevaux faibles et aux lourds fardeaux; c'est pour cela qu'il aime à lever la main.

Le voyageur (*à part*). — Et le coude aussi. (*Haut*) Mais, de son temps, je crois qu'on ne galopait guère.

Le cocher. — Non, monsieur; et il n'aurait pas besoin de galoper, s'il pouvait prendre sur lui de passer devant une taverne sans appeler. Il est obligé d'aller au galop pour rattraper le temps qu'il perd à boire et à jaser avec le maître ou la maîtresse de la maison. Pourtant, il n'est pas nécessaire de lancer les chevaux au galop avec sa voiture, qui doit faire dix milles à l'heure. Vous ne verrez mes chevaux courir qu'en descendant une côte, et en ayant une autre en face, afin de leur donner de l'élan; et quant au fouet, un nœud de cordes de Nottingham me dure une année. Je n'ai pas coutume de fouetter mes chevaux; et, quoique je ne prétende pas être aussi bon cocher que le vieux Joseph Randles, ou Joseph le Borgne, comme nous l'appelons, je sais prendre mes chevaux par la douceur, sans leur donner tant de coups. En fouettant les chevaux, vous les habituez à ne marcher qu'avec ce stimulant; et, après tout, pourquoi punir de pauvres animaux qui n'ont pas le pouvoir de se plaindre, si vous pouvez en obtenir autrement ce que vous désirez? Ce limonier, par exemple, nous sert depuis onze ans: eh bien! pour les premiers six milles, il est aussi bon qu'il l'a jamais été; malheureusement ses forces ne répondent pas à sa bonne volonté, et il faudrait être une brute pour le maltraiter.

Le voyageur. — Je suppose qu'il y en a beaucoup de pareils parmi les chevaux de messageries.

Le cocher. — Oui; et si tous les cochers y faisaient attention, nous entendrions parler de moins d'accidents. Par exemple, beaucoup de chevaux descendront une colline sans qu'il soit nécessaire d'enrayer, au commencement d'un relai, et le cocher voudrait qu'ils fussent capables de le faire à la fin de leur course. Mais le cas est différent: ils manquent alors de force et d'haleine; et c'est ainsi qu'arrivent les accidents.

Le voyageur. — Joseph le Borgne, comme vous l'appelez, a été un rude buveur dans son temps, j'ai sujet de le croire.

Le cocher. — Presque tous les cochers de la vieille roche boivent plus qu'ils ne le devraient; mais aujourd'hui la mode de boire est passée: un verre de sherry et un biscuit, voilà tout ce que je prends en route, et je crois que notre cocher de Londres se contente de manger une pomme.

Le voyageur. — C'est un grand progrès; mais notre ami Joseph le Borgne ne veut pas entendre parler de progrès, ou, pour mieux dire, d'innovations. Il ne veut pas croire qu'on verra jamais des voitures à vapeur sur la route.

Le cocher. — Ni moi non plus, monsieur: j'ai vu à l'œuvre une de ces étranges machines; et mon opinion est que non-seulement elle se dérangera sans cesse, mais encore que les roues n'auront jamais assez d'assiette, et ne mordront jamais assez sur le sol, pour faire constamment avancer la voiture en tournant. Elles seront inutiles pour monter les côtes, et quand il y aura du verglas. Joseph dit qu'il voudrait que celui qui a inventé la vapeur eût été étouffé dans son berceau; et je suis aussi de son avis,

car on me dit que les chemins de fer deviendront bientôt un moyen général de transport; et alors, adieu les messageries, à moins qu'elles ne se portent sur des chemins de traverse, où ne sont que de mauvaises voitures à deux chevaux.

Le voyageur. — C'est dommage; le service est aujourd'hui si parfait. Mais que deviendront les cochers?

Le cocher. — Dieu le sait, monsieur! A quoi est bon un homme comme Joseph le Borgne, si on l'ôte de son siége? Il sait lire autant qu'il le faut pour déchiffrer la liste des voyageurs; mais, quant à l'écriture, jamais vous n'avez vu griffonnage pareil au sien : comment en serait-il autrement, puisque ses doigts sont presque aussi gros que la jambe d'un cheval. A la vérité, il dit lui-même qu'il espère, après avoir quitté son siége, être mis sur la liste de ceux qui partent pour le dernier voyage.

Le voyageur. — C'est parler un peu légèrement, cocher. Je conseillerais à Joseph le Borgne de demander quelque temps pour régler son compte, en d'autres termes, pour réparer ses torts, vu tout ce qu'il a empoché au détriment des administrateurs. Mais je m'inquiète du sort des propriétaires d'auberges et de tavernes de la route, qui ont aventuré leurs capitaux, aussi bien que de celui des cochers et des gardes. Que deviendront-ils aussi, dans le cas où l'on adopterait généralement les voitures à vapeur? Des milliers de cœurs seront brisés, et l'expérience, si elle ne tourne pas au profit du pays, aura coûté de grands sacrifices. Soyez-en sûr, on peut avoir recours à la vapeur par nécessité, si tout autre mode de transport est supprimé; mais jamais elle n'obtiendra véritablement la préférence des Anglais. Elle remplace mal la diligence anglaise, le *stage-coach*, dans lequel l'on peut voir la population presque entière d'un village emportée, à raison de neuf milles à l'heure, avec autant de tranquillité que si elle était en son lit. Pour ma part, quoique en fait de voiture je n'aie jamais mené qu'un cabriolet, je m'intéresse à tout ce qui se passe sur la route, et je désire vous adresser quelques questions.

Le cocher. — A propos de cabriolet, monsieur, je me rappelle une bonne histoire qu'un jeune collégien d'Oxford m'a comptée l'autre jour. Il décida son oncle à faire avec lui une promenade dans son cabriolet, lui garantissant son cheval pour le plus pacifique de tous les animaux. Le vieillard monte donc, et au bout de quelque temps, il dit à son neveu qu'il lui faisait beaucoup d'honneur en lui confiant sa personne, parce que c'était la troisième fois de sa vie seulement qu'il allait en cabriolet. «Oh! oh! répondit le jeune homme, mon cheval a le pas sur vous, car c'est la première fois qu'il en mène un.» Inutile de vous dire que le vieil oncle descendit précipitamment. Ces cabriolets, monsieur, sont très-dangereux; et, chose étrange, nos cochers montent rarement dans ce genre de voitures sans s'exposer. J'en ai connu quatre qui ont été tués en tombant de cabriolet, et entre autres le fameux Dick Vaugham, ou Dick Feu-d'Enfer, comme l'avaient baptisé les écoliers de Cambridge. Donnez-moi quatre roues, et je pourrai vous sauver la vie, si le cheval s'abat ou se met à ruer. Mais, monsieur, me voici prêt à entendre vos questions, et à y répondre de mon mieux.

Le voyageur. — Quelle espèce de cheval préférez-vous pour la route?

Le cocher. — Je répondrai en peu de mots, monsieur : le coffre solide, les jambes

courtes, de l'aisance, de l'activité, voilà les qualités requises. Un cheval d'une mince encolure est peu utile dans nos messageries, parce que les chevaux tirent par leur poids, et non par la force de leurs muscles, bien que la force des muscles mette ce poids en mouvement; il faut qu'il ait une bonne haleine, car l'haleine est la force d'un cheval.

Le voyageur. — A quoi reconnaissez-vous qu'un cheval est un travailleur rude à la besogne?

Le cocher. — En l'examinant attentivement.

Le voyageur. — Je vous comprends. Il y a un accroissement de la tension des muscles, quand un cheval fait des efforts pour tirer. Mais comment menez-vous les chevaux aveugles, et habituez-vous ceux qui voient à faire leur service par tous les temps?

Le cocher. — Les chevaux vont toujours, parce qu'ils savent qu'ils rentrent dans leur domicile, c'est-à-dire dans le domicile qui les attend à la fin de chaque relai. Quant aux chevaux aveugles, ils connaissent bientôt tout le terrain qu'ils parcourent, et s'arrêteront à trois pas de l'endroit où ils ont coutume de s'arrêter. J'ignore, comme tout le monde, de quelle manière ils s'y prennent pour mesurer la terre; et je suis sûr qu'aucun homme n'en pourrait faire autant. Les chevaux aveugles, une fois attelés, sont délicieux à conduire.

Le voyageur. — Vous me paraissez bon observateur. Permettez-moi de vous demander quels sont les matériaux les plus propres à faire des routes?

Le cocher. — Un bon pavé, d'abord, puis une surface de pierres concassées d'après le système de Mac-Adam, et, en dernier lieu, le gravier. Sur un bon pavé, on a à peine besoin de *tirage*. Nous entendons par tirage l'action d'un cocher qui lance la pointe de son fouet de manière à la faire invariablement revenir à sa poitrine, sans jamais la laisser pendre et s'embarrasser dans les traits. On m'a dit que les cochers anglais possédaient parfaitement la pratique, mais ignoraient l'art de conduire une voiture à quatre chevaux. Il paraît que sur le continent, les fouets sont semblables à ceux dont se servent les Irlandais pour conduire les troupeaux de porcs qu'ils amènent en ce pays. La manufacture des fouets de poste en Angleterre est aujourd'hui parvenue à une grande perfection, et procure de l'occupation à plusieurs centaines d'ouvriers. Sur le continent, on coupe un bâton dans une haie, on prend un bout de cuir, un peu de corde, et voilà un fouet fabriqué!

Notre voyageur change encore de compagnon. Nous avons maintenant sous les yeux, non-seulement le cocher de Londres, comme l'appelle Joseph le Borgne, mais le cocher moderne de première classe, reconnaissable au respect qu'ont pour lui les maîtres de poste, au poli de ses harnais, à la supériorité de ses chevaux, à son costume et à son adresse. Mettons-nous en route avec lui. Après un coup d'œil jeté sur le voyageur placé à côté de lui, il entame ainsi la conversation.

Le cocher. — J'espère que vous avez fait un voyage agréable, monsieur; que vous avez été content de la voiture ainsi que des cochers.

Le voyageur. — Tout à fait. Je ne suis pas excellent juge en fait de cochers, mais je crois que vous avez le bonheur d'avoir un homme amusant sur une partie de la route, et sur l'autre, un individû plein de décence et de civilité.

Le cocher. — Le premier que vous désignez est Joseph le Borgne, à ce que je suppose. Je l'ai vu une fois, et non dans l'exercice de ses fonctions, mais il m'a semblé très-original. On m'a assuré que, comme les cochers de son âge, il est habile dans le métier. Son costume est étrange, et sent les vieilles modes. Je voudrais que vous puissiez l'entendre faire la description du vêtement qu'il portait à un dîner de noces qu'un baronnet donna dans sa maison de campagne : elle ne perd rien à passer par sa bouche, à cause de tous les termes techniques qu'il emploie, et qui montrent comme toutes ses idées se rapportent à sa profession. Je vais essayer de vous en répéter une partie. Voici la manière dont il raconte sa conduite dans l'antichambre : « J'entre, dit-il, libre comme un cheveu ; j'accroche mon chapeau à un clou derrière la porte ; je m'assieds à côté d'une jeune femme qu'on appelait femme de chambre, et je suis aussi familier avec elle au bout de cinq minutes que si je l'eusse connue depuis sept ans ; enfin, nous allons dîner. On commence la route par une soupe, mais une soupe bien différente de celle qu'on me sert au Cygne Noir, quand je voyage en hiver. On sert ensuite des poissons qu'on appelait des truites, et qui étaient tachetés comme mon chien ; puis une longe de veau, blanche comme l'albâtre, un chevreau gros comme le carton d'une dame, je n'exagère pas, une couple de canards farcis de sauge et d'oignons, et un pudding dont on eût pu faire le tour en voiture. Le porto rouge et le xérès blanc circulaient, chemin faisant, l'un après l'autre, comme deux concurrences ; et j'avais presque peur que le sommelier se cassât le bras à force de déboucher des bouteilles. On a fini par du thé et des rôties, que nous avons pris dans la chambre de la femme de charge. Tout alla bien pendant un temps ; mais enfin, je tourne les yeux de côté, et j'aperçois Bill Sims, de la malle de Bristol, qui prenait un peu trop de liberté avec une jeune personne placée auprès de lui : Bien, me dis-je à moi-même, je vais vous enrayer, mon garçon. « Bill, lui criai-je, à bas les mains ! c'est inconvenant. Il faut se conduire ici en gentleman ; rappelez-vous que vous n'êtes pas sur la malle de Bristol.

Le voyageur. — Cet homme a la passion de son état.

Le cocher. — Oui, monsieur.

Le voyageur. — Voici une bien belle route !

Le cocher. — En effet, monsieur. Le prophète a dit : les vallées seront exhaussées ; les montagnes et les collines seront abaissées ; les lignes courbes seront rendues droites, et les irrégularités aplanies. Ce texte peut s'appliquer à nos routes. Voyez ce qu'on a fait ici ! nous montons véritablement une côte que nos pères descendaient. Figurez-vous que la route passait autrefois au sommet de cette colline. Au fait, ceux qui traçaient des chemins il y a un siècle n'étaient que des imbéciles : ils s'imaginaient qu'une ligne droite était le plus court chemin d'un point à un autre, et, par conséquent, la meilleure voie. Mais cette opinion n'est point fondée : il y a deux cas où les prémisses et les conséquences sont également fausses ; et la plupart du temps, en admettant la vérité des prémisses, on est obligé de nier les conclusions. Une

droite ligne est, en effet, la distance la plus courte entre deux points donnés, sur une surface plane; mais sur une colline conique, elle est plus longue qu'un circuit; et sur une colline en forme d'hémisphère, elle est exactement de la même longueur qu'une ligne circulaire à moitié de la base.

Le voyageur (*d'un air de surprise*). — Vous semblez avoir étudié cette matière.

Le cocher. — Pas particulièrement, monsieur : un homme de mon âge doit connaître un peu de tout, et principalement ce qui a trait à son métier. Si Eschyle n'avait pas versé son sang dans les plaines de Marathon, il n'aurait pu célébrer sur le théâtre les triomphes de son pays; et si les cochers de messageries réfléchissaient et étudiaient de temps en temps, il en résulterait économie de peines et d'argent.

Le voyageur. — Dites-moi, je vous prie, quelle est votre opinion sur la vapeur?

Le cocher. — Mais, monsieur, c'est que les siècles et les pays dont j'ai lu ou entendu dire quelque chose ont montré pour certaine science une prédilection marquée. La physique et les mathématiques règnent aujourd'hui sans contrôle; et l'on peut dire que nous sommes entrés dans l'ère des machines.

Le voyageur. — Pensez-vous qu'on applique la vapeur aux voitures sur les routes ordinaires?

Le cocher. — Je ne le crois pas, monsieur; mais, comme je viens de le faire observer, nous sommes au début d'une ère nouvelle, qui doit malheureusement nous ruiner, nous autres cochers. Tel est le triomphe de l'intelligence sur la matière, qu'on ne peut dire où l'esprit humain s'arrêtera. La substitution des forces inanimées ou élémentaires, comme disent les savants, aux forces animales, est un des plus importants progrès qui se soient opérés dans les moyens de transport. Cette découverte sera toujours mise en usage sur les chemins de fer; mais je crois qu'elle n'est point applicable aux routes ordinaires.

Le voyageur. — Le cocher que nous venons de quitter était de cet avis, et donnait quelques raisons à l'appui de son opinion.

Le cocher. — Je prétends même, comme lui, que les roues n'auront jamais assez de prise sur la route; en d'autres termes, que la périphérie des roues ne pourra jamais trouver sur le sol un point d'appui solide. Et puis, en montant les côtes, si une locomotive peut à peine gravir un plan légèrement incliné, même sur un chemin de fer, comment y parviendra-t-elle sur une route, où le frottement est plus sensible? Mais si l'usage des voitures à vapeur devenait général, le plus grand mal qui en résulterait serait la destruction totale de nos routes, car on les défoncerait en les chargeant outre mesure. Il y a certainement de grandes préventions contre l'emploi des voitures à vapeur sur les routes, mais elles céderaient à l'expérience, si elles réussissaient, et ne persisteraient que chez ceux qui résistent à toute tentative pour quitter le sentier battu. Horace, vous le savez, monsieur, considérait la navigation comme une violation des lois de la nature, un défi impie à la volonté et au pouvoir de Dieu; une preuve de l'impiété des hommes, et... Je vous demande pardon, monsieur: avez-vous remarqué le cocher qui vient de passer auprès de nous sur la diligence de l'Aimant? Peut-être n'en avez-vous jamais vu d'aussi petit: cependant il y en a peu d'aussi bons sur le siége. Et, comme vous semblez

vous amuser de mon bavardage, je puis vous raconter une anecdote au sujet de cet homme.

Le voyageur. — J'ai remarqué que la plupart des cochers, surtout ceux des célérifères, ont la repartie vive, et la tournure de phrase épigrammatique. Sans un mot inutile, sans ambages, ils vont droit au but. M. Locke dit : « La clarté du langage consiste simplement dans l'emploi des mots ou termes propres en moins grand nombre que possible, pour exprimer nos idées ou pensées, quand nous voulons les transmettre de notre esprit à celui d'un autre. » Mais voyons votre anecdote.

Le cocher. — Certain lord, très-amateur de l'art de conduire, complimentait la personne dont je parlais d'être, quoique petite, si puissante sur le siége. « Milord, dit-il, ce que les autres font par force, je le fais par artifice. » Si ce gaillard savait sa propre langue, je présumerais qu'il sait aussi le grec, et qu'il a lu Homère. Cet auteur fait dire par Nestor à son fils que ses coursiers, dont le pas est ralenti par l'âge, vaincraient leurs rivaux à la course en chars, grâce à son habileté dans l'art de conduire ; Atride, vous le savez, n'aurait aucune chance en luttant avec lui :

L'art, et non pas la force, aura gagné le prix :

telle est la traduction littérale du texte grec.

Le voyageur. — Mais comment se fait-il, cocher, que vous citiez Horace et Homère ?

Le cocher. — Le fait est, monsieur, que j'étais destiné à l'état ecclésiastique, et que j'ai fait un degré à l'université d'Oxford ; mais n'étant nullement sûr de faire un bon prêtre, et persuadé, au contraire, que je deviendrais un excellent cocher, j'ai choisi la profession que vous me voyez. En outre, je n'aurais pas vu se renouveler pour moi le miracle des pains et des poissons, et, selon moi, un prêtre pauvre ne saurait avoir une influence utile. Il devrait pouvoir administrer à la plupart de ses ouailles le bien-être corporel comme le spirituel. Il est vrai que je suis descendu dans l'échelle sociale, mais comme dit un poëte :

La honte ni l'honneur ne dépendent du rang:
Jouez bien votre rôle; ainsi vous serez grand.

Le voyageur. — Peut-être est-ce, en définitive, pour votre avantage; et s'il y avait dans votre partie plus de gens bien élevés, la route en profiterait. Nous verrions moins d'accidents, les chevaux seraient moins maltraités, et des améliorations sensibles s'introduiraient dans le système des messageries. Maintenant, souffrez que je vous adresse quelques questions, auxquelles vos deux collègues auraient peut-être refusé de répondre. D'abord, quelles sont les principales causes des accidents ?

Le cocher. — On peut les classer ainsi : la négligence; l'imprudente manie d'aller vite en tournant et en descendant les côtes ; la rupture des essieux, qu'on peut attribuer, jusqu'à un certain point, à un chargement hors de proportion avec leur force. Il faudrait éprouver le fer des essieux au moyen de la presse hydraulique, en

le soumettant à une pression double de celle qu'il devra supporter. Il importe aussi d'éviter les pailles. Mais, tant que les cochers ignoreront le degré de vitesse que communique le mouvement, et l'effet de la gravitation d'une voiture chargée, il arrivera toujours des accidents aux tournants et sur les côtés. Si vous parliez à Joseph le Borgne des propriétés des corps qui tombent, il vous rirait au nez. Il se moquerait de vous, si vous lui disiez que la vitesse des corps qui tombent est en proportion de la durée de la chute; qu'ils reçoivent en un moment donné la même impulsion que dans le moment précédent; que leur vélocité, au bout de deux secondes, est double de celle qu'ils avaient à la fin de la première; et ainsi de suite. Joseph le Borgne prend ces axiomes pour des niaiseries, et cependant il ne descend pas une colline sans mettre ces vérités en pratique; lancé du sommet par des impulsions réitérées, il reconnaît la difficulté qu'ont les chevaux à retenir la voiture. Supposez que vous lui parliez alors de centre de gravité ou de force centrifuge, il ne sait ce que c'est, et pourtant, combien de fois, perdant le premier, sa voiture a-t-elle été sur le point de verser; combien de fois l'effet de la seconde, joint à la mauvaise position de la charge, a-t-il mis les voyageurs en péril? Une autre source de malheurs est la négligence dans le harnachement des chevaux; on sacrifie tout à l'élégance. On n'a pas besoin de rênes pour mener les chevaux de devant, mais, sans elles, le mors des chevaux de derrière se dérange. Dernièrement, sur la route d'Exeter, deux hommes ont péri, faute de rênes, et une douzaine des autres voyageurs ont été grièvement blessés. Je songe souvent à la distinction de Sénèque entre *tutus* et *securus ;* la première épithète signifie hors de danger, la seconde, exempt de la crainte du danger. Les voyageurs ne doivent avoir d'autres sujets d'alarmes que ceux qui sont naturellement inhérents à toutes les actions de la vie.

Le voyageur. — Je voudrais bien avoir votre opinion sur les effets de la vitesse, par rapport aux profits et pertes d'une entreprise de messageries.

Le cocher. — Les dépenses sont presque en raison directe de la célérité : plus on va vite, plus il faut de bons chevaux, et moins on les garde longtemps.

Le voyageur. — Quel est le maximum de la vitesse?

Le cocher. — Je ne vois rien de pareil à l'exploit de M. Sheward, qui, avec une voiture à quatre chevaux, a fait quinze milles (cinq lieues) en cinquante minutes.

Le voyageur. — On ne traite plus les chevaux, je crois, avec autant de barbarie que par le passé?

Le cocher. — Certainement; les cochers ne se font plus un mérite, comme Joseph le Borgne, d'employer le fouet à tort et à travers. Comme dit Shakespeare, « Il est excellent d'avoir la force d'un géant, mais il est tyrannique de s'en servir comme un géant. » C'est un noble sentiment : pour ma part, je hais ceux qui maltraitent les animaux, et je n'ai jamais oublié le beau passage du discours de lord Erskine en leur faveur : « Nous sommes trop disposés, disait Sa Seigneurie, à ne voir qu'une propriété dans les bêtes soumises à la domination humaine. Le pouvoir qui nous est accordé sur la classe inférieure du monde animal est déposé entre nos mains, sans nous être confié d'une manière absolue. L'animal sur lequel nous l'exerçons a des organes qui le rendent susceptible de plaisir et de peine. Il a la vue, l'ouïe, l'odorat,

le goût; il éprouve des sensations agréables ou pénibles : avec quels ménagements devons-nous donc user de l'autorité qui nous est donnée ! » Pour ma part, je voudrais qu'on pût inventer un pathomètre, pour déterminer le degré de souffrance des êtres créés ; nous serions envers eux plus compatissants que nous ne le sommes.

Le voyageur. — J'ai demandé au dernier cocher comment il savait quand un cheval faisait la besogne dont il était chargé ; il m'a dit qu'on le voyait à l'allure.

Le cocher. — Il a raison, monsieur ; on le voit à la tension du corps entier. Le principe vital de la force nous demeurera toujours inexplicable, mais c'est en le surexcitant, pour aller vite, et quand on monte, que les chevaux s'épuisent. On assure que la puissance nécessaire pour qu'un cheval de charge ou de trait gravisse une pente de trois pouces par verge est égale à un douzième de son poids.

Le voyageur. — Que pensez-vous des gentlemen qui conduisent, et de cette manie d'être cochers qui s'était emparée d'eux il y a quelques années ?

Le cocher. — Je crois, monsieur, qu'ils ont rendu un grand service à leur pays, quoique quelques-uns me rappellent ce jeune homme dont parle si élégamment Ovide dans ses *Métamorphoses*, Phaéton, qui voulut mener le char du soleil. Ils entreprennent parfois plus qu'ils ne peuvent faire ; mais, soyez-en sûr, monsieur, ni les routes, ni les voitures, ni les cochers, ni les maîtres de poste, ne seraient ce qu'ils sont, si jamais des gentlemen n'avaient pris en mains les rênes. On a vu des rois cochers aux plus belles époques, et l'histoire rapporte, je crois, qu'un consul romain menait lui-même son char dans les rues de Rome.

Le voyageur. — Vous voulez parler de Lateranus ; mais, pendant tout le temps de son consulat, il ne mena son char que la nuit.

Le cocher. — Les gentlemen anglais qui conduisent ne craignent pas de se montrer en plein jour ; ils ne cherchent point à passer inaperçus. Nous en rencontrerons un qui, comme jadis Camille, ne mène que des chevaux gris depuis quarante ans, et un autre qui préfère les chevaux rouans. Ce sont tous deux d'excellents cochers.

Le voyageur. — Je désirerais avoir votre opinion sur les qualités qui constituent un excellent cocher.

Le cocher. — Le cocher moderne, monsieur, doit généralement s'estimer d'après la vitesse de la voiture qu'il conduit. On ne saurait aller lentement, pour peu qu'on ait la moindre expérience du maniement des rênes ; mais pour aller vite, il faut être véritablement artiste, employer aussi à propos la langue que les mains, et pouvoir sauter de son siége avec l'équilibre d'un arlequin. On doit se garder de fermer les yeux, mais, comme un gabier à la grande hune, épier les grains et les rafales. Le cocher doit répondre avec politesse, mais le plus brièvement possible. Quelquefois pourtant nous nous laissons emporter à trop de brusquerie. Ainsi, l'autre jour, au premier relai après Londres, un voyageur mit la tête à la portière, et demanda s'il pouvait déjeuner. « Oui, monsieur, répondit le cocher, pourvu que vous mangiez pendant que je compterai jusqu'à vingt. » Vous n'avez pas idée des questions absurdes que nous adressent parfois les voyageurs. Figurez-vous qu'à mon avant-dernier voyage, une vieille femme désirait savoir si j'avais été à Brighton. « Oui,

madame. — Connaissez-vous un certain M. Jones. » Pour revenir aux qualités du cocher, une des principales est d'examiner si les chevaux sont convenablement attelés, car le proverbe dit avec raison : tâche bien commencée est à moitié terminée. Il doit éviter de galoper autant que possible, car lorsque les chevaux de devant galopent, leurs barres se dérangent sans cesse, et ils perdent beaucoup de leur puissance de traction par les angles qu'ils décrivent. Prenez toujours une colline à temps, c'est-à-dire, ne la montez et ne la descendez jamais vite. Usez du fouet le moins possible; ayez les yeux ouverts et la bouche fermée; gardez toujours votre côté, quand vous rencontrez d'autres voitures. Cependant,

La règle du chemin est très-paradoxale,
Et de la trouver telle on a certes le droit.
La droite est quelquefois une route fatale,
Mais en prenant à gauche on est sûr d'aller droit.

Le voyageur. — On a perdu l'habitude de parler aux chevaux du haut du siége.

Le cocher. — Il y a quarante ans, les cochers, comme autrefois Antiloque, se brisaient la voix par des roulades prolongées d'une espèce toute particulière; dans notre époque, nous ne nous permettons pas même de siffler : nous faisons claquer la langue deux ou trois fois, et cela suffit.

Le voyageur. — A propos des découvertes de notre époque, que pensez-vous de l'asphalte ?

Le cocher. — Ça ne vaut absolument rien, comme beaucoup d'autres inventions de l'époque.

Le voyageur. — Et du pavé en bois ?

Le cocher. — C'est un Irlandais qui l'a imaginé : de quoi entendrons-nous parler après cela ? On dit que ce genre de pavé dure éternellement, comme celui dont parle Addison :

Les nations, foulant le pavé des chemins,
Vont à Rome admirer la grandeur des Romains.

C'est encore une drogue qu'on veut nous faire avaler... mais nous voici au coin d'Hyde-Park, et nous sommes en avance de trois minutes et dix-sept secondes, au lieu d'être en retard de trois heures et demie, comme lorsqu'il y avait sur toute la route des gens comme Joseph le Borgne. J'espère, monsieur, que vous avez fait un voyage agréable, et que vous ne manquerez pas de recommander notre voiture.

Le voyageur. — Je suis surtout charmé de la dernière partie de mon voyage, et vous remercie mille fois des renseignements que vous m'avez fournis. J'ai oublié, en vous écoutant, la longueur de la route; Joseph le Borgne m'a amusé, mais je conviens que vous m'avez enseigné des choses que j'ignorais.

Le cocher. — N'en parlons plus, monsieur :

Ornari res ipsa negat, contenta doceri.

Je vous suis bien obligé, monsieur, et j'espère vous voir à votre retour en province.

LE GARDE.

De toutes les petites impositions levées sur le public anglais, une des plus onéreuses est le payement des services des gardes des malles-postes, d'autant plus que ces services sont absolument inutiles. Leurs fonctions mêmes exigent qu'ils ne s'occupent des voyageurs que pour leur ouvrir la portière, quand ils sont à portée de le faire; ils ne sont chargés que de surveiller et de délivrer les paquets de lettres. Ils ne toucheraient pas à un sac de nuit, encore moins à un porte-manteau, et néanmoins le cri de : «N'oubliez pas le garde, s'il vous plaît, monsieur,» est aussi familier que le bruit des roues aux voyageurs que le garde de malle-poste accompagne. Mais, n'est-ce point pour leur sûreté personnelle qu'il porte un mousqueton et des pistolets? En aucune façon : il n'a rien à démêler avec eux. Il n'est là que pour défendre les paquets et sa propre vie; et c'est une rude vie que la sienne sur certaines routes, en certaines saisons de l'année, par exemple, lorsque le thermomètre est à zéro, et que l'intérieur est vide.

Ne soyons pas trop sévères pour le garde : il gagne son pain à la sueur de son front; il est parfaitement digne de confiance, et mérite l'estime générale par la ponctualité avec laquelle il remplit ses devoirs. Le temps s'écoule pour lui sans plaisirs; il n'a personne à qui causer; pas une jeune fille à laquelle il puisse conter des douceurs; pas de chevaux pour occuper son attention; rien enfin qui soit capable de le distraire. Il ne doit songer qu'au bureau dans lequel il a des paquets à déposer, et d'autres à prendre. Il peut s'abandonner à des méditations sur sa vie passée, sur les désagréments de sa position présente, sur la perspective d'être tué quelque nuit par des chevaux fringants, et de laisser sa femme veuve, et ses enfants sans appui. Mais qu'il meure ou non, l'essentiel est d'arriver à temps : le temps est tout aux yeux de la poste; il ne faut être ni en avance, ni en retard, mais se trouver au bureau à l'heure précise. Ne l'interrogez pas, on l'attend à la poste à six heures moins treize minutes, et il n'en a plus que trois pour s'y rendre. Comparée au temps, l'éternité n'est pour lui qu'une bagatelle, et il y pense à peine une fois sur vingt pendant ses voyages.

Le garde de la malle court d'autres risques que celui d'être entraîné par ses chevaux. Souvent il s'expose en voulant porter ses paquets à leur destination, quand les pluies ou la neige ont rendu les routes impraticables. Il y a quelques années, un garde fut emporté par un torrent, sur la route de Chester, et un autre enseveli dans des tourbillons de neige. Il y a vingt ans, quatorze malles-postes irlandaises étaient arrêtées à Corwen, sur la route d'Holyhead, et tous les paquets accumulés formaient juste la charge d'une voiture. Le garde résolut de s'ouvrir un passage à travers la neige, avec l'aide de pionniers. Il fit quelques lieues avec la voiture sur laquelle on avait entassé les paquets; mais arrivé à un relai, il faillit être obligé de renoncer à

son entreprise : on lui refusa des chevaux, et on ferma la porte des écuries. L'intrépide garde, prenant d'une main sa boîte de pistolets, et de l'autre son mousqueton, menaça de tuer ceux qui lui opposeraient de la résistance, tira les chevaux de l'écurie, et poursuivit sa nuit. Il fut récompensé par l'administration des postes, et certes, il le méritait bien.

Le garde de la malle est toujours civil et respectueux, et propre de sa personne, du moins au moment du départ; ses bottes sont cirées, et son chapeau brossé avec soin. Son cor diffère de celui des gardes de messageries; et, chose étrange, le son en est d'une douceur soporifique, assez en harmonie avec le silence de la nuit. Il serait à souhaiter qu'il fût toujours alerte comme il l'est quelquefois, afin de monter et de descendre lestement, et d'enrayer sans trop de retard.

Il y avait un garde qui non-seulement enrayait pendant que la voiture marchait, mais encore, aidé d'une grande force corporelle, ôtait le sabot en reculant la roue, sans s'arrêter; mais hélas! il le fit une fois de trop! le sabot le frappa à la tête, et le tua sur la place.

Sauf quelques exceptions, les gardes des malles-postes n'ont plus besoin d'être experts dans l'art d'enrayer, ils n'ont qu'à rester perchés sur le haut de leurs wagons, car la plupart voyagent sur ce qu'ils appellent ces *satanés chemins de fer;* au lieu d'avoir à redouter des chevaux trop enclins à prendre le mors aux dents, ils ont à craindre de sauter, ou d'être grillés vifs dans leurs voitures, cas dont on a déjà deux exemples.

Les gardes de messageries sont d'un ordre inférieur aux gardes des malles. Une grande force musculaire leur est indispensable pour soulever les bagages pesants, et ils ont besoin de toute la vigueur humaine pour supporter la fatigue. Figurez-vous quelle doit être celle d'un garde qui va de Londres à Exeter, fait cent quatre-vingts milles sans prendre un seul instant de repos, et revient par la voiture du surlendemain, après une seule nuit de sommeil.

Les gardes ont un penchant à parier dans les courses de chevaux. Plusieurs ont été fameux par leur passion pour les combats de coqs, mais ils ne peuvent plus la satisfaire: aujourd'hui, les passe-temps réprouvés par la morale sont le privilége des riches et des grands seigneurs.

NIMROD.



LE POLICEMAN. [1]





OMME ces pages sont destinées à trouver des lecteurs dans toutes les classes de la société, depuis les plus élevées jusqu'aux plus obscures, il importe d'envisager le *policeman* sous tous les points de vue dans lesquels il est susceptible d'être considéré; car les idées qu'on a de lui varient suivant les personnes, et il n'y a pas de raison pour que nous imposions à tous notre opinion personnelle.

Il est des faits relatifs au policeman sur lesquels tout le monde est d'accord, ainsi :

Qu'il porte un chapeau de toile cirée, et, dans les temps de pluie, un manteau de même matière;

Qu'il porte ce manteau roulé et suspendu à son côté, quand il ne s'en sert point, et qu'au besoin il le met par-dessus une grosse redingote;

Que son costume officiel ordinaire est une espèce d'uniforme bleu;

Qu'une ceinture de cuir lui entoure la taille;

[1] Les *policemen* font un service analogue à celui des sergents de ville parisiens, avec cette différence qu'ils sont généralement estimés, et que la foule est disposée à les secourir en toute occasion.

(*N. du T.*)

Qu'un morceau de lisière rayée à la manche de son habit fait connaître quand il est de service;

Que son collet est disposé de manière à braver la main de ceux qu'il est quelquefois chargé d'appréhender à la partie correspondante de leur vêtement;

Enfin, que son maintien un peu militaire, la couleur brune de sa redingote, et peut-être son adresse à empoigner, l'ont fait comparer par des envieux au homard non cuit.

Nous ne signalerions pas ici ces particularités, si cet ouvrage n'était, sous certains rapports, un livre d'histoire naturelle, et si elles n'étaient pas intéressantes au même degré que les mouchetures d'un œuf de moineau, ou les nuances de la queue d'un chat. Entrons maintenant dans de plus amples détails.

En premier lieu, le policeman peut être envisagé comme un parfait modèle de symétrie. Sa personne présente ces belles proportions idéales que les habiles artistes en costumes étalent à la porte de leur établissement, et tout l'art des tailleurs semble avoir été épuisé dans la confection de son uniforme. Ses tempes sont garnies d'une touffe de cheveux noirs, courts et frisés; ses favoris, remarquables par leurs dimensions, font ressortir, par leur couleur foncée, le rouge coloris de ses joues; le col de sa chemise est blanc et fortement empesé; sa culotte dessine ses formes; son port est droit et noble, et son attitude favorite est la seconde position.

Telles sont ses qualités physiques. Quant à son caractère, l'humanité et le courage en sont la base: la preuve qu'il possède la première de ces vertus, c'est le tressaillement d'horreur qui le saisit à la vue d'un spectacle de sang et de crime; l'existence de la seconde en son cœur nous est suffisamment démontrée par la vitesse avec laquelle, brandissant son bâton [1], il s'élance sur l'assassin, dont il brave le poignard.

Tel est le côté poétique du policeman, le beau idéal du jeune agent de police, tel que se le représente Marie, la femme de chambre. Cette jeune fille éprouve autant d'intérêt et d'admiration pour la division A [2], que sa jeune maîtresse pour les gardes du corps.

Si la description ci-dessus n'est pas conforme aux idées de quelques-uns de nos lecteurs, nous les prions respectueusement de lire le récit complet, authentique, et magnifiquement illustré, du dernier assassinat horrible, atroce et barbare: on peut se le procurer pour la bagatelle d'un penny.

D'un autre côté, le policeman peut être stigmatisé comme une monstruosité morale et physique.

Aux yeux de certaines gens, c'est un géant de mauvaise tournure, au regard affreux, au nez crochu, aux favoris énormes et buissonneux. Partout où il va, il porte avec

[1] Ce bâton est plombé et sert de défense aux policemen, qui ne portent point d'épée.

(*N. du T.*)

[2] Les policemen sont enrégimentés, et répartis en différentes divisions, indiquées par des lettres qu'ils portent sur le collet de leur habit.

(*N. du T.*)

lui un bâton avec lequel il bat, meurtrit et renverse d'inoffensives marchandes de pommes, des enfants sans défense, des mendiants estropiés, comme s'il jugeait nécessaire de mettre tout le monde *hors de combat* [1] avant de s'en rendre maître, et comme s'il était indispensable d'être sans connaissance pour être admis dans le *station-house* [2]. Il se déclare ainsi l'ennemi général, et il est de notre devoir de le signaler à l'indignation de ses concitoyens, vu qu'il est particulièrement funeste aux TÊTES DES ANGLAIS [3].

Tel est le tableau du policeman, tracé dans certaines combinaisons de l'art et de la littérature, qui circulent toutes les semaines, à bas prix, dans une nombreuse classe des sujets de Sa Majesté, celle des travailleurs, dont le policeman est l'antagoniste naturel, et que blessent tous ses actes, d'autant plus qu'il les gêne constamment dans l'exercice de leur profession [4].

Le policeman est indispensable au bien-être de l'État. Lui seul maintient la populace turbulente et sanguinaire, qui, sans lui, se ruerait sur les classes supérieures, les dépouillerait de leurs biens, renverserait l'Église, détruirait le gouvernement, et détrônerait la reine.

Tel est l'avis de certains politiques. Mais d'autres regardent le policeman comme le satellite d'une aristocratie tyrannique, comme un instrument de despotisme, destiné à abréger les amusements du peuple [5]. Ses fonctions sont une insulte à la moralité sans tache des masses, et son existence même est incompatible avec les droits des Anglais.

Pour notre part, nous n'avons jamais été appréhendé au corps, car, dans cette heureuse contrée, on ne punit pas aussi expéditivement la libre expression d'une opinion, à moins que ceux qui l'émettent ne soient ivres et tapageurs. Nous n'avons donc aucun éloignement pour le policeman. Dans ce que nous avons à dire de lui, nous ne dissimulerons point ses défauts, mais nous ne chercherons pas à les grossir. Quelques-unes des particularités qui le concernent peuvent provoquer notre rire, mais il y en a peu qui soient capables d'exciter notre bile.

Quoi de plus drôle, par exemple, que ses mains et ses pieds, surtout quand on

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Les *stat ion-houses* (maisons de station) sont des espèces de corps de garde où se tiennent les policemen, seuls gardiens de la sûreté publique à Londres; les priviléges de la cité s'opposent à l'intervention de la force armée dans la police de la capitale.
(*N. du T.*)

[3] On sait que l'ouvrage que nous traduisons est intitulé *Heads of the people* (têtes du peuple ou des gens).
(*N. du T.*)

[4] L'auteur signale ici les petits journaux hebdomadaires.
(*N. du T.*)

[5] Le policeman veille à l'exécution des lois sur les tavernes et les bals publics.
(*N. du T.*)

les voit, non au repos, mais en état d'action ! Ces parties de sa personne, si elles se distinguent par leur grosseur et leur épaisseur, présentent un aspect grotesque, même lorsqu'il les tient tranquilles; mais, dès qu'il commence à s'en servir, leurs qualités caractéristiques deviennent plus saillantes, et l'on comprend plus facilement ce qu'elles ont de comique. Il n'est pas nécessaire, pour éveiller notre hilarité, qu'il fasse de violents efforts de mains et de pieds : il suffit qu'il marche droit, les coudes rapprochés du corps, les doigts roides et séparés les uns des autres, comme ceux que les jeunes caricaturistes dessinent à la craie sur les portes.

Cette manière de marcher déploie dans tout leur désavantage les membres ci-dessus énoncés; les mains munies de gants blancs de Berlin, qui en augmentent l'épaisseur apparente, les jambes serrées dans un pantalon ordinairement de quelques pouces trop court, et terminées par des bottes qui ressemblent à une bizarrerie de la nature: les talons sont proéminents, et singulièrement développés, et l'on dirait que l'habitude a fortifié la cheville, sans toucher au reste du pied.

Une autre étrangeté du policeman est l'apparente longueur de son corps, provenant de la longueur véritable de son habit, qui descend ordinairement au niveau de ses hanches. Une rangée de boutons de cuivre commence au menton de l'agent officiel, et suit les contours de sa poitrine.

Somme toute, le policeman a une figure risible; et, fût-elle dessinée par le daguerréotype même, et, par conséquent, sans la moindre exagération, on pourrait assurément l'appeler une caricature.

Néanmoins, quoiqu'on puisse faire du policeman l'objet de quelques plaisanteries, il n'y a point de motifs pour le maudire et le détester. Il y a des gens qui le blâment en toutes occasions, comme s'il y avait dans ses fonctions quelque chose d'essentiellement odieux. En admettant que ses détracteurs soient honnêtes, on ne comprend pas pourquoi ils ont tant d'aversion pour le policeman. Leurs invectives rendent leur probité excessivement suspecte, et ceux qui les entendent déblatérer ne manqueront pas de jugement en serrant aussitôt leur argent, car, pour haïr ainsi le policeman, il faut avoir sujet de le craindre [1]. Ces critiques nous disent que la société n'a pas besoin d'être maintenue par des constables;

Qu'on peut être moral sans y être contraint;

Que penser autrement, c'est avoir de la nature humaine une opinion avilissante, etc. etc.

Ceux qui prennent la peine d'observer s'apercevront que les personnes les plus indignées des précautions qu'on emploie contre la friponnerie sont précisément celles qui les justifient par leur conduite. Un honnête homme s'inquiète peu d'être pris pour un fripon, dans la foule, par ceux qui ne le connaissent pas; il sait qu'on ne tardera pas à lui rendre justice: mais le coquin, désespérant de démontrer sa mora-

[1] Ces attaques contre les ennemis des policemen peuvent sembler exagérées; mais il faut se rappeler que la police anglaise est estimable et estimée.

(*N. du T.*)

tité, cherche au moins à la faire passer pour certaine. Cette maxime de la loi, que tout fripon est réputé honnête homme jusqu'à preuve du contraire, est soutenue principalement par ceux qui en profitent.

Le policeman, dans ses courses à travers les rues, est pénétré de l'idée que tous ceux qu'il rencontre sont des voleurs; et Aristide lui-même, s'il sortait de la tombe, courrait risque d'être soupçonné de faire partie du *swell mob* [1]; mais peu lui importerait, puisque ce même soupçon, basé sur une méfiance générale, le garantirait des mains spoliatrices.

N'oublions pas que l'agent de police dont il est ici question est le policeman anglais, et que sa tâche est d'avoir l'œil sur les escrocs et les vagabonds, de maintenir l'ordre et la décence, d'empêcher les rixes, les vols et les violences. Ce n'est pas, comme en d'autres contrées, un espion politique, occupé du matin au soir à suivre les mouvements de quelque patriote, qui, adoptant pour signe de ralliement un ruban qu'il porte à sa boutonnière, est supposé affilié à une conspiration contre le souverain. Nous n'avons pas à craindre, en rentrant après le coucher du soleil, d'être assassinés dans la rue, parce que la police, à la recherche des complots, n'a pas le temps de s'amuser à protéger les personnes et les biens. Mais, qu'on descende Regent-Street ou Leicester-Square, et que l'on compte le nombre d'individus à longues moustaches, à l'air féroce, aux habits en désordre, que la présence du policeman va glacer d'effroi; qu'on visite les environs de Saint-Gilles ou de Saffron-Hill, et qu'on songe à la sécurité personnelle dont nous jouissons, grâce à l'efficacité de notre police.

Le policeman est éminemment utile; il serait à désirer qu'on pût se passer de lui, mais ce ne serait possible que dans le cas où l'Angleterre deviendrait l'Utopie [2].

Toutefois, ne nous attribuez pas l'intention de représenter le policeman comme immaculé : on peut diriger contre lui des accusations assez graves, mais heureusement peu nombreuses.

Tout véritable Anglais doit avoir de l'affection, du respect, de l'estime, nous dirons même une certaine vénération pour les amusements nationaux consacrés par le temps. Il ne désirerait peut-être pas voir revivre les combats d'ours, de taureaux, et de coqs; cependant, en y renonçant, il sent qu'il sacrifie une passion noble et ardente à des idées plus nobles et plus élevées. Mais quand, avec d'autres sujets de Sa Majesté, il s'arrête à contempler un inoffensif pari de boxe entre deux polissons qui ont adopté cette manière de vider leur différend, l'intervention de la police a quelque chose de choquant, lorsque les combattants ne gênent point la circulation.

[1] *Swell*, gonfler, et *mob*, foule. Ces deux mots désignent les rassemblements de filous qui cherchent à réunir plusieurs personnes sur un même point, pour se glisser dans les groupes, et voler à la faveur de la confusion.

(*N. du T.*)

[2] République imaginaire, créée par le chancelier Thomas Morus, dans un ouvrage imprimé après sa mort, à Oxford, en 1683, in-8°.

(*N. du T.*)

Comme le ressentiment qui ne peut éclater grossit silencieusement dans l'âme, celui qui arrête le poing du boxeur peut un jour être appelé à s'emparer de l'assassin.

Cependant c'est une question sur laquelle on est peu d'accord : ne l'approfondissons donc pas. Mais nous en aborderons une sur laquelle il ne saurait y avoir qu'unanimité parfaite parmi ceux qui ont des yeux, des oreilles, des cœurs, des sentiments patriotiques, et la faculté de rire.

Nous pensons que nos sensibles lecteurs des deux sexes sont amateurs de Punch [1]; nous disons des deux sexes, pour prévenir une équivoque, car il est à croire que les femmes ne sauraient avoir de goût que pour une espèce de punch. Nous disons sensibles, et non pas simples, car cette dernière épithète, employée pour indiquer la nullité, nous paraît applicable à ceux qui n'apprécient pas le mérite de notre drame favori.

Nous nous promenions l'autre jour, accompagné d'un ami, dans une des rues les plus fréquentées de la Cité, quand le son bien connu du tambour, de la flûte à sept tuyaux, et de la *pratique,* nous invita à nous engager dans une rue écartée, pour assister au spectacle dont cette musique était l'ouverture.

Le théâtre avait été élevé avec soin près du trottoir, et les spectateurs s'étaient arrangés de manière à ne pas embarrasser la voie publique, et à se garantir du peu de voitures qui circulaient, car l'heure de la promenade était passée pour les gens à la mode. Chacun de nous donna sa faible rétribution pour encourager les directeurs du spectacle, qui, sans l'annoncer, suivent toujours le principe *On ne rendra point l'argent;* ce dont nous fîmes la cruelle épreuve!

Nous étions placés à quelque distance pour voir la représentation. Polichinelle parut, salua, s'informa de la santé de l'auditoire, chanta, dansa, et commença ses amusants dialogues. Il venait de renverser le constable, qui veut l'arrêter pour meurtre de sa femme et de son enfant, et, échauffé par la victoire, il entonnait l'air d'Alice Gray, quand il fut mal à propos interrompu par un agent à l'habit bleu, aux boutons de cuivre, aux poings volumineux, aux pieds lourds, au chapeau de cuir, au cœur de rocher. Ce policeman ordonna sans pitié à Polichinelle et à ses patrons de s'éloigner. Croira-t-on qu'un salut du héros ne put le désarmer? Croira-t-on que le fier Polichinelle, l'intrépide, le victorieux, le contempteur des lois, le pourfendeur de ses satellites, se soit inutilement abaissé à une révérence? En imitant un personnage avec lequel il a beaucoup d'analogie par ses actes et sa personne, un personnage immortalisé par le plus grand des poëtes [2], il aurait pu s'écrier :

Un constable jamais ne m'a vu le prier;
Et mes genoux jamais n'ont appris à plier.
Mais, puisque la faveur doit me sauver la vie,
Vois, mon genou se courbe, et mon cœur s'humilie.

[1] Nom anglais de Polichinelle, qui fournit à l'auteur un assez mauvais jeu de mots. (N. du T.)

[2] Shakespeare, dans la tragédie historique de *Richard III* (N. du T.)

Mais, quel qu'ait été le succès de l'abaissement de Richard III, celui de Polichinelle, quoique réitéré, était destiné à être infructueux.

Le policeman. — Allons, tout cela est inutile; vous savez que vous êtes en contravention.

Polichinelle. — Oh! mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu! voilà une jolie position!

Le policeman. — Allons, finissez; fussiez-vous Momus ou Grimaldi [1], il faudrait décamper.

Le directeur (*soulevant le rideau vert du théâtre*). — Mais, monsieur, nous ne faisons pas de mal; pourquoi donc voulez-vous nous renvoyer?

Le policeman. — Ce n'est pas ma faute. Allons, détalez, ou je vous y contraindrai.

Le directeur. — Eh bien! c'est pénible! assurément. Le directeur du théâtre de Polichinelle ne trouve pas d'encouragement tous les jours, et vous pourriez mieux faire que d'empêcher un homme de gagner honnêtement son pain, sans compter que vous frustrez l'attente du public.

Le policeman. — Pas de bavardage, monsieur, je vous prie. Allons, partez, ou je vais vous aider.

La foule. — C'est affreux! A bas! à bas! (*Cris d'indignation.*)

Les infortunés successeurs de Thespis furent obligés de s'éloigner. Nous mêlâmes nos murmures à ceux des assistants, et si nous avons jamais été tenté de résister à l'autorité établie, ce fut très-certainement dans ce moment. Qu'on examine toutes les causes de sédition et d'insurrection, et on en trouvera peu de plus raisonnables qu'un noble zèle pour la dignité outragée de Polichinelle.

Pour tous les banquistes, musiciens ambulants, saltimbanques, montreurs de curiosités, le policeman est un personnage aussi important que le lord chambellan pour les directeurs de théâtres. On a fait récemment contre ce dernier une sage motion dans la chambre des communes; il faut espérer qu'un député patriote élèvera la voix en faveur du faible, et dénoncera des abus de pouvoir du genre de celui dont nous nous plaignons.

Le policeman est aussi un objet de terreur pour les enfants, non-seulement pour les jeunes larrons qui débutent dans la carrière, mais encore pour ceux qui jouent aux billes ou à saute-mouton. Il est plaisant de voir avec quelle rapidité ils s'esquivent, en entendant le policeman crier :

« Allons, jeunes gens! »

On est souvent averti de l'approche d'un policeman en voyant une demi-douzaine de bambins tourner un coin de rue, et vous éclabousser en passant; pareils à ces volées d'oiseaux qui, en tournoyant autour d'une haie, vous signalent la présence d'un épervier. Ceux-ci suivraient en l'agaçant une buse ou un hibou; ceux-là hue-

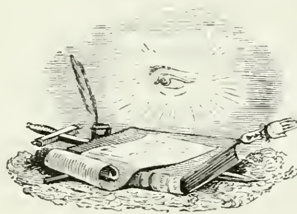
[1] Célèbre *clown* dont les mémoires ont été publiés par Charles Dickens, en deux volumes post. in-8°, avec portraits et illustrations; chez Bentley, New-Burlington-Street, à Londres. (*N. du T.*)

raient un bedeau gros et gras. Mais on ne plaisante pas avec le policeman, et quels que soient les sentiments qu'on exprime en son absence, son aspect inspire toujours aux enfants de la vénération et de la terreur : ils ne lui refusent jamais le titre de *sir*.

Nous ignorons les idées que nos divers lecteurs se forment de la justice : aussi dirons-nous, sans aucune espèce de commentaire, que le policeman établit une distinction importante, en cas de conduite irrégulière et de tapage, entre ceux qui sont bien mis et les gens déguenillés. L'un d'eux, enrôlé depuis peu, conduisit au poste quelques jeunes gentlemen avinés et déguisés, parce que, en dépit de ses avertissements, ils persistaient à chanter la nuit dans les rues. Cette méprise lui valut des réprimandes de la part de son inspecteur, auquel les prisonniers étaient connus ; et, si nous avons bonne mémoire, il ne prit point sa part de la bière que burent ensemble ses collègues et les chanteurs captifs, avant de se séparer.

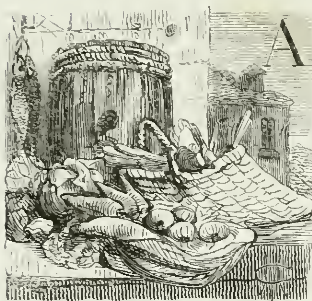
Notre intention étant de terminer cet article par une dissertation sur l'utilité de la police métropolitaine, par rapport à l'enlèvement des marteaux de portes, nous aurions pu mettre brièvement en relief la nature et les résultats de ce divertissement. Nous avions aussi une histoire intéressante à raconter sur l'efficacité de la police rurale : nous aurions dit comment, dans une ville située à cent milles environ de Winchester, un gentleman fut conduit le matin devant les autorités civiles, et condamné à cinq shillings d'amende, pour avoir osé, la nuit, dans un état d'excitation alcoolique, proférer une malédiction contre un agent qui était aux aguets sur son passage. Mais l'espace nous manque ; nous n'ajouterons pas malheureusement, car, si nous n'abrégions point par nécessité, nous ennuierions peut-être par des développements inopportuns.

Paul Prendergast.





LE TISSERAND DE SPITALFIELDS.[1]



Appelez-vous cet homme un Anglais?

Telle est l'exclamation que nous croyons entendre sortir de la bouche de quelque lecteur compatissant, en contemplant le triste portrait placé en regard de cet article.

Il faut reconnaître que le tisserand de Spitalfields n'est qu'un triste représentant de la nation anglaise. L'honnête métayer, à la démarche hardie, aux larges et solides épaules, aux muscles saillants et développés, à l'œil vif, à la physionomie mâle et basanée, peut nier sans doute les prétentions d'un être aussi chétif aux honneurs, droits et priviléges d'un Anglais. Le char de la cupidité commerciale a broyé sous ses roues le pauvre tisserand; la retraite et un travail insalubre ont abâtardi ses formes. Ses muscles ont dépéri faute d'exercice, et n'ont guère plus de force que ceux d'un enfant. Depuis qu'il a quitté le berceau, la brise salutaire n'a jamais rafraîchi ses traits pâles et amaigris. Il a lu quelque part des commentaires admiratifs sur les ruisseaux qui murmurent, sur les oiseaux qui gazouillent, et il s'étonne qu'on ne fasse point mention de la seule musique qu'il entende, celle de la navette. Il a de vagues idées sur la moisson, et il murmure de la lésinerie des maîtres tisserands,

[1] Faubourg de Londres.



LE TISSERAND DE SPITALFIEDS.

qui ne donnent jamais à leurs ouvriers le moindre verre d'eau-de-vie, quand ceux-ci apportent à la maison le fruit de leur travail. Il chasse de son esprit la pensée de la liberté, comme le rêve d'un enthousiaste ou l'hallucination de la paresse, comme une pensée indigne de l'attention d'un honnête et intelligent travailleur.

Le tisserand de Spitalfields occupe une petite habitation qui, quoique nouvellement bâtie, a comme lui tous les signes extérieurs d'une décadence prématurée. Son atelier est une longue pièce, éclairée aux deux bouts par des croisées à châssis de plomb. Les carreaux qui manquent sont remplacés par du papier ou des vieux chiffons. Il y a deux métiers dans la chambre : devant l'un est assis le père, exténué et malingre, la tête couverte d'un méchant bonnet de nuit, les bras revêtus de manches grises; à l'autre métier travaille un enfant maladif, d'une dizaine d'années. Il porte une chemise de calicot, un pantalon de peau, retenu par des bretelles de lisière. Dans un coin est une courte-pointe rayée et une couverture de laine: c'est là que se couche l'enfant après un souper frugal, qui consiste en une mince tranche de pain et un oignon cru. Les murs sombres et crépis sont ornés d'une horloge hollandaise et d'un almanach dont les hiéroglyphes sont l'ouvrage de quelque artiste inexpérimenté. Sur le plancher sont confusément épars un vieux carton, une poupée de bois cruellement mutilée, une lampe d'étain fêlée, et de gros ciseaux appelés forces.

Pendant seize heures de suite le tisserand met en mouvement la marche avec les pieds, et la navette avec les mains. Il ne regarde point ce travail comme excessivement dur; il faut qu'il tisse par jour une certaine quantité de soie pour se procurer une certaine quantité de nourriture, que ses enfants vont chercher chez le boulanger.

Dans les occasions extraordinaires, par exemple, quand sa femme malade est soignée par le docteur, le tisserand travaille une ou deux heures de plus. Si la mort est chez lui, le dimanche cesse d'être pour lui un jour de repos. Quand sa petite fille revient de l'école du dimanche [1], il est encore à son métier. Elle s'assied au coin de la cheminée, sur un tabouret, et se met à lire à haute voix le pieux traité que l'instituteur lui a donné pour servir à l'édification de ses parents.

«Jetez cela au feu!» s'écrie le père d'une voix irritée.

A ces mots, la petite fille sent battre son cœur, et elle hésite à obéir, ne sachant quelle intention a dicté l'ordre de son père.

Le tisserand de Spitalfields est un exemple de ce fait, que le nombre des enfants est presque en raison directe de la pauvreté. La nature et la fortune ressemblent à deux sœurs bienveillantes: celle-ci dispense ses largesses aux patriciens; celle-là distribue ses dons aux travailleurs, aux prolétaires malheureux, parmi lesquels il faut comprendre les ecclésiastiques dont les bénéfices n'excèdent pas cinquante livres par an.

Le tisserand de Spitalfields a généralement une famille égale en nombre aux Muses et aux Grâces réunies. Dans toutes les rues de ce district populeux, on voit

[1] Établissement gratuit pour les enfants d'ouvriers.

(*N. du T.*)

des bandes de petits gueux à demi vêtus, encombrant les allées, gambadant dans les ruisseaux, ou dévorant avec une effrayante rapidité de monstrueuses tartines de pain et de mélasse.

Tous les quinze mois, le tisserand de Spitalfields réunit et régale ses parents et connaissances, pour célébrer le baptême du dernier être qu'il a créé à son image. Il reçoit alors ses ascendants et collatéraux à tous les degrés :

Son frère, la femme et la famille de son frère;

Sa sœur, veuve, avec ses enfants;

Le frère et les enfants de sa femme;

Son beau-père et sa belle-mère;

Son grand-père, vieillard décrépit, en habit au collet et aux revers écarlates, qui a obtenu, sur parole, la permission de quitter l'asile paroissial destiné aux incurables.

Puis, viennent les Smiths et leurs enfants;

Les Browns et leurs enfants;

Les Jones et leurs enfants;

Une demi-douzaine de visiteurs accidentels;

Enfin, des neveux, des nièces, et autres jeunes gens qui font bande à part, et égayent l'assemblée par leurs saillies.

Pâques et la Pentecôte sont des jours de lettres rouges pour le tisserand de Spitalfields [1], ou du moins pour le jeune et beau tisserand qui courtise Rébecca Tidy, ouvrière en dentelles. Dans les temps consacrés au plaisir, il se pare de ses meilleurs habits, qui ont assez de caractère pour valoir la peine d'être décrits. Son frac bleu est très-court par-devant, et garni de pans d'une prodigieuse longueur. Son pantalon est orné, de chaque côté, de deux ganses parallèles, et ses souliers-bottes sont assujettis au moyen de boucles et de sous-pieds. Sa cravate de couleur est nouée avec une négligence étudiée. Ses cheveux sont d'un blond fade, arrondis en deux boucles d'ordre corinthien, et surmontés d'un chapeau de soie évasé. Cette coiffure est assez large pour tenir lieu de porte-manteau et de sac de voyage, et dans ses excursions il trouve moyen d'y mettre les socques de Rébecca.

Le tisserand de Spitalfields a des idées de galanterie tout à fait particulières et originales. Il fera plusieurs milles avec sa bien-aimée à son bras, les mains tranquillement placées dans ses poches. Parfois, vous le verrez muni d'une pipe de terre, et fumant pour charmer les ennuis de la route. Il fréquente volontiers un jardin du faubourg, appelé Clay-Hall, célèbre par son moulin.

Comme peuvent le faire supposer ses occupations sédentaires, le tisserand est d'un tempérament plutôt rêveur que turbulent. La félicité champêtre qu'il ambitionne est celle d'être assis dans un cabaret, d'exhaler en paix les fumées du tabac, d'avaler d'abondantes gorgées de bière, et d'éplucher des crevettes.

Par une prédilection héréditaire, le tisserand de Spitalfields est amateur de pigeons.

[1] Dans les almanachs anglais les dimanches et jours de fêtes sont indiqués en lettres rouges. (*N. du T.*)

Quels que soient ses privations et le nombre de ses enfants, il faut qu'il ait sur le toit de son domicile une cage à pigeons. Il s'y installe deux fois par jour, à dîner et le soir, pendant dix minutes, et met en jeu les talents de ses volées de pigeons de toute espèce, pigeons pattus, bisets, culbutants, hirondelles, dragons et jacobins. Il frappe avec une longue canne sur les planches, et toute la couvée s'envole, et décrit en l'air des cercles concentriques. Il met deux doigts entre ses dents, fait entendre un sifflement aigu, et tous, pigeons pattus, bisets, culbutants, hirondelles, dragons et jacobins, retournent immédiatement à leur habitation légitime. Parfois un individu, récemment enrôlé dans le régiment, se montre enclin à la désertion, quitte son *corps* [1], s'établit, avec une impudence irritante, sur le faîte d'un mur voisin, et affecte les allures d'un citoyen qui vient de secouer le joug de la tyrannie. Le tisserand siffle de toute la force de ses poumons, mais en vain; il donne un nouveau coup de sa baguette magique, et lâche tout son troupeau ailé pour ramener, s'il est possible, l'oiseau rebelle. Cette manœuvre ne réussit pas : le petit vagabond a résolu d'entreprendre un voyage de découvertes, et, tournant le dos à son maître indigné, il entre tranquillement dans une mansarde éloignée. Prompt comme la pensée, le tisserand, réprimant à peine sa colère, descend de son pigeonnier, court à la maison où s'est établi le fugitif, et en sollicite avec instances la restitution. Le propriétaire, qui est aussi amateur de pigeons, jure qu'il n'a en sa possession aucun volatile semblable à celui qu'on réclame, si ce n'est ceux qu'il a payés de ses propres deniers. Le tisserand demande à faire une visite domiciliaire; on lui en refuse le droit: de gros mots sont échangés, une lutte s'engage, et les deux parties finissent par être conduits au poste, le nez et les yeux teints de sang et meurtris.

Le tisserand de Spitalfields aime passionnément l'harmonie. Tous les lundis soir, il assiste à un concert, au club de Cheshire-Cheese [2], réunion à laquelle préside la plus entière liberté. Son goût en fait de chant, comme en toute autre chose, est excentrique : ni Bailey, ni Barnett [3] n'ont aucun mérite à ses yeux. Ses mélodies favorites, celles qu'il appelle sentimentales, ont pour sujet des naufrages et des désastres en mer :

La frégate cinglait, mollement balancée;
Les matelots rêvaient le port et le repos,
Et, pressés d'achever leur longue traversée,
Égayaient leur travail par de joyeux propos.

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[2] Du fromage de Chester.
(*N. du T.*)

[3] Célèbres chanteurs anglais.
(*N. du T.*)

L'air était frais et pur; dans les ténèbres bleues,
La lune arrondissait son croissant argenté:
Braves marins, courage! encore quelques lieues,
Et vous jetterez l'ancre au port tant souhaité!

Soudain le vent changea; les ombres s'épaissirent;
Le gouvernail frémit aux mains des timoniers;
L'Océan se gonfla; les vagues qui grossirent
De leurs sommets aigus touchèrent les huniers.
Dans la nef, qu'ébranlait la bourrasque en furie,
D'angoisse et de terreur tous les cœurs étaient pleins :
O John, reverras-tu ta maîtresse chérie!
Pauvre Jack, tes enfants seront-ils orphelins!

Les romances du tisserand n'ont jamais moins de quatorze couplets de huit vers chacun, et il faut ordinairement de dix minutes à un quart d'heure pour les débiter, abstraction faite des interruptions, des libations, des répétitions, etc. etc.

Le tisserand rit immodérément des chansons comiques, surtout de celles où il est question d'ânes et de marchands de légumes ambulants, et il fait avec bruit chorus à leurs refrains.

Le tailleur manie avec une égale dextérité le violon et le carreau, le passe-lacet et l'archet, mais rarement le tisserand de Spitalfields joue d'un instrument de musique. Il trouve que le violon a trop de rapports avec une machine, et qu'en jouer, c'est faire, en quelque sorte, l'apologie du travail manuel; cependant il accorde parfois sa faveur à la flûte à sept tuyaux.

Si nous en croyons l'assertion du tisserand, aucune branche d'industrie n'était plus florissante, il y a vingt ans, que le tissage de la soie dans Spitalfields. L'introduction des machines, la multiplication des ouvriers, et autres causes, en ont fait un métier comparativement auquel celui de boueur est digne d'envie. Le tisserand se plaint amèrement des soies françaises et de la liberté du commerce, des caprices de la mode et de l'inhumanité de ses adorateurs. Il dissertera des heures entières sur la baisse des anciens prix. Une fois par mois il assiste à une réunion, où l'on nomme des députés pour aller demander aux maîtres une augmentation de salaires, ou leur adresser des remontrances au sujet de la diminution projetée.

Il y a environ dix ans, les ouvriers tisserands se coalisèrent: les membres de l'union avaient adopté pour signe de ralliement une perche ornée de rubans de couleurs diverses, qu'ils suspendirent au dehors de leurs maisons. Ceux qui négligeaient ou refusaient de hisser ce signal de détresse, étaient punis de leur oubli ou de leur mauvaise volonté: à la nuit tombante, on cassait tous les carreaux de leurs fenêtres. On formait sans cesse des processions, et les forces alliées parcouraient les rues avec un groupe de musiciens, et des bannières de soie bleue sur lesquelles étaient tracées en lettres d'or des devises patriotiques.

Les paisibles habitants de Tower-Hamlets [1] craignirent du tumulte, et une demi-douzaine de policemen déterminés furent envoyés par l'autorité pour dissiper le rassemblement. On eût confié ce soin à un détachement de cavalerie, que l'intimidation n'eût pas été plus prompte et plus complète. A la vue des hardis émissaires de la justice, les musiciens, qui ne comprenaient rien aux querelles des maîtres et des ouvriers, et probablement ne s'en souciaient guère, se séparèrent brusquement de l'union, et à la grande surprise et à la vive indignation des tisserands, le tambour, le fifre et le cor de chasse s'en allèrent tranquillement à leurs affaires.

Bientôt après les rangs de l'union se rompirent; on persista à attribuer l'échec à la pusillanimité des tisserands qui n'avaient pas voulu se coaliser, au lieu d'en imputer le blâme à ces musiciens mercenaires qui fuyaient quand il s'agissait de sonner la charge avec vigueur.

Il paraîtra singulier que le tisserand, si prompt à déplorer la décadence de sa profession, la fasse suivre à ses enfants : dès que ceux-ci sont capables d'exercer leurs mains et leurs pieds, il les met à un métier, et perpétue ainsi une race mécontente et affamée. Il est vrai qu'on peut, sous certains rapports, expliquer cette conduite, car elle sauve la plus grande partie de la famille du danger de périr immédiatement de faim, quel que soit l'avenir. Des étrangers ne peuvent alléguer la même raison, et néanmoins l'expérience nous démontre chaque jour que des parents dont l'industrie n'a pas le moindre rapport avec la fabrication des étoffes de soie placent leurs enfants en apprentissage chez les tisserands de Spitalfields.

Nous avons entendu parler d'un jeune garçon qui, malgré les supplications de ses amis, n'hésita pas à choisir le diabolique métier de ramoneur. Il ne put attribuer sa prédilection pour cette périlleuse carrière qu'à un amour naturel de la solitude. Habitant de Londres, il regardait une cheminée comme l'unique endroit où un homme d'un caractère réfléchi pût s'abandonner à la méditation, sans être dérangé par ses semblables.

Le fanatisme du tisserand de Spitalfields n'est pas moins aveugle. Son attachement pour son métier vient de l'avantage qu'on y trouve d'être assis toute la journée : tandis que s'il avait été garçon pharmacien, comme le désirait sa tante maternelle, il eût été continuellement en courses ou debout derrière un comptoir : il n'a donc pas balancé un seul instant.

Les administrateurs de charité d'une paroisse de la Cité se présentèrent l'été dernier devant les juges de paix de Worship-Street, accompagnés d'un enfant qui sortait du Work-House [1]. Le bedeau, au nom de ses collègues, affirma que le jeune orphelin ambitionnait la qualité d'apprenti tisserand. Le maître attendait avec impatience la signature du contrat d'apprentissage, et les cinq livres sterling de prime que les administrateurs allaient lui compter. Heureusement les préliminaires ordinaires

[1] Quartier de Londres qui, comme celui de Spitalfields, est proche de la Tour.
(N. du T.)

[2] Voyez l'article intitulé *le Pauvre*.
(N. du T.)

n'étaient pas terminés, quand le bedeau de Spitalfields parut devant le tribunal. Il fit aux magistrats un si énergique tableau des misères du tisserand, qu'ils résolurent à l'unanimité d'annuler ce qui avait été fait. En apprenant cet arrêt, les aldermen de la Cité entrèrent dans une violente fureur, et attribuèrent aux plus vils motifs l'opposition du bedeau de Spitalfields. Pour contrecarrer dans leurs vues les administrateurs de ce district, ceux de la Cité décidèrent que tous les enfants élevés dans la maison des pauvres, aussitôt qu'ils auraient atteint l'âge de raison, seraient confiés à des artisans résidant à Spitalfields; mesure qui exaspéra les contribuables, et affaiblit en eux les sentiments de respect dus au gouvernement établi.

Dans les beaux jours du tissage, avant les nouveaux règlements de police, la récréation favorite du tisserand de Spitalfields était le combat de taureaux. Les amateurs de Mile-End-Old-Toun [1] attendaient un bœuf du marché de Smithfield, le lundi dans l'après-midi, aussi régulièrement que les aubergistes de province attendent l'arrivée de la malle de Londres. Les rues étaient bordées de jeunes gens en manches de chemises, armés chacun d'une massue noueuse, et tous au comble de l'attente. Aussitôt que l'animal paraissait, un cri de triomphe retentissait dans les airs; et les apprentis, sourds aux voix du devoir et des femmes de leurs patrons, quittaient leurs métiers pour se joindre à la *mêlée* [2]. Il y avait là un petit bossu en béquilles, ayant une jambe plus courte que l'autre, et célèbre par son activité et son enthousiasme. Plusieurs fois, ayant saisi avec trop d'ardeur les cornes de l'animal, il avait été lancé à plusieurs pieds au-dessus du sol. Par un heureux hasard, dont il ne se rendait pas compte lui-même, il retombait toujours de manière à ne pas se blesser grièvement. Il est aujourd'hui marié, et marchand de gâteaux et de confitures, mais il ne voit jamais passer un bœuf sans montrer une agitation qui force les policemen à le surveiller de très-près.

Depuis que la foire de Fairlop a été instituée, elle a été annuellement honorée de la présence de l'*élite* [3] de Spitalfields et des environs. Dès le matin, le premier vendredi du mois de juillet, des chars-à-bancs commodes et légers, couverts de toile, à bordures rouges, et décorés avec goût de branches vertes, partent pour la forêt d'Epping [4]. Chacune de ces voitures est capable de contenir un double rang de dames et de gentlemen, dont le nombre varie de vingt-cinq à trente-cinq, et l'âge, de vingt à soixante ans. Les hommes tiennent avec soin entre leurs genoux de grandes bouteilles de grès, afin de pouvoir rafraîchir promptement ceux des voyageurs qui se sentiraient mal à l'aise. Un ou deux mannequins, pendus à l'extérieur de la voiture,

[1] Quartier situé à l'est de Londres, dans la plus ancienne partie de la ville. (*N. du T.*)

[2] En français dans l'original. (*N. du T.*)

[3] En français dans l'original. (*N. du T.*)

[4] Forêt des environs de Londres, où se tient la foire de Fairlop. (*N. du T.*)

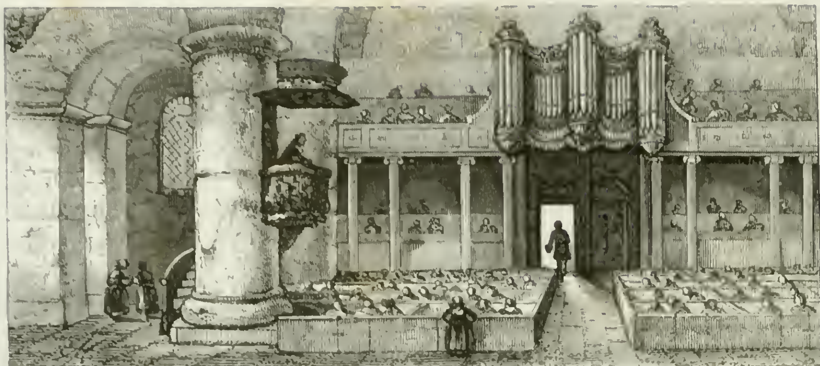
et lourdement chargés de jambons, font rêver les gens silencieux, et provoquent les saillies de ceux pour lesquels un bon mot n'a pas moins d'attraits qu'un bon aliment.

A l'époque de la grande stagnation de son commerce, le tisserand de Spitalfields s'est efforcé de lui communiquer une impulsion momentanée en obtenant le patronage de la royauté. Un des appâts les plus coûteux qu'on ait jetés à une tête couronnée est le don d'une robe magnifique, présentée par les tisserands de Spitalfields au roi George IV. Sa Majesté fut vivement flattée de cette preuve d'affection de ses sujets industrieux, consentit gracieusement à se revêtir de l'admirable vêtement, se regarda dans une psyché, et déclara que peu d'ouvrages d'art étaient comparables à ce tissu. Il promit de recommander à ses courtisans de renoncer aux produits des Indes orientales, et de n'employer que des mouchoirs de poche de fabrique anglaise; puis, après avoir salué les délégués, il se retira dans son cabinet de toilette, jeta la robe à son valet de chambre, et demanda une bouteille d'eau de Cologne.

Les tisserands de Spitalfields eurent le temps de se repentir de n'avoir pas obéi à l'injonction de David, qui prescrit de se méfier de la politesse des princes. Ils résolurent de faire une tentative désespérée sur la reine, attribuant leur premier échec, non pas à l'indifférence des souverains, en général, mais à une simple erreur de sexe. En conséquence, on choisit parmi les jeunes ouvrières de Spitalfields un petit nombre d'industrieuses vestales, aux mains blanches et sans taches, et elles se mirent à ourdir la laine pour la parure de leur souveraine. L'œuvre achevée fut portée au palais avec tout le cérémonial convenable. La reine l'examina, et avoua franchement qu'elle n'avait jamais rien vu d'aussi beau. Les dames de sa cour furent immédiatement requises de se pourvoir en toute hâte d'objets provenant de la même fabrique.

Pour faciliter l'accomplissement de ces bienveillantes intentions, une proclamation ordonna à toute la domesticité féminine de la maison royale d'abandonner tous les objets de toilette en soie qu'elle pourrait avoir à son usage, et de s'habiller dorénavant de mérinos ou de cotons imprimés. Les tisserands tressaillirent de joie, les suivantes, d'indignation. Ceux-là rêvèrent le palais de Saint-James resplendissant des produits de Spitalfields; celles-ci virent leurs toilettes gâtées, leurs adorateurs en fuite, leur vie condamnée au célibat. Elles finirent par parler sérieusement de l'impérieuse nécessité d'une constitution républicaine, pendant que les artisans joyeux discouraient avec calme de la beauté d'une monarchie tempérée. Le temps s'écoula : le désespoir des filles d'honneur ne s'apaisa pas; mais le pauvre tisserand, en leur montrant comment il supportait son sort, leur apprit ce que c'était que la résignation.

ARTHUR ARMITAGE.



LE CLERC DE PAROISSE.



Au bon vieux temps, dans ce qu'on appelle ordinairement les siècles d'ignorance, le mot de clerc désignait une personne engagée dans les saints ordres. Comme l'instruction était alors le privilége du clergé, clerc était synonyme de savant, et il l'est encore aujourd'hui, que les laïques savent lire et écrire. Cette dénomination a donc acquis deux significations distinctes. On l'applique à ceux qui s'occupent d'affaires, à ceux qui tiennent des comptes, et à d'autres, dont les emplois supposent plus ou moins de connaissances [1]; mais il est difficile de déterminer dans quel sens on s'en sert pour désigner le fonctionnaire ecclésiastique dont nous traçons le portrait. Peut-être y a-t-il droit parce qu'il lit à l'église; peut-être le lui donne-t-on sans motifs bien valables, comme on prodigue à certaines gens les noms de Solon, de Salomon, et autres grands philosophes.

Le clerc de paroisse est une espèce d'officier non commissionné de l'église militante: l'éducation religieuse des enfants pauvres est généralement confiée à ses soins. Outre le catéchisme et les répons, il enseigne quelquefois le chant, ou du moins le plain-

[1] C'est dans ce sens qu'on dit *clerc d'avoué;* en Angleterre, le nom de clerc est souvent l'équivalent de celui de commis; on dit un clerc d'homme d'affaires, un clerc de la Banque.

(*N. du T.*)



LE CLERC DE PAROISSE.

chant. Nos compatriotes sont sans doute instruits des autres devoirs de sa charge; mais quelques détails sont nécessaires pour faire comprendre à des Français ce que c'est qu'un clerc de paroisse, et ses fonctions. Les voici en peu de mots :

Prendre soin de la sacristie;

Tenir des livres relatifs à l'église et aux affaires de la paroisse ;

Assister le prêtre durant certaines parties du service, et en lire différents passages avec lui alternativement;

Répondre *Amen* au nom des assistants.

Faute de ces renseignements, un étranger se rendrait difficilement compte de nos allusions aux rites de l'Église établie, en ce qui concerne le personnage ici décrit.

Quoique ce soit pourtant le même animal, le clerc de paroisse forme un genre qui se divise en deux variétés: celle de Londres, et celle de la province. Chacune d'elles exige une notice séparée.

Les peines d'un clerc sont adoucies par d'assez beaux appointements, eu égard à sa position sociale. D'ordinaire, quand il est nommé, il est assez avancé en âge; ce qui arrive surtout en province. Comme presque toujours plusieurs habitants d'un village ont les qualités requises, c'est l'âge qui l'emporte, à mérite égal. La dignité de clerc est assez souvent héréditaire, et le fils, déjà vieux lui-même, l'obtient par la mort ou la résignation de son père.

Quelle que soit l'influence du squire de la paroisse dans la sacristie [1], celle du clerc est plus puissante dans l'église. Les affaires paroissiales sont, la plupart du temps, conduites uniquement en vue de l'utilité locale. Ceux qui sont versés dans la connaissance de l'administration des campagnes savent bien que, si on laisse faire les marguilliers, quand un endroit du village est propre à l'érection de quelque monument, on y bâtit aussitôt la prison. L'agréable est constamment sacrifié à l'utile, ce qui a lieu également dans le choix d'un clerc. Une des conditions essentielles pour être appelé à ce poste, c'est la force des poumons. Parmi les fidèles qui vont à l'église le dimanche, il y en a beaucoup qui sont vieux et sourds; et pour les mettre à même de suivre les chants, à leur grand plaisir et à l'édification de leurs voisins, il est indispensable de leur donner distinctement l'indication des psaumes à suivre. Il faut donc que la voix du clerc ait, autant que possible, les qualités de celle de Stentor. Aussi, dans quelques villages, il y a des paysans qui, espérant succéder immédiatement au clerc titulaire, affectent de lire le plus haut possible après le desservant; et comme ils s'expriment dans le dialecte de la province, cette pratique ne contribue pas peu à la majesté et à la décence du service.

Quand le clerc devient vieux, la puissance de son organe subissant une diminution naturelle, il est obligé d'aviser aux moyens d'y suppléer. Il a toujours eu la prétention d'être intelligible, et pour ne point perdre sa réputation, il adopte le son aigu. Au lieu d'enfler sa voix pour crier Amen, il prononce ce mot *staccato,* et avec un bruit perçant.

[1] Où s'assemble le conseil communal.

(*N. du T.*)

Parfois l'accumulation du tabac dans les fosses nasales du clerc s'opposant à la libre sortie des sons, ceux qu'il émet sont longtemps réverbérés par les parois du nez, et arrivent plus retentissants aux oreilles des auditeurs. Peu importe donc qu'il ait perdu la voix tonnante de sa jeunesse; grâce au mode de vocalisation qu'il emploie, il est toujours certain d'obtenir l'attention.

Le clerc de paroisse n'est pas fort en musique; mais toutes les paroles qu'il prononce, durant l'exercice de ses fonctions, prennent la forme d'une espèce de chant, et tous les clercs se ressemblent tellement sur ce point, qu'on peut penser que c'est chez eux une tradition. De temps en temps le clerc est ou croit être un Handel [1] de paroisse, et, dans cette persuasion, il essaye de composer. On pourrait penser que cette composition prétendue se borne à l'arrangement de morceaux tirés de différents maîtres; cependant nous pouvons citer l'exemple d'un clerc de paroisse qui était réellement compositeur.

Dans un obscur village du Hampshire [2], dont il n'est pas essentiel de dire le nom, florissait, il y a quelques années, un clerc de paroisse qui se mêlait de compositions musicales. Ses productions ont malheureusement été perdues, et on en ignore même les titres; celle dont nous allons nous occuper est la seule dont on ait sauvé le nom du naufrage.

C'était une antienne funèbre, écrite à l'occasion du décès d'un membre du chœur, et il était convenu qu'elle serait chantée à l'église, entre les prières et le sermon, le dimanche après l'enterrement.

Il faut apprendre d'abord à ceux qui l'ignorent que, dans les églises de village, l'orgue est souvent remplacé par une espèce d'orchestre, composé d'une flûte, d'un violon, d'un violoncelle, d'un cor, et d'une clarinette. Les exécutants ont appris d'eux-mêmes l'art musical, et jouent ordinairement de mémoire. Nous croyons que c'était un musicien de ce genre qui, lorsqu'on lui reprochait de jouer du violon sans faire usage de la main gauche, donnait de sa méthode la raison suivante :

«Peu importe; il y en a qui s'en servent, et d'autres qui ne s'en servent pas: c'est une affaire de goût.»

Le service était achevé; le prêtre était monté en chaire, et l'assemblée, après avoir achevé de tousser, de cracher, de se moucher, attendait avec impatience le concert annoncé, quand le clerc se leva, prit un air d'importance, et communiqua aux assistants l'avis suivant :

«Nous allons chanter maintenant, à la louange et à la gloire de Dieu, une petite hymne de ma composition.»

Ron, ron, ron, grommela la contre-basse.

Trin, trin, trin, tom, tom, cria le violon.

[1] Musicien célèbre, né à Halle, mais qui vécut en Angleterre depuis 1710 jusqu'en 1759, époque de sa mort.
(*N. du T.*)

[2] Le Hampshire ou Southamptonshire est un des comtés méridionaux de l'Angleterre.
(*N. du T.*)

Rou, rou, rou, murmura la flûte, cherchant inutilement à tenir l'accord.

Mais la clarinette refusait le service. En vain le propriétaire de cet instrument, les yeux écarquillés et les joues gonflées, s'efforçait d'en tirer des sons.

Phu! phu! phu!

«Une petite hymne de ma composition!» répéta le clerc.

Il attribuait le silence des exécutants à l'attente du signal définitif.

Phu! phu! phu! telle fut la seule réponse qu'il obtint.

La clarinette tenant lieu de premier violon dans cet orchestre, il était impossible de s'en passer. Le clerc ne s'apercevait pas de la véritable cause du retard, et commençait à s'échauffer. Contrarié, et plein de surprise, il répéta pour la troisième fois :

«Une petite hymne de ma composition!»

Phu! phu! phu!

Il y eut un moment de silence.

«Une petite hymne de ma composition!» s'écria encore le clerc, perdant toute patience.

«Impossible! dit le joueur de clarinette; il y a un pois dans mon instrument: il ne va pas.»

Le malheureux avait l'habitude de serrer sa clarinette dans la même huche que ses céréales. Nous ignorons si l'antienne fut chantée pour le repos de l'âme du défunt, ou adaptée à d'autres paroles, et réservée pour une prochaine occasion. Quelques personnes concluront de ce récit, que les musiciens de campagne ont tort de mettre leurs instruments dans leurs huches; d'autres, voyant l'heureux résultat de cette coutume, disent que c'est la meilleure place qu'ils puissent occuper, après le fond d'un puits.

Dans l'intérêt du public anglais, nous adresserons une question aux autorités ecclésiastiques de la Grande-Bretagne. Pourquoi ne prendrait-on pas des mesures pour empêcher les clercs de paroisse d'altérer et de défigurer le sens, les phrases et les mots du livre de prières usuel, ainsi que du Psautier, ou recueil des psaumes de David.

Certaines gens se plaisent à dire que, dans l'accomplissement de devoirs de la nature de ceux de clerc de paroisse, la manière de prononcer est de peu d'importance; et les admirateurs de *Cant* (non pas du philosophe allemand) [1] sont assez disposés à soutenir cette opinion. Pour nous, nous pensons que, vu la position du clerc, et le sujet de ses discours, il pourrait, sans nul inconvénient, prononcer correctement les mots. Peut-être ne sommes-nous pas assez sérieux; peut-être saisissons-nous trop promptement le côté ridicule des choses; mais nous doutons que la majorité soit parvenue à un assez haut degré de perfection pour rester indifférente à ce qui peut sembler plaisant au milieu d'une cérémonie solennelle. Le commun des mortels

[1] Jeu de mots sur Kant, philosophe allemand, et *cant*, langage prétentieux et affecté, espèce d'argot particulier aux habitants de Londres.

(*N. du T.*)

a-t-il assez de force d'âme pour réprimer un éclat de rire, en entendant prononcer :

Massy, pour *mercy* [1] ;

We 'sache thee, pour *we beseech thee* [2] ;

Raggin of the zay, pour *raging of the sea* [3].

Lorsqu'on entend un paysan dire à un juge *my lard*, au lieu de *my lord*, ne pense-t-on pas involontairement à la graisse de l'animal qui se nourrit de glands ? Si un pair est apostrophé du titre de *goulard*, au lieu de *good lord* [4], n'a-t-on pas immédiatement devant les yeux une fiole remplie de cette drogue liquide qu'on appelle eau de Goulard ? Or, dans l'église, comme partout ailleurs, les mots à double sens réveillent de doubles idées.

On peut diviser les clercs de province en gras et en maigres. La douceur de leur emploi, leur genre de vie, exempt de fatigues, les prédispose à l'embonpoint, et ceux qui n'en acquièrent point appartiennent à cette classe d'individus chez lesquels la maigreur est constitutionnelle. Il est vrai que le clerc a d'autres occupations que celles de son ministère, et qu'il se livre à des travaux manuels; mais, dans ce cas, il prend généralement peu d'exercice. Dans un village, il est savetier; dans un autre, tailleur. Souvent il cumule ces deux professions, et celle de maître d'école. Son instruction est assurément très-élémentaire, et se borne à la lecture, l'écriture, et l'arithmétique. Une existence aussi paisible, une nourriture abondante, un goût prononcé pour la pipe et la bière, développent inévitablement la protubérance abdominale. Aussi remarque-t-on souvent un curieux et choquant contraste entre les deux fonctionnaires les plus notables d'une paroisse. Le curé est pauvre comme un rat d'église, parce que, semblable à cet animal, il est dans une position où il trouve à peine de quoi subsister. Le clerc, au contraire, a de l'analogie avec un bœuf à l'engrais : sa figure joviale et rubiconde, décorée d'un nez bourgeonné, exprime le contentement de soi-même ; sa tête a la forme d'une boule; son corps, rond et lourd, est soutenu par deux petites jambes. Tel est généralement l'extérieur de ce personnage pseudo-ecclésiastique. Ses vêtements sont en harmonie avec ses fonctions : c'est, pour ainsi dire, un centaure moitié prêtre, moitié laïque. Le noir, la couleur canonique, est celle de son costume depuis le cou jusqu'à la ceinture, et, par le reste de son ajustement, il se confond avec la foule des profanes.

Les prénoms adoptés par le clerc ont un caractère générique, et sont la plupart

[1] Miséricorde.
(*N. du T.*)

[2] Nous te supplions. En anglais, on emploie le tutoiement en s'adressant à Dieu.
(*N. du T.*)

[3] La fureur de la mer.
(*N. du T.*)

[4] *Good lord* veut dire bon seigneur ; les paysans prononcent ces deux mots en un seul : *Goulard*.
(*N. du T.*)

tirés de l'Écriture : Ébénézer Brown, Ézéchiel Jones, Zacharie Vokes, semblent avoir été baptisés en vue de leurs fonctions futures.

En parlant de ce qui se fait dans l'église, le clerc emploie volontiers le pronom personnel au pluriel, *nous*, ce qui signifie « nous autres ecclésiastiques », c'est-à-dire « le prêtre et moi », ou plutôt « moi et le prêtre. » Le cardinal Wolsey, qui s'exprimait habituellement d'une manière à peu près semblable, était un clerc aussi, mais ce n'était pas un clerc de paroisse.

La précédente description se rapporte à un personnage qui, au lutrin ou ailleurs, mais principalement au lutrin, est, sans aucun doute, grotesque dans son maintien et dans ses manières. Cependant, en somme, il est plutôt étrange, bizarre et original, que ridicule au point d'être méprisable. Sa singularité, si elle n'est pas précisément en harmonie avec la sainteté de ses fonctions, ne le déshonore en rien hors de l'église. Elle amuse, elle lui concilie la bienveillance ; mais personne ne s'avise de la tourner en dérision : elle n'empêche pas d'avoir pour lui ce respect que nous fait éprouver la vue de ruines antiques et d'étrange structure, quand l'âge lui a donné la tournure d'un patriarche.

LE CLERC DE PAROISSE, A LONDRES.

Rien de ce qui précède ne s'applique au clerc de paroisse de la capitale. Il est passible des mêmes reproches que son confrère de province, et a en outre des défauts particuliers, qu'aucune qualité ne rachète.

L'emploi séculier du clerc de paroisse à Londres est très-souvent celui d'entrepreneur de pompes funèbres, et en vertu de cette profession, il se revêt de noir de la tête aux pieds. Ayant acquis ainsi une sorte d'analogie avec le prêtre, son supérieur, il s'efforce de la compléter par l'arrangement de sa cravate, et même de ses cheveux.

Le clerc de paroisse à Londres est fréquemment beaucoup plus jeune que le clerc de campagne. Sa figure n'a pas l'apparence de santé, la fraîcheur, que communique l'air du village ; ses habitudes et l'atmosphère de Londres ont rendu sa face bouffie, pâteuse et brillante. L'état qu'il exerce ordinairement communique à son maintien cette fausse solennité, cette affectation d'intérêt profond, qui finissent par rester empreintes sur les traits où elles se peignent habituellement ; tout en lui est plaisamment triste, excepté son œil terne, nuageux, plein d'avidité.

Le dimanche, à son poste, le clerc de Londres essaye d'imiter, ou, pour parler plus exactement, de surpasser le prêtre. Si ce dernier avait malheureusement la manie de faire grimacer son visage, ou de déguiser le ton naturel de sa voix, il est très-probable que son subordonné le parodierait au point d'atteindre le plus haut

degré du burlesque. Le clerc de Londres a aussi des vices de prononciation particuliers. Quoi de plus intolérable que *ahmen, fawther*, pour *amen, father* [1], si ce n'est la substitution, dont il se rend trop souvent coupable, de la lettre *o* pour la lettre *a*, par exemple, dans *harden* [2], qu'il prononce invariablement *horden*? Si quelque chose pouvait rehausser ses hardiesses de langage, ce serait assurément les efforts qu'il fait en même temps pour être touchant, pathétique, et pour produire de l'effet.

Il est assez difficile d'expliquer comment il se fait que des personnes aussi peu propres à l'emploi de clercs soient d'ordinaire choisies pour le remplir.

Certains critiques prétendent que toutes les fonctions ecclésiastiques ne sont pas également dignes d'un gentleman, et qu'on est obligé, faute de mieux, de nommer clerc un homme du commun; mais cette opinion suppose dans les fidèles un orgueil auquel ils sont assurément étrangers.

D'autres avancent qu'il n'est pas dans l'esprit de la nation anglaise de supporter une solennité sans mélange : qu'ainsi, nous voyons avec plaisir un bouffon introduit au milieu des plus graves compositions dramatiques.

Il nous paraît, toutefois, que ce qui est convenable au théâtre n'est peut-être pas aussi bien approprié à l'église, et que les devoirs d'un prêtre, quelque sérieux qu'ils soient, peuvent être accomplis de manière à captiver toute l'attention nécessaire, sans être égayés par un bouffon. Nous ne croyons pas la dévotion de la majorité d'entre nous assez profonde et assez pure pour soutenir, sans être ébranlée, l'épreuve de la contemplation d'un objet ridicule.

Une des calamités particulières à l'Angleterre, c'est qu'on ne remédie à aucun mal, qu'on ne redresse aucun tort, qu'on ne fait disparaître aucun abus choquant, si la réprobation n'est pas bruyante et universelle. Tous souffrent longtemps avant qu'un seul ait l'idée de se plaindre. Voilà peut-être pourquoi l'on tolère le clerc de paroisse tel qu'il est. Cependant on doit en demander bientôt la réforme, et nous souhaitons, pour le bien général, que la sagesse collective du pays s'occupe des moyens d'améliorer les clercs de paroisse.

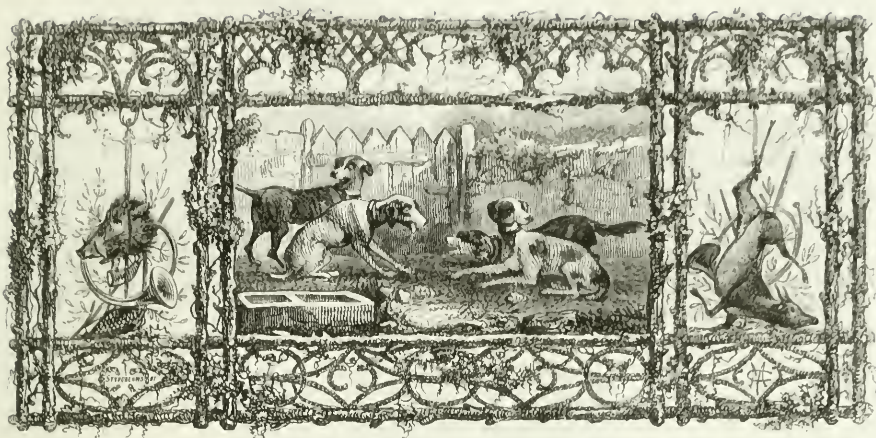
PAUL PRENDERGAST.

[1] Père.
(*N. du T.*)

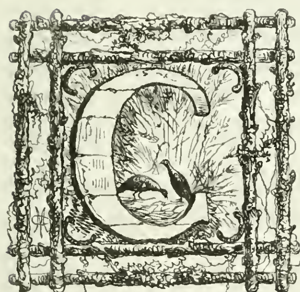
[2] Endurcir.
(*N. du T.*)



LE SPORTING GENTLEMAN.



LE SPORTING GENTLEMAN.[1]



ERTES il a cru faire preuve d'une grande habileté, l'auteur qui a qualifié la chasse de reste de l'antique barbarie. L'insensé! L'antiquité des Goths n'est rien, comparativement à celle de l'exercice qu'il dénigrait. A peine avons-nous parcouru les premières pages de la Bible, que nous voyons la chasse commencer. « Isaac, raconte le chapitre 27, appela Ésaü, son fils aîné, et lui dit : Prenez vos armes, votre carquois et votre arc, et sortez; et lorsque vous aurez pris quelque chose à la chasse, vous me l'apprêterez, comme vous savez que je l'aime. Et Ésaü alla dans les champs pour faire ce que son père lui avait commandé. »

Peut-être le fit-il par nécessité; mais, sans doute, la chasse ne tarda pas à devenir son passe-temps favori, et elle fut si agréable aux hommes, qu'elle s'est transmise d'âge en âge, sans que personne ait cherché à jeter sur elle la moindre défaveur. Elle est aujourd'hui, en Angleterre, la passion la plus caractéristique du gentleman campagnard, qui l'a reçue de ses ancêtres aussi pure, aussi intacte, que la constitution fondamentale du pays : nous regrettons que Salomon n'en ait pas essayé. Il traitait de vanité et de tourment de l'esprit tous les plaisirs, les femmes, le vin, les

[1] On appelle un *sporting gentleman*, ou *sportsman*, l'amateur de chasse, de chevaux, de courses, et, en général, de tous les exercices du corps.

(*N. du T.*)

belles maisons, les jardins magnifiques, l'or, l'argent, la musique : que n'a-t-il essayé de la chasse au renard !

Les exercices champêtres sont conformes aux goûts et aux habitudes des Anglais, et conviennent plus que tous autres à leur organisation. En élevant l'âme, en développant les pensées nobles, généreuses, indépendantes, on peut dire qu'ils servent de contre-poids aux dangereux plaisirs de la ville, et leur action n'est pas inutile dans l'état actuel des classes supérieures. Ils contribuent en outre à entretenir la santé, qui, dit-on, nous élève au-dessus de l'homme et du destin, et que le poëte Cowley a vantée en ces termes :

La santé, largesse infinie,
La santé, divine faveur,
Bien suprême, sel de la vie,
Qui donne à tout de la saveur.

Regardez la figure du *sporting gentleman*, et comparez-le avec le voluptueux des villes, pâle, défait, ayant les articulations rouillées comme les gonds d'une vieille porte. Semblable à la flamme qui s'éteint d'autant plus vite qu'elle est plus active, il est usé longtemps avant d'avoir atteint l'âge d'homme. Et comment en serait-il autrement ? Sa conscience est inquiète, son estomac fatigué, sa vie désordonnée. Il est privé d'exercice, et l'on sait que le mouvement est nécessaire à la conservation de l'existence humaine, à la régularité des fonctions. Non-seulement l'action est naturelle et indispensable, mais elle est encore aussi agréable qu'utile. L'indolence est le poison du repos, tandis que l'exercice et l'air pur rendent l'esprit libre, les pensées fortes et claires, les facultés énergiques ; et puis, comme dit le vieux proverbe, le diable a toujours pour agents les paresseux.

Il est vrai qu'on a fait des objections contre la chasse. La plus puissante peut-être est celle d'Addison, qui la blâme comme contraire à l'humanité envers les animaux. Un Français, *monsieur* Pascal [1], dit qu'on ne va à la chasse que pour se distraire de ses pensées. Dans la dixième églogue de Virgile, Gallus a recours à la chasse pour se consoler des rigueurs de sa maîtresse, quand il a inutilement essayé de tous les autres moyens.

De nymphes escorté, j'irai sur le Ménale
Chasser les sangliers, dès l'aube matinale;
Bravant de la saison le froid et les dangers,
Pour lancer dans les bois ma meute aux pieds légers;
Il me semble déjà courir sur les collines;
La Crête m'a fourni de fortes javelines;
Armons-nous de mon arc aux Parthes emprunté,
Et puissé-je calmer mon esprit agité !

[1] Le rédacteur anglais désigne ainsi l'auteur des *Pensées* et des *Lettres provinciales*.
(*N. du T.*)

Ces vers sont un grand témoignage en faveur de l'attrait tout-puissant de la chasse. Que nous importe l'opinion qu'avait d'elle un Français du temps de *monsieur* Pascal? Les idées pastorales d'un Parisien ne s'étendent pas au delà d'une cour, de même que certains habitants de Londres s'imaginent qu'au delà de Hyde-Park il n'y a plus qu'un vaste désert. Virgile était un sporting gentleman, ainsi que Pline le consul, et vous savez avec quelle grâce ce dernier raconte qu'il a pris trois gros sangliers. Horace parle avec mépris d'un jeune Romain qui avait abandonné les exercices mâles et fortifiants :

Aux ardeurs du soleil il s'exposait naguère :
Pourquoi donc aujourd'hui fuit-il le champ de Mars!
Avec ses compagnons en costume de guerre,
Il ne s'expose plus à de nobles hasards.
Il craindrait de dompter les cavales des Gaules,
De se plonger aux flots du Tibre jaunissant,
Et l'huile qui jadis inondait ses épaules
Semble un poison subtil à son corps impuissant.
Nulle arme ne meurtrit son bras, jadis habile
A lancer droit au but les disques et les dards.
Pourquoi se cache-t-il, comme autrefois Achille,
Qui, des Grecs valeureux fuyant les étendards,
Lâchement déguisé par Thétis la marine,
De l'empire troyen retardait la ruine.

Ajoutons aussi que le philosophe Xénophon appelle la chasse un plaisir de prince, un présent des dieux!

Les théologiens, dans leur obscure opinion, ont été sévères pour la chasse, comme pour la plupart de nos occupations : par une fausse application de certains passages du vieux Testament, par une interprétation vicieuse des préceptes évangéliques, ils ont représenté la solitude de la vie monastique comme l'état le plus favorable à la vertu. Heureusement pour l'espèce humaine, le triomphe de la raison a fait disparaître ces erreurs. La Providence n'a jamais pu vouloir que ce monde fût rempli de murmures et de gémissements, ni que le cœur de l'homme se condamnât volontairement à l'ennui et à la tristesse. Quoi de plus agréable à l'oreille que la voix qui chante joyeusement? On oublie donc que la récréation est d'autant plus nécessaire à la vie, qu'elle nous donne la force d'en accomplir les devoirs.

On prétend que la chasse est le plus stérile des sujets littéraires : cette assertion est inexacte. Il n'est aucunement dépourvu de poésie, car il donne l'occasion de s'étendre sur les beautés de la nature, dont, suivant Milton, le diable même fut charmé.

Le célèbre lord Falkland plaignait les gentlemen illettrés par les temps de pluie, et sous ce rapport les sportsmen étaient effectivement à plaindre de son temps: c'étaient le matin des imbéciles ignorants, et le soir de sots ivrognes; aujourd'hui, il n'en est plus ainsi. Mais, procédons à la description du sporting gentleman.

Le sporting gentleman est ordinairement d'un extérieur prévenant ; son visage et sa structure annoncent la santé et l'enjouement, vertu rare, plus propre à faire des amis que l'esprit et la science, car un vieux proverbe dit que celui qui est capable de rire de bon cœur ne vous coupera jamais la gorge. C'est la méchanceté et la fourberie qui rendent sérieux. On peut dire du sporting gentleman ce que Cicéron disait de Catilina : il est aimable avec les jeunes gens, grave avec les vieillards, c'est-à-dire qu'il est assez bien élevé pour mettre à l'aise tous ses amis et connaissances. Il abhorre la politesse affectée, et la considère comme une marque de fausseté et d'insensibilité ; il songe souvent à ce que dirait le vieux Fabricius [1], s'il sortait de son tombeau, et s'il voyait la vie conventionnelle et guindée du grand monde de notre époque. Cependant sa maison renferme en abondance tout ce qui peut contribuer au bien-être, tant à cause de sa position et de sa famille, que dans le but de goûter le repos nécessaire à ses amis et à lui-même, après une journée passée à la chasse.

Dans sa conduite générale, dans ses relations avec le monde, le sporting gentleman est franc, loyal, scrupuleux, attentif à remplir ses engagements. Il a été élevé dans les célèbres établissements d'Eton, de Christchurch, ou autres semblables, et on lui a inculqué des sentiments de délicatesse et d'honneur. Examinons d'un peu plus près son caractère.

C'est un fait singulier qu'il y ait mille gentlemen de campagne, possesseurs d'un revenu de mille livres sterling [2], qui sont à peine connus au delà des limites de leur comté. Il n'en est pas de même du sporting gentleman. Il est presque universellement célèbre, non-seulement dans sa patrie, mais encore sur le continent. Quand M. Thomas Assheton Smith fut présenté à la cour impériale de France, Napoléon s'écria :

Ah ! le grand chasseur d'Angleterre [3].

Pour arriver à une pareille réputation, il n'est pas nécessaire qu'un homme soit maître de chiens courants pour la chasse au renard [4], ce qui le fait souvent citer dans les journaux. Il suffit que ce soit un sportsman et un cavalier accompli. Quel est l'Anglais qui n'a jamais entendu parler de lord Forrester et de lord Delamere ? Comment sont-ils parvenus à la pairie ? Principalement par leur célébrité comme chasseurs, qui leur valut l'amitié de George IV, et celle de la moitié des nobles d'Angleterre.

[1] Allusion à la prosopopée du discours contre les arts, de J.-J. Rousseau.
(*N. du T.*)

[2] Vingt-cinq mille francs.
(*N. du T.*)

[3] Cette exclamation historique est en français dans l'original.
(*N. du T.*)

[4] *Master of fox hounds*. Comme les meutes sont très-nombreuses, et coûtent très-cher d'entretien, les chasseurs les plus riches et les plus passionnés sont les seuls qui en possèdent.
(*N. du T.*)

Le sporting gentleman se fourvoie rarement dans les labyrinthes épineux de la politique. En tout cas, on ne le trouve jamais au nombre des audacieux apôtres d'une liberté utopienne, et il aimerait mieux admettre le diable à sa table, que Joseph Hume ou Daniel O'Connell. C'est un sujet fidèle, et son toast journalier était autrefois : Vivent l'église et le roi, et à bas le parlement-croupion [1]. Les usages actuels ne lui permettent plus ce toast, mais le sentiment qui le dictait est toujours ardent en son âme.

Le sporting gentleman est grand admirateur du beau sexe, et s'il est marié, sa femme est généralement belle. Son œil est accoutumé à observer les lois de la création animale, et en les examinant dans la femme, il demeure convaincu qu'on ne saurait attendre des enfants sains et beaux d'une mère laide et difforme. Le sporting gentleman est fier de sa compagne; il la mène à Londres au printemps, pendant quelques semaines, et la conduit à toutes les courses du voisinage, et aux bals qui les suivent. Mais comme il préfère l'air de la campagne, et les appartements bien aérés, à l'étouffante atmosphère des salons de Londres, son séjour dans la capitale est court.

Le sporting gentleman aime passionnément ses enfants, et les met à cheval aussitôt qu'ils peuvent enjamber une selle. Il envoie ses fils au collége d'Eton, d'abord, parce qu'il en aime le mode d'enseignement, ensuite, parce qu'il y a été lui-même. Au bout de deux ans, il les place à Oxford, où il a été également, et les met en pension au collége de Christchurch, quoiqu'un ami lui ait représenté l'énormité des frais.

« J'en ferai le sacrifice, répond-il, car je veux que mes enfants soient des gentlemen. »

S'il en a trois, le dernier est ordinairement destiné à l'état militaire. On avait conseillé de le lancer dans la magistrature, mais le père s'y refuse, et allègue pour raison péremptoire ces deux vers :

> Tom est un bon soldat, courageux, plein d'honneur;
> Mais Will rampe au barreau, lâche et vil chicaneur.

Les filles du sporting gentleman sont élevées chez lui par une gouvernante, et des professeurs expérimentés. Il a trop de bon sens pour les envoyer en pension. Sa femme l'a instruit de ce qui se passait dans les institutions de demoiselles, où se développent tous les mauvais penchants. Il en fait de bonne heure d'habiles écuyères, regarde l'équitation comme le complément d'une bonne éducation, mais ne leur permet d'utiliser leurs talents qu'à la promenade. Il s'oppose à ce qu'elles aillent à la chasse, d'abord, parce que cet exercice n'est pas sans dangers, ensuite, parce que

[1] Sobriquet donné à l'assemblée qui détrôna Charles Ier.
(*N. du T.*)

l'expérience lui a démontré que les bois n'étaient pas toujours la cour de la chaste Diane.

Les filles du sporting gentleman sont presque toujours l'objet des hommages de l'autre sexe, et l'admiration qu'elles excitent est due en grande partie à leur air de santé, car, sans la santé, il n'y a rien chez une femme d'aimable ni de voluptueux. On a su éviter, dans ce que le docteur Beddoes appelle l'art de manufacturer les jeunes filles en dames, toutes les erreurs ordinaires de l'éducation physique et morale. On ne les a point lacées outre mesure pour leur serrer la taille; on n'a point forcé prématurément le développement de leurs facultés intellectuelles, au détriment de leur énergie vitale, de leur fraîcheur, de leur bonne mine. Ce sont cependant des dames, quoique la discipline à laquelle elles ont été soumises paraisse relâchée, comparativement aux autres systèmes. Les filles du sporting gentleman sont rarement enlevées par la phthisie à la fleur de l'âge; elles vivent pour devenir mères, pour transmettre à leurs rejetons une santé que n'altèrent point des maladies héréditaires.

Le sporting gentleman s'occupe toujours, jusqu'à un certain point, de travaux agricoles, assisté dans ses opérations par un homme d'affaires écossais. Il sait qu'aucun autre n'entretiendrait proprement, et, par conséquent, productivement sa terre, car elle ne saurait produire en même temps du blé et de mauvaises herbes. Il est fier de son bétail et de ses troupeaux, et les expose de temps en temps au marché de Smithfield. Neuf fois sur dix, c'est un propriétaire libéral, par les considérations suivantes. D'abord, étant homme de pratique, il sait le parti qu'un fermier peut tirer d'un domaine, et l'impossibilité où il se trouvera de le faire valoir avantageusement, si le loyer est trop élevé; en second lieu, ses plaisirs favoris le mettant souvent en contact avec ses tenanciers, il s'intéresse à leur bien-être à plus d'un titre: ce sont pour lui des confrères, des sportsmen, et il existe entre eux un lien moral d'une grande force.

Le sporting gentleman est bon envers ses serviteurs, dont plusieurs sont considérés comme héréditairement en possession de leur charge, passent du père au fils, meurent au service de ce dernier, ou se retirent avec ce qu'ils ont économisé. Mais il les surveille de près, surtout les palefreniers, tenant essentiellement au bon entretien de ses chevaux et à l'ordre de ses équipages de chasse. Deux choses l'ont depuis longtemps frappé: la première, c'est que les domestiques, comme les soldats, n'ont jamais de qualités réelles sous un maître trop facile; la seconde, c'est que les bons maîtres font les bons serviteurs, et que la tendresse a plus d'influence que la crainte.

Le sporting gentleman s'enorgueillit d'avoir une maison bien tenue: on n'y voit point la salle à manger briller aux dépens de l'antichambre, mais l'abondance règne partout. Les allants et venants sont tous généreusement accueillis. Cependant, sans qu'il consente à entrer dans les minutieux détails de la cave et de l'office, il recommande de ne pas gaspiller sans nécessité ses revenus. Le sommelier veille à ce qu'il n'y ait pas de prodigalité inutile, et sur le manteau de la cheminée, on lit, en lettres de six pouces de long, cet avis opportun:

RIEN DE TROP.

Les pauvres des environs ne sont pas oubliés par le sporting gentleman : on leur sert la soupe deux fois par semaine en hiver, et à Noël [1] il les rend heureux par une distribution de viande et de charbon, sans compter les objets à l'usage des femmes, dont sa dame leur fait présent.

Deux fois par an, le sporting gentleman donne à dîner à ses tenanciers, lors de l'échéance des fermages, et souvent il préside lui-même au festin. C'est leur faire un honneur qui n'est appréciable que spirituellement; mais il procure, en outre, à ses fermiers et voisins des avantages solides et matériels. Il dépense sur les lieux mêmes la plus grande partie de l'argent qu'il reçoit, sans songer à en enrichir des étrangers qui ne le connaissent point, et ne se soucient ni de lui, ni de sa famille.

Le sporting gentleman est souvent membre du parlement, où il représente, en général, le comté qu'il habite. Il est appelé à la chambre par sa position plutôt que par ses goûts; il sait y conserver son indépendance, ne souffre pas qu'on cherche à diriger sa conduite, à influencer son vote. Ce n'est pas un homme de parti; il ne veut point de faveurs: le bien du pays est son but principal; il ne le sacrifie jamais au désir même d'acquérir de la popularité. Il dit fièrement, comme un preux du temps passé :

> Voici, nobles guerriers, le prix de mon courage;
> Quiconque ose y toucher me provoque et m'outrage.

Le sporting gentleman a deux ou trois juments de bonne race, dont il fait courir les poulains aux courses des environs, à cinquante milles à la ronde. L'amour des courses n'est pour lui que secondaire; cependant il s'y livre avec ardeur. Il donne des sommes considérables pour les juments de pur sang, sachant qu'on s'expose à une perte certaine en en élevant d'autres; il choisit les meilleurs étalons, sans regarder à la dépense. Il est fier de ses haras, qu'il a organisés d'après le système le plus moderne. Ses poulains sont élevés principalement à la nourriture sèche, qui développe leur taille et leur forme, de manière à leur assurer une supériorité réelle. Il risque peu de chose dans les paris, et n'a jamais recours à ces livres de calculs dont se servent certains amateurs de courses, persuadé qu'aucun homme ne peut deviner exactement les chances favorables ou contraires. Il regarde comme au-dessous de sa dignité d'être en relation constante avec l'une des classes les plus discréditées de la société, celle des parieurs.

Un fait curieux, c'est que les personnes qui méritent vraiment la dénomination de sportsmen ont rarement une passion violente pour les courses. Le jour de la dernière course d'Epsom, trois sportsmen célèbres, propriétaires de meutes, M. Thomas Assheton Smith, le comte de Kintore, et l'honorable colonel Lowther, sont restés à Londres.

[1] Époque des étrennes en Angleterre et en Allemagne.

(*N. du T.*)

Dans les principales courses particulières, et dans les courses publiques, quand les clauses des paris portent que les chevaux seront montés par des gentlemen, le sporting gentleman remplit quelquefois les fonctions de jockey. Il se donne beaucoup de peine pour se préparer à cet emploi, soit qu'il coure pour son propre compte, soit qu'il veuille obliger un ami. Il s'essaye à tenir son haleine par un rude exercice, et jeûne pour diminuer de poids. Cet excès de fatigue, et ce sacrifice, sont contraires à toutes ses habitudes, et il ne s'y résout qu'à regret; mais l'ambition le détermine. Le bonheur de passer pour bon cavalier, de gagner un prix pour un ami, est regardé par lui comme un des plus grands qu'il puisse goûter.

Le sporting gentleman aime à montrer ses écuries et ce qu'elles contiennent; et à l'arrivée de ses amis et connaissances au château, la première promenade est dirigée du côté des écuries. En ces occasions, il se glorifie de l'excellent état de ses chevaux, et tente de convertir le plus de gens possible au système auquel il doit ces résultats brillants. Il éprouve une véritable tendresse pour ces nobles animaux, les choie, veille à leur santé, cherche à leur épargner des fatigues. Il insiste sur la nécessité de ne pas les mettre au vert en été, de les laisser à l'écurie, tant par économie que pour augmenter leurs forces. Autrefois l'immense majorité des sportsmen envoyaient leurs chevaux passer la belle saison dans les prés, et perdaient le tiers de leurs étalons par les accidents et les maladies provenant de ce funeste régime. Au dire du sporting gentleman, cinq chevaux nourris à l'intérieur font l'ouvrage de six qu'on aurait fait sortir.

Entre autres passe-temps, le sporting gentleman recherche celui qu'on désigne sous le nom de *the road* (la route), c'est-à-dire qu'il se plaît à conduire lui-même un équipage. Sans avoir toute l'année un attelage complet, il met de temps en temps, pendant l'été, quelques-uns de ses chevaux de chasse à la voiture. Une malle-poste et une diligence traversent tous les jours le village le plus voisin de sa propriété, et, en amateur généreux, il fait toujours préparer des rafraîchissements pour les cochers et pour les gardes dans la meilleure auberge du canton. Il donne aussi ses soins à l'entretien des chemins d'alentour, et c'est à son influence qu'on doit attribuer les importantes améliorations qu'on y remarque.

Le sporting gentleman a quitté l'Angleterre une seule fois; car, d'après les idées de son père, un tour à l'étranger était une partie essentielle de l'éducation d'un gentleman anglais. Mais il n'a point de prédilection pour le continent, où il ne trouve pas les aises de son manoir, et où les habitudes et les penchants des habitants ne sont pas en harmonie avec les siens.

Le sporting gentleman veille à la conservation du gibier de ses réserves et de ses bois, pour son amusement et celui de ses amis; mais il garde encore avec plus de soin les renards. L'expérience lui a appris que la conservation de l'un n'était pas incompatible avec celle des autres. Il trouve les perdrix et les faisans trop faciles à tuer, et pour se procurer une chasse conforme à ses désirs, il visite, au mois d'août, les sauvages parties de l'Écosse. Dédaignant le petit gibier, il poursuit les cerfs au fond des forêts, et on l'a vu tuer en une seule année, de sa propre main, environ soixante de ces animaux. On cite, comme ayant accompli cet exploit, le capitaine

Ross, de Rossie-Castle, que ses voyages aux pôles ont rendu célèbre chez toutes les nations.

En fait de chasse au tir, le sporting gentleman préfère celle du daim, qu'il met sur la même ligne que celle du renard. Au retour de ses excursions, il divertit sa famille et ses amis du récit de ses hauts faits. Il peut se livrer alors à de magnifiques descriptions : il peint les majestueux paysages des Highlands ; il montre le daim poursuivi sur les collines, luttant de ruse avec les chasseurs, déjouant la vitesse et l'odorat des chiens, combattant courageusement avant de succomber. Il donne des détails sur l'histoire naturelle, les mœurs, l'instinct, et les habitudes des daims : sujet bien digne d'exercer la langue ou la plume, et qu'a traité à fond M. Scrope, dans un ouvrage publié, en 1840, chez l'éditeur Murray.

Le sporting gentleman rend, une fois par an, une visite plus ou moins longue à la ville de Melton-Mowbray [1], rendez-vous général de tous les chasseurs de renard. Il lui arrive même d'y passer entièrement la saison de la chasse ; et dans ce cas, il est obligé de délier les cordons de sa bourse, et de porter à quatorze le nombre de ses chevaux, car il n'en faut pas moins pour chasser six jours par semaine. Comme il y a trois grandes meutes à une journée de marche de la ville, il peut aisément se livrer tous les jours, excepté le dimanche, à son exercice favori. Il est aussi dans la nécessité de se pourvoir d'un cuisinier : mistress Jennings est excellente pour la campagne, mais ses talents sont insuffisants pour Melton-Mowbray. *Nil ibi plebeium*, rien de vulgaire en cette cité, et après un cheval poussif, rien n'y est moins convenable qu'une cuisinière sans capacité.

Quand le sporting gentleman est propriétaire de meutes, il se dévoue corps et âme à leur éducation. Il n'épargne ni son argent, ni ses peines, sans pourtant s'embarquer dans des dépenses ruineuses et inutiles. Son intention est d'élever ses chiens, et de n'en être pas dévoré, comme l'Actéon mythologique. Il n'accepte pas de souscription ; il assigne à l'entretien du chenil quatre mille livres sterling par an (cent mille francs) ; et, avec une bonne administration, cette somme suffit pour couvrir les frais de quatre jours de chasse par semaine. Il n'y a, toutefois, qu'un habitant de la Grande-Bretagne capable de payer une somme aussi considérable, principalement pour les plaisirs d'autrui. Sancho Pança trouvait la chasse très-amusante, quand elle ne lui coûtait rien : mais nous sommes d'avis qu'à moins de posséder d'immenses domaines, tous les propriétaires de meutes devraient être soutenus par des souscriptions ; car l'entretien des meutes a déjà causé la ruine irréparable d'un grand nombre de gentlemen trop généreux. Quant à ceux que leur fortune met à même d'avoir des meutes sans lever des contributions sur leurs voisins, nous pouvons rapporter à leur égard quelques faits assez curieux. Un sportsman mort depuis peu a été possesseur de meutes pendant cinquante-sept ans : ainsi, en admettant que les déboursés annuels ne s'élevassent pas au-dessus de la somme ci-dessus indiquée, un seul homme

[1] Elle est située dans le Leicestershire, dans le royaume de Mercia, à peu près au centre de l'Angleterre.

(*N. du T.*)

a dépensé pour des chiens deux cent vingt-huit mille livres sterling (cinq millions sept cent mille francs)!

Nous pourrions citer une douzaine de propriétaires de meutes qui en entretiennent depuis trente années consécutives, et doivent, par conséquent, avoir dépensé, d'après notre calcul, cent vingt mille livres sterling (trois millions)!

Il faut espérer que la chasse au renard se maintiendra, en dépit des prévisions contraires. Mais si elle venait à se perdre, si un autre siècle s'écoulait avant qu'un historien rappelât les faits que nous venons d'exposer, bien des lecteurs ne manqueraient pas de révoquer en doute la véracité de l'écrivain.

Les chiens du sporting gentleman sont nourris avec le plus grand soin, et choisis parmi les meilleurs de l'espèce. Il lui arrive quelquefois de remplir auprès d'eux les fonctions de veneur, mais souvent il juge plus convenable de confier leur éducation à un serviteur expérimenté. Quand il l'entreprend lui-même, il y apporte le fruit d'une expérience de douze années dans l'art difficile de la chasse. Tous les auteurs qui en ont parlé la considèrent, en effet, comme une science qui exige des études approfondies. « Je suis à ma maison de campagne de Tusculum, dit Pline le Jeune, où je m'occupe alternativement de chasse et de composition littéraire, et quelquefois des deux à la fois; mais je n'ai pu encore décider dans laquelle de ces deux occupations il était le plus difficile de réussir. »

Dans un autre passage, il prouve à un ami que la chasse développe l'imagination, et lui dit élégamment que « Minerve n'aime pas moins que Diane à parcourir les collines. »

On m'objectera sans doute que j'ai tracé du sporting gentleman un portrait beaucoup trop flatteur. Je me hâte de désabuser ceux de mes lecteurs qui pourraient concevoir une pareille idée. Le sporting gentleman est loin d'être parfait; la perfection n'appartient pas à l'espèce humaine, et, comme l'a dit un poëte:

Jamais l'homme ici-bas n'est exempt de faiblesse;
Le vice et la vertu se disputent son cœur:
Pour s'assurer l'empire ils combattent sans cesse,
Et la vertu gémit, quand le vice est vainqueur.

Cependant le sporting gentleman est généralement l'égal de ses voisins en moralité. Ses goûts n'ont rien de corrupteur, et l'on s'accorde, au contraire, à reconnaître qu'ils ont une influence avantageuse sous plus d'un rapport. La chasse est, dit-on, l'image de la guerre, et les hommes qui se passionnent pour la chasse, qui y montrent une résolution à toute épreuve, qui en bravent intrépidement les dangers, pourraient, au besoin, commander des escadrons au service de la patrie. Voyez plutôt si les plus braves officiers de nos armées n'ont pas été des sportsmen, comme l'a avancé, il y a quelques années, le général sir Hussey Vivian, dans un discours à la Chambre des communes. Les plaisirs du sportsman procurent du travail à une

foule de serviteurs et de marchands, et il contribue à la prospérité des herbagers anglais, en activant le commerce des chevaux.

De notables modifications se sont graduellement introduites dans les habitudes et les idées des hommes : la civilisation moderne a sapé les vieilles coutumes, et diminué l'ardeur qu'on éprouvait pour la chasse; espérons cependant que cette ardeur se ranimera ou du moins ne s'éteindra pas totalement. Comme je l'ai déjà fait observer, la chasse est de la plus haute antiquité; elle a été encouragée, dans tous les siècles, par les plus grands hommes : elle ne craint donc pas les attaques de ses adversaires, et n'a pas besoin d'être défendue. Elle a sa source dans les penchants de la nature, et ce serait les contrarier que de renoncer à ce noble exercice.

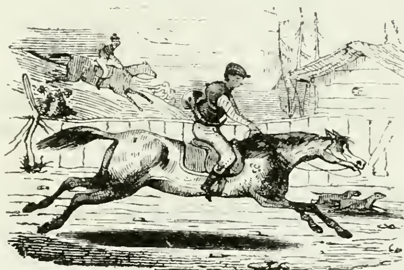
L'illustre époux de notre gracieuse reine Victoria est un sportsman; et, quoique un de nos auteurs ait dit :

A la naissance de l'aurore,
Lorsque l'horizon se colore
Des rayons les plus éclatants,
Est-on sûr, malgré ces présages,
D'un jour sans pluie et sans orages?
Peut-on compter sur le beau temps?

nous croyons néanmoins que l'exemple du prince Albert rendra aux plaisirs champêtres leur ancienne activité dans sa patrie d'adoption : il en profitera le premier. L'une des qualités dont Xénophon loue Cyrus est celle de chasseur. Si le Nemrod de l'Écriture n'eût pas été chasseur, il n'aurait pas été roi, «et ce fut le premier, dit *la Genèse*, qui commença à être puissant sur la terre. La ville capitale de son royaume fut Babylone, outre celles d'Arach, d'Achad, et de Chalanne, dans la terre de Sennaar.»

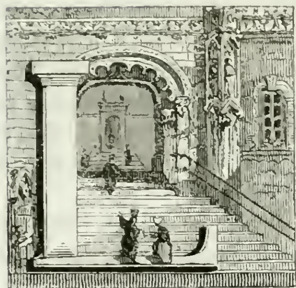
Ajoutons à cela que tous les sportsmen sont universellement aimés; or, l'historien Salluste affirme que ni l'or, ni les armées, ne peuvent maintenir les princes sur le trône, mais qu'ils doivent régner sur les cœurs.

NEMROD.





L'AVOCAT.



E spectacle qui s'offre à l'imagination charmée, quand elle embrasse l'immense étendue de grandes idées qui se rattachent à l'avocat est assurément majestueux! Que disons-nous? il est sublime! L'humanité n'a pas de représentant plus noble et plus élevé; les écrits philosophiques ne présentent pas de réalité plus pure et plus aimable; les songes du poëte, tout magnifiques qu'ils sont, ne lui montrent pas de personnage plus imposant, plus radieux, plus divin! Parlez donc de la force d'Hercule et de la grâce d'Apollon, après avoir contemplé l'avocat à la barre!

Voyez ce qui se passe aux cours de justice de l'échiquier ou du banc de la reine [1]. Nous contemplons les jurés avec une indifférence qui semble démentir notre vénération pour le principe du jugement par jury [2]; nous partageons médiocrement l'anxiété du demandeur et du défendeur; nous éprouvons pour la foule des témoins

[1] La Cour de l'échiquier ou de la trésorerie (*the exchequer*) connaît des causes où il s'agit d'un intérêt d'argent; la Cour du banc de la reine (*queen's bench*) juge les procès criminels.
(*N. du T.*)

[2] Tous les tribunaux anglais sont assistés de jurés, excepté la Cour de la chancellerie (*Court of chancery*). Ce tribunal suprême d'appel est le seul permanent : les autres cours tiennent des assises trimestrielles.
(*N. du T.*)



L'AVOCAT.

la curiosité, la compassion qu'excitent naturellement des gens destinés à être mis à la question, et torturés dans les règles; nous avons du respect pour le juge: mais c'est l'avocat que nous regardons avec surprise et admiration.

Qu'est-ce qu'un chevalier errant du moyen âge, comparativement à un avocat de nos jours? Le génie de la chevalerie est maintenant revêtu d'une noire cotte de mailles, et monté sur un rouleau de papier timbré, comme jadis une sorcière sur un manche à balai. Cherchez-le au barreau : à la première vue, vous n'apercevez qu'un petit homme assez vulgaire, au nez retroussé, à la bouche de travers, à l'œil malin, au teint de suif. Ses cheveux cendrés s'échappent de dessous une perruque qui doit avoir été fort laide avant d'être sale, et dont la disgracieuse apparence s'est considérablement accrue depuis qu'on la porte. Vous êtes tenté de croire que la houppe qui a servi à la poudrer avait été préalablement trempée dans un sac de suie. Vous remarquez aussi dans le costume de ce personnage une affectation de désordre : les manches usées sont en harmonie avec des gants crasseux, et le collet est couvert de poudre et de pommade, de manière à ne pas être en désaccord avec la perruque; la cravate est d'un blanc douteux, et le corps est entouré d'une robe qui a perdu sa couleur noire primitive, et se distingue par l'abondance des taches et des éclaboussures amoncelées sur les parties inférieures.

Telles sont probablement vos premières impressions; mais elles font bientôt place à des convictions plus agréables. Vous découvrez que cet œil malin, ce nez retroussé. cette bouche de travers, sont empreints de la moralité d'un individu plein d'amour pour l'humanité! Vous y lisez un héroïsme sublime, un dévouement sincère à l'espèce humaine tout entière, représentée dans une seule personne, le client! Les boucles de la perruque de l'avocat s'environnent d'une radieuse auréole: sa robe d'étoffe grossière vous semble du tissu le plus fin, douce et blanche comme le duvet de la colombe. Vous saluez en lui le défenseur inspiré de droits imprescriptibles, l'infatigable et vigoureux propagateur de la justice. Sa perspicacité égale son courage; son impartialité leur est supérieure, s'il est possible : c'est le champion des gens en peine, grands ou petits; c'est le redresseur des torts, que l'offensé soit un nain ou un géant. Il étend son bouclier sur le premier venu, sur l'être qui cherche sa protection, quel qu'il soit, et jamais il n'hésite un seul instant à remplir cette noble tâche. Au moindre appel adressé à son zèle chevaleresque pour la justice, il tire l'épée et commence le combat. Le principe qui le fait agir est celui-ci : attaquer l'oppresseur, soutenir l'opprimé. Le pauvre qui se croit outragé se propose-t-il de narguer le grand seigneur, ou de l'assiéger dans son château fort; le grand seigneur veut-il sortir de l'enceinte de son manoir, et livrer bataille à la multitude audacieuse et sans frein, l'avocat est toujours là, le bras levé, les armes à la main, prêt à percer l'ennemi d'un coup meurtrier. Il n'est pas moins disposé à plaider la cause du pauvre contre le riche, que celle du riche contre le pauvre. Il s'allie à la faiblesse ou à la puissance avec une égale grandeur d'âme. Quand l'indigent réclame son appui, l'avocat se sent assez de force morale et de hardiesse philosophique pour lui consacrer ses brillantes facultés; quand la richesse veut le faire servir à ses desseins, il se précipite au-devant d'elle.

Voyez-le aujourd'hui maintenir les droits et priviléges des sujets contre la couronne : demain, il défendra non moins avantageusement les prérogatives de la couronne contre les empiétements d'une faction... Le voilà qui prend ses traits les plus acérés, qui épuise tout son arsenal d'artifices, pour délivrer un malheureux captif dans les filets de la loi, un accusé dont le crime est douteux; puis, par un effort encore plus sublime, il parvient à faire absoudre un innocent, à sauver la victime mourante des fausses allégations d'une justice impuissante. Eh bien! l'heure d'après, il sera chargé de protéger la loi contre tous ceux qui l'attaquent; il démontrera l'infaillibilité de cette loi qu'il vient de convaincre d'erreur; il en prouvera la sagesse, la pureté, la perfection, après l'avoir trouvée en défaut!

Ainsi l'avocat met autant d'activité à s'interposer entre la loi et la victime, qu'à défendre la sainteté de la loi mise en péril, par le sacrifice de la moindre de ses formes au caprice ou à la nécessité. Ses résolutions sont impartiales, ses actions sont promptes, hardies, décisives. Jamais il ne se préoccupe de la colère que doivent susciter dans le cœur des grands ses arguments en faveur des faibles. En vain le monde lui offre ses séductions et ses voluptés, s'il faut parcourir un acte, ou plaider une cause qui vient d'être appelée. Il n'a d'autre affaire, d'autre plaisir, d'autre devoir que la défense de celui dont il a pris en main les intérêts : femme, enfants, clubs, débats, dîners même, rien ne le détourne de son but. Il doit soutenir le lendemain les droits d'un étranger, et le sentiment de l'honneur le met à l'abri des tentations. N'essayez pas de le retenir en lui offrant de la soupe à la tortue et du punch glacé : il est à l'abri de toute fascination; il n'a des yeux que pour la justice; il est à son poste avant que les débats commencent. Les intérêts du passé, les mystères impénétrables de l'avenir, ne l'occupent point; il est tout à l'heure présente; la discussion qui va s'engager absorbe toutes ses facultés. Qui pourrait ébranler la résolution qu'il a prise d'assurer le triomphe de son client? Serait-ce la crainte de compromettre les autres, ou celle de se nuire à lui-même? Non! les liens du sang ne le captivent point; les sources sacrées de l'amitié sont momentanément taries pour lui. Il n'a jamais vu son client, mais il a entrepris de le protéger, et, pour y réussir, il convaincra d'infamie son plus proche et son plus cher parent. Il accusera des actes les plus répréhensibles son ami le plus intime; il le confondra, il le déclarera indigne, il le présentera sans pitié comme l'apologiste du parjure et de la fourberie.

Quel admirable spectacle! Cessez donc de vanter les héros de l'ancien temps; dans la plus glorieuse période de leur existence, ils ne valent pas nos modernes chevaliers, sir James Wheedle, ou sir Jacob Bluster, combattant dans le champ clos des assises, à neuf heures du matin, pour sauver des dangers qui menacent la justice malheureuse et persécutée.

Mais, ne peut-on admirer que d'un seul point de vue la position élevée de l'avocat? L'éminence où il est placé n'a-t-elle qu'un sommet? Ne se compose-t-elle pas de cimes superposées, comme Pélion sur Ossa? Nous n'avons qu'à examiner ses diverses fonctions, pour le trouver toujours différent, et cependant toujours le même. Un citoyen se trouve-t-il embarrassé d'un acte, d'un titre, d'un sous-seing qu'il jette-

rait volontiers au feu? A qui s'adressera-t-il, lui qui croit n'avoir aucun ami au monde? Il se rend dans telle rue, tel numéro, et y trouve un homme qui lui est totalement étranger, et qui néanmoins consentira à gagner un violent mal de tête en démontrant que l'acte en question n'est qu'un morceau de parchemin sans valeur.

Un gentleman est-il fatigué de sa femme, à qui a-t-il recours pour s'en délivrer, si ce n'est au philanthrope dont les chaleureuses plaidoiries ont augmenté le patrimoine d'un autre gentleman? Comme tous deux doivent être étonnés! l'un, d'entendre prouver qu'il est le propriétaire légitime d'un bien qui ne lui appartient pas; l'autre, de trouver un homme mieux instruit que lui des secrets de sa famille, et des écarts de sa femme!

Mais, soit qu'il résolve des questions d'intérêt, soit qu'il défende un criminel, l'avocat est d'une infériorité évidente, si on le compare aux saints, aux héros, aux philanthropes, aux bons samaritains d'autrefois. Il vend ses utiles services; il loue son âme en appartements meublés, pour y loger séparément chacun de ses clients. Il plaide pour de l'argent, et seulement pour de l'argent comptant.

Telle est l'objection captieuse et profondément absurde que fait à l'avocat le vulgaire insensible et ingrat. «Ses exploits, s'écrient les gens grossiers, ne sont pas gratuits; son héroïsme est tarifé; c'est l'espoir de bons honoraires qui le décide à s'engager dans de longues et pénibles discussions. La seule pièce écrite qui touche son cœur endurci, qui éveille ses sympathies, est la note de l'argent qui lui revient. Quand même il s'agirait de vie et de mort dans la cause dont il est chargé, quand même de hauts intérêts y seraient rattachés, il ne s'en soucie pas plus que des victimes de la bataille d'Hastings. Que lui importent ses compatriotes? Il ne pense qu'à son salaire, et ne cherche à obtenir un acquittement que pour être à même de demander davantage.»

De tous les innombrables systèmes de dénigrement, c'est celui-ci que nous détesterions le plus, si nous n'apercevions une espèce de calomnie encore plus abominable, qui tend à perdre l'avocat dans l'opinion publique.

Imaginez à l'œuvre le défenseur d'une grande cause, le soutien d'un noble principe, le patron d'un être opprimé: il s'agite avec frénésie, il fulmine, il lance autour de lui les éclats de son indignation; il foule aux pieds les distinctions personnelles, et repousse avec violence les plus anciennes liaisons. Eh bien! il y a des gens qui prétendent que ce n'est qu'un acteur plus ou moins habile. On voudrait faire croire que le protecteur du droit et de la justice n'a pour l'un et pour l'autre que la plus complète indifférence; qu'il ne songe qu'à la mise en ordre de son dossier; qu'à tout prix il lui faut gagner son procès, la chose fût-elle impossible, y eût-il même de la barbarie à le tenter.

Admettons un moment ces ridicules assertions, bien qu'on puisse les mettre au nombre des erreurs populaires: comment pourrons-nous nous former une idée de ce qu'on ajoute? On ose avancer que ce serviteur ardent de l'honneur et de la vertu, ce chevalier dont la gloire obscurcit la brillante renommée des preux du temps passé, non-seulement combat du mauvais côté, mais encore qu'il défend sciemment

ce qui est faux. On dit qu'en invoquant le principe de vérité incarné en la cause de son respectable et infortuné client, il s'aperçoit tout d'un coup d'un fait déjà connu de plusieurs : c'est que son respectable et infortuné client est un fripon de la première classe. Et pourtant l'avocat, éclairé sur le compte de celui dont il a pris la défense, instruit par d'irréfragables témoignages, va plaider comme si aucun nouveau rayon de lumière n'avait lui sur la question, comme si aucune circonstance n'avait ébranlé sa foi dans la cause qu'il appuie, comme si aucun incident n'avait arraché le masque à l'imposture, et pesé dans la balance de la justice!

On affirme cela de plusieurs avocats; mais quels sont les détracteurs? Des gens qui ont lu ou suivi des procès, qui ont vu des hommes en perruque poudrée et en robe sale convaincre le jury que leur client fripon était un martyr, et que leurs faux témoins devaient être crus sur leur serment. Ces gens-là pensent, parce qu'ils ont vu ou entendu, être certains d'un fait; ils s'en rapportent à leurs sens, sans pénétrer plus avant : ils ignorent que la lettre tue, et que l'esprit vivifie.

Mais, s'en tient-on là? Non : la calomnie s'est cependant déjà suffisamment exercée. On vous a montré l'avocat écartant les soupçons qui planent sur un fripon infâme, défendant, comme une victime de l'injustice, le coupable qui lui a confidentiellement avoué son délit, attestant en public une innocence à laquelle il n'a jamais cru. Il a cherché à tromper les magistrats; il a essayé de tourner contre eux-mêmes les assertions des témoins véridiques, de les enlacer dans leurs propres déclarations, de dénaturer les faits, de susciter des préventions, de soulever contre ses adversaires cette haine du vice qu'il savait n'être due qu'à l'homme dont il avait en vue l'absolution. Il a sacrifié sans scrupule aux intérêts de son client les intérêts de la justice; non qu'il désirât lâcher dans la société un assassin avéré; mais il avait reçu ses honoraires, il avait entrepris la défense, et son devoir lui imposait la loi de faire absoudre l'accusé. La connaissance du crime était une circonstance fâcheuse qu'il ne pouvait empêcher; mais l'insuffisance des témoignages était un fait douteux qu'il devait chercher à démontrer par tous les moyens possibles. Quant à la probité des témoins, momentanément révoquée en doute, ne doit-elle pas être solennellement reconnue, dès que, protégé par un verdict d'acquittement, l'accusé pourrait avouer impunément son crime.

On ne saurait s'attendre à lire sur les piliers du Temple et des buvettes de la Cour : « M. William Gammon, avocat, donne des consultations gratuites. » De même, on ne peut exiger d'un avocat qu'il abandonne un dossier, uniquement parce qu'il a reconnu la scélératesse de son client. S'il tente quelquefois de rejeter le crime de son client sur les accusateurs ou les témoins, y a-t-il lieu de s'en étonner, quand on voit la moitié des habitués de nos cours de justice revenir presque toujours d'une séance avec des préventions défavorables contre les deux parties?

Une observation plus vraie que nouvelle, c'est que la nature humaine n'est point parfaite : nous sommes donc tous obligés d'avoir de l'indulgence les uns pour les autres.

Les prévenus doivent de l'indulgence aux témoins, qui quelquefois ne savent s'ils parlent arabe ou hollandais.

Les témoins doivent de l'indulgence aux jurés, qui souvent ne comprennent absolument rien à ce qui se passe.

Le jury doit sympathiser avec l'avocat, qui a à discuter une douzaine de chefs d'accusation, à étourdir vingt-quatre oreilles, à tenir ouverts autant d'yeux.

Enfin l'avocat doit la plus complète indulgence aux juges, qui ont à soutenir le choc de la fourberie, de la duplicité, de la stupidité, et de l'arrogance de tous.

Ne prétendons pas, toutefois, que l'avocat soit exempt de la faiblesse humaine, bien qu'il s'exprime rarement comme s'il s'y croyait exposé. Parmi les nombreux adeptes de l'éloquence judiciaire, dans une profession recommandable par sa supériorité morale et son utilité réelle, il doit y avoir beaucoup d'individus qui abusent d'un inestimable privilége. Divisons-les en classes, et commençons par

L'AVOCAT SEC.

Cette espèce d'avocat ne sait qu'invoquer des précédents, citer des autorités, qui seraient très-applicables à la cause qu'il plaide, si elles avaient avec elle une exacte analogie. Dans son enthousiasme pour un ancien procès depuis longtemps oublié, il est malheureusement capable d'omettre le point le plus important de la cause que vous lui avez confiée. Après avoir énuméré une vingtaine de précédents concluants, il achève d'irriter le juge et de lasser le jury en citant le dernier et le plus curieux des jugements susceptibles de s'appliquer à l'espèce. Cependant vous vous apercevez qu'il néglige précisément d'insister sur le fait essentiel qui vous eût sauvé, parce que la mention de ce fait eût gâté le parallèle qu'il a obtenu en fouillant dans les gothiques archives du barreau. Il n'envisage les lois que comme une suite de questions résolues depuis longtemps entre des juges et des jurés, dans des cas à peu près semblables à celui qui se présente. Selon lui, c'est avec les poids créés par les morts que les vivants doivent peser la justice et l'équité : il ne s'agit pas à ses yeux de l'avenir, mais du passé.

L'AVOCAT INSIDIEUX.

Celui-ci manque son but en le dépassant. Le plus simple des jurés, qui ne sont pas tous invariablement sensés, secoue la tête, et donne raison à la partie adverse, uniquement parce que l'insidieux M. Blarney cherche à le cajoler. Un défendeur qui n'a pas le moindre argument solide à opposer à une action voit de suite que le verdict sera rendu en sa faveur, à cause de la duplicité mielleuse de l'homme qui soutient la vérité. Toutefois, l'espèce des avocats insidieux jouit d'une grande popularité, car, sans jamais gagner un seul procès, elle semble toujours avoir toutes les chances pour elle.

L'AVOCAT A EFFET.

Cette classe est considérable et singulièrement heureuse, car elle paraît avoir échappé jusqu'ici au juste ressentiment des témoins qu'elle se plaît à tourmenter. La

gloire de cette tribu est de donner à un témoin sensé l'air d'un idiot, et de forcer la vérité à se cacher, comme si elle s'était parjurée. Dans ce cas, l'avocat à effet triomphe : il a déployé son vaste génie, et soutenu la dignité du barreau.

Quand un gentleman timide, étranger aux scènes judiciaires, a déposé d'une voix faible, mais en termes précis, l'avocat à effet se lève : il ouvre les bras, il se dandine, il affecte un air farouche, un ton insolemment soupçonneux, et ses regards pénétrants se portent alternativement sur le jury et sur le témoin.

« Avant que vous quittiez cette salle, monsieur, s'écrie-t-il, je dois vous prier d'ouvrir un peu plus la bouche, et de répondre à ma question sans la moindre équivoque : n'avez-vous jamais été à Birmingham ? »

La dénégation du témoin agité n'est peut-être pas entendue, mais la rougeur de l'indignation se peint visiblement sur son visage.

« Je suis fâché de vous embarrasser, monsieur. Calmez-vous ; vous voilà maintenant plus rassis, et je suis obligé de réitérer ma question désagréable ; parlez franchement, et rappelez-vous que vous avez prêté serment. N'avez-vous jamais... jamais de votre vie, été dans la ville de Birmingham ?

— Non, monsieur. »

Forcé d'entendre la particule négative, l'avocat revient à la charge.

« Vous n'avez jamais été à Birmingham ?

— Non, monsieur, jamais !

— Maintenant, monsieur, regardez le jury, souvenez-vous de votre serment, et répondez à la question que je vais vous adresser : N'avez-vous jamais été à Manchester ?

— J'y ai été, monsieur. »

Aussitôt l'avocat, transporté, se retourne vers le jury, et s'écrie :

« Voyez le prévaricateur ! »

A moins qu'il ne puisse profiter de l'étonnement et de la confusion du pauvre témoin, il est probable qu'il se rassiéra en disant :

« Il est inutile d'adresser de nouvelles questions à un témoin comme celui-là. »

L'AVOCAT SANS CAUSE.

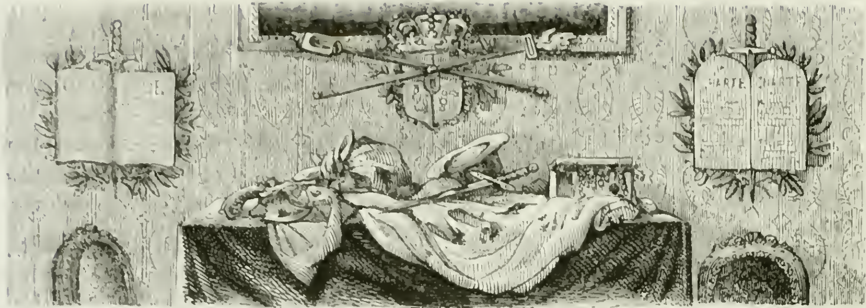
Nous aurions dû commencer et non finir par lui, mais nous n'en avons pas eu le courage. Tous les faiseurs de pointes percent de leur aiguillon l'avocat sans cause, tous les mauvais plaisants se font une gloire de l'attaquer. Pourquoi ? Parce qu'il se distingue de ses collègues. Il n'a fait aucun mal, il n'a frustré les espérances d'aucun client, il n'a ruiné personne ; aucun griffonnage n'a souillé le parchemin de son âme : il est innocent comme le prévenu est censé l'être avant le commencement du procès. Et puis, il est si triste ! Tous les jours de la semaine sont si longs pour lui ! Que lui font les deux époques de l'ouverture des assises, Saint-Hilaire et la Trinité [1] ? Cependant, avec quelle ponctualité il suit les procès, pour n'arriver à rien !

[1] Voyez *le Clerc d'avoué*, tome I, page 11. (*N. du T*).

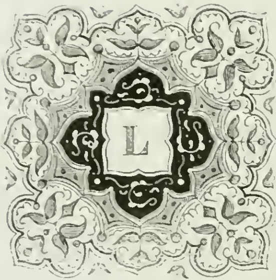
avec quelle régularité infatigable il se montre à la Cour! Il a un commis, un domestique, et tâche de faire croire qu'il a des causes. De quel œil d'envie il lorgne les dossiers de ses confrères, lui qui, depuis sept ans, n'a pu en obtenir un seul! Comme il faut un temps infini pour qu'il arrive à se faire charger d'une cause, il se demande dans combien de siècles il deviendra attorney général, et quelle portion de l'éternité sera nécessaire pour qu'il soit nommé juge. C'est un œuf de serpent, qui n'éclot jamais.

LAMAN BLANCHARD.





LE JUGE.



ES plus grands chênes ont été des glands; les plus énormes baleines d'aujourd'hui étaient, il y a quelques centaines d'années, des poissons presque imperceptibles, et indignes d'être classés dans l'ordre des mammifères. Mais ne croirait-on pas qu'il s'est écoulé des siècles depuis que le grave et vénérable juge a cessé d'être un enfant étourdi? Comment s'est développé ce type vivant de la morale, exempt en apparence des faiblesses et des passions humaines; cette imperturbable incarnation de la justice; cet être immaculé comme la dentelle de son jabot, brillant comme sa magnifique robe, doux comme la fourrure qui descend gracieusement sur ses épaules, et cependant roide comme le marbre dont semblent formés ses traits? A-t-il été enfant, ce sage dont la tête s'ombrage d'une perruque chevelue, pour la fabrication de laquelle il a fallu sans doute raser bien des prévenus? Ce cèdre du Liban a-t-il jamais été un timide arbrisseau? L'a-t-on vu dans les bras d'une vieille nourrice, faible, languissant, aussi ignorant qu'une figure de cire? A-t-il fouetté un sabot et joué à la balle? A-t-il pris part aux exploits ordinaires des écoliers, bruyant et querelleur, prêt à toute espèce d'acte d'insubordination, rossant ses amis, dévastant des couches et des cloches, pillant des vergers, tourmentant les marchands, désespérant ses professeurs, et remplissant le cœur maternel d'une perpétuelle angoisse? Les récréations naturelles du jeune âge sont-elles au nombre des souvenirs de la vie de cet homme, qui siége inébranlable comme ces vieux sénateurs romains que l'approche des Gaulois ne troublait pas sur leurs chaises curules, comme ces vénérables vieillards dont les Barbares vainqueurs n'osaient tirer la barbe blanche? Il a été jeune, sans doute, mais les traces de son adolescence ont disparu; mais on ne saurait voir en lui que les qualités opposées à celles qui caractérisent les enfants, et l'on dirait qu'il n'a jamais été autre qu'il est aujourd'hui.



LE JUGE.

Cependant Sa Seigneurie ou Son Honneur, qui remplit le banc du tribunal d'une solide masse de chair, sans avoir rien de la fragilité qui s'y rattache, prenait jadis place au dernier rang des avocats. Sa Seigneurie a peut-être appréhendé le jour où, après avoir examiné un dossier, elle s'est vue dans la nécessité de se lever et d'adresser pour la première fois la parole à la Cour. Notre juge a passé par toutes les études, par toutes les épreuves, par toutes les cérémonies ordinaires : il est devenu fameux entre tous ses contemporains, grâce à son air d'audace, à son esprit vif, à la tournure de ses idées, à son aptitude à boire sec. Comme cette dernière qualité, développée graduellement par l'exercice, le recommandait surtout à l'attention des magistrats, il avait pour parvenir les chances les plus favorables.

Diverses causes ont contribué à le lancer :

D'importantes relations commerciales;

Son influence dans un petit bourg qui envoyait deux députés à la Chambre des communes;

Le déploiement de ses talents comme avocat d'office, en l'absence du défenseur;

Une observation brillante, hasardée à propos;

Une repartie maligne, qui a provoqué les rires de l'auditoire, et même ceux des magistrats;

Un étalage fastueux et réitéré de ses connaissances judiciaires, si habilement ménagé pourtant, qu'en émettant tout ce qu'il savait, loin d'avoir l'air de s'épuiser, il semblait déverser sur les assistants le trop plein de son instruction.

Peut-être aussi s'est-il signalé par une nouvelle édition de quelque vieux traité de droit;

Par une brochure dont les feuilles n'ont jamais été coupées;

Par un article à effet sur un sujet intéressant, dans une revue à la mode;

Par sa collaboration supposée au journal le *Times ;*

Ou enfin, par un grand dîner à l'hôtel de Clarendon, un dîner de vingt couverts, où la curiosité attire des convives étonnés de l'assurance du jeune homme.

L'époque des débuts du juge actuel fut glorieuse et remplie d'émotions; et peut-être l'heure de son triomphe définitif, de sa nomination au poste qu'il ambitionnait, lui causa-t-elle moins de joie : assurément, sa carrière de juge ne peut lui procurer les plaisirs qu'il goûtait à avancer pas à pas, à gravir insensiblement. Les clients lui sont venus les uns après les autres, et toujours plus nombreux; le montant de ses honoraires s'est élevé à quatre mille livres sterling par an, et a ensuite doublé; il a été envoyé au parlement, et s'est trouvé en position de se mettre sur les rangs pour la place de solicitor général. Ses plaisirs ont augmenté avec ses affaires. Il a pris tout ce que lui offrait la fortune, et, entre autres choses, une femme; sa maison a été tenue sur un pied respectable, et ses dîners lui ont valu l'estime des gourmets. Personne ne s'est senti pressé de sortir de la salle à manger; personne n'a trouvé à redire à ce qui sortait de sa cave.

Qu'il parle de son bourgogne,
Et soudain, sans être ivrogne,

De le sabler à loisir
Nous éprouvons le désir.
Des lois, toujours grave et digne,
Il est le ferme pilier,
Mais sans jamais oublier
Ni les trésors de la vigne,
Ni le chemin du cellier.
Aux beautés de la nature
Ses yeux ne sont point fermés;
Il sait la nomenclature
Des crûs les plus renommés;
Du bordeaux et du champagne,
Des vins de France et d'Espagne
Il discute en connaisseur;
Sa voix, pleine de douceur,
Vante les produits des treilles;
Il s'échauffe en dissertant
Sur les liquides merveilles:
Le gourmet, en l'écoutant,
Croit entendre à ses oreilles
Des verres et des bouteilles
Le cliquetis éclatant.

Mais les juges sont condamnés à mort! et quand sir William, l'un des barons de la Cour de Sa Majesté ou de la Cour de l'échiquier, quitte son siége pour le cercueil, il y a infailliblement un certain sir John tout prêt à occuper la place vacante. Au milieu de ses plaisirs et de sa prospérité, notre avocat est tout à coup nommé juge, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que sa promotion produit sur lui l'effet d'un bain froid : son étoile est à son zénith. Sa réputation et son revenu augmentent d'année en année; il trouve, dans ses succès au barreau, de quoi satisfaire son goût pour les plaisirs du monde; ses moyens répondent à ses fins. Dans cette position, la perruque du juge semble devoir être funeste à son avenir : en l'acceptant, il renonce à la moitié de son revenu, et aux sept huitièmes de sa liberté d'action. Cependant il ne peut dédaigner l'hermine à laquelle il avait longtemps aspiré. Ses amis politiques sont en place, et s'offenseraient d'un refus; et puis, l'Angleterre compte sur lui; la patrie et la justice s'unissent pour le contraindre à accepter, et l'honorable et savant avocat est désormais compté au nombre des douze juges, plus savants et plus honorables encore [1].

Alors s'opèrent des modifications sérieuses dans le rêve de sa vie : c'est M. Justice

[1] Ces douze juges sont les quatre membres de la Cour criminelle du banc de la reine, les quatre membres de la Cour de l'échiquier, et les quatre membres de la Cour des procès communs. Voyez les notes de *l'Avocat*.

(*N. du T.*)

Blank, ou M. le baron Dash; tous ses mouvements doivent être convenables, réglés, irréprochables, et servir d'exemple à tous ceux qui ont les yeux sur lui. Il ne peut plus se permettre de savourer en public de la bière et des gâteaux; il ne peut plus s'égaudir à la face riante du ciel; ses visites au club doivent être rares; les parties de whisk lui sont interdites, et la porte du club de Crockford [1] lui est complétement fermée. Il est tenu d'éviter le théâtre des courses de chevaux avec autant de soin qu'un terrain semé de piéges à détente; il doit cesser de courir les spectacles, et se garder surtout de pénétrer dans les coulisses. Plus de promenades en liberté, plus d'agréables parties, plus de courses vagabondes du concert au bal, du rout à l'Opéra. Toute sa conduite doit être aussi régulière que si les yeux des cinq parties du monde, y compris la Polynésie, épiaient ses moindres gestes, les moindres variations de sa physionomie.

L'avocat transformé en juge n'est pas même indépendant chez lui. De peur de scandaliser ses domestiques, il ne saurait se permettre de fredonner une chanson comique dans sa chambre à coucher; quelque musicale que soit son humeur, il n'ose pas murmurer, même en rêvant, une seule note de *Jim Crow* [2].

[1] Club et maison de jeu célèbre, où se réunissent les personnages les plus riches et les plus éminents de l'Angleterre. Les journaux ont récemment annoncé la retraite de M. Crockford, qui avait donné son nom à cet établissement.

(*N. du T.*)

[2] Chanson devenue populaire en Angleterre depuis quelques années; elle est écrite en français barbare: on la trouve dans le numéro de mai 1839, de la revue intitulée *Bentley's miscellany*, page 528. Voici les trois premiers couplets de cette singulière production :

En Amérique j'ai fait des sauts,
En Angleterre aussi;
En France j'irai s'il le faut,
Pour sauter quand je crie.
Je tourne, retourne, je caracole,
Je fais des sauts,
Chaque fois je fais le tour,
Je saute : Jim Crow!

Depuis mon émigration
J'ai vu des choses si drôles;
J'en ferai la relation
En faisant mes caracoles.
Je tourne, etc.

Dans ce pays d'agitation,
O'Connell fait les lois;
Il aime l'émancipation,
Et se moque du vice-roi.
Je tourne, etc.

(*N. du T.*)

Quant à la valse, à la contredanse, à la gigue simple et naturelle, il peut y renoncer tout aussi complétement que s'il avait perdu les deux jambes à Waterloo. Il ne manquerait pas moins à toutes les convenances, il ne s'exposerait pas moins à se perdre dans l'opinion publique, il montrerait un égal oubli de la dignité de ses fonctions, si, par une belle matinée d'hiver, il allait patiner sur un étang. Figurez-vous un juge dessinant sur la glace une rose ou le chiffre 8, et tombant gravement sur son centre de gravité : que dirait la Grande-Bretagne?

Ces privations ne sont pas les seules auxquelles notre juge se soumet, quand le revenu que lui valaient ses travaux diminue en même temps que son importance augmente. Dans les conversations même les plus calmes, il est circonscrit dans un cercle tellement étroit, que des sujets aussi vieux que l'Iliade d'Homère, et aussi peu intéressants pour le commun des martyrs, sont les seuls sur lesquels il puisse s'exercer sans contrôle. Il jouit à peine de la liberté des opinions, et il lui est presque interdit de causer des événements du jour. Avant d'ouvrir la bouche, il croit nécessaire de promener un regard sur les assistants, et s'il aperçoit un étranger, il s'arrête aussitôt, ou communique son idée à son voisin à voix basse et inintelligible. L'opinion qu'il énoncerait aurait, malgré lui, le poids d'un jugement. Pourrait-il parler dans des discussions dont l'objet peut devenir celui d'une procédure légale, où il serait lui-même arbitre? Il s'abstient même des plaisanteries les plus innocentes; il est contraint de garder le silence sur le dernier adultère, le dernier duel, le dernier meurtre. La femme de son meilleur ami fût-elle enlevée par un amant, ce charmant sujet d'entretien lui serait interdit, en quelque société qu'il se trouvât. Son cœur tendre et sensible, passionné pour les plaisirs de la conversation, peut-il être dédommagé de pareils sacrifices? Le juge ne peut même donner un libre cours à sa colère; le moindre juron lui serait reproché comme un crime!

Qu'on n'en conclue pas, toutefois, qu'un avocat comme celui que nous avons supposé devienne, en entrant dans la magistrature, aussi rangé que les apparences semblent l'indiquer. Les robes fourrées cachent tout, a dit un grand écrivain, et ce tout comprend toutes les passions qui échauffent et qui glacent, toutes les émotions qui élèvent ou avilissent un être humain.

Les avocats sont là, la cause est appelée,
Les juges sont placés : redoutable assemblée!

Regardez bien ces juges. Quel spectateur pourrait les confondre avec les avocats présents, dont le costume est cependant le même? C'est une classe d'hommes toute différente, animée par d'autres intérêts, gouvernée par d'autres principes, mue par d'autres motifs, obéissant à d'autres lois. Ils paraissent morts à tous les objets auxquels il n'est pas de leur devoir d'être attentifs. Ils semblent ne jamais se préoccuper des personnes, mais ne voir que les faits clairement exposés. Ils n'ont pas l'air de songer à eux, mais l'intérêt général est l'unique objet de leurs pensées. Et pourtant, comme ils participent aux faiblesses humaines, ces dieux d'argile aux têtes fêlées, ces fragiles vaisseaux, trop imparfaitement scellés, pour que la divine essence de la

justice ne s'en échappe point par de nombreuses crevasses! La poitrine cachée sous cette hermine immobile, qui semble couvrir une image de pierre, est agitée peut-être par la douloureuse appréhension de perdre un enfant, par le désespoir d'avoir un frère déshonoré, par la mortification que cause l'ingratitude d'un ami. Le magistrat, en apparence impassible, songe peut-être à la légèreté de ses filles et à la stupidité de ses fils; il se dit peut-être encore que sa femme n'est pas un ange, ou bien, en dépit de ses efforts, une idée plaisante se présente-t-elle à son esprit, il essaye de la chasser : elle revient à la charge. Il répéterait, s'il l'osait, à la Cour le bon mot dont il se souvient, et qui, repoussé avec énergie, menace à chaque instant de dérider les muscles d'un visage condamné à la gravité.

Le volcan comprimé lance au milieu des airs
Un plus grand incendie et de plus longs éclairs.

Si les juges, avant leur nomination, ne sont pas excessivement disposés à rire dans l'occasion, ils doivent cependant être vivement touchés des choses divertissantes, par la raison même que la nature de leurs fonctions les prive de cette liberté d'expansion dont jouissent les avocats. Ils sont, en effet, très-sensibles aux plaisanteries, mais ils ne témoignent pas bruyamment leur satisfaction. Le rire d'un juge se voit et ne s'entend pas; il pétille dans ses yeux, il voltige autour de sa bouche, il colore ses joues d'un léger incarnat, et disparaît au bout d'une minute, sans laisser la moindre trace. On nous parle de maniaques qui se croyaient changés en loups, et prétendaient que le poil leur poussait à l'intérieur : on pourrait trouver une certaine analogie entre eux et les juges, bouffons à huis clos, qui portent intérieurement le bonnet et la marotte.

Les plaisanteries des juges siégeant au tribunal sont généralement involontaires; on cite peu de saillies préméditées par eux, de malicieux bons mots préparés d'avance. Leur émulation est suscitée par les reparties de l'avocat, et ils tiennent de Samuel Johnson, qui, réveillé la nuit par les clameurs d'une bande joyeuse, descendit pour se joindre à elle. Les dernières assises de Westminster fournirent un exemple de plaisanterie magistrale.

Un officier de shérif, magnifiquement vêtu, subissait, comme témoin, un interrogatoire auquel l'avocat avait donné une tournure comique. Le témoin s'était simplement annoncé comme officier.

«Dans quel régiment? demanda l'avocat.

— Je n'appartiens ni à l'armée ni à la marine, répondit le témoin offensé; je suis officier du shérif de Wilts.

— De quel pays? demanda le juge.

— De Wilts, répliqua le témoin avec fierté.

— J'aurais cru plutôt que c'était de *Buck's* [1],» dit le juge à voix basse, en regardant le somptueux gilet et la chaîne d'or du témoin.

[1] Jeu de mots : *Buck's*, nom de lieu, signifie aussi petit-maître. (*N. du T.*)

Un homme distingué, ornement de la magistrature contemporaine, se permit un jour une saillie moins grossière. Il siégeait avec trois de ses collègues, et la chaleur était insupportable. Auprès du président se tenait un magistrat remarquable par ses dimensions extraordinaires, car il était plus large que haut.

« Ami G***, lui dit notre homme, nous étouffons : de grâce, couchez-vous sur le banc, vous tiendrez moins de place. »

Mais les juges sont moins plaisants par leurs prétendus bons mots, que par les *lapsus linguæ* qui leur échappent quelquefois. L'un d'eux avait l'habitude d'employer les phrases les plus vulgaires pour mieux faire comprendre aux jurés ce dont il s'agissait; l'une de ses manies était de dire des jurés, qu'ils *rapprochaient leurs têtes* quand ils se consultaient. Il avait un jour à exposer au jury une question de fait importante : un vol avait été commis, mais l'on ignorait si les objets volés étaient des couteaux ou des fourchettes, et le juge cita un cas analogue pour éclairer le jury.

« On invita messieurs les jurés, dit-il, à déterminer si les pierres qu'on prétendait avoir été volées étaient véritablement des pierres. Les jurés, après avoir *rapproché leurs têtes*, reconnurent qu'elles étaient de bois. »

Nous pourrions énumérer une foule de preuves de ces saillies judiciaires, dues à un caractère simple et franc ; mais nous préférons opposer au *lapsus linguæ* ci-dessus un exemple de recherche et d'affectation.

Un cas de blessures graves avait amené devant le juge B*** un homme qui avait cruellement maltraité le fils d'un voisin, pour avoir cueilli une fleur dans son parterre : l'accusé fut déclaré coupable, et le juge, en prononçant la sentence, voulut exprimer l'idée que la conduite du coupable était d'autant plus révoltante, qu'il était père lui-même; mais les mots dont le magistrat se servit présentaient un tout autre sens.

« Accusé, dit-il, vous avez été convaincu, par les témoignages les plus évidents, d'un crime qui blesse tous les sentiments d'humanité, toutes les affections du cœur, toutes les sympathies de la nature. Sans aucune espèce de provocation, ou sous un léger prétexte, vous avez fait subir à un être jeune, innocent et faible, un traitement dont il se ressentira peut-être toute sa vie. Une pareille conduite eût été atroce en toute circonstance, mais elle est surtout, de votre part, odieuse et abominable. Comment, en effet, pouviez-vous commettre de semblables actes de violence sur le fils de votre voisin, quand vous aviez le vôtre chez vous...?

Le savant magistrat réduisait ainsi la question, par inadvertance, à un simple fait de propriété. Doit-on s'étonner que, voyant tous les avocats mordre leurs gants pour s'empêcher de rire, il ait senti lui-même le ridicule de ses paroles, et terminé sa touchante allocution avec des émotions toutes différentes de celles qu'il éprouvait en commençant ?

Un juge est tenu de peser toutes les syllabes qu'il prononce, afin d'éviter les doubles sens. La plus grande justesse doit caractériser toutes ses expressions : un mot mal appliqué, un terme tant soit peu équivoque, ont nécessairement un fâcheux effet. Le sérieux avec lequel on l'écoute peut subitement, par une brusque transition,

faire place à un rire involontaire et désordonné. Une phrase comme celle qu'employa un jour M. P***, en traitant le plus grave de tous les sujets, eût passé inaperçue en des circonstances ordinaires.

M. P*** s'adressait au jury, pour attaquer la moralité d'un homme appelé en témoignage.

«Messieurs», dit ce magistrat, l'un des membres du barreau les plus zélés pour la cause de la religion, «l'homme que le prévenu a fait citer comme témoin à décharge est de fait un témoin à charge, quoique sa déposition ne puisse être admise : cet homme a avoué ouvertement son athéisme; il nie l'autorité du livre sur lequel il a été appelé à prêter serment; il vous a dit qu'il rejetait absolument la révélation; il ne croit pas à l'enfer, à des peines sans fin, à un séjour de supplices éternels; enfin, il veut nous priver de toutes les *consolations* de la religion!»

La dignité de la situation, la solennité de la cause, contribuent souvent à provoquer des ricanements intempestifs.

Il est des facultés que tend à développer l'isolement du juge à la Cour, et jusqu'à un certain point, dans la société, et qui sont en outre aiguisées par un rude et continuel exercice. Entre autres est celle de s'occuper de deux sujets à la fois, de prêter l'oreille droite à l'un, et l'oreille gauche à un second. Un grand avocat de nos jours semblait ne pas reconnaître l'existence de la faculté par laquelle quelques juges se sont rendus célèbres, et il s'arrêta tout court au milieu d'un plaidoyer en voyant le lord chancelier B*** occupé à écrire des lettres.

«Poursuivez, sir E***», dit Sa Seigneurie en levant les yeux.

L'avocat continua à parler, et le juge à écrire. L'avocat s'arrêta de nouveau.

«Poursuivez, sir E***.»

L'avocat exprima le désir d'attendre que Sa Seigneurie fût à même d'entendre son plaidoyer; mais le juge affirma qu'il lui était facile d'écrire et d'écouter à la fois.

C'eût été non moins facile, sans doute, à un autre juge qui, pendant une tournée [1], siégeant dans une salle petite et incommode, fut importuné par la visite de plusieurs chiens, qui semblaient vouloir absolument aboyer en témoignage.

«Huissier, renvoyez ces chiens!» dit le juge.

On en fit sortir deux ou trois, mais ils rentrèrent aussitôt qu'on eut rouvert la porte, et aboyèrent comme auparavant. Le juge commanda encore une fois le silence, et adressa de vifs reproches aux huissiers de la Cour, pour n'avoir pas chassé les bruyants intrus. On allait comprendre tous les chiens dans la même proscription, quand le juge s'interrompit encore.

«Non, non, huissier, pas ce petit chien!... les autres, les autres; ce petit chien n'a pas causé le moindre désordre : voilà trois quarts d'heure que je l'observe. Laissez-le, il peut rester.»

[1] Les juges des trois Cours du banc de la reine, de l'échiquier, et des *commons-pleas*, ne siégent à Londres que durant quelques semaines, à chacune des assises, et, le reste de l'année, ils parcourent les provinces et y jugent des causes criminelles.

(*N. du T.*

Après cela, qui oserait dire que l'esprit d'un juge n'est pas capable d'une double action, et qu'il ne peut accorder en même temps une attention soutenue à des témoins et à des chiens?

L'apparition de ce petit chien était, sans doute, une agréable distraction pour le juge, fatigué d'une application pénible et prolongée. La présence de cet animal l'amusait, le tranquillisait, et l'empêchait peut-être de songer à des choses mille fois plus capables de détourner son attention. Combien de fois des distractions du genre de celle-là ne sont-elles pas nécessaires! Le poids des ans, la chaleur de la saison, l'encombrement de la salle d'audience, l'inutile fardeau de l'hermine et de la perruque, la disposition au sommeil, l'immobilité prolongée, les maladies terribles qui viennent à la suite des fonctions et des habitudes judiciaires, tant de privations et de souffrances réunies, rendent souvent non moins digne de pitié que de respect le représentant de la justice. Il est plus à plaindre qu'aucun autre membre de l'assemblée qu'il préside, sans en excepter la femme appelée en témoignage, et qu'un avocat furieux a jugé à propos d'insulter.

Et cependant, comme les juges se cramponnent à leur place! Tant qu'il leur reste une faculté intacte, ils se rendent régulièrement à leur poste, comme s'ils n'avaient aucun autre moyen d'existence. On voit en Écosse de mémorables exemples de ce fait. Les calamités qui résultent de la surdité et du défaut de mémoire des juges décrépits sont innombrables : ils contractent, en outre, l'habitude d'énoncer à haute voix leurs réflexions.

Dans le procès d'un homme accusé d'avoir volé un fagot, un témoin était appelé à constater l'identité de l'objet volé.

«Vous jurez que c'est le même fagot que vous avez vu prendre au prisonnier?» dit M. P***, après que le témoin eut prêté serment.

«Oui, monsieur, le même.

— Très-bien.»

Et, en prenant note de cette affirmation, le juge se dit innocemment à lui-même : «Comment peut-il jurer que c'est le même fagot? Deux fagots se ressemblent comme deux gouttes d'eau.»

L'avocat du prévenu entendit cette observation, et fit aussitôt rappeler le témoin pour l'interroger de nouveau.

«Monsieur, dit-il, vous avez juré que c'était le même fagot : comment pouvez-vous le savoir? Deux fagots se ressemblent comme deux gouttes d'eau.»

Le juge laissa tomber sa plume, et regarda par-dessus ses lunettes la physionomie sérieuse de l'avocat.

«Monsieur, dit ce dernier, je vois en ceci le doigt de Dieu : nous avons fait tous deux la même réflexion, et nous l'avons exprimée tous deux dans les mêmes termes. Je ne saurais laisser passer, sans la contrôler, l'assertion de ce témoin.»

Formons des vœux pour que tous les juges purs et droits soient exempts de semblables infirmités, ou du moins qu'ils s'en aperçoivent à temps pour mourir avec dignité. La justice souffrira toujours des erreurs, des faiblesses et des préjugés de la magistrature, mais on peut en restreindre l'influence. Il est toujours heureux que

les temps modernes ne nous aient point présenté l'horrible spectacle d'un juge déshonnête et corrompu. Aucun n'a volontairement prévariqué, quels qu'aient été ses défauts, ses manies, son esprit de parti.

On prétend que le roi de Perse Cambyse fit écorcher vif un juge dont il fit étendre la peau sur le siége de justice, afin que le fils et successeur du supplicié songeât à mieux remplir ses devoirs.

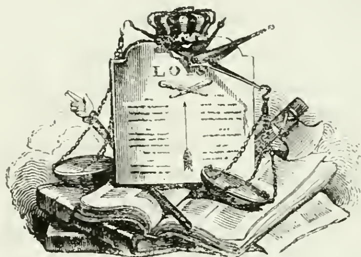
Les juges d'aujourd'hui sont sûrs de mourir dans leur peau, quand même un Cambyse serait sur le trône. Ils manquent de plusieurs qualités, sans doute, mais ils sont intègres : s'ils ne respectent pas la justice, ils se respectent eux-mêmes, et considèrent une bonne réputation comme un trésor. Puissent-ils être moins tristes qu'ils le sont, plus semblables à des hommes, et moins à des machines ; et lorsqu'un messager leur apporte un billet au tribunal, et qu'ils font un signe d'assentiment, puisse ce signe, comme celui du célèbre jurisconsulte Brandon, n'indiquer que l'acceptation d'une invitation à dîner. Puissent-ils cesser d'être sombres quand le moment de la gaieté est venu, quand ils ont dépouillé l'hermine et quitté le sanctuaire de lois!

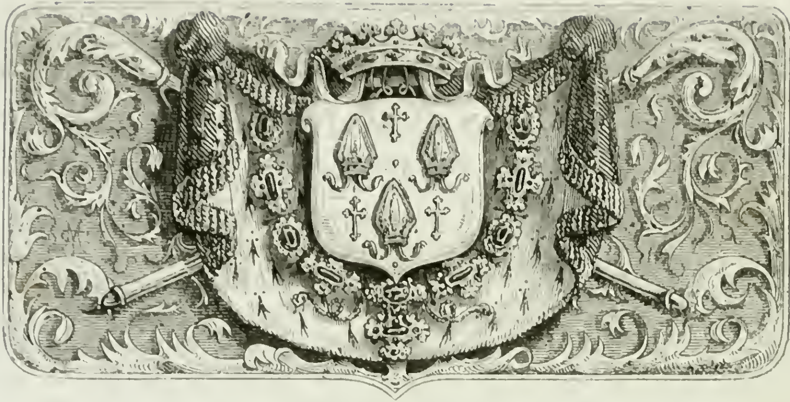
Exprimons surtout un désir qui naît d'une pénible réflexion. Que d'avocats devenus juges ont dû vivre pour faire pendre les gens qu'ils défendaient jadis! Puissent les lois être moins sévères! Que le juge, fidèle au trône et à l'autel, n'en reçoive que des prescriptions douces à appliquer! Ami juré de l'ordre, ennemi du bonnet rouge, puisse-t-il ne jamais faire mettre à personne le bonnet noir [1] !

LAMAN BLANCHARD.

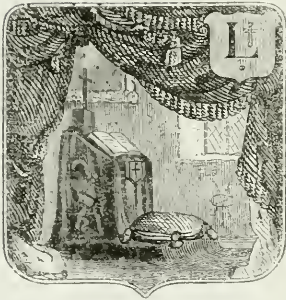
[1] En Angleterre, le bourreau couvre d'un bonnet noir la figure des pendus en proie aux convulsions de l'agonie.

(*N. du T.*)



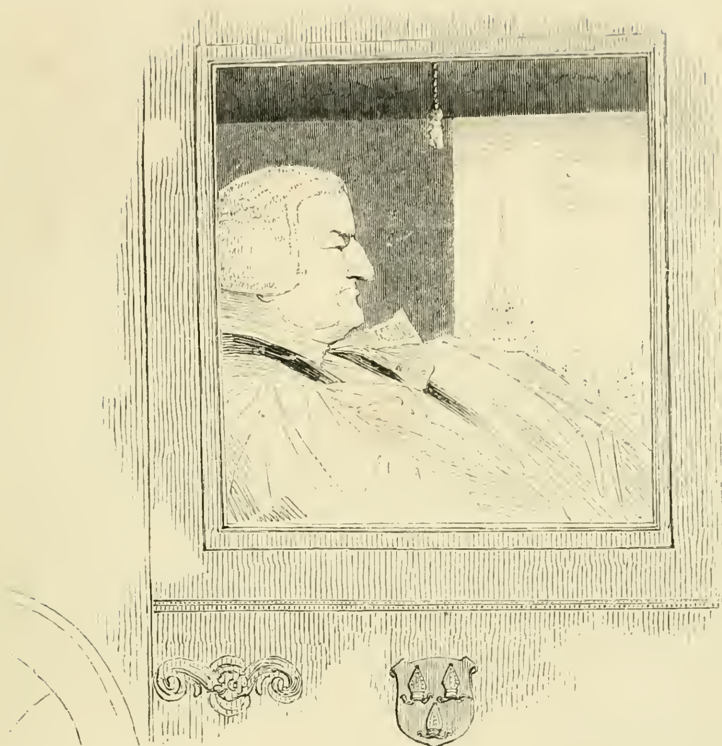


L'ÉVÊQUE.



L'évêque n'est pas seulement un avantage national, c'est véritablement une nécessité nationale. Quelles que soient ses fonctions, son importance en d'autres pays, quelle qu'ait été chez nous son influence dans des siècles reculés, il est positif que c'est en Angleterre un objet de première nécessité, un élément indispensable de notre état social.

Faites disparaître l'évêque, et la soupape de sûreté du peuple s'en va. Quelle explosion doit s'ensuivre! Les cœurs gonflés d'un million d'hommes épars dans les différents districts de l'empire éclateront en une matinée, faute de quelqu'un sur lequel ils puissent déverser le trop plein de leur humeur : l'évêque est toujours prêt à recevoir les attaques de tous, à essuyer les récriminations générales; aucune calamité publique ou privée, politique ou domestique, n'arrive sans que l'évêque soit exposé à des reproches; aucun homme n'est tourmenté par la bile, sans que l'évêque, plus puissant que le médecin, vienne à son secours, et lui fournisse l'occasion d'exhaler son mécontentement. Le bonheur d'un Anglais, en ce monde, consiste dans la douce et intime conviction d'avoir été gravement offensé; et tant qu'il y aura des évêques sur la terre, on ne pourra lui persuader qu'il n'est pas persécuté. Ses déclamations perpétuelles contre l'épiscopat contribuent donc à assurer au véritable Anglais une certaine dose de félicité.



L'ÉVÊQUE

Le climat britannique est une inestimable ressource, et nous offre de fréquents motifs de mauvaise humeur. Nous pouvons l'exercer à loisir sur de nombreuses variations atmosphériques :

Le vent d'est;
Le vent du nord;
Le calme plat;
Les bourrasques;
La brume;
La pluie;
Le brouillard en plein midi;
La neige;
L'humidité;
La chaleur sèche.

Que feraient des milliers d'hommes, s'ils étaient privés de ces sources fécondes et légitimes de murmures et de boutades? C'est ce qu'il est difficile d'imaginer, à moins que cette privation même ne fût envisagée comme un mal plus grand que tous ceux dont nous jouissons, grâce à notre climat.

Mais qu'est-ce que le temps, considéré comme prétexte de mauvaise humeur, comparativement avec l'évêque! Le privilége de crier contre les nuages, les vents et le soleil, a été trop commun dans tous les siècles pour être précieux dans aucun; il a sa source dans la liberté naturelle. Le privilége d'appeler un autre homme sot et fripon, d'assouvir une vieille rancune, de divulguer au public ses affaires de famille, n'est pas dénué de valeur, et constitue la liberté civile; cependant, s'il a d'abord quelque douceur, il est désagréable dans ses conséquences.

Mais le privilége d'injurier un évêque, privilége dû à la liberté religieuse, n'a pas de contre-partie; c'est, pour ainsi dire, une rose sans épines. Dans un pays où il est convenu que tout individu en colère déclamera contre l'évêque du diocèse plutôt que contre son adversaire direct, est-il surprenant qu'une explosion salutaire apaise les passions, et que la guerre civile soit inconnue? Qui peut maintenir plus efficacement la paix que cette espèce de vengeance? Le duel ne serait-il pas aboli, si l'on admettait qu'une offense est suffisamment lavée, et l'honneur blessé radicalement guéri, quand la personne insultée va dans les champs décharger un pistolet contre une effigie placée là tout exprès pour servir de mire, affublée d'une perruque, d'un tablier de soie, et de manches de linon? Combien de querelles, qui finiraient par des combats singuliers, sont arrangées à l'amiable, en vertu du principe de liberté religieuse qui permet de vilipender l'évêque?

Regardez de tous côtés. Voici un homme en discussion avec son avoué : sa furie est excitée par une note de frais exorbitants; mais il ménage le puissant jurisconsulte pour tomber des pieds et des mains sur le paisible ecclésiastique, et il y a dix à parier contre un qu'il apaisera sa rage en déchirant l'évêque.

Voici un malade qui use le reste de sa force, non pas en déblatérant contre l'apothicaire et deux médecins qui ont conspiré pour le traiter d'une affection qu'il n'avait pas, mais en maudissant les archevêques et les évêques.

«Les évêques, dit la duchesse, dans le célèbre roman de *Don Quichotte*, sont faits de chair et non de bois.» Qui le croirait, en voyant les assauts auxquels ils sont exposés. Quand nous parlons du banc des évêques, il serait à souhaiter qu'il fût question du bois dont il est fait, plutôt que des dignitaires qui siégent dessus. Mais si nous étions dispensés, par cette interprétation, de tout intérêt pour ces vénérables personnages, de quelle glorieuse couronne de martyr nous les priverions!

Le poste d'évêque est difficile à remplir, sans doute, et pourtant y a-t-il jamais disette de candidats à ces dangereuses fonctions? A-t-on vu hésiter un seul instant un révérend, quand il a été invité à se coiffer d'une mitre comme un guerrier de son armet? Non! la foule des postulants n'a pas cessé d'être nombreuse. On a su que le titre d'évêque exposait à la médisance, qu'on devenait, en l'acceptant, une victime de la calomnie, qu'on offrait aux détracteurs un nom nouveau, qu'on entendait retentir derrière soi le sifflet du mépris public; et cependant le plus timide, le plus égoïste, a-t-il reculé? N'a-t-on pas toujours vu le même zèle, la même activité, le même empressement, parmi les hommes dévoués faits pour porter la mitre? n'y a-t-il pas toujours eu entre eux une concurrence illimitée, infatigable, bruyante, acharnée? peut-on trouver des preuves plus indubitables de l'esprit de sacrifice? ne suffit-il pas à la grandeur de l'évêque de l'emporter sur tant de héros spirituels qui briguent les hautes fonctions cléricales, et les soucis dont elles sont accompagnées?

Mais, ce n'est pas tout, et l'esprit de sacrifice n'a pas encore atteint toute sa hauteur. C'est quelque chose, sans doute, que cet empressement à encourir le blâme, à s'offrir à la calomnie; mais c'est pour un fait plus héroïque que l'évêque mérite d'être canonisé par ses contemporains, sans laisser à la postérité le soin d'accomplir cet acte de justice. Il consent à souffrir des supplices plus graves, et nous pouvons ajouter plus terribles: il consent à se charger toute sa vie du fardeau des richesses, qu'il sait être la source de tous les maux!

Voilà l'évêque dans tout son éclat, dans toute la blancheur du linon, dans tout le lustre de la moire. On ne saurait pousser plus loin l'abnégation, qu'en se soumettant volontairement à la jouissance des richesses mondaines et des félicités d'ici-bas: il abjure la pauvreté apostolique, les gains modiques, l'existence laborieuse; il renonce sans murmures à ces bases du bonheur des premiers chrétiens; il s'immole au bien de son troupeau; il épargne aux autres les dangers de la tentation, en mettant en péril son propre salut; il monopolise, autant que possible, la source de tous les maux, sachant que plus il en aura, plus ses frères éviteront de séductions criminelles; il permet qu'on apporte chez lui de vastes quantités de trésors mondains, pour en purger les habitations d'autrui, pour accaparer tous les risques, toutes les souillures.

«Je pars pour mon gouvernement avec un furieux désir de gagner de l'argent», dit Sancho à la duchesse sa protectrice.

Telle est la réflexion que fait intérieurement l'évêque en partant pour le gouverne-

ment de son diocèse : il est animé d'un désir furieux de gagner de l'argent, afin de laisser à l'espèce humaine moins de cette liqueur vénéneuse qui trouble la raison. De même que Sancho déclare ne boire jamais par un vicieux penchant, mais seulement pour contenter sa soif, de même l'évêque ne cède point à de coupables impulsions en savourant la venaison, la tortue, les vins exquis. Il épargne, autant qu'il est en lui, à ses ouailles, l'enivrement de la richesse, les graves inconvénients d'une existence de luxe et de plaisirs.

Si, dans ses moments de faiblesse, l'évêque abandonne un peu de la monnaie corruptrice, c'est en quantités trop infinitésimales pour être nuisibles : il ne la répand point au hasard dans la multitude ; il en borne la distribution, et a soin de n'offenser aucun dissident par des aumônes inconsidérées. Il ne prodigue pas non plus les soupes succulentes et les viandes excitantes aux chrétiens pauvres et exténués ; mais il tient en réserve pour eux des boissons rafraîchissantes, des aliments réfrigératifs, qui les maintiennent dans un état de calme et d'humilité.

L'évêque renvoie-t-il les riches l'estomac vide ? Non : de peur qu'ils ne s'asseyent à leurs tables surchargées, et ne se livrent à d'inconvenants excès, il leur offre de somptueux banquets, préparés sans doute par de pieux cuisiniers de France, et servis aux convives sensuels par de nombreux saints en brillante livrée. Ainsi, l'évêque diminue la corruption qu'il ne peut exterminer, et ne la laisse agir qu'en sa présence, afin d'avoir les moyens de la modérer.

Et c'est pour cela que la clameur universelle s'élève incessamment contre l'évêque ; c'est parce qu'il a assez de courage moral, d'enthousiasme religieux pour être riche ! parce qu'il absorbe d'énormes revenus, et ose encourir la grave responsabilité de dix mille livres sterling par an ! Ils se condamnent eux-mêmes, ceux qui s'imaginent qu'il prononce sa condamnation en disant :

« Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume... où doivent aller les évêques dégagés enfin des liens de la matière. »

Que les détracteurs écoutent la vérité, si pourtant la calomnie a l'oreille aussi subtile que la langue ! C'est une erreur grossière que de mettre l'évêque au nombre des gens riches. S'il s'attache aux trésors d'ici-bas, c'est uniquement pour que les curés puissent jouir d'une pauvreté salutaire et chrétienne. Peut-on supposer qu'un homme aussi versé dans la théologie ajoute foi au miraculeux passage d'un gros quadrupède par une ouverture où ne se glisserait pas un atome ? un docteur aussi savant, aussi éclairé, ignorerait-il les lois de la mécanique et de l'histoire naturelle au point de se figurer qu'un chameau avec sa bosse puisse pénétrer dans le trou d'une aiguille ? L'évêque ne croit pas cette extravagance, et, assimilant l'exclusion du riche à celle du chameau, il se conserve pauvre personnellement, et n'est opulent que par procuration. Donnez-lui encore cinq mille livres sterling par an, et il se trouvera encore nécessiteux, car il ne se dévoue à recueillir de l'or que pour empêcher les hommes de se perdre par ce vil métal.

Démontrons que les membres inférieurs du clergé, les humbles et les fidèles, se pervertiraient inévitablement si le prévoyant évêque, moins occupé de leur bien-

être, leur partageait imprudemment ses immenses revenus. Le bon prêtre, tel que l'a dépeint le vieux Chaucer [1], existe encore. Voyez quel glorieux tableau :

Quoiqu'il soit vêtu de bure,
De son âme noble et pure
Rien n'égale la splendeur;
Humble comme ce bon prêtre,
Ici-bas voulut paraître
Le divin ambassadeur.

Plus loin, le poëte ajoute :

Payez librement la dîme,
Comme son bien légitime,
Il l'accepte volontiers.
D'une colère implacable,
Jamais l'homme saint n'accable
Le débiteur insolvable
En retard de ses quartiers.
Moins le bon pasteur demande,
Plus à donner l'on consent;
De la plus légère offrande
Son cœur est reconnaissant,
Et les gens de la campagne
Se complaisent à le voir
Humble et satisfait d'avoir
La pauvreté pour compagne.
Et pourtant, à l'indigent
Que la disette aiguillonne,
Sans regret il abandonne
Une part de son argent;
Il distrait quelque parcelle
De ses minces revenus
Pour en enfler l'escarcelle
Des mendiants aux pieds nus;
Du malheur, de la détresse,
Solide et constant appui,
Se mortifiant sans cesse,
Il verrait avec ennui
Qu'on fût plus pauvre que lui.

[1] Ancien poëte, né à Londres en 1328, mort en 1400. Ses œuvres ont été publiées à Londres, in-folio, en 1721.

(*N. du T.*)

Maintenant, quels supplices seraient trop grands pour le vil évêque qui, par un honteux abandon de ses rentes, par une répartition égale de ses trésors, anéantirait un caractère comme celui qu'a tracé le doyen des poëtes anglais? Il est certain que ce caractère se rencontre de nos jours, non-seulement dans tous les diocèses, mais encore dans beaucoup d'églises paroissiales : songez donc au délit que l'on commettrait en modifiant les mœurs d'un tel prêtre, si l'on s'avisait de lui accorder cinq cents livres sterling par an, prises sur le superflu de l'évêque diocésain. Avec le charme de la pauvreté, s'évanouirait celui de la vertu. Vous entreriez dans la demeure de l'homme de Dieu pour contempler avec respect un mortel élevé au-dessus de la condition humaine, et vous apprendriez qu'il est parti pour les courses de chevaux d'Ascot, ou pour la chasse au renard, ou qu'il joue à des jeux de hasard avec le squire irréligieux. Le bon prêtre aurait disparu. Vous ne le reconnaîtriez pas plus pour l'ambassadeur de Dieu à son air, à son maintien, à son costume, à ses occupations, qu'un des nombreux domestiques de l'évêque, vêtu de pourpre et de linge fin, et vivant dans un faste perpétuel. Ses paroissiens, au lieu de consentir à lui donner d'autant plus qu'il demanderait peu, seraient poursuivis, avec toute la rigueur des lois, pour leurs arrérages nécessaires à l'entretien de milady, qui passerait l'hiver à Londres, ou à l'achat d'un cheval de chasse qu'on refuserait de vendre à crédit, et dont la vigoureuse encolure aurait séduit Sa Révérence. Le bon prêtre serait complétement éteint, perdu sans ressources.

Grâce à la sagesse et à la bienfaisance de l'évêque, le bon prêtre n'est pas aujourd'hui troublé par la crainte de voir augmenter ses revenus. Jamais cinq cents livres de rente ne tomberont du coffre-fort du diocésain dans la poche du pauvre curé, pour l'entourer d'embûches, pour le séduire, pour le perdre. L'évêque sait que les richesses sont maudites, et il les tient avec soin hors de la portée de ses laborieux subordonnés. Témoin des bénédictions que le ciel répand sur la pauvreté, il donne un exemple extraordinaire de dévouement en se les refusant à lui-même, en y renonçant jusqu'à la fin de ses jours.

Dernièrement, un très-révérend prélat a fait un long discours sur la nécessité de donner à un archevêque au moins quinze mille livres par an, et d'augmenter les énormes revenus alloués aux autres dignitaires. Il alléguait que, si cette mesure n'était adoptée, des hommes recommandables par leurs talents et leur caractère ne seraient pas suffisamment engagés à embrasser l'état ecclésiastique. Le public aveugle semble s'être coalisé pour se méprendre sur les intentions de l'orateur : « Il a donc, disait-on, bien mauvaise opinion des élèves appartenant à de grandes familles! Il a donc bien peu de confiance dans leur piété! Croit-il que l'esprit de religion ne suffise pas pour décider un homme à s'enrôler dans les rangs du clergé? Faut-il stimuler le zèle des aspirants par de grands avantages matériels, et allécher par l'appât du gain des gens hypocrites et sans foi?» Évidemment le vénérable orateur n'avait jamais fait de semblables réflexions.

L'évêque prêche rarement. De temps en temps, lorsque quelque vieille institution s'est écroulée sur la tête de ses fondateurs, on obtient de lui un sermon de charité.

Ceux qui s'en servent pour faire appel à la sympathie publique savent bien qu'on se foulera pour entendre l'évêque, quand même un plateau serait placé à la porte de l'église. La cause de la bienfaisance, plaidée par un recteur, n'aurait eu aucune puissance attractive, tandis que l'évêque attirera la multitude. En ces occasions solennelles, il prend une voix douce et persuasive pour parler de la charité, la plus grande des trois vertus théologales. Il s'étend sur le superflu des riches, sur les privations des pauvres, sur la vanité des trésors du monde, quand ils ne servent pas à faciliter l'exercice des vertus : «Aimez votre prochain comme vous-même, c'est votre devoir à tous», s'écrie-t-il ; et pour donner de la force à ses leçons de modération, pour démontrer le peu qu'il faut à l'homme ici-bas, pour étaler aux yeux de tous un exemple de cette ostentation, de cette vanité qu'il les exhorte à éviter, il se rend au temple dans un magnifique carrosse, richement doublé de velours pourpre au dedans et au dehors. Son attelage est des plus brillants, et son cocher, ses deux laquais, quoique peut-être accoutumés à la prière, ne sont pas évidemment dans l'habitude de jeûner.

Ainsi, nous le voyons, si l'évêque apparaît entouré des pompes de ce monde pervers, s'il cède en apparence aux coupables séductions de la chair, ses intentions sont toujours pures, saintes, irréprochables.

Vous connaissez l'histoire de ces pères de l'ancienne Sparte, qui enivraient leurs esclaves du matin au soir, pour dégoûter leurs enfants de l'intempérance par le spectacle de l'abrutissement qu'elle amène, et pour leur inculquer des principes de sobriété. La conduite de l'évêque envers son troupeau est dirigée par des motifs identiques à ceux qui guidaient les pères lacédémoniens. Ce point de vue ne saurait échapper au curé affamé, qui, en rentrant chez lui, par un temps de pluie, après avoir marié, baptisé, enterré, prié avec les malades, voit l'évêque, en voiture, allant joyeusement dîner chez un gentilhomme des environs.

L'élégance est dans la nature de l'évêque. Depuis sa perruque jusqu'aux boucles d'argent de ses souliers, le costume du révérend prélat est propre et élégant; ses manières sont élégantes ; une recherche particulière embellit son langage.

Une exquise odeur de sainteté s'exhale des actions et des paroles de l'évêque ; le calme de l'âme est répandu dans toute sa personne. Il a l'air d'un homme qui hésiterait à aller au ciel, s'il fallait prendre une route difficile et épineuse, qui trouve le voyage de la vie commode à accomplir, et songe à bien vivre en chemin, sans s'inquiéter du terme. Il dort aussi profondément que s'il se prêchait des sermons à lui-même ; il ne met point de sacs d'argent sous son oreiller, car jamais les voleurs n'ont troublé le repos qu'il goûte en son palais. Les cris de guerre, quelque bruyants qu'ils soient, n'arrivent point jusqu'à ses oreilles, et l'histoire moderne n'offre point d'exemple d'épiscopicide. L'assassin d'un évêque, comme l'assassin d'un roi, a l'honneur d'être désigné par un terme spécial.

L'évêque n'a rien de redoutable tant qu'il se borne à l'accomplissement de ses devoirs spirituels. Les jeunes gens, et surtout les jeunes filles, auxquels il est appelé à donner la confirmation, le trouvent plein d'une mielleuse douceur.

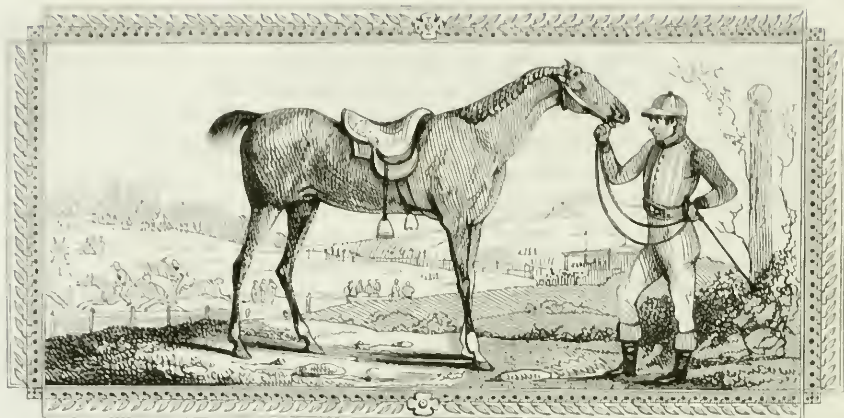
Déjà, pour recevoir l'auguste sacrement,
Se pressent les garçons vêtus élégamment,
A la vive et joyeuse allure.
Les filles vers l'autel marchent d'un pas tremblant,
Et jusqu'à leurs genoux, avec leur voile blanc,
Tombe leur blonde chevelure.

Voyez! l'évêque est là, calme et majestueux.
Une robe à longs plis l'enveloppe; ses yeux,
Pleins de caresses paternelles,
S'abaissent sur ces fronts où la grâce descend,
Et sa main les effleure, aussi douce en passant
Que la plume des tourterelles.

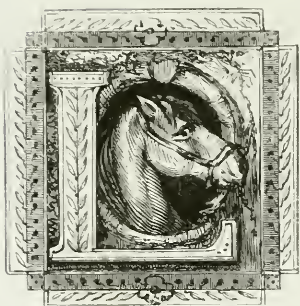
C'est seulement quand il se mêle des affaires temporelles que l'évêque semble terrible. S'il évitait de mettre le pied à la Chambre, il n'aurait aucune chance de mourir lapidé; mais il n'y reste que dans l'attente d'un bill où l'on demandera sa tête, et il a besoin d'assister aux débats pour voter contre. Sa position au parlement est certainement embarrassante: pendant dix années, on l'attaque comme la créature du ministère, et pendant les dix années suivantes, on le poursuit avec non moins de fureur comme la créature de l'opposition. Quoi qu'il fasse, le bon évêque ne trouve pas d'approbateurs hors de l'église, et quand il s'associe à un parti, il n'en est qu'un obscur satellite.

LAMAN BLANCHARD.





LE JOCKEY.



E grand lexicographe anglais [1] ne fut jamais plus embarrassé que lorsqu'il fut appelé à définir le mot jockey. Il a répondu d'une manière ridicule à cette question de pédagogue : *undè derivatur?*

« JOCKEY, nom substantif. De Jack, diminutif de John, vient Jackey, ou, comme disent les Écossais, Jockey. On désigne ainsi un enfant quelconque, et particulièrement celui qui monte les chevaux de course. »

Le docteur ajoute d'autres définitions :

« 2° Celui qui monte des chevaux de course ;

« 3° Un homme qui fait le commerce des chevaux ;

« 4° Un fourbe, un homme qui cherche à jouer des tours. »

Et ici le docteur croyait sans doute avoir frappé juste, car on sait qu'il répondit à quelqu'un qui lui demandait pourquoi il n'assistait pas à une course de chevaux :

« Je ne trouve aucun plaisir à voir un fripon en rouge courir après un autre fripon en vert. »

Sans attaquer davantage cette haute autorité, occupons-nous de développer le caractère du jockey anglais.

Le jockey est généralement fils d'un jockey, ou d'un homme qui exerce des che-

[1] Johnson.
(*N. du T.*)



LE JOCKEY.

vaux de course. On le met en selle aussitôt qu'il peut en enfourcher une. Si c'est un bel enfant pour son âge, toutes les espérances de ses parents sont détruites, car il est impropre au métier auquel on le destine. Il faut arrêter sa croissance, si l'on veut qu'il soit capable de monter le cheval qui remportera le prix aux courses de Derby, le plus haut point de gloire que puisse ambitionner un jockey. Pour empêcher qu'il soit un bel enfant pour son âge, on lui fait boire du gin en même temps que le lait de sa mère, et l'on restreint sa ration de cette dernière boisson.

L'éducation intellectuelle du jockey est très-négligée, même en cet âge de lumières. Il y a un demi-siècle, on la considérait comme complétement inutile. Holcroft, célèbre auteur dramatique, nous dit, dans ses mémoires, que lorsqu'il était apprenti jockey à New-Market, il fut regardé comme étant sur le point de devenir fou furieux, uniquement parce que ses confrères de l'écurie l'avaient surpris un jour à lire, et un autre jour à tracer quelques chiffres avec un clou rouillé sur la porte de l'écurie! On s'occupe du corps et non de l'esprit du jockey; et avant d'arriver à la supériorité, il est soumis à de rudes travaux, à de longues fatigues.

Vers la fin de sa douzième année, le jockey, dûment affublé de guêtres et de culottes, est mis sur le plus paisible cheval de course de New-Market, et il commence à courir. Son maître juge de ses progrès par l'usage qu'il fait de ses mains, sans s'attacher précisément à celui qu'il fait de sa tête. Quelques mois le développent: s'il donne des espérances, on le soumet à une courte épreuve. Il commet des erreurs, comme on peut s'y attendre, mais il dirige habilement son cheval, et l'exercice est répété le lendemain.

«Ne vous lancez qu'aux derniers cent *yards*[1],» lui dit son maître.

C'est une tâche difficile pour un jeune homme toujours empressé d'arriver. Cependant le jockey se modère, et gagne le prix de l'essai.

«Voyez, Jack, lui dit son maître, voyez ce que c'est que de suivre exactement mes ordres: puisque vous voulez être jockey, il est essentiel de m'obéir à la lettre. Si la course d'hier eût été sérieuse, vous auriez perdu l'argent de votre maître, en ne faisant pas ce qu'on vous avait prescrit.»

Pour troisième épreuve, on fait encore courir le jockey peu chargé[2], en lui recommandant de prendre la tête; mais il n'y a pas une douzaine de vieux jockeys experts en cette tâche difficile. Ceux qui ne sont pas initiés demanderont pourquoi: «Est-il rien de plus aisé, s'écrieront-ils, pour peu qu'on sache conduire un cheval au galop, que de le lancer de toute la vitesse de ses jambes, et de le soutenir en même temps avec la main, assez pour l'empêcher d'épuiser ses forces?»

[1] L'*yard* équivaut à 3 pieds français, ou 914 millimètres.

(*N. du T.*)

[2] Dans toutes les courses, en Angleterre, on détermine la charge du cheval d'après son âge et son propre poids; puis l'on pèse le jockey, la selle, le harnois, et si la pesanteur totale n'atteint pas celle qu'on avait préalablement fixée, on met du plomb dans les poches ou dans les bottes du cavalier.

(*N. du T.*)

Nous répondrons affirmativement ; mais la difficulté consiste à s'assurer du degré de la vitesse du cheval. Il faut, en outre, que le jockey ait assez de sang-froid pour apprécier l'effet de l'allure de son cheval sur ceux de ses concurrents. C'est un travail de tête qui doit être achevé dans l'espace de deux ou trois minutes, et par un individu souvent à peine formé, dont tous les nerfs, tous les muscles, sont mis en jeu pour lancer un cheval à raison d'un mille par minute ! Carthage n'a produit qu'un Annibal ; il n'est pas plus étonnant qu'un siècle ne produise qu'une demi-douzaine de jockeys accomplis.

Mais revenons à l'éducation d'un jockey de premier rang ; démontrons jusqu'à l'évidence en quoi elle peut être utile, et combien il était déraisonnable d'accuser M. Holcroft de folie, parce qu'il épelait des mots de six syllabes. Nous avons sous les yeux une brochure de cent soixante-dix pages, intitulée *le Génie naturel*, par Samuel Chifney, de New-Market ; prix, cinq livres !! John Gibson Lockart [1], Napier [2], Edward Lytton Bulwer [3], Théodore Hook [4], avez-vous jamais écrit cent soixante-dix pages, de vingt lignes à la page, avec une marge immense, qu'on ait vendues cinq livres sterling !

Permettez-moi de vous donner un échantillon de cet ouvrage, véritablement classique. A propos de la difficulté qu'éprouve un jockey à prendre la tête : « Shylark, dit Chifney, ce fameux cheval de course, allait vite, mais c'était une rosse ; de sorte que celui qui le conduisait avait beaucoup de peine à lui conserver l'avantage dans les courses de quatre milles. »

Ceci paraît incompréhensible au premier abord ; mais, en langage de courses, on entend par rosse un cheval mou et indolent, qui ne fait pas d'efforts, qui ne déploie pas tous ses moyens pour gagner le prix. Nos lecteurs imaginent sans peine que, sur un parcours aussi étendu [5], il est presque impossible à un jockey de tenir un cheval de cette espèce en avant d'une demi-douzaine d'autres. Dans le cas cité par Chifney, « Shylark, arrivé à cent yards du but, s'arrêta tout court, quoiqu'il fût monté par l'un des plus célèbres jockeys contemporains. »

Le passage suivant (page 110) donne idée des friponneries pratiquées par ceux qui

[1] Auteur, directeur du *Quaterly review*.
(*N. du T.*)

[2] Rédacteur de l'*Edinburg review*.
(*N. du T.*)

[3] Écrivain célèbre, auteur de *l'Argent*, comédie, de l'histoire de la *Grandeur et décadence d'Athènes*, d'*Eugène Aram*, de *Pelham*, *Devereux*, de *l'Angleterre et les Anglais*, des *Pèlerins du Rhin*, de *Leila*, du *Désavoué*, des *Derniers jours de Pompeia*, de la *France sociale, politique et littéraire*, de *Godolphin*, de *Soir et Matin*, etc.
(*N. du T.*)

[4] Écrivain contemporain, auteur de *Jack Brag*, *Gilbert Garnhey*, du *Cousin Geoffrey*, de *Théorie et pratique*, etc.
(*N. du T.*)

[5] Le mille anglais étant de 1 kilomètre 609 mètres 314 millimètres, quatre milles font par conséquent 6 kilomètres 437 mètres 256 millimètres.
(*N. du T.*)

font métier de parier. Après avoir raconté l'empoisonnement d'un cheval de course à New-Market, l'auteur du *Génie naturel* s'exprime ainsi :

«Ceci me rappelle que M. Hodges, le grand parieur, me dit un jour : Si vous continuez à parier ainsi, vous perdrez jusqu'à votre dernier sou. Vous basez toujours votre jugement sur les chevaux ; établissez-le sur les hommes, car vous ne pouvez jamais répondre de la qualité d'un cheval.»

Les lignes suivantes sont un brillant exemple de dialogue.

Samuel Chifney comparaissait devant les représentants du Jockey-Club, qui étaient MM. Dutton, Santon, et sir Charles Bunbury, tous amateurs distingués.

«Quel a été votre motif pour ne pas lancer Escape le premier jour?» demanda sir Charles Bunbury, propriétaire du cheval mentionné.

«Vous avez donc bien peu de confiance en votre jockey, sir Charles, pour lui adresser une pareille question.»

Si le jockey accusé s'était expliqué, il eût révélé le fort et le faible du coursier.

Aucun être humain ne commence plus tôt que le jockey à tirer parti de son propre fonds (nous ne parlons pas ici au figuré). S'il montre de l'aptitude, il est employé en public presque au sortir de l'enfance, et bien payé de ses services. S'il perd, il est sûr de trois guinées ; s'il gagne, il en demande cinq, auxquelles on ajoute parfois un beau présent. On a vu un gentleman donner à un jockey vainqueur une récompense de mille livres. Le jockey léger gagne dans les paris des sommes considérables. Par exemple, feu Arthur Pavis, si remarquable par la légèreté de son poids, se faisait, dit-on, un revenu de près de cinq cents livres sterling (douze mille cinq cents fr.) par an !

Cependant peu de jockeys sont morts riches, et nous craignons que Pavis lui-même ne puisse être cité comme une exception. On peut dire que leurs dépenses sont énormes : indépendamment des voyages, de l'entretien d'un cheval, de la toilette, ils mènent souvent une vie dont le luxe est coûteux. On a peine à croire les extravagances que se permirent certains jockeys de New-Market, il y a quelques années. Ils se firent bâtir des palais, et y prodiguèrent les plus beaux tableaux, les meubles les plus somptueux. Ce jeu ruineux a cessé aujourd'hui, et il faut espérer qu'il ne se renouvellera pas.

Comme on se l'imagine naturellement, les jockeys sont généralement le fruit de l'union de parents un peu lilliputiens ; cependant il y a des exceptions frappantes. Ainsi John et Samuel Day sont les fils d'un homme qui s'honorait du sobriquet de *Broad-Day*, avec d'autant plus de raison qu'il pesait presque vingt stones[1] ! Les enfants de John Day furent tous minces et légers comme leur père, qu'on aurait pu appeler *Day-Light*[2].

[1] Poids de huit livres à Londres et de douze livres à Hereford.

(*N. du T.*)

[2] *Broad-Day* veut dire en même temps le gros Day, Day le large, et grand jour ; *Day-Light*, Day le léger, et point du jour.

(*N. du T.*)

Le père des Edwards, célèbres jockeys de New-Market, était connu sous le nom de petit Edwards *par excellence* [1]. George IV protégeait cette famile, et on l'entendit un jour s'écrier, en voyant plusieurs Edwards se préparer à figurer dans la même course :

« Mon Dieu ! quelles bandes de jockeys élève mistress Edwards ! »

Il y a presque toujours beaucoup de symétrie, sinon d'élégance, dans les formes des jockeys. Un individu contrefait serait impropre à la profession. Un jockey doit avoir la tête petite, les épaules basses, bien arrondies, et larges en proportion de sa taille. La partie interne de ses cuisses doit être légèrement convexe, pour qu'il puisse s'attacher plus solidement à la selle. Ses bras doivent être plutôt longs que courts, et ses jambes dépourvues de mollets; autrement il ne pourrait porter les bottes de jockey. Ainsi bâti, il sera solide en son assiette, et, selon l'expression de Shakespeare,

On dirait, à le voir sur la selle assuré,
Qu'avec la noble bête il est incorporé.

En d'autres termes, le rapport de ses parties inférieures avec le dos du cheval sera si parfait, qu'en étant agréable à l'œil, il mettra l'un et l'autre à même d'accomplir sans obstacles leurs fonctions respectives.

Les qualités nécessaires à un jockey sont rares et difficiles à acquérir. Outre celles qu'on appelle physiques, telles qu'une grande force dans un petit corps, une poitrine large, des poumons assez développés pour ne rien perdre de leur puissance dans une course rapide, il y en a d'autres non moins essentielles, mais d'une nature plus relevée. Il faut que le jockey soit d'une intrépidité complète, d'une insensibilité voisine de l'apathie, à l'épreuve des provocations et des efforts d'un concurrent; l'habitude de réprimer sa langue lui est indispensable. Il faut encore qu'il sache mortifier ses sens, après s'être livré à de pénibles labeurs : il est non-seulement obligé de travailler à jeun, mais encore, sa tâche achevée, il lui est défendu de satisfaire son appétit, comme les autres hommes qui gagnent leur pain à la sueur de leur front. Tourmenté par une faim qu'ont aiguisée le grand air et l'exercice, il faut qu'il assiste en simple spectateur à des festins; il ne peut même apaiser la soif qu'a excitée une longue promenade au milieu d'un jour brûlant.

Ce n'est pas tout : il doit imposer d'autres supplices à sa constitution, et avoir, à l'occasion, recours aux médecines pour réduire ses proportions !

Nous venons de faire allusion à la manière dont un jockey se prépare à une course; et nous croyons ne pouvoir mieux faire que de citer ici les réponses d'un éminent chirurgien de New-Market à des questions qui lui étaient adressées sur ce sujet intéressant.

[1] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

«L'hygiène particulière aux jockeys, dit-il, est mise en pratique environ trois semaines avant Pâques, et se prolonge jusqu'à la fin d'octobre, terme de la saison des courses. En huit ou dix jours, un cavalier parvient à diminuer son poids naturel de huit à douze livres. A déjeuner, il prend un peu de pain et de beurre, et du thé en quantité modérée. Il dîne très-légèrement, avec un mince morceau de pudding, et encore moins de viande, et s'abstient de ces deux aliments quand il peut se procurer du poisson. Sa boisson ordinaire est du vin et de l'eau, dans la proportion d'une pinte de vin pour deux pintes d'eau. Dans l'après-midi, il prend du thé, avec peu ou point de pain ; il ne soupe jamais.

«Après déjeuner, le jockey qui se destine à courir se charge de vêtements, met cinq ou six gilets, deux habits, deux culottes, et fait au pas accéléré une promenade de dix à quinze milles [1]. En revenant chez lui, il change de linge, et quelquefois, s'il est trop fatigué, repose une ou deux heures avant dîner. Il se couche à neuf heures, et se lève à six ou sept. Les jockeys qui se sentent incapables de supporter ces longues promenades ont recours à des purgatifs, et principalement au sel de Glauber.»

On demanda à ce chirurgien s'il recommanderait un semblable régime comme propre à combattre la corpulence.

«Sans doute, répondit-il, si la constitution ne paraissait pas en souffrir : mais je doute qu'on pût se soumettre à un régime aussi sévère, si l'on n'y était accoutumé dès l'enfance. John Arnull, jockey du prince de Galles (depuis George IV), reçut l'ordre de se diminuer de poids autant que possible, pour une course particulière. En conséquence, il s'abstint de nourriture animale, et même végétale, pendant huit jours consécutifs, et son seul aliment était, de temps en temps, une pomme ! Il ne souffrit point de ce régime ! Un autre jockey m'a déclaré qu'il était moins fatigué, et qu'il avait plus de force pour mener un cheval ardent et difficile, lorsqu'il avait peu diminué de poids ; et quoiqu'il ne pesât jamais plus de neuf stones, il s'était fréquemment réduit à sept.»

L'auteur de cet article a éprouvé par lui-même les effets de la déperdition insensible : il lui est arrivé de diminuer graduellement de treize livres, et il est loin de s'être trouvé mal de cette réduction. Une douce sensation de légèreté, une ardeur inaccoutumée, sont les conséquences certaines d'une transpiration abondante et d'une diète légère. Le sommeil tranquille dont on jouit à la fin du jour vérifie cet axiome admis depuis longtemps : *Non misere vivat qui parce vivat.*

Le régime est aujourd'hui moins pénible que du temps du chirurgien de New-Market. Les promenades, par exemple, ont été abrégées, et le maximum de la distance parcourue est quatre milles en allant et quatre milles en revenant. Au commencement et à la fin de chaque promenade, on facilite la transpiration par le feu et des boissons chaudes. Elle devient alors si excessive, qu'après s'être dépouillé de ses vêtements, le jockey est forcé de se faire masser, et, pour ainsi dire, bou-

[1] Les milles anglais sont de trois à la lieue.

(*N. du T.*)

chonner comme un cheval après la course. Ces moyens amènent promptement une déperdition, et dispensent ordinairement de l'emploi des purgatifs, à moins qu'on ne les prescrive au début du traitement, pour y préparer le corps. En toutes circonstances, le jockey doit constamment faire de l'exercice à pied, pour s'habituer à courir sans être essoufflé.

Il n'y a pas de plus rude épreuve pour les forces humaines que de monter un cheval de course : c'est un travail continu, sans relâche, contraire en cela à tous les autres. Le batteur de blé prend une seconde de repos en levant son fléau ; celui qui creuse, en retirant sa bêche ; le rameur, en ramenant sa rame en arrière ; mais le cavalier qui figure dans une course n'a pas un instant d'arrêt, et souvent, quand il arrive au but, tous ses muscles frémissent de douleur.

Voyons le jockey au moment du départ : on le pèse, on le met dans les balances. Il se place solidement en selle, les pieds posés sur des étriers d'une longueur modérée. De son habileté à manier la bride dépend sa supériorité. Quelques coureurs ont le cou planté si bas sur les épaules, qu'ils courbent et relèvent la tête comme un cerf. Il y a, au contraire, des chevaux qui ont le cou très-flexible. D'autres baissent la tête en galopant, et tirent avec force la main du cavalier ; d'autres encore ne tirent pas assez. Si l'on n'employait différentes sortes de brides, aucun jockey ne viendrait à bout d'un cheval.

La manière de lancer un cheval dépend des circonstances. Dans la course d'un demi-mille, pour les chevaux de deux ans, le jockey enfonce ses éperons dans les flancs du cheval aussitôt qu'on a crié : « Partez ! » Si la distance est plus longue, on n'a pas besoin de se presser autant au départ. C'est généralement à celui qui fait courir de décider l'allure qu'on doit prendre au début de la course.

Les courses de quatre milles sont aujourd'hui abolies : elles demandaient dans le jockey une constitution robuste et une assise des plus solides.

Un bon jockey évite, autant que possible, de se servir du fouet, qui est souvent nuisible, surtout quand il frappe sur le flanc. Au lieu de forcer le cheval à s'allonger sur une plus grande surface, un coup de fouet mal appliqué produit l'effet contraire, et l'animal se rejette en arrière ou s'écarte. L'éperon, employé avec sagacité, est plus propre à augmenter la vitesse d'un cheval de course. Au reste, il faut consulter en toute occasion l'humeur et les allures habituelles des chevaux, et elles varient à l'infini.

Le jockey, comme on l'a déjà fait observer, est bien fait de sa personne, et sa bonne mine est rehaussée par la propreté de son ajustement, due en partie aux soins hygiéniques qu'il lui est nécessaire de prendre dans le cours de ses exercices préparatoires.

La taille du jockey n'excède pas cinq pieds six pouces, et peut-être vaut-il mieux qu'il n'ait que cinq pieds cinq pouces [1]. On en a vu d'excellents qui étaient d'une taille inférieure ; mais ils ne sont pas aussi fermes sur leur siége, leurs cuisses sont

[1] Il s'agit ici de mesures anglaises. Un pied anglais répond à peu près à dix pouces de France. *(N. du T.)*

trop courtes pour étreindre les flancs du cheval, et ils ont l'air gauche et sans grâce. Il importe qu'il ait les jambes un peu longues, les bras longs, le cou médiocre, la tête petite, les yeux vifs, et les muscles aussi vigoureux que le permet la petitesse de ses formes. En somme, ce doit être un Hercule en raccourci.

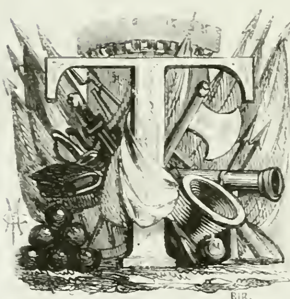
Il est sans doute, dans la tournure et les proportions symétriques des jockeys, quelque chose qui séduit les yeux du beau sexe, car plusieurs jockeys ont été unis en mariage à de très-belles femmes, et ont trouvé dans leur ménage autant de bonheur que bien d'autres mortels.

Nemrod.





LE SOLDAT ANGLAIS.[1]



OUT le monde a pu remarquer la lâcheté d'un attroupement anglais. Rarement, en Angleterre, les émeutiers savent ce qu'ils veulent, rarement ils ont un but défini. Toutes les fois que, par hasard, leurs intentions sont bien déterminées, ils font peu d'efforts pour les réaliser. S'ils le tentent, la moindre apparition des autorités constituées disperse des masses épaisses et pressées, comme si c'étaient des nuages sans consistance, comme si leurs griefs n'étaient qu'une vaine fumée.

Dans les désordres de la rue, dans la réunion des citoyens pour discuter une question politique à l'ordre du jour, pour réclamer certains droits populaires, pour résister à force ouverte et commettre quelque violence, le peu d'union, de fermeté, de courage, que déploient nos compatriotes, est à peine concevable de la part d'un peuple aussi célèbre par ses hautes qualités sociales dans le monde civilisé. Ils par-

[1] L'armée anglaise est permanente, mais elle n'aurait pas d'existence légale si un acte du parlement n'en fixait annuellement la quotité. Le royaume est divisé en districts de recrutement, *recruiting districts*, auxquels sont affectés des officiers et des sergents; l'engagement est pour sept ans, ou à vie. La paye du fantassin est d'un shilling (un franc vingt-cinq centimes) par jour; et, déduction faite des retenues pour nourriture, habillement, etc., il lui reste environ deux pence et demi (vingt-cinq centimes).

(N. du T.)



LE SOLDAT.

lent avec éloquence, ils vocifèrent avec fureur, ils prêchent la résistance à l'oppression, mais la vue des armes royales jette l'hésitation et la crainte dans tous les cœurs. Le seul aspect du Lion et de la Licorne sur un étendard, l'apparition lointaine du chapeau ciré d'un policeman, chassent au loin les assaillants avec tous leurs droits et tous leurs griefs. Y eût-il parmi eux vingt individus robustes, trois policemen mettent en fuite le rassemblement.

Cependant ces trois hommes seront aussi des Anglais. Prenez trois personnes dans cette foule de poltrons, et faites-en des policemen : au bout de quelques mois, elles se précipiteront sans crainte au milieu d'une multitude exaspérée, et produiront absolument le même effet. C'est encore dans cette multitude qu'on choisit les soldats auxquels est confiée la défense de l'Angleterre : eh bien! la haute réputation de nos troupes est précisément basée sur leur courage, leur union, leur inébranlable fermeté, qualités dont l'absence totale rend nos émeutiers si ridicules, quand l'heure est venue pour eux d'engager l'action.

Toutes les nations reconnaissent au soldat anglais les qualités ci-dessus. Nos anciens ennemis, qui continueront longtemps, nous l'espérons, à être nos amis, sont loin de les contester, et ils doivent être bons juges en pareille matière. Le général Foy, dans son *Histoire de la guerre de la Péninsule sous Napoléon,* fait les observations suivantes sur la bataille de Waterloo, événement dont le souvenir est naturellement pénible à un Français :

« Nous les avons vus, au jour de notre désastre, ces enfants d'Albion, formés en bataillons carrés, dans la plaine entre le bois d'Hougoumont et le village de Mont-Saint-Jean. Ils avaient, pour arriver à cette formation compacte, doublé et redoublé leurs rangs à plusieurs reprises. La cavalerie qui les appuyait fut taillée en pièces, le feu de leur artillerie fut éteint. Les officiers généraux et d'état-major galopaient d'un carré à l'autre, incertains où ils trouveraient un abri. Chariots, blessés, parcs de réserve, troupes auxiliaires, fuyaient à la débandade vers Bruxelles. La mort était devant eux et dans leurs rangs; la honte derrière. En cette terrible occurrence, les boulets de la garde impériale, lancés à brûle-pourpoint, et la cavalerie de France victorieuse, ne purent pas entamer l'immobile infanterie britannique. On eût été tenté de croire qu'elle avait pris racine à terre, si ses bataillons ne se fussent ébranlés majestueusement quelques minutes après le coucher du soleil, alors que l'arrivée de l'armée prussienne apprit à Wellington que, grâce au nombre, grâce à la force d'inertie, et pour prix d'avoir su ranger de braves gens en bataille, il venait de remporter la victoire la plus décisive de notre âge [1]. »

Il est absurde, de la part de Foy, de parler avec amertume du nombre, lorsque la concentration des forces sur un point donné était le principal système de Napoléon :

[1] Les assertions de l'auteur anglais sur le genre de bravoure particulier aux soldats de son pays sont confirmées par le témoignage de tous les contemporains ; on affirme qu'à la même bataille, le maréchal Soult, voyant Napoléon ordonner d'attaquer de front les bataillons anglais, lui déclara qu'on ne réussirait pas à les enfoncer : « Je le sais par expérience, ajouta-t-il : il n'y a qu'un moyen de venir à bout des Anglais, faites-les courir. »

(*N. du T.*)

il est absurde de critiquer la force d'inertie, lorsque cette force était précisément celle qu'exigeait la circonstance, et la seule qui pût avoir des avantages.

L'écrivain français poursuit ainsi ses observations :

« Ah ! sans doute la détermination d'instinct, qui même, lorsqu'elle se méprend, vaut mieux qu'une hésitation savante, la force d'âme qu'aucun danger ne démonte, la ténacité qui fait qu'on emporte la proie pour s'y être acharné le dernier, sont des qualités rares et sublimes : là où elles suffisent pour assurer le triomphe des intérêts nationaux, il y aura justice à accabler d'honneurs le mortel privilégié qui les possède. Mais les penseurs de tous les pays et de tous les siècles ne souscriront pas sur parole à l'exagération d'une gloire si étroite ; ils signaleront l'intervalle qui sépare l'homme de métier de l'homme de génie. »

Malgré cette phrase dénigrante, il est agréable de voir un de nos adversaires rendre justice aux troupes anglaises. Cependant nous allons, pour faire ressortir davantage la vérité de ce que nous avançons, emprunter un passage au livre de l'un de nos officiers.

Après la sanglante bataille d'Albuera, en Espagne [1], quand les Français se furent emparés de l'artillerie anglaise, eurent mis les Espagnols en déroute, et gagné les hauteurs, ils se préparèrent à profiter de l'avantage de leur position, et à achever leur victoire en accablant l'infanterie anglaise. Mais avant qu'ils eussent commencé ce mouvement de destruction, les 7e et 23e régiments de notre armée, qui composaient la brigade des fusiliers, commandés par sir William Myers, et flanqués d'un bataillon de la légion lusitanienne, sous les ordres du colonel Hawkshawe, sortirent de la mêlée, et se précipitèrent vers les hauteurs. Ils attaquèrent les masses françaises au moment où elles se promettaient une victoire assurée. Elles furent tenues en échec, mais vomirent des torrents de feu. Sir William Myers fut tué ; le général Cole, et trois colonels, Ellis, Blakeney, et Hawkshawe tombèrent blessés. Mais le soldat anglais, une fois qu'il a pris un parti, n'attend pas pour marcher les encouragements de ses chefs : il suit quiconque vient après l'officier mis hors de combat, dans la hiérarchie militaire, depuis le général jusqu'au simple caporal.

« Les bataillons de fusiliers, dit Napier [2], frappés par cette tempête de mitraille, chancelèrent comme des vaisseaux près de sombrer.

« Cependant, se remettant promptement, ils s'avancèrent, et en vinrent aux mains avec leurs terribles ennemis. En vain Soult, qui commandait sur ces hauteurs, déploie toute sa capacité militaire ; en vain un grand nombre d'héroïques vétérans français se sacrifient en faisant des efforts désespérés pour ouvrir les rangs serrés des

[1] Cette bataille se donna le 16 mai 1811. Huit mille Anglais, sept mille Portugais et quinze mille Espagnols, furent attaqués par dix-huit mille Français. La canonnade dura depuis onze heures et demie du matin jusqu'à onze heures du soir, et l'armée française, commandée par le maréchal Soult, fut forcée à la retraite. La perte fut énorme de part et d'autre.

(*N. du T.*)

[2] Colonel, auteur d'une histoire de la guerre d'Espagne.

(*N. du T.*)

Anglais ; en vain le gros des troupes françaises accable à la fois de son feu ses soldats et les nôtres, confondus dans une inextricable mêlée.

« Rien, ajoute Napier, ne put arrêter cette étonnante infanterie : l'élan d'une valeur indisciplinée, l'agitation nerveuse de l'enthousiasme, n'affaiblissaient point l'ordre qui régnait dans leurs rangs; leux yeux étincelants étaient fixés sur les sombres colonnes qu'ils avaient en face d'eux. Leurs pas mesurés ébranlaient la terre; leurs effrayantes décharges balayaient la tête des lignes qui se formaient; leurs clameurs assourdissantes dominaient celles qui s'élevaient de toutes parts de la foule tumultueuse. Après un horrible carnage, ils atteignirent lentement et par un effort continu la cime de la hauteur. Alors, la réserve française, se jetant dans la mêlée, essaya de rétablir le combat; mais cette tentative ne fit qu'accroître un irremédiable désordre. La puissante masse abandonna le terrain, et, comme un rocher qui s'ébranle, tomba précipitamment des flancs escarpés du coteau. Après cet engagement, les flots de la pluie coulèrent teints de sang, et quinze cents hommes sans blessures, débris de six mille invincibles soldats anglais, demeurèrent triomphants sur la fatale colline. »

En comparant ces terribles exemples de courage et de résolution avec l'attitude de la population anglaise aux jours d'émeute, il demeurera constant que le caractère du soldat anglais, quoique simple dans l'ensemble et dans toutes ses manifestations, est cependant composé de qualités complexes qui peuvent être dignes d'un examen plus attentif.

Il y a quelques années, un gros paysan en blouse prit une place de première loge au théâtre de Drury-Lane, un soir de concert, et s'installa sans façon sur le devant. Là, il se montrait dans tout son avantage : mais, non content de ce succès, il jugea à propos de se faire encore plus remarquer en fredonnant lui-même des airs qui étaient loin d'être harmonieux. Cette récréation gratuite eût été insupportable, quand même elle n'eût pas interrompu la musique payée.

Le paysan se donna beaucoup de peine pour ennuyer toute la salle, et il y réussit parfaitement. Aux rires succédèrent les représentations, et bientôt on entendit de violentes rumeurs circuler dans l'auditoire.

« A bas! à bas!

— A la porte! à la porte! »

Le paysan ne se déconcerta pas, et continua sa musique.

Un policeman fit son apparition. C'était une affaire d'homme à homme, et non un cas d'action de l'autorité contre une foule en désordre. Le paysan en blouse se cramponna à l'une des colonnes, de sorte que le policeman ne pouvait l'attaquer que par derrière. Après une lutte violente, l'importun chanteur demeura maître du terrain, et une partie de l'auditoire oublia sa mauvaise humeur pour applaudir le vainqueur.

Alors se passa une scène curieuse qui caractérise au plus haut degré nos compatriotes, et contribue grandement à éclaircir divers points du sujet dont nous nous occupons.

La lâcheté d'une assemblée illégale et tumultueuse en plein air ne peut être égalée que par le despotisme de la même assemblée dans l'intérieur d'une salle de spectacle.

Sans doute l'auditoire a droit d'exprimer complétement ses sentiments, ses goûts, ses antipathies, ses pensées, ses impressions, pourvu qu'il les émette avec la décence convenable à un peuple civilisé. Le droit ne s'étend pas plus loin.

Mais les assistants sont-ils autorisés à vociférer, à jurer, à pousser de violentes clameurs? C'est une question que tout homme sensé résoudra négativement. Ils sont d'autant moins fondés à se prononcer ainsi sur une affaire de goût, une erreur triviale, une malheureuse méprise, que leur jugement n'est pas infaillible. Le tapage, le bris des banquettes, sont encore plus indignes d'un peuple éclairé. Qui les force à rester, à supporter le mal dont ils se plaignent? Ils peuvent quitter la salle. Mais c'est précisément ce qu'ils refusent absolument de faire. Le spectacle fût-il ennuyeux, inconvenant, détestable, ou trop long, plus les auditeurs le trouveront mauvais, plus ils seront las et épuisés, moins ils seront disposés à bouger. C'était à peu près la même chose à Waterloo.

Revenons à notre homme en blouse. Enhardi par son triomphe, il continua à ennuyer le public. Deux policemen entrèrent précipitamment dans sa loge et le prirent en flanc et en arrière. Se voyant près d'être délogé de sa petite forteresse, il songea instinctivement à nos priviléges nationaux, et fit appel au peuple anglais du parterre. Il déclama contre l'intervention de la police dans les libres amusements d'un public anglais! demanda si l'expression décente de nos opinions devait être soumise aux lois des baïonnettes, parla des *gendarmes* [1] de France, et finit par exhorter le public à ne pas souffrir une atteinte aussi flagrante aux droits et libertés britanniques!

A cette allocution, dont on ne pouvait saisir que le sens général et les mots principaux, de bruyants applaudissements partirent des galeries, et le parterre en masse se leva. Parvenant à se dégager des mains des policemen, notre chanteur, maltraité, mais patriote, sauta par-dessus le parapet de sa redoute, et aidé par ceux qui étaient en bas, il descendit au milieu du parterre, où il fut reçu à bras ouverts.

Aussitôt deux chapeaux cirés parurent, et s'avancèrent avec vitesse vers le réfugié. Qu'allait-on faire? On approchait de la solution d'une grande question dont l'homme en blouse n'était qu'un incident. Il avait involontairement donné lieu à une scène également intéressante pour l'athlète, le satirique et le philosophe. Cette masse assemblée était accoutumée à un pouvoir despotique; elle avait donné asile à un malheureux persécuté: devait-elle l'abandonner sans résistance? devait-elle céder aux armes royales, à la loi, aux autorités?

Les deux chapeaux cirés se précipitèrent au plus épais de la foule, et au milieu des cris des hommes, des femmes et des enfants, après force horions échangés, force habits déchirés, force individus culbutés, les policemen arrachèrent le chanteur à ses protecteurs furieux, et, le saisissant par les restes de sa blouse, ils l'emportèrent au poste comme un simple particulier.

[1] Ce mot est en français dans l'original.

(*N. du T.*)

Les spectateurs demandèrent M. Eliason[1], et exigèrent qu'il cautionnât le prisonnier : il y consentit ; mais comme l'homme en blouse ne reparut pas, on ne voulut plus entendre une seule note de musique, quoiqu'on persistât à ne point quitter la salle. On resta jusqu'à la fin, en forçant les musiciens à continuer le concert, mais au milieu d'un vacarme qui empêchait de les entendre.

Un Anglais est rarement sûr d'un principe ; il a peu ou point de foi dans les vérités abstraites; il n'est certain que des faits : le soldat anglais est un exemple évident de cette idiosyncrasie nationale. Nos amis les Français tombent dans l'excès contraire, et c'est peut-être en Allemagne qu'on trouve un milieu raisonnable.

Notre foi complète dans les faits est depuis longtemps passée en proverbe. Les faits sont comme nos soldats, immobiles, constants, invariables ; on ne peut ni les nier, ni les abattre. En vain un philosophe démontrera qu'un principe peut avoir de nombreuses conséquences ; il doit aussi prouver que ces conséquences y sont nécessairement comprises, autrement il ne sera pas écouté.

En Angleterre, un principe peut être la puissance qui régit et combine une série de faits qui, sans lui, ne seraient d'aucune utilité. Un principe peut être plus absolument vrai que les faits établis : mais prouvez que ces cas se sont présentés, et nous sommes disposés à vous croire.

En attendant, nous nous en rapportons à l'expérience, nous nous attachons aux faits. Le roi, la reine, nos institutions, les lois de notre pays, nos représentants, sont des faits depuis longtemps constatés, de la vérité desquels nous avons été profondément convaincus dès notre enfance. Notre existence est identifiée avec eux, et notre croyance en eux et en leur durée est proportionnellement plus forte que tout autre sentiment.

Ce raisonnement se rapproche de ce que Burke[2] appelle *un raisonnement de roast-beef*, et c'est au plus haut point celui du soldat anglais. Son roi et son pays, la couronne royale, ses officiers supérieurs, ses provisions, son équipement, sa paye, voilà sa grande série de faits : il n'en cherche pas davantage ; mais, soutenu par leur influence vivifiante, il endure tout, même les plus rudes défaites. Selon les ordres qu'il a reçus, il marche en avant, à la victoire ou à la mort ; et si on lui dit qu'il a la mort devant lui, il n'en marche pas avec moins de résolution.

Le soldat anglais n'est pas d'un naturel joyeux : il est généralement grave. Il possède une grande énergie, mais elle ne se développe que lorsqu'elle est vivement stimulée, et en des circonstances extraordinaires.

Le soldat anglais a peu de vivacité; il est rare de le voir danser. Il croit qu'il a assez de mal à s'acquitter des factions, des exercices, et des parades, sans user ses forces à de folles évolutions qui ne mènent à rien. Si sa figure s'épanouit un moment, ses traits reprennent ordinairement de suite leur roideur accoutumée, et l'on dirait qu'il

[1] Directeur du théâtre de Drury-Lane. (*N. du T.*)

[2] Orateur et publiciste anglais, auteur d'un grand nombre d'écrits politiques, et entre autres des *Reflexions sur la révolution de France*, né le 1er janvier 1730, mort le 8 juillet 1797. (*N. du T.*)

s'est oublié en riant. Les plus jeunes conscrits ne se permettent guère une fête complète. Le grand nombre d'Irlandais incorporés dans nos régiments semblerait devoir exercer quelque influence exhilarante sur le moral de l'armée ; mais non : le pouvoir solide et invariable de la subordination militaire, des ordres, des règlements, des vieilles formes, des vieux souvenirs qui s'y rattachent, comprime et étouffe en son germe toute ébullition naturelle.

Sans doute il y a des exceptions dans les régiments composés presque exclusivement d'Irlandais ; mais, en ce cas même, la gaieté n'excède jamais les bornes assignées par la discipline. Les règlements militaires ont une étrange puissance de transformation. Contre toute attente, ils métamorphosent à moitié un Irlandais en Écossais; ils changent un paysan grossier, sale, maladroit, indolent, en un individu au pied solide, au costume propre, à la taille cambrée, à l'air fier et imposant. D'une foule turbulente, désordonnée, sans cohésion, sans foi dans le principe qu'elle est appelée à soutenir, ils font un corps uni, silencieux, croyant, persévérant, presque impénétrable, presque invincible.

La transformation extérieure est peut-être la plus surprenante. Voici un paysan, qui, il y a trois ans, la pioche à la main, la blouse sur le dos, travaillait dans un champ, bâillait aux corneilles, et regardait par-dessus la haie les voitures passer sur la route. Voyez le même homme en vedette, monté sur un coursier noir, en grande tenue de garde du corps : son regard et son maintien ont une imperturbable gravité, due au sentiment de sa dignité, de son importance, de celle de son régiment, de son cheval, et du poste où il est placé. Est-il possible que ce soit le même homme ? Si l'on en juge par l'apparence, on a peine à se le persuader. Plus on l'examine, plus il est difficile de se convaincre de son identité. Le présent contrarie le passé; l'impression actuelle dément le souvenir : on oublie le paysan en voyant le soldat dans toute sa beauté.

La gravité du soldat anglais est surtout remarquable dans l'infanterie. Le cavalier est moitié cheval; et la gravité, étant partagée entre lui et sa monture, semble convenir à cet ensemble. En contemplant alternativement l'un et l'autre, vous n'y trouvez rien de choquant ou de ridicule. Mais le fantassin est un; et les longues lignes de son visage d'homme, ses yeux fixes, la rigidité de ses traits inanimés, produisent un effet pétrifiant sur ceux qui ne sont pas accoutumés à cet aspect. Les enfants ont de justes motifs pour regarder les soldats avec stupéfaction ! L'immobilité d'une ligne d'infanterie anglaise a quelque chose de glacial et de fascinateur. C'est comme une muraille de statues d'argile et de briques rouges. Mais que tout à coup cette muraille s'anime et s'élance au combat ! des sombres figures et des armes étincelantes bordent d'un côté les remparts; de l'autre, les rouges colonnes britanniques, larges et profondes, s'avancent comme des torrents de lave brûlante.

Ce que l'on pourrait dire sur le soldat en temps de paix serait peu susceptible d'intéresser le lecteur. Quoiqu'on publie chaque jour une multitude innombrable de petits livres, on ne s'est pas encore avisé de faire paraître un ouvrage intitulé *la Vie de garnison ;* et l'on a pensé avec raison qu'un pareil livre trouverait peu d'acheteurs. Pour se faire une idée exacte de l'existence du soldat, on n'a qu'à lire les

règlements militaires. Elle est continuellement la même, de jour en jour, d'année en année, et l'on fait peu de tentatives pour en varier la monotonie.

Parfois l'on entend dans les casernes les sons d'une flûte, qu'on dirait égarés et perdus dans ces vastes bâtiments. Quelques sergents et caporaux jouent aussi du violon, mais ils y renoncent presque toujours lorsqu'ils frisent la cinquantaine. Les jeux de prédilection sont ceux qui développent les forces corporelles ; et en hiver, on se lance des boules de neige à la tête, mais plutôt pour se réchauffer qu'avec une intention marquée de se divertir.

Rarement le soldat anglais se permet des farces à l'égard de ses camarades ; cependant, en rôdant autour des casernes, on peut voir un soldat, dépouillé de son habit, remplissant une cruche à la pompe. Il se tient de côté, et cherche à la fois à éviter les éclaboussures, et à découvrir d'où lui viennent les pierres qu'on lui lance. Cette émission de projectiles est le *nec plus ultrà* de la plaisanterie.

En général, on n'entend donc autour des casernes que les accords d'une flûte ou d'un violon, que racle timidement un apprenti maladroit. On ne voit que des gants blancs de peau de bouc suspendus aux croisées, et en bas, quelques petits tambours qui jouent.

Le monde a vu que la réaction de ce caractère sérieux, triste, engourdi, est terrible et irrésistible, quand le soldat anglais est fortement excité par les hasards du champ de bataille. Les extrêmes se touchent, dit-on ; et à cette immuable torpeur, à cette discipline rigoureuse, ont succédé malheureusement d'affreux excès pendant le sac des villes conquises : alors, quoique durant quelques heures seulement, le soldat anglais perd tout esprit d'ordre et de subordination. Mais après cette explosion d'une fureur longtemps réprimée, il est généreux et humain envers l'ennemi vaincu.

Le général Foy dit avec autant de vérité que de causticité :

« On ne dira pas des Anglais qu'ils étaient braves à telle rencontre : ils le sont toutes les fois qu'ils ont dormi, bu et mangé. Leur courage, plus physique que moral, a besoin d'être soutenu par un traitement substantiel ; la gloire ne leur ferait pas oublier qu'ils ont faim, ou que leurs souliers sont usés... Le soldat anglais mange beaucoup, et surtout de la viande ; il boit encore plus qu'il ne mange. »

Assurément le soldat aime ses aises, lorsqu'il peut se les procurer ; mais, quand même nous admettrions les accusations du général Foy relativement au *porter* et au *roast-beef* [1], nous devons repousser comme une calomnie les insinuations qu'il se permet dans le passage suivant :

[1] Voici le passage auquel l'auteur anglais fait allusion : « Son âme est vigoureuse, dit le général Foy, en examinant le caractère du soldat anglais, parce que son père lui a dit, et ses chefs lui répètent sans cesse, que les enfants de la vieille Angleterre, abreuvés de porter et rassasiés de bœuf rôti, valent chacun pour le moins trois individus de ces races pygmées qui végètent sur le continent d'Europe. »

(*Histoire de la guerre de la Péninsule,* tom. I, pag. 220.)

(*N. du T.*)

« Dans son île, la bière est sa boisson habituelle. Au dehors, on lui distribue du vin quand le pays en fournit : il ne saurait, en campagne, se passer de liqueurs fermentées, et le rhum vient à propos ranimer ses esprits dans le moment du danger[1]. »

Assurément, les liqueurs fermentées ne gâtent rien. Le colonel Napier avoue que nos soldats ont un goût trop prononcé pour le rhum, l'eau-de-vie, ou autres boissons spiritueuses; mais l'homme véritablement brave n'a pas besoin de ces stimulants. Quand il est convenablement animé, sa bravoure est suffisamment éveillée par la vue de l'ennemi qui lui fait face. Son enthousiasme belliqueux va parfois jusqu'au délire, quoiqu'il soit habituellement maître de lui. Il vaincra; et si le succès est impossible, il y a des occasions où il saura mourir.

Durant l'un des siéges de Badajoz, les assauts donnés par les Anglais furent continuellement repoussés, grâce à la grande force de la place, à l'insuffisance de notre artillerie, à l'habileté et au courage des assiégés. Le carnage fut affreux parmi les Anglais; cependant les attaques furent réitérées avec une infatigable énergie. Enfin, l'on pratiqua une brèche : les soldats montèrent à l'assaut; mais ils trouvèrent une étincelante rangée de lames d'épées, aiguës et tranchantes des deux côtés, solidement plantées dans des poutres qui étaient enchaînées les unes aux autres et enfoncées profondément dans les ruines de la muraille. Derrière étaient les défenseurs de Badajoz, armés chacun de plusieurs fusils, et envoyant leurs décharges droit dans la poitrine des Anglais, à mesure que ceux-ci approchaient.

Les premiers détachements furent repoussés et massacrés; des troupes fraîches leur succédèrent, et telle était la rage des soldats anglais, que les derniers venus essayaient d'empaler leurs camarades sur les lames d'épées, afin de se faire un pont de leurs corps palpitants.

Toutes les tentatives furent inutiles, et les Anglais reculèrent, moissonnés par la mousqueterie des Français, qui leur criaient d'un ton de défi :

« Pourquoi donc n'entrez-vous pas dans Badajoz ? »

A l'assaut suivant, un soldat anglais du 95e régiment monta en haut de la brèche, saisit à deux mains les chaînes, et passa la tête sous les poutres.

Il avait ainsi la tête dans la place, et il l'y laissa; car il conserva cette position pendant que les soldats ennemis lui fracassaient le crâne avec les crosses de leurs fusils.

R.-H. Horne.

[1] *Histoire de la guerre de la Péninsule*, tom. I, pag. 231.
(*N. du T.*)



LE PENSIONNAIRE DE CHELSEA



L'INVALIDE DE CHELSEA.[1]



ARMI les divers ornements qui embellissent les jardins appartenants aux invalides de l'hôpital de Chelsea [2], il se trouve un large pavillon d'été pavé de petites pierres mêlées de fonds de bouteilles posés sens dessus dessous. Il contient un banc qui pourrait tenir à la fois une trentaine d'hommes bien serrés; mais probablement il n'y en a pas ordinairement plus de la moitié, car les vieux soldats ont besoin de place pour déployer en liberté leurs béquilles, leurs cannes, et leurs jambes de bois; il faut aussi que le jeu de leurs coudes ne soit pas gêné, quand leurs mains chassent la fumée de leurs pipes en bleuâtres tourbillons.

[1] Le mot *invalide* n'est pas la traduction exacte du mot anglais *pensioner*, qui signifie *pensionnaire;* mais les Anglais attachent à cette qualification, appliquée aux vieux soldats, le sens que nous donnons au terme d'invalide.

(*N. du T.*)

[2] Chelsea, ville de trente mille âmes, est située aux environs de Londres. L'hospice des invalides de l'armée de terre y fut fondé par Charles II, agrandi par Jacques II, et terminé par Guillaume et Marie. C'est un vaste édifice en briques, composé de deux ailes principales, et de quatre corps de logis de moindre dimension. On voit en outre à Chelsea l'Asile royal militaire (*royal military asylum*) pour l'éducation des enfants de troupe.

(*N. du T.*)

Au-dessus de ce banc est une grande planche, qui porte une inscription dont voici le sens :

En maints combats mutilé par la guerre,
Le vieux soldat se repose aujourd'hui ;
Les souvenirs, consolant son ennui,
Lui font revoir les plaines où naguère
De son pays sa valeur fut l'appui.
En lui renaît la flamme du jeune âge :
Sa force encore égale son courage.
De Chelsea le paisible habitant,
Par des récits qu'il arrose de bière,
Charme la fin de sa noble carrière.
Dans la mêlée il croit se voir luttant :
Sur l'ennemi, sans pâlir, il s'élance :
Tous ses rivaux cèdent à sa vaillance :
Tous de son bras ressentent le pouvoir ;
Et le héros avec orgueil s'écrie :
« J'ai prodigué mon sang pour ma patrie ;
Je suis heureux : j'ai rempli mon devoir ! »

Il n'entre pas dans notre sujet de donner des détails sur le mérite architectonique de l'hôpital de Chelsea : nous nous bornerons à remarquer, en passant, la commodité et la régularité des cours, avec leurs bancs et leurs carrés de gazon vert ; nous n'observerons aucun ordre systématique en décrivant les quartiers [1] ou autres parties de ce noble et vaste édifice. Il sera plus en rapport avec le but que nous nous proposons, la peinture du vieux soldat mutilé, d'errer au gré du hasard et de notre caprice, du quartier à la cour, du jardin à l'estaminet, de la grande salle à la chapelle, sans aucun plan arrêté.

Les vieux invalides de Chelsea sont réellement entourés de tous les soins qui peuvent contribuer à leur bien-être. On leur a accordé tout ce dont ils pouvaient avoir besoin, tout ce qu'ils pouvaient réclamer comme utile, ou désirer comme agréable. Sont-ils affaiblis par la maladie, par l'extrême vieillesse, par des affections incurables, par la douleur d'une ancienne blessure ; sont-ils incapables de se promener ou de se servir, les secours qu'on leur prodigue, et le zèle de ceux qui les soignent, augmentent en proportion de l'état de souffrance des individus. Des gardes veillent sans cesse auprès d'eux, et on leur donne la nourriture la plus délicate.

Faisons une promenade dans les autres quartiers, où nous trouverons peut-être nos amis, en chapeaux galonnés, assis autour du feu.

La première chose qui vous frappe dans les quartiers, c'est la longueur des salles : la seconde, leur extrême propreté. La plupart des fenêtres sont garnies de fleurs et

[1] On appelle *wards* (quartier) des salles oblongues comme nos salles d'hôpital.
(*N. du T.*)

d'arbrisseaux, au nombre desquels on admet de préférence le myrthe et le géranium. Cependant on aperçoit aussi quelques pots d'œillets de poële, de crêtes de coq cramoisies, et çà et là un plant de bigonia.

Chaque invalide a sa petite chambre. Ces petites pièces s'étendent le long des quartiers, du côté seulement de ceux qui sont en long et éclairés dans leur longueur, et des deux côtés des salles carrées. Elles ont de l'analogie, pour la position et pour la grandeur, avec les cabines qui sont dans la sainte-barbe d'une frégate.

Les chambres des sergents sont un peu plus grandes, et placées en tête ou au centre des quartiers.

Les dehors de ces demeures sont ornés de différentes manières, selon le goût des vétérans. Toutes ont des rideaux suspendus à la partie supérieure de leurs portes vitrées, et à la petite croisée qui fait face aux fenêtres du quartier.

On voit à l'extérieur d'un grand nombre de chambres des portraits de commandants, ou divers objets analogues;

Des fortifications de carton ou de bois, tours, créneaux, batteries hérissées de formidables canons;

La représentation en carton peint de la couronne royale, incrustée de morceaux d'étain pour imiter les diamants.

L'intérieur de chaque chambre contient un petit lit, et divers ornements, tels que des gravures coloriées de siéges, de batailles, et d'officiers aux joues rouges comme le coquelicot, ayant à la main des épées de même teinte, et des uniformes bleus, carmin, ou de couleur de brique, suivant les cas.

L'invalide est trop grave pour aimer les caricatures, et rarement vous en trouverez chez lui. Quand même il serait d'humeur joviale, des raisons de loyauté ou même d'amour-propre lui feraient repousser d'impertinents dessins qui se moquent des grands personnages, et dont la causticité n'épargne ni la vieillesse, ni les longs services.

Quelques reliques des jeunes années d'amour et de guerre sont souvent attachées aux murs; nous avons vu au chevet d'un lit le portrait de la défunte épouse d'un vétéran.

«Elle était aussi belle que ça, il y a cinquante ans!» nous dit en soupirant le vieil habitant de la chambre.

De l'autre côté, comme pendant au portrait, deux larges boucles de cheveux étaient accrochées à un clou, et descendaient assez bas pour toucher l'oreiller.

Le reste de l'ameublement de ces petits intérieurs est simple et modeste: il se compose des objets suivants :

Deux chaises;

Une petite table, garnie d'un tiroir;

De vieux habits suspendus à de gros clous;

Des brosses à souliers;

Une grande bouteille de grès, contenant la meilleure bière de Barclay et Perkin.

Afin de la tenir fraîche, le vétéran y met des morceaux de pain brûlé, et ce procédé, ajoutant à la couleur naturellement foncée du liquide, lui donne, au premier abord, l'aspect d'un cirage de qualité supérieure; cependant, quelque temps après

avoir été versée, elle prend la nuance plus agréable et plus attrayante d'une médecine de cheval, et ceux qui en connaissent la bonté réelle la boivent avec la plus vive satisfaction.

Des cages de serins sont accrochées le long du mur du quartier; mais des horloges en sont les principaux ornements. L'invalide de Chelsea a une passion pour les horloges : la précision de leurs mouvements, la régularité de leur marche, ont quelque chose qui lui rappelle le vieux temps, et il écoute avec une complaisance évidente le tic tac de la pendule, auprès de laquelle il est assis, les yeux fermés et les bras croisés.

Il y a dans chaque quartier plusieurs horloges gravement suspendues côte à côte, et le nombre total en doit être considérable à l'hospice de Chelsea.

Ce goût du vieux soldat pour les horloges est assez bizarre : il les règle exactement sur la grosse horloge du collége, de sorte que les grandes et petites aiguilles de toute la brigade hollandaise indiquent constamment ensemble la même heure, et qu'elle sonne tout entière à la fois. Si une horloge sonne après ou avant le chronomètre du collége, on la met immédiatement à la réforme, et ce cas n'est pas rare, comme on peut le supposer.

Cependant l'invalide n'a pas l'idée que son horloge ne lui soit point d'une grande utilité: plus il a de preuves de l'heure qu'il est, plus il est certain que c'est l'heure véritable.

En face de la petite chambre de l'invalide se trouvent souvent une hallebarde, et un coffre spécialement réservé à son usage.

Dans une encoignure du quartier, sur une petite table, sont une Bible et un livre de prières, qui servent à la lecture en commun.

En face du feu est un grand paravent semi-circulaire, en bois, intérieurement garni d'un banc.

Il n'est pas permis de fumer dans les quartiers; mais les invalides s'y rassemblent souvent pour se chauffer les jambes, et se livrer aux charmes de la conversation. La lueur du foyer éclaire leurs têtes chauves, ou leurs blanches chevelures, surmontées quelquefois d'un bonnet de nuit, mais jamais du chapeau d'uniforme. Les vieux soldats envoient au diable leur chapeau d'uniforme.

Nous partageons leur opinion à cet égard, et nous devons consacrer quelques lignes à expliquer les causes de leur antipathie.

La plupart des invalides sont des vieillards infirmes, qui ont besoin de se garantir des variations de notre atmosphère. Le seul avantage de ce chapeau galonné est d'abriter le sommet de la tête de la grêle, de la pluie et de la neige; mais il ne protége la figure et les yeux ni du soleil, ni du vent, ni de la poussière; il blesse le front, et laisse la nuque à découvert. Rien n'en justifie l'emploi, si une queue poudrée ne procure au derrière de la tête le surcroît de chaleur qui lui est nécessaire.

L'invalide de Chelsea déteste son chapeau d'uniforme, qu'il compare à un appareil contre la fumée. Il a signé de nombreuses pétitions pour demander un chapeau rond; mais on n'a pas eu égard à ses plaintes. Tous les ans, on lui donne un nouveau chapeau, quoique l'ancien soit encore presque intact, car l'invalide a acheté à ses

frais un chapeau chaud et commode, et n'a porté l'autre que dans les grandes circonstances, et lorsqu'il était de service.

Un fait positif, c'est que nos vétérans vendent généralement leurs vieux chapeaux, moyennant la somme de dix-huit sous, aux portefaix qui déchargent les bateaux de charbon. La dentelle d'or est enlevée; la corne de derrière est placée par devant; le large rebord vertical est rabattu sur les épaules, et la coiffure du soldat se trouve parfaitement adaptée à la tête et à la profession du charbonnier.

L'invalide de Chelsea est un homme supérieur à toutes les vanités de la guerre. Il est familiarisé, par un long usage, avec l'uniforme, le galon d'or, les armes, l'équipement. Il sait tout ce que cela vaut, et n'y tient guère. Le principal objet de son orgueil, ce sont les vieilles bannières enlevées à l'ennemi dans toutes les parties du monde, et suspendues comme des toiles d'araignée le long de la chapelle et du réfectoire. Il aime à voir les petits oiseaux, se glissant par les hautes croisées, se percher sur les bâtons, ou sur les ailes des aigles françaises. C'est particulièrement à l'heure du déjeuner, quand le pain est placé sur la table, que les moineaux traversent sans cesse le réfectoire, en criant et en gazouillant. Le vétéran a soin de faire une grande quantité de miettes, dont les plus hardis viennent s'emparer, et il sourit de les voir aussitôt qu'on apporte le fromage, abandonner le pain pour un mets plus savoureux.

Cependant la majorité des invalides ne mangent pas au réfectoire. Après avoir reçu leur ration par un tour pratiqué dans le mur, ils ont la permission de l'emporter dans leur quartier, et de là, dans leurs chambres, ou chez leurs femme, parents ou amis.

La femme de l'invalide n'est pas autorisée à demeurer avec lui au collége; mais elle a son logement dans le voisinage, de sorte que tous deux peuvent se rendre mutuellement visite à chaque instant. C'est un joyeux spectacle que celui de l'invalide assis dans sa petite chambre, causant et riant avec sa femme, sa fille, ou sa petite-fille, placée en face de lui, dans un espace si resserré, que leurs genoux se touchent. Et ils ne peuvent éviter d'être vus, car un plaisant règlement enjoint à ces vieux débris d'hommes de ne pas fermer leur porte lorsqu'ils reçoivent une personne du beau sexe. On a prévu le cas où ce ne serait ni leur femme, ni leur fille, ni leur petite-fille.

On se rappelle cependant une exception extraordinaire à cette antipathie pour les femmes. On a vu admettre au collége des invalides Catherine Cavenaugh, autrement dite Catherine Welch, autrement dite Catherine Davies, autrement dite la mère Ross; et probablement, quand elle reçut cette dernière qualification, ses jours d'amour et de mariage avaient cessé, et c'était une vieille habituée des camps. Elle était née en Irlande, en 1667. Cachant son sexe sous le costume d'homme, elle avait pris part à de sanglants combats, comme dragon et comme fantassin; elle avait reçu plusieurs blessures au service: en 1717, elle fit valoir ses titres, et entra comme invalide à l'hôpital de Chelsea [1].

[1] On a vu en France, pendant la Révolution, plusieurs cas analogues : ainsi mesdemoiselles Théophile et Félicité Fernig furent aides de camp du général Dumouriez, en 1792; une femme nommée Rose Bouillon, de Nogent-le-Rotrou, servit avec son mari dans le sixième bataillon de la Haute-Saône: son mari fut tué à ses côtés à Limbach, le 13 août 1793, ce qui n'empêcha pas l'héroïne de rester à son poste. (*N. du T.*)

On peut dire que l'invalide de Chelsea est d'ordinaire un homme bon, paisible, franc, et honnête, qui a beaucoup vu, beaucoup vécu, sans devenir ce qu'on appelle un homme du monde. L'excès de son activité passée rehausse le prix de son repos actuel. Il est satisfait et reconnaissant, et ces sentiments lui inspirent une bienveillance universelle. Quelle qu'ait été sa vie dans sa jeunesse, ses mœurs s'adoucissent dans l'asile ouvert à ses dernières années. L'âge, la douleur, le souvenir de grands événements et de fréquentes sensations, donnent de la dignité à son regard.

L'invalide de Chelsea tiendrait, dit-il, une conduite bien différente de celle qu'il a tenue, s'il lui était permis de recommencer sa vie. Il a eu le temps de songer à ce qu'il a fait; sa figure l'annonce : elle n'a rien de l'expression qu'on remarque sur celle du soldat dans les casernes, qu'il soit ou non de service. L'invalide a trouvé le secret de régler la question entre la guerre et l'humanité. Il est plein des souvenirs du passé, il les repasse souvent dans sa mémoire, mais il y rattache l'idée du bien-être présent, et celle des secours de la religion. De vieux camarades, des parents, des amis l'environnent ; il a ses plaisirs ; il est honoré comme un bon serviteur de sa patrie.

Malgré ce repos et ces loisirs, qui lui font de la terre un paradis, l'invalide a une tendance à l'ennui, au mécontentement, à la mauvaise humeur, par suite de la monotonie de son existence oisive. On a prévu le cas, et l'on a imaginé diverses petites occupations pour les vétérans : celles qu'on a mises récemment en usage ont été reconnues très-efficaces. Le collége de Chelsea a le rang de garnison royale, et, par conséquent, on y monte régulièrement la garde. C'est une scène moitié comique, moitié pathétique, que celle des manœuvres de la garde montante, composée de vieillards de soixante à soixante-dix ans, qui avec un seul bras, qui avec une jambe de bois, qui avec un œil, qui avec le nez à moitié emporté [1].

Les invalides sont de faction chacun à son tour; ils n'ont point d'armes, mais simplement une canne. Quoique ce service en lui-même ait ses avantages, la période de deux heures est trop longue pour ces vieillards, d'autant plus qu'il est des postes dans les corridors où il y a de terribles courants d'air, surtout en hiver. Il est vrai que si une sentinelle quitte de temps en temps son poste pour se chauffer, ou s'endort sur une chaise derrière la porte, elle ne sera pas traduite devant une cour martiale, et fusillée pour ce délit.

En somme, on a pour les vétérans tous les égards et toutes les attentions possibles. Il existe sans doute quelques abus, mais il n'y a pas d'établissement public dont le but soit plus complétement atteint que celui de cette noble retraite; la dixième partie des institutions de l'État n'en approche pas.

Des personnes étrangères à l'armée ont des logements au collége de Chelsea, mais cette injustice est sur le point de cesser. Voici ce que dit à ce sujet Gleig, auteur d'un ouvrage sur l'hôpital : « On recherche les soldats, ou ceux qui ont été soldats, et

[1] Il peut être curieux de comparer ces détails avec ceux qui ont été donnés sur l'invalide français dans *les Français peints par eux-mêmes* (t. II, p. 237).

N. du T.

ou les place dans la position à laquelle ils ont droit. Le temps viendra, je le crois, où l'hôpital sera peuplé, dans toutes ses parties, de soldats ou de gens qui ont servi (Gleig, *Hôpital de Chelsea*, liv. III).

Le plus tôt sera le mieux.

Heureux est l'invalide qui sait lire et qui aime les livres : ce goût lui est d'un grand secours contre le désœuvrement. Une bibliothèque est attachée au collége, et les invalides y obtiennent aisément un billet d'entrée, quoiqu'on ne permette pas d'emporter les livres, excepté en cas de maladie. Les ouvrages qui composent cette bibliothèque sont divisés en plusieurs catégories :

Livres de voyages ;

Histoires de guerres, récits de hauts faits, recueils d'anecdotes militaires, biographies de guerriers célèbres et de grands généraux ;

Romans choisis ;

Livres de morale et d'instruction religieuse.

Malheureusement l'invalide ne fréquente pas la bibliothèque autant qu'il devrait le faire pour son bien-être intellectuel ; il préfère de beaucoup l'estaminet [1]. Là, en hiver, il souffle à son gré des nuages de fumée, et dans les intervalles des bouffées, il médite ou disserte sur les contrées étrangères et les jours passés. Cela est très-bien, mais le jeu auquel on se livre constamment à l'estaminet peut faire craindre une surexcitation trop prolongée, et même des accès de colère. Les vieux soldats, ayant leurs manches vides et leurs jambes de bois placées dans une foule d'attitudes grotesques, passent des demi-journées à jouer aux dominos, au *cribbage* [2], et à différents autres jeux de cartes. L'enjeu est ordinairement d'un demi-penny [3], mais on a quelquefois hasardé un peu plus. On cite comme un phénomène l'exemple d'un caporal, retiré du service avec quelque argent, qui perdit un jour dix shillings [4]. Quoi qu'il en soit, c'est l'affaire de ces vieux braves : après tant de fatigues et de travaux, ils ont largement acquis le droit de s'amuser comme ils l'entendent. Les parties se succèdent au milieu d'un nuage de fumée aussi épais que celui d'un champ de bataille, mais d'une odeur différente. Il y a parfois à l'estaminet une centaine de pipes qui font feu en même temps.

Une vaste étendue de terrain, que vient d'acquérir récemment le collége, fournit des ressources plus réelles contre le désœuvrement. Ce terrain, qui faisait jadis partie

[1] *Smoking-room*, littéralement *salle à fumer*.
(*N. du T.*)

[2] Le *cribbage*, dont le nom est sans doute dérivé de *cribble* (crible), est un jeu de cartes où l'on marque les points avec des chevilles, sur une sorte de table de trictrac, percée d'une infinité de petits trous.
(*N. du T.*)

[3] Cinq centimes.
(*N. du T.*)

[4] Douze francs cinquante centimes.
(*N. du T.*)

du Ranelagh [1], a été transformé en jardin, et approprié à l'usage des invalides, par les soins judicieux de lord John Russel. Chaque vétéran a son petit coin de terre, et le cultive à sa fantaisie. Au déclin de sa vie, affranchi de la discipline militaire, convaincu de la bienveillance dont il est l'objet, il semble oublier l'uniformité de son éducation guerrière et la régularité invariable de ses habitudes dans cette communication intime avec la nature et le sol nourricier. Il s'abandonne aux caprices de son caractère individuel. La culture et les produits de ces petits parterres décèlent d'une façon divertissante les mœurs et l'esprit de leurs propriétaires, et parlent à l'imagination du visiteur curieux. Chacun de ces jardiniers adopte exclusivement un genre de plantes, et se garde bien d'imiter ses voisins.

Là, vous voyez une imposante brigade de gros choux de Savoie, et dans la plate-bande d'à côté, une colonne de grands choux verts d'Écosse. Cette culture dénote indubitablement un vieux grenadier.

En face est un jardin couvert d'oignons et de poireaux, dont le vent agite le vert feuillage. Ils sont flanqués à gauche et à droite d'œillets carnés et de soucis, et appuyés à l'arrière-garde par de longues tiges de haricots rouges. On reconnaît à ces indices la propriété d'un chevau-léger, d'un lancier, ou d'un hussard.

Un peu plus loin, vous apercevez des carrés de radis, symétriquement plantés, n'en doutez point, par un vétéran d'infanterie.

Le céleri, fortifié par des levées et des tranchées, les gourdes et les potirons, pareils à des mortiers et à de gros canons, sont dus assurément au travail d'un artilleur et d'un soldat du génie.

Nous avons remarqué un parterre uniquement planté de roses musquées, et nous ne pouvons guère conjecturer quelles intentions ont dicté ce choix. Le vieux cultivateur a voulu peut-être, en s'entourant de parfums et de sensations agréables, se rappeler celles qu'il éprouva un jour, après avoir échappé à un danger imminent.

Dans un de ces enclos, des plantes grimpantes serpentent sur le sol, montent le long d'un berceau placé au centre, se réunissent en pointe au sommet, et balancent en l'air leurs extrémités fleuries. Le berceau est construit sur une échelle réduite, ayant à peine trois pieds anglais de haut [2]. Dans l'intérieur est un banc élevé à peine au-dessus du sol. Un homme sans bras peut s'y glisser, et s'asseoir sur le banc, en laissant en saillie hors de la porte ses deux jambes de bois et le foyer de sa pipe.

Le mur qui longe cette collection de jardins est extrêmement pittoresque; il est garni de longues branches de jasmin de Virginie, de lierre, de clématite, d'églantier, et de plusieurs espèces de plantes grimpantes.

Quelques invalides dédaignent de cultiver la terre, et préfèrent avoir des jardins portatifs, qu'ils ont la facilité de ne pas perdre de vue. On rencontre à chaque pas le le long des quartiers, des myrtes et des géraniums. Des chèvres broutent sur les

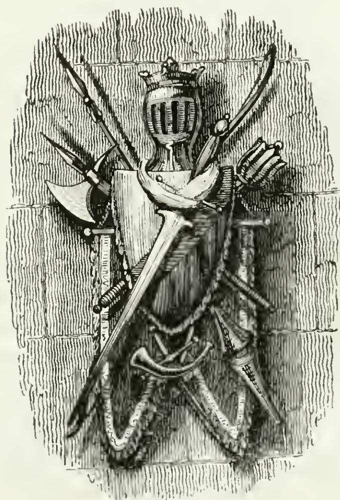
[1] Jardin où l'on donnait des fêtes, dans le genre du Tivoli de Paris.
(*N. du T.*)

[2] Neuf décimètres douze millimètres.
(*N. du T.*)

gazons, qui, entourés de chaînes, décorent quelques-unes des cours. Ces animaux destructeurs ont aussi des chaînes; l'on a reconnu la nécessité de les attacher, car ils allaient manger les myrtes à l'entrée des allées et sous les vestibules. Un vieux soldat avait un myrte qu'il n'aurait pas, disait-il, donné pour cinq shillings, et qui fut mangé rez terre par la même chèvre, à trois reprises différentes. Les deux premières fois, la plante reverdit au printemps; mais la troisième fois elle succomba. Après avoir patiemment gardé le pot pendant deux ans, dans l'espoir qu'elle reparaîtrait, le vieillard le vida, et le plaça sens dessus dessous dans son jardin, comme un objet précieux.

La chapelle, avec ses nombreux drapeaux enlevés à l'ennemi en différentes guerres, ses Bibles et ses livres de prières rangés le long des murs, est la dernière partie de l'hôpital que nous mentionnerons. Disons pourtant un mot du cimetière, où l'invalide repose enfin ses membres fatigués, ou du moins ceux qu'il n'a pas laissés sur le continent. Aucune pierre, aucune inscription n'indique son tombeau; mais en a-t-il besoin celui qui s'attend pieusement à renaître, comme le myrte, quand l'hiver de la mort sera passé?

R.-H. HORNE.





LE MATELOT ANGLAIS.[1]



AUCUNE entreprise n'est plus difficile que celle de peindre le caractère général du marin. Il en possède un de convention, et toutes les fois qu'il essaye de le montrer, quand il est à terre, il apprête invariablement à rire à ses dépens.

La plupart des écrivains qui ont tenté de décrire l'honnête Jack[2] en ont fait un héros de mélodrame. Ils ont reproduit en phrases sonores le marin tel qu'on le voit dans les romans, avec son interminable queue[3], et ont en vain crié : Voilà le vrai matelot anglais!

[1] La marine anglaise, la plus puissante de l'Europe, exige en temps de guerre les services de plus de cent mille matelots, et d'environ quarante mille soldats de marine. Les bâtiments sont classés en vaisseaux de ligne, de 80 à 100 canons; frégates, de 20 à 80 canons: corvettes, bricks, cutters, schooners, lougres, etc., de 20 canons et au-dessous. L'importance que la Grande-Bretagne attache à la marine fait que les officiers de l'armée de mer prennent rang avant ceux des troupes de terre. (*N. du T.*)

[2] *Jack* ou *Jack tar* (Jack goudron) est le nom générique du matelot anglais. (*N. du T.*)

[3] Les matelots anglais portaient autrefois des queues d'une longueur démesurée. Voyez à ce sujet le roman de *Pauvre Jack*, par le capitaine Marryat, où la queue du maître d'équipage Tom Saunders joue un rôle très-important. (*N. du T.*)

Que les lourdauds d'eau douce en soient persuadés, Jack est comme eux un animal très-variable : par lourdauds d'eau douce, nous entendons le reste de la nation, y compris les philosophes, les savants, la classe éclairée; de même que tous ceux qui n'appartiennent pas au clergé sont laïques, de même, dans le langage du gaillard d'avant, tous ceux qui ne sont pas marins sont des lourdauds.

On a souvent invité Jack à se défaire de cette manière de parler, et à substituer au titre de lourdaud celui de citoyen; mais lui, songeant aux juifs, aux usuriers, aux requins de terre, s'imagine qu'en renonçant au sobriquet qu'il a adopté à notre égard, il pousserait baucoup trop loin la politesse. Contentons-nous donc d'être des lourdauds, jusqu'à ce que nous ayons amélioré notre moral, et rendu tous les juifs honnêtes, et tous les hommes de loi consciencieux.

Sur son élément, le noble Jack est un modèle de noblesse, de bravoure, de générosité; chaque marin semble avoir accaparé, en s'embarquant, les vertus de dix Anglais parfaits, et laissé à terre leurs vices, qu'il essaye trop souvent d'imiter au retour d'une croisière; et comme ils sont à son esprit ce que sont au corps des habits mal faits, il devient non-seulement débauché, mais encore ridicule. L'hypocrisie, ce tailleur à la mode, n'a pas encore pu prendre la mesure de Jack.

A bord, le marin est un homme avec l'innocence d'un enfant; à terre, c'est un enfant avec toute la perversité d'un homme. Mais ses folies raccourcissent toujours le cours de ses vices : bientôt la nécessité le renvoie en mer, où il a tout le temps de se repentir, et de réfléchir à la sotte mine qu'il a faite.

Vouloir apprécier en style facétieux la véritable valeur d'un matelot anglais, ce serait lui ravir mal à propos la moitié de sa dignité; ce serait le rabaisser en travestissant son caractère. S'il est parfois ridicule, c'est qu'il n'est pas lui. Pour résumer l'idée que nous nous en formons, choisissons un individu comme type de l'espèce : la réalité en offrira cent meilleurs, mille aussi bons, et dix mille plus mauvais. Bien entendu que nous le prendrons à bord d'un vaisseau de guerre : il y a de braves marins au service de la marine marchande, mais ils n'ont pas le caractère chevaleresque et l'élévation d'âme des gens du roi.

Nous ne ferons pas sortir notre type des écoles de la Société de marine [1]. Ces jeunes élèves sont enclins à devenir fiers de leur faible savoir, à s'enfler d'une vanité dangereuse, et ne se corrigent pas en servant des officiers. Ce sont généralement, en grandissant, de jeunes garçons dégingandés, maîtres d'hôtel du capitaine, des officiers de la grande chambre [2], et du commis aux vivres, tous paresseux déterminés, et professant prudemment l'horreur des expéditions lointaines.

Parlons plutôt de John Boltrope, récemment *pressé* [3] sur une bagarre de New-

[1] Société qui, sous la protection du gouvernement, forme des élèves pour la marine. (*N. du T.*)

[2] La chambre du conseil, où s'assemblent les officiers. (*N. du T.*)

[3] Les marins anglais se recrutent ordinairement par enrolements volontaires; mais, en cas d'insuffisance, l'amirauté donne ordre de *presser* des matelots : des lieutenants de vaisseau,

castle [1]. C'est, comme vous le voyez, un robuste gaillard de dix-huit ans, dont le teint est tacheté et la chevelure poudrée de poussière de charbon. Malgré son extérieur peu prévenant, il est fort comme un jeune Hercule, et recommandable par de nombreuses qualités. Vienne un grain de vent, et il dirigera la barre de son navire avec plus d'aisance qu'une mère qui soigne un enfant en proie à des convulsions. Il peut se tenir suspendu au bout d'une vergue, même lorsque le bâtiment danse sur les vagues comme un Irlandais dans une veillée. Par les nuits les plus froides et les plus sombres, il jette le plomb de sonde, et mesure la profondeur avec autant de *sang-froid* [2] et plus d'exactitude que votre tailleur n'en met à vous énumérer les fournitures dont il vous apporte la note.

John Boltrope se trouve à bord d'une belle frégate. Au premier abord, il n'est pas excessivement satisfait de son sort, à cause de l'effrayante propreté et de la fâcheuse régularité de cette résidence : il boude le premier jour, il fraternise le second jour avec ses camarades, et prend gaiement son parti le troisième Pour commencer, il est inscrit sous la simple qualification de matelot, et on lui assigne pour poste la hune d'artimon.

Au bout d'un mois, John Boltrope est méconnaissable : sa mère seule parviendrait à le reconnaître, et elle serait à juste titre fière de lui. Ce n'est plus cet être qui tenait le milieu entre un marin et un ramoneur, et qui servait à bord du *Guillaume et Marie*, de Shields [3] : il est d'une propreté scrupuleuse, et d'une tournure décidément distinguée. Sa distinction n'a rien d'analogue avec celle des salons, ou du *pavé* de Regent-Street [4] : elle est due au sentiment qu'il a de ses qualités intellectuelles et physiques ; elle lui donne de la grâce dans la position qu'il occupe, et l'empêcherait d'être déplacé dans une autre.

La belle figure de John Boltrope n'est pas moins rubiconde que lorsqu'elle était

munis d'une autorisation appelée *press warrant*, parcourent les ports à la tête de détachements, et enlèvent dans les rues et dans les maisons tous ceux qui paraissent propres au service. La presse s'effectue aussi à bord des bâtiments du commerce, soit en rade, soit en pleine mer ; en temps de guerre, les vaisseaux de ligne pressent sur les navires de commerce anglais qu'ils rencontrent. On a vu de ces derniers, pour échapper à des frégates anglaises, courir à la côte et s'exposer au feu des batteries françaises.

(*N. du T.*)

[1] Chef-lieu du Northumberlandshire, l'un des premiers ports marchands du monde entier. Un très-grand nombre de navires y sont employés au transport du charbon de terre, dont les mines voisines de la ville produisent annuellement 42 millions de quintaux.

(*N. du T.*)

[2] Ce mot est en français dans l'original, et n'a pas d'équivalent en anglais.

(*N. du T.*)

[3] North-Shields et South-Shields, aux environs de Newcastle, font un immense commerce de houille.

(*N. du T.*)

[4] L'une des plus belles rues de Londres, rendez-vous des fashionables. Le mot *pavé* est en français dans l'original.

(*N. du T.*)

souillée d'une couche de charbon, mais elle est infiniment plus attrayante. Ses cheveux, jadis plats, s'arrondissent maintenant en boucles, et de séduisants anneaux tombent de chaque côté de son visage. Sa cravate est nouée autour de son cou avec une piquante négligence, dont il croit avec raison l'effet infaillible sur le beau sexe; sa veste et son pantalon sont larges, mais gracieux; et les petits souliers qui dessinent les formes de ses petits pieds sont d'un goût exquis.

Mais son maintien surtout s'est amélioré. Sa démarche est légère et élastique; il se meut avec la rapidité d'une hirondelle, et se tient debout avec la solidité et la résolution d'un héros de marbre. Son adresse à grimper aux échelles, à s'allonger sur la vergue du hunier pour rattacher le raban de pointure [1], son maintien posé et respectueux, sa tenue décente et d'une propreté uniforme, ont attiré l'attention du premier lieutenant. On le mande donc un jour à l'arrière [2]; on lui prodigue des éloges publics, dont il rougit modestement, et on lui annonce que le capitaine l'a inscrit sur le rôle comme matelot capable.

C'est un grand jour pour le jeune Jack, et, selon ses propres expressions, il devient ivre de plaisir. Cependant le caporal du vaisseau ne s'en aperçoit pas; le capitaine d'armes voit le délit, mais il ne le constate pas sur son rapport: quand le midshipman [3] passe en revue ses hommes, John Boltrope n'est pas désigné sur le rôle. Cependant le premier lieutenant est instruit de cette absence: il ne dit rien, mais le lendemain, peut-être, lorsque John, après avoir cuvé son grog, passe auprès de lui sur le gaillard d'arrière, le redoutable officier lève l'index en signe d'avertissement, et sourit d'un air malicieux.

Maintenant de nouveaux honneurs lui sont réservés: il est nommé premier rameur dans le canot du capitaine. Celui-ci consent parfois à lui adresser la parole, et l'envoie à terre porter des billets triangulaires soigneusement cachetés, en lui recommandant de ne les remettre qu'en certaines mains, en certain temps et en certain lieu.

Cependant le menton de Jack s'est couvert d'un léger duvet, et il s'est fait plus d'une estafilade en essayant de se raser. Il est aussi parvenu à un *fathom* de hauteur [4]; aussi l'envoie-t-on à la grande hune, et le nomme-t-on capitaine du premier canon sur le gaillard d'avant. Il a appris en même temps toute espèce de *double-*

[1] Cordage qui sert à amarrer contre une vergue les extrémités d'une voile.
(*N. du T.*)

[2] Où se tiennent les officiers du bord.
(*N. du T.*)

[3] Chaque midshipman a sous sa direction un certain nombre de matelots; dans le cas dont il s'agit, John Boltrope, grâce à l'indulgence du capitaine d'armes, n'est pas désigné pour faire le quart.
(*N. du T.*)

[4] 1 mètre 828 millimètres.
(*N. du T.*)

shuffles [1] imaginables; il a tenté de jouer de la flûte, et sait une foule de chansons analogues à celle-ci :

Quelle est la frégate
Qui glisse sur l'eau,
Autant qu'un oiseau
Frêle et délicate;
Qui s'enfuit devant
La brise et le vent,
Et va les bravant?
C'est notre frégate.

Quelle est la frégate
Ardente à lutter,
Quand de l'emporter
L'ennemi se flatte;
Où chaque marin,
D'un regard serein,
Voit pleuvoir l'airain?
C'est notre frégate.

Quelle est la frégate
Dont sur l'Océan,
Ainsi qu'un volcan,
Le tonnerre éclate;
Qui vire de bord,
Et vomit la mort
Par chaque sabord?
C'est notre frégate.

Quelle est la frégate
Qui, d'un vol hardi,
Du nord au midi,
De Londre à Surate,
Croise sur les eaux,
Et de nos rivaux
Surprend les vaisseaux?
C'est notre frégate.

Sur notre frégate
Sont de vrais flambards;
Au sein des hasards
Leur cœur se dilate.

[1] Doubles glissades, *matelote*, danse particulière aux matelots anglais.
(*N. du T.*)

Des vents en courroux
Nous bravons les coups;
Leur bruit semble doux,
Sur notre frégate.

Quand notre frégate
Rentre dans le port,
Il faut que d'abord
Le marin s'ébatte;
Et le libertin
Mange en un matin
Sa part de butin,
Loin de la frégate.

Loin de la frégate,
Jack boit, chante et rit.
L'alcool fleurit
Son nez écarlate;
L'or glisse en sa main,
Et le lendemain,
Jack prend le chemin
De notre frégate.

John Boltrope s'est trouvé à trois engagements sérieux, et a encaissé cent vingt livres sterling [1] pour sa part de prise. Il revient d'une croisière de sept années, reçoit sa paye, obtient un congé d'un mois, et se trouve, pour la première fois de sa vie, à Porstmouth, libre de ses actions, et possédant, en bons billets de banque, une somme de deux cents livres [2]. Il en met une partie sous la ganse de son chapeau; il en donne quelques-uns à Mariette, et d'autres au premier juif qui l'appelle Votre Honneur.

Au bout d'une semaine, tout son argent est dépensé; sa Mariette le jette à la porte; et son juif le menace des fers comme un misérable ivrogne. Avant donc que son congé soit expiré, il se glisse à bord, en maudissant sa propre folie. Il est obligé d'aller à l'infirmerie pendant un mois. Généralement alors, plus sage et un peu corrigé, il s'aperçoit qu'il a perdu son argent et sa jeunesse, sans avantage pour personne, si ce n'est pour son pays natal, qui, tôt ou tard, lui en témoignera sa reconnaissance.

La jeunesse de Jack a été courte, et il avance à grands pas vers l'âge mûr. Il est trop lourd pour le canot; et, comme il s'est toujours honorablement comporté, il est

[1] Deux mille sept cent soixante-sept francs cinquante centimes.
(*N. du T.*)

[2] Quatre mille six cent cinquante francs.
(*N. du T.*)

nommé rameur en chef de la chaloupe [1]. Il a renoncé à la culture des boucles qui lui décoraient les tempes, mais il se sent pour une queue une inclination prononcée. Malheureusement, les queues ayant été récemment prohibées, il en a la tête plus légère, et peut la secouer plus facilement en déplorant la sottise d'un siècle rétrograde et dégénéré.

Les traits de John Boltrope ont souffert des injures du temps; l'incarnat de ses joues a fait place à un brun d'un ton chaud et vigoureux. A l'état de repos parfait, sa physionomie est morne et un peu sévère, mais quand elle s'anime, elle respire la bonté, et devient drôle et joviale; sa poitrine est développée, ses épaules ont une largeur extraordinaire, et son cou, toujours découvert, est rude et hâlé.

A trente ans, il danse encore, mais il faut qu'il ait été légèrement sollicité, et qu'il ait bu plus de grog que de coutume, pour déployer ses talents chorégraphiques. Il le fait avec une certaine prétention, et en ayant l'air de se tourner lui-même en dérision. Les jeunes novices le regardent, et espèrent arriver un jour à l'égaler. Il est devenu sensé et observateur, protége les jeunes marins qui montrent des dispositions, et est universellement respecté.

John Boltrope est nommé capitaine de la grande hune, et il commence sérieusement à déplorer son défaut d'instruction, car un brevet n'est pas au-dessus de son ambition [2].

«Vraiment, répète souvent le capitaine, John Boltrope ferait un excellent maître canonnier, un maître d'équipage accompli, s'il était seulement en état de tenir des comptes?»

Aussi le pauvre homme, courageux par désespoir, étudie avec fureur son ABC, mais il n'y peut rien comprendre, quoiqu'il déchiffre assez aisément son propre nom quand il le voit écrit en caractères lisibles.

Le moral de John est maintenant parfait; d'une habileté éprouvée, c'est un bon instrument entre les mains d'un chef habile. Dans la guerre des éléments, dans la guerre encore plus affreuse où la vie humaine est en jeu, John fait tout ce dont un homme est capable: il atteint les extrêmes limites du possible, et n'est arrêté que par elles. Au milieu des plus terribles ouragans, quand toute espérance est morte, même en son sein, où elle ne s'éteint qu'à la dernière extrémité, sa résolution ne se dément pas: s'il succombe, il ne sera pas vaincu, mais écrasé. Au canon, rien ne peut distraire son attention de son devoir. Qu'il ait devant les yeux le plus sanglant

[1] C'est-à-dire qu'on lui confie la rame qui frappe la première pour donner le signal (*stroke-oar*).

(*N. du T.*)

[2] Le brevet (*warrant*) est délivré par un bureau, et ceux qui le reçoivent, comme le charpentier du vaisseau, le maître canonnier, le maître pilote, le chirurgien-major, le commis aux vivres, le maître d'équipage, etc., sont appelés officiers à brevet (*warrant-officer*). Les officiers de la grande chambre exercent leurs fonctions en vertu d'une *commission* qui leur est donnée par les commissaires de l'amirauté.

(*N. du T.*)

carnage, que les bruits les plus terribles retentissent à ses oreilles, que le plus affreux spectacle s'offre à sa vue : il reste calme et froid, il ajuste, sans broncher, sa pièce de trente-deux. Donnez-lui le signal de l'abordage : un buisson de piques se dresse contre le sein du brave, la mousqueterie verse sur lui ses grêlons de plomb, le canon vomit la mitraille, les flancs du vaisseau ennemi sont élevés, l'abîme qu'il lui faut franchir d'un seul bond menace de l'engloutir; et cependant, donnez le signal de l'abordage, et il abordera, ou mourra.

Ces tentatives désespérées, le matelot anglais ne les fait pas d'un air de désespoir, mais avec une méthode aussi puissante que rapide. Contrairement à d'autres guerriers vantés, il n'a pas besoin d'être aveuglé par l'enthousiasme, ou troublé par le délire du désespoir, pour se conduire en héros. Il sait qu'il doit y avoir des chances de succès pour que ses officiers lui commandent telle ou telle manœuvre; il sait en même temps que ses efforts seuls peuvent changer ces chances en certitude. Il ne prend point le temps de raisonner : la réflexion jetterait peut-être de l'incertitude dans ses esprits; mais il a appris qu'il vaut mieux laisser raisonner ses supérieurs, que de vouloir se guider lui-même. Il se contente d'agir, et il agit bien.

Pendant son âge mûr, John Boltrope est chargé d'un long et pénible service. Il se distingue dans une bataille, il est légèrement blessé, et nominalement signalé dans les dépêches. Les lords de l'amirauté écrivent au capitaine [1], et lui demandent si John a les qualités requises pour être sous-officier. On fait monter tout l'équipage sur le pont; on lit publiquement la lettre à John Boltrope sur le gaillard d'arrière, et sa gloire est à son zénith. Il étudie alors son abécédaire pendant une quinzaine, et l'abandonne ensuite à jamais. A défaut d'avancement, il obtient une modique pension, et l'estime universelle.

C'est d'ordinaire à cette époque de sa vie qu'il se marie : sa femme est quelque vile créature que Jack plante là avec autant de facilité que son abécédaire. Très-probablement il essaye d'une autre, puis d'une troisième; il cherche un terrain solide, et n'en trouve pas. Nous ne contestons point les vertus de Jack; mais il faut convenir que c'est un polygame incorrigible. Nous sommes tenté de croire qu'il recherche moins la pluralité des femmes que la pluralité des noces, car après un combat régulier sur mer, un mariage régulier à terre est son plus vif plaisir. L'un et l'autre le fatiguent quand ils se prolongent; il les veut courts et bons : telle est sa devise.

Nous devons supposer maintenant que notre ami a passé l'âge mûr, mais, robuste, ferme et actif, il n'appareille pas encore pour l'hôpital de Greenwich. Il a été nommé dernièrement capitaine du gaillard d'avant, et a refusé l'emploi de premier contre-maître; en conséquence, on lui donnne celui de quartier-maître, et c'est désormais

[1] Les sept lords ou commissaires de l'amirauté ont conjointement l'autorité attribuée en France au ministre de la marine. Le premier a le titre de lord grand amiral (*lord high admiral*); mais cette dignité ne lui donne qu'une supériorité nominale sur ses collègues : aucun acte de la commission de l'amirauté n'est valable sans la signature de trois de ses membres.

(*N. du T.*)

un vétéran d'une dignité imposante. Il arpente le pont d'un pas lent et solennel; ses traits ont acquis de la rudesse, et, par intervalles, la rigueur d'une bise du nord est peinte sur sa physionomie. Cependant, en somme, il est d'un excellent naturel. Si vous écoutez avec soumission les reproches qu'il vous adresse, vous pouvez apprécier l'intérêt qu'il vous porte. Plus ses réprimandes sont vives, plus ses intentions à votre égard sont bienveillantes : c'est une manière de témoigner sa bonté.

Aucun officier, quel que soit son rang, ne croit se ravaler en causant familièrement avec John Boltrope. Les officiers supérieurs engagent même les jeunes midshipmen à recherber les avantages de sa conversation. Son expérience instructive leur est d'une grande utilité; mais il est absolument nécessaire qu'il s'en tienne à l'Océan. S'il allait à terre, les dames en souffriraient, et Dieu les préserve, ces êtres candides et parfaits! A l'en croire, il est peu de gens aussi bourrus, aussi libertins, aussi disposés à la débauche... Oh! n'avez-vous pas de honte, John Boltrope!

Nous ne devons pas chercher à dissimuler que Jack est devenu incontestablement laid. Lui seul sait ce qu'il a fait de ses énormes favoris; mais ses cheveux, jadis frisés, sont aujourd'hui tellement raréfiés, qu'il porte à peine sur les tempes quelques touffes de cheveux blancs, quoique sa nuque soit encore suffisamment garnie. Il a toujours les muscles solides, la taille droite, le rire jeune et jovial.

Au dire de ses contemporains, John Boltrope est un sage vieillard, et il s'habille comme les sages vieillards qui appartiennent à la marine. Il affectionne les paletots [1], et se munit d'un gilet de flanelle et d'une épaisse cravate; jamais sa gorge n'est découverte. Lorsque le temps est froid, il a sans doute deux pantalons superposés; mais la décence nous interdit d'examiner cette question délicate.

Dans sa jeunesse, John Boltrope n'aimait pas beaucoup chiquer, et quand il roulait un bout de tabac dans le coin de sa bouche, c'était plutôt pour faire preuve de virilité, que par une prédilection positive pour l'herbe de Tabago. A présent il ne quitte plus la chique, même en dormant; il n'y renonce que pour manger. Son appétit n'est plus aussi bon qu'autrefois, mais il est dévoré d'une soif permanente. On ne le voit jamais absolument ivre, mais il est plus souvent dans un état satisfaisant de bien-être moins apocryphe que le bonheur conjugal. Malgré ces défauts, il est aussi indispensable au vaisseau que l'une de ses vieilles planches, de laquelle il importe de ne pas se défaire à la légère, quoiqu'elle soit un peu détériorée et courbée sous le poids des ans.

Communément, vers cette époque, il consacre ses loisirs à construire et à gréer un petit vaisseau de premier rang. Ce n'est qu'un jouet, mais qu'il est magnifique! il n'a qu'un inconvénient, c'est de n'être jamais achevé. Ce chef-d'œuvre de construction est pour le vieux marin un si brillant sujet de conversation, qu'il serait au désespoir le jour où il pourrait dire : Le voilà terminé!

Comme la vieillesse le gagne, John Boltrope n'est guère employé à un service actif, si ce n'est dans les circonstances difficiles où le vaisseau, désemparé, fuit

[1] *Pea jackets*, veste ronde de pilote, semblable à celles que portent les Poletais.
(*N. du T.*)

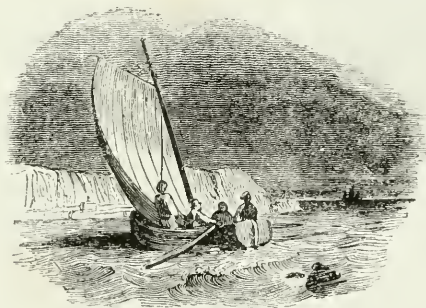
devant la tempête, et où le salut général dépend du soin qu'on apporte au maniement du gouvernail. Il est chargé d'apprendre aux midshipmen à joindre deux bouts de corde ensemble, à faire des nœuds, et toute espèce de combinaisons fantastiques avec les cordages, depuis le câble jusqu'à la ligne de loch.

Nous venons de donner sans exagération, et en cherchant à éviter l'emphase mélodramatique, le véritable portrait d'un matelot de la marine royale. Puisse-t-il être longtemps ressemblant, avant que de pareils hommes tombent exclusivement dans le domaine de l'histoire. Tant qu'ils existeront, l'Angleterre sera la grande nation qu'elle est aujourd'hui. Que les marins anglais soient les derniers à être touchés par la main énervante de la civilisation! Rappelez-vous que, pour leur conserver l'empire qui leur appartient, il faut les maintenir à l'état d'instruments, glorieux sans doute, mais complétement passifs. Donnez-leur leur grog, laissez-leur leur indifférence, et n'oubliez jamais que quelques-uns de leurs défauts font votre sûreté.

Oui, si vous instruisez les marins, ils calculeront; s'ils calculent, ils hésiteront; s'ils hésitent, ils ne seront plus capables de ces actes d'audace et d'intrépidité qui les ont rendus si redoutables à l'ennemi.

Mais disons un mot de John Boltrope. En dépit de la flanelle, des doubles vêtements, des grogs chauds, de l'exemption des quarts de nuit, les rhumatismes ont fini par engourdir ses membres, et le vieux brave est enfin mûr pour l'hôpital de Greenwich.

EDWARD HOWARD.





L'INVALIDE DE GREENWICH.[1]



NVALIDE! Ce mot a une teinte de dégradation morale; mais ajoutez-y *de Greenwich*, et aussitôt cette jonction réveille de glorieuses idées de valeur éprouvée, de nobles travaux, de tout ce qui honore l'humanité!

Les invalides de Greenwich sont des vieillards héroïques, mais mutilés, tronqués, dépossédés de leurs justes proportions, privés souvent de la lumière du jour. Cependant leur cœur est entier, solide et inaltérable comme celui des chênes de nos forêts. La guerre les a dépouillés de leurs branches, les orages ont défiguré leur écorce, la carie de la vieillesse les a minés lentement; mais cette âme qui a bravé si longtemps les vents et les batailles est ferme et impérissable; l'invalide y a cloué les couleurs de son intrépidité mourante, et il attend tranquillement sa fin, car il sait qu'il a toujours fait son devoir, et, fortifié par la foi, il pense que l'exactitude avec laquelle il s'en est acquitté en bas sera récompensée en haut[2].

[1] La ville de Greenwich est située à une lieue et demie de Londres, dans le Kentshire; son hôpital renferme près de trois mille marins invalides.

(*N. du T.*)

[2] Il y a ici une intention intraduisible : *alow* veut dire en bas, sous le pont, et *aloft*, en haut, sur le tillac.

(*N. du T.*)



LE PENSIONNAIRE DE GREENWICH.

Contemplons-le avec son chapeau à trois cornes, son habit à l'antique, mais en harmonie avec son âge, le galon d'or qui serpente sur ses vêtements, ses culottes courtes de grande tenue, trop larges pour ses jambes amincies, ses bas de laine, ses souliers à boucles énormes : n'est-ce pas en tout point un gentleman ? Il est de la vieille école, d'accord, mais il mérite pourtant la dénomination de gentleman. C'est en mer qu'il a appris les bonnes manières ; les études ont été longues, et les leçons sévères, mais il en a profité, quoiqu'il ne s'incline précisément pas avec la flexibilité d'un courtisan. C'est le marin mûri par le service, sans être atteint de corruption ; et. n'étaient les cruelles infirmités de la vieillesse, il porterait la tête haute, comme il a droit de le faire.

La meilleure époque pour observer l'invalide, c'est lorsque les vents du printemps sont un peu froids, que le gazon est vert, que le lilas commence à fleurir. L'invalide de Greenwich fuit alors la solitude, et, se réunissant à ses camarades, il s'établit au soleil dans l'un des compartiments de sa glorieuse habitation. Il semble accaparer avidement autant de chaleur céleste qu'il le peut de ce côté-ci du tombeau.

Quel imposant spectacle que celui de cette rangée de héros mutilés, de guerriers en ruines! les uns, doucement assoupis par l'influence du soleil, penchent et relèvent alternativement la tête; d'autres conversent gaiement, un trop grand nombre d'autres, hélas! souffrent d'une de ces douleurs dont la chair est héritière; car elle est malheureusement certaine de recueillir cet héritage pour peu qu'elle dure assez longtemps.

Les cours de l'hôpital de Greenwich sont de belles écoles péripatéticiennes pour l'étude de l'humanité. On y apprend à supporter la souffrance, à échapper aux tortures du corps par le calme de l'esprit. On a cent exemples devant les yeux. L'invalide de Greenwich est un véritable philosophe qui sait soumettre son physique à son moral.

Mais tous les invalides ne sont pas infirmes; et qu'ils le soient ou non, ils ont encore de douces jouissances. Qu'il est magnifique le palais où ils s'abritent ! Où est le roi, l'empereur qui ne leur envierait pas cette dernière et hautaine demeure? La gloire de la nation, à laquelle il a tant contribué, est gravée sur le front du vieux marin. En dépit de ses béquilles ou de sa jambe de bois, il se promène fièrement dans ce temple de l'honneur, car il sent qu'il est digne de l'occuper, et que, grand dans son humilité, il ennoblit son noble domicile. Aucune obligation ne lui est imposée : lui et sa patrie sont quittes. Celle-ci environne de soins la vieillesse de celui qui l'a servie; mais ne s'est-il pas dévoué pour elle, ne lui a-t-il pas consacré sa belle jeunesse et les longues années de son âge mûr ?

Voilà devant vous, lecteurs, le beau côté de la médaille; n'y a-t-il point de revers ? Oui, certes, car l'invalide de Greenwich n'est lui-même qu'un des faibles et fragiles enfants des hommes; mais on ne saurait lui ravir le mérite de sa vie passée, son nom est cité dans les fastes de la gloire nationale. L'histoire, tant qu'elle ne sera pas infidèle dira que plus d'une fois, lui seul a sauvé le pays des dangers de l'invasion ; que sans lui peut-être le nom de l'Angleterre eût été rayé de la liste des royaumes. Il a survécu à une puissante armée; ses compagnons reposent paisiblement sous les flots témoins de leurs triomphes, et de toute notre flotte il ne nous reste que

des vieillards courbés et tremblants. Que ce soit une raison de plus pour les chérir et les honorer. Leurs frères d'armes sont perdus pour nous; ils ont échappé à notre reconnaissance: reportons-la du moins sur ceux que nous possédons encore, quoique pour bien peu de temps. Ayons pour eux une vénération profonde! Je ne puis passer, pour ma part, devant un groupe de ces braves vétérans, sans porter involontairement la main à mon chapeau. Si je ne l'ôte pas, si je n'incline pas humblement la tête devant ceux qui ont bien mérité de leur pays, c'est uniquement parce que je crains de les voir prendre pour une raillerie mes marques de respect.

Jusqu'à présent, nous avons présenté le caractère abstrait de l'invalide de Greenwich; il s'agit maintenant de l'individualiser. Notre personnification même doit être une abstraction; car chaque membre de cette classe de la société se distingue par des traits particuliers, et n'est pas plus semblable à ses collègues que l'invalide au reste du monde.

Conduisons donc notre marin John Boltrope du pont de son dernier vaisseau jusque sur les terrasses et dans les quartiers de l'hôpital de Greenwich. Ayant été officier subalterne, il est distingué par un galon d'or, ce qui ne lui inspire aucune vanité déplacée. N'ayant perdu ni œil, ni membre, il n'est pas dépourvu d'une certaine majesté, et porte son chapeau à cornes avec la hauteur d'un contre-amiral. Il ne marche jamais sans canne, moins pour son usage que pour la dignité de son maintien. Il est prompt à la lever d'une manière menaçante sur la tête des jeunes polissons qui osent s'égayer à ses dépens.

Quoique John n'ait d'autre indisposition que des rhumatismes, il se plaint assez volontiers. Gardez-vous toutefois de tomber d'accord avec lui, de vous associer à l'expression de son mécontentement, car il se tournerait vers vous comme un tigre furieux, et vous prouverait qu'il est, comme il doit l'être, le plus heureux et le plus satisfait des sujets de Sa Majesté, sur laquelle il appellerait en même temps toutes les bénédictions du ciel. On devrait plus souvent songer que la mauvaise humeur est une propriété particulière, et doit, par conséquent, être considérée comme sacrée.

Les habitudes que John a contractées à bord des vaisseaux de guerre sont tellement enracinées, que ce serait un vieillard très-proprement tenu s'il n'abusait du tabac. Il le prend aujourd'hui sous les trois espèces, car il chique, prise et fume: aussi son visage a-t-il toujours l'air poudreux. Il a toujours eu quelque penchant pour le grog, mais il a acquis maintenant le talent inestimable de boire longtemps sans se griser. Quand il est échauffé par les fumées alcooliques, sa conversation n'est pas brillante, car elle roule invariablement sur le grand nombre de ses femmes, et le petit nombre de leurs qualités. Malgré la polygamie dont il s'est rendu coupable, il émet comme un vérité absolue qu'un homme prend une femme de trop lorsqu'il a la folie d'épouser la première.

Dans ses bonnes veines, il est amusant: il recommence tous les combats auxquels il s'est trouvé, et ses descriptions sont entraînantes et animées. Il n'est pas trop prodigue de termes techniques, mais il exige la plus profonde attention. Malheur à vous si vous oubliez un seul des noms qu'il a cités! Sancho Pança n'était pas plus arbi-

traire sur ce point : adieu vos espérances d'entendre le reste du récit. Voici un échantillon de sa manière de faire du *bitord* [1] :

« Voyez-vous? (il appuie toujours emphatiquement sur ce mot) ainsi, voyez-vous, le lieutenant Cummins était à la culasse du canon, voyez-vous? Il avait à la main droite un écouvillon, et à la main gauche un garant des palanquins de sabords [2], voyez-vous? Il appelle M. Thompson, et lui ordonne d'aller dire à M. Johnson, maître pilote en second, de demander au maître canonnier, le vieux Parabola Portfire, s'il avait une boîte de mitraille, voyez-vous ?»

Si vous vous rappelez les noms de tous les personnages qu'il a mentionnés, leurs grades, les postes qu'ils occupent, vous serez bien dans ses papiers.

Soupçonne-t-il que vous êtes *vert*, c'est-à-dire que vous n'êtes ni marin, ni au fait de ce qui se passe dans la marine; vous regarde-t-il comme crédule, et trop amateur de bons contes pour le contredire, il vous turlupinera sans pitié, et proférera hardiment les plus abominables mensonges. C'est, dans ce cas, un craqueur de première force. S'il vous accorde du sens commun, il vous témoigne du respect, et acquiert des droits au vôtre.

Voulez-vous mettre sa patience à une rude épreuve, parlez-lui des bateaux à vapeur : c'est sa bête noire, l'objet de son antipathie, le point de mire de ses attaques. Il vous dira que ces sales et fumeux bâtiments perdent à jamais la marine, et bannissent du monde toute espèce de courage et de dignité! Tout en regardant les bateaux à vapeur comme funestes et damnables, il en éprouve une crainte secrète et superstitieuse, et voit en eux une invention du diable.

Voici comment il exprime son opinion :

« Sous l'ancien régime maritime, voyez-vous? nous autres vestes bleues faisions à peu près ce qui nous plaisait. Quand Jean Crapaud [3] nous attaquait, nous le rossions; et c'était pour nous seuls qu'il construisait des vaisseaux, voyez-vous? Ça fatigua Belzébuth, voyez-vous? et il dit : Tant que le marin anglais aura son grog et ses vivres, voyez-vous? je ne viendrai jamais à bout de me mêler de sa manœuvre, et de mettre le monde sens dessus dessous. Voilà ce qu'il dit, voyez-vous? Il conspira donc avec les *tee-totallers* [4], et essaya de dégrader la barrique au grog [5], et de donner de l'avan-

[1] Le bitord est une menue corde à deux fils; quand on parle des matelots, faire du bitord se prend pour raconter une histoire.

(*N. du T.*)

[2] Les garants sont les cordes des poulies de sabord.

(*N. du T.*)

[3] Sobriquet donné aux Français, parce qu'ils mangent des grenouilles.

(*N. du T.*)

[4] Voyez, sur cette classe ancienne de la société anglaise, le tome I, pag. 177.

(*N. du T.*)

[5] C'est une barrique qu'on apporte sur le pont à l'heure du dîner, et dont on distribue le contenu aux matelots.

(*N. du T.*)

cement à la théière; mais il n'y réussit qu'à moitié, et puisse-t-il, pour l'avoir tenté, voir une glace éternelle remplacer ses flammes, et les charbons manquer dans son logis! Ayant donc échoué, que fit le diable? il trouva des moyens plus sûrs, fit de la théière une chaudière, et attacha des roues aux deux côtés des vaisseaux, comme s'ils n'avaient pas mieux valu que des voitures de louage, ou des charrettes de fumier. Ce fut ainsi, voyez-vous? qu'il perdit à jamais le véritable marin anglais. J'en suis venu à bout, se dit-il, voyez-vous? et je n'entends jamais un de ces maudits bateaux à vapeur siffler, gronder, faire son vacarme, sans croire entendre satan crier: Ah! ah! coquins de matelots anglais, je suis votre maître à la fin! voyez-vous?»

Nous autres hommes progressifs, nous savons que ce n'est là qu'un sot préjugé du vieux Boltrope, mais nous lui permettons de le caresser, de le choyer, en souhaitant que cette idée contribue longtemps à son bonheur. Nous savons bien que John Boltrope vit presque uniquement dans le passé. Son opinion sur les actes d'une génération plus avancée est pour nous aussi étrange qu'une poupe carrée à un vaisseau de soixante-quatorze.

N'oublions pas certaine robe jaune d'un bel effet, mais dont la magnificence n'excite pas l'envie de l'invalide de Greenwich [1]. Nous n'avons pas aperçu cette décoration dans nos dernières visites à l'hospice, et nous avons trop de délicatesse pour avoir interrogé les vieux marins sur ce sujet. Nous supposons que la sobriété a été mise à l'ordre du jour, et que le *tee-totalisme* a pénétré dans les retranchements de ses plus formidables ennemis.

Les invalides sont traités doucement par leurs officiers. Ils ont toute la latitude qui s'accorde avec la discipline militaire et l'ordre que doivent observer de nobles vétérans. Quoique tout soit admirablement disposé pour leur bien-être et la conservation de leur santé, qu'on nous permette de dire qu'on aurait pu songer davantage à leur amusement. Un jeu de boules leur serait agréable, et il y a des centaines d'invalides qui en profiteraient volontiers. Ce jeu était le délassement favori de mon oncle Tobie [2], qu'on aurait tort de prendre mal à propos pour un personnage imaginaire. Les spectateurs jouiraient autant, ou même plus que les joueurs, de ce divertissement salutaire. Les premiers auraient tant d'occasions de donner d'excellents conseils, que les seconds ne suivraient pas; les figures grotesques des assistants, les efforts des estropiés, l'agilité des invalides privés d'une jambe ou d'un bras, formeraient un curieux tableau, et rendraient les soirées d'été délicieuses pour ces vieux matelots.

Si l'on adoptait notre proposition, les invalides mépriseraient dorénavant les

[1] C'est la robe de punition des ivrognes. On lit dans le roman de *Poor Jack* qu'un invalide affublé de ce vêtement persuada un jour à une société qui visitait l'hôpital que c'était le costume particulier assigné aux vainqueurs d'Aboukir, et, grâce à cet audacieux mensonge, recueillit d'abondantes offrandes.

(*N. du T.*)

[2] Personnage du roman de *Tristram Shandy*, de Sterne.

(*N. du T.*)

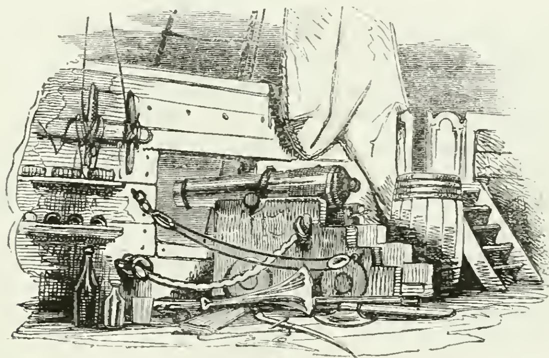
ignobles passe-temps de la taverne, et leur moralité y gagnerait comme leur constitution. Nous ne pensons pas qu'on puisse nous opposer des raisons d'économie. Il faut toujours nous rappeler que, dans cet asile royal, un marin usé au service doit être considéré comme l'hôte de la nation. La nation doit donc se montrer magnanime envers lui, et pourvoir à ses plaisirs, aussi bien qu'à son entretien.

Nous ne gâterons pas le tableau que nous venons d'esquisser, en présentant à nos lecteurs une description qui, malgré son exactitude, affligerait plutôt qu'elle intéresserait. Nous passerons sous silence les invalides infirmes et décrépits : leurs souffrances n'ont rien de particulier, et si elles se manifestent parfois d'une manière plaisante, il serait inhumain d'en plaisanter. Ils ont à supporter les misères communes à tous les mortels, et ils y résistent avec courage : d'ailleurs, leurs maux les plus cuisants sont allégés par des circonstances atténuantes. Ils sont exempts de la plupart des soucis ordinaires du monde. Ils n'ont qu'à roidir leur courage, à fixer fortement leurs regards vers l'avenir, quand le monde présent ne peut leur offrir aucune espèce de soulagement.

Heureux sera le soir de la vie de l'invalide de Greenwich. Comme il a vécu en brave, il s'apprête à tomber avec grâce; il se familiarise avec la mort, non pas en y songeant sans cesse, mais en vivant en paix et fraternellement avec ceux qui l'entourent. Le souvenir de sa brillante carrière le prépare à des destinées plus hautes et plus brillantes encore. Le temple ouvert à ses derniers jours n'est que digne de lui, tant que sa conduite répond à la noblesse de son caractère. Le pavillon sous lequel il a si longtemps fait voile, combattu, et triomphé, s'agite fièrement au-dessus de sa tête, et l'ombrage encore à l'heure d'une paisible agonie. Puisse sa vie se prolonger heureusement et sans alarmes! Puisse-t-il s'en aller en paix, emportant avec lui la conviction d'avoir toujours compris et adopté pour règle de conduite le glorieux avertissement de l'immortel Nelson :

« L'Angleterre compte que chacun fera son devoir. »

EDWARD HOWARD.





LE RADICAL.[1]



ais la troupe choisie des vrais patriotes est peu nombreuse : on n'en compte guère qu'une trentaine, qui siégent à l'extrême gauche, séparés du monde entier. »

Ainsi s'exprime Thomas Carlyle, dans un chapitre de sa démocratique histoire de la révolution française.

Pouvons-nous réellement compter trente véritables patriotes ?

Sur les bancs opposés à ceux des ministres, siégent et s'étalent l'incorruptible Brown, de Birmingham ;

[1] Cet article complète la série des types consacrés à la peinture des principaux partis de la Chambre des communes (voyez *le Whig* et *le Tory*, t. II, pages 83, 190).

La Chambre des communes d'Angleterre est élue pour sept ans, et se compose de quatre cent soixante-onze députés anglais, vingt-neuf gallois, cinquante-trois écossais et cent cinq irlandais. On divise les députés en trois classes : les chevaliers (*knights*), nommés par les comtés et les universités ; les citoyens (*citizens*), nommés par les villes ; et les bourgeois (*burgesses*), nommés par les bourgs. Pour être éligible, il faut avoir six cents livres sterling (13,950 francs) de revenu net. On n'en exige que la moitié des représentants des villes et des bourgs, et l'on exempte de toute condition pécuniaire ceux des universités, et les fils aînés des lords. Les électeurs doivent être âgés de vingt et un ans, propriétaires fonciers, ou fermiers à bail emphytéotique de soixante à quatre-vingt dix-neuf ans, et possesseurs de dix livres sterling (255 fr.) de rente.

(*N. du T.*)



LE RADICAL.

le populaire Smith, envoyé par Spinnerston; l'indomptable Dunkins, élu de Wapping; et Podder, l'ami du peuple, député de Peckham [1].

Ils sont là, grognant d'un ton bas (le seul qui concorde réellement avec la position de leurs clients). Ils représentent l'être immense qu'on appelle la plèbe, environ quinze millions d'hommes qui possèdent des idées aussi saines, aussi justes, que les cinq mille électeurs de comtés.

Aux yeux du tory, les radicaux sont des bavards sans importance, *vox et præterea nihil*, dont les commettants ne sont rien, car, selon Fielding, après mille deux cents individus, il n'y a personne en Angleterre.

Si on les juge sans emportement et sans prévention, leur voix est le faible rugissement d'un jeune lion dont les forces croissent de jour en jour. Ils entrent à la Chambre des communes sans connaissance des localités, et y expriment cependant, par intervalles, les idées d'indépendance et d'honnêteté qui fermentent dans les masses. Ce sont de faibles échos des radicaux du dehors, de l'opinion malheureusement accréditée que l'état de l'Angleterre expire sous la domination des gentlemen. Ne vous est-il pas arrivé, lecteurs, de rencontrer un géant à la carrure athlétique, mais à la voix faible et étouffée? Tel est le radical, et le député qui le représente.

Où est le Linné capable de classer les membres radicaux, dont chacun forme une espèce à part?

Les conservateurs et les whigs se réunissent en troupes; mais les radicaux, jamais. Un radical n'a pas au monde d'antagoniste plus décidé qu'un autre radical. Chaque individu de l'opinion avancée est comme cet Espagnol qui, tout en reconnaissant dans l'univers une certaine harmonie, regrettait de n'avoir pas été appelé au conseil céleste au moment de la création.

Il y a quelques années, le député radical était méprisé comme un jacobin, un révolutionnaire, un sans-culotte immonde, un Thersite que les Ulysses whigs et tories accablaient de leurs outrages et de leurs coups. Vous pouvez maintenant lui donner une poignée de main sans perdre votre caste.

A notre époque d'indifférence politique et de calme plat, est-il possible de définir le député radical? Les discussions qu'amena la réforme avaient nettement dessiné la physionomie des partis; mais aujourd'hui, combien y a-t-il de vrais radicaux parmi ceux qui votent pour la prise en considération de la motion annuelle de M. Grote [2]? On n'est pas radical uniquement parce qu'on demande les lois nouvelles sur les céréales, sur l'éducation primaire, l'extension du suffrage, et le sort des pauvres. La moitié de ceux qui appuient ces mesures se donnent le titre de whigs. Quel radical devons-nous donc saisir et conserver dans notre muséum, comme échantillon

[1] Ce sont des noms imaginaires, choisis parmi les plus communs pour caractériser les représentants des classes inférieures.

(*N. du T.*)

[2] M. Grote propose de substituer le scrutin secret au scrutin ouvert. Chaque député de la Chambre des communes a le droit de rédiger une motion et de la présenter.

(*N. du T.*)

du genre? Y a-t-il deux individus pareils à M. Hume, à M. Warburton, ou à M. Muntz? En quoi Charles Buller ressemble-t-il à Fielden, et celui-ci à Hawes ou à Mark Philipps? Sir W. Molesworth, M. Grote, et M. Leader [1], paraissent voguer de conserve, et pourtant ont-ils beaucoup de traits communs? On ne peut les classer que d'après cette distinction facile à établir, les dimensions de leurs poches. Nous passons sous silence l'Irlandais [2], dont on peut voir tous les jours les faits et gestes dans le *Times*. Il est d'ailleurs trop partisan de l'argument *ad baculum*, pour être compté au nombre des sénateurs.

LE RICHE DÉPUTÉ RADICAL.

Il y a de riches radicaux qui ont renié l'aristocratie, et de riches radicaux qui sortent de la banque ou des manufactures; mais, en général, eu égard à ses trésors en ce monde, le radical parviendra facilement au ciel, dût-il passer par le trou d'une aiguille.

Le riche député radical a choisi sa ligne politique dans l'espérance de dominer à la manière de Périclès, et de briller au milieu de ses compatriotes comme une statue de marbre de Paros à côté d'images taillées d'une pierre plus grossière. Il a conclu de ses observations que ses capacités intellectuelles ou pécuniaires ne produiraient aucun effet s'il se mêlait obscurément au troupeau ministériel. Poussé par un judicieux désir de se singulariser, il a consenti à se mettre en avant comme avocat de la masse souffrante, de laquelle émane tout pouvoir légitime. Il a été guidé dans le choix de ses opinions par des idées aussi raisonnables que celles qui déterminent un gentleman, en position de se faire rouler dans un somptueux équipage, à tenir lui-même les rênes, et à diriger, à la sueur de son front, une voiture à quatre chevaux.

Mais quels services rend le riche député radical? On l'a comparé quelque part à un étalon flamand, bruyant, fougueux, indocile, qui, après avoir mordu sa mangeoire, et levé fièrement la tête à l'écurie, marche à pas lourds et sans ardeur quand il en est sorti.

Cependant, l'effervescence populaire l'entraîne souvent malgré lui, au moment où il s'y attend le moins. Sa volonté est, comme nous l'avons dit, de dominer ses commettants, et de ne pas se laisser maîtriser par eux; de s'en servir, et de ne pas suivre leur impulsion: mais il lui est parfois impossible d'y résister. Il nous rappelle alors ce gentleman qui, suivant le récit de Leigh Hunt [3], emportait avec lui, sans en être sorti, une chaise de poste irlandaise.

[1] Les personnages mentionnés appartiennent à différentes nuances de l'opinion radicale. (*N. du T.*)

[2] Daniel O'Connell. (*N. du T.*)

[3] Écrivain anglais contemporain, collaborateur du présent recueil. (*N. du T.*)

« La voiture descendit la colline avec toute la rapidité que lui donnaient le vent et l'impossibilité de s'arrêter, quand les piétons remarquèrent dessous une paire de jambes qui luttaient de vitesse avec les roues. Le fond de la chaise avait crevé, et le gentleman était obligé de courir pour sauver sa vie. »

Le riche député radical aime à se faire passer pour exempt des préjugés qu'inculque ordinairement la possession des richesses. Ses domestiques ne portent point une livrée qui, dit-il, les humilierait. Il ne manque jamais (comme ces bagatelles sont significatives!) d'avoir la main gantée quand il secoue celle d'un électeur démocrate ; sa pitié pour les misères de ses constituants n'est que du mépris déguisé. Sa familiarité, son affabilité, sa courtoisie, sentent l'orgueil qui veut singer l'humilité. Comme un nageur luttant avec les vagues qui le portent et le ballottent, il s'imagine qu'il se soutient par sa seule adresse.

A la Chambre, il déteste l'éloquence vide et bruyante des députés irlandais [1] qui suivent son discours, et lorsqu'il est éclipsé pendant la discussion, il demande leur rappel à l'ordre pour cause d'agitation factieuse. Il blâme la fougue désordonnée du Grand Agitateur [2], et appelle parfois serpents les commettants qui osent l'interroger sur ses votes. Il s'échauffe et s'emporte aisément, et déclare souvent qu'il est prêt à donner sa démission. Mais, après avoir échangé quelques compliments avec ses antagonistes, il ne manque jamais de rétracter sa menace, et d'annoncer gracieusement qu'il est résolu à vivre et à mourir leur collègue.

Le riche radical élabore des pamphlets emphatiques, dont le titre est ordinairement :

DES MOYENS EFFICACES

DE SOULAGER

LE MALAISE GÉNÉRAL.

Il dirige hardiment d'imprudentes attaques contre les banques par actions, dans lesquelles il est intéressé pour des sommes considérables. Il déclame consciencieusement contre la charte fondamentale de la banque d'Angleterre. Il exprime la pensée qu'il est bon, en toute occasion, de rogner la part de l'Église, dont il poursuit éner-

[1] L'Irlande envoie à la Chambre des communes cent cinq députés, soixante-quatre pour ses trente-deux comtés, deux pour les universités, et trente-neuf pour les villes et les bourgs. (*N. du T.*)

[2] Titre dont se glorifie Daniel O'Connell, qui dans ses discours à ses compatriotes ne cesse de recommander l'agitation comme moyen d'obtenir le redressement des griefs. (*N. du T.*)

giquement la réforme, demande l'abolition des dîmes, et propose que chacun salarie à son gré des ministres, ou plutôt n'en salarie point du tout.

Notez qu'il vient d'acheter un bénéfice pour son fils cadet, auquel son peu de dispositions interdisait toute autre profession que l'état ecclésiastique.

Le riche radical endort annuellement la Chambre par un discours de trois heures sur la pureté des élections. Il a trois grandes manufactures qui lui assurent un immense crédit dans son bourg, et Sally, aubergiste *du Porc et de la Pompe*, peut vous dire comment sa maison a été ouverte à tous venants pendant trois semaines, à la dernière élection du bourg de B***; car notre radical, riche ou pauvre, est rarement nommé par un comté.

Hélas! comme tout mortel, au moment où il fait concevoir les plus brillantes espérances il s'éclipse, et se dérobe brusquement à l'attention publique. Dans une lettre d'adieu à ses commettants, il annonce que les soucis de la vie, et surtout ceux de la politique, sont trop funestes à sa santé pour qu'il puisse les supporter plus longtemps. S'il recouvre jamais la force de remplir les devoirs de député, il montrera dans sa carrière future le même attachement pour la constitution. Mais il ne peut s'empêcher de féliciter le pays de la marche excessivement libérale que suit le gouvernement actuel.

Le fait est que notre riche radical a été tenté par le titre de baronnet [1]. En dînant quelquefois à Holland-House [2], il reconnaît plus de charmes à la société d'une coterie ministérielle qu'à celle de ses grossiers collègues politiques qui se réunissaient à table chez lui, tous les mercredis, pour s'entendre sur les mesures à prendre. Il change de peau comme une chrysalide, et reparaît bientôt, éclatant papillon, en qualité de représentant de l'un des bourgs des suffrages duquel dispose le marquis de M***.

LE JEUNE RADICAL.

Le jeune radical est plus réellement attaché à sa cause, plus intelligent, plus actif, plus désintéressé, que celui dont nous venons de parler. Le libéralisme a de grands attraits pour un esprit jeune et ardent que l'égoïsme n'a pas racorni. Dans son inexpérience de la vie, il se range de gaieté de cœur du côté du plus faible, confiant en toutes choses, sympathisant avec tous, enrichissant jusqu'à la politique de fraîches et brillantes couleurs.

Quelques-uns des plus furieux conservateurs ont été jadis les avocats du peuple:

[1] Degré inférieur de la noblesse, composée de ducs, marquis, comtes (*earls*), vicomtes (*vicounts*), écuyers (*squires*), chevaliers (*knights*), et baronnets.

(*N. du T.*)

[2] Club whig.

(*N. du T.*)

leur premier enthousiasme s'est disssipé avec leurs illusions d'un jour. Comme l'ont fait observer sir Burdett et M. Greenacre[1], opposés l'un à l'autre lors des élections de Westminster en 1837, les atroces exagérations du jeune radicalisme sont paralysées par notre tendance naturelle à entrer dans le giron du parti conservateur.

Les sociétés de Cambridge ont d'abord inspiré notre jeune libéral[2]; l'ambition a légèrement influencé son choix : mais ce sont principalement ses connaissances et son éducation qui lui font embrasser la cause populaire.

Nous avons eu sous les yeux le journal de l'un des plus zélés de nos jeunes députés radicaux, et nous en avons copié quelques extraits. Quoique les sujets dont il s'occupait ne soient plus de circonstance, l'esprit qui a dicté les notes reste toujours le même. Voyons donc comment le jeune radical se caractérise lui-même.

Mardi 9 mai.

«Longs débats sur les chemins de fer. A mon arrivée, six députés parlaient sur six questions soulevées successivement par leurs discours respectifs.

«Borthwick et Trevor[3] parlent pendant une heure chacun, à propos de la motion par laquelle le premier propose de rédiger une adresse au roi pour demander la convocation du clergé. Ne débite-t-on pas journellement assez de sottises, sans réunir une assemblée de prêtres ?

«Trevor a assommé l'assemblée.

«On est sorti assez à temps pour qu'il m'ait été possible d'entendre presque tout l'opéra. Si j'avais fait la motion que l'on allât aux voix, j'aurais été moins coupable envers mes commettants qu'en écoutant patiemment Borthwick et Trevor. *Don Giovanni* était plus intéressant que la séance de la Chambre, et j'ai entendu Lablache avec plus de plaisir que nos orateurs.»

Mercredi 10 mai, journée perdue.

«Robinson[4] a fait une motion basée sur des principes de monopole contraires à la liberté du commerce, et sa proposition a eu le sort qu'elle méritait.

[1] M. Francis Burdett, qui l'emporta sur M. Greenacre, a été successivement radical, whig, et tory.
(*N. du T.*)

[2] Voyez l'article du *Collégien*, tom. II, pag. 196.
(*N. du T.*)

[3] Députés torys.
(*N. du T.*)

[4] Député conservateur.
(*N. du T.*)

«Discussion du *libel bill*[1] de Daniel O'Connell. Rejet de sa motion. Elle semblait avoir pour but d'étendre la liberté de la presse, mais elle n'y aurait en rien contribué. Elle n'augmentait point la liberté de discussion politique, et n'aurait fait qu'assurer plus d'impunité aux calomniateurs, ce dont personne n'a besoin, si ce n'est l'aristocratie et le clergé, protecteurs naturels de la calomnie.»

Mercredi 11 mai.

«Motion de Whalley[2] pour l'abolition de la taxe des fenêtres: Spring Rice[3] lui répond; mais personne ne les écoute ni l'un ni l'autre, et l'on va immédiatement aux voix. Grâce à la disposition générale qui a constamment prévalu depuis l'adoption du bill de réforme, rien n'intéresse aussi médiocrement le parlement réformé que ce qui concerne la diminution ou la suppression des impôts. Mon petit doigt me dit qu'il n'en sera pas ainsi l'année prochaine.

«La Chambre s'est déshonorée en permettant à Agnew[4] de présenter encore son odieux *sabbath bill*[5], bien entendu que la Chambre ne le laissera jamais passer. Ainsi, en écoutant Agnew, on ne fait que perdre deux nuits pour deux lectures successives, et une ou deux autres peut-être pour se former en comité[6]. Et puis tout le monde se plaindra qu'on met de la lenteur à s'occuper des affaires publiques.

«Le colonel Thompson a présenté contre l'observation du sabbat un nouvel argument qui m'a paru péremptoire. Il a dit que, si pour nous conformer aux lois de Moïse, nous observions le sabbat juif, il faudrait observer aussi toutes ses prescriptions, et entre autres l'abstinence de chair de porc et la circoncision. Le colonel Thompson a donc demandé que le speaker et tous les autres membres fussent circoncis à l'instant même. Wakley[7] s'est levé immédiatement après, et tout le monde a sup-

[1] Bill sur les calomniateurs.
(*N. du T.*)

[2] Député radical.
(*N. du T.*)

[3] Député whig, qui a été chancelier de l'Échiquier.
(*N. du T.*)

[4] Député conservateur.
(*N. du T.*)

[5] Bill pour la rigide observation du dimanche.
(*N. du T.*)

[6] Quand la Chambre des communes se forme en comité pour examiner une motion, le *speaker*, président ordinaire, cède le fauteuil à un autre président (*chairman*). On discute la motion article par article, on entend les orateurs pour ou contre, et le speaker reprend ensuite sa place. Les fonctions du président temporaire sont de lire la motion, de tenir note des amendements, et de les déposer ensuite à la barre, à la fin des débats.
(*N. du T.*)

[7] Chirurgien déjà cité dans l'article du *Whig*, tom. II, pag. 87.
(*N. du T.*)

posé qu'il avait l'intention d'offrir ses services. Un gros gaillard a été tellement effrayé, qu'il a juré qu'il allait appeler de suite les *chiltern hundreds*[1]. Voilà de la franchise et de la bonne humeur, qui nous consolent un peu des manœuvres basses et artificieuses sur lesquelles est fondée actuellement la science de la politique.»

LE RADICAL PAUVRE.

Le député radical sans fortune, surtout quand il est Irlandais, mène une existence de luttes, de tracas, de combats perpétuels. Le matin, à midi, le soir, il est toujours l'arme au bras. Comme éditeur de *l'Étoile de Rotherhithe*, ou de la *Revue de Finsbury*, il lui faut envoyer ou recevoir des lettres de félicitation, de reproches, de critiques, de compliments. Le gouvernement ne regarde pas son journal d'un œil favorable, et ses commettants en examinent avec jalousie le caractère et le ton. Néanmoins ses occupations d'éditeur, qui sont malheureusement son unique ressource, ne doivent jamais lui faire perdre de vue les devoirs parlementaires. Les fabricants de chaussures et de socques de son bourg rédigent une pétition contre le monopole du caoutchouc: il faut qu'il assiste à leur assemblée. Il est vrai que, pour le dédommager, le comité lui offre une collation; mais, en l'acceptant, il est obligé de laisser sans réponse la lettre par laquelle M. Meagrim lui reproche son vote avec amertume.

Le député radical pauvre doit ensuite courir à la Chambre, où il fait entrer l'un de ses commettants, qui lui a payé à dîner. Là, il déploie l'art le plus consommé, ne votant jamais avec les conservateurs, montrant pour les whigs une persistante antipathie, agissant avec une entière indépendance sous la direction absolue de ses commettants. Il est chargé de crier et de se déchaîner contre tous. Ses soirées, ses nuits, après l'ajournement[2] de la Chambre, sont consacrées aux travaux infinis de la presse.

Quelquefois il est invité à se rendre à trois *meetings* en même temps. L'un deux est celui de la Société de prêt, qui le paye pour assister aux séances. Puis vient un dîner public en l'honneur de John Grumble, qui a refusé patriotiquement de payer son loyer ou les taxes à un propriétaire connu pour regorger de richesses. C'est là peut-être que le député radical jouit le plus complétement de tous les avantages de sa position élevée. Quatre gentlemen armés de baguettes noires (le noir est la couleur

[1] Garde particulière de la Chambre.
(*N. du T.*)

[2] L'ajournement interrompt pour quelque temps la session. Il est proposé par un message du chef de l'État, et ordinairement accepté : c'est un axiome du droit constitutionnel anglais, que le roi n'a pas le droit d'ajourner, mais qu'il peut seulement exprimer le désir de voir prononcer l'ajournement.
(*N. du T.*)

de la résistance le précède depuis le vestibule jusqu'à la première salle. Au moment où il paraît, il est accueilli par des acclamations bruyantes et prolongées. Ce dîner est invariablement interminable. Quand la compagnie a bien regardé ce membre du parlement en chair et en os qui daigne s'unir à elle dans un banquet, il va de table en table, passe en revue ses connaissances, salue l'une, lève son verre à la santé de l'autre (distinction digne d'envie!); il apaise provisoirement par tant de condescendance les murmures de M. Grough, le chapelier, de M. Smears, le tailleur et marguillier, de M. Oxe, le boucher, et de quatre ou cinq autres amis indépendants, dont il a laissé les comptes en arrière.

Le rôle qu'il joue en cette occasion nous rappelle celui d'un cuisinier jovial à bord d'un bâtiment marchand. Les marins disaient toujours en parlant de lui :

«Ah! c'est un détestable cuisinier, mais c'est un excellent garçon.»

—«Ah! s'écrient les amis du pauvre député, c'est une bien mauvaise pratique, mais ça fait en revanche un fameux membre du parlement!»

Le discours qu'il prononce après dîner ressemble à la leçon que George Cruisksbank[1] met dans la bouche d'un philosophe :

«Messieurs, tout n'est rien. La terre, l'air, les cieux, l'eau, tout n'est rien.»

—«Messieurs, dit le radical, tout n'est rien. La reine, le parlement, les ministres, sont moins que rien. Vous êtes gouvernés par eux, c'est-à-dire que vous n'êtes gouvernés par rien.»

L'idole du peuple achève enfin le cours de son existence radicale. Au moment où, faute de mieux, il est le favori de la commune, où, suivant ses propres expressions, flottant comme une paille sur le flot de l'opinion populaire, il en indique le courant, il est doucement englouti dans l'océan gouvernemental. On lui donne une commission, une place avantageuse à la trésorerie, et il se résigne tranquillement et sans bruit à accepter une position agréable, où les méchants cessent de jeter le désordre, où ceux qui sont las jouissent du repos.

Dans son intérieur, le radical applique des idées de liberté matrimoniale. Selon lui, le mariage devrait être dissoluble à la volonté de l'une ou de l'autre partie. L'un de ceux qui prêchent cette doctrine avec le plus de chaleur a pour femme une seconde Xantippe. Un radical déclarait devant moi qu'une épouse n'était guère qu'une servante en chef, mais sa femme lui a prouvé le contraire.

Le radical adopte l'utilité pour cri de guerre, et rompt des lances contre tout ce qui est beau. Il étouffe le sentiment sous la logique; il regarde la poésie comme aussi puérile que le jeu des épingles; il ne peut souffrir la musique, étant incapable

[1] Célèbre caricaturiste contemporain, éditeur d'almanachs comiques.

(N. du T.)

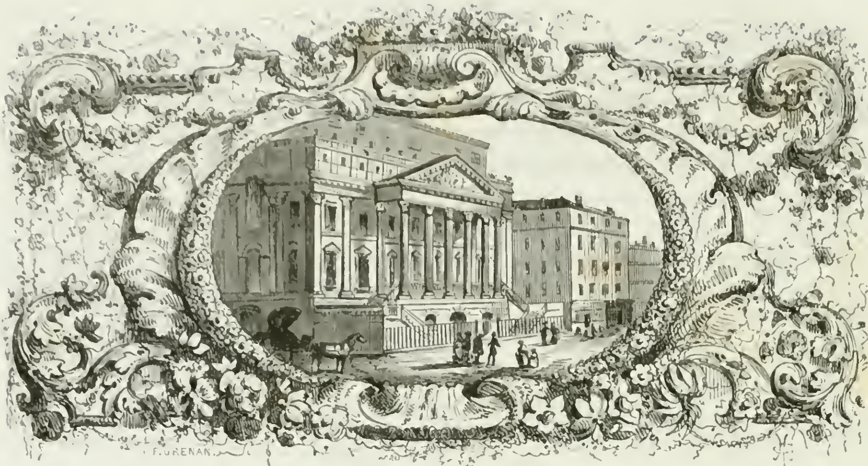
de distinguer *God save the queen* de *Tulloch gorum* [1]; il arrache toutes les fleurs de son jardin comme des plantes inutiles qui ne travaillent ni ne filent. Quant aux êtres les plus charmants de la création, les enfants, il voudrait les tirer de nourrice pour les envoyer dans quelque grande manufacture indéfinissable d'éducation nationale.

AKOLOUTHOS.

[1] L'un (*Dieu sauve la reine*) est le chant national de l'Angleterre; l'autre est une chanson populaire en patois irlandais.

(*N. du T.*)





LE CORPS MUNICIPAL.[1]



Les types municipaux exigent un article séparé dans cette collection. Ils n'ont pas de frères, et ne ressemblent à aucune autre classe de citoyens. Peut-être ont-ils dû à leur caractère individuel, à leurs habitudes, à leurs mœurs personnelles, de figurer déjà en diverses niches de notre galerie. Les maires ne sont que des hommes, les aldermen sont de la chair et du sang, et, par leurs qualités morales et physiques, ils participent des infirmités de la nature humaine. Cependant leurs fonctions officielles les distingnent, les singularisent, leur donnent du relief. C'est donc comme administrateurs que nous les dépeignons ici. Voyez-les indépendamment de la splendeur de leur charge, et ils ressembleront à tout le monde. Ils ne paraîtront pas plus pittoresques que les trois chevaliers de la cérémonie populaire, lorsqu'on les a dépouillés de leurs ar-

[1] Le corps municipal, à la tête duquel est le lord-maire, se compose de vingt-six *aldermen*, administrateurs d'autant de *wards* ou districts, et des *common-councilmen*, conseillers municipaux. Les électeurs nomment ces derniers, qui nomment les aldermen, et ceux-ci élisent annuellement le maire. La réunion des aldermen forme la Cour des aldermen, et celle des common-councilmen, la Cour du common-council.

(*N. du T.*)

mures[1]. Parés de leurs habits d'apparat, les membres du corps municipal n'ont d'analogie avec personne, et leurs mères elles-mêmes ne les reconnaîtraient pas.

Par la raison même qu'ils diffèrent tellement du reste de leurs compatriotes, ils ont entre eux des rapports frappants. Ils sont depuis longtemps connus pour avoir un caractère de famille indélébile. Nous allons donc prendre à vol d'oiseau nos portraits dans l'ancien Guildhall de Londres[2]. Les guildhalls ne diffèrent que par leur importance relative; ainsi la peinture des types municipaux de la capitale est applicable à tous ceux du royaume.

LE LORD MAIRE.

Le lord maire est un véritable roi, le souverain de la Cité, le dominateur absolu de tout ce qui est enserré dans les bornes de sa juridiction, l'autocrate de la Petite-Bretagne[3]. C'est le plus sage des sages de l'Orient. Il est loin de refuser d'entrer en parallèle avec les potentats qui ont gouverné l'Orient; au contraire, il regarde les maîtres du monde, passés et présents, comme autant de lords maires dégénérés. Par exemple, il considère comme une calamité que Sa très-gracieuse Majesté George IV soit né à l'ouest de Temple-Bar[4]; il est convaincu que ce prince eût fait un lord maire exemplaire; qu'en des circonstances plus heureuses, il eût occupé mieux que personne le fauteuil municipal, dont il était digne par la délicatesse de ses goûts et la noblesse de ses manières.

Le lord maire est persuadé que la dignité est la plus essentielle de toutes les qualités qu'exigent ses hautes fonctions. Il se félicite à juste titre de la posséder, dans toute son étendue, dans tout ce qui peut la manifester aux hommes.

Sa dignité commence à partir du moment où le choix de ses concitoyens tombe sur lui. Il est digne lorsqu'on lui annonce son élection, et qu'il répond par un discours

[1] Ces trois chevaliers précèdent à cheval la voiture du lord maire.

(*N. du T.*)

[2] Guildhall est l'hôtel de ville, où s'assemble la cour des aldermen; on emploie génériquement ce mot pour désigner toutes les maisons de ville.

(*N. du T.*)

[3] On appelle ainsi la Cité et la partie orientale de Londres; *West-end*, l'extrémité occidentale, n'est pas sous les lois du lord maire. Ce fonctionnaire électif administre la Cité et une partie des faubourgs; il est gouverneur de la Tamise jusqu'à l'embouchure de la Medway, premier magistrat de Londres, tuteur légal des orphelins, et commandant des milices.

(*N. du T.*)

[4] Temple-Bar (la barrière du Temple) est une porte qui sépare l'est de Londres de l'ouest, où est situé Westminster.

(*N. du T.*)

de remercîments. Il est plus digne encore, le jour où l'on propose sa santé, au dîner de Mansion-House [1], avant la cérémonie du 9 novembre [2]. Cependant son maintien décèle alors une incertitude, une anxiété, une agitation causée par l'attente, et l'état de son esprit l'empêche de prendre l'air calme et serein qui convient à un homme appelé au fauteuil civique. Ce n'est qu'après s'en être assuré la possession qu'il est complétement tranquille. Sa véritable dignité commence le matin du 9 novembre. A cette époque, son rêve d'or s'est réalisé. L'ambition le réveille, tire les rideaux de son lit, et lui ordonne de se lever dignement, pour aller prêter serment devant les magistrats de Westminster [3]. A partir de ce moment, il sent en lui quelque chose de surhumain. Il semble que des ailes jouent sur ses épaules:

D'une divinité le mortel prend les airs,
Et d'un signe de tête ébranle l'univers.

Il comprend à merveille la sublime métaphore du poëte qui représente Jupiter comme le lord maire du ciel. Selon lui, c'est là le *nec plus ultrà* de la poésie.

Le pronom *vous* s'enfle, et devient *Votre Seigneurie*. Ses intimes le nommaient familièrement Tony: ceux avec lesquels il était en relations d'affaires l'appelaient simplement *monsieur;* les connaissances qu'il avait parmi la haute bourgeoisie de son voisinage, à Londres ou à la campagne, le saluaient du titre d'Antoine Something [4], esquire : aujourd'hui c'est le très-honorable Antoine Something. Quand il

[1] Hôtel particulier du lord maire; siége d'une cour de justice où il juge les délits de son ressort.

(*N. du T.*)

[2] Cérémonie de l'installation du lord maire : elle se fait avec une magnificence extraordinaire, et se termine par un dîner monstre. Voici le menu de celui du 9 novembre 1824 :

Quatre cents plats de tortue;
Huit cents volailles et pièces de gibier à proportion;
Cent salades de homards:
Deux cents jambons décorés;
Cent énormes quartiers de roast-beef;
Cinq cents pâtés gigantesques;
Plus de dix mille pièces de menue pâtisserie;
Plusieurs milliers d'entremets;
Une quantité innombrable de fruits de toute espèce, et entre autres plus de trois cents livres pesant d'ananas;
Vins de Champagne, du Rhin, Bordeaux, Madère, Porto, Xérès, en abondance.
Cinq à six mille personnes prirent part à ce banquet.

(*N. du T.*)

[3] Le lord maire s'y rend par la Tamise, au milieu d'une nombreuse et magnifique flottille de canots, et prête serment entre les mains du grand chancelier.

(*N. du T.*)

[4] Antoine Quelque chose, N'importe quoi.

(*N. du T.*)

demande à ses filles si Rundle et Bridge [1] ont envoyé les nouveaux bijoux, elles lui répondent par ces mots, d'une nouveauté délicieuse :

«Oui, milord [2].»

Sa femme, en présidant au déjeuner, ordonne à Tom, qui faisait les courses de la maison, quand son maître a commencé les affaires, de présenter à Sa Seigneurie les muffins [3].

Il est un défaut inhérent à la nature de l'homme, rarement à celle des autorités: c'est l'inhospitalité. Le lord maire doit s'en garder religieusement. Un lord maire qui se contenterait de dépenser la somme, considérable à la vérité, que ses concitoyens lui accordent pour soutenir les charges de son emploi, serait regardé comme un être dégénéré, et le jour de sa retraite serait fêté joyeusement, même dans son propre quartier.

Si un lord maire se proposait de faire des économies sur les fonds qui lui sont alloués, s'il en employait une partie à s'indemniser de ses pertes particulières, à réparer ses affaires, que ses fonctions le forcent de négliger, des acres de parchemin ne seraient pas suffisants pour enregistrer les plaintes dont il serait l'objet, et les signatures de ses juges indignés.

Il faut espérer que les preuves d'un pareil délit ne déshonoreront jamais les archives de la ville. Rarement les lords maires en ont été soupçonnés: disons à leur honneur que presque toujours les seules limites de leur hospitalité sont la longueur et la largeur de leur table. Pour ouvrir la porte de son cellier, pour donner *carte blanche* [4] à ses pourvoyeurs, un vrai lord maire n'attend que la distribution de ses invitations à dîner, à l'est ou à l'ouest. Sainte-Marie-Axe ou Treadneedle-Street [5] sont reçues de lui aussi bien que Park-Lane et Pimlico [6]. Holt et son fils, fournisseurs d'approvisionnements pour la marine, ne sont pas dédaignés, parce qu'un duc de la famille royale et une dizaine de vénérables juges ont honoré Sa Seigneurie de leur société. Jobson, le chapelier, n'est pas traité mesquinement aujourd'hui, parce que le noble lord placé à la tête du gouvernement de Sa Majesté [7], ou Sa

[1] Orfévres de la famille royale.
(*N. du T.*)

[2] Le titre de lord est accordé au maire par l'usage, quoiqu'il ne soit point pair d'Angleterre.
(*N. du T.*)

[3] Sortes de galettes qui se mangent avec le thé.
(*N. du T.*)

[4] En français dans l'original.
(*N. du T.*)

[5] Quartiers de la partie orientale de Londres.
(*N. du T.*)

[6] Quartiers de la partie occidentale et aristocratique.
(*N. du T.*)

[7] Lord Palmerston. (*N. du T.*)

Grâce le grand capitaine [1], a promis de rendre le lendemain visite à Mansion-House.

A quelques exceptions près, le lord maire comprend et applique les principes de l'hospitalité, dont il n'a cessé d'expérimenter les jouissances, depuis qu'il a été élu marguillier de sa paroisse.

Le jour où le *Premier* [2] ou le lord chancelier propose la santé du lord maire, en déclarant que jamais l'autorité municipale ne s'est montrée si noble, si généreuse, si magnifique, est peut-être le plus brillant de la vie de notre magistrat. Il y fait allusion avec un enthousiasme bien naturel. Il cite, avec une excusable vanité, les observations qu'il a risquées pour remercier de l'honneur qu'on lui avait fait.

«Milord, le moment actuel est le plus heureux de toute mon existence. Il est plus facile de concevoir que d'exprimer les sentiments que j'éprouve.»

Il est le premier à reconnaître que jamais il n'a prononcé avec autant de succès un discours aussi éloquent.

Le lord maire est décidé à se mettre sur les rangs, comme candidat à la députation, si une élection générale a lieu durant sa mairie. Dans le cas contraire, il peut espérer un siége à la chambre haute. Certain ministre d'État, qu'il est inutile de nommer, lui a fait un jour, après dîner, des confidences de la plus haute importance. On lui a murmuré à l'oreille des révélations tendant à faire supposer qu'un monarque illustre, ancien ou moderne, avait dit en termes formels : «Il est pénible que le maire perde son titre avec sa charge!»

« Je m'expliquerais plus clairement, ajoute le respectable magistrat, si je ne craignais de dévoiler les secrets de l'État, et de trahir la confiance ministérielle; mais je sais qu'une déclaration de ce genre a été positivement faite par un souverain anglais. Brisons là. Il est bon de ne pas appeler actuellement l'attention sur ce chapitre. »

Avant la fin de son année de bonheur, il commence à s'apercevoir que tout n'est pas roses dans ses fonctions. Un jour, il honore le théâtre de sa présence; il assiste à une représentation au bénéfice des pauvres, à l'occasion de laquelle il a signalé sa générosité accoutumée. On donne *Cendrillon;* et comme il approche de la fin de sa carrière administrative, il voit avec chagrin un superbe carrosse redevenir tout à coup citrouille. Cette transformation subite le fait rêver à ce qu'il sera le 10 novembre suivant; mais il se confie à la déclaration royale, sur laquelle il est bon de ne pas appeler actuellement l'attention.

Le lord maire est harassé des tracas sans cesse renaissants de sa cour de justice, vu le nombre de délinquants qui comparaissent tous les matins devant lui. Il s'imagine naturellement que l'on est fier d'être interrogé par un lord maire, et que l'on

[1] Sir Arthur Wellesley, duc de Wellington.

(*N. du T.*)

[2] Ce mot, en français dans l'original, désigne le premier lord de la trésorerie, président titulaire du conseil des ministres.

(*N. du T.*)

se complaît à enfreindre les règlements de police municipale, uniquement pour avoir l'honneur d'être censuré par le premier magistrat.

Quand le lord maire s'informe de l'état de ses caves, et vérifie le compte des bouteilles vides, il s'étonne qu'on n'amène pas au pied de son tribunal plus d'individus accusés d'ivresse. Il s'imagine qu'un jour viendra où les matinées du lord maire seront exclusivement consacrées à infliger des amendes de cinq shillings [1] aux nombreux personnages de distinction qui auront dîné chez lui la veille.

« Au pis aller, se dit-il, si, à la fin de l'année, mon ami le ministre d'État ne me gratifie pas même d'un titre de baronnet, je rentrerai dans le privilége de boire, sans crainte de blâme, aussi librement que mes compatriotes. C'est une grande consolation. »

Les sentences qu'il prononce contre les autres lui rappellent vivement à l'esprit ses propres excès de table; mais il étouffe les remords de sa conscience, en réfléchissant que jamais lord maire ne s'est condamné à cinq shillings d'amende. Attaché aux anciens précédents, il se garde bien d'en établir de nouveaux.

LA MAIRESSE.

Par une matinée de novembre sombre mais d'heureux augure, et impatiemment attendue, la mairesse s'est réveillée, et s'est trouvée illustre. Elle s'était couchée chrysalide, elle s'est levée papillon. Les brouillards n'ont pu altérer ses couleurs; elle a brillé d'un éclat inaltérable à l'humidité de l'atmosphère.

« Les dames, remarque judicieusement Jeannie Deans [2], tiennent plus aux titres que les gentlemen. »

La mairesse est donc plus sensible à son élévation que le lord maire. Mansion-House, où elle réside, lui semble le numéro 1 dans l'univers. Sans avoir étudié la logique, elle peut démontrer, par un argument péremptoire, qu'il n'y a pas d'aussi belle demeure dans le monde entier :

L'Europe est la première partie du monde;

L'Angleterre est la première contrée de l'Europe;

Londres est la première ville de l'Angleterre;

Le lord maire est le premier dignitaire de Londres;

Milady est la meilleure moitié du lord maire.

Conclusion : son mari eût été le plus grand des êtres créés, si sa femme seule ne lui avait été supérieure. Que dites-vous du syllogisme?

Ainsi la mairesse est à la tête de l'humanité, ni plus ni moins. Mansion-House est,

[1] Taux de l'amende à laquelle sont condamnés les gens qui se montrent ivres dans les rues. *(N. du T.)*

[2] Personnage de *Heart of Mid-Lothian* (*la Prison d'Édimbourg*), de Walter Scott. *(N. du T.)*

à l'en croire, le plus remarquable de tous les chefs-d'œuvre d'architecture imaginables. Cet hôtel est plus beau que celui de la compagnie des Indes orientales, et incomparablement au-dessus de Bridewell [1]. Milady règne comme une autre Cléopâtre dans ce palais égyptien. Peut-être doit-on lui reprocher trop de faste, trop d'étalage, trop de prétentions; peut-être met-elle trop d'empressement à faire valoir ses droits, de peur que les nobles personnages qui lui rendent visite ne trouvent pas assez d'occasions de les reconnaître. Toutefois, elle maintient avec grâce la prééminence dont elle jouit avec orgueil. Elle reçoit comme son dû un compliment royal, et s'assied à table avec autant d'aplomb que si un duc l'y conduisait tous les jours. Elle a l'aisance de l'amour-propre satisfait, le calme de la félicité parfaite; on serait tenté de croire qu'elle est née mairesse. L'étrangeté de son élévation n'a rien qui l'embarrasse; elle porte les honneurs comme ses habits de tous les jours.

Une seule chose la tracasse et l'irrite : c'est d'entendre Sa Seigneurie raconter à ses convives son arrivée à Londres. Elle est obligée de rassembler toutes les forces que lui donne la conscience de sa puissance actuelle, pour soutenir l'ébranlement nerveux causé par de pareils sujets de conversation.

«Voyez-vous, dit le lord maire, je n'ai pas toujours été riche. Quand je suis venu, tout enfant, dans la capitale, tous mes trésors terrestres étaient renfermés dans un petit mouchoir de poche rayé. Je m'en défis pour la somme de quinze shillings, et j'achetai des boutons de cuivre, que je vendis une livre six shillings; j'en rachetai d'autres que je revendis deux livres un shilling. Ce commerce me mit à la tête d'un capital de cinquante guinées, avec lequel je m'établis dans une obscure boutique. J'eus ensuite un magasin; ma femme m'apporta cinq cents livres sterling en mariage; je devins riche. On me nomma shérif, et me voici aujourd'hui lord maire; et en me voyant passer dans mon carrosse à six chevaux, tous les habitants de Cheapside [2] me contemplent avec admiration.»

La mairesse supporte difficilement ces étranges aveux. «Sa Seigneurie, dit-elle, aime toujours à rire, n'importe en quelle occasion; et puis, je lui ai toujours reconnu un goût prononcé pour les récits romanesques.»

En particulier, elle adresse à son mari de justes représentations.

«Pourquoi parler d'un petit mouchoir de poche? ne pourriez-vous pas y substituer un joli porte-manteau? c'est beaucoup plus distingué. Il est étrange de se vanter d'avoir porté un paquet.»

Une fois par mois, la mairesse congédie une domestique inconséquente qui a appelé son maître *monsieur,* en lui présentant des comptes. Elle fait de violents efforts pour empêcher qu'on apporte au salon les affreux livres de commerce; elle ne les y daigne accueillir qu'à condition d'être enrichis d'une reliure assez magnifique pour ne pas contraster disgracieusement avec ses cahiers de musique.

[1] Prison de Londres.
(*N. du T.*)

[2] Quartier de Londres, au centre de la Cité.
(*N. du T.*)

Une des misères de sa condition est la nécessité de tenir constamment levés les stores de sa voiture, car aussitôt qu'elle paraît en public,

La foule impertinente autour d'elle se presse,
Et de regards béants dévore la mairesse.

C'est, comme elle le dit avec raison, une pénalité attachée à sa haute position. Voilà ce que l'on gagne à vivre pour le bien public!

La mairesse pense qu'on pourrait enjoindre aux charrettes et aux omnibus de prendre les petites rues, afin de laisser les voitures particulières circuler librement dans les principales avenues qui mènent aux quartiers occidentaux. En conversant avec ses amis des devoirs de son rang, elle fait en sorte de s'en montrer fatiguée.

«Quel ennui! s'écrie-t-elle; ne jamais quitter les palais! Aller d'hôtels en hôtels! Ne fréquenter que l'aristocratie! Et pourtant il faut mener cette vie-là! Il faut faire ces insipides visites! La cour s'y attend; tous ces gens-là me sont tellement attachés qu'ils ne peuvent plus se passer de moi! Dès que mes filles paraissent dans un salon, on se les dispute à l'instant, et ce n'est pas une tâche facile que de les arracher des bras de six comtesses à la fois.»

La mairesse ne regarde jamais ses rejetons, mâles ou femelles, sans se demander avec amour si leur nombre s'accroîtra durant la mairie. Milord le désire ardemment; le berceau d'argent [1], que l'avarice moderne, sous le masque de l'économie, tenterait en vain de refuser, paraît à la mairesse un meuble très-désirable; elle en convient franchement.

A la fin de l'année, elle commence à être inquiète en passant devant Bow-Church [2]; elle souhaite ardemment que les cloches sonnent la vieille prophétie qui retentit aux oreilles de Dick Whittington [3]. Elle s'abonnerait volontiers à une seconde édition de la mairie.

L'année accomplit sa révolution. Novembre revient, et les espérances s'envolent. La mairesse se console en se disant que les ministres ne seront point excusables aux yeux de la postérité, s'ils laissent le titre de son mari expirer le 9 du mois. Deux jours avant cette fatale époque, elle fait part de ses peines à une ancienne amie, domiciliée à Hackney [4].

[1] Don que fait le chef de l'État au lord maire auquel un enfant est né. (*N. du T.*)

[2] Église de la Cité. (*N. du T.*)

[3] Dick ou Richard Whittington est le héros d'une tradition populaire, l'*Histoire de Whittington et de son chat*. Il arriva à Londres sans ressources, et y fit fortune. A son entrée dans la capitale, il crut entendre toutes les cloches lui crier : *Turn again, Whittington, lord mayor of London* (Salut, Whittington, lord maire de Londres). (*N. du T.*)

[4] Quartier de l'est, éloigné de la partie fashionable de Londres. (*N. du T.*)

« L'aristocratie, dit-elle, me témoigne beaucoup d'égards; mais, en dépit de sa politesse, elle me fatigue et m'ennuie. Ces gens du grand monde sont véritablement insupportables! Les parties de lady Fitzblue sont assommantes, et la comtesse de Mumpshire est stupide! Quoi de plus fastidieux que d'être entourée d'un trop grand nombre de duchesses! En vérité, j'en suis lasse! Je ne sais comment j'ai pu perdre de vue mes bonnes et anciennes connaissances; il y a un an que je ne suis allée prendre le thé à Hackney, mais l'on m'y verra sous peu. Comment se portent donc les Hubbards? Dire que voilà douze mois que je néglige ces chères amies! Je voudrais qu'elles eussent des enfants; Sa Seigneurie les ferait placer à *Blue-Coat-School* [1].

Assurément, la mairesse serait à même de procurer de pareils avantages à ses amis, car elle favorise généreusement tous les établissements de charité. A peine installée, elle envoie à tous ceux dont l'utilité est reconnue sa souscription de la première année, et cette première année est rarement la dernière. Les femmes, depuis la mairesse jusqu'à l'humble compagne du prolétaire, se sont-elles jamais contentées d'un seul et unique acte de bienfaisance? La charité n'est-elle pas un luxe qu'elles se donnent toujours, quand elles n'ont pas à acheter chez Howell et James [2] des objets de première nécessité? Toute femme a son Howell et James dans quelque coin de la ville.

LE SWORD-BEARER

(LE PORTEUR D'ÉPÉE). [3]

Le sword-bearer ne dit rien, mais sa physionomie parle pour lui. Comme celle de Macduff [4], sa voix est dans une épée. Jamais tant de mansuétude ne s'est alliée à la cruauté : c'est une contradiction civile dont peut donner une idée le tableau où l'on voit la sainte Vierge avec la Mort. C'est la personnification de la douceur, munie du symbole de la destruction : c'est une colombe qui porte, non un rameau d'olivier, mais la foudre. Il semble destiné à conserver à la fois la paix, et l'épée qui en est l'ennemie. C'est la tranquillité représentant l'agitation, Pantalon jouant le rôle

[1] *École de l'habit bleu* ou de *Christ Church* (*Église du Christ*); institution gratuite pour les enfants des deux sexes. L'uniforme des élèves est bleu, avec des bas de couleur jaune. (*N. du T.*)

[2] Propriétaires de magasins de bijouterie, chapeaux, bonnets, articles de mode pour les dames. (*N. du T.*)

[3] Le *sword-bearer* (porteur d'épée) est une espèce de massier qui accompagne le lord maire en voiture dans les cérémonies. (*N. du T.*)

[4] Personnage de *Macbeth*, tragédie de Shakespeare. (*N. du T.*)



LE CH[illegible]-BEARER

d'un chevalier. Son aspect rappelle en même temps la bataille de Waterloo et une assemblée de quakers. Sous un certain rapport, on pourrait le prendre pour un quaker [1], mais il n'en adopte pas le costume simple, et la richesse de ses vêtements est en harmonie avec celle de la voiture du lord maire.

Le porteur d'épée est un gentleman *ex officio :* on l'appelle monsieur le sword-bearer. Cette désignation étrange peint à merveille son caractère composé, où le civique se mêle au chevaleresque. M. le sword-bearer ressemble au grog, mais, chez lui, l'eau l'emporte sur l'alcool, la paix sur la guerre. Assis dans la voiture du lord maire en toutes les occasions importantes, on dirait, à la manière dont il tient son épée, qu'il se demande à quoi elle sert. L'utilité de cette arme, si magnifiquement montée, est d'autant plus problématique, que le premier magistrat de la Cité n'accepte jamais de cartels. Il y a quelques années, un lord maire fut provoqué par un membre de la cour de justice municipale ; mais l'opinion publique empêcha le combat d'avoir lieu à Battersea [2].

Le fonctionnaire qui porte l'épée croit peut-être qu'on la conserve, comme les statues de Shakespeare sur leurs piédestaux au théâtre de Drury-Lane, pour indiquer l'absence totale de la chose symbolisée. Il se prend parfois à douter que l'épée soit dans le fourreau. La lame est évidemment un objet superflu ; ne serait-elle pas un être de néant? L'arme superbe n'a-t-elle de réalité qu'en apparence, comme celle de plus d'un héros fanfaron? C'est ce dont il faudrait s'assurer en tirant l'étincelant acier ; mais le porteur d'épée s'y résoudrait plus difficilement qu'une jeune fille à pénétrer dans le cabinet de Barbe-Bleue. C'est un glaive qu'on ne tire jamais. La Cité a confié à notre dignitaire le soin d'une arme destinée à ne jamais sortir du fourreau, comme ce père prévoyant qui donne à chacune de ses filles une guinée, en recommandant de ne jamais la changer. Les têtes des Anglais n'ont rien à craindre du sword-bearer ; cet homme, muni d'une arme offensive, est le moins offensant de tous les mortels. La tête du sword-bearer lui-même court seule quelque danger. Si le tranchant affilé de la lame agissait sur le fourreau, par suite du mouvement de la voiture, et traversait le cuir usé par les années, le malheureux fonctionnaire pourrait en être victime, et terminer son voyage à la manière de saint Denis.

Ah! puisse-t-il vivre longtemps pour tenir à deux mains son glaive peu redoutable!

Puisse-t-il avoir le bonheur d'être pris par la populace pour le commandant en chef, et même, en certains quartiers de la capitale, pour le duc de Wellington en personne!

Puisse le sort lui épargner le désagrément d'être confondu avec Ramo-Samee [3],

[1] *Quaker* veut dire *trembleur.*

(*N. du T.*)

[2] Champs des faubourgs de Londres.

(*N. du T.*)

[3] Fameux jongleur indien, habile dans l'art périlleux de s'ingurgiter des sabres.

(*N. du T.*)

employé, après la cérémonie du 9 novembre, à avaler des épées pour la récréation des hôtes assemblés à Guildhall!

Puisse-t-il n'avoir jamais besoin d'une armure moins commode, moins heureusement adaptée à ses membres que la tiretaine!

Guerrier pacifique, chevalier *ad honores*, qu'il soit toujours comme une lettre d'invitation cachetée d'un sceau noir, comme une proclamation de guerre aboutissant à un traité d'alliance, comme un gros canon qui ne doit jamais partir, enfin, comme un rare échantillon de l'espèce des espadons qu'on ne trouve que dans l'océan Pacifique!

LE CHAMBELLAN.

La principale fonction du chambellan est de donner de bons conseils, mais jamais gratis [1]. C'est le mentor municipal, le pédagogue civique, l'appréciateur légal des devoirs des jeunes gens. Après l'avoir vu, les apprentis n'en perdent jamais le souvenir; après l'avoir entendu, ils sentent toute leur vie sa voix retentir à leurs oreilles.

Le chambellan est chargé de faire sentir à l'artisan débutant, au tendre adolescent qui se présente devant lui dans l'intention d'apprendre un état, quels sont les engagements qu'il contracte [2]. L'enfant est engagé au maître, et quoique le maître soit engagé à l'enfant par le même acte, c'est particulièrement celui-ci qui doit apprendre à conjuguer le verbe *engager*.

Suivant un grand principe moral, tout homme doit être réputé innocent jusqu'à ce qu'il y ait des preuves de sa culpabilité. Le chambellan reconnaît parfaitement la vérité de cet axiome; mais il le croit applicable seulement à l'homme fait, à l'homme parvenu à cette maturité que le maître offre en sa personne. Il ne s'ensuit pas que les apprentis doivent profiter de la maxime; il faut, au contraire, les supposer très-coupables, jusqu'à ce qu'il y ait des preuves évidentes de leur innocence, et l'innocence démontrée annonce dans un jeune homme beaucoup d'entêtement et de confiance en soi.

Un mauvais apprenti est une vraie bénédiction pour le chambellan [3]. S'il lui en tombe un bon sous la main, il s'en contente faute de mieux. On ne peut avoir tout ce qu'on désire en ce bas monde!

[1] Le chambellan de la Cité donne des consultations judiciaires, qu'il se fait payer grassement.
(*N. du T.*)

[2] Un enfant ne peut entrer en apprentissage sans avoir comparu devant le chambellan.
(*N. du T.*)

[3] La vignette représente le chambellan ayant sous les yeux un *indenture* ou contrat d'apprentissage, et adressant des recommandations à un apprenti.
(*N. du T.*)



LE CHAMBELLAN.

Il y a trois idées presque inséparables à inculquer aux jeunes gens : la crainte du maître, l'horreur de Bridewell, et une vénération profonde pour le chambellan. Il prononce ses sermons le matin et l'après-midi ; mais sa chapelle n'est pas une chapelle d'aisance pour la plus jeune partie des assistants [1]. Il est de son devoir de rappeler à l'apprenti que, si on le traite avec une rigueur outrée, il aura l'incalculable avantage de savoir par expérience la différence qui existe entre le juste et l'injuste. « Soyez convaincu, dit le chambellan à son auditeur de quatorze ans, que lorsque votre maître vous malmène, c'est toujours et uniquement pour votre bien. »

Puis il lui représente combien il est sage et philosophique de déjeuner à moitié, surtout si le pain est revêtu d'une légère couche de moisissure.

Il lui prouve que le gruau clair est excellent pour l'estomac des enfants.

Et puis, qu'il y a de grandeur d'âme à se lever à cinq heures en hiver ! qu'il y a de vertu à se coucher sans chandelle, sans souper, mais heureux, fier et indépendant !

Le chambellan assure à l'artisan en herbe que, vu les péchés dont fourmille ce monde, c'est trop de lui octroyer un dimanche par mois. Un ange seul devrait avoir le droit d'en jouir, après avoir atteint sa majorité ; mais il faut en priver autant que possible les fragiles humains qui n'ont pas dépassé quinze ans.

Il entre dans les attributions du chambellan de disserter sur l'effroyable perversité des enfants qui ont la fatale habitude de jouer à saute-mouton dans l'atelier, de s'arrêter, quand on les envoie en commission, devant Polichinelle et Judy [2], et surtout de manger secrètement des morceaux de sucre. A l'en croire, les figues sont pernicieuses à la santé. Il déclame aussi contre l'infamie du jeu de pile ou face [3], si dédaigné des classes supérieures. Échanger des œillades avec la fille d'un maître est encore un crime horrible et irrémissible.

Le chambellan proscrit sévèrement les livres et les tableaux pendant toute la durée de l'apprentissage. Seulement il permet peut-être la lecture de la comédie morale de George Barnwell, écrite, comme il prend soin d'en informer l'enfant, par l'excellent M. Addison. Il autorise aussi la collection de gravures instructives intitulée : *les Apprentis paresseux et industrieux*, collection dont nous sommes redevables au génie du grand Benjamin West [4]. Mais il n'oublie jamais de recommander

[1] On nomme chapelle d'aisance (*chapel of ease*) celle qu'on ajoute à une église qui n'est plus assez grande pour contenir les fidèles.

(*N. du T.*)

[2] Nom de la femme de Polichinelle.

(*N. du T.*)

[3] *Toss half-penny*, littéralement ballotter un demi-penny.

(*N. du T.*)

[4] Célèbre peintre anglais ; la suite de compositions dont il s'agit est destinée à opposer les avantages du travail et de la bonne conduite aux suites funestes de la débauche et de l'oisiveté.

(*N. du T.*)

avec soin d'éviter la dangereuse lecture de Jack Sheppard [1]. La tendance évidente et directe de cet ouvrage est de pousser les gens à se jeter du haut du Monument sur Fish-Street-Hill [2].

Le chambellan pourrait encore citer de curieux exemples de l'influence rétrospective de cette œuvre, car elle a causé la mort d'un grand nombre de victimes, longtemps avant d'être composée, à l'époque de sa jeunesse.

Ces exhortations, si elles sont faites avec la solennité convenable, atteignent sûrement leur but moralisateur. Le chambellan prescrit à tout apprenti d'être sage, tranquille, honnête, diligent, industrieux, obligeant, enjoué, actif, obéissant, patient, frugal, continent, religieux, mais surtout soumis à son digne maître, s'il veut faire lui-même l'apprentissage du bonheur, et être transporté... de joie pendant sept années [3].

Le résumé de ces conseils est de travailler beaucoup, de gagner peu, et de mépriser les jours de fête et les menus plaisirs.

Le chambellan n'est jamais aussi éloquent que lorsque l'enfant cité devant lui passe pour être coupable de quelque apparence de génie. Cet enfant est-il convaincu d'avoir écrit un sonnet, mis la main à quelque mécanique, tiré des lignes géométriques, un avertissement terrible l'attend. La réprimande est plus effrayante encore, s'il est constaté qu'il a composé une satire contre son maître. Le chambellan annonce au délinquant qu'il finira mal, et que jamais, comme Harry Lovework [4], il ne montera dans un carrosse à six chevaux. Quand le chambellan entend parler de maître Bidder, l'enfant calculateur, il se sent pénétré de l'envie de régler un compte avec lui. Il voudrait adresser une semonce aux jumeaux siamois, pour le plaisir de tuer deux apprentis d'un seul sermon.

Le soir, après les sévères prédications du jour, le chambellan va en soirée, et entend une jeune demoiselle glapir en s'accompagnant sur le piano :

L'amour est un enfant trompeur :
Belles, craignez ses artifices ;
Souvent une amère douleur
Suit de passagères délices.

[1] Roman dont le héros est un voleur du dix-huitième siècle ; l'auteur est William Harrisson Ainsworth, qui l'a publié en 1839-1840, dans le *Bentley's miscellany*, revue mensuelle dont il est directeur.
(*N. du T.*)

[2] Quartier situé au bas du Monument, colonne élevée en mémoire de l'incendie qui détruisit Londres en 1666.
(*N. du T.*)

[3] Temps pendant lequel dure l'apprentissage ; c'est aussi celui de la *transportation*, déportation à Botany-Bay.
(*N. du T.*)

[4] Lovework (l'ami du travail) est le bon apprenti des gravures de Benjamin West.
(*N. du T.*)



L'ALDERMAN.

« Ah ! se dit-il, si l'on avait fait comparaître Cupidon devant moi ! »

Il l'eût condamné comme vagabond, mauvais sujet, coureur, libertin, et eût envoyé le fils de Vénus éplucher de l'étoupe [1] !

Le chambellan est un poteau vivant sur lequel on lit toujours :

 ROUTE DE BRIDEWELL.

L'ALDERMAN.

Si nous tombons dans quelques erreurs en esquissant le portrait de l'alderman, elles ne seront reconnues que de l'alderman lui-même, car nous nous en rapportons à l'opinion générale, aux impressions de tout le genre humain.

Ce serait braver la Providence que d'avoir deux idées de l'alderman. La seule qu'on puisse s'en former est simplement celle d'un philosophe pratique, persuadé qu'une bonne nourriture constitue nécessairement une bonne vie. On peut se représenter un alderman fabricant d'épingles, mais jamais la diète ne lui donnera les frêles proportions des articles de sa manufacture. Il est aussi impossible de se le figurer maigre et observateur du jeûne, que d'imaginer un caméléon gras, et un colimaçon aux pieds légers.

La croyance de l'alderman ne diffère pas essentiellement de celle qui assigne pour support à la terre le dos d'une tortue. Il pense que la soupe à la tortue soutient le monde. Son expérience est en contradiction avec la vénérable maxime : Une seule hirondelle ne fait pas le printemps; tout son printemps ne se compose que d'une seule ingurgitation [2]. Il prend dans sa conduite le contre-pied d'un autre ancien axiome : Que le contentement d'esprit est une fête continuelle; pour lui, une fête continuelle est l'unique source du contentement d'esprit. Étant comme Falstaff, trop gros de la ceinture pour courir, et n'aimant pas à fatiguer la terre de ses promenades, il reconnaît que le meilleur moyen d'atteindre le bonheur ici-bas, c'est de planter ses pieds sous la table, et de n'en pas bouger durant plusieurs heures. En cela consiste ce que les pilosophes appellent le suprême degré de la grandeur.

Quand l'alderman se lève de table, il a toujours plus de poids dans la société. Un gros homme fait naturellement l'effet d'un grand homme.

Shakespeare a eu tort de dire que la pourpre et les robes cachaient tout. Une robe

[1] La préparation de cette étoupe, qui sert au calfatage des navires, est une des occupations des jeunes détenus de la prison de Bridewell, où le système pénitentiaire est appliqué dans toute sa rigueur.

(*N. du T.*)

[2] Le mot *swallow* (hirondelle) exprime en même temps l'*action d'avaler, bouchée*.

(*N. du T.*)

fourrée a-t-elle jamais caché un alderman, en le dissimulant complétement aux regards? A-t-on jamais vu une poule cacher le nourrisson d'une autruche sous son aile insuffisante?

L'alderman, gorgé de richesses, a des idées très-précises de la misère. C'est une affaire de goût : chacun la prend ou l'évite au gré de ses caprices.

«On me dira que des milliers d'hommes meurent annuellement d'inanition. Mais, s'ils ont faim, pourquoi ne vont-ils pas immédiatement dîner? S'ils n'ont pas de pain, pourquoi ne mangent-ils pas des gâteaux? Quand j'y songe, la perversité de la nature humaine me surprend.»

L'alderman connaît des gens accoutumés à n'arriver que lorsqu'on a servi la soupe. Il regarde cette conduite comme digne d'être châtiée par un statut du parlement, et déclare que notre code criminel sera honteusement imparfait tant qu'on laissera impuni ce délit, et le crime plus grand encore de laisser refroidir le dîner.

«La table, dit-il, est la seule chose créée pour gémir... sous le poids des mets. L'homme n'est pas fait pour se plaindre, mais pour manger.»

L'alderman pense que l'unique moyen d'assurer à tous une félicité parfaite est d'instituer un collége universel de cuisine. Si Ude [1] était disponible, il faudrait lui faire faire un voyage autour du monde, et ce serait un Cook plus propre à civiliser l'espèce humaine que le capitaine de ce nom [2].

L'immortel ouvrage du cuisinier Ude figure dans la bibliothèque choisie de l'alderman, et au dos est écrit, en lettres d'or, un nouveau titre : *le Paradis reconquis*. Si vous lui représentez qu'il a emprunté ce titre au poëme de Milton ainsi nommé, il vous répond qu'il ne l'a jamais lu, mais qu'il a cependant une vénération enthousiaste pour Milton, et professe une admiration particulière pour les huîtres délicates que son nom rappelle [3].

L'alderman a horreur de laisser refroidir le dîner; mais il n'abhorre pas moins l'usage d'inviter à dîner à cinq heures pour six. C'est se jouer des plus nobles sentiments de l'humanité, c'est outrager la sainteté du temps. Ce serait un progrès réel que d'ajourner les convives à six heures pour cinq heures précises.

«On devrait, dit encore l'alderman, obliger le lord maire à donner plus de trois cent soixante-cinq dîners par an. La coutume actuelle approche trop de l'abstinence totale.

Il s'étonne qu'aucun gouvernement n'ait proposé de récompense pour l'invention d'un nouveau plat. Cette négligence impardonnable prouve combien il y a d'abus dans l'administration. Il accuse la nature d'avoir établi, par des lois invariables,

[1] Cuisinier célèbre, auteur d'un ouvrage dans le genre du *Cuisinier royal* de M. Viard.
(*N. du T.*)

[2] Jeu de mots : *cook* veut dire *cuisinier*.
(*N. du T.*)

[3] Milton, nom de l'auteur du *Paradis perdu* et du *Paradis reconquis*, est aussi celui d'une plage du comté de Kent, près de Gravesend, dont les huîtres sont très-estimées.
(*N. du T.*)



LE COMMON-COUNCILMAN.

hélas! que l'appétit serait presque satisfait par un seul dîner. Il ignore ce qu'on entend par excès. Quand on invite douze personnes, il voudrait qu'on dressât un menu de vingt-quatre couverts; mais qu'il dîne en ville ou chez lui, il ne trouve jamais qu'il est trop repu. Il aime toutes les délicatesses de la saison, mais il hait la fausse délicatesse d'un amphitryon trop économe. Semblable à ce prêtre qui prêchait jusqu'à ce qu'il n'eût plus d'autre auditeur que le fossoyeur, il mangerait volontiers jusqu'à ce qu'il se trouvât seul en tête-à-tête avec les plats vides.

Quoique l'alderman se mette souvent en train, ce n'est pas un de ces ivrognes qui perdent leur temps à se promener de taverne en taverne. Il reste immobile devant la table, et accomplit sa destinée, qui est de dîner et de mourir. De temps en temps il adresse mentalement des actions de grâces au ciel, qui ne le condamne pas à déposer son couteau et sa fourchette à la fin du second service. Après avoir achevé le long dîner de la vie, l'alderman laisse son portrait suspendu dans la salle où s'assemblent ses collègues. Il est représenté, nous ne dirons pas en hauteur, mais en largeur. Sa corpulence dit toute une histoire; son ventre est son meilleur biographe. On voit au premier coup d'œil qu'il a convenablement occupé le banc des aldermen.

Cependant l'alderman doit éprouver aujourd'hui l'anxiété de ce robuste gentleman qui demandait à chaque instant: «Est-ce que je maigris?» Il doit sentir une diminution qu'il appréhende, loin de la désirer. Depuis qu'un cri de réforme et de tempérance a retenti dans la Cité, depuis que les galas municipaux ont été considérablement abrégés, l'alderman a perdu beaucoup de son embonpoint: il peut maintenant franchir la porte de Temple-Bar... en marchant de côté.

LE COMMON-COUNCILMAN

(LE MEMBRE DU CONSEIL MUNICIPAL).

Si quelque sceptique, suivant au hasard toutes les directions, excepté la bonne, avait toujours à la bouche cette question non encore résolue: «Qu'est-ce qu'un fait?» nous lui conseillerions de frapper aussitôt à la porte du membre du conseil municipal [1]. Celui-ci rassemble des faits comme certains amateurs d'histoire naturelle rassemblent des ossements fossiles, non parce qu'ils ont par eux-mêmes la moindre utilité, mais parce que ce sont les restes de choses autrefois existantes. Il raffole des faits. Un fait est un festin pour lui, et les festins auxquels il a assisté sont au nombre des faits les plus agréables dont il garde la mémoire. Les faits qu'il exhume sont-ils

[1] L'une des fonctions du membre du conseil municipal est de colliger des précédents, pour les appliquer aux causes qui lui sont soumises.

(*N. du T.*)

insignifiants, il parvient néanmoins à en tirer parti. S'il n'en trouve aucun sous sa main, il en invente, ou donne un nouvel aspect à un fait déjà connu, en le dénaturant. Il met sens dessus dessous un chiffre 6, et en fait un 9 en moins de rien. Le chiffre ainsi renversé devient un fait indubitable, d'où l'on peut tirer d'excellents arguments.

Le membre du conseil municipal préfère les figures de l'arithmétique à celles de la rhétorique, parce qu'elles sont plus positives. Il a un tact merveilleux pour découvrir une erreur dans un compte public, lorsqu'elle ne provient pas de lui, et considère tout total comme une imposture palpable, lorsqu'il ne l'a point posé. En travaillant jour et nuit pendant deux ans, en se livrant à d'incroyables méditations, à de profondes recherches, il découvre un shilling et trois pence de trop dans les comptes relatifs à l'administration des biens immeubles de la Cité; il reconnaît que les livres sterling sont justes, mais il démontre victorieusement l'existence d'une erreur dans les shillings et les pence. Une longue enquête a été nécessaire pour amener cette intéressante découverte et cette triste économie; mais si l'on propose d'établir le compte des dîners et des excursions nautiques [1] qui ont été indispensables, il croit de son devoir envers son pays de s'y opposer fortement. En vain l'on présente des arguments spécieux en faveur de la motion; en vain l'on veut savoir combien ces travaux coûtent à l'État; le membre du conseil municipal prend la parole, et prononce, pour réfuter ses adversaires, le plus beau discours qui soit jamais sorti de sa bouche.

Rien n'égale l'aversion du membre du conseil municipal pour le népotisme et la camaraderie. Il combat la proposition d'ériger une nouvelle pompe dans le district, parce qu'elle est faite par un homme dont un parent éloigné est soupçonné d'être un plombier retiré. Après avoir provoqué le rejet du scandaleux projet, il traite lui-même la question, et se concilie tous les suffrages. L'érection de la pompe est décidée à l'unanimité, grâce à l'éloquence de l'orateur. La commission nommée pour la construire se compose de son frère le maçon et de son oncle le marchand de fers, et une inscription appropriée, placée sur le nouveau monument, transmet au public le noble désintéressement, le zèle ardent du membre du conseil. Il reconnaît que les routes ont besoin de réparations urgentes et coûteuses. «Cependant, dit-il, je vote contre l'amendement. Je ne suis ni le parent, ni l'ami de l'entrepreneur: je n'ai, par conséquent, aucune prévention contre lui; mais je pense que les avantages de sa spéculation seraient exorbitants.»

Ce n'est point, toutefois, sur de semblables motifs seulement qu'est basée son opposition à ces mesures ou à d'autres de la même importance; il lui répugne à l'excès d'appuyer un plan de conduite qu'il n'a pas conçu. Défendre une opinion qui n'est originairement pas la sienne, c'est, selon lui, apporter du blé pour remplir le boisseau d'autrui. Il est toujours prêt à trouver un boisseau, mais il faut que son voisin fournisse le blé. S'il se détermine à voter en faveur d'une motion, il exige que celui qui la

[1] Les common-councilmen vont souvent par eau faire des parties à Oxford.
(*N. du T.*)

fait ne cite pas les faits à l'appui ; car, dans ce cas, lui-même demanderait la parole, et citerait des faits contraires.

L'un des points principaux sur lesquels s'est exercé, depuis un quart de siècle, le génie du conseiller municipal, c'est une motion annuelle, par laquelle il demande qu'on nomme une commission pour examiner les manteaux des bedeaux de paroisse. Il veut en réduire le nombre, diminuer les galons de leurs vêtements, et substituer la laine à la soie.

Il démontre aussi qu'on peut effectuer une immense économie en abolissant les boutons superflus sur les habits des enfants des écoles gratuites. Il prouve qu'en restreignant le nombre des boutons à deux par tête, on aurait de quoi donner annuellement à la Cité trois grands festins.

Cet enthousiasme pour le bien public attire naturellement les yeux de l'Europe sur le membre du conseil municipal. Dans certaines parties éloignées de l'Angleterre, on désire ardemment le voir quitter la Cour du common-council pour l'assemblée législative.

«On ne connaît pas, dit-il, toutes les propositions qui me sont faites par toutes les grandes villes du royaume. On compte sur mon patriotisme; on me défrayera de tout, si je consens à me laisser envoyer au parlement. Les députations encombrent ma porte, au point que c'est à peine si je puis monter Ludgate-Hill [1]; mais je ne me laisse pas séduire, et je n'abandonnerai jamais mon poste.»

Cependant le membre du conseil municipal affecte de prendre le ton parlementaire. De temps en temps il appelle le lord maire M. le speaker, et désigne son collègue, M. Braggs, par le titre d'honorable représentant de Cheap [2]. Il semble prévoir le jour où il sera chancelier de l'échiquier.

Lampadaire érigé aux frais de l'État, il se croit nécessaire à l'éclairage de Moorfields [3], et demeurera debout aussi longtemps qu'il plaira à la Providence et à ses concitoyens.

LE SHÉRIF [4].

Le shérif, comme le bonheur, est né jumeau : il est double. Le second shérif suit le premier comme son nombre; tous deux se ressemblent comme deux arrêts, ou

[1] Quartier de Londres, à l'est de la ville.
(N. du T.)

[2] District de la Cité.
(N. du T.)

[3] Autre partie de la Cité.
(N. du T.)

[4] Les deux shérifs de Londres et de Middlesex sont chargés de faire exécuter les sentences des juges.
(N. du T.)

comme les deux cous du cygne de Lad-Lane[1]. Décrire l'un, c'est décrire l'autre en même temps. On peut donc faire l'histoire du couple dans un article intitulé seulement : *le Shérif.*

Il n'y a pas dans toute la ville de Londres, dans tout le comté de Middlesex, d'homme qui ait autant de sollicitude pour ses frères, qui prenne un aussi vif intérêt à leur sécurité, qui veille aussi scrupuleusement à leur bien-être.

Tous les créanciers ont le cœur dur, tous les débiteurs sont honnêtes et malheureux. Le shérif le sait; et, dans la bonté de son cœur, il offre au pauvre poursuivi par le riche, au faible persécuté par le fort, un sanctuaire et un asile. Il apprend que l'homme d'argent a jeté le grapin sur l'homme de misère, que la torture légale du pauvre a commencé, que le créancier a mis en œuvre l'appareil magique de la loi, au moyen duquel le débiteur est contraint de tirer d'une poche entièrement vide un nombre spécifié de livres sterling et de shillings. Aussitôt le brave shérif est sur le qui-vive; il songe à préserver l'infortuné du sort qui l'attend, à lui épargner la honte du vagabondage, à lui assurer un abri. Ses officiers se dispersent dans tous les sens, se glissent par les trous de toutes les serrures, pénètrent dans les moindres crevasses, lutins infatigables et agiles, capables d'entourer Londres d'une ceinture en quarante minutes. Quand ils ont découvert le pauvre condamné, ils lui frappent amicalement sur l'épaule, et l'invitent de la manière la plus pressante à venir habiter quelque temps une des maisons de ville du shérif, s'il ne préfère la résidence de quelque riant établissement des faubourgs. Inutile de refuser cette offre hospitalière; le shérif ne reçoit point d'excuses; il insiste, il ne perd point de vue l'étranger, qui se trouve dans la nécessité d'accepter.

Tel est le philanthrope accusé faussement de favoriser les desseins oppressifs du créancier barbare, et de manquer d'humanité envers le débiteur sans ressources! Quel autre que le shérif ouvrirait si généreusement une porte à la détresse! Quel autre garantirait un domicile à celui qui en est totalement dépourvu! Non-seulement le shérif accorde un asile au malheureux, mais encore il l'empêche de se dérober à l'hospitalité en donnant plusieurs tours de clef, afin de le forcer à prolonger sa visite. Est-ce là sympathiser avec le créancier endurci? Si le débiteur était en liberté, libre de vaquer à ses occupations, le créancier en obtiendrait peut-être en peu de temps l'argent qui lui est dû, jusqu'au dernier liard; ses abominables persécutions seraient peut-être couronnées de succès; la honteuse pratique d'exiger le payement intégral serait directement encouragée. Le shérif fait tout ce qu'il peut légalement pour prévenir ce résultat immoral, et pour fournir au pauvre débiteur les moyens de se venger de son bourreau.

Jadis la loi armait le shérif d'un pouvoir plus étendu; mais l'esprit de réforme a considérablement diminué l'autorité de ce fonctionnaire: il reçoit aujourd'hui moins d'hôtes dans les divers manoirs qui le reconnaissent pour maître. Mais son hospitalité, toute restreinte qu'elle est, est aussi forte, aussi grave, aussi irrésistible que

[1] C'est l'enseigne d'une grande auberge située à Lad-Lane, dans la Cité.
(*N. du T.*)

jamais. Il n'a plus comme auparavant occasion de témoigner, au moins une fois par semaine, sa bonté et son humanité envers les criminels à leurs derniers moments; ce n'est plus qu'à de rares intervalles qu'il mène des condamnés à l'échafaud. Cette tâche, devenue moins fréquente, est, par conséquent, plus pénible : à l'endurcissement que donnait l'habitude a succédé un sentiment pénible de terreur et d'anxiété; mais le shérif se sent dédommagé de l'accroissement de ses émotions par la justice, la sagesse, la bienveillance, qui ont dicté cette amélioration. C'est à un homme qui avait été shérif que nous devons cette sublime boutade de sens commun :

« Le plus mauvais usage que vous puissiez faire d'un homme, c'est de le pendre. »

Pendant que le shérif s'occupe de prendre les autres sous sa tutelle, tout à coup, hélas! arrive un événement à la suite duquel les autres sont chargés de lui. En d'autres termes, pendant que le shérif s'emploie, comme de coutume, à enfermer autant de prisonniers qu'il lui est actuellement permis d'en saisir, il est lui-même saisi et incarcéré. On le met en prison avec aussi peu de cérémonie qu'un misérable vaurien de débiteur, qui n'a jamais vu de sa vie le timbre d'une quittance. Un geôlier ne serait pas plus impitoyable envers un malheureux insolvable que l'est envers le shérif l'homme chargé de l'arrêter [1].

Le double fonctionnaire qu'on nomme shérif se trouve pourvu de deux maîtres, et appelé à exécuter les actes de deux autorités rivales [2]. Il se tord entre les deux cornes d'un dilemme; il rôtit entre deux feux. S'il parvenait à s'échapper, il volerait en même temps à droite et à gauche. Ce n'est pas assez pour lui d'être un cygne à deux têtes, il faudrait que, par un miracle inouï jusqu'à présent, il fût à la fois à la Chambre des communes et à Westminster-Hall. Dans l'un comme dans l'autre lieu siége une autorité suprême et absolue, et le shérif a prêté un serment dont le sens implique la soumission aux deux pouvoirs. Il doit obéir à l'un, il ne doit pas désobéir à l'autre; il est dans l'obligation de céder à celui-ci, et de ne pas résister à celui-là. C'est un fusil à deux coups fait pour tirer à l'est et à l'ouest [3]. Comment lever cette difficulté? S'il n'accomplit une chose impossible, le gardien de tant de prisonniers sera retenu prisonnier lui-même.

Cette affaire [4] a été l'objet de l'attention universelle : le monde en a pensé, parlé,

[1] Voyez, pour l'intelligence de ce passage, la note 3 de la pag. 204, tom. II, article du *Collégien*.
(*N. du T.*)

[2] La Cour de justice du banc de la reine, siégeant à Westminster, et la Chambre des communes.
(*N. du T.*)

[3] C'est-à-dire du côté de la Chambre des communes, et du côté de Westminster-Hall.
(*N. du T.*)

[4] Il s'agissait de documents appartenant à la Chambre des communes, et publiés sans son autorisation La Cour de queen's bench a acquitté le publicateur, que la Chambre voulait faire détenir.
(*N. du T.*)

écrit, sans s'occuper d'autre chose. Mais personne n'a deviné le moyen facile de vider le différend; personne n'a vu le parti qu'on pouvait tirer des deux shérifs. Ils ont prononcé le même serment, mais ils ont deux consciences; et un arrangement simple, naturel, équitable, eût mis immédiatement fin aux débats. Il eût fallu qu'un shérif obéît à la Cour de queen's bench, et l'autre shérif à la Chambre des communes. Cet accommodement eût tranché le nœud gordien sans couper un fil, et sauvé la dignité des parties, dont chacune eût apporté une égale offrande sur l'autel du compromis; mais personne n'y a songé, et les deux shérifs ont été détenus par les ordres de la Chambre, pareils à deux Napoléon envoyés à Sainte-Hélène.

Le vainqueur est vaincu, le géant s'humilie:
Les peuples qu'il domptait ont secoué leur frein,
Et du sort des mortels l'arbitre souverain
Pour adoucir le sien sollicite et supplie.

Les deux shérifs ont failli rester prisonniers dans les salles du parlement pendant toute la session. Lorsqu'on les mit en liberté, ils étaient sur le point de faire entendre le chant du cygne, et de mourir en musique sur l'air national de *Rule, Britannia.*

Le shérif est chargé d'une lourde responsabilité. Des devoirs multipliés l'accablent; il est obligé, par la nature de ses fonctions, de prendre sous sa protection le créancier et le débiteur, le poursuivant et le criminel. Il a sa cour à présider, et la plus longue journée serait trop courte pour ces travaux, si les sous-shérifs et tous les officiers subalternes des shérifs n'étaient remarquables par leur activité surhumaine. Mais jamais son embarras n'avait été plus grand; jamais il n'avait couru de dangers plus terribles que dans la circonstance où il fut arrêté lui-même avec toute la rigueur des formalités usuelles. Ne devait-on pas lui épargner cette humiliation? N'était-ce pas assez d'être en butte à des actions pour arrestation illégale, ou de payer la dette d'un *ruler* de mauvaise foi qui dépasse les limites, et oublie de revenir [1]? Le shérif ne sera pas consolé de son infortune par le plaisir de s'occuper nuit et jour du bien public, de s'étaler dans un magnifique et coûteux équipage, et de dîner aux frais du gouvernement.

[1] Il y a autour des prisons pour dettes un certain nombre de maisons, où plusieurs détenus obtiennent l'autorisation de demeurer : l'ensemble de ces logements s'appelle les *rules* de la prison, et ceux qui les habitent se nomment *rulers*.

(*N. du T.*)

LE CITY PLEADER

(L'AVOCAT DE LA CITÉ).

Le *City pleader* est savant en droit et en gastronomie. Ses opinions sont profondes, son appétit est excellent, et sa digestion facile. Il compose, avec ses trois confrères en plaidoirie, le conseil de la Cité, et il tient sa place aussi longtemps et aussi convenablement à table que devant un bureau.

Le City pleader sait exactement dans quelles circonstances il est utile à Londres d'entamer un procès, quand il est bon d'attaquer, de résister, de tenir ferme, de capituler.

Un droit, une immunité quelconque sont-ils mis en question :

A-t-on élargi une rue aux frais de la ville, en s'emparant d'un terrain dont la propriété est contestée ;

Un esturgeon qui revenait de droit au lord maire a-t-il été réclamé par quelque autorité rivale ;

Un délinquant rebelle a-t-il décliné la compétence du premier magistrat de la capitale;

Le sens d'une vieille charte illisible et rongée par les vers semble-t-il douteux aux ignorants de la Cité;

Propose-t-on, pour étendre la réforme à toutes choses, de faire de Smithfield [1] un véritable paradis terrestre, en éloignant à jamais les barraques, boutiques, étalages, marchands de pains d'épice et de trompettes de bois, qui en encombrent les alentours à la fête de Saint-Barthélemy ;

Enfin une question de droit s'élève-t-elle, sur terre ou sur mer, c'est au City pleader qu'on a recours; c'est lui qui décide les questions embarrassantes, et permet au maire d'aller se coucher, la conscience nette et l'esprit tranquille. Quand le digne magistrat est appuyé par son conseil ordinaire, il a la loi pour lui, et se regarde comme un roi qui ne peut avoir tort [2].

Le City pleader donne, en général, d'excellents avis. Il ne s'endort pas en donnant des consultations, comme certains hommes de loi ; il fait mieux, il dîne. Au moment où la deuxième bouteille apparaît sur la table, les quatre pleaders énoncent simultanément leur opinion. Les cas qu'on leur soumet sont de la nature la plus diverse. Après avoir exposé au pleader une question qui intéresse la dignité de la Cité, et le maintien de la charte municipale, on lui demande si. d'après ses idées sur la con-

[1] Marché aux bestiaux.

(*N. du T.*)

[2] Le roi ne peut avoir tort (*the king can do not wrong*) est un axiome fondamental du droit constitutionnel anglais.

(*N. du T.*)

sistance des corps, six pigeons sont trop entassés dans un seul pâté. Le pleader décide de tout, non-seulement selon sa conscience et sous l'influence attrayante des honoraires, cet éperon de la sagacité des avocats, mais encore conformément à la dignité du grand corps civil dont il est le conseiller, et à sa propre dignité, si complétement en harmonie avec celle de la municipalité.

LE CITY MARSHAL

(LE HÉRAUT).

Le *City marshal* est un personnage imposant et grandiose. Sa gravité est proportionnée à celle de ses fonctions, et d'un bout de l'année à l'autre il ne s'en départ qu'un seul instant : c'est quand il rit aux éclats, comme un coq qui chante à la pointe du jour, en apprenant qu'un gentleman de province, assistant à la cérémonie du 9 novembre, a pris le sword-bearer pour Sa Grâce le duc de Wellington. Il y a dans ce rire un mépris amer qu'aucune parole ne saurait exprimer. Le City marshal a le plus profond respect pour M. le sword-bearer.

«C'est, dit-il, un fonctionnaire distingué, qui a l'honneur de monter dans la même voiture que le lord maire : mais le prendre pour le duc de Wellington ! C'était moi qu'on pouvait confondre avec l'illustre guerrier, quand je marchais à la tête du cortége, avec mon magnifique costume écarlate ! Les neufs dixièmes des spectateurs m'ont pris pour le duc; je faisais des efforts pour ne pas lui ressembler, mais inutilement. Je suis sûr qu'à la montée de Cheapside, les apprentis et les gamins des rues, en me voyant sur mon beau cheval, disaient entre leurs dents : C'est le duc !»

Cette agréable erreur n'ispire point au City marshal une vanité déplacée; seulement, lorsqu'il mène toute sa famille au théâtre d'Astley, pour voir jouer la bataille de Waterloo, il contemple avec un secret mépris l'acteur qui représente le duc de Wellington, et témoigne un intérêt marqué au personnage de Napoléon : il voit en lui comme une espèce de rival qui n'est plus.

«Ah ! se dit-il, en quittant le théâtre, l'Empereur était un grand homme; mais, commandant la grande armée, il n'aurait jamais pu arrêter le lord maire dans le cimetière de Saint-Paul, si j'avais été à la tête de la procession. »

Le City marshal compte sur des destinées analogues à celles du duc : lord Wellington est constable de la Tour de Londres; l'ambition du City marshal est d'être gouverneur de Newgate [1]. Il est présentement sous la dépendance de celui qui remplit la place à laquelle il aspire; mais il a l'avantage de ne paraître inférieur à per-

[1] Prison de la Cité.
(*N. du T.*)

sonne. Son superbe coursier, son arme étincelante, lui donnent une dignité qui ferait pâlir celle de quarante gouverneurs de Newgate. La lame de son glaive, comme le poignard de Macbeth, sert de fanal pour éclairer le chemin du lord maire.

LE CHAPELAIN.

On dit proverbialement du chapelain du lord maire, qu'il entre maigre en fonctions, et qu'il en sort gras à l'expiration de l'année : le peu qu'il prend lui profite singulièrement.

Avant d'être appelé auprès du premier magistrat, le chapelain était peut-être curé dans un village obscur et paisible. Ses émoluments lui permettaient à peine de se fournir de linge blanc et de manger des navets bouillis. A la fin de son année de gloire et de prospérité, il retourne dans son foyer, si changé, si rubicond, si corpulent, qu'il est méconnaissable. Hélas ! un sinistre pressentiment l'avertit qu'il faudra visiter de nouveau le champ de navets; que son embonpoint disparaîtra; que les teintes roses de son nez pâliront ! Il apprend à ses dépens le néant des grandeurs humaines; il reconnaît que les banquets sont le prélude des tourments et de la vexation d'esprit ! Martyr des honneurs civils, il est réduit à vivre sur sa réputation.

«Je me suis volontairement soumis, dit-il, à endurer pendant une année entière les fêtes et les voluptés du monde; je les ai vues dans tout leur éclat, dans toute leur recherche, et maintenant que je suis de retour dans ma paisible retraite, je puis offrir au pauvre un enseignement avantageux: je lui montre combien il est dangereux de céder, même momentanément, aux tentations, et de vivre somptueusement dans les cités profanes.»

Quelquefois, cependant, le chapelain du lord maire a le bonheur de s'établir à Londres, et de présenter sous cent faces diverses l'exemple dont il est question ci-dessus. Il a de nombreuses chances de gain dans la loterie du lord maire. Tantôt le sort l'appelle à prêcher dans l'église Saint-Paul devant le corps municipal et ses chefs; tantôt il est chargé de prononcer le fameux sermon de l'hôpital[1].

Pour perdre le fruit de ces circonstances favorables, il faut qu'il ait la main bien malheureuse dans le choix des textes, qu'il combatte avec un zèle bien absurde l'esprit du monde, la sensualité, la vie agitée, l'amour des richesses; ou enfin que son sermon soit trop long, et retarde d'au moins dix minutes la collation du corps municipal.

Mais il a encore de plus belles occasions d'obtenir dans la société cette position permanente qui peut le mettre à même de démontrer, par le coloris perpétuel de son visage, et la rondeur toujours croissante de son corps, les inconvénients d'une vie trop somptueuse. Toutes les fois qu'il est chargé de dire les grâces, il lui est facile de se

[1] Le grand hôpital de Saint-Barthélemy.
(*N. du T.*)

faire valoir aux yeux de tous les convives comme un membre pieux et discret de l'Église ; mais s'il manque de tact, cet acte, en apparence insignifiant, peut être la cause de sa perte irremédiable. Il importe que ses sermons soient courts et exempts de personnalités, car les grands personnages, qui vont à l'église dans l'attente d'être véhémentement censurés, n'aiment pas cependant les vertes réprimandes. Il faut que l'éloquence du chapelain lui rapporte mieux que des remercîments stériles et équivalents à peu près à rien. Sa manière de dire les grâces, si elle témoigne convenablement l'intérêt qu'il prend à l'appétit des convives, doit lui procurer des avantages moins équivoques qu'un défi fait, le verre à la main, par un juge récemment nommé, ou par l'honorable alderman qui représente les citoyens de Londres.

Pour atteindre le but de ses désirs spirituels, il suffit au chapelain adroit d'exercer l'influence qu'il possède sur la plus belle partie de la création. Il a mille occasions de se concilier les suffrages et la sympathie des dames :

Les excursions en amont de la Tamise, dans de rapides et élégantes gondoles ;

Les collations à Fulham, où réside l'évêque de Londres :

Les promenades depuis Oxford jusqu'à Nore [1] ;

Les dîners à Twickenham.

Il prend toujours soin d'apprendre à la société que la grotte qu'on remarque en ce lieu a été bâtie autrefois pour abriter le pape [2], qui y demeura caché pendant quelques années, comme les tonneaux de poudre de Guy Fawkes sous les chambres du parlement [3].

S'il ne résiste aux tentations qui le circonviennent, le chapelain est irrésistible. C'est uniquement par sa faute qu'il retourne goûter des navets bouillis. Le vicariat de Great-Bottleby et la cure perpétuelle de Calipash s'offrent à ses yeux aussi visibles que le dôme de Saint-Paul.

LE CITY REMEMBRANCER

(L'ARCHIVISTE).

Qui peut dire les plaisirs de la mémoire du *remembrancer!* Il ignore ceux de l'espérance [4] ; car il n'a pu réaliser, malgré de continuels efforts, l'espoir de se rappe-

[1] Endroit situé près l'embouchure de la Tamise, et où commence la mer.
(*N. du T.*)

[2] Le chapelain confond le pape (*the pope*) avec le poëte *Pope*, qui aimait à se retirer dans la grotte de Twickenham.
(*N. du T.*)

[3] Voyez la note du *Bedeau*, tom. I, pag. 79.
(*N. du T.*)

[4] Les *Plaisirs de la mémoire*, les *Plaisirs de l'espérance*, sont deux poëmes de Thompson.
(*N. du T.*)



LE CITY REMEMBRANCER.

ler tout ce qu'il y a d'important et d'essentiel dans toute la Cité. C'est un homme qui passe sa vie à se demander pourquoi diable il se gratte la tête. Depuis un demi siècle, il se répète intérieurement à lui-même : «Voyons donc!» Et il n'a pu voir encore plus loin que le bout de son nez.

L'écusson du remembrancer porte un index entouré d'une aiguillée de fil, et pour devise :

Non mi ricordo.

Il a toujours un nœud à son mouchoir de poche, mais il lui est constamment impossible de dire pourquoi. Il règne dans sa mémoire une confusion extraordinaire. Ce n'est pas qu'il néglige de se rappeler une chose, mais il oublie s'il se la rappelle ou non. Il est tout triomphant quand il peut dire :«Je me souviens parfaitement que j'ai oublié tout ce qui concerne cette affaire.»

Le 10 novembre, le remembrancer ne pourrait, quand même il s'agirait de sauver sa tête, se rappeler la cérémonie du jour précédent, et il cherche à deviner quel en a été l'objet.

Le remembrancer sait qu'il est d'une ancienne famille, et en conclut que ses ancêtres doivent être morts, puisqu'il ne les a pas vus depuis longtemps. Il a conservé de ses premières années les souvenirs les plus vagues et les plus étrangers. Ainsi, il se rappelle que le nom du directeur de *Blue-Coat-School* était Cornelius Nepos. L'un de ses condisciples était Alcibiade. Il n'est pas sûr que Jules César ait été dans la même classe que lui, mais il lui semble bien qu'ils se voyaient fréquemment. Il sait aussi qu'il a passé quelque temps dans une ville appelée Troie, mais il ne peut préciser dans quel comté elle est située.

De tous les personnages célèbres, c'est Junius que le remembrancer se rappelle le mieux [1]. Il peut affirmer que l'alderman Wilkes refusa de siéger au parlement quand il y fut envoyé par les tenanciers d'Essex. Il se souvient aussi parfaitement du discours patriotique que George II adressa à l'alderman Beckford. Il peut aussi se rappeler clairement que le speaker de la Chambre des communes a été envoyé à la Tour de Londres par sir Francis Burdett [2]. L'événement dont il se souvient le plus distinctement est la visite des souverains alliés à Londres, où, dit-il, le vieux Blücher et

[1] Junius est le nom qu'a pris l'auteur du pamphlet politique intitulé *Junius's letters*, Lettres de Junius.

(*N. du T.*)

[2] Les faits mentionnés donnent une triste idée de la mémoire du remembrancer. L'alderman Wilkes échoua devant les électeurs; ce fut l'alderman Beckford qui adressa la parole à George II, et sir Francis Burdett, qui, ayant causé du trouble dans l'assemblée, fut envoyé en prison par le président.

(*N. du T.*)

Arthur, duc de Marlborough, dînèrent à Guildhall avec sir Richard Whittington [1].

Pour le remembrancer, Londres est située sur les rives du Léthé. On boit à la santé des autres fonctionnaires de la Cité : mais quand on lui porte un toast, on pourrait dire :

« A la mémoire du remembrancer. »

LE RECORDER

(LE JUGE CRIMINEL).

Nous avons fait bien des progrès. Autrefois, quand le recorder quittait la capitale le samedi, pour se délasser pendant un jour ou deux de ses pénibles et sombres devoirs, il emportait dans sa poche le sursis à l'exécution d'un criminel, condamné à être pendu le matin du lundi suivant. Alors, le bonnet noir était si souvent placé sur sa tête, que cette coiffure semblait être son bonnet de nuit [2]. Après une journée de fatigue, lorsque la patience du juge avait été cruellement mise à l'épreuve par le nombre de témoins nécessaire à l'éclaircissement d'un procès, c'était pour lui une espèce de soulagement de retarder jusqu'à l'heure du dîner la prononciation de la sentence. Que les temps sont changés!

Aujourd'hui le recorder, le grand administrateur de la justice criminelle à l'est de Londres, le juge municipal, se distingue peu des autres magistrats, vénérables par leur position, respectables par leur caractère. Quelques-uns des anciens usages attachés à ses fonctions ont cessé récemment, et, au nombre des plus importants, il faut comprendre celui de faire en personne un rapport au souverain à la fin de chaque session. L'abolition de cette formalité, que les autres juges criminels n'étaient pas appelés à observer, était due à la douceur, à la délicatesse de notre reine. A quoi bon blesser sans nécessité ses tendres sentiments? pourquoi l'obliger à recevoir cérémonieusement le rapporteur des crimes, l'avant-coureur de la mort, ou de la déportation, cette vie dans la mort que l'on a sagement substituée au dernier supplice?

Quel spectacle se présente aux yeux du recorder, spectacle qui se perpétue d'heure en heure, de session en session, d'année en année! Du siége qu'il occupe, il semble embrasser d'un coup d'œil les crimes de la grande cité! Quel aspect divers, sinistre, effrayant! Quel étalage de perversité, de misère, de désolation, est toujours devant lui! Quelles variétés infinies de scélératesse et de souffrance, de contagion prématurée et de maladies incurables! Au premier regard qu'on jette sur cet ensemble, on dirait que la moitié de l'espace de cette vaste arène de l'existence, la moitié du sol

[1] Voyez même article, pag. 359, note 1.

(*N. du T.*)

[2] Lorsqu'il prononce une condamnation à mort, le recorder met un bonnet noir sur sa perruque.

(*N. du T.*)

circonscrit dans les limites de la merveilleuse métropole, est nécessaire aux maisons des pauvres, aux maisons de fous, aux prisons. Et pourtant, quelle faible partie de la masse actuelle de crimes et de misères le recorder aperçoit du haut de son siége à la Cour criminelle! Que d'abominations, d'infamies, de désordres, s'accomplissent continuellement au delà de sa sphère et à son insu! Les délits dont il est le juge et le témoin ne sont qu'une fraction de l'affreuse réalité. Il ne voit que le crime contre lequel les lois ont des dispositions pénales, les criminels qu'il est de son devoir de condamner. Ses perquisitions ne s'étendent pas jusqu'à ces malversations de l'homme contre l'homme, pour lesquelles il n'est pas compétent, qui ne figurent point dans les gazettes, sur lesquelles il n'a point de discours à adresser au jury, point de rapport à faire, point de sentence à prononcer! Que sa vue est bornée, mesquine, rétrécie, comparativement à la réalité!

La scène à laquelle assiste le recorder ne lui paraît peut-être pas horrible; il la contemple sans frémir : l'habitude le réconcilie avec ce qu'elle a de hideux. Il finit par être assez insensible à l'effrayant total des crimes, pour avoir le sang-froid que nécessite leur jugement en détail. Il est là comme un philosophe pratique, contemplant et décidant avec calme en présence du tableau mouvant de la vie. Au lieu d'une misère monotone, il ne voit qu'un changement perpétuel; ce sont toujours de nouveaux plaignants, de nouveaux témoins, de nouveaux prévenus. Il voit sans cesse le common-serjeant [1], le digne alderman à ses côtés; mais tout le reste change de face: le fleuve suit son cours, et n'a point de marée qui le refoule.

Le recorder survit à plusieurs maires; il voit le simple épicier, le citoyen obscur d'aujourd'hui, transformé en lord le lendemain, puis quittant sa magnifique demeure pour faire place à quelque autre. Les shérifs qui exécutent ses arrêts cette année ne sont pas les shérifs de l'année suivante; d'autres leur succèdent. Le recorder est leur hôte comme devant, et les met de côté à leur tour. Chacun a son heure d'utilité, et disparaît; chacun a ses courts instants de pompe et de vanité, et s'éloigne : c'est une flamme qui brille, vacille et s'éteint. Quel spectacle passe devant les yeux du recorder!

LAMAN BLANCHARD.

[1] Huissier qui ouvre et ferme les portes, et introduit les témoins.

(*N. du T.*)

TABLE DES MATIÈRES.

